DOCTEUR BOISSARIE

Les Grandes Guérisons de Lourdes

SIXIÈME MILLE

PARIS
ANCIENNE MAISON CH. DOUNIOL
P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Tournon, 29

1900

LES

GRANDES GUÉRISONS DE LOURDES

Frontispiece - II

La Vierge de la Grotte.

RT
B

Prosper Gustave

Dr BOISSARIE

UNIVERSITY LIBRARY

LES

GRANDES GUÉRISONS

DE LOURDES

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 140 SIMILIGRAVURES DANS LE TEXTE

ET DE 24 GRAVURES HORS TEXTE SUR PAPIER COUCHÉ

116286
14/6/11

PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1900

Droits de traduction et de reproduction réservés

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

A MONSIEUR LE Dr BOISSARIE

I

Monsieur et cher Docteur,

Il y a plus de philosophie et de science dans un pauvre malade qui demande à Dieu sa guérison que dans tous les sophistes orgueilleux qui l'insultent de leur sourire ou qui l'accablent de leurs railleries.

Ce malade a une idée juste, instinctive et philosophique de la puissance souveraine de Dieu; il voit dans la lumière sûre du cœur ce que le sophiste ne voit pas dans les lueurs vacillantes et trompeuses de sa raison égarée.

Nous levons les yeux, et nous apercevons au firmament des millions et des millions de soleils assemblés en nébuleuses ou dispersés comme des grains de poussière dans les profondeurs infinies de l'espace; nous constatons leurs mouvements gigantesques et leur course effrayante, dans toutes les directions, plus loin, toujours plus loin, bien au delà de notre sphère et des sphères accessibles aux télescopes les plus puissants. Écrasée par ses grandeurs,

effrayée de ces mouvements et de cette harmonie, saisie d'admiration jusqu'à l'adoration muette, notre intelligence s'écrie avec ce malade étendu devant nous : Est-il possible que Celui qui nous donne ainsi ce spectacle grandiose, Celui dont la parole fait apparaître cette infinie poussière de soleils et de mondes ne puisse pas guérir une pauvre et chétive créature, un malade, atome humain, imperceptible et tremblant, qui s'incline dans l'amour et dans l'espérance, devant sa majesté?

Quand ce malade demande à Dieu sa guérison, il rend hommage à sa puissance, à sa bonté, à sa providence; il affirme ses attributs, il reconnaît le vrai Dieu.

Il rend hommage à sa puissance qui domine avec une autorité souveraine les forces, les énergies de la nature inanimée et de la nature vivante; il rend hommage à sa bonté qui s'arrête avec la tendresse d'un père sur cette créature, chef-d'œuvre de ses mains, plus grande par son âme immortelle que ces soleils qui doivent s'éteindre et que ces planètes qui doivent disparaître; il rend hommage à sa Providence qui a prévu et ordonné de toute éternité, l'ensemble et les détails infinis dans l'œuvre immense de la création; il reconnaît enfin le vrai Dieu qui répète cette parole à toute âme tirée du néant : Tu auras besoin de moi et tu m'appelleras.

Et si le sophiste ne sait pas concilier cette intervention miséricordieuse de Dieu, ce miracle avec ses idées particulières, bornées, insuffisantes touchant la nature physique, chimique, biologique et physiologique de l'être vivant, que nous importe! Qu'il avoue son ignorance, qu'il s'abaisse en comparant ce qu'il croit savoir à ce qu'il ignore, qu'il reconnaisse cette vérité incontestable : Si Dieu est assez grand pour créer les mondes célestes et régler la perpétuelle harmonie de leurs mouvements, il est assurément assez puissant pour guérir un malade, s'il le juge à propos, sans trou-

bler l'ordre du monde, à une heure qu'il connaît de toute éternité.

Toutes les objections tombent devant cette observation.

Quand je vois à Lourdes ces blessés de la vie, ces malades, ces malheureux demander à Dieu, par Marie, le miracle qui les relèvera, j'admire ce spectacle en homme, en philosophe, en chrétien, en prêtre; j'en saisis la grandeur; j'y reconnais l'affirmation du vrai Dieu, et je ne sais rien de plus misérable que le coup de sifflet du sophiste, abîmé dans la petitesse ridicule de sa vanité.

II

Le miracle n'est pas seulement une possibilité, nous venons de le voir, c'est encore un fait certain, affirmé depuis l'origine du christianisme par le témoignage des apôtres qui ne furent ni trompés, ni trompeurs. Il remplit l'Évangile, de son éclat, il se prolonge à travers les siècles et se répète avec autorité dans la vie des saints devenus déjà les familiers de Dieu; il permet aux grands thaumaturges de ressusciter les morts, de commander aux éléments, de guérir instantanément les aveugles, les sourds, les boiteux; il se produit encore aujourd'hui, sous nos yeux, en face de l'incrédulité positiviste des ennemis du surnaturel et devant les contrefaçons démoniaques des Mages dont le flot nous envahit. Irruption effrayante et satanique dont la réalité n'est plus contestée.

Mais voilà bientôt un demi-siècle que les miracles se succèdent à Lourdes, tantôt publiquement, sous les yeux de la foule émue et sous le contrôle rigoureux des hommes de science, tantôt discrètement, dans l'intimité silencieuse, sous le regard de Dieu. Des sourds, des aveugles, des muets, des paralytiques, des cancéreux, des phtisiques, des moribonds abandonnés et condamnés par l'art impuissant des hommes, se lèvent, guéris instantanément, sans

passer par les lenteurs inexorables qui caractérisent les guérisons naturelles. Émerveillés et reconnaissants, ces miraculés répètent autour d'eux la parole qui n'a jamais cessé de prouver la divinité de l'Église : Les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques marchent, et les malades sont guéris.

Et tout cela se fait au grand jour. Ce n'est pas dans la pénombre d'un laboratoire ou d'un amphithéâtre, dans les ténèbres où se plaisent les Esprits invisibles, les mages, les prestidigitateurs effrontés, c'est devant la foule, avec l'audace d'un défi divin que le miracle se produit ici, qu'il confond l'incrédulité timide du respect humain et la négation arrogante de l'orgueil.

Le malade ne subit aucune influence magnétique ou hypnotique, aucune passe transversale ou longitudinale; il ne se soumet à aucun traitement; il n'abdique ni son intelligence ni sa volonté entre les mains d'un magnétiseur; il ne se livre pas à l'influence de quelques forces naturelles mal définies, captées par un homme avisé qui veut produire des effets merveilleux; il ne demande pas aux hommes de l'art de produire dans son imagination déjà émue la secousse qui retentira jusqu'à la guérison dans la partie malade de son organisme, il est dégagé de toute influence humaine et terrestre, il est seul, plein de résignation et d'espérance, en présence de Celui qui peut le guérir.

Cette familiarité de Dieu avec l'homme, cet entrelacement du monde invisible et du monde visible n'étonne plus le chrétien qui est habitué à considérer la vie aux clartés de la lumière divine.

Quand on a vu Dieu revêtir la forme humaine, la forme même de l'esclave; se faire homme et vivre au milieu de nous; quand on l'a vu parler, agir, souffrir, mourir, semblable à nous, en tout, hors le péché, on ne s'étonne plus de sentir encore, après des siècles, son action réelle et miséricordieuse, à la prière des mal-

heureux. L'Incarnation explique le miracle, elle nous rappelle le lien qui ne cessera jamais d'exister entre Dieu et l'humanité.

Et quand on a vu Satan frôler la tunique virginale de Jésus-Christ, l'emporter au sommet du temple, le tenter, le clouer à la croix dans l'horreur d'un drame dont le souvenir nous trouble encore jusqu'au fond de l'âme, on s'explique le satanisme dans l'histoire, les faux miracles et les contrefaçons grimaçantes du divin.

Ces phénomènes merveilleux dont la réalité n'est plus contestable, s'imposent aujourd'hui à l'attention des esprits sérieux; ils provoquent d'ardentes discussions, il n'est plus permis de les négliger ni de leur opposer le dédain de l'indifférence; et, par un étrange retour de la pensée humaine, les savants les plus incrédules cherchent à déterminer l'origine de ce merveilleux qu'ils avaient relégué jusque-là, au pays des chimères.

Nier ces guérisons éclatantes qui se renouvellent sous nos yeux, qui sont affirmées par tant de témoins véridiques, ce n'est plus possible, et ne pouvant plus les nier, il a fallu en chercher l'explication.

III

Trois Écoles principales sont nées de cette recherche de la causalité du merveilleux.

C'est, d'abord, l'École de la Salpêtrière qui prétend découvrir, sans jamais le prouver, une frappante analogie entre les miracles de Lourdes et le merveilleux de l'hôpital de Paris; elle se vante d'être organiciste et matérialiste, elle professe une égale aversion contre le spiritualisme des philosophes et contre le surnaturel des théologiens; elle affirme comme d'incontestables principes des hypothèses aux apparences scientifiques qui n'ont jamais été

démontrées, ni par l'expérience, ni par la raison, ni par la physiologie, ni par la philosophie.

Vous savez comment ces organicistes conçoivent le souvenir, le miracle, le jugement. Les ondulations nerveuses qui renaissent sur leur empreinte dans le neurone constituent le souvenir; le cerveau de l'homme est un firmament dont les neurones sont les étoiles, et les pensées les scintillements.

Quand un organiciste veut guérir un malade, que fait-il? Il parle, il commande, il intime un ordre clair et formel. Il lance ainsi des ondulations nerveuses qui suivent les voies centrifuges, se transforment dans les muscles de la parole en mouvements mécaniques qui produisent des ondulations sonores, et celles-ci vont frapper les organes de Corti du malade qui implore sa guérison.

Si ces ondulations nerveuses parcourent divers circuits cérébraux, avant de laisser en un certain point une empreinte profonde, il y a perception, comparaison, jugement, assimilation lente, souvenir permanent.

Mais si ces ondulations se fixent sans avoir effectué le périple intracérébral, la suggestion est reçue sans réflexion, elle se trouve instantanément enregistrée. Nous ne trouvons dans tous les cas que des ondulations neuro-psychiques émises et reçues par deux cerveaux, différents, par un malade et par un médecin.

Ainsi raisonnent certains organicistes de marque, et ils concluent que Dieu ne fait pas des miracles, qu'il ne peut pas en faire, et qu'il n'existe pas.

Entre ces prémisses et ces conclusions, il y a un abîme, et, pour franchir ainsi cet abîme, il faut oublier toute logique et toute raison.

J'ai vu de près ces malades de la Salpêtrière, ces hystériques et ces névrosées, détraquées, faussées, bouleversées physiquement et moralement, par ces cruelles expériences d'hypnotisme à outrance

où l'on voit quelquefois sombrer la raison, après le naufrage de la liberté, de la conscience et de toute moralité. J'ai vu ces sujets dressés et déshonorés, passer successivement par la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme, après avoir renoncé à toute maîtrise sur leur âme et sur leur corps. J'ai vu ce troupeau de créatures dégradées dont les éclats de rire, les blasphèmes, les bonds désordonnés, les attitudes grimaçantes rappelaient les convulsionnaires de Saint-Médard, et je m'indigne de tout rapprochement entre ces hystériques profanées, marquées du sceau de la bête, et ces malades de Lourdes qui attendent leur guérison dans toutes les mâles beautés de la dignité humaine, dans la prière et la sérénité.

IV

L'École de Nancy ramène à la suggestion les miracles et les phénomènes merveilleux. Le médecin essaie, par une volonté forte et par un ordre souvent répété, de faire croire à son malade qu'il sera guéri, il agit énergiquement et avec persévérance sur son imagination : la persuasion pénètre dans le cerveau du malade, il croit, il est suggestionné, cette foi suffit, il sera sauvé. La guérison sera le résultat de l'influence mystérieuse et profonde de l'âme sur le corps.

D'autres fois, le malade, ému à la lecture des guérisons miraculeuses que la Vierge de Lourdes se plaît à multiplier, réfléchit, remplit son esprit de la pensée de ces guérisons, actionne ainsi son imagination, et se persuade enfin qu'il sera guéri ; c'est l'auto-suggestion, elle suffit. Que ce malade suive les pèlerins à Lourdes ; qu'il ravive ses images sensorielles et sa persuasion au spectacle de la foule, du sanctuaire, des rochers, il sera guéri.

Ainsi raisonnent certains suggestionnistes de l'École de Nancy. Quel sophisme! Quel oubli des principes élémentaires de toute science et de toute philosophie !

Ces sophistes ne disent pas que l'âme jouit d'une grande influence sur le corps, que dans certains cas déterminés l'imagination peut faire cesser un trouble fonctionnel, ils prétendent que toujours, et dans tous les cas, lésion organique ou trouble fonctionnel, la guérison est l'effet d'une cause naturelle, de la suggestion, et qu'elle n'est jamais l'effet d'une intervention surnaturelle de Dieu. Ils citent quelques phénomènes éphémères, particuliers, sans importance, obtenus par l'imagination, et ils concluent à l'explication naturelle des miracles qui surpassent les forces connues de la nature.

Ils manquent de discernement et de philosophie. Ils oublient cette loyale affirmation du Dr Bernheim : « La suggestion ne s'adresse pas directement *à la lésion, mais au trouble fonctionnel ;* elle peut, en tant que l'état organique le permet, calmer la douleur, restaurer le sommeil et l'appétit, augmenter la force motrice, rétablir la sensibilité et le mouvement perdus, supprimer les spasmes, les crampes, l'angoisse nerveuse, régulariser les fonctions diverses. Les agents thérapeutiques de la matière médicale n'ont pas, d'ailleurs, plus que la suggestion, une action spécifique contre la lésion... La suggestion ne tue pas les microbes, elle ne crétifie pas les tubercules, elle ne cicatrise pas l'ulcère rond de l'estomac (1).

La science établit ainsi que l'imagination n'a pas une puissance illimitée, qu'elle est bornée, que son action thérapeutique sur un sujet malade n'atteint que le trouble fonctionnel. La science reconnaît donc implicitement que les miracles de Lourdes, en supprimant instantanément des lésions organiques, ne relèvent

(1) Dr Bernheim, *Hypnotisme, Suggestion*, etc., p. 502.

ni de la suggestion, ni de l'imagination, ni des lois ordinaires de la nature, et qu'ils sont l'œuvre d'une puissance surnaturelle.

On se trouve ainsi en présence d'une question de fait. Est-il vrai que l'on ait constaté à Lourdes la guérison instantanée d'une lésion organique? Votre beau livre est une réponse décisive à cette question.

Voici, par exemple, un malade, c'est Pierre de Rudder dont la jambe gauche a été écrasée, broyée; fracture du tibia et du péroné, plaie gangreneuse à la partie supérieure de la jambe, ulcération au dos du pied, fausse articulation, os brisés, tel est l'état lamentable de ce malade voué à l'amputation, de ce mutilé que l'on voyait tordre ses jambes « comme les lavandières tordent leur linge qu'elles viennent de rincer. »

Instantanément, après une prière à la Vierge de Lourdes, l'état du malade est absolument changé : ses plaies sont cicatrisées, ses os soudés, sa jambe consolidée, sa guérison est complète, sans raccourcissement avec restitution parfaite de la fonction.

Et tout cela est constaté par des témoins de bonne foi, par des médecins et des chirurgiens d'une sincérité au-dessus de tout soupçon.

Ni la suggestion ni les théories risquées de l'École de Nancy ne sauraient expliquer cette guérison instantanée d'une lésion organique aussi profonde; il faut bien reconnaître ici l'intervention d'une Cause et d'une Force au-dessus des causes et des forces créées.

V

Le Dr de Saint-Maclou a fondé une troisième École dont vous êtes aujourd'hui le chef écouté, et qui a rapproché pour une œuvre commune, des hommes d'une réelle valeur scientifique; vous me permettrez de l'appeler l'École de Lourdes. Elle a su triompher du

respect humain, conquérir l'attention du monde savant, poursuivre avec conviction et indépendance l'œuvre honnête, loyale des constatations médicales, et créer un mouvement spiritualiste irrésistible dans le monde médical.

Cette École professe avec l'Église que Dieu a le pouvoir d'intervenir dans les affaires de ce monde; qu'il produit lui-même, immédiatement, selon des lois souveraines, des effets préternaturels, des guérisons miraculeuses, quand il le juge à propos. Et s'il intervient, il a donné sans doute aux hommes de bonne foi le moyen de reconnaître son intervention.

Cette École professe aussi que toute science repose sur des principes certains, reconnus et acceptés. Nier la valeur de ces principes, c'est nier toute science, c'est nier la biologie, la physiologie, la physique, la chimie, c'est ouvrir la porte au scepticisme universel.

Or, l'expérience intelligente, sévère, loyale nous met en présence de certains faits miraculeux qui sont en opposition avec ces principes naturels, qui ne dérivent pas d'eux, qui se rattachent à une autre cause, à d'autres lois, à un plan supérieur, à Dieu lui-même, c'est-à-dire à la Causalité la plus haute; et quand l'incrédule se dérobe ou se révolte, l'École de Lourdes s'incline avec reconnaissance devant Dieu, elle affirme sans lâcheté de conscience, le caractère surnaturel des phénomènes qu'elle vient de constater.

Et c'est ainsi que grâce à vous et au concours des médecins dévoués qui vous entourent, l'idée du surnaturel qui était déjà dans la foule, guidée par les sûres inspirations du cœur, pénètre aujourd'hui dans le monde scientifique, appelle l'attention et la critique ardente de ses adversaires et obtient enfin autre chose que le dédain ridicule de l'orgueil.

C'est une noble tâche, elle est digne de votre talent et de votre foi.

Vous nous faites voir aux pieds de la Vierge de Lourdes,

rapprochés et réconciliés par le charme souverain de la vérité religieuse, le pauvre malade qui demande à Dieu sa guérison dans un élan de foi et d'amour et le savant qui ne conteste plus à Dieu le pouvoir de l'exaucer.

Agréez, Monsieur et cher Docteur, l'assurance de mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur.

Élie Méric,
Protonotaire apostolique, Professeur à la Sorbonne.

Bureau des constatations de Lourdes.

LA CLINIQUE DE LOURDES

Les premières constatations. — Les médecins de Lourdes en présence des guérisons. — Les Drs Dozous et Balencie. — Le Dr Diday. — Le Dr de Saint-Maclou fonde la clinique. — État actuel du bureau médical. — Attitude nouvelle des médecins. — Publicité donnée par la presse. — Bureau des constatations à Paris. — Moyenne des guérisons et des décès pendant le pèlerinage national. — Les maladies nerveuses à Lourdes.

La clinique de Lourdes telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, ne remonte pas au delà de 1884 ou 1885.

Nous lisons dans les *Annales :* « Pendant le pèlerinage national de 1883, cinq médecins assistaient le Père de l'Assomption et le Père de l'Immaculée-Conception qui rédigeaient les procès-verbaux. » C'étaient en effet les religieux qui jusque-là recueillaient les récits des guérisons.

On admire vraiment comment des hommes étrangers à la médecine ont pu, pendant quinze ou vingt ans, collationner toutes ces

observations que nous lisons avec intérêt et qui remplissent les vingt premiers volumes des *Annales*.

Le Supérieur des Pères de Lourdes, le R. P. Sempé, avait pris pour lui la correspondance médicale ; il écrivait ces guérisons avec beaucoup de clarté, de précision, avec un charme que les hommes de science n'ont pas toujours ; ses collaborateurs ont continué son œuvre, et, jusqu'en 1890, nos registres d'observation sont à peu près entièrement écrits de leurs mains.

Les religieux, du reste, consultaient les médecins des malades, compulsaient toutes les notes et tous les certificats qu'ils reproduisaient à la suite de chaque observation.

Au début, un bureau médical créé sur place n'aurait pu conduire ces enquêtes sans provoquer une suspicion générale. Chaque malade faisait constater par son médecin la guérison qu'il venait d'obtenir, et le nom de Lourdes était ainsi porté dans tous les pays par des témoins dont on ne pouvait mettre en doute le témoignage. C'était le plus sûr et le meilleur moyen de vulgarisation.

Comment suspecter des médecins pris sans choix, souvent malgré eux, qui ne pouvaient dissimuler leur surprise devant ces résultats inattendus ? Comment suspecter des médecins qui avaient soigné ces malades avant et qui les revoyaient après ?

Si les événements de Lourdes eussent été dirigés par la main des hommes, ils n'auraient pas ainsi surgi brusquement, par surprise, sans direction, et, pour ainsi dire, au hasard.

Il n'y avait aucun choix dans les maladies, aucune méthode de traitement.

Quand une clinique se fonde, on choisit les médecins, on fixe un programme, on se propose de guérir tel ou tel ordre de maladie. Ici les malades précédaient les médecins, et s'ils s'adressaient à eux, c'était pour faire constater leur guérison.

Ces phénomènes si étranges et si inattendus devaient recevoir pourtant le contrôle de la science.

Les Drs Dozous et Balencie

Au moment des apparitions, nous trouvons dans le corps médical de Lourdes, deux hommes dans la pleine maturité de l'âge et du talent.

L'un est catholique de race et de conviction ; l'autre sceptique par nature.

Dozous est incrédule ; mais, entraîné par l'ardeur de son tempérament, il veut tout voir.

Il est subjugué par la simplicité, la sincérité de l'enfant. Il est ébloui par la transfiguration de son visage, qui semble refléter un éclat divin. Tous ses préjugés s'écroulent. Il touche le surnaturel ; il le reconnaît.

Il apporte à l'examen des faits qui se passent sous ses yeux le soin le plus scrupuleux ; mais il est témoin de tant de guérisons inexplicables, opérées par l'eau jaillie en sa présence, que tout son scepticisme finit par se fondre. Quelques années après, il résume ses observations dans un livre auquel il donne pour épigraphe : *J'ai cru, parce que j'ai vu.*

Le Dr Balencie est catholique, la dévotion à la sainte Vierge lui a été léguée comme une tradition de famille, et cependant il refuse absolument de croire à la réalité des apparitions, il traite d'esprits faibles ceux qui vont à la grotte, il voit chaque jour Bernadette à l'hospice, et chaque jour il essaie de la mettre en contradiction avec elle-même. Le préfet lui demande un rapport sur l'état de cette enfant, et dans ce rapport, tout en écartant la folie, il déclare que ces visions ne sont que des effets d'hallucination.

Entre ces deux hommes également instruits et sincères, la discussion était intéressante à suivre. L'accord devait se faire ; ils avaient sans cesse sous les yeux les éléments du débat.

Qu'est-il arrivé ?

Dozous, tout en proclamant le surnaturel, ne conforme pas sa conduite à ses croyances ; il reste éloigné de la religion la plus grande partie de sa vie.

Le Dr Balencie porte d'abord sur les guérisons le même jugement que sur les apparitions; il n'y voit que des effets naturels.

Mais devant ces faits étranges qui se renouvellent chaque jour, son esprit s'éclaire de lueurs inattendues. A son tour, il voit, il touche le surnaturel.

Je ne dirai pas que le Dr Balencie est aujourd'hui plus convaincu que moi; il l'est autant. Il est notre collaborateur, notre guide; il est l'homme de la tradition, le témoin vivant du passé.

Et le médecin qui a signé le rapport concluant à l'hallucination chez Bernadette, rédige et signe depuis vingt ans des certificats de guérison dans le Bureau des constatations.

A ses côtés, il est toujours facile de refaire l'histoire de ces événements, qu'il connaît dans leurs moindres détails. Pendant les derniers pèlerinages, on essayait, au milieu de l'auditoire mêlé qui nous entourait, auditoire où les hommes de lettres et les correspondants de journaux étaient en majorité, de créer une légende sur Bernadette : c'était la victime, l'enfant séquestrée. On l'avait envoyée vivre et mourir loin du théâtre de la gloire.

Nous avons vu notre confrère se redresser vivement et fixer son regard sur ses interlocuteurs; avec une parole pleine d'autorité, avec cet accent que donne une conviction absolue : « Bernadette séquestrée, dit-il, mais c'est une invention, c'est le contraire de la vérité! Elle était la chose de tout le monde ; à toute heure on pouvait la demander et la voir; si vous étiez venu, on ne vous l'aurait pas refusée.

« J'étais médecin de l'hôpital, et j'ai dû intervenir bien souvent pour protéger sa santé menacée; on abusait de ses forces; si elle n'était pas partie pour la communauté, elle serait morte à la peine. C'est pourtant de son plein gré qu'elle est partie et qu'elle a voulu vivre et mourir loin de Lourdes. »

Tous ces événements sont encore contemporains; il est intéressant de recueillir la déposition des derniers témoins qui vivent encore.

Dozous, avons-nous dit, a rendu sur cette enfant un témoignage

public d'une portée indiscutable. Il l'a rendu en présence de tous les témoins des événements, en présence de tous les médecins de Lourdes. Le moment était certainement favorable pour poser les bases d'une enquête sérieuse, et cette enquête a été poursuivie pendant plusieurs années, alors que les premiers mouvements d'agitation et de controverse étaient depuis longtemps apaisés.

Débarquement des malades à la gare.

Les confrères du Dr Dozous n'avaient voulu voir dans ces apparitions que le jeu d'une imagination malade : ils formèrent le premier groupe d'opposants, et protestèrent au nom de la science dont ils étaient les dépositaires. Mais, à Lourdes, ils ne pouvaient absolument rester étrangers aux événements qui se déroulaient autour d'eux : malgré eux, ils furent les témoins et les juges des guérisons qui se répétaient chaque jour. Devant ces faits étranges, sans cesse renouvelés, qui renversaient toutes les lois, tous les principes connus, ils reconnurent franchement leur erreur et vinrent rendre hommage à la vérité. Comme leur confrère Dozous,

mais plusieurs années après, ils s'inclinèrent devant le nombre et l'évidence des preuves qui leur étaient données. Combien de médecins ont imité leur exemple! Après avoir protesté bien haut au nom de la science, ils n'ont pas craint de reconnaître, dans des certificats clairs, explicites, sans réserve, que les guérisons de Lourdes étaient contraires à toutes les lois connues.

Le Dr Diday, de Lyon, dans un pamphlet violent, avait essayé au nom de la science, d'enlever à l'histoire de Lourdes tout son côté surnaturel. Sarcasme, ironie, il avait apporté dans ce débat les avantages du polémiste le plus redoutable. Nous avons fait ressortir toutes les contradictions que le talent de l'écrivain dissimulait mal, toutes les conclusions dictées par la passion plus que par la logique.

Le Dr Diday devait se réfuter lui-même beaucoup mieux que nous ne l'avions fait. Il est mort en invoquant cette Vierge qu'il avait méconnue, et s'il n'a pas laissé de rétractation écrite, c'est que le temps ou les circonstances ne le lui ont pas permis.

Dr Vergez

Dès les premières années, nous trouvons un professeur de faculté : le Dr Vergez (1) qui poursuit pendant vingt ans ses recherches.

Vergez, en présence de faits si nouveaux, si inattendus, voyait s'effondrer autour de lui et principes reçus, et convictions assises ; il ne trouvait plus ses points de repère habituels, il faisait l'aveu de l'impuissance de son art, et du bouleversement de ses lois.

Il a résumé ses premières impressions dans une page éloquente, que nous devons reproduire ici, car jamais ces grands et difficiles problèmes n'ont été éclairés de plus vives lueurs :

« En jetant, disait-il, un coup d'œil d'ensemble sur les sept faits de guérisons qui précèdent, on est frappé tout d'abord de la facilité, de la promptitude, de l'instantanéité avec lesquelles ils sortent du sein de leur cause productive. Ne dirait-on pas une violation ouverte,

(1) Inspecteur des eaux de Barèges.

un bouleversement complet des méthodes thérapeutiques, une contradiction déclarée des préceptes et des prévisions de la science? C'est avec une sorte de dédain que cette force se joue de l'ancienneté, de la profondeur et de la résistance du mal. Ce soin caché, mais réel néanmoins, avec lequel toutes les circonstances sont arrangées et combinées, montre bien qu'il y a, dans la guérison qui s'opère, un événement en dehors de l'ordre de la nature. De tels phénomènes dépassent la portée de l'esprit humain. Comment comprendrait-il, en effet, de telles oppositions : la simplicité du moyen et la grandeur du résultat; l'unité du remède et la diversité des maladies; la courte durée de l'application de l'agent curatif, et la longueur des traitements indiqués par l'art ou la science; l'efficacité soudaine du premier, la longue inutilité des seconds, la chronicité du mal et l'instantanéité de la guérison?

« Il y a là certainement une force contingente, supérieure à celles qui ont été départies à la nature; étrangère, par conséquent, à l'eau dont elle se sert pour manifester sa puissance. »

C'est ainsi que Vergez, surpris par ces révélations inattendues, l'esprit tout ébloui d'une lumière nouvelle, préludait à ces grands enseignements dont il devait conserver la direction jusqu'à la fin de sa vie: dès les premiers jours, il marquait d'un trait ineffaçable le véritable caractère de ces événements, et vingt ans plus tard, il devait dire encore : « Si on me demande ce que j'ai vu à Lourdes, je puis répondre :

« Par l'examen des faits les plus authentiques, placés au-dessus du pouvoir de la science et de l'art, j'ai vu, j'ai touché l'œuvre divine, le miracle.

« J'ai vu de l'eau naturelle, dotée d'une vertu contingente, supérieure aux forces dont peut disposer la nature et d'une divergence d'action absolue. Cette eau, toujours la même, invariable, je l'ai vue produire des effets surnaturels très différents, sans analogie entre eux.

« Arracher un enfant agonisant à la mort: rétablir la vue dans un œil insensible à la lumière par suite d'une lésion traumatique profonde; rendre la plénitude des mouvements à des membres

paralysés; guérir un ulcère chronique, étendu, très rebelle; telles ont été ses premières opérations.

« Celles qui les ont suivies ne sont ni moins étonnantes, ni moins concluantes.

« Quelques-unes ont porté sur des maladies réputées incurables: phtisie élevée à sa période ultime; cancer, ataxie locomotrice.

« La moisson a été riche, abondante et de longue durée. Elle continue, s'exécutant sous le contrôle d'un savant interprète, en résidence auprès de la Grotte. C'est toujours le miracle passé à l'état de permanence. »

L'âme du chrétien se révèle tout entière dans cette déclaration. Du reste, le Dr Vergez profitait de chaque occasion pour professer ouvertement sa foi.

Dr de Saint-Maclou

Après Vergez, le Dr de Saint-Maclou, élève distingué de la Faculté de Louvain, inaugure la série des médecins résidants; il fonde la clinique. Un appel particulier semblait appeler la Belgique auprès de la Grotte; elle devait prendre le premier rang dans l'organisation des pèlerinages, et les guérisons de ses malades devaient compter parmi les plus importantes et les mieux étudiées; il convenait donc qu'un représentant des facultés belges fût appelé à présider nos travaux.

Le Dr de Saint-Maclou était parfaitement doué. Esprit encyclopédiste, il se jouait avec les problèmes les plus ardus de la philosophie, et traitait les questions de haute théologie comme un maître consommé. Il parlait plusieurs langues, et, dans ses moments de loisir, devenait à son gré géographe ou archéologue. Admirablement préparé pour l'étude des maladies que l'on rencontre ici, il connaissait les maladies nerveuses comme un spécialiste, en retrouvait un peu partout les traces, apportant une rigueur extrême dans ses recherches, et ne se contentant pas de preuves incomplètes.

A côté du médecin et de l'érudit, il y avait l'homme aimable, généreux, dont le cœur était ouvert à tous les sentiments élevés;

le gentilhomme doublait le savant, et tout chez lui charmait et captivait.

C'était une physionomie bien personnelle, conservant les traits distinctifs de sa race et de son origine, chose rare à notre époque où le mélange continuel des hommes et des choses efface les nuances et fait disparaître tous les types.

Le Dr de Saint-Maclou était venu à Lourdes sans préméditation. Il y était venu comme nous y venons tous, comme y viennent ces foules innombrables qui se succèdent sur les bords du Gave, cherchant un soulagement, une consolation dans la souffrance et dans l'épreuve. Sa femme, atteinte d'une longue et implacable maladie, mourut à Lourdes. Dès ce jour, la vie de Saint-Maclou fut brisée. Il dit adieu au ciel aimé de sa Normandie, à la terre, à la demeure qui lui rappelait de chers mais douloureux souvenirs; il se promit de ne plus la revoir. Il voulut s'enfermer à Nice, chez les Oblats, pour y trouver dans l'étude et la prière un remède à sa douleur.

C'était le calcul humain: Dieu avait sur lui d'autres vues.

Jusque-là, sa vie avait été bien traversée. A vingt ans, M. de Saint-Maclou était un brillant élève de Saint-Cyr. Quelques années après, il renonçait à la carrière militaire pour fonder une famille. A vingt-six ans, il se remettait sur les bancs pour étudier la médecine, poursuivant avec ardeur ses études et passant une partie des nuits au travail.

Les vicissitudes de la vie ne lui ont pas permis de se consacrer longtemps à l'exercice de notre profession. Il perd sa femme au milieu de sa carrière, et lorsqu'il arrive à Lourdes, il n'aspire plus qu'au repos.

Tout ce qu'il avait fait jusque-là n'était qu'une préparation à sa vocation dernière, et cette vocation allait donner à sa vie son couronnement et sa note dominante. Pendant dix ans, à Lourdes, il a été le juge et l'interprète des manifestations surnaturelles. Vivant de la vie des Missionnaires, véritable bénédictin par la science et le travail, il a rassemblé des matériaux considérables. Grâce à lui, la science, qui a méconnu longtemps les guérisons de

Lourdes, a fini par reconnaître qu'il y avait là des faits indiscutables et des modifications soudaines qu'elle ne pouvait expliquer. Il rêvait de réunir ici en congrès cent à cent cinquante médecins, et son vœu était bien près d'être réalisé. Nous entrevoyons déjà le terme de cette longue grève de savants qui fermaient les yeux pour ne point voir et se tenaient à l'écart pour ne pas être convaincus.

Le nouveau bureau médical, sous les arcades du Rosaire.

En ce moment, plus de trois cents médecins viennent chaque année dans notre bureau.

Le Dr de St-Maclou a dirigé la clinique depuis 1884 jusqu'en 1891. Pendant ces sept années, la moyenne des procès-verbaux rédigés dans le bureau est de *cinquante* par an; *trente* ou *trente-cinq* médecins assistent aux séances.

La Clinique depuis 1892

En 1892, nous constatons une progression brusque; de *quarante* médecins nous passons à *cent vingt*, de *cinquante* procès-verbaux à *cent*.

Cette progression n'a cessé de croître depuis.

En 1897, nous avons eu *deux cent vingt* médecins et nous avons rédigé plus de *deux cent trente* procès-verbaux.

Nous avons eu deux cent vingt médecins, sans compter les nombreux confrères qui viennent à Lourdes en conservant l'incognito.

Nous avons rédigé deux cent trente procès-verbaux, et ce chiffre ne représente guère que les deux tiers des guérisons qui se sont produites autour de nous; nous devrions arriver à plus de trois cents.

Au début, la clinique de Lourdes ne fonctionnait que pendant les grands pèlerinages, pendant deux mois environ. Elle fonctionne aujourd'hui, six mois par an, du 15 avril au 15 octobre, avec six heures de séance chaque jour. Notre auditoire est aussi nombreux que varié, et je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde clinique plus intéressante.

Pendant le pèlerinage national, soixante, quatre-vingts médecins nous entourent à la fois et suivent nos enquêtes avec le plus grand intérêt.

Chaque pèlerinage belge amène avec lui dix ou douze médecins qui ont constamment sous les yeux leurs malades, pendant le voyage et pendant le séjour à Lourdes. Ils nous apportent des dossiers très complets; ils continuent les enquêtes que nous ne pouvons qu'ébaucher.

Du reste, tous les pèlerinages ont aujourd'hui leurs médecins; nous pouvons citer ceux de Lyon, Marseille, du Nord, etc.

Dans ces conditions, tout devient facile. A Paris, nous avons des correspondants volontaires, qui nous sont inconnus et qui demandent à suivre nos malades. Combien de visiteurs n'a pas reçu l'hospice de Villepinte?

A la suite du dernier pèlerinage national, on nous écrivait: « Donnez-nous l'adresse du malade le plus intéressant, nous voulons l'étudier. » Un vaste réseau d'information s'organise spontanément partout.

A Lourdes, on ne fait qu'un travail préliminaire : nous prenons

les noms, les adresses, les certificats; nous constatons l'état des malades, nous réunissons des matériaux, mais nous ne cessons de tenir en garde nos collègues contre tout entraînement; nos jugements sont entourés des plus grandes réserves.

Nous disons que nous avons eu cette année deux cents et quelques médecins. Comme ils se renouvellent tous les ans à quelques unités près, nous pouvons dire qu'il n'y a pas de ville, pas de province qui n'aient envoyé plusieurs représentants à Lourdes. Les malades apportent chaque année deux ou trois mille certificats, ce qui fait, pour les dix années écoulées, vingt-cinq à trente mille certificats qui doivent mettre en cause douze ou quinze mille médecins différents. Ces certificats sont trop nombreux pour être suspectés. Le corps médical tout entier est engagé dans la question. L'histoire de Lourdes s'écrit sous les yeux, avec le contrôle des médecins: jamais enquête n'a eu ce caractère d'universalité.

Tous les pays du monde sont tributaires de Lourdes.

Les Anglais et les Américains viennent en très grand nombre: les protestants eux-mêmes s'intéressent à nos travaux. On nous écrit du Japon pour nous demander le récit de nos guérisons afin de le communiquer au médecin le plus célèbre du pays, qui désire étudier et juger ce que nous observons ici, en attendant qu'il puisse venir à Lourdes.

Quelle est l'attitude des médecins? Il y a des convaincus, des curieux, qui veulent voir sans parti pris; quelques-uns ont leur siège fait, ne veulent rien entendre; il y en a qui s'irritent; ceux-là sont touchés : un problème embarrassant s'est dressé devant leur esprit. Parmi les irréconciliables, rarement des noms connus, mais plutôt des médecins égarés dans la politique. Les professeurs, les hommes de valeur écoutent, étudient, font peu d'objections.

Nous avons eu, dans ces cinq ou six dernières années, trente professeurs de facultés, quinze professeurs d'écoles de médecine, quinze médecins des hôpitaux de Paris, vingt membres de l'Académie de médecine, dix médecins de l'Université de Londres, quinze professeurs des facultés étrangères, un certain nombre de sénateurs et de députés.

Si nous voulions reprendre l'étude complète des dernières années, nous devrions rappeler la visite de Zola dans notre bureau ; les malades que nous lui avons présentés sont désormais historiques et sont toujours en parfait état de santé : *La Grivotte* (poitrinaire au dernier degré), *Élise Rouquet* (le *Lupus*), *Sophie Couteau* (la *Carie des os*), etc.

Tous les journaux rendent compte de nos pèlerinages, même les plus hostiles. Notre auditoire est des plus mêlés; nous voyons tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées, hommes de science, journalistes. L'Épiscopat américain nous envoie de nombreux représentants. Nous avons eu les archevêques de Saint-Louis, de la Nouvelle-Orléans, les évêques de Brooklyn, du Kansas, de la Pensylvanie. Ils voulaient, nous disaient-ils, répandre nos travaux dans leurs diocèses. Dans l'Amérique, la religion est libre de toute entrave politique et le culte de Notre-Dame de Lourdes se répand avec une grande facilité; c'est la dévotion la plus populaire.

Depuis quelque temps, nous voyons venir à nous les jeunes générations médicales; les internes des hôpitaux de Paris précèdent ou accompagnent le pèlerinage national.

Les courants officiels qui nous régissent ont chassé des carrières administratives tous ceux qui avaient au cœur le souci de leur indépendance; voilà pourquoi nous trouvons dans la médecine, dans les professions libérales, des hommes qui ne craignent pas d'affirmer leurs convictions religieuses. Parmi tous ces jeunes confrères, nous avons des lauréats de nos facultés, de futurs agrégés: ils discutent en toute liberté d'esprit, et nous leur abandonnons volontiers la direction des débats et la rédaction de nos procès-verbaux.

Nous observons chez les médecins un état d'âme nouveau; ils ne viennent plus seulement en curieux, en hommes de science, ils viennent comme malades; ils viennent demander leur guérison, celles de leurs femmes et de leurs enfants. C'est la dernière évolution que pouvait subir le corps médical. Parmi les miraculés du pèlerinage national de 1897 se trouvait un médecin qui portait

fièrement sa bannière. Dans le cadre de nos photographies, on voit la petite fille du Dr Aumaître, de Nantes, guérie à l'âge de vingt et un mois, d'un pied bot que l'on avait opéré sans résultat.

Un de mes anciens camarades entre dans mon bureau. Vous ici? lui dis-je. Qu'est-ce qui vous amène? Je viens en action de grâces, ma femme a été guérie d'un mal de Pott dans la piscine. Un médecin d'une grande ville, bien éloigné de nos idées pourtant, nous envoie sa femme; avant de tenter sur elle une opération grave, il veut savoir si Lourdes ne pourra pas lui procurer la guérison.

Ces exemples sont de tous les jours.

Un médecin, atteint d'une maladie de poitrine, vient de passer l'hiver dans le Midi. Il perd du terrain, les bacilles ont envahi ses poumons; il les retrouve chaque jour sous le microscope; sa carrière est brisée, sa vie sans espoir; le découragement envahit son âme. Il reste quinze jours à Lourdes, les forces reviennent, les bacilles disparaissent, et bientôt il peut reprendre l'exercice de sa profession, interrompue depuis de longs mois. Demandez-lui s'il croit à la vertu de Lourdes, à la guérison des malades auprès de la Grotte.

Nous ne faisons que résumer quelques exemples qui se présentent à notre mémoire; mais que de détails intimes nous pourrions rappeler! que de confidences nous avons reçues!

Pendant le dernier pèlerinage national, trois médecins étaient venus demander leur guérison. Sur les trois, deux étaient atteints de cancers.

Ils ne s'étaient pas demandés, ces chers confrères, si Lourdes ne guérissait que les maladies nerveuses, mais plutôt, par leur exemple, ils affirmaient que le champ de nos guérisons est sans limite; ils avaient peut-être constaté chez leurs malades des guérisons inespérées obtenues auprès de la Grotte, ils venaient réclamer pour eux le bénéfice de grâces semblables.

Non seulement les jeunes médecins viennent à nous, mais nous constatons parmi eux des courants de propagande religieuse sans précédents. Nos collègues de Belgique ont fondé dans notre bureau une société de médecins catholiques. Le médecin en chef de

l'hôpital de Milan nous écrit pour nous demander les statuts de la Société de Saint-Luc qu'il veut établir en Italie. « Nous sommes à Milan, nous dit-il, plus de six cents médecins, et les adhésions ne nous feront pas défaut. » A l'heure actuelle, sa société fonctionne et progresse rapidement.

Que de chemin parcouru dans ces dernières années! Si les médecins n'étaient venus à Lourdes que pour disserter froidement sur des questions d'hypnotisme et de suggestion, comme ces résultats s'expliqueraient mal.

Les malades viennent souvent avec leurs médecins. Le professeur Spillman, de Nancy, rencontre dans l'esplanade du Rosaire, Marie Beuvelot, atteinte d'une péritonite tuberculeuse; elle était couchée depuis deux ans dans ses salles d'hôpital et ne quittait pas son lit, ne prenait aucune nourriture, avait des vomissements incessants (il venait de la quitter dans ces conditions), il la retrouve, vaillante et forte, suivant tous les exercices du pèlerinage. Il ne peut en croire ses yeux et nous la conduit lui-même au Bureau des constatations.

Le Dr Lanéèle, de Caen, vient souvent avec Marie Lemarchand, la femme au lupus de Zola; il se plaît à raconter devant ses confrères toute l'histoire de sa maladie et de sa guérison : le Dr Gouraud, médecin de l'hôpital de la Charité, a rencontré dans nos réunions de Paris Esther Brackman, qu'il avait gardée longtemps dans son service et qu'il croyait morte sans doute, ayant constaté chez elle les progrès rapides d'une péritonite turberculeuse dont rien n'avait pu enrayer la marche.

Le Dr Dor, de Lyon, apprit dans notre bureau la guérison de Vion-Dury, qu'il considérait comme un aveugle incurable; Vion-Dury avec le certificat du Dr Dor, avait obtenu une pension pour le reste de ses jours.

Chaque année, dans la seconde quinzaine de novembre, le *Bureau des constatations médicales* se réunit à Paris pour procéder au contrôle des guérisons du Pèlerinage national. Nous trouvons là non seulement les anciens malades, les médecins qui les ont soignés, plusieurs membres de nos hospitalités, mais encore un auditoire

composé d'éléments nouveaux, parfois disparates, et que l'on ne rencontre qu'à Paris.

Parmi les médecins, plusieurs portent des noms connus, sont attachés à nos grands hôpitaux : la Charité, Saint-Louis, Saint-Antoine. Nous avons des professeurs agrégés, des membres de l'Académie, des spécialistes dont le nom fait autorité. Parmi eux, non seulement des médecins catholiques, mais des incroyants, qui veulent voir et contrôler les faits quels qu'ils soient, où qu'ils se produisent, sans se préoccuper des principes qu'ils mettent en cause.

A côté des représentants de la science, on remarque dans l'assistance les représentants de la philosophie et de la théologie catholique, des correspondants de journaux de toute nuance.

Lourdes prend chaque jour une place plus importante dans les préoccupations des savants, des médecins, et même des hommes du monde. Son *Bureau des constatations* paraissait une création sans précédent, pleine de hardiesse; ces séances publiques, en plein Paris, sous les yeux des médecins et des reporters de toute nuance, marquent un pas de plus dans la vulgarisation du surnaturel par la science.

Cette clinique du miracle dans notre siècle est un fait bien surprenant.

Toutes nos guérisons sont racontées, transportées, traduites dans toutes les langues et dans tous les pays du monde. Quel contraste entre les luttes du début, les négations, les sourires d'incrédulité ou de mépris et l'entraînement dont nous sommes témoins, le mouvement de curiosité qui nous environne! Il semble que plusieurs générations ont passé dans l'intervalle.

Dans l'histoire du surnaturel, Lourdes est un fait sans précédent; non pas qu'à première vue il diffère, par ses guérisons, par ses pèlerinages, de ce que l'on a observé dans tous les temps, mais tout cela est de nos jours, adapté, pour ainsi dire, aux besoins de notre époque. Les personnages qui jouent ici un rôle sont bien vivants. C'est une religieuse d'Auteuil, une fleuriste parisienne, une paysanne de la Bretagne, une femme du monde; ce sont tous ces types mis en relief par un romancier : *la Grivotte, Élise Rouquet,*

Sophie Couteau. Tout cela est mêlé, discuté, abandonné à l'appréciation de chacun.

Ce qui est nouveau, ce sont les épisodes, les accessoires, l'accent de réalité, les caractères, la ressemblance avec la vie contempo-

Un groupe de malades du pèlerinage d'Arras guéris en 1899.

raine, l'allure qui rappelle les préoccupations ordinaires des milieux dans lesquels nous vivons; c'est ce mélange de tous les peuples : anglais, américains, asiatiques, protestants ou incrédules, qui traduisent tous dans leur langage leurs impressions diverses.

Quand on est témoin de ce spectacle, on est tenté de jeter, aux contempteurs de la première heure, ces paroles de Brunetière :

« Ces choses qui vous semblaient mortes, à peu près desséchées, elles vivront encore, soyez-en sûr, quand il ne sera plus question

ni de vous, ni de moi, ni de tout ce qui charme vos yeux prévenus ou votre imagination séduite. »

Enquêtes et statistiques

Le temps n'est plus où l'on nous demandait un exemple de guérison, un seul pris en dehors du cadre des maladies nerveuses, en dehors de toute influence suggestive : la guérison instantanée d'une plaie, d'un cancer, appuyée sur des enquêtes irréprochables.

Depuis quarante ans, les guérisons les plus étonnantes se succèdent sans interruption, les faits s'ajoutent aux faits, les preuves aux preuves, les témoignages aux témoignages. Nous avons pu faire la synthèse de ces guérisons, établir des statistiques que toutes les objections de détail ne sauraient infirmer.

Nous avons les noms de tous les malades qui se sont présentés dans notre bureau, le nom de tous les médecins qui les ont soignés; nous savons le nombre de guérisons obtenues dans l'année, dans chaque pèlerinage, dans les divers genres de maladies: nous savons combien nous avons de guérisons de poitrinaires, de tumeurs blanches, de plaies, de paralysies, d'aveugles et de sourds.

Nous avons dans nos archives, depuis plus de quarante ans, l'histoire de ce mouvement, inouï jusqu'à notre âge, qui se fait autour de nous.

L'année dernière, nous avons rédigé deux cent trente procès-verbaux ; mais nous devions avoir un chiffre de guérisons beaucoup plus élevé.

Les directeurs du pèlerinage de Lyon publient chaque année quarante ou cinquante guérisons ; nous n'en retrouvons qu'une dizaine dans nos procès-verbaux. Dans tous les pèlerinages, on constate des guérisons au retour; plusieurs malades guéris ne viennent pas dans notre bureau ; de la sorte, nos deux cent trente procès-verbaux ne représentent peut-être que la moitié ou le tiers des guérisons qui se produisent pendant les pèlerinages.

En outre, le culte de Notre-Dame de Lourdes est répandu dans

le monde entier; il n'y a pas une plage déserte, une île perdue qui ne possède sa statue ou ne demande l'eau de sa fontaine. Partout où les missionnaires pénètrent, les catholiques, et souvent les païens, l'invoquent avec ferveur; il n'y a pas un malade, un mourant qui ne tourne sa pensée vers Lourdes. Que l'on essaie de calculer le nombre de grâces qui prennent ici leur source pour se répandre dans le monde. La chose est évidemment impossible.

Si nous prenons les résultats du pèlerinage national, nous voyons que mille malades, dans l'espace de trois jours, nous donnent une moyenne de cent guérisons; c'est une proportion de dix pour cent. Les malades ne séjournent guère que deux ou trois jours parmi nous, ces résultats sont à peu près instantanés.

Si l'on voulait comparer cette statistique avec celle des hôpitaux, il faudrait se placer dans les mêmes conditions, prendre les mêmes malades, les observer pendant le même temps, les soumettre au même traitement. Les médecins, dans les hôpitaux, établissent leurs statistiques par année et classent les diverses maladies suivant leur nature et leur gravité; les maladies chroniques guérissent mal et lentement: il y a des maladies qui ne guérissent jamais : le cancer, le tubercule généralisé.

A Lourdes, nous ne connaissons pas ces distinctions; nous n'avons que des maladies chroniques, nous nous trouvons dans les conditions les moins avantageuses, et cependant nos malades guérissent dans une proportion sans exemple. Nous voyons guérir la phtisie et le cancer avec la même rapidité que les affections nerveuses: une carie, un mal de Pott, un aveugle ou un sourd guérissent en quelques secondes.

Dans un hôpital peuplé de nos malades, on n'obtiendrait cent guérisons complètes, et sans traitement, ni dans trois jours, ni dans un an. A Lourdes, notre thérapeutique ne repose que sur un seul moyen, ou plutôt c'est une absence complète de thérapeutique: tout diffère donc, et les résultats et les moyens.

Ces considérations qui ressortent d'un aperçu général vont devenir plus saillantes dans l'étude des divers groupes de maladies; les moyennes s'élèvent ou s'abaissent chaque année et ne sont

soumises à aucune règle; nous apprécions les résultats acquis, impossible de prévoir ceux que nous constaterons demain.

Avec le pèlerinage national, on peut faire une autre statistique, on peut calculer le nombre de décès qui se produisent pendant le pèlerinage.

Dans une période de dix ans, dix mille malades qui ont séjourné un mois environ (à trois jours par an) n'ont donné qu'une vingtaine

Mgr Gouthe-Soulard bénissant les malades.

de décès; vingt décès sur dix mille malades pendant un mois de séjour, c'est un résultat bien extraordinaire; dans aucun hôpital, vous ne pourrez obtenir une moyenne aussi favorable. Cette immunité sans exemple doit s'interpréter, comme s'interprètent les guérisons que la science n'explique pas.

Dix mille malades, c'est un chiffre supérieur à la population des hôpitaux de Paris; dans les hôpitaux, on constate environ trois à quatre cents décès par mois; avec nos dix mille malades, nous n'avons eu que vingt décès au lieu de quatre cents. Que l'on vienne nous parler après cela des fatigues du voyage, de l'encom-

brement, des chances de contagion, des inconvénients des piscines; malgré tous ces inconvénients et tous ces dangers, nous constatons des résultats que tous les progrès de l'hygiène et toute la science des médecins ne peuvent procurer aux malades. C'est donc à tort qu'on demande la suppression des pèlerinages en invoquant un faux principe d'humanité.

En résumé, le nombre des guérisons s'élève au-dessus de toute moyenne, le chiffre des décès reste au-dessous de toute proportion et n'est en rapport ni avec le nombre, ni avec la gravité des maladies que nous constatons à Lourdes.

Si nous prenons nos cahiers des dix dernières années, nous trouvons pendant le pèlerinage national seul :

En 1889 :	28	procès-verbaux	de guérisons
— 1890 :	45	—	—
— 1891 :	36	—	—
— 1892 :	48	—	—
— 1893 :	45	—	—
— 1894 :	42	—	—
— 1895 :	49	—	—
— 1896 :	64	—	—
— 1897 :	67	—	—
— 1898 :	95	—	—

Jusqu'en 1895, nous restons dans une moyenne qui ne varie que de quelques unités; dans les trois dernières années, la progression est plus sensible; en 1898, il y a eu une augmentation de près d'un tiers et le pèlerinage n'a duré que trois jours.

En 1898, ces 95 guérisons comprennent :

Poitrinaires	37	Maladies nerveuses	8
Mal de Pott, caries et tumeurs blanches	11	Dyspepsie	4
Hernie	1	Ataxie	3
Aveugle	1	Paralysie	3
Neurasthénie	2	Asthme	1
Ulcères de l'estomac	5	Epilepsie	1
Rhumatismes	4	Lupus	2
Péritonite	4	Rachitisme	2
Traumatisme	2	Divers	4
		Total:	95

Sur ces 95 guérisons, nous comptons une vingtaine d'hommes, près du quart. Dans les foules qui nous environnent, les femmes sont en majorité, elles doivent conserver cette majorité dans les guérisons; mais d'ordinaire, l'écart est plus sensible entre les hommes et les femmes.

Les poitrinaires guéris occupent le premier rang dans nos procès-verbaux et comptent pour plus du tiers dans le chiffre total, tandis que les nerveux ne viennent qu'au troisième ou quatrième rang.

LES MALADIES NERVEUSES

Les maladies nerveuses! nulle part on ne les connaît, on ne les étudie mieux qu'à Lourdes.

Nous cherchons à établir une ligne de démarcation entre des phénomènes naturels que notre raison peut interpréter et des phénomènes qui sortent absolument de notre cadre. Ces démonstrations poursuivies par des hommes de toute opinion, ont jeté la lumière sur des faits obscurs; nous savons trouver l'hystérie sous ses formes les plus cachées, mais nous savons aussi que l'hystérie confine souvent à la maladie organique. Il y a des hystéries dont on meurt.

Avant la guérison.

Demandez à ces malheureuses filles surmenées dans les usines, mal nourries, privées d'air, condamnées à un travail au-dessus de leurs for-

ces, si leurs maladies nerveuses sont tributaires de la suggestion. Elles nous arrivent à Lourdes anémiées, exsangues, portées sur des brancards, l'œil éteint, avec des toux que l'on appelle nerveuses, mais qui demain seront organiques; avec des tumeurs blanches au début, des déviations de la taille, offrant un terrain propice pour l'évolution de toutes les diathèses. Oserez-vous leur dire que le chant d'un cantique, l'aspect d'un beau paysage, un bain d'eau glacée peuvent leur donner un sang généreux, ranimer leur physionomie éteinte, opérer en un instant ces résurrections étonnantes dont nous sommes témoins? Elles sortent de la piscine, tout est changé; elles mangent, dorment, ne ressentent plus aucune fatigue. Dans huit jours, dans un mois, elles auront engraissé de vingt livres; elles vont reprendre leur place à l'usine, elles n'auront plus un jour de défaillance.

Après la guérison.

Je me souviens encore de l'impression que nous produisit une jeune Alsacienne, lorsqu'elle vint dans le bureau des médecins, faire constater sa guérison: Elle était debout, mais chancelante comme une enfant qui fait ses premiers pas, d'une pâleur de cire, la peau collée sur les os, transparente; la parole faible, mais intelligible, le regard vague, elle semblait étrangère à tout le mouvement qui se faisait autour d'elle. On voyait qu'elle cherchait à se rattraper à la vie, mais on osait à peine la toucher, tant elle paraissait délicate et fragile. Elle marchait sans être soutenue, et il y avait près de quatre ans qu'elle n'avait pas quitté son lit et douze ans qu'elle était malade.

Par quel secret, par quel mécanisme le mouvement avait-il été rendu à ses membres privés de muscles et de tout ressort?

Le lendemain, elle était debout à quatre heures du matin. Elle

vint à pied à la grotte, elle suivit dans la journée tous les exercices du pèlerinage.

Je la fis peser à son départ de Lourdes le 1er septembre, elle pesait 47 kilos. Le 1er octobre, elle en pesait 52, le 15 octobre 55 et le 15 novembre 60. Elle avait gagné 26 livres. Son retour fut véritablement merveilleux; tandis que les pèlerins valides étaient harassés, elle semblait infatigable. Reçue à la gare par une foule qui l'acclamait, elle fit au milieu de ses compatriotes deux kilomètres à pied.

Chaque jour, nous sommes témoins de semblables résurrections. Les guérisons de Lourdes, nous le verrons dans le cours de notre récit, sont souvent instantanées, complètes, mettent les malades à l'abri de toute rechute, elles semblent se jouer de la durée et de l'incurabilité du mal.

LES POITRINAIRES

Les poitrinaires forment le groupe le plus nombreux de nos guérisons. — Sœur Julienne, des Ursulines de Brive. — Guérison d'une jeune fille de Brooklyn (New-York). — Villepinte. — Juliette Forêt et la conversion d'un protestant. — Madeleine Jullian. — Résurrection d'une mourante. — Louise Goffette, de Liège. — Aurélie Huprelle, de Beauvais. — *La Grivotte* de Zola. — Irma Montreuil.

Dans nos statistiques, les poitrinaires occupent le premier rang, ils figurent pour un tiers, souvent pour la moitié dans nos procès-verbaux de guérison.

Chaque jour se présentent devant nous des malades qui nous portent des certificats attestant qu'ils sont arrivés au troisième degré de la phtisie, et sur lesquels nous trouvons à peine les traces d'une congestion légère. Des poumons, sur lesquels les tubercules et les bacilles évoluaient depuis des mois ou des années, sont encore moins perméables à l'air, présentent parfois quelques râles, mais tout travail morbide paraît arrêté. Les malades accusent un bien-être depuis longtemps inconnu.

Essayez, dans un hôpital, de faire lever quinze ou vingt phtisiques ; arrêtez la fièvre, l'expectoration, la sueur, tous les phénomènes de décomposition organique. Faites mieux : comblez les

cavernes, ces lésions profondes, dont vous suiviez, avec l'oreille, tous les développements ; remplacez tous ces tissus altérés par un tissu normal, comme vous fermez une plaie par une surface nouvelle. Faites tout cela en un instant, en une seconde, et dites-moi si vous avez fait une œuvre vaine, qui ne mérite pas d'arrêter l'attention d'un homme sérieux.

Ces résultats sont d'ordinaire durables, et, pour le prouver, nous allons reprendre les exemples des années précédentes, et montrer quelle est la suite et le terme des guérisons qui s'opèrent autour de la Grotte.

On reconnaît aisément une maladie de poitrine. Dans les formes avancées, une erreur de diagnostic ne se conçoit guère. Avec l'auscultation, les médecins suivent et précisent l'étendue des lésions.

Avec l'analyse, ils peuvent retrouver les germes qui produisent le tubercule, et avoir la preuve anatomique certaine de son existence.

Enfin, le public lui-même lit facilement, sur la physionomie des malades, la nature et le progrès de leur affection.

Les poitrinaires au dernier degré ne conservent guère de chances de guérison. Quand le poumon est détruit, quand il est creusé par des cavernes profondes, quand l'économie est usée et la résistance à bout, la nature et l'art sont également impuissants ; la mort est inévitable, dans un délai qu'il est souvent facile de préciser.

La guérison des poitrinaires, à Lourdes, est un fait important entre tous. On ne peut invoquer ici ni un effet nerveux, ni une erreur d'observation.

La suggestion est impuissante, et le diagnostic bien établi. La suggestion ne tue pas les microbes, ne cicatrise pas les tubercules.

La guérison de Sœur Julienne, des Ursulines de Brive, survenue à Lourdes, le 2 septembre 1889, est un fait considérable, bien facile à interpréter.

Six médecins ont constaté la maladie et ont reconnu qu'elle était incurable ; sept médecins ont constaté la guérison, et depuis

plusieurs années, cette guérison instantanée et absolument inexplicable ne s'est pas démentie.

Cette observation porte à chaque page la trace évidente d'une action surnaturelle. En la publiant, avec tous les développements qu'elle comporte, elle pourra servir de base à la thèse que nous cherchons à établir.

Cependant, un seul fait, aussi probant qu'il soit, ne peut avoir l'autorité du nombre; isolé ou exceptionnel, il se comprendrait moins ou perdrait de son importance.

En parcourant les *Annales* de Lourdes, nous avons trouvé trente guérisons de phtisiques dans des conditions pareilles : même gravité, guérison aussi rapide, aussi complète. Et nous avons laissé de côté tous les faits qui n'étaient pas appuyés par le témoignage d'un ou plusieurs médecins.

Avec ces observations, nous avons les éléments d'un travail clinique très important; nous avons la preuve que ces guérisons se poursuivent et se répètent, depuis plus de trente ans, en conservant les mêmes caractères. C'est un enseignement que l'on voudrait vainement méconnaître ; il s'impose à nous avec la logique inexorable des faits les mieux établis.

GUÉRISON DE SOEUR JULIENNE

DU MONASTÈRE DE SAINTE-URSULE DE BRIVE, LE 2 SEPTEMBRE 1889

Poitrinaire au dernier degré. — Transportée mourante à Lourdes. — Guérison instantanée dans la piscine. — Six médecins ont constaté la maladie. — Sept médecins ont constaté la guérison.

Sœur Julienne est née en 1864, au village de la Roque, canton de Sarlat. Le village de la Roque est placé dans un des plus beaux sites de la magnifique vallée de la Dordogne. Resserrées dans un espace trop étroit, ses maisons superposées s'étagent sous une roche grandiose qui leur sert d'abri, et se mirent dans la rivière. Le village est habité par une population robuste, énergique, aux mœurs un peu rudes, population de pêcheurs, qui vivent sur la Dordogne, ou de cultivateurs pauvres, mercenaires pour la plupart.

C'est là que Sœur Julienne a été élevée jusqu'à l'âge de onze ans. Elle est la troisième d'une famille de neuf enfants, tous encore vivants.

A onze ans, Julienne fut placée à l'orphelinat de l'hospice de Sarlat. Le curé de sa commune, le vénérable abbé Gouzot, l'oncle de Mgr l'archevêque d'Auch, voyant la famille de Julienne plier sous le poids de charges excessives, avait obtenu pour elle une place dans cet établissement.

J'ai vu souvent cette jeune enfant pendant son séjour à l'hospice : elle souffrait d'une inflammation chronique des paupières et de la conjonctive, trace d'un tempérament lymphatique assez accusé.

Elle avait, nous disent les religieuses, une piété particulière pour la Sainte Vierge ; chaque jour, elle récitait son rosaire et l'office de l'Immaculée Conception, qu'elle avait appris par cœur. « Au moment de ma Première Communion, nous dit-elle, je m'étais sentie appelée à la vie religieuse ; » et, toute enfant, au premier éveil de sa raison, la pensée qu'elle retrouvait dans ses sou-

venirs les plus lointains, et qui avait d'abord germé dans son esprit, était bien celle de se consacrer à Dieu.

A dix-neuf ans, elle entre au couvent des Ursulines, se sentant

Sœur Julienne, des Ursulines de Brive.

un attrait particulier pour le cloître. Mais, à la fin de son postulat, l'évêque de Tulle, premier supérieur du couvent, lui demande de faire le sacrifice de la clôture, la communauté n'ayant personne

pour le service extérieur. Elle prend son emploi de tourière qu'elle n'a plus quitté jusqu'à ce jour.

C'est une physionomie bien connue dans la ville de Brive que celle de Sr Julienne ; elle est l'intermédiaire officiel et constant entre les soixante-huit religieuses du monastère, monde invisible derrière ses grilles, et les parents des élèves, les fournisseurs de la maison.

Dans les rues de Brive, qu'elle traverse chaque jour, tout le monde la salue, l'arrête ou lui parle. Sa guérison a eu un retentissement exceptionnel. Toute la population de la ville avait suivi, avec le plus vif intérêt, les phases de sa longue maladie, et son départ pour Lourdes avait donné lieu aux appréciations, aux commentaires les plus divers. On avait vu, généralement, dans ce voyage, une consolation dernière accordée à une mourante.

Sœur Julienne était depuis trois ans dans la communauté, lorsque, au mois d'août 1886, elle ressentit les premières atteintes de sa maladie. Ce furent d'abord les symptômes d'une bronchite, avec fatigue générale. Cette indisposition, qui devait être passagère, se prolongea, en s'aggravant, pendant tous les mois d'août et de septembre, et, au mois d'octobre, elle fut obligée de s'aliter.

Elle reste deux mois couchée, on lui met des vésicatoires pour dégager la poitrine, mais la maladie semble avoir des racines profondes ; la vie est touchée dans ses sources. Tous les symptômes de la phtisie se dessinent, et lorsque la malade se relève, au commencement de décembre, le médecin demande qu'on l'envoie dans sa famille, respirer l'air natal.

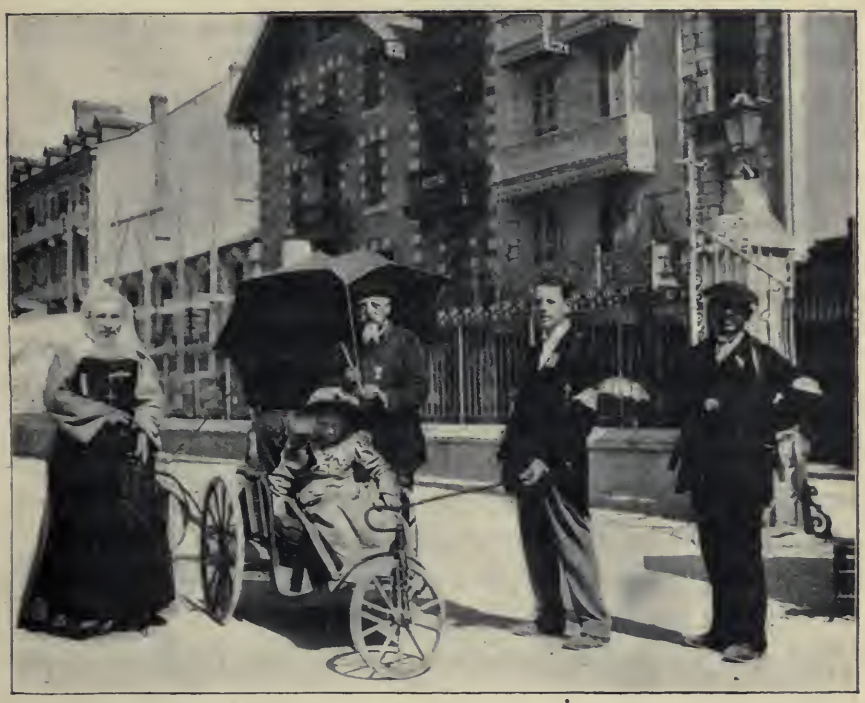
Sa famille, c'était l'orphelinat de Sarlat. Je la revis là, languissante, pâle, amaigrie, sous le coup d'une diathèse imminente. Elle se relève pourtant ; le repos, l'hygiène, la jeunesse semblent devoir triompher de ces premiers accidents.

Elle rentre à Sainte-Ursule au mois de janvier, et reprend son emploi. Elle n'a plus son entrain et ses forces ; elle reste néanmoins debout et à son poste, jusqu'au commencement d'octobre 1887.

A ce moment, seconde poussée plus grave que la première ; elle crache le sang en abondance. Le Dr Pomarel, qui a succédé au

Dr Lagorce, la couvre de flanelle, lui fait prendre les Eaux-Bonnes.

Sœur Julienne se relève en novembre et, tout en conservant une petite toux sèche, persistante, elle ne revient à l'infirmerie qu'au mois de mai 1888 : nouvelles hémoptysies, nouvelle crise.



Une malade que l'on conduit de l'hôpital municipal à la Grotte.

Au mois de juillet, elle fait sa profession ; le médecin, peu rassuré sur l'avenir, donne pourtant un avis favorable, par intérêt pour elle, par bonté, et afin de lui éviter le plus cruel des sacrifices.

Enfin, au mois de janvier 1889, dernière poussée, qui ne sera suivie d'aucune rémission. Sœur Julienne s'alite à la fin de février pour ne plus se relever ; elle est aphone, les étouffements sont incessants, très pénibles, la fièvre continue et très élevée. Les crachats sont sanguinolents, on entend des râles dans toute l'étendue

de la poitrine. Le médecin prononce le mot de *phtisie galopante.*

Elle prend de la quinine pendant plusieurs jours pour arrêter la fièvre, mais sans résultat. On applique des pointes de feu à dix reprises différentes et jusqu'à deux cents chaque fois ; on lui met successivement quinze vésicatoires, de la teinture d'iode. Elle ne peut supporter l'huile de foie de morue, on lui donne du chloral et de l'opium.

A partir du mois de juillet, les crachats cessent de contenir du sang, et deviennent franchement purulents. « Je crachais mes poumons, » disait la Sœur.

La maladie se localise au sommet du poumon droit. A ce niveau, il y a une matité très prononcée et des râles caractéristiques (Dr Pomarel).

La fièvre continue toujours. Tous les moyens sont impuissants pour arrêter les progrès du mal.

Ainsi, voilà une maladie qui a débuté au mois d'octobre 1886, par une première poussée qui a duré trois mois ; poussée caractéristique qui, sous le nom de rhume négligé, dissimule mal la gravité de la lésion qui menace d'éclater.

Seconde poussée au mois d'octobre 1887. C'est alors que les hémorragies pulmonaires se déclarent.

Au mois de mai et au mois d'octobre 1888, troisième et quatrième crises.

Enfin, au mois de janvier 1889, crise finale, pendant laquelle la maladie prend d'abord les allures d'une phtisie à marche rapide, pour se terminer par une localisation au sommet du poumon droit et par une consomption de l'économie.

Pendant ces trois mois, brûlée par une fièvre intense, la malade, qui ne se nourrit que de bouillon et de lait, perd rapidement ses forces, ne peut se tenir debout et arrive rapidement à cet état cachectique qui indique la période ultime des maladies de poitrine.

A Pâques, sa mère était venue la voir, et, comme elle ne pouvait entrer dans la communauté, on avait porté Sœur Julienne sur un fauteuil, dans une chambre en dehors de la clôture : mais elle

32

Groupe de jeunes filles de Villepinte guéries au pèlerinage national.

avait eu à peine la force de parler à sa mère, et il avait fallu la replacer au plus vite dans son lit.

D'après le récit que nous venons de faire de la marche et des symptômes de cette affection, il est difficile, même pour des personnes étrangères à la médecine, de ne pas reconnaître une maladie de poitrine dont tout trahit l'allure et les progrès.

Sœur Julienne était phtisique.

Six médecins l'ont reconnu et déclaré formellement.

C'est d'abord le Dr Lagorce, le médecin de la communauté, qui, dès les premiers jours, n'a pas caché son sentiment.

Après lui, je l'ai vue à Sarlat, lorsqu'elle vint respirer l'air natal ; tout trahissait chez elle une diathèse imminente.

Le Dr Pomarel, qui a suivi jour par jour les progrès de sa maladie, a pu préciser davantage la nature et l'étendue des lésions. Le Dr Pomarel a bien voulu mettre sous mes yeux le registre de l'infirmerie, pendant l'année 1889. A chaque page, nous trouvions le nom de Sœur Julienne, et en regard les prescriptions variées, qui nous permettaient de reconstituer toutes les phases de la maladie et d'en suivre les progrès. Pendant une absence du Dr Pomarel, le Dr Peyrat, de Brive, avait fait appliquer deux vésicatoires à la religieuse, et avait porté le même jugement sur la nature de cette affection et sa terminaison fatale.

Enfin, le Dr Marfan, de Castelnaudary, et un médecin de Bordeaux, cousin de la Supérieure, avaient confirmé absolument l'opinion et les appréhensions de leurs confrères.

Le diagnostic ne pouvait donc être douteux.

D'après le témoignage de six médecins, d'après tous les symptômes que nous venons de relever, *Sœur Julienne était poitrinaire.*

D'après les lésions du poumon, surtout avec l'usure organique qui se faisait depuis de longs mois, avec cette fièvre intense et continue, elle touchait au terme fatal. C'était une question de mois ou de jours.

Sœur Julienne pouvait-elle guérir? — Si nous nous plaçons sur le terrain de l'impossibilité absolue, mathématique, nous

devons reconnaître qu'une démonstration de ce genre est difficile. Peut-être qu'avec du temps, des soins, un changement de milieu, une reprise partielle au moins pouvait se concevoir.

Mais nous ne sommes pas des mathématiciens, nous sommes des médecins, et si nous parlons en cliniciens, en hommes d'expérience et de pratique, nous devons avouer que la guérison sortait de toutes les prévisions possibles. Une maladie de poitrine qui a envahi progressivement une économie, qui, depuis trois ans, poursuit une marche fatale, qui a triomphé de toute résistance organique, ne s'arrête pas d'elle-même.

Mais nous disons plus :

A quelque point de vue qu'on se place, que l'on parle de possibilité relative ou de possibilité absolue, que l'on parle en mathématicien ou en médecin, une guérison instantanée, complète, qui, dans quelques secondes, effacera toute trace de la maladie, est absolument impossible.

Le Dr Pomarel racontait un jour, dans une de ses visites, qu'il avait entendu parler d'une malade de Saintes, paralysée depuis de longs mois, qui avait été guérie subitement à Lourdes. Ce nom de Lourdes, prononcé devant Sœur Julienne, fit naître en son âme l'intime persuasion qu'elle y serait guérie. Chose étrange ! cette assurance même l'empêchait d'exprimer un désir dans ce sens. Une religieuse, sa compagne d'infirmerie, la pressait de faire ce voyage ; le médecin revenait quelquefois sur ce sujet, la Supérieure interrogeait la malade pour savoir si elle voulait aller à Lourdes. La Sœur, devant ces sollicitations répétées, paraissait indifférente.

Un Jésuite de Rouen, le P. Duponchel, qui était venu prêcher une retraite, et qui vint confesser la Sœur, le 14 août à l'infirmerie, lui dit qu'elle devait se soumettre au désir de la Mère et se rendre à Lourdes. « Mais si j'y vais, dit-elle, je serai guérie. — Allez-y, » dit le Père, et le voyage fut décidé.

Cependant, le Dr Pomarel n'avait parlé de Lourdes que pour faire diversion aux préoccupations de la malade et de son entourage, mais il n'avait jamais pensé que la possibilité d'un pareil

voyage pût même se présenter à l'esprit. Aux premières ouvertures qui lui furent faites, il ne crut d'abord qu'à un caprice de malade. « Si vous désirez aller en pèlerinage, dit-il, allez aux Grottes de Saint-Antoine, aux portes de Brive. » On essaye de l'y transporter, couchée dans une voiture, elle revient très fatiguée.

Devant les instances répétées des religieuses, le médecin finit pourtant par se rendre. Mais il veut alors régler tous ses préparatifs de départ. Il exige un compartiment réservé de première classe. Il veut accompagner la religieuse à la gare. Sœur Julienne désire partir un samedi, jour consacré à la sainte Vierge.

La veille, plusieurs dames de Brive avaient voulu la voir avant son départ, et on l'avait portée dans la chambre où elle avait reçu sa mère à Pâques. Mais elle n'avait pu y rester que quelques minutes, et il avait fallu la remettre au lit. Le soir, les religieuses viennent faire leurs adieux et lui donner leurs commissions pour Lourdes, mais elle ne peut leur parler, c'est à peine si elle les entend.

Le samedi 1er septembre, on la descend à la chapelle. A quatre heures du matin, elle fait la sainte Communion, soutenue par ses deux compagnes de route, la seconde Sœur tourière et une dame de Brive, qui lui avait offert de l'accompagner.

La sainte Communion, c'était le Viatique : humainement parlant, elle courait au-devant de la mort.

A la gare, où elle arrive en voiture pour prendre le train de cinq heures, le contrôleur la porte dans son wagon, et la voyant si malade : « Elles sont folles, dit-il, on ne devrait pas permettre pareille témérité. On ramènera certainement un cadavre. »

Elle reste jusqu'à Toulouse sans voix, à moitié évanouie, A Toulouse, on la dépose dans la salle d'attente.

Il y avait à ce moment le pèlerinage de Marseille. Mgr l'archevêque d'Albi, ému de pitié devant cette Sœur si malade, s'arrête pour la bénir, tous les pèlerins s'écartent d'elle avec respect et compassion. Une dame lui mouille les lèvres avec de l'eau de Lourdes, et cette eau semble la ranimer.

De Toulouse à Lourdes, le voyage est un peu moins pénible.

Cependant, à la descente du train, la tourière du Carmel qui est venue au-devant des religieuses, recule effrayée en la voyant : « Nous ne l'aurions pas reçue, dit-elle, si nous l'avions sue si malade. » En arrivant au Carmel, on fait prévenir l'aumônier qu'il faudra probablement administrer une malade dans la nuit. La nuit fut, en effet, des plus douloureuses, les étouffements furent continuels.

Nous sommes au dimanche matin, 2 septembre. Sœur Julienne n'a rien pu prendre; on lui donne un peu de bouillon, et la tourière du Carmel la prend dans ses bras et la porte dans une voiture.

« Elle ne reviendra certainement pas, » dit-elle en la quittant. Trois personnes l'accompagnent à la Grotte ; on la dépose sur un banc en la soutenant de tous côtés. Elle ne peut ni prier, ni penser ; elle est à bout. C'est à peine si elle jette un regard sur la Vierge.

Après quelques instants, un brancardier vient la chercher dans une petite voiture à bras pour la conduire à la piscine. Là, nouvel et dernier obstacle.

Le médecin de Brive hésitait à la laisser partir. Le conducteur ne voulait pas la monter dans le train. Les Sœurs du Carmel osent à peine la recevoir, et les dames préposées à la piscine ne veulent pas la baigner.

« C'est une poitrinaire que vous nous conduisez, disent-elles, et au dernier degré ; nous ne baignons pas ces malades, nous ne faisons que les éponger. Il nous faut un ordre formel du médecin. »

On rappelle le consentement donné par le médecin de la communauté, on insiste. « Si vous le voulez, disent ces dames, restez avec nous, et prenez toute la responsabilité de ce que nous allons faire. »

On déshabille Sœur Julienne, qui est là immobile, sans voix, presque sans connaissance, et toute couverte de sueur. On la soulève pour la plonger dans la piscine, et, au moment où elle touche l'eau, sa bouche s'entr'ouvre et ne se referme pas, le souffle expire sur ses lèvres ; sa pâleur est celle d'un cadavre...

On la croit morte, on la retire aussitôt.

L'eau n'avait pas encore touché le côté gauche de son corps. On la soutient, on la dépose sur la marche qui précède la piscine. Une anxiété cruelle pénètre les personnes qui l'entourent ; on cherche à surprendre un signe de vie.

A ce moment, ses joues se colorent légèrement, ses yeux s'entr'ouvrent, sa poitrine se dilate.... elle se redresse et se tient debout.

« Vous êtes mieux ? lui dit-on.

— Mais oui, je me sens mieux ! » et subitement son regard s'éclaire, une vie nouvelle anime cette physionomie jusque-là morne, immobile et glacée. Sœur Julienne refuse de s'asseoir ; elle s'habille seule, et bientôt elle veut marcher sans appui et retourner à la Grotte.

« Je sentais, dit-elle, que j'avais la force, et cependant je ne savais pas marcher. Je regardais mes pieds s'avancer, et je me demandais s'ils étaient à moi.

« J'étais, du reste, étrangère à ce qui se passait autour de moi. En sortant de la piscine, la foule m'entoure, se presse sur mes pas ; j'avais peine à avancer. J'étais pourtant calme, et j'ai pu arriver jusqu'à la Grotte, où je suis restée une demi-heure à genoux en prières.

« Le prédicateur qui était en chaire, me désignant à la foule, lui dit : « J'allais vous parler de la puissance de Marie ; regardez « celle qui passe, sa vue vous en dit plus que mes paroles. »

« On entonne le *Magnificat*, et bientôt, pour me dérober à l'enthousiasme, à la curiosité des pèlerins, on me fait monter en voiture, on me ramène au Carmel. Je monte lestement dans cette voiture, où j'agonisais naguère. Au Carmel, les tourières m'entourent, toutes les religieuses descendent au parloir et je vais prier une demi-heure avec elles à la chapelle. Il est midi, je n'ai encore rien pris, je me mets à table et je fais le premier repas sérieux que j'eusse fait depuis un an. Depuis le mois de janvier, je ne prenais guère que du bouillon et du lait.

« Dans l'après-midi, je reviens à pied à la Grotte, mais il faut

encore me ramener en voiture pour me soustraire à la foule qui me suivait et formait un cercle compact autour de moi.

« Le lendemain, je suis allée voir le Dr de Saint-Maclou qui m'a auscultée, interrogée, examinée longuement. Il avait auprès de lui un médecin de Béziers, et tous les deux ont déclaré qu'ils ne trouvaient aucune trace de la maladie antérieure.

« Au moment de ma guérison dans la piscine, je n'avais rien ressenti ; mais, dans la journée, j'ai éprouvé de violentes douleurs, des contractions dans la poitrine. Mes pieds, déshabitués à marcher, ont enflé pendant quelques jours. Ce sont là les seules et dernières traces de ma maladie. »

Cependant, à Brive, dans la communauté, on priait nuit et jour, on récitait le rosaire, à la chapelle, les bras en croix.

Le dimanche, on reçoit à midi une première dépêche qui laisse entrevoir la guérison, et le soir, le médecin en apporte une seconde qui dissipe tous les doutes. Le docteur de Lourdes télégraphiait à son confrère : « Nouvelles parfaites, envoyez opinion sur malade. »

Le vendredi, le Dr Pomarel va au-devant de la Sœur jusqu'à la première station ; il a hâte de vérifier cette guérison inexplicable et inattendue pour lui. Il examine la Sœur, tâte son pouls, lui fait faire quelques pas dans le wagon... et, devant l'évidence, il ne peut contenir son émotion, des larmes remplissent ses yeux.

Nous ne pouvons, en spectateurs impassibles, suivre pendant de longs mois les drames intimes et poignants qui se déroulent devant nous. Nous sommes vulnérables par bien des points. Nous laissons une partie de nous-mêmes dans notre vie professionnelle.

A la descente du train, à Brive, le docteur va chercher le contrôleur qui présidait au départ. Celui-ci recule stupéfait en voyant la religieuse pleine de force.

Une foule énorme remplit l'avenue de la gare, et la Sœur n'ose pas descendre. On la prend dans une voiture, pour la soustraire une fois encore aux ovations enthousiastes. Mais, à la porte de son couvent, elle trouve la cour. la chapelle remplies d'une multitude compacte qu'elle a peine à traverser.

On entre à la chapelle, et pendant le chant du *Magnificat*, pendant la bénédiction, il faut ouvrir les rideaux de clôture que l'on n'ouvre que les jours de profession et de prise d'habit. La foule les aurait déchirés. Sœur Julienne était agenouillée sur un prie-Dieu, en avant des religieuses, elle pleurait d'émotion. Après la cérémonie, on se réunit à la salle de communauté. Devant toutes les Sœurs, le médecin et l'aumônier, la miraculée refait le récit de sa guérison. Il est neuf heures du soir quand on songe à lui faire prendre de la nourriture et du repos.

Une religieuse de l'Immaculée-Conception de Lourdes guérie dans la piscine, d'une maladie de poitrine très avancée.

Quelle différence entre le départ et le retour, entre la miraculée du 2 septembre et la malade de la veille !

Il faut reprendre ce récit dans ses lignes principales, pour bien fixer, au point de vue médical, l'enseignement qui se dégage de ce fait.

Voilà une religieuse de vingt-six ans, dont la première jeunesse a été remplie par des manifestations lymphatiques accusées; ophtalmie, inflammation chronique des paupières. Dans ses antécédents de famille, on trouve quelque tare héréditaire. Sa mère a souffert d'une coxalgie dans son enfance, elle est restée boiteuse.

Au mois d'août 1886, après un travail excessif, un emploi abusif de la machine à coudre, Sœur Julienne est prise d'une bronchite insidieuse qui se prolonge pendant trois mois. L'air natal, le repos, les soins de tous genres effacent incomplètement cette première atteinte. Mais son économie, blessée dans ses sources, ne se relèvera jamais ; elle reste pâle, amaigrie, languissante.

Ce n'est pas une maladie accidentelle, c'est une poussée con-

stitutionnelle ; c'est un germe de phtisie qui a été déposé dans cette poitrine.

Le premier médecin ne s'y trompe pas. Les cinq médecins qui viennent après lui confirment, en le précisant, son diagnostic. Il n'y a pas une seule variante dans les divers jugements qui sont portés sur l'avenir réservé à cette Sœur.

La marche de l'affection est caractéristique. C'est d'abord à l'automne et puis au printemps, que les poussées se renouvellent. Elles se rapprochent, elles deviennent plus graves.

La maladie prend les allures d'une phtisie à marche rapide, puis la lésion se localise au sommet droit. Il y a de la matité, des râles humides, des crachats caractéristiques, la fièvre est continue, la résistance à bout. Nous touchons au terme de ce drame pathologique. C'est une question de jours.

Et c'est alors qu'en une minute, en une seconde, tout s'efface. Cette poitrine, creusée par les tubercules, infiltrée et congestionnée dans toute son étendue, a retrouvé son intégrité. Il n'y a plus trace d'une lésion quelconque. Cet organisme épuisé, sans résistance, a repris son ressort, a retrouvé le libre jeu de ses fonctions. Il n'est question ni de transitions ménagées, ni de convalescence. C'est un changement à vue, une véritable résurrection.

Six médecins avaient constaté la maladie.

Sept médecins constatent la guérison.

D'abord le Dr Pomarel, qui s'opposait au départ de la Sœur, qui ne la croyait pas capable de supporter le voyage, va au-devant d'elle pour s'assurer qu'il n'est pas le jouet d'une fable.

Dans le récit que le Dr Pomarel envoie à son confrère de Lourdes, nous lisons : « Le cas de la Sœur Julienne paraissait des plus alarmants et des plus désespérés, lorsqu'il y a quelques semaines, cette jeune Sœur me parla de son désir d'aller à Lourdes, cela ne me parut pas bien sérieux, ni d'une exécution possible, je crus à une fantaisie de malade. Peu à peu, cependant, la manifestation du même désir se renouvelant sans cesse, j'ai consenti à autoriser le voyage, en faisant accompagner la jeune malade par des personnes aussi intelligentes que dévouées... Ce départ pour Lourdes

s'effectuait le samedi matin, 31 du mois d'août... Vous savez le reste. »

Le Dr Pomarel ne se contente pas de donner un certificat. Il soignait en ce moment sa sœur gravement malade : il part immédiatement avec elle pour Lourdes.

Il veut trouver le secret de ces guérisons merveilleuses qui surprennent et dépassent son intelligence.

Notre cher confrère n'a pas eu la consolation de ramener sa sœur guérie ; mais il nous a montré, par la spontanéité de sa démarche, que les esprits élevés savent mettre leurs actes en harmonie avec leurs convictions.

Le Dr Peyrat a vu la Sœur, le Dr de Saint-Maclou l'a auscultée avec soin ; je l'ai vue moi-même à diverses reprises. Personne n'a pu trouver dans ses poumons la trace même d'une simple congestion. C'étaient des poumons sur lesquels aucun souffle morbide ne semblait avoir passé.

Si j'avais écrit cette observation sous la dictée de la religieuse, j'aurais pu lui donner une portée plus haute, montrer la main de Dieu bien visible dans la disposition de ces événements.

La maladie de Sœur Julienne est bien facile à interpréter, sa vie est plus facile encore à écrire ; elle est transparente comme le cristal. Il n'y a pas eu d'étape distincte dans son existence. A onze ans, elle entre à l'orphelinat : c'est la communauté. Elle n'en sortira plus, le souffle du monde n'a pu ni la ternir, ni l'atteindre.

Sa première pensée, aussi loin que remontent ses souvenirs, appartient à Dieu. Déjà à sa première communion, la pensée d'une vocation religieuse se grave plus distincte dans son esprit. Elle avait une tendresse particulière pour la sainte Vierge, et, plus tard, si elle ne peut satisfaire le désir le plus intime de son cœur, et s'enfermer dans le cloître, si elle doit, par ses fonctions, rester en contact avec le monde, c'est qu'elle doit aussi rendre publiquement témoignage des grâces exceptionnelles dont elle va devenir l'objet.

La maladie survient au moment où elle a fait le sacrifice de sa

vie pour les pécheurs, elle y voit l'accomplissement de son vœu, la réalisation d'un désir agréable à Dieu.

Et cependant, pendant trois ans de souffrances ininterrompues, dans des alternatives diverses, avec des rémissions partielles, elle a quelques moments de doute, sinon de défaillance. Il est plus facile de faire le sacrifice de sa vie sur le champ de bataille que de s'immoler, victime volontaire, et d'assister, en pleine jeunesse, à la décomposition de son organisme, sous le poids d'une diathèse qui l'étreint.

Elle écarte longtemps la pensée d'un pèlerinage à Lourdes ; elle ne peut, ni ne veut demander sa guérison. Si près du but, pourquoi revenir en arrière ? Pourquoi rester sur la terre quand le ciel s'entr'ouvre ?

« J'aime mieux, dit-elle dans son langage naïf, aller me promener en paradis, que de courir encore dans les rues de Brive. »

Quand la Supérieure a parlé, elle se soumet. « J'irai à Lourdes, dit-elle, et je suis certaine de guérir. » Elle voit dans cet ordre l'expression absolue de la volonté de Dieu.

Dans ces natures simples et droites, qui toute leur vie n'ont poursuivi qu'un but, qui ont fait abstraction de leur volonté, de leur personnalité, qui ont dirigé leurs pas, sans résistance, dans le sillon tracé par une règle bien définie, vous ne trouvez pas de ressorts faussés, d'équilibre rompu, et cette tension nerveuse, résultat des luttes, des souffrances, du contact et des déceptions du monde.

En écoutant Sœur Julienne faire le récit de sa guérison, j'étais frappé de sa parole claire, nette, de cette note toujours juste, qui venait soulever chaque fait.

« Ce récit, me disait-elle, je l'ai bien fait souvent. Le lendemain de ma guérison, pendant quatre heures, debout, auprès de la Grotte, j'ai dû le répéter à tous les pèlerins de Nantes, de Niort et de Tours. Pendant plusieurs mois, je ne pouvais sortir dans les rues de Brive sans être interrogée.

« C'était une épreuve chaque jour renouvelée ; aujourd'hui encore, en vous répétant ce que j'ai dit cent fois, ces détails

intimes que vous me demandez, j'éprouve une confusion à parler de moi, à livrer à la publicité ma personne et ma vie. Plus que jamais, j'aspire à me cacher derrière les grilles du cloître. »

Vous pardonnerez, ma chère Sœur, au médecin de votre famille, au premier médecin de votre jeunesse, de venir encore parler de vous ; de soulever le voile derrière lequel vous vouliez abriter votre vie ; de se faire l'historien des faveurs divines qui vous ont été si largement départies ; nous travaillons tous deux dans une préoccupation plus haute que toute préoccupation personnelle.

Vous êtes allée à Lourdes, vous avez demandé votre guérison pour rendre témoignage de la puissance, de la bonté de la Vierge immaculée ; et moi, je cherche à faire pénétrer dans l'esprit des hommes de science ou des hommes du monde, des ignorants ou des incrédules, les convictions qui animent mon âme. Je rends aussi témoignage à la vérité, que j'ai eu le bonheur d'entrevoir en étudiant ces nombreux malades qui retrouvent la santé auprès de la Grotte de Lourdes.

Quand on poursuit ces enquêtes avec le concours de tous les médecins qui ont été mêlés à ces événements, quand une ville entière voit une religieuse, après trois ans de maladie, sortir de son lit, reprendre sans transition, sans convalescence, ses occupations et son emploi, il faut laisser de côté les objections théoriques, la suggestion ou l'effet nerveux, et toutes ces solutions préparées d'avance, mais qui ne peuvent trouver ici leur application. Il faut s'incliner et reconnaître les manifestations d'une puissance plus haute.

Du reste, nous le disions en commençant, ce n'est pas seulement la guérison de Sœur Julienne qui vient confirmer la thèse que nous développons. Nous avons trouvé, en parcourant les *Annales de Lourdes*, le récit d'un grand nombre de guérisons aussi surprenantes, aussi instantanées, appuyées par les certificats les plus explicites et par les noms des médecins les plus autorisés.

GUÉRISON D'UNE JEUNE FILLE DE BROOKLYN

314, Clinton street, Brooklyn, New-York, U. S. A.

« Mon Révérend et cher Père,

« Après quatorze mois de santé parfaite (excepté un léger rhume l'hiver dernier), je crois qu'il est de mon devoir de vous adresser ces quelques lignes pour vous demander que ma guérison soit inscrite sur les registres de Lourdes. Il y a eu un an, le 30 juillet dernier, que j'arrivais à Lourdes avec mon père, ma mère, deux sœurs et un frère ; j'étais alors mourante. Trois médecins de Brooklyn, et parmi eux, mon père qui exerce depuis plus de cinquante ans, avaient déclaré que la médecine ne pouvait plus rien pour moi. J'étais atteinte de phtisie, et le dernier médecin qui m'avait examinée avant mon départ d'Amérique avait dit qu'il était inutile d'essayer le moindre traitement, car mon état était tel que rien au monde ne pouvait me soulager. Le lendemain de mon arrivée à Lourdes, dans la matinée, je pris mon premier bain, et quoique le choc de l'eau froide m'ait occasionné une sensation de faiblesse et d'accablement, je me trouvai mieux avant même de quitter la piscine, et, en allant boire de l'eau miraculeuse, je sentis que mes forces revenaient rapidement. Je pris quatre bains de suite, et après chaque immersion, j'éprouvais un si grand mieux que mon père pensa que j'étais peut-être sous l'influence de la surexcitation religieuse, et nous quittâmes Lourdes, pour aller passer quelques jours à Saint-Sauveur. Je continuai toujours à me sentir plus forte de jour en jour, et aujourd'hui, je me trouve absolument bien, ne toussant plus et ayant engraissé de dix-neuf livres.

« Vous vous rappellerez peut-être la jeune Américaine qui vous remit une petite broche en or, ayant la forme d'une demi-lune

avec dix-sept petites perles blanches, en vous priant de la faire placer quelque part dans l'église. Cette jeune fille, c'est moi, et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de témoigner à Notre-Dame de Lourdes au moins une partie de la grande reconnaissance que je lui dois pour la merveilleuse faveur qu'elle a bien voulu m'accor-

Jeune fille de Chicago guérie d'une maladie nerveuse grave.

der. J'espère qu'il me sera permis un jour de retourner à Lourdes en action de grâces, et de faire mettre une plaque avec une inscription en langue anglaise, afin que tous ceux qui comprennent cette langue puissent la lire. Puis-je vous prier, mon Révérend Père, de vouloir bien dire une petite prière pour moi, afin que je puisse faire mon pèlerinage d'action de grâces l'année prochaine ; je prie chaque jour à cette intention.

« Winifrede Byrne. »

VILLEPINTE

VINGT-QUATRE POITRINAIRES GUÉRIES A LOURDES

Villepinte est un asile fondé par la charité privée pour recueillir les jeunes filles poitrinaires.

L'ancien château de Villepinte est situé à 18 kilomètres de Paris, au milieu d'un vaste parc, d'où les regards s'étendent au loin sur les coteaux boisés de Vaujours et de Livry.

C'est dans ce paisible et riant séjour que les Sœurs de Marie-Auxiliatrice s'efforcent, depuis une vingtaine d'années, d'arracher à la phtisie, non seulement les enfants qu'elle a commencé d'effleurer, mais aussi les victimes qu'elle a déjà saisies et qu'elle n'a pas eu le temps d'emporter.

Commencée à Livry en 1878, avec 10 lits seulement pour les malades, bientôt après transportée à Villepinte, où l'acquisition du château donne le moyen d'installer 40 lits, l'œuvre a toujours grandi, et à l'heure actuelle, 250 lits permettent d'hospitaliser chaque année près de 500 malades.

Les médecins habiles et dévoués qui dirigent le service médical, la sollicitude éclairée des Sœurs, avec cela le grand air, l'hygiène, la bonne nourriture, la confiance de la part des malades et des médecins (ces quatre agents que les spécialistes les plus expérimentés proclament indispensables au traitement de la tuberculose), toutes ces causes réunies procurent des guérisons dans une proportion incomparablement supérieure, non seulement à celles des hôpitaux, mais même à celles obtenues par les soins les plus intelligents donnés à domicile aux malades des classes riches. Sur plusieurs milliers de malades entrées et soignées à l'asile pendant douze ans, disait le rapporteur de l'œuvre, M. le comte d'Haussonville, en 1893, il y a eu seulement 334 décès.

Du 1er mai 1897 au 1er mai 1898, il y a eu 67 décès, tous parmi les entrées au troisième degré, dans ce pavillon des grandes

malades dont on ne peut franchir le seuil, sans que toutes les émotions nous étreignent à la fois, sans penser à l'universelle proscription qui frappait cette classe de poitrinaires, à l'impuissance de la science. C'est là que la charité chrétienne a trouvé le secret d'espérer contre toutes les vraisemblances humaines.

Pourtant, ce que nous admirons le plus à Villepinte, ce n'est pas la guérison, ce sont les consolations d'un ordre plus élevé que ces jeunes filles trouvent dans cet asile. « Pour qui a le sens des choses chrétiennes, » disait le rapporteur de 1895, M. Thureau-Dangin, « un hôpital n'est pas seulement un lieu où l'on tâche de guérir. C'est un lieu où l'on apprend et où l'on aide à mourir. » A Villepinte, la mort n'effraie pas. Elle est pour ces jeunes âmes l'entrée du ciel.

Qui pourrait exprimer la grandeur du service rendu à ces pauvres enfants de Paris, élevées trop souvent comme des païennes, parfois sans baptême, souvent sans première communion, dont plusieurs n'ont jamais entendu parler de Dieu, qui allaient mourir dans leur pauvre demeure sans espérance comme sans soleil, et qui voient leurs derniers jours éclairés par le sourire du ciel ? On ne saurait croire avec quelle ardeur, quelle promptitude ces âmes neuves qui ne connaissent de la vie que les souffrances, s'ouvrent à la grâce. Elles comprennent tout, elles acceptent tout, et d'un coup d'aile, s'élèvent jusqu'à l'héroïsme sublime ! Et ces autres, déjà atteintes par tous les mauvais contacts, à l'âme aussi malade que le corps, et qui trouvent à Villepinte, avec la foi, l'amour, la paix, la joie de mourir !

Mais laissons parler les faits ; ils parleront mieux que nous. Recueillons quelques-uns des traits exquis qui fourmillent dans les rapports annuels.

Voici une enfant de quinze ans, la petite Jeanne, qui parle de sa fin comme d'un petit voyage. Elle vient de recevoir le beau ruban bleu d'enfant de Marie, et veut le garder sur sa poitrine toute la nuit. « Je suis sûre de mourir, dit-elle, et je veux qu'on me trouve avec tous mes insignes de fête. »

Une autre malade éprouve un mieux inespéré. « Allons ! lui dit

l'infirmière, demandons maintenant à la sainte Vierge la grâce de vous guérir tout à fait ! — Pour retourner dans le monde ! répond l'enfant. Oh ! non. J'aime mieux m'en aller vers le bon Dieu. »

« Ma mère, dit à la Supérieure une nouvelle venue, je veux savoir si je suis ici pour guérir ou pour mourir. — La Supérieure hésite. — Mais ma mère, c'est que cela fait une grande différence pour se préparer ! » La Supérieure comprend le caractère énergique de la malade, et sans détour, elle lui fait connaître toute la vérité. « C'est bien, répond la courageuse phtisique, je me préparerai. » Elle ne songe plus qu'à la mort, et s'y achemine avec une héroïque sérénité.

Émilie K..., qui a vécu dans le plaisir, est arrivée à Villepinte dans un état d'incrédulité et d'exaspération. Elle s'isole de ses compagnes, pleurant son existence passée. Mais les autres veillent sur elle. Leurs prières sont exaucées ; Émilie se tourne vers Dieu et lui demande la paix. La paix revient, et même la joie qu'elle garde jusqu'à la fin. « Quand je suis arrivée, disait-elle, j'étais un démon. J'ai bien changé, grâce à Dieu ! Je ne vais pas mieux, mais mon âme va très bien. Je serai heureuse près de Dieu ; je ne demande plus qu'une chose : mourir sans un murmure. »

Quand ces pauvres enfants sentent la mort venir, leurs stations à l'église deviennent plus longues. Les Mères le remarquent, et c'est pour elles un indice du prochain appel de Dieu. « En voici une qui monte péniblement les marches de la chapelle. Elle vient haletante s'asseoir le plus près possible de Jésus. Ses yeux, cerclés d'azur sombre, se lèvent sur l'hostie et lui portent une prière dont l'inexprimable ardeur échappe à toute langue humaine. C'est que Jésus est sa seule espérance. Elle le lui dit dans sa longue prière où se mêlent les regrets du repentir, les joies du détachement, les élans de l'amour. Et Jésus répond par ces touches mystérieuses et profondes qui mettent le cœur en feu, et l'embrasent du désir de s'unir à la beauté infinie. Ces réponses de Jésus, la pauvre enfant les savoure longuement ; et quand elle se relève, son âme est prête à toutes les douleurs. Elle arrête un

dernier regard sur l'hostie, et retourne à son lit qu'elle ne quittera plus. » (*Villepinte*, par l'abbé Théloz.)

Tel est cet asile de Villepinte que l'héroïque dévouement des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, secondé par les efforts de généreux bienfaiteurs, a ouvert aux pauvres victimes du fléau le plus impitoyable qui décime la population de nos grandes villes. Dans Paris seul meurent chaque année plus de onze mille poitrinaires, plus

Sœurs blanches de la Bretagne.

que n'en frappent toutes ensemble les autres maladies contagieuses. Quelle œuvre magnifique que celle qui combat ce fléau, et combien digne d'être proposée aux âmes généreuses comme l'un des meilleurs emplois de leur charité !

Cependant, malgré tous les soins dont sont entourées ces jeunes filles, malgré la science des médecins et l'application des méthodes de traitement les plus modernes, les guérisons sont rares. Dans la salle des grandes malades, on ne les observe presque jamais. Aussi, comme le nom de Lourdes résonne merveilleusement aux oreilles de ces pauvres filles ! Elles s'entretiennent du pèlerinage

pendant tout le cours de l'année, pendant leurs longues nuits sans sommeil. Cette pensée les soutient lorsque la fièvre les consume, lorsque tout espoir humain semble perdu. Par une pieuse industrie, elles échangent leurs prières, leurs sacrifices, elles mettent tout en commun, afin que leurs mérites réunis soient plus agréables à Dieu. C'est là sans doute le secret des grâces exceptionnelles que les pensionnaires de Villepinte obtiennent à Lourdes.

Fanny Pepper, de Villepinte, guérie en 1898

En outre n'est-il pas juste que ces pauvres enfants, qui sont toutes consacrées à Marie, qui ont commencé à souffrir presque en commençant à vivre, qui n'ont jamais connu des joies terrestres que les joies poignantes du sacrifice, soient l'objet des regards de prédilection de la Mère des douleurs? Leur âme pleine de foi, pleine d'abandon, n'est-elle pas un terrain admirablement préparé? Et puis, elles arrivent à Lourdes soutenues par les prières de toutes leurs compagnes, qui depuis leur départ ont prié sans interruption pour elles.

Aussi les guérisons sont-elles pour Villepinte plus nombreuses que pour toutes les autres catégories de malades...

Depuis longtemps, quelques jeunes filles de Villepinte venaient avec le pèlerinage national, mais voilà trois ans que l'hospice nous envoie un groupe important de ses malades à Lourdes.

Nous en avons eu 14 au pèlerinage national de 1896; 20 en 1897; 24 en 1898.

Les résultats acquis pendant ces pèlerinages paraissent définitifs et peuvent prendre place dans nos statistiques.

Ils ne présenteront désormais que des oscillations peu importantes qui ne changeront guère la moyenne des guérisons.

Nous avons vu bien souvent ces malades à Lourdes d'abord, à Villepinte ensuite, à Paris dans nos réunions de novembre, en présence d'un grand nombre de médecins ; depuis trois ans nous les étudions sans cesse. Partout et sous toutes les formes nous avons repris nos enquêtes. Ce sont les chiffres qui résultent de ces enquêtes que nous allons consigner ici.

1896

14 malades viennent de Villepinte

Sont guéries les 8 suivantes :

1. Esther Brackmann.
2. Berthe Burgère.
3. Herminie Jumeau.
4. Marguerite Ménand.
5. Alice Chaigneau.
6. Charlotte Triboudeau.
7. Louise Chéradame.
8. Eugénie Griffe.

Partent sans aucun changement :

1. Alice Daisay.
2. Reine Foureau.
3. Blanche Desaleux.
4. Julia Frère.
5. Ernestine de Groulard.
6. Juliette Forêt.

Trois ans après, les mêmes

Les malades guéries sont devenues :

1. Esther Brackmann. — Employée de commerce.
2. Berthe Burgère. — Novice.
3. Herminie Jumeau. — Mariée.
4. Marguerite Ménand. — Femme de chambre à Londres.
5. Alice Chaigneau. — Novice.
6. Charlotte Triboudeau. — Institutrice en Russie.
7. Louise Chéradame. — Maîtresse de gymnase.
8. Eugénie Griffe. — Domestique.

Les malades non guéries sont :

1. Alice Daisay. — Morte.
2. Reine Foureau. — Morte.
3. Blanche Desaleux. — Morte.
4. Julia Frère. — Morte.
5. De Groulard. — Amputée du bras pour tumeur blanche ; très malade.
6. Juliette Forêt. — Très malade à Villepinte (1).

Ainsi, trois ans après, les 8 malades guéries en 1899 restent guéries et sont placées ; parmi les 6 non guéries, 4 sont mortes et 2 très malades.

1897

20 malades viennent de Villepinte

Sont guéries ou améliorées :

1. Fanny Pepper.
2. Armandine Pincot.
3. Anna Krupper.
4. Regina Sénac.
5. Petite Sœur Augustine.
6. Juliette Testard.
7. Marguerite Pichot.
8. Clarisse Godeau.

Partent sans aucun changement :

1. Marie Charlier.
2. Henriette Sallé.
3. Marie Fagan.
4. Marie Herbinières.
5. Marie Ferradon.
6. Désirée Devauchelle.
7. Louise Saby.
8. Mère Marie Pierre.
9. Victorine Rivière.
10. Jeanne Tissier.

Deux sans nouvelles.

Deux ans après, les mêmes

Les malades guéries sont devenues :

1. Fanny Pepper. — Employée de commerce.
2. Armandine Pincot. — Employée de commerce.
3. Anna Krupper. — Institutrice, à Paris.
4. Regina Sénac. — Novice.

(1) Nous verrons plus loin ce qu'est devenue Juliette Forêt.

5. Petite Sœur Augustine. — Religieuse de Marie-Auxiliatrice.
6. Juliette Testard. — Dans sa famille.
7. Marguerite Pichot. —
8. Clarisse Godeau. —

Les malades non guéries sont :

1. Marie Charlier. — *Morte.*
2. Marie Fagan. — *Morte.*
3. Marie Ferradon. — *Morte.*
4. Désirée Devauchelle. — *Morte.*
5. Jeanne Tissier. — *Morte.*
6. Henriette Sallé. — Très malade à Villepinte.
7. Marie Herbinières. — Très malade à Villepinte.
8. Louise Saby. — Très malade à Villepinte.
9. Victorine Rivière. — Très malade à Villepinte.
10. Mère Marie Pierre. — Très malade à Villepinte.

Ainsi, deux ans après, les 8 malades guéries en 1897 restent guéries et sont placées ; parmi les 10 autres, 5 sont mortes et 5 très malades.

1898

24 malades viennent de Villepinte sous la conduite des religieuses. — Un très grand nombre viennent isolément et à leurs frais. Nous ne nous occuperons ici que des premières.

Ont paru guéries ou améliorées :

1. Geneviève Rohmer.
2. Jeanne Bertrand.
3. Louise Périer.
4. Anne-Marie Becquet.
5. Clarisse Godeau.
6. Sœur Marie Mathieu.
7. Eveline Grandcour.
8. Thérèse Meichtry.
9. Augustine Baron.
10. Suzanne Chopinet.
11. Amélie Gonthier.
12. Marie Abrial.
13. Marie Jourboule.
14. Amélie Baumann.

Sont parties sans aucun changement :

1. Lucie Roblet.
2. Jeanne Lepain.
3. Laure Dufresnoy.
4. Stéphanie Adriensens.
5. Jeanne Bonnet.
6. Augustine Papillon.
7. Marie Unvois.
8. Jeanne Pinson.
9. Jeanne Blondet.
10. Madeleine Petit.

Quelques mois après

Les malades améliorées :

1. Geneviève Rohmer. — Reste guérie.
2. Jeanne Bertrand. —
3. Louise Perrier. — Rechute.
4. Anne-Marie Becquet. — Reste guérie.
5. Clarisse Godeau. — Améliorée de l'année précédente, guérie en 1898.
6. Sœur Marie Mathieu. — En bon état.
7. Eveline Grandcour. — Est encore malade.
8. Thérèse Meichtry. — A gagné 30 livres de poids, mais est redevenue malade.
9. Augustine Baron. — Redevenue malade.
10. Suzanne Chopinet. — Très améliorée.
11. Marie Jourboule. —
12. Amélie Gonthier. —
13. Marie Abrial. — Toujours malade.
14. Amélie Baumann. — Toujours malade, mais se soutient alors qu'elle devrait être morte depuis longtemps.

Ainsi sur 14 malades améliorées, 6 ont plus ou moins rechuté, 8 restent en bon état.

Parmi les 10 malades non guéries, 8 sont mortes et 2 mourantes.

1. Lucie Rollet. — *Morte.*
2. Jeanne Lepain. — *Morte.*
3. Laure Dufresnoy. — *Morte.*
4. Stéphanie Adriensens. — *Morte.*
5. Jeanne Bonnet. — *Morte.*
6. Augustine Papillon. — *Morte.*
7. Marie Anvois. — *Morte.*
8. Fernande Pinson. — Mourante.
9. Jeanne Blondet. — Mourante.
10. Madeleine Petit. — *Morte.*

En résumé, depuis trois ans l'hospice de Villepinte nous a envoyé 58 poitrinaires, au dernier degré pour la plupart ; sur ce nombre, 24 ont été guéries ou améliorées, et depuis lors la guérison s'est maintenue chez ces malades, à deux ou trois exceptions près.

Parmi les 30 malades qui n'ont pas été guéries à Lourdes,

16 sont déjà mortes, 7 sont mourantes ; chez les autres la phtisie poursuit son cours.

Les malades guéries étaient aussi gravement atteintes que les autres, elles devaient subir le même sort. Leur guérison s'est produite pendant les trois jours du pèlerinage; en quelques instants des poumons creusés de cavités profondes ont été cicatrisés, la

santé revenait à vue d'œil dans ces corps émaciés, et nous avons constaté des augmentations de poids de 10, 20 et 30 livres, dans l'espace de quelques jours ou de quelques mois. Ces guérisons instantanées ont été complètes et définitives.

Nous n'avions pas observé jusqu'ici de guérisons d'ensemble sur un groupe donné ; nous n'avions pas atteint une moyenne aussi élevée dans la guérison des poitrinaires. Près de la moitié de ces jeunes filles ont été guéries, alors qu'elles étaient condamnées à

une mort certaine et prochaine. En venant à Lourdes, toutes ces malades portent leur dossier, l'histoire jour par jour de leur maladie. Avant de partir de l'hôpital, on les pèse, on recherche leurs bacilles, on apprécie l'étendue de leurs lésions. Au retour, le médecin les examine, les observe de près, compare les résultats acquis. La science vient ainsi donner sa consécration à des faits d'une évidence telle qu'ils pourraient se passer de son concours. Mais ici tout se réunit pour déchirer les voiles, et les volontés des plus rebelles doivent s'incliner devant une démonstration qui ne laisse prise ni au doute ni à la critique.

JULIETTE FORÈT

Juliette Forêt était la dernière survivante des six malades de Villepinte qui n'avaient pas été guéries à Lourdes en 1896. Elle avait vu successivement mourir toutes ses compagnes, elle attendait dans son lit d'hôpital le dénouement fatal qui s'approchait à grands pas. Cependant un nom résonnait encore merveilleusement à ses oreilles et réveillait une dernière lueur d'espérance : Lourdes! Si je pouvais aller à Lourdes, je serais guérie!

C'est dans cette disposition d'esprit qu'elle reçut la visite d'un jeune médecin de Paris, accompagné de son frère, ingénieur et protestant.

Le médecin interrogea avec beaucoup d'intérêt Juliette Forêt, s'arrêta longtemps devant son lit et lui promit de revenir la voir.

Juliette fut très frappée de tous les témoignages de sympathie que ce médecin lui avait donnés, et en écrivant à sa bienfaitrice, elle lui disait :

« J'ai reçu la visite d'un jeune médecin de Paris, qui tient un dispensaire, visite qui m'a beaucoup intéressée. » Elle ajoutait : « Ma joie d'aller à Lourdes est toujours très vive, j'espère que la sainte Vierge montrera sa puissance en me prenant ce vilain mal. Si je

devais garder mon mal, mon chagrin serait inconsolable, *cependant je ferai le sacrifice de ma santé, de tout, pour la conversion de M. X...*, de ce protestant dont j'ai reçu la visite. »

Quelque temps après, Juliette partait avec le pèlerinage national de 1899. Elle se relevait, sur le passage de la procession, complètement guérie de cette cruelle maladie de poitrine.

Le médecin, en apprenant cette guérison, écrivait à son tour, le 26 août 1899 :

« C'est avec une vive émotion que j'apprends la *guérison vraiment extraordinaire, miraculeuse,* de la petite Juliette Forêt, que j'apprends l'admirable acte de dévouement dont nous étions l'objet, j'espère la revoir à mon retour à Paris, afin de la féliciter, de la remercier personnellement. »

La sainte Vierge ne s'était pas laissée vaincre en générosité. En guérissant la malade, elle avait voulu combler tous ses vœux. Le médecin vient d'entrer chez les Pères Rédemptoristes, et son frère se prépare à faire son abjuration. Conversion et guérison se prêtent un mutuel appui, et la main de Dieu est bien visible dans la conduite de ces événements.

On nous demande souvent le secret des guérisons de Lourdes. Les malades de Villepinte pourraient nous le révéler, ce secret. Elles connaissent la souffrance sans trêve, sans espoir. Elles prient des années entières pour se préparer à leur pèlerinage, elles s'abandonnent sans réserve à la volonté de Dieu, elles trouvent dans leur cœur assez de générosité pour offrir leur vie pour la conversion des incrédules.

Il est difficile d'aller au delà !

MADELEINE JULLIAN

Dans les guérisons de poitrinaires, nous observons des résurrections soudaines qui renversent toute prévision. En présence de ces résultats, les médecins ne peuvent cacher leur étonnement. Je

Madeleine Jullian avant la guérison.

ne connais rien de plus concluant que la lettre que nous écrivait le Dr Romant, ancien interne de Paris, et dans laquelle il nous faisait connaître son état d'âme en constatant la guérison de Mlle Jullian. « L'effet, nous disait-il, eut la rapidité de l'éclair. »

Il ajoutait : « Voilà dix-neuf ans que j'exerce, j'ai donc beaucoup

vu; dans mon arrondissement, on me considère comme un médecin sérieux, travailleur, honnête; la guérison de cette jeune fille m'a tellement frappé que, chaque jour, je me répète : Est-ce possible? Tu as condamné cette jeune fille, tu as prévenu les parents du dénouement... la mort; et la voilà rendue aux siens, douée d'une santé florissante, elle que minait la tuberculose, qui était réduite à l'état de squelette, épouvantait les gens; la voilà ramenée à la vie, à la santé, subitement, en foulant aux pieds toutes les données scientifiques, et renversant d'un seul coup tous les pronostics médicaux.

Après la guérison.

« Cette jeune fille était perdue, et la voilà ravissante de santé! J'ai vu pleurer un grand nombre de personnes au récit simple, vrai, de cette guérison. Des protestants même qui connaissaient cette jeune fille, la nature de son mal, son état désespéré sont aujourd'hui confondus.

« Ces protestants, cependant, rendent hommage à la vérité et continuent à donner à Mlle Jullian des témoignages quotidiens d'amitié respectueuse.

« La Vierge de Lourdes a fait mieux que nous.

« Par les moyens humains, il était impossible de guérir cette jeune fille, elle était en pleine cachexie tuberculeuse; les cavernes existaient à gauche, comme à droite, du poumon; l'analyse des crachats démontrait la présence du bacille tuberculeux; c'était presque une morte; la Vierge l'a ressuscitée dans la piscine le 27 juillet 1897; la guérison est complète; vous pouvez interroger tous les témoins, ils seront unanimes dans leurs affirmations. »

Le Dr Romant ajoutait encore, dans un certificat qu'on lui avait demandé :

Remoulins (Gard), 19 décembre 1897.

On me demande de dire la vérité au sujet de la guérison de Mlle Jullian, de Meynes.

A-t-elle été guérie à Lourdes? — Oui.

J'ai vu pour la première fois cette jeune fille à Meynes, le 20 juillet 1897. Je ne connaissais nullement la famille, Le père me présenta Madeleine. Notre profession nous habitue à une certaine dureté de cœur, mais en voyant cette malade, je fus saisi d'horreur.

Figurez-vous un squelette articulé, se mouvant par saccades, une figure cadavérique, avec des yeux enfoncés. Imaginez-vous un corps ayant atteint le dernier degré d'émaciation, n'ayant que la peau sur les os, pâle, ridé, ratatiné comme celui d'une vieille, où la vie semble presque éteinte, où les organes sont usés de cette usure qui conduit irrévocablement à la tombe : et vous aurez le sinistre modèle de la malade auprès de laquelle on demandait mes soins! Je serrai la main à cette enfant avec émotion, et, sur l'insistance des parents, j'examinai Madeleine.

L'examen fut d'autant plus délicat que je me sentais surveillé par la malade dont l'intelligence, seule, régnait dans ce corps délabré, usé, épuisé, et pour lequel je ne pouvais rien, rien et rien dans mon domaine professionnel. Diagnostic : Cachexie tuberculeuse.

Madeleine souriait de mon embarras : « Je ne veux pas mourir, docteur, me dit-elle. Oh! vous, vous ne pouvez pas grand'chose, mais rendez-moi le service de faire consentir mes parents à me transporter à Lourdes, où la Vierge me guérira. »

Je répondis à cette enfant que je réfléchirai et que, d'ailleurs, il fallait me laisser le temps de m'entendre avec la famille. Je promis de la voir le lendemain.

A ma quatrième visite, elle insista pour avoir mon opinion au sujet de son départ. « Vous le voulez? Eh bien! vous irez à Lourdes... »

Le père, la mère, le frère protestaient contre pareille demande... « Elle mourra en route! » disaient-ils.

M. le curé de Meynes s'opposait à son tour à cet extraordinaire voyage, disant qu'il était impossible de conduire à Lourdes, et avec un train de pèlerinage, un tel squelette. « On se moquera de nous, et puis, comment amener une personne qui ne prend que fort peu de chose depuis de longs mois et qui, par malheur, au moment du voyage projeté, est atteinte de diarrhée! »

« Écoutez, Monsieur le curé, lui dis-je, ne vous opposez pas à la volonté de cette jeune fille. Les parents cèdent à ses supplications. Notre responsabilité est à l'abri. En cas de décès, qu'on apporte un suaire. Mourir à Meynes ou ailleurs, il faut toujours mourir quelque part! Accordez à Madeleine cette dernière consolation. »

Et le voyage fut décidé.

Elle arriva à Lourdes. A la piscine, les dames reculaient d'épouvante : « Nous ne pouvons pas, disaient-elles, immerger un squelette. C'est horrible de nous amener une telle personne. Elle va rester dans l'eau... »

Madeleine Jullian insista en pleurant. Les larmes ont une touchante séduc-

tion! Pour la contenter, on fit le lendemain quelques lotions; mais sur le consentement de la famille, sur les plaintes pleines de foi de la malade, l'immersion fut faite dans la piscine.

L'effet eut la rapidité de l'éclair, et Madeleine cria : « Je suis guérie. » C'était le 27 juillet 1897.

A partir de ce moment, l'appétit est revenu, l'état général est devenu bon, chaque jour les forces ont augmenté. J'ai surveillé Mlle Jullian à Meynes, en août et septembre. La guérison est accomplie. Cette jeune fille est aujourd'hui pleine de santé.

Elle est venue me voir, hier, 18 décembre. Les couleurs sont revenues, et cette maigreur a totalement disparu, C'est une grande et belle fille, très intelligente et très humble.

Elle m'a remercié de toute la peine que j'avais prise pour elle et m'a prié de lui délivrer une attestation de sa guérison, ce que je fais avec plaisir, car je dois cet hommage à la vérité. D'ailleurs, dans Meynes, comme dans les environs, personne ne peut démentir ce fait d'ordre surnaturel. Aucune critique ne peut provoquer le moindre doute. Ma lettre est l'expression de la vérité.

Dr Romant,
ancien interne des hôpitaux.

Nota. — On peut objecter que la guérison n'a pas été instantanée. Erreur. A son retour de Lourdes, la malade a supporté toute espèce d'alimentation. Je ne lui ai donné aucun remède. Tout s'est rétabli; mais on admettra bien qu'il fallait laisser deux bons mois à la nature pour remplir ce corps amaigri jusqu'aux dernières limites, et le certificat n'a été délivré que le jour où Mlle Madeleine Jullian a repris toutes ses occupations habituelles, suspendues depuis le 2 août 1894, date du début de sa maladie.

Dr Romant.

M. le curé de Meynes nous écrivait à nous-même, le 15 courant :

J'ajoute qu'aujourd'hui Mlle Madeleine jouit d'une *santé parfaite* et qu'il ne reste pas *la moindre trace de cette maladie* que le Dr Romant avait déclarée *incurable.*

Pleine de reconnaissance envers la très sainte Vierge, la jeune miraculée consacre son temps et ses soins à orner la chapelle que nous avons dédiée à Notre-Dame de Lourdes pour perpétuer le souvenir de cette guérison merveilleuse. Sa piété angélique est un sujet d'édification pour la paroisse, qui l'entoure d'une sorte de vénération.

Voilà donc les enseignements que nous réservent les guérisons des maladies de poitrine à Lourdes; nous observons non seulement des guérisons par groupes, en bloc, qui nous donnent des moyennes de soixante pour cent, mais encore des guérisons qui rendent à des agonisants, en quelques instants, une santé parfaite.

LOUISE GOFFETTE

DE LIÈGE

Guérison d'une maladie de poitrine et d'une tumeur volumineuse, datant de six ans, qui disparaît instantanément dans la piscine, 14 septembre 1886.

La guérison de Louise Goffette peut prendre place à côté de celles de de Rudder et de Joachime Dehant ; elle est une des plus

Avant la guérison.

remarquables qui aient été constatées à Lourdes. Ce qui lui donne surtout de l'intérêt, c'est l'abondance de preuves et de témoignages. Six médecins ont soigné Mlle Goffette pendant sa longue et cruelle maladie ; à Lourdes, chaque jour, de nouveaux médecins examinent sa tumeur et constatent sa présence jusqu'au moment précis où elle disparaît dans la piscine ; rarement pareille rigueur peut être apportée dans nos constatations. C'est de la photographie instantanée, non plus seulement avec un instrument mécanique, mais avec le concours de tous les hommes spéciaux.

Mlle Goffette a bien voulu nous donner le récit détaillé de sa maladie ; elle fait revivre dans toute leur intensité le souvenir de ces événements qui se sont déroulés pendant six ans, souvenirs bien anciens puisqu'ils remontent à 1886 ; mais depuis lors, le temps a ajouté sa consécration : il n'y a eu ni rechute ni contradiction dans les témoignages. Dans les documents qui nous ont été soumis, nous trouvons la trace de l'émotion profonde que cette guérison a laissée dans l'esprit de tous les pèlerins.

M. Raikem, le directeur du pèlerinage de 1886, nous écrit :

J'ai vu Mlle Goffette apportée à la gare de Longdoz sur un matelas, elle

Après la guérison.

ressemblait à un cadavre ; c'est à tel point qu'un employé nous reprochait, comme un acte de barbarie, son transport à Lourdes.

Au retour, je me rappelle très bien qu'à l'arrivée du train, les employés et les hommes de la gare se pressaient pour voir celle qu'ils avaient embarquée mourante quelques jours auparavant. Je vois encore Louise Goffette, le train à peine arrêté, sauter allégrement sur le quai de la gare et répondre à leur muette curiosité en leur disant : « Oui, c'est bien moi. »

Liège, 9 octobre 1896.

Signé : *Le Directeur*,
RAIKEM.

Son curé nous dit :

Je puis assurer que cette guérison a fait une heureuse impression dans ma paroisse et ramené plusieurs paroissiens aux pratiques de la religion.

La guérison de Mlle Goffette a été instantanée et complète dès le début. En voici la preuve : cinq ou six semaines après son retour de Lourdes, elle a soigné pendant quinze jours deux Sœurs restant dans ma paroisse, atteintes toutes les deux de pneumonie, se contentant de prendre trois ou quatre heures de repos chaque jour.

La guérison de Mlle Goffette est pour moi un des plus beaux et des plus éclatants miracles de Lourdes.

Liège, 12 octobre 1896.

Signé : N. Habay,
Curé de Sainte-Marie.

M. Collinet, avocat des plus distingués de Liège, a voulu rendre son témoignage ; il le fait dans les termes les plus précis :

Ce n'est pas sans une émotion toujours renouvelée que je me rappelle que, dans l'été de 1885, Mlle Goffette est venue me trouver, me demandant d'aller voir sa sœur pour la dernière fois, persuadée qu'elle était qu'elle touchait à ses derniers moments. Je me rendis à cette invitation avec Mme Collinet, et nous vîmes Mlle Louise Goffette réduite par la maladie à l'état d'un enfant de dix ans et, pour ainsi dire, à l'agonie. Persuadés qu'elle ne verrait pas le lendemain, nous lui dîmes un dernier adieu, en nous recommandant à ses prières, lorsqu'elle serait près de Celle que nous aimons tous.

Sa sœur nous avait avertis depuis longtemps que Louise était atteinte de tuberculose aux poumons et aux intestins et d'une tumeur au ventre. Les médecins appelés en consultation avec M. Coheur, médecin traitant, ne laissaient aucun espoir. Elle était condamnée par la science. Elle a survécu cependant, si c'est vivre que de souffrir sans trêve des douleurs intolérables. Cet état s'est prolongé jusqu'au pèlerinage de Lourdes, au mois de septembre 1886, d'où elle est revenue si complètement et si extraordinairement guérie. Depuis, cette complète guérison s'est maintenue. Très souvent, en famille, nous avons parlé de cette guérison comme de la chose la plus extraordinaire et qui atteste bien l'admirable bonté de Celle que nous proclamons notre Mère.

Liège, 18 janvier 1897.

Signé : Léon Collinet.

Enfin, le Dr Marique, qui se trouvait à Lourdes au moment de la guérison, nous envoie le certificat suivant :

J'ai vu Mlle Louise Goffette pour la première fois lors de son pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, le 10 septembre 1886.

En faisant la visite des malades à l'hôpital de Notre-Dame-des-Douleurs, je trouvai à la salle de l'Immaculée-Conception une jeune fille dont l'extrême maigreur et l'apparence maladive me frappèrent d'abord.

Je supposai, non sans raison, que cette malade souffrait d'une affection grave. L'examen me révéla l'existence d'une tumeur dure et bosselée, d'une dimension telle, que le calibre de l'intestin en était réduit aux dimensions d'une plume d'oie.

L'attestation de son médecin, le Dr Coheur, de Liège, signalait la tumeur dont je venais de reconnaître l'existence. Le même certificat déclarait également Mlle Goffette atteinte de tuberculose pulmonaire généralisée aux poumons et aux intestins.

Dr Marique, attaché aux pèlerinages belges, médecin de Mlle Goffette et de Joachime Dehant.

Les jours suivants, je pus revoir la malade ainsi que plusieurs médecins attachés au Bureau des constatations. Aucun changement dans la tumeur ne put être constaté.

Le 14 septembre, veille du départ du pèlerinage, je revis la malade, le soir, assise sur son lit, la figure resplendissante de joie et de bonheur.

Elle m'assurait ne plus ressentir aucune douleur depuis son immersion dans la piscine.

Je crus d'abord à une illusion de sa part : mais je dus bien me rendre à l'évidence, toute trace de tubercules ainsi que la tumeur avaient disparu.

Quatre médecins, tant Belges que Français, parmi lesquels le regretté Dr de Saint-Maclou, purent constater le même phénomène, le lendemain même, au Bureau des constatations.

Mlle Goffette, qui n'avait plus marché depuis plusieurs années, par suite de son état de faiblesse extrême, pouvait, après son passage à Lourdes, se livrer sans difficulté aux exercices du pèlerinage.

Je dus même recourir à mon autorité pour lui défendre de commettre des imprudences.

Le retour de notre malade s'effectua aussi facilement que l'aller avait été pénible et douloureux. Elle, que son médecin croyait ne plus revoir vivante, tant le voyage de Lourdes lui paraissait une folle témérité, put regagner sa patrie, non plus à l'ambulance, mais assise parmi les autres pèlerins.

M. le Dr Coheur n'osait en croire ses yeux en revoyant son ancienne malade dans un état de santé tout à fait inattendu pour lui.

Il ne put que constater la guérison de Mlle Louise Goffette.

Jamais, depuis la guérison, Mlle Goffette n'a plus ressenti aucun symptôme

rappelant sa pénible maladie. Depuis lors, dix années se sont écoulées, la guérison s'est maintenue complètement.

Vottens, 18 février 1897.

Signé : Dr L. Marique.

Mlle Goffette était poitrinaire depuis plusieurs années lorsqu'il survint chez elle un abcès pelvien de nature tuberculeuse. Cet abcès comprimait l'intestin, arrêtait le cours des matières et l'avait mise dans le plus triste état. A trente-cinq ans, elle avait l'air d'en avoir quatorze. Elle pesait à peine quarante livres. Elle gardait le lit depuis quatre ans. Les médecins constataient le siège et le volume de cet abcès qui faisait une forte saillie dans le rectum. Pour guérir dans ces conditions, il fallait tenter une opération qui pouvait être mortelle et devait laisser la malade à jamais mutilée. A Lourdes, six médecins constatent pendant trois jours l'existence de cette tumeur. C'est sous leurs yeux, pour ainsi dire, qu'elle disparaît dans un bain de piscine. Cette jeune fille, sans convalescence, renaît en une seconde à l'espérance, à la vie. Ces résultats ne sont du domaine ni de la nature, ni de la médecine.

AURÉLIE HUPRELLE, DE BEAUVAIS

LA JEUNE FILLE AUX POUMONS DE BOIS

Chaque année, dans la dernière quinzaine du mois d'août, l'arrivée du train blanc avec ses grands malades constitue un des épisodes des plus saisissants du Pèlerinage national.

C'est la grande ambulance mobilisée, mise sur rails. Tout y est : le fourgon pour la cuisine, la pharmacie, le compartiment des médecins, des infirmiers, les aumôniers et les religieuses qui vont d'un wagon à l'autre porter les consolations ou les secours et surtout une réunion de malades choisis parmi les plus désespérés. Dans aucune salle d'hôpital, vous ne trouveriez un pareil choix ou un pareil nombre d'infirmités de tout genre.

Le train entre en gare, les Petites-Sœurs de l'Assomption sont aux portières, saluent de la main, les chants retentissent, les wagons s'ouvrent, et vous voyez descendre des poitrinaires aux yeux ternes, fixes, des cancéreux livides, des cardiaques à la face bleuie, des lupus qui ont détruit une partie du visage, de malheureux enfants avec leurs caries, leurs tumeurs blanches, leurs plaies.

Lorsque ces malades sont étendus sur le quai de la gare, vous avez sous les yeux un spectacle dont rien ne peut vous donner l'idée. Ces malheureux ont atteint, pour la plupart, la limite extrême de la souffrance.

Au delà, c'est la mort.

Comment ont-ils pu arriver vivants ? Comment pourront-ils rentrer dans leurs foyers ? C'est par un prodige qui se renouvelle chaque année et qui n'est pas un des moins grands de ceux dont nous sommes ici les témoins.

A la maladie s'ajoutent les fatigues du voyage. Depuis trois jours cahotés dans la chaleur, dans la poussière, pressés dans les wagons, ne pouvant pour la plupart supporter que très peu de

nourriture, toute résistance est à bout. Ils soulèvent autour d'eux une profonde pitié.

Cependant observez-les de plus près. Le nom de Lourdes a retenti ! Ils ont touché ce sol depuis si longtemps entrevu, désiré. Les plus faibles ont ouvert les yeux, une lueur les anime, leurs joues se colorent et les dernières énergies de leur âme se réveillent.

On sait qu'il y aura des guérisons nombreuses, des grâces et des consolations plus nombreuses encore. Cette pensée réconforte les plus affaiblis.

Aurélie Huprelle.

Ils sont bien rares ceux qui n'ont plus la force de réagir, ceux qui ne peuvent sortir de leur marasme au milieu de l'émotion générale. Quelques-uns cependant ont perdu tout sentiment, n'ont plus conscience de ce qui se passe autour d'eux.

C'est dans cet état qu'Aurélie Huprelle arrivait à Lourdes, le 21 août dernier. Pendant tout le voyage, elle n'avait bu que de l'eau avec quelques gouttes de rhum. Depuis Poitiers, elle avait perdu connaissance et n'avait pu rien prendre. Poitrinaire au dernier degré, elle devait mourir en route. Le médecin qui se trouvait à la porte de la gare au moment du départ avait hautement exprimé toutes ses craintes.

En descendant du wagon, on l'avait déposée le long d'un mur, étendue sur un matelas. Elle était là couverte d'une sueur froide, les yeux à demi clos, d'une pâleur de cire. Sa poitrine se soulevait lentement par saccades, elle aspirait avec peine l'air qui lui faisait défaut. C'était de l'agonie, on osait à peine la toucher.

Les brancardiers arrivent auprès d'elle, la soulèvent sur son matelas avec toutes les précautions possibles, et la portent direc-

tement à la Grotte. Aurélie est toujours sans connaissance ; ni les secousses du trajet, ni l'air frais du matin, rien ne peut la ranimer.

Avant de suivre cette jeune fille dans sa dernière station à la Grotte, aux piscines, faisons un retour sur son passé, étudions la nature et la marche de cette maladie qui l'a mise dans un si triste état.

Ce n'est pas en quelques jours, ou même en quelques mois, que l'on peut, à vingt ans, perdre toute résistance organique. Il faut qu'une lésion ancienne, profonde, ait détruit les organes essentiels à la vie.

La maladie date de six ans. C'est en 1889, à la suite d'une fièvre typhoïde, qu'elle eut une première atteinte du côté de la poitrine ; une congestion qui ne s'est jamais complètement dissipée. Aurélie avait alors vingt et un ans, elle en a vingt-sept aujourd'hui. Depuis cette époque, elle avait des bronchites répétées, plus graves pendant l'hiver. La plupart des médecins de Beauvais lui ont donné leurs soins. La dernière crise date du mois de janvier 1895 ; jusqu'au mois d'août de la même année, jusqu'au moment du pèlerinage, il n'y a pas eu d'arrêt dans la marche de la maladie. Dans cet intervalle de huit mois, elle n'a pu sortir que deux ou trois fois, et c'est à peine si elle pouvait se lever dans le milieu du jour.

Le Dr Hardivilliers, de Beauvais, qui l'avait soignée déclarait dans son certificat que cette jeune fille était atteinte d'une maladie de poitrine à marche aiguë. Des cavernes étendues se creusaient dans ses poumons, la fièvre était constante et très élevée, le terme fatal s'approchait à grands pas.

Depuis le 20 avril, le Dr Hardivilliers nous donne la date de toutes ses visites et le détail de tous les traitements employés : créosote, vésicatoires, pointes de feu, etc. Dans le milieu de mai, une hémorragie très abondante survient, les lésions progressent encore. La respiration est de plus en plus pénible. Le docteur nous indique, semaine par semaine, les progrès du mal. Il voit sa malade pour la dernière fois le 19 août à la gare de Goincourt, au moment où elle va prendre le train pour Lourdes.

« Je la trouve, nous dit-il, d'une pâleur extrême, les traits tirés,

souffrant de douleurs vives dans le sommet de la poitrine. Je manifeste toutes mes craintes à sa mère sur l'issue de ce voyage, et mes craintes, ajoute-t-il, étaient parfaitement fondées, car ce voyage s'est accompli dans les conditions les plus pénibles et les plus dangereuses. » C'est au milieu des larmes de sa famille et de ses nombreux amis que s'est effectué ce départ.

Tous disaient à Aurélie : « Tu ne pourras pas faire ce voyage. » Elle répondait : « Depuis sept ans que je souffre, j'ai bien gagné le ciel. Autant vaut mourir à Lourdes. »

On ne peut lire le récit de ce voyage sans ressentir quelque chose de l'émotion, des angoisses des compagnes de route de cette jeune fille.

A peine dans le wagon, le cahotement, la poussière, la chaleur lui font éprouver des souffrances atroces. La respiration s'embarrasse, devient bruyante, ce n'est plus de l'essoufflement, c'est du râle, on dirait une agonie. Elle empêche ses voisins de dormir : en outre, il faut laisser les glaces baissées à cause de la fétidité de son haleine. Déjà son curé nous avait dit : « Quand j'allais la voir, j'étais obligé depuis longtemps d'ouvrir les croisées pour pouvoir rester auprès d'elle. Dans ses crachats, on retrouvait souvent des morceaux de poumon gangrenés. »

Depuis son départ jusqu'à Poitiers, elle a sali deux douzaines de mouchoirs et sept serviettes. De Poitiers à Lourdes, elle est presque toujours évanouie, les symptômes d'une mort prochaine apparaissent sur son visage, une sueur froide et fétide l'inonde. C'est dans cet état que nous l'avons trouvée à la gare de Lourdes, couchée sur un matelas, c'est dans cet état qu'elle est encore devant la Grotte.

La guérison

Pour guérir dans ces conditions, que faut-il ?

Il faut remplacer des poumons à moitié détruits, en pleine décomposition, infiltrés de tubercules dans les parties qui restent encore ; il faut mettre à la place des poumons nouveaux ; il faut

ramener de l'agonie à la santé une malade qui est déjà dans le coma et dont le sang est empoisonné. C'est une vie nouvelle qu'il faut infuser; c'est une véritable résurrection.

Tous ces résultats ne sont pas de notre domaine. Dans quelques heures, cette malade doit mourir, mais dans tous les cas, on ne peut songer à la ramener vivante dans son pays.

Cependant Aurélie reprend connaissance, ses yeux s'ouvrent, elle reconnaît la Grotte. Bientôt après elle peut recevoir la sainte communion; sa respiration devient un peu plus libre. Les brancardiers la prennent sur son matelas et la portent aux piscines. Dans ce trajet, les crachements de sang reparaissent avec la toux.

Il est sept heures du matin. On la soulève sur un drap pour la plonger dans l'eau. On la soutient de tout côté, car elle ne peut faire aucun mouvement, elle est absolument inerte.

A peine dans l'eau, une constriction lui déchire la poitrine, elle ressent une angoisse qu'elle ne peut définir; une douleur brûlante la transperce. Puis tout à coup, le calme se fait, toute souffrance disparaît, elle ressent une sensation de bien-être complet. En quelques secondes elle est guérie, sans transition, radicalement guérie.

Elle rentre à l'hôpital, elle a faim, elle mange avec plaisir, ce qu'elle n'avait pas fait depuis huit mois. Le sommeil qu'elle n'avait pas goûté depuis longtemps l'accable bientôt et répare ses forces.

Lorsqu'elle vint au bureau des médecins, nous l'auscultâmes avec le plus grand soin sans trouver aucune lésion dans ses poumons. Le professeur Soulier, de Lyon, membre de l'Académie de médecine, notre ancien camarade d'internat, était en ce moment dans notre bureau. Pas plus que nous, il ne put constater aucun signe de phtisie, l'intégrité de la poitrine était absolue.

Mais qu'étaient donc devenus ces tubercules, ces cavernes? Si nous voyons quelquefois des malades revenir de l'agonie à la santé, échapper à la mort qui paraissait imminente, c'est lorsque l'économie est surprise en pleine force. Sous un assaut violent et subit, elle peut se relever, comme se relèvent, après un vent d'orage, les arbres qui n'ont pas été déracinés.

Mais jamais avec ces usures longtemps prolongées, qui détruisent les organes essentiels, qui ne laissent plus aux poumons une surface respirable suffisante, vous ne voyez guérir les malades. Il arrive un moment où la phtisie n'est plus curable, les erreurs de diagnostic ne sont plus possibles, les influences nerveuses ne sont plus de mise, à ce point toutes les objections s'arrêtent.

C'est bien à cette limite dernière que se trouvait Aurélie Huprelle.

Le Dr Hardivilliers, en retrouvant le 30 août cette malade qu'il ne comptait plus revoir, ne put se défendre d'une émotion profonde. Dans un certificat, que nous avons sous les yeux, il écrivait :

Le 30 août 1895, je suis appelé chez Mlle Huprelle, de retour de Lourdes. Je constate *avec surprise* que tous les symptômes de tuberculose décrits ci-dessus ont complètement disparu.

Beauvais, le 1er septembre 1895.

Dr Hardivilliers.

Six jours après, le même médecin écrivait à M. le curé de Saint-Martin : « Un miracle seul a pu faire disparaître tous les symptômes de tuberculose pulmonaire que présentait cette malade. »

Le Docteur n'a pas été le seul à constater cette guérison. Nous l'avons constaté comme lui et le professeur Soulier avec nous.

Les incrédules eux-mêmes, ils sont nombreux dans le pays d'Aurélie, n'ont contesté ni sa maladie, ni sa guérison. Qu'ont-ils dit? ils ont dit : « Cette jeune fille n'avait plus de poumons, on lui en a mis de neufs, on lui a mis à Lourdes *des poumons de bois.* » Et dans le pays, on ne connaît plus Aurélie que sous le nom de *la jeune fille aux poumons de bois.*

Les faits de cette importance sont rares. Il est difficile de pousser plus loin la rigueur de la démonstration.

Une caverne, c'est une plaie creusée au sein du poumon ; l'oreille la limite avec la même précision que l'œil peut limiter une plaie superficielle. Une guérison instantanée suppose une création nouvelle de tissus.

Nous avons revu Mlle Huprelle dans le courant de l'hiver, à Paris ; elle était transformée. Elle avait engraissé de vingt livres, tout respirait chez elle la santé, la force, la vie. Son teint avait retrouvé ses couleurs, son éclat. Depuis sa guérison, elle n'a pas été arrêtée un seul jour ; elle a traversé les froids de l'hiver, les épidémies d'influenza sans avoir un simple rhume.

MARIE LEBRANCHU

LA « GRIVOTTE » DE ZOLA

La maladie

« *La Grivotte*, nous dit M. Zola, était une grande fille qui avait dépassé la trentaine, déhanchée, singulière, au visage rond et ravagé, que ses cheveux crépus et ses yeux de flamme rendaient presque belle. Elle était phtisique au troisième degré. J'ai un poumon perdu, disait-elle, et l'autre ne vaut guère mieux; des cavernes, vous savez. J'ai maigri, une vraie pitié; je suis toujours en sueur, je tousse à m'arracher le cœur : je ne puis plus cracher, tant c'est épais; je ne tiens pas debout, je ne mange pas. A ces mots, un étouffement l'arrêta : elle devenait livide. Elle avait fait le tour de tous les hôpitaux de Paris; elle sortait à l'heure actuelle de l'hôpital Lariboisière. »

Dans les registres de Lourdes, à la date du 22 août 1893, nous lisons :

« *Marie Lebranchu*, âgée de trente-cinq ans, Paris, rue Championnet, 172, est atteinte, d'après le certificat du Dr Marquezy, médecin de l'hospice, d'une tuberculose pulmonaire, avec ramollissement et cavernes. Son père et sa mère sont morts poitrinaires.

« *Marie Lebranchu* a été soignée à l'Hôtel-Dieu, dans le service du professeur Germain Sée. Là, on a examiné ses crachats et l'on y a trouvé des bacilles caractéristiques du tubercule. Depuis dix mois, elle est à l'hôpital franco-néerlandais, spécialement consacré aux poitrinaires.

« Elle restait constamment au lit, vomissait du sang, avait perdu quarante-huit livres de son poids et remplissait son crachoir de pus. Elle ne gardait, du reste, aucune nourriture : c'était la phtisie à la dernière période. »

On le voit, les deux descriptions se valent. Le récit de Zola

n'ajoute rien aux lésions observées; l'histoire vraie est aussi sombre que le roman.

La guérison

« A la piscine, *la Grivotte* pleurait à chaudes larmes, parce qu'on ne voulait pas la baigner.

« C'était un véritable squelette crachant du sang : Or, la tremper dans l'eau, c'était le miracle ou la mort; et devant une telle alternative, on pouvait hésiter. Mais *la Grivotte*, elle, n'hésitait pas; elle racontait qu'elle avait dû insister, supplier, sangloter, pour qu'on se décidât enfin à la prendre et à la baigner.

Marie Lebranchu.

« La sainte Vierge prouva que Marie Lebranchu avait eu raison d'insister.

« Elle n'était pas plongée dans l'eau glacée depuis trois minutes, avec son enrouement de phtisique, qu'elle avait senti les forces lui revenir comme un grand coup de fouet qui lui cinglait tout le corps.

« Je suis guérie, disait-elle, je suis guérie!...

« Elle était méconnaissable; droite, élancée, les joues en feu, les yeux étincelants, avec une volonté et une joie de vivre qui la soulevait. » (Zola, *passim.*)

Le registre des médecins nous dit : « Au sortir de la première immersion dans la piscine, le samedi 20 août, *Marie Lebranchu* vient au Bureau des constatations. On l'examine avec soin, et l'on ne trouve dans sa poitrine ni râles, ni souffle, ni matité, pas la plus petite trace de lésion dans le poumon. On l'examine de nouveau, le lendemain 21. L'ancienne malade ne tousse pas, ne crache

pas et mange avec appétit. Chaque jour, jusqu'à son départ, on constate que la guérison se maintiendra parfaitement bien. »

Où les auteurs se divisent

Jusqu'ici, l'accord existe pour la maladie et la guérison : *La Grivotte* est poitrinaire au dernier degré ; elle guérit dans la piscine. Le romancier qui a été témoin de cette transformation, va nous expliquer comment elle a pu se produire.

« Savons-nous, nous dit Zola, si, dans certaines circonstances, un bain glacé ne peut pas sauver un phtisique? Peut-on parler au nom des lois absolues de la science? Où sont ces lois en médecine? Qu'on me les montre.

« Des forces, mal étudiées encore, agissent : l'entraînement du voyage, des prières, des cantiques et surtout le souffle guérisseur, la puissance inconnue qui se dégage des foules dans la crise aiguë de la foi. » Ce « souffle guérisseur qui se dégage des foules », c'est une trouvaille.

Malgré tout, l'explication est insuffisante ; nous sommes déjà dans l'inintelligible. Aussi, tout en admettant la guérison, Zola se venge sur le corps médical de cette concession qu'il est obligé de faire. « Je comprends, dit-il, que le Dr *Bonamy* appelle les médecins du monde entier pour vérifier ses miracles; plus il y aurait de médecins, moins la vérité se ferait. »

Il n'est pas tendre pour la profession!

Et, pour plus de précaution, il se demande si cette phtisie ne pouvait pas être nerveuse, et si cette guérison, plus apparente que réelle, n'était pas l'effet d'une commotion momentanée.

Ici, le problème se complique; il est plus facile de comprendre qu'avec des cavernes cicatrisées et des lésions éteintes, la malade ait pu retrouver ses forces que de nous la montrer en pleine santé, avec des poumons à moitié détruits. Ni pour un jour, ni pour une heure, vous ne ferez lever une poitrinaire agonisante, brûlée par la fièvre ; vous ne pourrez lui faire suivre pendant quatre heures, une procession de nuit, la faire asseoir à une table bien servie et

manger avec appétit. « *La Grivotte*, nous dit Zola, aurait dansé sûrement jusqu'au jour, si la sainte Vierge avait donné un bal. »

Ces résurrections subites, même de courte durée, ne sont pas en notre pouvoir, et seraient tout aussi difficiles à comprendre. On remplacerait alors le surnaturel par l'absurde. Comme il est plus aisé d'admettre que les médecins n'ont pas été pris d'un vertige collectif! que ce qu'ils ont constaté existait réellement, que cette guérison n'était pas apparente, mais bien réelle, Zola se demande

Transport des malades.

si cette phtisie ne pouvait pas être nerveuse, mais cette théorie de la suggestion et de la maladie nerveuse n'est pas de mise chez les poitrinaires : on ne suggestionne pas une caverne. La caverne est une cavité profondément creusée dans le poumon, c'est une plaie véritable; en outre, l'oreille du médecin le moins exercé en détermine aisément l'étendue; il se produit là des phénomènes physiques d'une appréciation facile. Nos prétendues divergences d'opinion sont invoquées à l'appui d'une thèse difficile à soutenir. Zola l'a bien compris; aussi après avoir épuisé toutes les hypothèses, il va, pour plus de sûreté, se débarrasser de *la Grivotte* et la faire mourir à bref délai.

La Grivotte meurt et ne s'en porte pas plus mal

Le train part. Nous voilà à la station de Lamothe. « Elle se cramponnait à la cloison dans une angoisse brusque; elle apparaissait amaigrie de nouveau, la face livide et torturée. Elle crachait le sang à pleine gorge. Cette foudroyante rechute avait glacé le wagon. Etait-ce un mal inconnu? La nuit des ignorances et des erreurs commençait, ces ténèbres où se débat encore la science humaine. »

A Bordeaux, « *la Grivotte* respirait avec effort d'un râle continu, » c'était presque de l'agonie.

A Poitiers, « *la Grivotte* grelottait d'une fièvre intense, reprise de son horrible toux. »

A Paris, « on décide de la faire conduire directement à l'hôpital, dans l'état pitoyable où elle était. »

D'après ce récit, il est évident que *la Grivotte* doit être morte depuis longtemps. Sa prétendue guérison dans la piscine n'a été que l'effet d'une surexcitaton passagère. Si nous n'avons rien trouvé dans sa poitrine, en recherchant les traces de ces désordres profonds, c'est que nous n'avons pas su ou voulu les trouver.

A côté du roman, voilà l'histoire :

La Grivotte est rentrée l'hôpital en arrivant à Paris; elle n'avait pas d'autre domicile; depuis plusieurs mois elle ne se levait pas.

Mais elle y est rentrée *bien guérie.*

Le lendemain, elle assistait à la réunion de la rue François Ier, et le même jour à la cérémonie de Notre-Dame-des-Victoires.

Le médecin de l'hôpital fut tout surpris du changement qui s'était opéré dans Marie Lebranchu : il l'ausculte, son étonnement redouble : « Faites lever cette jeune fille, je veux l'examiner plus attentivement dans mon cabinet, » dit le médecin à la religieuse.

Nouvel examen minutieux, prolongé, mais toujours négatif. « Je

ne donnerai plus de certificats pour Lourdes, ma Sœur, cette femme fait de son corps ce qu'elle veut!

« Envoyez-la-moi dans la journée chez un de mes confrères, nous l'ausculterons ensemble. » Troisième examen. Dès ce jour, Marie Lebranchu ne figure plus sur les registres de l'hôpital, et huit jours après, elle partait pour Sens, où elle est restée un an.

Le 23 août 1893, elle revenait à Lourdes avec les malades du pèlerinage national; tous les médecins qui se trouvaient à ce moment dans le Bureau des constatations l'ont examinée de nouveau et ont pu s'assurer que sa poitrine était indemne de toute lésion et que sa guérison était bien définitivement assurée.

Cette année-ci, Marie Lebranchu se rendait à la gare d'Orléans pour assister au départ des malades, et accompagnait de ses vœux ses anciens compagnons d'infortune. Le médecin du pèlerinage national qui l'avait remarquée dans la gare, au moment du départ, avait été frappé de son entrain et de sa bonne mine, et nous apportait, une fois de plus, l'assurance que la guérison de Marie Lebranchu ne s'était pas démentie.

En résumé, M. Zola admet la maladie de *la Grivotte :* elle est « phtisique au troisième degré ». Il admet aussi sa guérison : « elle aurait dansé jusqu'au jour si la sainte Vierge avait donné un bal. » Il essaye d'expliquer cette guérison par des forces inconnues, mais bientôt il s'en prend aux médecins de la confusion où il s'engage. Il fait appel à la théorie de la maladie nerveuse et de la suggestion, et finit par faire mourir *la Grivotte* qui se porte bien.

IRMA MONTREUIL

Si nous n'avions qu'une guérison comme celle de Marie Lebranchu, on pourrait accepter toutes les objections, ou, du moins, placer cet exemple parmi les exceptions qui échappent à toute règle. Mais le jour où guérissait Marie Lebranchu, guérissait aussi Irma Montreuil, et dans des conditions plus extraordinaires encore. Irma Montreuil avait les accidents des derniers jours : le muguet dans la bouche, des plaies et des fistules, et en quelques instants, ses plaies étaient cicatrisées, le muguet avait disparu ; ses poumons, à moitié détruits, avaient retrouvé leur intégrité première.

Voici en quelques mots son histoire :

Irma Montreuil, trente-trois ans, de Lens (Pas-de-Calais). — Son médecin, le Dr Baudin, déclare qu'elle est atteinte d'une phtisie très grave et qui donne les plus grandes inquiétudes pour la vie de la malade.

Les accidents ont commencé il y a trois ans par des vomissements de sang : la toux est très pénible, les crachats purulents, la fièvre continue, la sueur abondante, l'appétit perdu.

Depuis le mois de novembre 1891, la malade ne quitte pas le lit, la voix est éteinte, et dans ces derniers temps, un muguet confluent remplit toute la bouche et indique que nous sommes en pleine cachexie.

Elle arrive à Lourdes le 20, elle a été administrée à Poitiers et on a cru la perdre en route ; aussitôt après son arrivée, on la porte aux piscines ; les dames refusent de la baigner à cause de son état déplorable ; elle insiste, on la met dans l'eau ; à la troisième immersion, elle éprouve une sensation de déchirement dans toute la poitrine, et aussitôt après, elle se sent très améliorée ; bientôt après elle se lève, marche seule et se déclare complètement guérie. A part l'affection de poitrine, elle avait une fistule

à l'anus qui suppurait abondamment au moment même de l'immersion.

Lorsqu'elle revient dans le bureau des médecins, en sortant de la piscine, elle est accompagnée d'une religieuse qui porte encore à la main la plume et le flacon avec lesquels elle humectait sa bouche couverte d'un enduit blanchâtre.

Les Drs Seauze, Rousseau et des Cornières l'auscultent avec le

Irma Montreuil.

plus grand soin; il n'y a plus trace d'aucune lésion dans sa poitrine, plus de muguet dans la bouche, la fistule s'est instantanément cicatrisée; à sa place, on trouve une rainure blanchâtre et solide, la voix est normale, la malade marche bien, mange avec appétit.

Avant sa guérison, elle remplissait un crachoir chaque jour; depuis sa sortie de la piscine, elle n'a ni toussé, ni craché une seule fois.

Cette guérison acquiert la force de démonstration d'une plaie instantanément guérie ; car ces poumons creusés et infiltrés de tubercules depuis trois ans ont retrouvé, en un instant, leur intégrité première.

Si cette guérison se confirme, elle deviendra une des plus importantes du Pèlerinage national de 1892.

Le père, la mère et une sœur de cette femme sont morts poitrinaires. Irma Montreuil devait mourir poitrinaire. Aujourd'hui c'est une mère de famille forte, robuste, qui vit heureuse au milieu de ses huit enfants ; le dernier est né depuis sa guérison.

Dans les exemples que nous venons de rapporter, il est une chose plus étonnante encore que la guérison, c'est son instantanéité. Guérir des phtisiques, qui touchent au terme de la vie, est chose qui dépasse la portée de nos moyens. Mais les guérir en un instant, en une seconde, sans transition, sans convalescence ; voir de malheureux agonisants, décolorés, sans souffle, sans voix, sans connaissance, retrouver dans une secousse, rapide comme l'éclair, la vie, la force, la santé, la pleine possession de leurs fonctions et de leur intelligence, voilà bien un résultat qui n'est pas seulement au-dessus de nos moyens, mais qui est contraire à toutes les lois naturelles, à toutes les règles de l'observation scientifique.

En relisant ces observations, médecins de toute école et de toute doctrine, nous devons reconnaître dans ces guérisons instantanées, la main d'une puissance plus haute, l'empreinte d'une facture divine. Tous les moyens dont la médecine dispose, toutes les ressources de la nature ne peuvent effacer, avec la rapidité de l'éclair, des lésions graves, profondes, accumulées pendant des mois et des années. Si jamais, grâce aux découvertes modernes, on vient à pouvoir conjurer ou guérir la phtisie, le remède ne sera ni infaillible, ni instantané ; on ne ramènera pas ainsi un malade de l'agonie à la santé, on devra suivre une méthode lente, graduelle.

Inclinons-nous ici devant ces résultats merveilleux ! Les sciences humaines, limitées comme notre raison, ne peuvent atteindre à cette hauteur ; mais elles peuvent mesurer la distance qui nous sépare du monde surnaturel. Elles peuvent nous constituer juges des garanties de tous genres qui établissent la réalité de ces guérisons surhumaines. C'est sur ce terrain que nous limitons nos recherches ou nos affirmations.

Nous terminerons notre article sur les maladies de poitrine par la relation suivante :

Le Dr Lebon

Le Dr Lebon, de Besançon, déclare être le médecin de Mlle Clémence Dordon ; depuis 1854, il a constaté chez elle une maladie de poitrine due à des tubercules et caractérisée par des crachements de sang et une toux aussi opiniâtre que permanente ; il pensait, avec ses confrères, que tous ses efforts devaient tendre à prolonger l'existence de la malade, sans rêver une guérison impossible. Cette jeune fille, à bout de force et de ressources, avait dû entrer plusieurs fois à l'hospice Saint-Jacques. Là encore, elle fut soumise au traitement des poitrinaires. Malgré sa grande faiblesse, elle avait voulu suivre le pèlerinage de la Franche-Comté à Lourdes. Arrivée le 20 août, elle se plongeait le jour même dans la piscine ; elle ressentit pendant l'immersion un soulagement si complet, qu'elle sortit en annonçant sa guérison aux personnes qui l'accompagnaient. Toute lassitude avait disparu, elle éprouvait un immense bien-être. A son retour, le Dr Lebon fut très surpris de la trouver en bonne santé et de constater une entière guérison.

Dr Lebon.

Il termine son observation par les réflexions suivantes qui paraissent pleinement justifiées.

Les faits de cette nature, dit-il, n'étant pas du domaine médical, je n'ai pas à me prononcer sur cette question ; je ne puis que constater une chose, c'est qu'à la fin de juillet, Mlle Dordon était dans un état regardé comme incurable ; véritable champ pathologique. Depuis plus de vingt-cinq ans, la médecine ne pouvait songer à un rétablissement sérieux de sa santé, et le 8 septembre je la trouvais en parfaite santé. C'est un fait de guérison complète et surtout d'une rapidité telle que la médecine, à mes yeux, ne saurait en aucune façon l'expliquer.

Le Dr Lebon écrit en médecin ; il constate qu'il ne peut, en aucune façon, expliquer cette guérison, qu'elle dépasse les forces de la nature, mais il ne prononce pas le mot de miracle. Nous ne saurions l'en blâmer; nous n'avons pas qualité pour interpréter le surnaturel. Restons dans notre rôle. Sur le terrain de l'observation, notre compétence est reconnue, indiscutable.

LES PLAIES

De Rudder, l'homme à la jambe cassée, instantanément soudée. Une enquête sur cette guérison. Autopsie de de Rudder. — Amélie Chaynon, de Poitiers. — Plaie et carie du pied, tumeur blanche du genou. — Marie Lemarchand (Le lupus de Zola). — Vve Pécantet, de Bagnères-de-Bigorre. — Guérison d'un lupus. — Clémentine Trouvé, plaie et carie du talon (objection de Zola). — Marie Briffaut, plaie profonde de la hanche.

DE RUDDER

Une jambe cassée et non soudée depuis huit ans. — Au fond d'une grande plaie, on aperçoit les os cassés. Les os sont séparés par un intervalle de trois centimètres. — Dans un pèlerinage, la soudure est instantanée. — De Rudder laisse ses béquilles et fait plusieurs kilomètres à pied.

En 1867, Pierre de Rudder, ouvrier belge, eut la jambe cassée par la chute d'un arbre. L'os était brisé à sa partie moyenne. Malgré tous les appareils, la consolidation ne put se faire. Pendant un an, Pierre garda le lit. Trois médecins de Bruges, les Drs Affenaer, Jacques et Verriert, lui donnèrent leurs soins sans résultat.

En 1875, huit ans après l'accident, la partie inférieure de la jambe ne tenait pas à la supérieure et était mobile en tous les sens. Les deux fragments de l'os cassé étaient distants de $0^{m},03$ et visibles au fond d'une grande plaie, en continuelle suppuration.

C'est dans cet état que Pierre, en se traînant, arrive à la Grotte de Lourdes-Oostacker. Après quelques minutes de saisissement et de prières, il est à genoux, puis se relève seul, sans aide, et suit les exercices de pèlerinage. Sa jambe est guérie, les parties disjointes se sont rapprochées et soudées, les plaies ont disparu ; un léger sillon indique seul la place de la fracture.

Le Dr Affenaer, examinant cette jambe, ne peut contenir son émotion : « Vous êtes guéri, dit-il, votre jambe est intacte ; tous les remèdes étaient impuissants, la sainte Vierge a fait ce que les médecins n'avaient pu faire. »

Une fracture qui date de huit ans, qui n'a été suivie d'aucun travail de consolidation, qui a laissé les fragments osseux à une distance de $0^m,03$, et la jambe mobile en son milieu, une fracture dans ces conditions ne peut guérir en un instant par aucun procédé connu. Une semblable guérison est plus surprenante encore que celle des cancers ou des tubercules, ou du moins elle est plus facile à bien interpréter.

Cette observation doit être publiée dans tous ses détails.

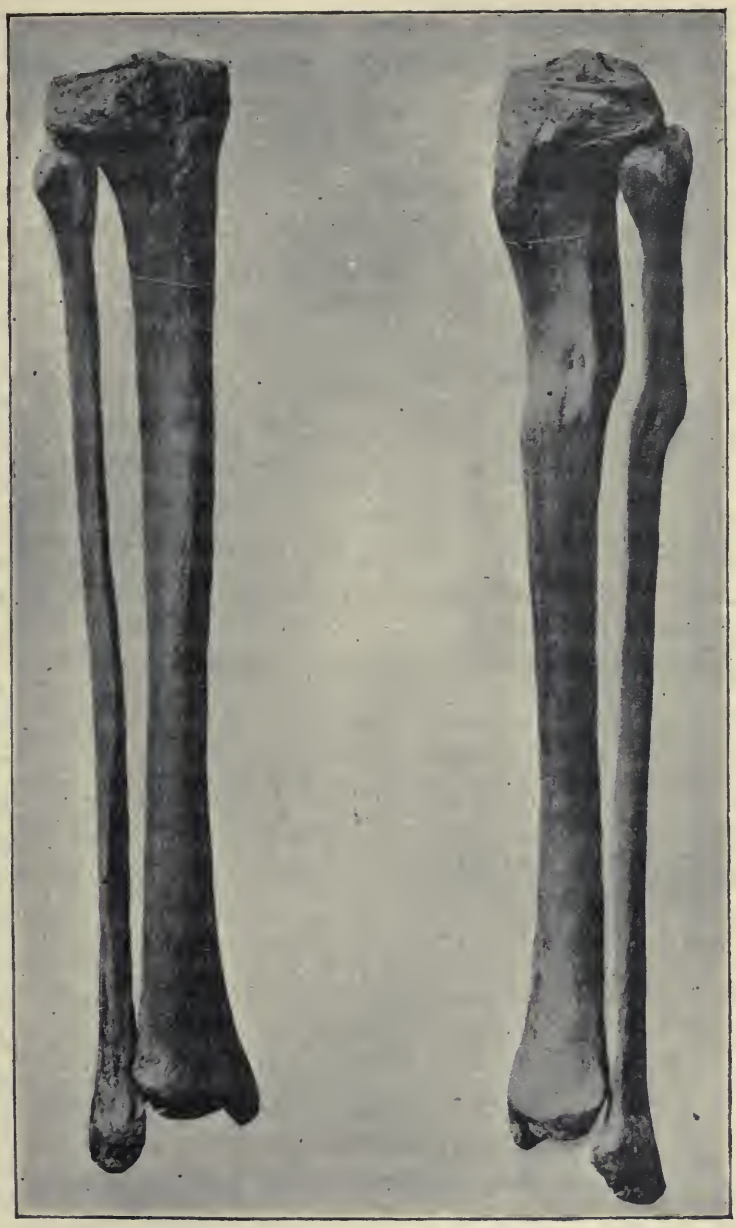
Pierre de Rudder naquit le 2 juillet 1822, à Jabbeke, dans la Flandre occidentale.

Il avait atteint l'âge de quarante-quatre ans, lorsqu'il tomba victime d'un cruel accident.

C'était le 16 février 1867. Deux jeunes bûcherons travaillaient dans le voisinage du château de M. du Bus. Un arbre qu'ils venaient d'abattre était malencontreusement tombé sur une culture voisine, et ils s'efforçaient de le déplacer. De Rudder, en se rendant à sa besogne, vit l'embarras des bûcherons et s'offrit à les aider. Il devait payer cher sa complaisance.

Tandis qu'il coupait les branches d'un buisson qui s'opposait à la manœuvre, l'arbre, que les deux jeunes gens, s'aidant de leviers, soulevaient et poussaient en avant, retomba brusquement et vint frapper si violemment de Rudder, qu'il le renversa, la jambe gauche broyée sous le poids du tronc.

Le Dr Affeaner, d'Oudenbourg, appelé aussitôt sur l'ordre de M. du Bus, donna à de Rudder tous les soins que réclamait son



On voit que l'os cassé a la même longueur que l'autre, malgré l'élimination d'un fragment d'os de trois centimètres de long. L'axe vertical de la jambe conserve la même direction des deux côtés. Les deux os de la jambe gauche avaient été cassés.

état. Le blessé présentait au tiers supérieur de la jambe une fracture du tibia et du péroné. Le médecin fit la réduction, et maintint les fragments au moyen d'un bandage amidonné. Quelques semaines plus tard, à la demande du blessé qui souffrait beaucoup, le docteur enleva l'appareil. Il constata, au dos du pied, une large ulcération. A la partie supérieure de la jambe, une autre plaie gangreneuse communiquait avec le foyer de la fracture. Les fragments, baignant dans le pus, dépouillés de leur périoste, n'avaient subi aucun travail de réparation.

Malgré des soins assidus prolongés depuis de longs mois, le Dr Affenaer ne put obtenir la consolidation. Personne ne s'en étonnera : toute fracture compliquée de plaie est grave, et le pronostic était particulièrement fâcheux à une époque où l'antisepsie était inconnue. Sans doute, le premier mémoire de Lister, sur le traitement antiseptique, parut précisément en 1867 ; mais la doctrine nouvelle n'avait pas encore eu le temps de se vulgariser, et elle resta ici sans application.

Le Dr Affenaer, impuissant contre la suppuration et voyant ses soins inutiles, désespéra de la guérison de son malade. Un médecin de Varssenaere, un autre de Bruges, consultés à leur tour, se rencontrèrent avec lui pour déclarer de Rudder incurable. Tel fut également l'avis d'un médecin de Bruxelles, appelé par M. du Bus. Lui aussi jugea, après avoir examiné le blessé, que toute intervention autre que l'amputation serait illusoire. De Rudder ne voulut à aucun prix se soumettre à cette mesure extrême. Il passa une année au lit, endurant d'atroces souffrances. Quand il en sortit, ce fut pour se traîner péniblement, appuyé sur deux béquilles. Incapable de tout travail, il vivait avec sa famille d'une pension que lui fit M. du Bus.

Abandonné des médecins, le malheureux estropié se contentait de nettoyer ses plaies deux ou trois fois par jour et d'envelopper de linges le membre brisé.

Pareil traitement d'une fracture compliquée de plaie (1) restait

(1) Nous faisons abstraction de la large ulcération, au dos du pied.

naturellement sans effet. Aussi tous les témoignages s'accordent-ils à en attester l'inutilité ; tous ceux qui, de 1867 à 1875, ont vu la jambe de de Rudder, décrivent d'une manière frappante la mobilité anormale, symptôme caractéristique des pseudarthroses flottantes, fausses articulations où les deux fragments restent absolument libres sans aucun tissu fibreux qui les réunisse. Il y avait même entre eux un écartement notable, le Dr Affenaer ayant enlevé un séquestre assez volumineux.

Parmi ceux qui constatèrent chez de Rudder l'existence d'une fausse articulation, citons Jacques Van Esschen et Jacques de Fraeye, tous deux actuellement encore domiciliés à Jabbeke.

Le premier était à cette époque jardinier au service de M. du Bus. Il portait chaque semaine à de Rudder le montant de sa pension. Plusieurs fois, il vit à nu le membre blessé. Pierre, pliant sa jambe en dessous du genou, faisait sortir de la plaie les bouts des os cassés. Prenant le pied gauche entre les mains, il le retournait presque sans effort, le talon en avant, les orteils en arrière.

Vers l'année 1872, Jacques de Fraeye fit la même constatation ; il nous esquissa, avec des gestes très expressifs, la description très nette de ces mouvements anormaux.

Mais arrêtons-nous surtout aux témoignages des médecins.

Le Dr Van Hoestenberghe, de Stalhille, médecin des pauvres de la commune de Jabbeke, eut souvent l'occasion de voir de Rudder. Les années s'écoulaient sans amener la moindre amélioration dans son état.

Au printemps de 1874, Pierre était assis au seuil de sa maisonnette, quand il vit passer le médecin de Stalhille ; il le pria d'examiner sa jambe. Le docteur l'invita à rentrer, et demeura une heure avec le blessé.

Pendant que Pierre défaisait les linges qui entouraient sa jambe, une odeur de gangrène remplit la pièce au point que le médecin fut obligé d'ouvrir l'unique fenêtre du réduit. La pâleur du malade et sa maigreur étaient extrêmes. Ses traits exprimaient la lassitude et le découragement le plus profond.

La jambe ayant été mise à nu, le médecin constata, au tiers

supérieur du tibia, une plaie oblongue à grand axe vertical et de la grandeur d'un œuf de poule. De cette ouverture découlait une sérosité purulente, brunâtre et très fétide. A l'aide d'un linge mouillé, il nettoya sommairement la plaie. Mettant alors la main gauche dans le creux poplité et prenant le bas de la jambe de la main droite, il lui imprima un mouvement en arrière. Les bouts des fragments supérieurs et inférieurs du péroné et du tibia se montrèrent dans la plaie. Tout ce qu'on pouvait voir des os était dépouillé du périoste ; les surfaces de fracture présentaient plusieurs aspérités. Saisissant ensuite de la main gauche la partie supérieure de la jambe, et prenant le talon dans la droite, le médecin put, avec la plus grande facilité, porter le talon en avant et même dépasser la demi-circonférence : ce mouvement de torsion n'avait d'autres limites que celles qu'impose la résistance des tissus mous. De Rudder lui-même, saisissant le genou de ses deux mains, fit ballotter son pied d'un mouvement de pendule, et toujours un écoulement de pus suivit ces divers mouvements. Enfin, au dos du pied, au niveau des deux premiers métatarsiens et de la partie inférieure du tarse, on voyait une autre plaie d'où suintait la même sérosité purulente. Pierre dit au docteur que, quelques semaines après l'accident, un abcès s'était montré au pied et qu'avec du pus il en était sorti « un bout de corde (1). »

Que dire à ce malheureux ? M. du Bus l'avait déjà fait examiner par plusieurs médecins : tous le déclaraient incurable et conseillaient l'amputation comme unique ressource. Le Dr de Stalhille fit de même : mais de Rudder ne voulut rien entendre. « D'ailleurs, ajouta-t-il, M. le vicomte m'a promis que le Dr Verriest, de Bruges, viendrait un de ces jours pour tâcher de me guérir. »

Le Dr Verriest vint, en effet : il immobilisa la jambe dans un appareil amidonné, laissant une fenêtre au niveau du foyer purulent de la fracture, et prescrivit des lotions fréquentes des deux plaies avec une décoction d'écorce de chêne. De Rudder fut de nouveau forcé de garder le lit.

(1) C'était probablement le tendon du gros orteil, dit le Dr Royer dans son enquête ; il constata, en effet, lors de son examen de la jambe de de Rudder, que, dans les mouvements d'extension, le gros orteil restait immobile.

A cette époque, de fréquentes consultations mirent en rapport les Drs Van Hoestenberghe et Verriest. Ils parlèrent souvent de de Rudder, auquel ils s'intéressaient tous deux. Plusieurs fois le Dr Verriest déclara à son confrère qu'il n'obtenait aucune amélioration. Il lui dit un jour que, la veille, Pierre avait irrévocablement refusé d'entrer à l'hôpital de Bruges pour se laisser amputer la jambe ; aussi avait-il renoncé à lui continuer des soins qu'il jugeait absolument inutiles : c'était vers le milieu de janvier 1875. Le Dr Van Hoestenberghe partageait cet avis.

Sans espoir de soulager ce malheureux, mais mû de commisération, il avait pris l'habitude de s'informer de son état lorsqu'il lui arrivait de passer en face de sa demeure. Une quinzaine de jours avant la dernière visite du Dr Verriest, il avait trouvé de Rudder faisant son pansement. Le bandage inamovible n'amenant aucun résultat, avait été supprimé, et le docteur, avec la même facilité qu'autrefois, ramena en avant le talon du pied gauche ; pliant ensuite la jambe dans son tiers supérieur, il fit sortir de la plaie située à ce niveau, les bouts des fragments : ils avaient toujours le même aspect d'os nécrosés. Pierre fit de nouveau ballotter son pied. Rien n'était donc changé dans sa situation, et tout espoir de guérison semblait bien définitivement perdu (1).

Le pauvre ouvrier, après avoir enduré d'affreuses tortures, avait été obligé de garder le lit une année entière. Enfin, il put se traîner sur deux béquilles. Il était resté dans cet état huit ans et deux mois.

Pierre était pieux dès son enfance. Sa confiance en la Vierge Marie n'avait pas de bornes. Ayant entendu le récit des merveilles qu'Elle opère à Lourdes-Oostacker, il sent sa confiance grandir encore et s'écrie : « Puissé-je faire ce pèlerinage ! j'obtiendrai, j'en ai la confiance, ma guérison de cette bonne Mère. »

Mais comment faire ce voyage ? La partie inférieure de la jambe tenait faiblement à la supérieure ; le pied tournait en tout sens ; les deux parties de l'os cassé étaient distantes l'une de l'autre de

(1) Cette première partie de notre récit est empruntée à la brochure du R. P. Deschamps, docteur en médecine.

0m,03, et se montraient à travers les chairs : une grande et profonde plaie était là en continuelle suppuration.

Pierre met tout son espoir en la Vierge de Lourdes. Il se prépare par des prières ferventes à ce pénible pèlerinage. Le 7 avril 1875, appuyé sur ses béquilles, aidé de sa femme, il se traîne vers la station de Jabbeke, éloignée d'une demi-heure de sa demeure. Il met trois longues heures à faire ce chemin. Trois hommes le hissent dans le wagon qui le porte à Gand. On le transporte avec peine, d'abord dans la voiture du tramway, puis dans l'omnibus de Saint-Amand, qui le dépose sur la voie de Lourdes-Oostacker.

Le pauvre estropié se trouvait sur la route bordée d'arbres, que les pèlerins parcourent le chapelet à la main. Épuisé de fatigues et de souffrances, il se traîne sur ses béquilles et avec le concours de sa femme vers la Grotte désirée. Enfin il est arrivé, et n'en pouvant plus, il se laisse tomber sur un banc. La soif le presse, il demande de l'eau de la fontaine ; il en boit et se sent un peu remis. Les autres pèlerins font trois fois, selon l'usage, le tour de la petite montagne. Pierre veut se joindre à eux ; il prend ses béquilles ; et, se traînant péniblement, il fait le tiers de ce pèlerinage, arrive ainsi devant la statue miraculeuse et s'assied sur un second banc en face de la Vierge immaculée.

Alors, de son cœur ému, montent des prières ardentes. Il demande à Dieu pardon de tous les péchés de sa vie. Puis, levant vers l'image de la Vierge un regard de confiance et d'amour, il la supplie de lui rendre la santé, afin qu'il puisse, par son travail, gagner le pain de ses enfants et de leur mère.

Tandis qu'il prie ainsi de toute son âme, Pierre sent tout son être saisi par un trouble étrange. Hors de lui-même, il se lève sans béquilles, passe entre les bancs et va se jeter à genoux devant l'image de sa Mère...

Après quelques minutes de saisissement et de prière, l'ouvrier revient à lui et s'aperçoit avec étonnement qu'il n'a pas ses béquilles et qu'il est à genoux. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, où suis-je donc ? » Puis, levant vers la Vierge un regard plein de reconnais-

sance et d'amour : « O Marie, me voici devant votre image chérie... Merci !... Merci !... » Apercevant ses béquilles, il se lève et va les déposer contre le rocher de la Grotte...

Sa femme faillit s'évanouir, les assistants pleuraient. Pierre n'entendait, ne voyait rien autour de lui ; tout entier à la prière et à la reconnaissance, il achève les trois tours du pèlerinage.

On l'arrache enfin à la Grotte, et on le conduit au château de Courtebourne, où l'on constate que la jambe est parfaitement guérie. Les deux parties disjointes se sont rapprochées, les plaies ont instantanément disparu; à peine une légère marque bleue indique la place de la fracture.

Revenu à Jabbeke, Pierre se rend d'abord à l'église pour remercier Dieu, auteur de tout bien. Il rentre ensuite dans sa pauvre chaumière, où l'a précédé la nouvelle de sa guérison. Sa fille Sylvie l'embrasse en sanglotant. La pieuse enfant avait, de grand matin, allumé des cierges devant l'image de Marie. Le petit Auguste ne reconnaît plus son père qu'il n'avait jamais vu marcher sans béquilles.

M. le Dr Affenaer, examinant la jambe de Pierre, laissa tomber de grosses larmes de ses yeux et s'écria : « Vous êtes radicalement guéri ; votre jambe est comme celle d'un enfant qui vient de naître ! Tous les remèdes humains étaient impuissants ; mais ce que ne peuvent les médecins, Marie le peut. »

Le pieux ouvrier ne peut se lasser de revenir à la Grotte bénie, où il passe des heures à remercier la Vierge ; il aime à dire à tous la puissance et la bonté de sa Bienfaitrice.

Pierre de Rudder est venu à Lourdes en pèlerinage le 9 mai 1879. C'est un Flamand de pure et sainte race, son interprète a raconté les merveilleuses suites que ce prodige eut à Jabbeke, la patrie de Pierre de Rudder. On célébra en actions de grâces dans l'église paroissiale, une neuvaine de messes chantées. L'église était pleine chaque jour; on y comptait souvent 1,500 assistants sur une population de 2,000 âmes. Ces neuf jours furent chômés presque comme le dimanche. Il y avait à Jabbeke d'assez graves désordres, des danses et beaucoup de libéraux ; il n'y a plus

de danses ni de libéraux ; les compatriotes de Pierre sont devenus bons chrétiens et bons catholiques.

Le bruit de cette guérison merveilleuse s'est répandu au loin. La science s'en est émue : trente médecins sont venus visiter Pierre de Rudder. On a compté parmi la foule des visiteurs, trois cents prêtres et quatre évêques, dont deux étrangers.

Pierre fait, presque toutes les semaines, un pèlerinage à la Grotte d'Oostacker. Quand on veut obtenir une grâce, on se recommande aux prières de ce pauvre paysan, et on lui demande de faire un pèlerinage à la Grotte.

Il y est allé près de deux cents fois.

Les méchants aussi se sont émus. Un jour, ils se sont rués sur ce brave homme et l'ont accablé de coups. Mais la persécution ne trouble pas l'homme qui a mis en Dieu sa confiance. Pierre revient toujours à sa chère Grotte d'Oostacker, et il soupire vers le jour où il lui sera donné de revenir, grâce à la charité des bonnes âmes, visiter de nouveau la vraie Grotte de Lourdes.

Cet homme simple et grand dans sa foi, invincible dans son amour et son dévouement, nous apparaît comme le type de la catholique Belgique.

Le médecin de Pierre de Rudder nous a écrit deux fois : la première fois, le 21 août; la seconde fois, le 3 septembre 1892.

Dans sa première lettre, il nous disait :

Pierre de Rudder a pris à son travail une fracture comminutive du tibia et du péroné droits. Il avait eu la jambe broyée sous un tronc d'arbre qui s'était abattu sur lui. Les fragments étaient si nombreux qu'en secouant les membres on entendait tous les os s'entre-choquer comme un sac à noisettes. La consolidation ne s'est jamais faite. Vainement M. le comte du Bus l'avait mis en traitement pendant six ans. Condamné et abandonné, cet homme était au désespoir quand j'ai eu l'occasion d'examiner sa jambe. Il n'est pas besoin d'une longue description : la moitié inférieure de la jambe avec le pied ballottait littéralement au bout du membre, au point que je pouvais faire décrire au talon plus d'un tour sur l'axe du membre. Ce mouvement n'avait de limite que la torsion des tissus mous. Après son pèlerinage, la consolidation a été complète.

Dans sa lettre du 3 septembre, le même médecin dit :

Quand Pierre de Rudder est parti en pèlerinage, il y avait huit ans qu'il traînait sa jambe après lui et qu'il marchait péniblement avec deux béquilles. Le tiers inférieur de la jambe et le pied pendaient comme une loque.

Pierre est revenu le soir même, sans béquilles et en dansant; dès le lendemain, il a fait plusieurs lieues à pied, heureux de cet exercice dont il avait été si longtemps privé.

Naturellement, je suis allé le voir, et je vous confierai que je ne croyais pas à cette guérison. Qu'ai-je trouvé ? une jambe à laquelle il ne manquait rien, si bien que si je n'avais pas examiné le malheureux auparavant, j'aurais certainement émis la conviction que cette jambe n'avait jamais été cassée.

En effet, en passant lentement les doigts sur la crête du tibia, on n'y sent pas la moindre inégalité, mais une surface parfaitement lisse de haut en bas, tout ce que l'on découvre, ce sont quelques cicatrices superficielles à la peau.

En terminant sa lettre, notre confrère nous dit :

Cette lettre vous trouvera peut-être en entrevue avec M. Zola. Si cela était, je serais heureux qu'il lise ces quelques lignes et qu'il me permette de lui dire ces quelques mots : « Monsieur, j'ai été un incroyant comme vous : le miracle de de Rudder m'a ouvert les yeux fermés jusque-là à la lumière.

« Le doute me prenait encore quelquefois, mais je me suis mis à étudier la religion chrétienne et à prier. Eh bien ! je vous le déclare sur l'honneur, je n'ai plus le moindre doute, je crois absolument, et j'ajouterai qu'avec la croyance, j'ai trouvé le bonheur, une tranquillité intérieure que je n'avais jamais connue. J'ajouterai que cette jambe est très curieuse à examiner pour quiconque a vu des consolidations de fractures. Évidemment, la sainte Vierge ne guérit pas comme le fait la nature, quelque bien qu'elle soit secondée.

« Pierre de Rudder habite entre Bruges et Ostende. Si on voulait l'examiner, il se rendrait volontiers dans une de ces deux villes, et pour ma part je me chargerais avec bonheur de l'accompagner. »

J'ai lu souvent ces deux lettres aux nombreux médecins qui m'entouraient; elles ont toujours produit une profonde impression; la plupart de mes confrères m'ont demandé de reprendre la publication de ce fait.

Dans ces derniers temps, le Dr Royer a fait une enquête sur cette guérison. Nous allons la résumer dans ses principaux détails.

L'homme à la jambe cassée et non soudée depuis huit ans

Notre confrère a voulu relever le défi qui nous avait été porté. Lorsque, devant un auditoire nombreux et mêlé, je montrais Clémentine Trouvé, qui avait été guérie subitement d'une carie des os du pied : « Mais si j'avais en main, me dit Zola, la démonstration que vous croyez tenir, je voudrais remuer le monde, amener ici les foules... »

Voilà la démonstration demandée pour un fait plus probant, si c'est possible, et cette démonstration est d'une lumineuse clarté. Ce n'est qu'avec les Belges que l'on peut obtenir des enquêtes conduites avec cette précision, avec cette méthode.

Le Dr Royer, de Lens-Saint-Rémy, n'a pas hésité à laisser sa clientèle pour se transporter à Jabbeke, et là, pendant plusieurs jours, il a recueilli tous les témoignages, sans aucune distinction d'opinion ou de personne.

Afin de donner à son enquête une empreinte de loyauté que rien n'aurait pu faire soupçonner, il a voulu la faire en commun avec un de ses confrères absolument incrédule, mais instruit et de bonne foi.

On lui a désigné le Dr Mottart de Hannut comme réalisant les conditions désirées. En conséquence, il lui a écrit la lettre suivante :

Lens-Saint-Rémy, 16 décembre 1892.

Très honoré confrère,

Je vous ai envoyé les *Annales de Lourdes* du mois d'octobre dernier, et vous avez pu y lire le récit de la guérison de de Rudder.

Je viens vous demander, cher confrère, si, dans l'intérêt de la vérité, vous voulez bien vous joindre à moi pour faire une nouvelle enquête et prendre des renseignements précis du vivant de de Rudder.

Vos convictions bien connues seront pour tous une garantie de loyauté. Cette pensée est si vraie que deux personnes de Huy me l'ont exprimée et veulent bien payer tous les frais de votre voyage.

Nous nous rendrons à Jabbeke, nous verrons les médecins qui ont soigné de Rudder.

De **RUDDER**, l'homme à la jambe cassée depuis huit ans, instantanément soudée.

Si vous me faites le plaisir d'accepter ma proposition, nous examinerons ensemble ce qu'il y a de mieux à faire pour bien connaître toute la vérité.

Recevez, etc.

Dr Royer.

Le Dr Mottart lui répond la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Je vous avoue que je n'ai pas lu la brochure dont vous me parlez; je ne dépouille qu'exceptionnellement cette volumineuse correspondance de journaux, brochures, circulaires, et malgré mes opinions qui vous sont bien connues, je ne me complais guère dans la discussion du pour et du contre.

Je ne sais rien de ce qui concerne le cas de Rudder.

Envoyez-moi de nouveau cette brochure, j'en prendrai connaissance, et je vous ferai connaître la résolution à laquelle je me serai arrêté.

Recevez, etc.

Dr Mottart.

Le 18 décembre, M. Mottart a reçu la brochure; le 19, je le rencontrai à la gare de Hannut, il avait lu la brochure et me promit une prompte réponse.

Je n'ai rien reçu depuis de mon confrère : j'appris indirectement qu'il avait décidé de ne pas donner de suite à ma proposition; je me déterminai donc à agir seul, et j'écrivis immédiatement au médecin de Stalhille et à M. le curé de Jabbeke, pour leur annoncer mon arrivée pour le 18 janvier.

Voyage

Je partis pour Bruxelles où je devais changer de train. A peine dans mon compartiment, je fus bientôt engagé dans une discussion religieuse avec un négociant qui se rendait à Bruges, par conséquent non loin de Jabbeke. Il était absolument incroyant. Comme il connaissait le flamand et le français, je le mis au courant de mon projet d'enquête et je l'engageai à venir avec moi. Il accepta ma proposition et consentit à me servir d'interprète. Je retrouvai donc l'incrédule que j'avais vainement cherché, et vous verrez dans le cité qui va suivre que certains noms apparaîtront *ici* comme celui

de Pilate dans le *Credo*. Ces témoignages réunis d'hommes aux convictions opposées donneront plus de force à nos conclusions.

Témoignages reçus

(Du Dr Van Hoestenberghe de Stalhille, localité voisine de Jabbeke)

Je montre au confrère les *Annales de Notre-Dame de Lourdes* du 12 octobre 1892, renfermant des extraits de lettres, signées de son nom, écrites au Dr Boissarie; il m'affirme qu'elles sont authentiques et qu'elles sont l'expression de la vérité.

Il nous dit ensuite :

Je n'étais pas le médecin de Pierre de Rudder, mais j'ai été le voir par curiosité, en ayant entendu parler différentes fois. Le cas me parut sans ressources, aussi bien qu'à mes collègues Affenaer et Verriert.

Pierre de Rudder avait une fracture multiple et comminutive. Le Dr Affenaer appliqua un appareil inamovible qu'il laissa en place cinq semaines. Le malade se plaignait de douleurs vives; on enleva l'appareil, et on constata une ulcération gangreneuse du pied et une à la jambe au niveau de la fracture.

Après le Dr Affenaer, le Dr Verriert, qui avait un certain renom, fut chargé par la famille du Bus de soigner de Rudder. Après un long et pénible traitement, le Dr Verriert cessa de visiter le malade, déclarant qu'il n'y avait pas d'autre remède que l'amputation.

De Rudder avait une plaie à la partie supérieure de la jambe; au fond de cette plaie, on voyait les deux os à une distance de $0^{m},03$ l'un de l'autre.

Il n'y avait pas la moindre apparence de cicatrisation; Pierre souffrait beaucoup et endurait ce mal depuis huit ans.

La partie inférieure de la jambe était mobile dans tous les sens. On pouvait relever le talon de façon à plier la jambe dans son milieu. On pouvait la tordre et ramener le talon en avant et les orteils en arrière.

Tous ces mouvements n'étaient limités que par la résistance des tissus mous.

Étant donné l'état où je l'ai vu, j'affirme que la jambe n'a pu, dans aucune hypothèse, être cicatrisée complètement, dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre ma dernière visite et le pèlerinage.

La guérison était, en effet, complète, sans le moindre cal au niveau de la fracture, sans raccourcissement, et cela dès le lendemain de ce pèlerinage.

Il y avait une plaie large au dos du pied. Cette plaie était également guérie. Si j'avais conservé quelques doutes, ils eussent été d'ailleurs complètement dissipés par le témoignage de Jean Houtsaeger, de Stalhille, que vous allez interroger. Cet homme est intelligent, ce n'est pas un dévot, et certes il n'aurait pas exagéré une déclaration qui contrariait sa manière de voir.

Jean Houtsaeger, tonnelier, à Stalhille

« Je me rappelle parfaitement, dit-il, que le 7 avril 1875, étant sur la route, je vis un mouvement inusité parmi les habitants de Jabbeke. Je demandais quelle en était la cause. On me répondit que Pierre de Rudder revenait complètement guéri.

« Alors je m'écriai : Comment, de Rudder guéri? mais j'ai encore vu sa jambe cassée la semaine dernière! Aussitôt, au milieu de la foule, je vis de Rudder revenant de la station, marchant parfaitement et sans béquilles.

— Qu'aviez-vous vu à sa jambe ?

— J'avais vu une plaie grande comme la paume de la main.

— Avez-vous bien vu que la jambe était cassée?

— Oui, Pierre a plié la jambe avec la main, de façon à faire sortir par la plaie les *deux extrémités de l'os cassé qui est venu à l'extérieur.*

— Avez-vous touché ces os du doigt?

— Non.

— Étaient-ils blancs ou noirs ?

— Ni blancs, ni noirs.

— Ces bouts étaient-ils arrondis?

— Non, ils n'étaient pas arrondis, ils avaient l'aspect d'un objet brisé.

« Pierre m'a montré comment il pouvait tourner son talon en avant et ses orteils en arrière. Il avait aussi une grande plaie sur le dos du pied. »

Cette déposition a été reçue en présence de plusieurs témoins.

Edouard Van Hooren, voisin de de Rudder

« Vous connaissez donc de Rudder?

— Oh! oui, je suis un de ses voisins.

— Avez-vous signé ce certificat? »

M. le docteur de Stalhille lui traduit le certificat suivant, rapporté dans une brochure publiée par M. Le Couvreur, curé de Saint-Laurent, à Bayeux (Calvados).

Les soussignés déclarent avoir vu, le 6 avril 1875, la jambe fracturée de de Rudder, les deux parties de l'os rompu perçaient la peau et étaient séparées par une plaie suppurante sur une longueur de $0^{m},03$. Nous déclarons également que de Rudder est revenu, le 7 avril, de son pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Oostacker parfaitement guéri. L'os était soudé, la plaie avait disparu; de Rudder pouvait marcher, se tenir debout et travailler aussi bien qu'avant son accident.

Ont signé : JULES VAN HOOREN,
ÉDOUARD VAN HOOREN, MARIE WITTIZACLE.

Jabbeke, le 25 avril 1875.

« Oui, nous avons signé ce certificat.

— Saviez-vous bien ce que vous signiez?

— Oui, oui, certainement.

— Est-ce bien le jour avant que vous l'avez vu?

— Oui, le jour avant, au soir. Je me trouvais chez Pierre avec mon fils et Marie Wittizacle.

— Qu'avez-vous vu ?

— Pierre a découvert sa jambe pour la panser, et a plié la jambe de façon à *nous montrer les deux bouts de l'os cassé à l'extérieur.*

— Ces os n'étaient pas rejoints ?

— Non. C'était toujours comme je l'avais vu auparavant. Les deux os étaient écartés, la jambe était mobile, ballottait ; on pouvait la tordre.

— Quand avez-vous vu de Rudder guéri ?

— Le lendemain du jour où j'avais vu sa jambe cassée. J'étais sur la porte de la maison quand j'ai vu Pierre revenant de son pèlerinage, marchant parfaitement et sans béquilles. »

Je demande à M. le curé :

D. — Y a-t-il actuellement à Jabbeke quelque personne incroyante ou du moins ne pratiquant pas la religion ?

R. — Non, il n'y en a actuellement aucune, mais un des signataires de l'attestation, signée également par M. de Simpel, était un libre-penseur, n'ayant aucune pratique religieuse : c'est M. de Sorge.

D. — S'est-il converti ?

R. — Non, il est mort et a même été enterré civilement. Il est vrai qu'il est mort presque subitement, et qu'il n'aurait pu se réconcilier avec l'Église, ayant perdu toute connaissance dès le premier moment de sa maladie.

M. de Simpel raconte qu'un nommé de Veisch, de Jabbeke, incrédule, qui pratiquait un peu pour faire comme les autres, lui avait dit qu'en présence de cette guérison, il fallait bien croire à la religion, et que, depuis, de Veisch avait pratiqué avec foi.

(Cette déclaration reçoit l'assentiment de plusieurs personnes présentes.)

Baltazar de Jacgher actuellement garde-barrière à Jabbeke

Baltazar de Jacgher, interrogé, déclare qu'il a aidé à transporter de Rudder dans le train, à son départ pour Oostacker.

D. — Avez-vous vu sa jambe cassée au moment du départ? Avez-vous vu si elle jouait, si le pied était ballottant ?

R. — Non, je n'ai pas vu la jambe au moment du départ pour le pèlerinage, mais j'ai vu à nu la jambe de de Rudder huit jours avant ce pèlerinage.

D. — Qu'avez-vous constaté ?

R. — J'ai constaté deux plaies, la fracture de la jambe ; l'on pouvait tordre la jambe de façon à faire tourner le talon en avant (il fait le geste pour montrer la chose).

Pierre était parti au train vers six heures du matin, et je l'ai vu descendre du train dans la soirée, je l'ai vu marcher parfaitement guéri.

Pierre Blomme, de Jabbeke, âgé de soixante-quinze ans, ancien garde-barrière

Il déclare qu'il a transporté Pierre de Rudder dans le train, avec l'aide de quelques personnes, quand celui-ci est parti en pèlerinage.

De Rudder, dont la demeure est assez éloignée de la gare, s'est reposé dans sa maisonnette de garde-barrière à côté de la gare ; là, Blomme a constaté la mobilité anormale de la jambe de de Rudder (le témoin fait le geste, montrant qu'il y avait mobilité au niveau du corps du tibia, donc en dehors des articulations), on pouvait faire ballotter la jambe.

Voyant cela, il a dit à de Rudder : « Mais que voulez-vous aller faire à Oostacker ? Restez plutôt chez vous. »

Blomme raconte qu'il a été stupéfait, le soir, de le voir descendre du train, marchant parfaitement et sans béquilles. Interrogé si ses souvenirs sont bien fidèles, s'il est bien sûr de ce qu'il affirme, s'il n'y a pas là un peu d'exagération, il proteste qu'il n'exagère en rien, qu'il est tout à fait sûr de ce qu'il affirme. Il raconte de nouveau comment il a bien constaté que la jambe était cassée.

Le pèlerinage

Le *7 avril 1875* — huit ans et deux mois s'étaient écoulés depuis l'accident — on se prépara de bon matin au pèlerinage. La femme de Pierre renouvela le pansement, et constata une fois de plus,

La foule à la fontaine.

ainsi que sa fille, le même état que la veille. Elle appliqua un emplâtre sur la plaie située au niveau de la fracture et entoura la jambe de linges. A quatre heures, on se mit en route pour la gare, et malgré l'heure matinale, Édouard Van Hooren, voisin et ami de Pierre, fidèle à la promesse faite la veille, se trouva sur son passage et causa quelques instants avec lui.

Se traînant sur ses béquilles et aidé par sa femme, de Rudder mit plus de deux heures à franchir les 2,500 mètres qui le séparaient de la station. Chemin faisant, il dut souvent, pour se reposer un peu, s'appuyer aux arbres de la grand'route. Enfin, exténué de

fatigue, il arriva à la maisonnette du garde-barrière, Pierre Blomme, où il attendit l'arrivée du train.

Sans enlever les linges, de Rudder lui fit constater les mouvements anormaux de la jambe. Interrogé plus tard par le Dr Royer, Blomme attesta qu'il y avait mobilité sous le genou, à la partie supérieure du tibia. On pouvait, à ce niveau, plier et faire ballotter la jambe. Frappé par cette constatation : « Que voulez-vous aller faire à Oostacker ? dit-il à de Rudder. Restez plutôt chez vous. »

Le garde-barrière, Pierre Blomme, Baltazar de Jaegher, employé de la gare, Jean Duclos, cordonnier à Jabbeke et la femme de Pierre hissèrent le malheureux sur le train. Jean Duclos et sa mère accompagnèrent de Rudder jusqu'à Bruges. Assis devant le blessé, Duclos certifie avoir constaté durant le voyage que la jambe de de Rudder était manifestement mobile sous le genou, que Pierre pouvait en faire tourner la partie inférieure, et que du pus fétide souillait les linges du pansement.

De Rudder arriva à Gand : on le porta avec beaucoup de peine, d'abord sur le train et puis sur l'omnibus qui faisait le service de la porte d'Anvers à Oostacker. A l'arrivée, le cocher de l'omnibus, grand et fort gaillard, le descendit seul de la voiture. Comme la jambe cassée se pliait de façon singulière, il y vit l'occasion d'une plaisanterie : « En voilà un, dit-il aux spectateurs, qui perd sa jambe. » La femme de de Rudder ajoute ce détail : le cocher manifesta bruyamment son mécontentement, à la vue du pus mêlé de sang qui avait coulé de la jambe sur le plancher de la voiture.

Voici le blessé dans l'allée qui conduit à la Grotte. Il se traîne péniblement, appuyé sur ses béquilles et aidé par sa femme. Pendant le trajet, il doit se reposer à plusieurs reprises. Enfin il arrive, exténué, et tombe plutôt qu'il ne s'assied sur un des bancs rangés devant la petite chapelle. Sa femme lui donne à boire de l'eau de la fontaine.

« J'étais assis, nous raconta-t-il, sur un des premiers bancs : ma jambe malade, qui me faisait horriblement souffrir, reposait sur

Grotte d'Oostacker. — C'est là que fut guéri de Rudder.

104 a

mes béquilles. Les pèlerins affluaient en ce moment. En passant, plusieurs firent osciller ma jambe... Ce fut un nouveau supplice pour moi. Alors je pris mes béquilles, et, aidé par ma femme, je fis deux fois le tour de la Grotte avec les autres pèlerins. Au troisième tour, mes forces faiblirent tellement que ma femme dut me saisir sous l'épaule droite, tandis qu'une autre personne (une inconnue) me prit sous l'épaule gauche ; elles me traînèrent ainsi jusqu'aux bancs. Je demandai à m'asseoir sur le second banc, pour éviter que les pèlerins ne vinssent encore toucher ma jambe. Je priai, j'implorai le pardon de tous mes péchés depuis ma jeunesse, et je demandai ma guérison pour pouvoir nourrir ma famille. »

Tout à coup, Pierre se sent troublé ; il est comme hors de lui-même ; il se lève ; il ne songe pas à ses béquilles sans lesquelles, depuis huit ans, il n'avait pas fait un seul pas ; il part, traverse les rangs des pèlerins et va s'agenouiller devant la statue de la Vierge.

Puis, stupéfait de se voir à genoux : « O mon Dieu, s'écrie-t-il, où suis-je ? » Et il se lève seul, et, sans répondre aux questions réitérées de sa femme, fait trois fois le tour de la Grotte Il était guéri !

Il se rendit aussitôt, accompagné de sa femme et suivi de nombreux pèlerins, au château de Mme la marquise Alphonse de Courtebourne. C'est là qu'on fit le premier examen du membre restauré : *la jambe et le pied, qui quelques instants auparavant étaient fort gonflés, avaient repris leur volume normal ; l'emplâtre et les bandes qui enveloppaient la jambe, étaient tombés d'eux-mêmes ; les deux plaies étaient cicatrisées ; les os rompus s'étaient subitement rejoints.*

Après cette constatation, Pierre retourne à la Grotte et fait encore trois fois le tour de la petite chapelle. Au moment du départ, il dut presser sa marche pour prendre place dans l'omnibus qui partait pour Gand.

Grande fut l'émotion qui s'empara de toute la population, à la nouvelle de cette guérison subite. De Rudder était connu de

tous les villageois. La veille encore, fête transférée de l'Annonciation, ils l'avaient vu se traîner péniblement sur ses béquilles pour aller assister à la messe ; et aujourd'hui il marche comme tout le monde.

Les voisins, ceux-là mêmes qui *la veille* avaient vu de leurs yeux les bouts d'os brisés sortir de la plaie purulente, étaient accourus ; et Pierre, assis à cette même place où il avait passé de si longues et douloureuses années, leur racontait toutes les circonstances de sa guérison. Quelques jours plus tard, le 27 avril, tous ont déclaré par écrit que « de Rudder est revenu, le 7 avril, de son pèlerinage à N.-D. de Lourdes à Oostacker, parfaitement guéri. L'os était soudé; la plaie avait disparu. De Rudder pouvait marcher, se tenir debout et travailler aussi bien qu'avant son accident. »

Le soir même, la nouvelle se répandit dans les villages voisins. Dès le lendemain matin, le Dr Affenaer était chez de Rudder. Il ne le trouva pas ; mais il le rencontra bientôt dans la demeure de M. Charles Rosseel, où de Rudder était entré en revenant de l'église.

Il examina la jambe avec le plus grand soin, et fut frappé de trouver *la face interne du tibia entièrement lisse à l'endroit de la fracture.* Il dit alors à de Rudder, devant plusieurs personnes : « Vous êtes entièrement guéri. Votre jambe a été fortement consolidée. Elle est comme celle d'un enfant, et non d'un homme dont la jambe a été brisée. Les moyens humains étaient impuissants à vous rendre la marche ; mais ce que ne peuvent faire les médecins, Marie le peut. En voyant un tel prodige, d'incrédule qu'on était, on se sent devenir croyant. »

A l'annonce de cet événement, le Dr Van Hoestenberghe refusa d'abord d'y ajouter foi. Mais le 9 avril, surlendemain de la guérison, les nouvelles se précisant, il résolut d'aller voir.

Il trouva Pierre dans son jardin, maniant la bêche et le râteau. Quand ils furent rentrés dans la maison, l'impotent de la veille se mit à gambader pour montrer combien sa guérison était complète. Le Dr Van Hoestenberghe examina la jambe : *pas de raccourcis-*

sement ; une cicatrice sous le genou ; une autre plus grande au dos du pied. Passant attentivement les doigts le long de la surface interne du tibia, il put constater, comme son confrère d'Oudenbourg, *que cette surface était entièrement lisse à l'endroit de la fracture.* Pierre était donc radicalement guéri. Bien des fois le Dr de Stalhille le rencontra depuis : de Rudder n'accusait pas la moindre claudication ; il avait la marche peu élégante que les terrassiers contractent en poussant la brouette ; mais les témoins sont unanimes à dire qu'il avait cette marche avant son accident.

Après sa guérison, Pierre de Rudder vécut encore vingt-trois ans. Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à faire l'éloge de sa parfaite honnêteté, de son ardeur au travail, et de sa piété reconnaissante envers la sainte Vierge. Mme la vicomtesse du Bus de Ghisignies, au service de qui Pierre a travaillé jusqu'à sa mort, nous a raconté qu'elle fut souvent obligée de le modérer, tant il était courageux à la besogne, malgré son âge avancé. Il songeait à fêter son quatre centième pèlerinage d'action de grâces à Oostacker, quand il fut atteint d'une pneumonie grave. Pierre de Rudder mourut, le 22 mars 1898, à l'âge de soixante-quinze ans et fut inhumé au cimetière de Jabbeke, le 25, jour de l'Annonciation.

Le 24 mai 1899, quatorze mois après sa mort, le corps de de Rudder fut exhumé, le Dr Van Hoestenberghe, de Stalhille, détacha les deux jambes et les emporta pour les examiner avec soin. Les photographies que nous reproduisons donnent une image très exacte des deux os de la jambe.

On voit que :

1° Les deux tibias ont exactement la même longueur, malgré l'élimination d'un séquestre ;

2° Les fragments supérieurs du tibia et du péroné, déplacés dans le sens antéro-postérieur, débordent en arrière les fragments inférieurs ; mais dans son ensemble l'axe vertical de la jambe gauche conserve la même direction que l'axe de la jambe droite : la transmission du poids du corps se faisait donc aussi normalement à gauche qu'à droite, et par conséquent le déplacement n'avait

aucun retentissement fâcheux sur la marche. Libres pendant plus de huit ans, les fragments supérieurs des deux os, tirés en arrière par les puissants muscles postérieurs de la cuisse, avaient pris une direction vicieuse; on le constate à la surface d'articulation de la tête du péroné avec le tibia; cette surface, usée par les frottements anormaux, est devenue au moins une fois plus large à gauche qu'à droite;

Grâce au déplacement, la direction vicieuse des fragments supérieurs est corrigée par celle des fragments inférieurs, et l'axe du membre, comme nous le disions, reste normal;

3° Le déplacement entraînait nécessairement deux saillies du tibia : l'une en avant, celle du fragment inférieur; l'autre en arrière, celle du fragment supérieur. La *saillie antérieure* est arrondie : anguleuse, elle eût été, pour les téguments, une cause perpétuelle de blessures. La *saillie postérieure*, au contraire, forme un angle fortement saillant; mais perdue dans les muscles du mollet, elle n'a présenté aucun inconvénient. Aussi Pierre de Rudder n'a-t-il jamais éprouvé ni douleurs, ni gêne quelconque à l'endroit de la fracture, depuis le jour de la guérison jusqu'à la fin de sa vie.

Ainsi, toutes les preuves sont réunies pour donner à cette guérison un caractère de certitude qu'il est difficile d'atteindre. Chacun peut reprendre cette enquête, la conduire à son gré. Jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé une note contradictoire.

AMÉLIE CHAGNON, DE POITIERS

(*Pèlerinage national de 1891*)

Plaie et carie du pied. — Tumeur blanche du genou. — Guérison instantanée le 21 août

La guérison d'Amélie Chagnon est peut-être une des plus importantes qui aient été constatées à Lourdes. Elle peut prendre rang à côté des grandes guérisons de la Belgique, à côté de celles de de Rudder et de Joachime Dehant.

Elle est d'une date plus récente ; elle s'est passée sous nos yeux.

Nous avons pu retrouver les principaux témoins, interroger les médecins qui l'avaient observée. Nous avons recueilli de la bouche d'Amélie les détails de ce grand événement.

Tous les témoignages concordent.

Cette jeune fille est arrivée à Lourdes le 21 août, au matin. Le même jour, à trois heures de l'après-midi, elle est entrée dans la piscine. On a constaté à ce moment qu'elle avait au pied une carie des os, une plaie profonde qui suppurait abondamment et avait taché les linges et le bas qui la recouvraient. Elle avait de plus une tumeur blanche du genou.

Il fallut étendre la jeune fille sur un drap pour la mettre dans l'eau. Elle ne pouvait s'appuyer sur sa jambe. Au bout de quelques instants d'immersion, Amélie s'est redressée seule, ne conservant aucune trace de ces graves lésions. *Caries, plaies, tubercules des os, articulations détruites,* tout a été réparé dans quelques instants.

La plaie était remplacée par une cicatrice solide. L'os carié, mobile, qui dessinait une traînée bleuâtre sous la peau, avait repris son aspect, sa consistance. Il s'était soudé aux parties voisines. Au genou, plus de gonflement, plus de douleur ; une articulation absolument saine.

La jeune fille a pu chausser immédiatement des bottines qu'elle

n'avait pas mises depuis bien des années, et marcher sans aucune gène.

Cent personnes affirment le fait.

Nous suivons cette maladie jour par jour, heure par heure, jusqu'au moment de sa guérison dans la piscine.

Depuis cette époque, la jeune fille n'a pas cessé de vivre sous les yeux des mêmes personnes, témoins de sa guérison, comme elles l'avaient été de sa maladie. Les médecins apportent aussi leur témoignage : ils ne font ni restriction, ni réserve.

Le fait matériel est évident, palpable. Le résultat acquis est au-dessus de nos vaines discussions. Cet exemple va nous montrer à quel degré de certitude on peut arriver en accumulant les preuves et les affirmations qui viennent se grouper autour d'un même fait.

*
* *

Tout dans la vie de cette jeune fille converge vers ce grand événement. On peut écrire son histoire en faisant le récit de sa maladie et de sa guérison.

Jusqu'à treize ans, c'est la préparation éloignée. Sa constitution lymphatique se dessine, sa piété se révèle chaque jour davantage.

De treize à dix-sept ans, c'est l'évolution lente, implacable de ce mal cruel que rien ne peut enrayer.

A dix-sept ans, le pèlerinage et la guérison.

Après quelques mois de séjour dans le monde, où elle rend témoignage des grâces reçues, c'est la vie cachée, la vie religieuse ; elle conserve désormais dans le silence et le recueillement le dépôt de ces faveurs exceptionnelles.

Les premières années

Amélie Chagnon est née le 17 septembre 1874. Élevée par une mère très pieuse, confiée plus tard à la direction des Sœurs de la

Sagesse, à Montmorillon, elle n'a conservé de ses premières années qu'un souvenir, celui de son amour pour la sainte Vierge.

« Je l'aimais, nous dit-elle, par attrait naturel. Je n'aurais pas « pu ne pas l'aimer. C'était pour moi un sentiment irrésis- « tible d'une grande douceur.

« Ma mère et moi, nous faisions chaque jour notre prière devant « une statue de la sainte Vierge, statue fort ancienne, seul héri- « tage que j'ai recueilli et que j'ai transmis à ma tante, qui le « conserve précieu- « sement. »

Une mère qui prie à côté de sa fille.

Pendant que son âme s'ouvrait ainsi aux premières inspirations de la grâce, on observait chez elle les manifestations d'un tempérament lymphatique très accusé.

Elle avait des ophtalmies fréquentes, des eczémas, des glandes engorgées. C'était le prélude d'accidents plus graves qui allaient éclater pendant son adolescence.

Elle perdit sa mère fort jeune; elle avait à peine dix ans. « Je « me souviens, nous dit-elle, que dans ses derniers instants, avant « d'entrer en agonie, ma mère eut encore la force de demander « que l'on récitât auprès d'elle les litanies de la sainte Vierge.

« Au milieu des litanies, elle s'interrompit un moment pour me « consoler en me disant : Ne pleure pas, mon enfant, je suis « heureuse, je vais voir le bon Dieu et la sainte Vierge.

« Aux dernières invocations, elle expirait avec un grand calme. »

Avant de mourir, sa mère avait demandé à sa sœur de prendre avec elle son enfant.

Quelques mois après, Amélie, recueillie par sa tante Augustine Doucelin, était placée, à l'âge de onze ans, à l'ouvroir des Sœurs du Sacré-Cœur de Poitiers. C'est là qu'elle fit sa première communion en 1886, dans de grands sentiments de piété. Elle était tellement pénétrée de l'importance de ce grand acte, qu'elle s'évanouit après sa confession générale. Le lendemain, en revenant de la sainte Table, elle eut l'intuition bien nette de sa vocation religieuse; elle crut comprendre que Dieu l'appelait au Sacré-Cœur.

La maladie de 1887 à 1891

C'est à treize ans et demi qu'Amélie ressent les premières atteintes de son mal. Le pied devient rouge, douloureux. Sa tante, en service chez Mme Villedon, essaie de lui donner, pendant un an, les premiers soins.

Le mal restait stationnaire. Pensant alors qu'un changement d'air et de régime pourrait avoir une influence salutaire, elle place sa nièce chez Mlle Mounier, femme très pieuse, pleine de bonté, qui, autant qu'elle le put, adoucit pour cette enfant les fatigues du service.

Amélie est restée dix-huit mois chez Mlle Mounier. Elle passait, avec sa maîtresse, l'hiver à Poitiers, l'été à Parthenay. A Parthenay, le Dr Gaillard soignait la jeune fille; mais, malgré tous les soins, le mal empirait. Amélie se traînait péniblement, tout travail lui devenait impossible; il fallut se résigner à entrer à l'hôpital le 28 octobre 1890.

Depuis trois mois, du reste, une complication nouvelle et grave était survenue, une tumeur blanche du genou venait compliquer la carie du pied. En entrant chez les hospitalières de Poitiers, la jeune fille dit à sa tante : « Je crois que ma maladie est un appel du bon Dieu; je m'étais relâchée dans mes pratiques de piété, j'avais besoin d'un avertissement. C'est pour mon bien que le bon Dieu m'éprouve. »

Pendant un an, on met en œuvre tous les traitements usités en

Sœur Amélie CHAGNON, du Sacré-Cœur.

pareil cas. C'est d'abord le Dr de Lamardière, qui reconnaît bientôt que le mal est incurable, puisqu'il a sa source dans une disposition générale de l'économie, c'est ensuite le Dr Dupont qui applique des révulsifs, des pointes de feu. Rien n'y fait.

L'os du pied suppure toujours, il est carié dans toute son étendue, il commence à se détacher des parties voisines; en appuyant sur une extrémité, on fait basculer l'autre; il est mobile dans tous les sens. Le Dr Gaillard nous a dit : « Je l'ai tenu souvent au bout de mes pinces, j'ai été tenté de l'enlever, mais l'écoulement assez abondant de sang que je provoquais m'a toujours arrêté, et j'ai préféré laisser faire cette opération à l'hôpital. »

Ce n'était pas seulement le pied qui était malade, c'était aussi le genou; il fallait également traiter la tumeur blanche.

On avait emprisonné le genou, la jambe dans un appareil inamovible, et la jeune fille marchait péniblement avec des béquilles.

Mais après quelques mois de cette immobilité qui ne donnait pas de résultat, on enlève l'appareil. La douleur est plus intolérable, tout mouvement impossible, et, avant le pèlerinage, la jeune fille reste trois mois sans quitter le lit. Pendant cette longue maladie, on fait des prières, des neuvaines, mais la pensée de la jeune fille est constamment tournée vers Lourdes. C'est là qu'elle doit guérir, elle en a la certitude.

Elle attend avec impatience le moment du pèlerinage, elle supplie son médecin de suspendre jusque-là toute tentative : « Il est inutile de faire de nouveaux remèdes, je serais guérie à Lourdes. »

Où a-t-elle puisé cette confiance?

En 1889, elle était venue une première fois avec sa tante, pendant le pèlerinage national; son pied était malade, elle marchait péniblement... elle n'avait obtenu aucune amélioration.

Ce premier essai ne pouvait l'encourager, et cependant elle ne doute pas, elle affirme à tout le monde qu'elle sera guérie.

Au point de vue des probabilités humaines, cette affirmation est une folie. Mais le résultat donnera raison aux affirmations de cette enfant, et ses pressentiments ne la tromperont pas.

Le pèlerinage. — La guérison.

L'heure du pèlerinage est arrivée. Le 20 août, on fait un dernier pansement, on lave la plaie, on met dessus de la vaseline, on change les bandes, les linges; Sœur Marie de la Croix et Sœur Marie de Saint-Augustin qui ont la direction de la salle, donnent à la malade les derniers soins. Dans l'après-midi, on la prend sur un matelas pour la déposer sur une charrette et la transporter ainsi à la gare.

Amélie annonce tout haut sa guérison; elle enverra une dépêche pour en donner la nouvelle; elle emporte des bottines neuves qu'elle a fait faire pour les mettre au retour. Des bottines! il y a quatre ans qu'elle n'en a pas mis. On la couche dans le wagon sur son matelas. MM. Rigaud et Audibert montent avec elle dans le même compartiment. Pendant la route, Mme de Rœderer, Mme de la Salinière, plusieurs autres dames qui la connaissent viennent prendre de ses nouvelles, et ne la perdent pas de vue un instant; elles la suivront à l'hôpital, aux piscines.

On arrive à Lourdes le 21 août, à neuf heures du matin. Amélie est couchée sur un brancard au sortir du wagon et portée à la Grotte. C'est dans l'après-midi seulement qu'elle peut aller à la piscine. Elle demande à Mme de la Salinière de vouloir bien la baigner. *Il est trois heures, un vendredi.* On défait son pansement: toutes les compresses, les bandes qui entourent son pied sont traversées par le pus qui s'est écoulé de la plaie, le bas lui-même est taché. Pendant le voyage, la suppuration a été plus abondante.

On dépose sur un drap la jeune fille qui ne peut s'appuyer sur sa jambe. On la soulève ainsi pour la plonger dans l'eau. Un saisissement profond s'empare d'elle, elle perd en partie connaissance. Cependant, les douleurs violentes qu'elle ressent dans sa jambe la raniment bientôt; elle répond aux prières que l'on récite pour elle, on la reprend pour la retirer. « Mais je ne suis pas guérie, dit-elle, remettez-moi dans l'eau. » On se rend à ses désirs, on la

remet dans la piscine. Ses douleurs sont tout d'abord plus violentes, son genou craque, il lui semble qu'un liquide brûlant s'écoule de son pied; puis, subitement le calme se fait.

« Je suis guérie! » dit-elle aux dames qui l'entourent, et aussitôt laissant le drap qui la soutenait, elle se relève; son regard rencontre une image de la sainte Vierge qui était en face d'elle, il s'y fixe longuement, et sa pensée s'élève vers sa bienfaitrice dans un profond sentiment de reconnaissance.

On regarde son pied, il n'y a plus de plaie, mais une cicatrice

Les piscines de Lourdes.

solide. Le genou est revenu à son état normal, plus de gonflement, de douleur ; la jeune fille s'appuie facilement dessus.

Mme de la Salinière a bien voulu nous donner des détails très précis sur le moment et le mécanisme de cette guérison.

Nous étions six personnes, nous dit-elle, pour soutenir sur son drap la jeune fille dans l'eau : Mlle de Chabot et moi du côté de la tête; Mme de Ricard et une autre dame, dont j'oublie le nom, du côté des pieds. Deux religieuses nous prêtaient leur concours.

Entre les deux immersions, au moment où nous avions soulevé l'enfant, toujours sur son drap, pour la retirer de l'eau, *j'apercevais très distinctement sur son pied nu la plaie qui existait toujours.* Sur les instances d'Amélie, qui nous disait d'un ton suppliant : « Si vous vouliez me remettre dans l'eau, je suis sûre que je guérirai, » nous redescendîmes les trois marches de la piscine déjà remontées.

Pendant cette seconde immersion, Amélie pria selon son inspiration; et nous, nous suivions ses prières. Au bout d'une minute ou deux, quel ne fut pas notre étonnement de voir la jeune fille sauter hors du drap et marcher en me disant : « Je ne sens plus rien, la sainte Vierge m'a guérie... »

Je me mis immédiatement à genou pour examiner son pied, et je vis très distinctement *une surface rose qui paraissait tout fraîchement cicatrisée, sa forme était celle d'une cuvette, grande comme une pièce de deux francs, entourée d'un bourrelet saillant, mais le tout bien sain et parfaitement net.* Nous regardons le genou, rien, rien, que les traces des pointes de feu.

La guérison s'est faite réellement sous les yeux des six personnes qui entouraient en ce moment la jeune fille.

Amélie se rend aussitôt à la Grotte, qu'on ouvre devant elle. Elle s'agenouille sur ce genou qui la faisait tant souffrir; elle reste longtemps à remercier sa Vierge bien-aimée.

Au bout d'une demi-heure, elle vient au bureau des médecins, portant avec elle les linges tout maculés de pus qui enveloppaient son pied; elle nous montre ses certificats qui déclarent qu'elle est atteinte de tumeur blanche du genou et d'une plaie avec carie des os.

Nous cherchons vainement la trace de ces lésions. Il n'y a rien au pied, rien au genou; la cicatrice n'a même plus ce bourrelet saillant que l'on a constaté au sortir de la piscine. La guérison se continue et se complète à vue d'œil. Elle a été instantanée dans ses parties essentielles. Ce que nous constatons à Lourdes, les médecins de Poitiers vont le constater à leur tour.

Dans un certificat dont on peut souligner tous les termes, le

Dr Dupont nous dit : « Je donnais depuis plusieurs mois mes soins à Mlle Amélie Chagnon, pour une carie de l'os du pied et une tumeur blanche du genou. J'étais décidé à pratiquer l'extraction complète de l'os malade et à faire des injections de chlorure de zinc dans les tissus du genou (1).

« La jeune fille me pria de différer ces opérations jusqu'à son retour de Lourdes. La veille de son départ, je la vis souffrir tellement que je me demandai comment elle pourrait supporter les fatigues du voyage ; il y avait plusieurs mois qu'elle ne quittait pas

(1) *Certificat du Dr Dupont.* — Je soussigné, Pierre Dupont, docteur en médecine à Poitiers (Vienne), certifie que Mlle Amélie Chagnon était atteinte :

1° D'une arthrite du genou gauche, de nature scrofulo-tuberculeuse avec gonflement énorme de l'articulation, surtout au niveau des culs-de-sac, sensibilité excessive au toucher, tendance à luxation et développement considérable de fongosités ;

2° D'une carie du deuxième métatarsien gauche avec trajet fistuleux et suppuration osseuse.

Je donnais depuis plusieurs mois déjà mes soins à cette jeune fille. J'avais tout d'abord employé les vésicatoires, puis les pointes de feu profondes, enfin appliqué sur toute la longueur du membre un appareil inamovible que je retirai, il y a un mois et demi environ, sans le moindre résultat. Les douleurs articulaires étaient toujours très vives, l'empâtement persistait et les fongosités semblaient même avoir augmenté.

L'état du pied était le même. J'avais donc décidé, lorsque l'état général serait amélioré sous l'influence du régime et d'une médication appropriée, de pratiquer l'extraction complète du deuxième métatarsien et ensuite de faire des injections interstitielles de chlorure de zinc dans les tissus du genou.

Lorsque je prévins cette jeune fille de la nécessité de subir ces diverses opérations, elle me pria de les différer, parce qu'elle était dans l'intention d'aller à Lourdes. Je me conformai tout naturellement à son désir, et, au moment où elle partit, elle ne quittait pas son lit ; la suppuration du pied persistait, et l'état du genou était tel que je l'ai décrit plus haut.

La veille du départ, je la vis souffrir tellement que j'éprouvai une certaine appréhension et me demandai comment elle pourrait supporter les fatigues du voyage.

A son retour, voici les constatations exactes que je fis : le trajet fistuleux qui était d'environ 0m,02 avait disparu. La cicatrisation était complète, nette, solide. Aucune sensibilité à la pression sur les différentes parties de l'articulation.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent rapport que je certifie conforme à la vérité.

Poitiers, 30 août 1891.

Signé : Dupont.

Le Dr Gaillard résume son impression dans les lignes suivantes :

Je soussigné, Hyacinthe-Joseph Gaillard, docteur en médecine de la Faculté de Paris, habitant la ville de Parthenay (Deux-Sèvres), certifie que Mlle Amélie Chagnon, âgée de dix-sept ans, demeurant à Poitiers, à laquelle j'ai donné mes soins pour une ostrite des os du pied gauche et une arthrite chronique du genou, est complètement guérie et qu'il ne reste aucune trace de ces deux affections. La plaie du pied offre une cicatrice solide, et le genou a le même volume que le droit ; les mouvements sont libres et normaux dans les deux articulations.

En foi de quoi, je lui ai délivré le présent certificat pour servir et valoir ce que de droit.

Parthenay, 5 septembre 1891.

Signé : Dr Gaillard.

le lit. A son retour, la fistule du pied était fermée, la cicatrisation était *complète, nette, solide.* Aucune sensibilité sur le parcours de l'os. Au genou, tous les mouvements sont possibles sans douleur. La jeune fille se met à genoux, se relève, marche sans éprouver la plus légère souffrance. »

Nous avons revu dans ces derniers temps nos confrères de Poitiers. Le Dr Gaillard nous a rappelé les tentatives qu'il avait

Pèlerinage du Mans.

faites pour extraire cet os qui ne paraissait tenir que par quelques fibres.

Le Dr Dupont, en nous répétant les termes si précis de son certificat, nous a dit : « J'ai reçu plus de cent lettres dans lesquelles on me demandait des renseignements sur ce fait. La plupart de ces lettres étaient signées par des confrères. A tous, je répondais : La maladie et la guérison sont indiscutables. Pour les interpréter, il n'est pas nécessaire d'être médecin. Il suffit d'avoir vu la plaie et la tumeur blanche le jour du départ, et quatre jours après

d'avoir touché cette cicatrice solide qui remplaçait la plaie, de n'avoir plus trouvé aucune trace de la tumeur blanche.

« Ce que j'ai vu, ajoutait-il, toutes les personnes qui vivent dans l'entourage de cette enfant l'ont vu comme moi. » Nous avons interrogé les Sœurs de l'hôpital, celles qui, le matin du départ, avaient pansé la plaie ; leurs affirmations ont été tout aussi formelles.

Enfin les religieuses qui ont accompagné l'enfant pendant le voyage, les dames qui faisaient partie du pèlerinage ont observé de plus près encore le moment précis de la guérison.

A son retour de Lourdes, Amélie rentre chez sa tante. Là, pendant trois mois, elle reçoit chaque jour de nombreuses visites, elle montre son pied à toutes les personnes qui viennent la voir.

A la fin de novembre 1891, elle est admise chez les religieuses du Sacré-Cœur comme postulante. Elle y reste jusqu'au mois d'août 1893. Pendant deux ans, sa vie s'écoule sous les yeux des mêmes témoins, et l'on constate que non seulement tous les accidents passés sont bien effacés, mais que sa santé a subi une transformation complète.

Mme de la Salinière, qui assistait à la prise d'habit le 8 novembre 1892, nous écrivait : « J'ai assisté au Sacré-Cœur à une touchante cérémonie. Amélie Chagnon, une de nos miraculées de l'année dernière, a pris l'habit.

La sainte Vierge ne fait pas les choses à demi, cette chère enfant respire la santé. »

Une visite au Sacré-Cœur du Mans, le 2 novembre 1893

Depuis le mois d'août, Amélie est au Sacré-Cœur du Mans. C'est là que je suis allé la voir le 2 novembre. J'ai quelque peine à reconnaître ma jeune fille de Lourdes. Celle que j'avais vue au sortir des piscines était une jeune fille pâle, amaigrie. Ses plaies étaient cicatrisées, mais les traces de ses longues souffrances étaient mal effacées.

Deux ans se sont écoulés. Amélie a pris de l'embonpoint, des couleurs, et je me dis comme Mme de la Salinière « que la sainte Vierge ne fait pas les choses à demi. »

Elle ne m'attendait pas ; elle est émue, surprise, intimidée. Mon nom lui rappelle les grands souvenirs du 21 août 1891.

« Ne désirez-vous pas, lui dis-je, revenir à Lourdes ?

— Non, c'est contraire désormais à ma vocation, et si j'y revenais, c'est que je serais malade.

Avant de prendre l'habit, la Supérieure de Poitiers m'a offert, en présence de M. Périvier, vicaire général, de m'y envoyer. J'ai refusé.

— Mais, vous devez un pèlerinage d'actions de grâces?

— Je me suis arrangée pour cela avec la sainte Vierge. Ma tante y est revenue à ma place.

— Avez-vous lu ce qu'on a publié sur votre guérison ?

— Non, je n'ai rien lu. J'ignore si l'on a publié quelque chose sur moi.

— Quel est le souvenir qui se présente le plus souvent à votre esprit ?

— C'est celui de ce tableau, qui était en face de moi, quand j'étais dans la piscine, et sur lequel mes yeux se sont arrêtés quand je me suis relevée. Je le vois sans cesse devant moi.

— Sentez-vous parfois peser sur vous le poids des grâces que vous avez reçues ?

— Non, je suis heureuse d'avoir pu suivre ma vocation. Je sens bien quelquefois que le démon n'est pas content, mais que m'importe ? »

La Sœur qui est avec elle, ajoute : notre vocation nous commande la joie extérieure, l'oubli de nous-même, une générosité sans limites. Nous nous devons à nos élèves. Les questions personnelles ne doivent pas avoir de place parmi nous.

Je prolonge mon interrogatoire ; je multiplie mes questions : je les répète sous vingt formes différentes. La religieuse qui assiste à notre entretien trouve que j'abuse, mais Amélie ne témoigne ni lassitude, ni impatience ; c'est toujours le même calme, la même

simplicité. Si je m'arrête, elle se tait. Si j'interroge de nouveau, elle répond d'un mot ; mais elle répond sans jamais se mettre en scène. Elle est bien dans l'esprit de sa règle, et chez elle, le côté personnel est absolument effacé.

C'est une âme d'une limpidité parfaite, un pur cristal qu'aucun souffle ne peut altérer.

— Avez-vous oublié quelque chose dans vos réponses ?

Les Angevines à Lourdes.

— Non ; cependant j'ai oublié de vous dire qu'à quatorze ans j'avais été reçue enfant de Marie, et que, depuis ce jour, j'avais toujours récité le petit office de l'Immaculée Conception. C'est le seul point que j'ai omis, et c'est le plus important.

— Que faites-vous dans la Communauté ?

— Je suis employée à l'infirmerie comme auxiliaire. »

Chacune de ces réponses, chaque trait nouveau, fait surgir dans mon esprit une comparaison qui s'impose. N'avais-je pas devant moi comme la reproduction dans ses grandes lignes de la figure de Bernadette ?

Comme Bernadette, Amélie avait quitté le monde pour conserver le dépôt des grâces qu'elle avait reçues. Mais auparavant elle avait mis au grand jour le caractère de sa guérison. Elle s'était prêtée à tous les interrogatoires ; elle s'y prêtait encore sans aucune marque de lassitude ou d'ennui.

Comme Bernadette, elle était attachée à l'infirmerie, afin que sa vie pût s'écouler sous les yeux des médecins.

Enfin elle ne doit pas revoir la Grotte où sa pensée se reporte sans cesse. Et les lignes que nous écrivons sur elle ne seront jamais mises sous ses yeux.

Au Sacré-Cœur du Mans, comme les Sœurs de Nevers, avec elle, comme avec Bernadette, on parle peu de Lourdes, jamais de sa guérison. Elle passe inaperçue. C'est une novice que rien ne distingue ; rien ne vient altérer la paix de son âme.

J'ai dû, sans doute, troubler un instant le calme absolu de sa retraite. J'en ai surpris l'aveu, le seul qui lui soit échappé. A la fin d'une séance où je l'avais retenue plus longtemps, je lui demandai quelle impression mon interrogatoire laissait dans son esprit.

Elle ne répondit pas. Pressée davantage, elle me dit : « J'ai hâte que ce soit fini. »

Bernadette, parfois aussi, avait hâte d'arriver à la fin, de retrouver sa solitude, de se soustraire à une mise en scène trop prolongée.

Résumé et conclusions

Quand on rencontre une de ces guérisons, éclatantes comme la lumière, on saisit plus aisément les grandes lignes du plan divin auquel elles correspondent. On suit la trace d'une préparation éloignée. La guérison n'est plus un fait isolé dans l'existence, mais un point culminant vers lequel tout converge. La vie se divise en deux parts :

Dans la première, on monte, on monte sans cesse vers ce sommet en se dégageant chaque jour des liens qui fixent à la terre ;

dans la seconde, on s'éloigne lentement, à regret, de ces cimes, comme éblouis de ces hautes visions ; on rend désormais témoignage des vérités entrevues et des faveurs reçues.

Il en a été ainsi pour Amélie Chagnon.

Ce grand jour du 21 août 1891 est le point culminant de sa vie. Pendant toute sa jeunesse, elle s'est préparée à l'événement qui devait s'accomplir ce jour-là, préparée par la prière et la souffrance, les grandes voies du ciel. Jusque-là, un seul sentiment remplit son âme : l'amour de la sainte Vierge. « Je l'aimais, nous dit-elle, par attrait naturel ; c'était un besoin pour moi. » Elle avait reçu cet amour en héritage ; c'est la dernière pensée que sa mère lui a léguée en mourant.

La maladie vient avec l'adolescence, elle l'accepte comme un avertissement du ciel. « Je crois, ma tante, que cette maladie est un appel du bon Dieu ; je m'étais relâchée. »

Elle aurait pu avoir une maladie intérieure ; mais non ! Elle doit servir d'enseignement, il faut que son mal soit visible pour tous. Elle aura une plaie extérieure qui suppurera pendant plusieurs années, une plaie dans laquelle les médecins enfonceront leurs stylets, que tout le monde pourra voir et toucher, comme on pourra voir et toucher la tumeur blanche du genou.

Ce n'est pas dans sa famille qu'elle est soignée, mais dans un hôpital. Là, tous les moyens de contrôle abondent, les médecins opèrent sous les yeux de nombreux témoins.

C'est encore de l'hôpital qu'elle part pour son pèlerinage, accompagnée des religieuses, des dames qui l'ont visitée pendant sa maladie et qui l'accompagneront jusque dans la piscine, qui enlèveront son pansement fait de la veille, toucheront sa plaie et la verront en quelques secondes disparaître complètement, en laissant une empreinte qui n'est plus que la trace et le témoignage du mal disparu.

Immédiatement au sortir des piscines, les médecins qui se trouvent à Lourdes constatent le caractère de cette cicatrice qui n'a que quelques instants de durée et qui a la solidité et l'aspect d'une cicatrice ancienne.

A Poitiers, les médecins de la jeune fille sont renversés par ces changements si subits.

Amélie reste trois mois chez sa tante, près de deux ans comme aspirante ou novice au Sacré-Cœur. Elle revoit les religieuses qui l'ont soignée, toutes les personnes qui l'ont connue, des curieux en grand nombre, elle répète à chaque instant du jour le récit de sa guérison.

Mme de la Salinière nous écrit : Au mois de septembre, quelques jours après le pèlerinage, Amélie vint me voir. J'examinai son pied, la plaie n'était plus rose, mais de couleur naturelle, elle présentait l'aspect d'une ancienne cicatrice, le bourrelet avait disparu.

La jeune fille fit avec nous des courses à pied de plus de quatre kilomètres, rien ne la fatiguait...

Parmi les guérisons si nombreuses que nous observons à Lourdes, il en est chaque année quelques-unes qui semblent jeter un éclat plus vif, et marquer d'un sillon plus lumineux la voie que nous parcourons. Plus on les étudie, plus on les creuse, plus l'action providentielle devient évidente.

Elles sont souvent le point de départ de conversions signalées. Savez-vous, disais-je à Amélie, si quelques personnes ont été ramenées vers Dieu par votre guérison ?

« On m'a dit qu'un médecin, venu à Lourdes en incrédule, s'était converti. Je l'ai vu pendant mon pèlerinage constamment autour de moi, m'examinant, m'interrogeant, profondément intéressé par tous les détails que je lui donnais. » Les nombreuses lettres que les médecins de Poitiers ont reçues de leurs confrères témoignent d'une préoccupation qui a dû porter ses fruits.

C'est nous, du reste, médecins, que les faits de cette nature doivent impressionner davantage. Les mots de carie ou de tumeur blanche peuvent ne réveiller dans l'esprit du public que des notions confuses, mais nous savons que ni le génie de l'homme, ni toutes les forces de la nature ne peuvent effacer en un instant de semblables lésions.

Cette guérison nous réserve encore une leçon plus haute. Le temps a consacré tous ces résultats. Depuis deux ans et plus, il

n'y a pas eu de rechute. On peut donc, en écrivant l'histoire de cette jeune fille, établir qu'il y eut un jour, une heure dans sa vie où elle a vu s'opérer en elle un changement complet.

Non seulement ces accidents extérieurs, manifestation d'une diathèse profonde, qui imprégnait son économie, ont disparu; mais il s'est fait en elle une sorte de rénovation qui l'a mise pour jamais à l'abri des atteintes passées.

Ces résultats ne sont pas à notre portée. Nous sommes directement visés par ces enseignements. Vainement nous chercherions à nous dérober, nous sommes atteints.

Il y a trente ans, combien étions-nous de médecins à nous incliner devant les guérisons de Lourdes? Combien sommes-nous aujourd'hui? Il se fait chaque jour des brèches plus profondes dans les rangs des irréconciliables; quand la raison est touchée, le cœur ne tarde pas à suivre.

MARIE LEMARCHAND (Élise Rouquet de Zola)

Guérison d'un lupus

Marie Lemarchand arrivait le 21 août 1892, avec un lupus qui couvrait toute la joue droite, les lèvres, une partie de la bouche. Elle avait, de plus, dans les poumons, des signes certains de tubercules. Son médecin, le Dr La Nëele, de Caen, nous disait qu'il considérait cette malade comme absolument incurable. L'aspect repoussant de Marie Lemarchand devait tenter la plume du romancier qui se trouvait en ce moment à Lourdes et lui offrir un thème à développement facile. Il nous la montre dans le wagon du départ « avec son lupus qui avait envahi le nez et la bouche ; une ulcération lente s'étalant sans cesse sous les croûtes et dévorant les muqueuses ; la tête, allongée en museau de chien, avec ses cheveux rudes et ses gros yeux ronds, elle était devenue affreuse. Les cartilages du nez se trouvaient presque mangés ; la bouche s'était rétractée, tirée à gauche par l'enflure de la lèvre supérieure, pareille à une fente oblique immonde et sans forme. Une sueur de sang, mêlée à du pus, coulait de l'horrible plaie livide...

Marie Lemarchand.

« En regardant Élise Rouquet glisser avec précaution les petits morceaux de pain dans le trou saignant qui lui servait de bouche, tout le wagon avait blêmi devant l'abominable apparition... » Un

peu plus loin : « Élise Rouquet en train de boire avec sa tête de chien, au museau rongé, qui tendait la fente oblique de sa plaie, la langue sortie et lapant. Les brocs et les bidons hésitaient à s'emplir à cette fontaine où elle avait bu... En la voyant, une même pensée montait de toutes ces âmes gonflées d'espérance : Ah! Vierge sainte! Vierge toute-puissante! quel miracle si un pareil mal guérissait! »

Le tableau, on le voit, est foncé en couleurs; mais le nœud du problème n'est pas là. Marie Lemarchand est partie de Lourdes parfaitement guérie. Comment peut-on interpréter cette guérison?

M. Zola nous décrit l'entrée de la malade dans le Bureau des constatations. « Élise Rouquet parut avec sa face de monstre, qu'elle étala en ôtant son fichu. Depuis le matin, elle se lotionnait avec des linges à la fontaine. Il lui semblait bien, disait-elle, que sa plaie, si avivée, commençait à sécher et à pâlir. *C'était vrai.* L'aspect en était moins horrible... Le lendemain, le cas d'Élise Rouquet devint plus intéressant encore; il était visible que le lupus, dont la plaie lui mangeait la face, s'était amendé. Elle continuait les lotions à la fontaine miraculeuse; elle sortait justement du Bureau des constatations, où l'on avait examiné cette plaie, pâlie déjà, un peu séchée, qui était loin d'être guérie, mais où commençait tout un travail sourd de guérison... »

Il y a, dans cette dernière partie de son récit, une double erreur sur le mode de la guérison et sur sa durée.

Marie Lemarchand a été guérie, non pas à la fontaine, mais dans la piscine; non pas progressivement, mais *instantanément.* Sa guérison n'a pas été incomplète, mais *absolue.* Voilà le récit réel de cette dernière phase. Le Dr d'Hombres, qui a été le témoin de la guérison de cette jeune fille, en a consigné tous les détails dans une déposition écrite.

« Je me souviens très bien, dit-il, d'avoir vu Marie Lemarchand devant les piscines, attendant son tour pour prendre son bain. Je fus frappé de son aspect, particulièrement repoussant. Les deux joues, la partie inférieure du nez, la lèvre supérieure étaient recouvertes d'un ulcère de nature tuberculeuse et sécrétant un pus

très abondant. Au sortir de la piscine, je me rendis immédiatement à l'hôpital, auprès de cette femme. Je la reconnus fort bien, quoique l'aspect de son visage fût entièrement changé. Au lieu de la plaie hideuse que je venais de voir, je trouvai une surface encore rouge, à la vérité, mais sèche et comme recouverte d'un épiderme de nouvelle formation. Les linges qui avaient servi au pansement,

A peine M. Zola a-t-il mis le pied sur le quai de Lourdes qu'il se prête à toutes les interviews et toutes les publicités.

avant son entrée dans la piscine, étaient à côté d'elle et tout maculés de pus.

« Cette pauvre infirme avait aussi, avant le bain, une plaie de même nature à une jambe, et cette plaie, comme celle du visage, avait été séchée dans la piscine.

« Je vous avoue en toute sincérité, ajoute le Dr d'Hombres, que je fus très vivement impressionné par ce changement si subit, déterminé par une simple immersion dans l'eau froide, étant donné, comme vous le savez, que le lupus est une affection très rebelle à toute espèce de médication. »

Marie Lemarchand était arrivée à Lourdes le 20 août; elle fut guérie instantanément dans la piscine le 21, et le Dr d'Hombres l'accompagnait quand elle vint au bureau des médecins faire constater sa guérison. Notre bureau était encombré, en ce moment, de médecins, de littérateurs, de journalistes. La peau du visage de Marie Lemarchand était rouge et luisante; son épiderme de nouvelle formation accusait une cicatrice récente. Ce n'était pas encore un teint de lis et de rosé.

Mais, dès le premier instant, toute trace de suppuration, de plaie avait entièrement disparu.

Dans ce récit, disons-nous, M. Zola a commis une double erreur matérielle, une double erreur voulue et bien cherchée. Il désirait rattraper la théorie de Charcot sur la guérison des maladies nerveuses.

Trois fois, dans le cours de son ouvrage, il revient sur cette théorie, en parlant de Marie Lemarchand (*Élise Rouquet*). « On arrive, dit-il, à prouver que la foi qui guérit, peut parfaitement guérir les plaies, certains faux lupus entre autres, etc. » Charcot, plus avisé, n'aurait pas cédé à cette tentation. Il aurait parfaitement compris que, dans quelques instants ou quelques heures, un lupus de cette étendue, qui comprenait presque toute l'épaisseur de la joue, ne pouvait se cicatriser.

Charcot, pour étayer sa « foi qui guérit », nous a bien cité un exemple de plaie nerveuse, mais il est allé le chercher à cent soixante-quinze ans de date, afin que personnne n'eût envie de le contrôler. Comme il n'était pas romancier, il nous a dit que cette plaie nerveuse avait mis vingt jours à se cicatriser : instantanéité relative. Charcot a surtout trouvé un mot : *la foi qui guérit* (*faith-healing*), et pour les gens qui se payent de mots, *la foi qui guérit* consacrera longtemps une thèse fausse.

Veuve PÉCANTET, de Bagnères

Guérison d'un lupus

Nous devons à M. l'abbé Menvielle le récit suivant :

« A la rue Longue de Bagnères, au n° 57, dans une modeste

Avant la guérison.

chambre, habite la veuve Pécantet, âgée de quarante-quatre ans, et mère de quatre enfants.

Malade depuis longtemps, cette pauvre femme est demeurée clouée sur son lit pendant plusieurs années. Après de longues souffrances, il lui sembla que son mal s'atténuait; elle put se lever, elle put même sortir. Mais ce n'était qu'un moment de répit : le mal reparaissait bientôt affreux, épouvantable et sous une forme

nouvelle. Un lupus se déclarait à la lèvre, gagnait de jour en jour du terrain, et bientôt allait occuper toute la partie inférieure du visage. Une végétation noirâtre, hérissée comme un buisson d'épines, armait tout le devant de sa bouche : c'était horrible à voir.

Huit mois s'étaient écoulés. Le mal était soigné d'après les lois de la science par un praticien intelligent.

Toutefois, le mal résistait à tous les traitements et il continuait à faire des progrès.

Cependant le troisième fils de la veuve Pécantet se préparait à faire la première communion. Le temps approchait; on touchait déjà à Pâques. La pauvre femme pensait à ce jour, se disant que quelque chose manquerait au bonheur de son fils si elle ne pouvait pas l'accompagner à la sainte Table. Or, comment s'y présenter dans cet état? Jamais elle n'oserait se produire en public, un tel jour, avec son infirmité. Elle supportait bien son malheur en patience; mais l'affliction devait en être pour elle seule : elle ne se croyait pas permis d'aller troubler, par un voisinage désagréable, la joie soit des enfants, soit des parents.

Après la guérison.

Alors elle eut une pensée : « Je ferai une neuvaine, se dit-elle, j'irai à Lourdes. » Elle associe ses enfants à ses prières pendant quatre jours; puis elle part sans compagnie, sans secours, sans argent, avec une lettre seulement de recommandation pour l'hospice Saint-Frai.

Arrivée à Lourdes exténuée, souffrante, elle n'a qu'une pensée : aller à la Grotte, qu'un désir : se laver à la fontaine merveilleuse, qu'un besoin : celui de prier la sainte Vierge.

Elle y va comme elle peut, malgré toutes les instances des Sœurs de Saint-Frai qui voient sa faiblesse, se traîne plutôt qu'elle ne marche, défaille en route plusieurs fois, mais finit par arriver.

Il était tard, et les hospitalières allaient fermer les piscines. Il valait mieux attendre jusqu'au lendemain. Et puis, de quoi souf-

frait-elle? N'avait-elle pas quelque certificat constatant sa maladie?

Le certificat, la pauvre femme l'avait bien sur elle-même; mais elle n'osait le montrer : depuis longtemps, elle portait un bandeau devant la figure, pour n'en infliger à personne la vue répugnante.

La femme donc insiste, découvre son mal et montre, pour ainsi dire, ses droits à user de l'eau merveilleuse. D'abord, l'hospitalière recule d'horreur. Mais se reprenant pour ne pas affliger la malade, elle s'intéresse ensuite à elle, lui lave la plaie, mais ne l'autorise point à se plonger dans la piscine, à cause de son état de faiblesse.

La guérison n'eut pas lieu sur une simple lotion. Ce ne fut pas le *coup de foudre*. Mais, pour se faire attendre, l'effet ne devait pas moins se produire, et il serait concluant.

Pendant les derniers jours de sa neuvaine, la malade revint se laver, toujours avec la même foi et la même confiance.

La pauvre femme ne tarda pas à être comblée dans son espérance. Elle vit tomber un à un les ulcères de sa figure. A la fin de la neuvaine, la plaie était guérie. Les excroissances morbides avaient disparu: la lèvre était dégonflée et la peau avait repris sa couleur naturelle.

Dans la joie de la guérison, la pauvre femme brûlait de se retrouver au milieu de ses enfants et de les associer aux remerciements qu'elle adressait, dans son cœur, à la Vierge de Lourdes, comme elle les avait associés à ses prières.

Quoique les hospitalières voulussent la retenir encore, elle part et rentre à Bagnères.

Je n'essaierai pas de peindre la joie de toute cette famille où l'on était anxieux depuis le départ et où, sans être prévenu, on voit apparaître guérie celle qu'on attendait avec impatience. Que de bonheur il y eut, ce jour-là, dans cette modeste chambre de la rue Longue, et pour les enfants, et pour la mère. Pour sûr, les embrassements y furent mêlés de larmes. Mais ces larmes étaient douces : on y pleura de joie.

Cependant, après quelques jours, il y eut une reprise et le mal sembla de nouveau reparaître.

Ce fut un avertissement pour la veuve Pécantet. Elle comprit qu'elle avait voulu tenter le ciel, en ne lui laissant pas le temps de faire son œuvre. Elle reprit le chemin de la Grotte, et là recommença ses lotions avec ses prières.

Après ce second pèlerinage, elle est rentrée chez elle,

Embarquement des malades.

mais bien guérie cette fois. Elle arrivait juste assez tôt pour assister à la première communion de son fils. Celui-ci accomplissait ce grand acte; le 29 mai, dans la chapelle des Frères. Sa mère l'accompagnait à la sainte Table, sans que son voisinage dût gêner personne, et tous deux jouissaient secrètement des faveurs dont le ciel s'était plu à combler leur pauvre famille.

La veuve Pécantet a repris les soins de son ménage. Une photographie, prise avant son départ pour Lourdes, montre bien ce qu'était alors sa figure.

*
* *

Voici le résumé des observations faites à Lourdes sur la maladie et la guérison par le Dr Cox :

« Mme veuve Antoinette Pécantet s'est présentée, le 13 juin 1895, au Bureau des constatations. D'après le certificat du Dr Gandy, de Bagnères, elle était complètement guérie d'une affection bulleuse ressemblant au lupus, qui occupait toute la lèvre inférieure, donnait à la face un aspect repoussant et avait résisté durant six mois à tous les traitements.

« Cette femme présenta la photographie qui avait été faite antérieurement au voyage à Lourdes, par le Dr Lafforgue, de Bagnères, médecin ordinaire de la malade, qui a bien voulu se porter garant de la guérison, dans une note écrite au bas de la carte, le 17 mai 1895.

« Chargé par le Bureau des constatations, en l'absence du Dr Boissarie, j'ai pu constater moi-même la guérison de cette personne que j'avais vue souvent durant son séjour à Lourdes.

« L'enflure était considérable; la lèvre ulcérée et tuméfiée était couverte de croûtes; il en découlait un liquide qui produisait de la rougeur sur les parties environnantes; la plaie saignait fréquemment; la malade, qui avait beaucoup de peine à ouvrir la bouche, ne pouvait se nourrir que de liquides qu'elle suçait au moyen d'un tube. Cet état se maintint, malgré les traitements suivis, jusqu'au mercredi saint, jour où Mme Pécantet arriva à Lourdes. Elle commença dès lors à laver la lèvre avec l'eau de la Grotte. Je la vis à cette époque et pus constater que le mal avait tous les caractères du lupus. Elle continua les lotions jusqu'à son départ, survenu le premier dimanche après Pâques.

« J'eus le plaisir de constater ce jour-là une amélioration marquée dans son état. L'enflure avait beaucoup diminué, la lèvre ne présentait aucune trace d'ulcération extérieure; elle avait repris, à peu près, sa forme naturelle. La mauvaise odeur et les douleurs

avaient disparu. Les ganglions sous-maxillaires étaient encore tuméfiés et douloureux.

« L'amélioration avait commencé, le jour de Pâques, par le détachement et la chute des croûtes qui couvraient la lèvre. Mme Pécantet m'affirma n'avoir employé d'autre traitement que les lotions à l'eau de la Grotte.

« L'amélioration fut graduelle, mais continue, et lorsque Mme Pécantet retourna à Bagnères, pour assister à la première communion de son fils, il ne lui restait plus qu'une petite plaque d'ulcération.

« Aujourd'hui, la lèvre paraît complètement guérie d'une affection qui a résisté pendant six mois à toutes les ressources de la médecine et a cédé à de simples lotions d'eau de Lourdes. »

CLÉMENTINE TROUVÉ

Plaie et carie du talon instantanément cicatrisée

Clémentine Trouvé était arrivée à Lourdes avec une carie des os du talon, qui datait de trois ans; le pied à ce niveau était gonflé, déformé, et plusieurs fistules donnaient issue à une suppuration continuelle.

Son médecin, le Dr Cibiel, lui avait donné un certificat attestant qu'elle était atteinte d'ostéopériostite ayant résisté au traitement par l'incision et les injections; le docteur ajoutait que cette maladie n'était justiciable que d'une opération radicale ou d'un traitement à longue échéance, ayant pour base l'antisepsie locale et l'emploi des toniques généreux.

Le 1er septembre, huit jours après le pèlerinage de Lourdes, le même médecin délivrait un second certificat ainsi conçu :

Je soussigné, certifie que Clémentine Trouvé, de Rouillé, qui était atteinte de fistule plantaire d'origine périostéo-tuberculeuse, se trouve actuellement

guérie, et ne présente d'autres traces de son ancienne affection que des stigmates cicatriciels et un développement un peu plus considérable de la région plantaire, certifie, en outre, que la pression exercée à ce niveau n'est pas douloureuse et que la petite fille se porte très aisément sur son pied malade.

Lusignan, 1er septembre 1891.

Dr Cibiel.

Dans un langage plus énergique et plus concis, le Dr Cibiel résumait son impression au curé de Rouillé en lui disant : *Que ce soit le bon Dieu ou le diable qui ait guéri cette enfant, ça m'est égal; mais la vérité est qu'elle est guérie.*

En traduisant ainsi sa pensée, il nous montrait que son témoignage ne pouvait être suspect de partialité en faveur des guérisons surnaturelles.

Clémentine Trouvé était partie de Rouillé le 18 août pour venir à Poitiers rejoindre le pèlerinage national; elle s'était munie d'une provision de linge pour panser sa plaie qui suppurait constamment : le voyage avait rendu la suppuration plus abondante, et elle craignait de manquer de linge au dernier moment. Aussi disait-elle dans son langage naïf : « La sainte Vierge a été bien bonne de me guérir le premier jour ; car le lendemain ma provision allait être épuisée. »

Comme Amélie Chagnon, elle avait plongé dans la piscine son pied tout enveloppé dans ses compresses et le pansement était resté au fond de la piscine. C'est là qu'en quelques secondes, une cicatrisation instantanée et complète s'était opérée.

Clémentine qui depuis trois ans ne marchait que péniblement appuyée sur un bâton et le pied nu, avait laissé son bâton à la Grotte et avait pu chausser des bottines neuves qu'une dame du pèlerinage lui avait achetées. A la vue de ses bottines, elle ne se contenait pas de joie et sautait gaiement en remontant les marches de l'hôpital.

Quelques jours après sa rentrée chez elle, elle écrivait à la directrice de sa salle : « Madame, vous ne pouvez vous figurer la joie de mes parents et l'étonnement de tout le monde de Rouillé, de me voir revenir sans bâton. Mon pied va de mieux en

mieux, et dans quelques jours la cicatrice ne paraîtra même plus. »

Pendant que Zola était dans notre bureau, Clémentine Trouvé (Sophie Couteau) fit son entrée. C'était la plaie demandée.

Zola fut un moment déconcerté : « Mais c'est du miracle que vous me montrez, me dit-il. Je regrette de ne pas voir ici, à côté de vous, quelques professeurs de l'École de Paris. — Je le regrette comme vous, lui dis-je, notre porte leur serait largement ouverte. »

Reprenant aussitôt son programme : « Avait-on vu cette plaie avant la guérison ? Mais il est certain que le médecin qui la soignait depuis trois ans l'avait vue, que les parents, les voisins, les religieuses qui avaient pansé son pied au moment du départ l'avaient vue. « C'est égal, me dit-il, puisque vous ne l'avez pas constatée avant, vous me ferez voir autre chose. »

Clémentine Trouvé.

Zola a voulu se débarrasser de cette guérison qui le gênait; il joue avec cette enfant, qui est vraiment très intéressante; il essaye d'une façon trop visible de détourner l'attention de sa plaie. Dans son ouvrage, Clémentine fait son entrée dans le train blanc, à Poitiers, sous le nom de Sophie Couteau. Il lui fait répéter, comme une leçon apprise, le récit de sa guérison.

« Évidemment, dit-il, elle avait déjà l'habitude du public, elle soulignait le mot d'un effet sûr, elle en riait d'avance, certaine qu'elle allait fort égayer son entourage. » Il met dans la bouche de l'enfant toute son histoire, qu'il a copiée dans les *Annales de Lourdes*.

J'avais proposé à M. Zola *d'étudier ce fait*, de mettre sous ses yeux tous les témoignages, de faire la lumière la plus complète autour de cette guérison. Il n'a pas voulu. Il s'est *dérobé*.

Il parle d'une guérison lente, progressive; ce n'est pas sérieux.

Le 18 août, nous l'avons dit, Clémentine quitte Rouillé; on panse son pied, on constate la plaie. Le lendemain 19, à Poitiers, on renouvelle le pansement. Elle arrive à Lourdes le 20. Pendant le voyage, la suppuration a beaucoup augmenté, comme le constate Mme la comtesse de Rœderer. Le 21, guérison instantanée dans la piscine; elle vient au bureau des médecins. La cicatrisation est complète; et cependant, l'enfant porte avec elle son bandage qui était tombé dans l'eau, complètement taché de pus.

Que nous parle-t-on de faux diagnostic? Une plaie peut être constatée *par tout le monde*, et vous savez que le médecin enfonçait ses stylets dans les fistules et arrivait jusqu'à l'os. Vous nous dites étourdiment à ce propos : « Il y a autant de surnaturel dans la guérison instantanée d'une égratignure que dans celle d'une plaie profonde! »

A l'hôpital, il fait jouer Clémentine à la poupée; il n'est plus question de sa guérison.

En présence d'un fait aussi évident, alors que Zola se dérobe, refuse toute enquête, il ose discuter nos moyens de contrôle et nous tracer tout un programme d'étude.

Il termine son discours par ces paroles absolument ridicules : « Si j'avais une source qui refermât les plaies, je voudrais bouleverser le monde. J'appellerais les peuples, et les peuples viendraient. Je ferais constater les miracles avec une telle évidence que je serais le maître de la terre. La terre entière verrait et croirait! »

Pendant son interrogatoire, Clémentine prononça ces paroles bien simples et bien vraies : « Quand je suis partie pour Lourdes, on disait autour de moi, surtout parmi les protestants :

« Va, tu peux partir, aller en pèlerinage, tu reviendras comme toutes celles qui y sont allées. » Et on me nommait une jeune fille du voisinage qui n'avait pas été guérie l'année précédente. Au retour, on disait, en voyant que je marchais sans béquilles et que j'étais guérie : « Elle n'a jamais été malade! »

C'est bien, en effet, dans ce dilemme que se débat l'incrédulité.

Affirmer au départ qu'on ne guérira pas. Au retour, affirmer encore plus fort qu'on n'était pas malade.

Le récit du passage de Clémentine dans le bureau, raconté par Pierre l'Ermite, est autrement vrai et saisissant que dans le roman de Zola.

« Tout à coup, un mouvement se produit dans la salle, c'est une première malade qui arrive.

« Pauvre petite! du fond du cœur je la plaignais un peu. Toute jeune, quatorze ans à peine, de grands yeux bleus; la figure ouverte et intelligente sous ses cheveux blonds qui s'obstinaient à mettre un nimbe d'or autour de son petit capulet blanc de paysanne.

« Elle s'appelle Clémentine Trouvé.

« Elle explique son cas, que l'on connaît déjà ; mais l'assistance tient à l'entendre parler. Alors, d'une voix émue, elle raconte son histoire.

« Son talon était complètement carié; elle ne pouvait plus marcher. Elle avoue naïvement les regards d'envie qu'elle jetait sur ses compagnes plus favorisées, et la prière ardente qu'elle adressait à la sainte Vierge, afin qu'un jour elle aussi pût mettre ses bottines pour aller à la messe.

« La plaie suppurait tellement pendant le voyage qu'elle avait épuisé tout le linge emporté en partant.

« Elle montre son pied parfaitement sain, et tous les médecins se penchent pour constater la disparition totale de la plaie. A peine une petite nuance rosée, une légère dépression indique l'endroit où fut le mal.

« M. Zola, présent à la consultation, mordille le bout de son gant, signe, chez lui, d'une grande tension d'esprit. La jeune fille a hâte de s'en aller. On le lui permet enfin; vivement elle remet son bas et sa bottine, et part comme un oiseau, impatiente d'échapper à tous ces yeux qui ne perdent pas un seul de ses mouvements. »

MARIE BRIFFAUT

DE MONT-SAINT-LÉGER, ARRONDISSEMENT DE GRAY (HAUTE-SAONE)

Coxalgie avec plaie profonde au niveau de la hanche

Marie Briffaut nous a fait elle-même le récit de sa maladie. Récit écrit sans art, souvent avec incorrection, mais tableau fidèle de ses souffrances, de ses souvenirs personnels.

Seule, elle pouvait nous initier à tous les détails de ce drame douloureux, qui s'est déroulé pendant cinq ans, du 6 août 1888 au 1er septembre 1893.

Elle nous fait comprendre dans un langage accessible à tous, la nature, la gravité de son mal; nous décrit les circonstances particulièrement émouvantes de son départ pour Lourdes, ses impressions lorsqu'on la met dans cette caisse, véritable tombeau. Elle nous dévoile son état d'âme avant d'entrer dans la piscine, ses hésitations, ses craintes, son évanouissement passager dans l'eau. Elle nous dit ce qu'elle a souffert d'être enfermée de nouveau dans la caisse, alors qu'elle se sentait guérie. Sur le passage du Saint-Sacrement, on la retient à grand'peine, elle voulait se lever, se prosterner.

En écrivant sa propre histoire, elle l'éclaire de lueurs vives et bien personnelles. Il faut avoir vécu au milieu de ces douleurs, ressenti toutes ces émotions pour les traduire avec cette exactitude. En lisant cette narration si limpide, si vraie, tous les doutes et toutes les objections doivent s'évanouir, même dans les esprits les plus réfractaires à ces enseignements.

J'ai vu arriver à Lourdes cette jeune fille dans une caisse; cette caisse est encore à l'hôpital, où tout le monde peut la voir.

C'est un vrai cercueil, une caisse en bois blanc rectangulaire.

La malade que l'on avait enfermée là-dedans inspirait à tous la compassion; d'horribles souffrances lui arrachaient des plaintes continuelles.

Marie Briffaut était couchée depuis quatre ans dans les appareils et ne quittait pas le lit, atteinte d'une coxalgie suppurée, avec carie profonde de l'os; ses souffrances étaient intolérables.

Par la plaie qui s'était formée autour de l'articulation, il était sorti une grande quantité de fragments d'os nécrosés; tout autour, un gonflement énorme s'était produit, gonflement qui remontait dans le flanc et descendait dans toute la jambe. Les douleurs étaient si vives que la malade ne permettait plus que de loin en loin qu'on lui lavât sa plaie. La suppuration qui n'était pas étanchée lui empoisonnait le sang.

Marie Briffaut.

« Pendant deux ans, dit-elle, j'avais la langue noire, la bouche sèche, et je vomissais tout ce que je buvais, car je ne prenais aucune nourriture solide. Un jour, on voulut me changer de linge, mon dos et ma jambe étaient collés après la gouttière, il fallut m'arracher la peau pour me soulever; j'étais tout en sang.

« Au mois de mai 1892, mon grand-père allait mourir, il m'appelait pour me voir une dernière fois. Je voulus essayer de m'asseoir pour l'apercevoir par la porte entr'ouverte dans la chambre d'en face, jamais je n'ai pu le faire.

« Les médecins cessèrent peu à peu leurs visites. Ils avaient déclaré que je ne guérirais pas et que la mort ne tarderait pas à venir. »

Marie Briffaut s'est préparée pendant un an à son pèlerinage, offrant ses souffrances et ses prières dans ce but.

« Une quinzaine de jours avant le départ, voyant qu'il était impossible de me transporter dans ma gouttière, on me fit faire cette caisse. La première fois que j'y entrai, j'eus bien peur, je me figurais être dans un cercueil, et l'on disait autour de moi qu'elle me servirait pour cet usage avant d'arriver à Lourdes ou pour en revenir.

« Au moment du départ, j'entendais de ma fenêtre tous les voisins qui disaient : « Elle est folle de partir, elle mourra en route. »

« Le voyage si long (1,200 kilomètres) fut affreusement pénible ; mes souffrances étaient horribles, je me détournais pour cacher mes larmes, et j'étais obligée de soulever ma couverture, ne pouvant supporter qu'elle me touchât la jambe. »

Ni le premier bain dans la piscine, ni la procession qu'elle rencontre sur son chemin n'ont d'influence sur son état. Le lendemain, on la porte une seconde fois dans la piscine.

« On me soulève avec des bandes, pour me mettre sur un drap et me descendre dans l'eau. On n'osait pas me toucher.

« Ce que j'ai souffert en ce moment est indicible. Il me semblait que ma jambe se disloquait.

« A peine dans l'eau, je ne bouge plus. Les douleurs cessent. Ma jambe n'est plus lourde; il me semble qu'on m'a enlevé un poids énorme qui m'écrasait.

« On me dépose sur la pierre, je reste là immobile, les yeux à demi fermés, on me croit morte.

« Mais aussitôt : « Je suis guérie ! » dis-je aux dames qui m'assistaient.

« Les baigneuses relèvent mon peignoir, me mettent debout, m'examinent.

« Plus de plaie; la jambe n'est plus noire, plus enflée, on la touche sans provoquer aucune douleur... J'étais guérie !

« Les dames décident de taire ma guérison. Je suis trop faible, disent-elles, la foule voudrait me voir, je pourrais m'évanouir. On me remet dans ma caisse, on me porte à la Grotte, à la procession. Là, je me suis redressée dans ma caisse, j'ai voulu me précipiter devant le Saint-Sacrement. On m'a retenue, je n'étais pas habillée.

Depuis longtemps, je ne portais plus de vêtement. A l'hôpital, la sœur de M. le curé m'a prêté une jupe et j'ai fait mes premiers pas appuyée sur les brancardiers. J'étais bien guérie, mais je ne savais plus marcher.

« Je ne pouvais m'habituer à ne plus souffrir et je pensais : « Si c'était un médecin qui m'eût guérie, je le payerais, je serais quitte, mais comment m'acquitter envers la sainte Vierge? »

Nous avons observé, pendant la même année, douze guérisons de coxalgie. Toutes les variétés se trouvent réunies dans ces exemples.

La *Croix du Nord* a raconté la guérison de Valentine Rousseau, atteinte d'une coxalgie et guérie subitement à Lourdes, au mois de septembre. Ce fait a été l'occasion d'une polémique très vive soulevée par le *Progrès du Nord* et continuée par la *Lanterne*.

On reprenait la thèse de la coxalgie nerveuse et de la suggestion. Cette malade, disait le *Progrès du Nord*, appartient à cette série de scrofuleux, accessible à l'influence morale et préparée aux violentes réactions.

Je répondis dans le journal de Lourdes : Pourquoi s'arrêter à des faits douteux ? Vous ditesque Valentine Rousseau avait une coxalgie nerveuse. La chose n'est pas prouvée, mais je vous l'accorde. Laissons de côté cette guérison et prenons celle de Marie Briffaut. Je vous défie, avec cet exemple, de parler de suggestion et de nerfs, d'expliquer ce fait par aucune théorie scientifique.

Mon défi ne fut pas relevé. On fut cependant interviewer Mlle Briffaut : on voulut essayer de trouver quelques lacunes dans son observation.

Cette jeune fille nous écrivait, le 6 octobre dernier :

« Je tiens, Monsieur le docteur, à vous faire part d'une visite qui m'a beaucoup ennuyée et bouleversée. Samedi, 29 septembre, j'ai reçu la visite d'un étranger qui m'a demandé comment j'avais été guérie. « C'est la sainte Vierge, lui-je, qui m'a guérie. » Il a ri, il voulait me faire avouer que l'on m'avait assurée d'avance de ma guérison et qu'alors une fois à Lourdes, il était convenu que je devais me lever. Il appelle cela de la suggestion.

« Il m'a présenté un livre de Zola, je n'ai pas voulu le lire, alors il s'est fâché, il a prononcé des paroles grossières contre Lourdes et les prêtres et m'a dit qu'on m'avait fait la leçon. Il m'a tellement épouvantée que je tremblais de tous mes membres. Il s'est aperçu de mon trouble et, d'un ton radouci, m'a offert de l'argent si je voulais avouer que c'était par suggestion que j'avais été guérie.

« Je n'ai pas voulu ; il s'est de nouveau fâché et m'a dit qu'il essayerait d'expliquer mon cas de guérison qui, à son avis, est un des plus extraordinaires.

« Ce monsieur se dit médecin, mais je ne connais pas son nom.

« J'ai reçu une lettre d'un autre docteur qui me demande l'histoire de ma maladie et de ma guérison.

« J'hésite à le faire, je crains qu'il ne ressemble à celui qui est venu me voir. »

Mon défi n'avait pas été relevé, mais il avait été entendu et pas un médecin ne s'était soucié d'engager une polémique sur une plaie et une carie des os instantanément guéries.

144

Pèlerinage boulonais.

GUÉRISON DU CANCER

La guérison du cancer à Lourdes. — Catherine Lapeyre. — Cancer récidivé de la langue. — Dix guérisons du cancer à Lourdes.— Marie Moreau. Cancer du sein. — Constance Piquet. Cancer du sein. La guérison s'est opérée sous nos yeux.

CATHERINE LAPEYRE

Cancer de la langue

ENDANT le pèlerinage national de 1897, une pauvre femme se présentait devant nous avec les insignes des miraculés. Elle venait nous faire le récit de sa guérison. « J'ai été guérie, nous disait-elle, il y a plusieurs années, d'un cancer à la langue, cancer récidivé après une première opération. J'ai été guérie, non pas à Lourdes, mais dans ma chambre. On n'avait pas voulu de moi pour le pèlerinage national. A la fin d'une neuvaine, avec quelques lotions d'eau de la Grotte, j'ai vu mon mal disparaître. »

Ce fait n'avait pas été publié. Nous allons le résumer, avec les résultats de l'enquête que nous sommes allés faire sur place, à

Toulouse, rue Sainte-Anne, n° 2, dans la chambre même où cette femme a été guérie, en présence des principaux témoins de sa guérison.

Catherine Lapeyre, en entrant dans le Bureau des constata-

Avant la guérison.

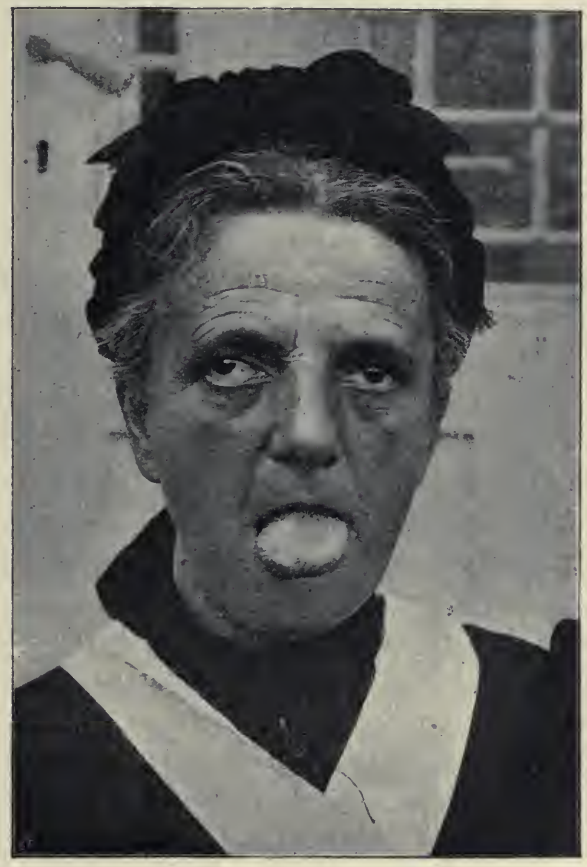
tions, portait une photographie faite à l'hôpital avant son opération, et qui reproduisait bien exactement l'aspect de sa tumeur.

C'était une tumeur maligne, déchiquetée, végétante, qui s'était développée sur la langue. La guérison remontait à 1889, à huit ans ; par conséquent, toute chance de récidive devait être écartée : c'était une guérison bien acquise, définitive.

Cette femme n'avait pas été guérie à Lourdes. Elle était bien

venue une première fois en 1887, sa tumeur existant déjà. Mais vainement elle avait lavé sa bouche avec l'eau de la fontaine, s'était plongée dans la piscine; elle n'avait rien obtenu.

Au mois de janvier 1889, M. le curé de Saint-Étienne l'avait fait



Après la guérison.

admettre à l'Hôtel-Dieu de Toulouse. Après plusieurs essais de traitements qui n'avaient donné aucun résultat, le chirurgien se décide, au mois de mars, à faire l'ablation de la tumeur. Le Dr Boutet, dans un certificat daté du 13 juin 1887, avait déjà déclaré que la guérison ne pouvait être obtenue que par une opération. On enlève donc la tumeur, et c'est à ce moment, avant d'opérer, que l'on avait pris la photographie que cette femme nous apportait.

Moins de trois mois après l'opération, le mal se reproduit et recouvre de nouveau tout un côté de la langue. Catherine parlait d'une façon inintelligible et se servait d'un tube pour avaler. Les ganglions du cou étaient engorgés; la malade, épuisée, couleur de cire, était dans un état de cachexie très avancée. Malgré ces conditions défavorables, le professeur voulait tenter une seconde opération. Catherine s'y refuse, et, pour se soustraire à de nouvelles tentatives, elle quitte le service et bientôt l'hôpital.

Nous sommes au mois de juillet. Les malades du pèlerinage national se font inscrire. La pauvre femme sollicite son admission. Mais les listes sont déjà complètes. Puis elle a fait partie du pèlerinage de 1887, elle n'a rien obtenu, son état paraît désespéré; pourquoi lui donner la place d'une autre malade qui peut être plus favorisée?

« Consolez-vous! lui disent les dames qui l'assistent : Mme de Roquemaurel, Mlle de Bourdès et son amie fidèle, Mlle Lacroix. vous ferez la neuvaine avec les autres pèlerins; nous prierons pour vous. La sainte Vierge peut vous guérir ici. » Elle se résigne à regret, commence la neuvaine, la continue pendant le pèlerinage, se lave chaque jour avec l'eau de la Grotte.

Voilà que, le dernier jour de la neuvaine, elle constate une amélioration brusque; sa tumeur diminue, disparaît. Elle ne retrouve pas ses glandes du cou engorgées; elle peut manger, elle parle. Ses douleurs de tête si pénibles qui correspondaient dans l'oreille, en suivant le trajet des nerfs de la langue, ont complètement disparu. Dans quelques heures, ce mal qui paraissait incurable, et se reproduisait après les opérations, s'est dissipé sans laisser d'autre trace qu'une cicatrice bien régulière.

Quand on regarde la langue, on aperçoit une ligne nette, une traînée blanchâtre; sur le côté droit, le quart de la langue au moins a été enlevé, mais il n'y a plus ni induration, ni douleurs. Toutes les dents ont été successivement arrachées, pour éviter les frottements sur la tumeur.

La parole est encore un peu embarrassée; les fonctions de la langue sont réduites en proportion de l'état de l'organe, qui a

perdu près du tiers de son volume. Le teint de la malade accuse d'anciennes et longues souffrances; mais après huit ou neuf ans une récidive n'est pas à craindre. Il y a quatre ans, il restait de cet empoisonnement de tout l'organisme une glande assez volumineuse dans l'aisselle. Cette glande fut enlevée, et l'opération ne fut suivie d'aucune récidive; le mal avait été guéri dans son germe.

Cette malade avait, d'après son premier médecin, le Dr Boutet, un fibrome de la langue, mais un fibrome récidivant et sur un mauvais terrain. Tout cela ne laissait pas de doute sur la nature du mal. *C'était du cancer*, nous a dit un jeune médecin, qui était attaché au service du chirurgien de l'hôpital. M. l'archiprêtre de la métropole de Toulouse nous a répété que le professeur lui-même, consulté sur la situation de Catherine Lapeyre, avait déclaré, au lendemain de l'opération, qu'elle allait aussi bien que possible, mais que la tumeur se reproduirait. Elle se reproduisit, en effet.

Mme de Roquemaurel nous a tenu le même langage.

Ainsi, d'après les affirmations des médecins, d'après la marche du mal, en consultant la photographie qui donne une idée très exacte de la lésion, il n'est pas douteux que Catherine Lapeyre avait un cancer de la langue, par conséquent une affection incurable, qui devait être mortelle à bref délai. La guérison, survenue en quelques heures, sans aucun traitement, renverse toutes les prévisions. Nous ne constatons jamais ces résultats dans l'exercice de la médecine.

C'est une figure bien connue et bien sympathique que celle de Catherine Lapeyre; tout le monde, dans son quartier, la connaît, la tutoie. C'est une enfant de Toulouse; il y a cinquante ans qu'elle habite la même maison, la même chambre; elle y est née. Sa vie s'est écoulée au grand jour, sous les yeux de ses voisins. Autour d'elle, on savait ce que pensaient les médecins, on s'intéressait au résultat de son opération, on suivait avec effroi les progrès du mal, enfin on l'a vue guérir du jour au lendemain. Il ne peut être question de simulation ou d'erreur; une enquête réunirait le témoignage de cent témoins divers.

Elle fait partie de la congrégation des Enfants de Marie de la paroisse Saint-Étienne. Les dames de Charité la visitent; nous avons trouvé auprès d'elle Mlle Lacroix, qui ne l'a jamais quittée, nous dit-elle. Elle nous apprend qu'une sœur de Catherine est morte de la poitrine. Elle ajoute : « Cette pauvre femme travaille toute la semaine pour gagner trois francs, et sur cette somme elle met de côté vingt-cinq centimes pour pouvoir revenir à Lourdes en actions de grâces. »

Dans cette existence si simple, si droite, il ne reste qu'un double

souvenir : la maladie, la guérison. Aujourd'hui ce sont des accents de reconnaissance et d'amour pour la sainte Vierge qui vibrent dans son âme. Aucun sentiment étranger, aucune préoccupation temporelle ne semblent l'effleurer. Seule au monde, elle n'a pas eu les joies de la famille, elle ne connaît pas les soucis de la fortune. Sans se préoccuper du lendemain, elle vit heureuse, entourée d'affection; elle vit depuis huit ans, en repassant dans son esprit les grâces dont elle a été l'objet, et je ne savais ce que je devais le plus admirer, de cette guérison merveilleuse, ou de cette femme que la Vierge de Lourdes avait voulu visiter et guérir dans sa pauvre mansarde.

Cette guérison s'est produite, non pas à Lourdes, dans la piscine,

sur le passage du Saint-Sacrement, au milieu de ces foules qui, par leurs prières, semblent faire violence au ciel, mais loin de nous, dans une pauvre mansarde, sur une malade abandonnée; abandonnée des médecins et même de ses amis qui n'ont pas voulu la faire inscrire pour le pèlerinage national. Pourquoi l'y conduire? Une première fois elle n'a rien obtenu, son état est désespéré.

Alors que tout espoir humain semble perdu, que le ciel lui-même paraît vouloir rester sourd à ses prières, des grâces exceptionnelles lui sont accordées contre toute attente; elle obtient la guérison la plus remarquable de l'année.

Que peut-on objecter ici? — La suggestion? Il ne peut en être question. — Dira-t-on qu'on n'a pas la preuve par le microscope de l'existence du cancer? Mais il y a des signes qui ne trompent pas et d'une égale certitude. Voilà une tumeur de la langue, qui évolue d'abord lentement à la manière des tumeurs bénignes, mais qui plus tard s'ulcère, devient végétante, comme en témoigne la photographie, qui retentit dans les ganglions, une tumeur qui se reproduit immédiatement après l'opération et compromet l'existence de la malade. Voilà des symptômes caractéristiques du cancer.

Du reste, cancer ou non, on ne peut mettre en doute l'existence d'une tumeur de la langue. Elle a laissé son empreinte dans cette cicatrice que rien n'effacera désormais. Qu'on lui donne le nom que l'on voudra, une tumeur ancienne, rebelle à tous les traitements, ne peut disparaître dans quelques heures. Même avec une tumeur fibreuse, le problème est aussi difficile à résoudre.

Que l'on cherche toutes les explications et toutes les hypothèses, on se heurte de tous côtés à l'impossible.

Nos plus belles guérisons s'opèrent souvent loin de Lourdes, pendant une neuvaine, avec quelques gouttes d'eau de la Grotte, dans le silence, le recueillement. La guérison de Catherine Lapeyre nous montre jusqu'à l'évidence dans quel état d'abandon, d'isolement peuvent guérir les cancers et les affections les plus incurables, et comment ils guérissent en dehors de toute influence suggestive. Ce n'est pas nous qui disposons les événements, qui

choisissons les faits ; la Providence semble vouloir les sortir du cadre trop étroit dans lequel on voudrait les enfermer. Elle renverse, comme à plaisir, les frêles barrières que la science était venue placer sur un terrain qui ne lui appartient pas.

LE CANCER A LOURDES

Dix guérisons

« On ne guérit pas du cancer. »

Malgré tous les progrès et toutes les découvertes de la science moderne, cette parole reste toujours vraie. Les efforts des chirurgiens viennent se briser devant un mal qui a son germe dans l'économie et dont l'évolution est fatale.

Je ne crois pas qu'il y ait dans la science un seul exemple de guérison d'un cancer récidivé, ayant envahi les ganglions, compliqué d'une cachexie profonde.

Cet exemple, pourtant, peut se trouver à Lourdes. En compulsant nos *Annales*, j'ai relevé dix guérisons de cancer à toutes les périodes et sous toutes les formes.

Le Dr Martel, de Béziers, dans un certificat daté du 10 septembre 1876, nous dit qu'il soignait une religieuse, Marie Moreau, atteinte d'une tumeur du sein droit, tumeur bosselée, inégale, et qui était le siège de douleurs lancinantes, retentissant dans le bras du même côté. Cette tumeur avait fini par s'ulcérer : la nature de la suppuration, le teint jaune paille de la malade, tous les autres signes réunis confirmaient le diagnostic de cancer au sein. Le Dr Martel proposa l'ablation de la tumeur, sans insister pourtant, dans la crainte que la malade ne pût supporter l'opération, vu sa grande faiblesse.

Depuis cette époque, jugeant le mal sans remède et la mort prochaine, le médecin ne prescrivit d'autres traitements que les soins de propreté qu'exigeait cette plaie. Le 14 août 1876, cette malade se présente devant le Dr Martel, en lui disant qu'elle est guérie. En effet, il n'y a plus de tumeur, de suppuration et de douleurs : on ne trouve qu'une cicatrice linéaire et de fraîche date. La malade, courbée la veille sur son côté, avait une pose naturelle. Elle était réellement guérie, comme elle l'affirmait. Le 3 août, toute la communauté, en union avec la malade, avait commencé une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. La dernière nuit de la neuvaine, on avait placé sur la partie malade une compresse imbibée d'eau de Lourdes. La religieuse s'était endormie sur son séant, et, se réveillant deux heures après, avait porté la main sur son sein et reconnu que la tumeur avait complètement disparu : « La soudaineté de cette guérison, dit le Dr Martel, suffit pour prouver que ce fait s'écarte de l'ordre de la nature ; on peut le ranger, sans crainte de se tromper, parmi ceux qui possèdent pleinement et d'une manière évidente le caractère du surnaturel. »

Nous avons été témoins de la guérison de Constance Piquet. C'est un des *faits les plus extraordinaires* que nous ayons constatés à Lourdes.

CONSTANCE PIQUET

Cancer du sein

Le 24 août 1894, Mlle Constance Piquet, de Soulaires (Eure-et-Loir), venait nous faire constater la guérison d'un cancer du sein. Elle apportait un certificat du Dr Martin, dans lequel notre confrère déclarait que cette femme était atteinte « d'un cancer du sein (squirre), et qu'il n'avait pas jugé opportun de l'opérer, le cancer étant incurable de sa nature et toujours sujet à récidiver. »

L'examen le plus minutieux pratiqué par les douze ou quinze médecins qui m'entouraient, ne permit pas de trouver la plus légère trace de cette tumeur qui venait de disparaître dans la piscine. On sentait encore quelques glandes dans l'aisselle et quelques cordons qui avaient dû relier ces glandes à la tumeur du sein. Mais le soir, ces derniers vestiges du mal avaient disparu et il ne restait rien, ni de la tumeur, ni des engorgements ganglionnaires.

Constance Piquet.

Le jour même, les journaux publiaient le certificat du médecin, les dépositions de la malade et le résultat de notre examen.

Le Dr Regnaud, professeur à l'école de Rennes, avait assisté à notre enquête. En lisant dans les journaux le compte rendu de ce fait, il me disait : « Ces publications hâtives ont de grands inconvénients. Savez-vous si cette femme avait un cancer? Vos preuves sont insuffisantes. Vous pouvez avoir des mécomptes.

— Mes preuves sont insuffisantes, lui dis-je, je le reconnais, elles ont besoin d'être complétées, confirmées. Voilà pourquoi je livre immédiatement toutes mes enquêtes à la presse. Ces publications hâtives n'autorisent aucune conclusion, mais elles appellent la discussion sur tous les faits; discussion libre, contradictoire où se mêlent toutes les opinions, discussion immédiate au milieu de tous les témoins de ces guérisons. »

Ce n'est pas dans le silence du cabinet que l'on peut édifier un travail qui demande le grand jour et ne repose que sur le témoignage.

Il faut l'abandonner à la libre critique, à la presse, aux mille

feuilles qui le reproduisent en le dénaturant souvent. Quand il a passé par ces cribles successifs, on peut le reprendre et l'interpréter à sa valeur. C'est ainsi du reste que toute l'histoire de Lourdes a été écrite. C'est en reprenant, sous vingt formes diverses, le récit des mêmes faits ; c'est en faisant un faisceau de toutes les preuves que nous pouvons donner une consécration indiscutable à ces événements.

Le résultat devait me donner raison.

On écrivit de tous côtés au Dr Martin pour lui demander son opinion sur cette guérison. On lui écrivit non seulement de France, mais de l'étranger, du Portugal, de tous les pays.

Le Dr Martin n'est pas un convaincu. Il maintint pourtant les termes de son certificat et déclara sans réserve que la guérison était complète. Mais bientôt fatigué de cette correspondance qui se répétait chaque jour, il cessa de répondre.

On fut alors le voir, l'interviewer.

Nous allons reproduire ici la lettre d'un chirurgien-major de l'armée. On y trouvera le compte rendu de l'entretien de notre confrère avec le Dr Martin, un interrogatoire de la malade, un ensemble de dépositions très importantes que nous n'avions pu recueillir nous-même.

Le chirurgien-major nous écrivait le 17 novembre 1893 :

« Je me suis acquitté dimanche dernier de la commission dont vous m'aviez chargé.

« J'ai interrogé Constance Piquet en présence du curé de Soulaires; j'ai vu ensuite le Dr Martin, de Lèves, qui n'hésite pas à reconnaître le caractère miraculeux du fait qui nous occupe.

« Le Dr Martin a été très aimable, c'est un homme loyal et de bonne foi, mais qui ne partage pas nos convictions. Constance Piquet a quarante-deux ans. A la fin de l'année 1891, elle ressentit des douleurs dans le sein gauche, et peu après apparut une tumeur qui prit le volume d'une noix. Au mois de mars 1892, elle consulte un médecin : le traitement prescrit ne produit aucun effet.

« Au mois de juillet, seconde consultation motivée par l'appari-

tion de cordons durs, allant de la tumeur à une glande qui s'était formée sous l'aisselle. Les douleurs augmentent, sont lancinantes. Le teint devient jaune, la malade a beaucoup maigri. Elle avait perdu l'appétit, et son affaiblissement était tel qu'elle ne pouvait plus travailler. »

Au mois de mars 1893, le Dr Martin, voyant l'état de la malade

Les arcades du Rosaire.

s'aggraver, parle d'opération, et s'il renonce à l'entreprendre, c'est que la récidive lui paraît probable dans un bref délai.

Le 29 juillet, le Dr Martin délivre le certificat que nous avons reproduit. Il était à ce moment sûr de son diagnostic, et s'il avait pratiqué l'opération dont il avait parlé, s'il avait enlevé la tumeur et le sein, personne ne l'eût accusé d'imprudence. Un médecin apprécie facilement la nature de ces affections, elles tombent sous les sens, elles sont d'un diagnostic facile.

Mais pour enlever une tumeur, pour mutiler une malade, on nous demande moins de garanties que pour établir la réalité d'une guérison obtenue à Lourdes. Suivant la remarque d'un magistrat, pour envoyer un homme à l'échafaud, un jury ne

demande pas les preuves surabondantes que l'on nous demande dans nos enquêtes.

La parole des médecins ne suffit plus. Il faut que tous les témoignages concordent et que la maladie soit constatée jusque dans la piscine.

Notre correspondant nous écrit : « D'autres personnes que les médecins ont vu et touché cette tumeur : Mme Petit, Mme Guyon, Mlle Augustine Masson, toutes trois de Soulaires. La dernière a vu le mal plusieurs fois, notamment au moment du départ pour Lourdes. La tumeur a été vue et touchée par Mme Camille Bigot et par Sœur Augustine de la Croix, de Chartres. »

Mlle Piquet arrive à Lourdes le 22 août 1893 avec le pèlerinage national. Elle va à la piscine le 22 et le 23. Sa tumeur n'éprouve aucune modification. Le troisième jour, 24 août, elle est admise dans la piscine à neuf heures et demie du matin.

Pendant le bain, la grosseur disparaît sans commotion ni douleur d'aucune sorte.

En sortant de la piscine, elle ne trouve plus la tumeur ; elle le fait remarquer à la dame qui l'avait aidée à se baigner, qui avait touché la tumeur avant le bain et qui constate sa disparition. Nous avons les dépositions écrites des divers témoins que nous venons d'énumérer.

C'est ce jour-là, dans la matinée, que Mlle Piquet est venue dans notre bureau et que nous avons constaté la guérison de la tumeur.

En rentrant à Soulaires, la malade est examinée à trois reprises par son médecin, le Dr Martin, qui ne trouve plus trace du cancer.

Les dix observations que nous trouvons dans nos *Annales* ont été prises par des médecins différents. La plupart de ces malades ont été traités dans les hôpitaux, soignés par les chirurgiens les plus habiles. Constance Piquet avait été recommandée au Dr Péan, l'opération fut jugée impraticable par son médecin. Marie Moreau, d'après le Dr Martel, était au dernier degré de la cachexie. Quelques malades avaient vu leur mal se reproduire après une première opération ; c'était le cas de Catherine Lapeyre. Plusieurs

tumeurs étaient ulcérées. Plaies et tumeurs se sont cicatrisées instantanément avec des applications d'eau de la Grotte.

Nous n'avons relevé que les cancers extérieurs, laissant de côté les tumeurs de l'estomac et des autres organes. On voit par cet aperçu quelle riche moisson s'accumule peu à peu dans nos recueils.

Il est important de grouper ainsi tous les faits semblables et de les présenter dans une vue d'ensemble. On nous demande souvent si nous avons des guérisons de cancer. Nous pouvons répondre d'une façon précise en mettant les documents sous les yeux, en invoquant le témoignage d'un grand nombre de médecins qui sont les témoins de ces changements inexplicables.

COMMENT ON CONSTATE UN MIRACLE

Le miracle ne se voit pas comme un tableau, comme un spectacle. — C'est l'esprit qui juge et non l'œil qui voit. — Comment on prouve qu'une plaie de 32 centimètres de long s'est fermée dans la piscine. — Une enquête qui peut servir de modèle.

Avec des éléments de contrôle aussi nombreux, aussi bien coordonnés que ceux que nous possédons à Lourdes, il devrait être facile d'interpréter les nombreuses guérisons qui se produisent autour de nous; il devrait être facile de *constater un miracle.*

A la fin d'une de ces journées de pèlerinage où les malades assiègent la clinique, en présence de toutes ces modifications instantanées opérées sur les affections les plus diverses, on devrait pouvoir retenir un exemple au-dessus de toute incertitude et de toute objection.

Il n'en est pas ainsi. Les nombreux pèlerins qui viennent à Lourdes avec le désir de voir des miracles sont le plus souvent déçus dans leurs espérances. Le spectacle même de ces foules enthousiastes peut faire naître de singuliers doutes dans l'esprit d'un incrédule — que dis-je, d'un incrédule! — je ne l'étais certainement pas, lorsque j'assistais, pour la première fois au pèlerinage

national. Mais je n'avais pas vu de miracles et je cherchais vainement à en voir.

Que pouvais-je apprendre ou retenir au milieu de ces notes disparates, de ces qualifications peu scientifiques? Je ne connaissais pas le malade avant son arrivée; je recueillais parfois quelques détails de sa bouche; mais quelles conclusions retirer d'une information aussi incomplète?

Il faut entrer dans le bureau des médecins, refaire jour par jour l'histoire de ce malade, jeter ainsi les premiers jalons d'une observation, qu'une enquête ultérieure viendra compléter, consolider ou mettre à néant.

Un miracle ne se voit pas comme un tableau, comme un décor; nous ne sommes pas dans un théâtre, et nous ne pouvons mettre sous les yeux des spectateurs les changements à vue qu'ils nous réclament.

Nous ne pouvons éclairer l'eau de nos piscines d'un rayon de lumière électrique, et fouiller, jusque dans l'intérieur des organes, les lésions de tout genre, apparentes ou cachées, qui font le tourment de nos malades.

Un miracle ne peut se voir ainsi.

Il résulte de l'opposition qui existe entre deux états différents, la maladie et la santé.

Ce n'est pas l'œil qui voit cette opposition, c'est l'intelligence qui compare ces deux états distincts, opposés, qui reconnaît que le sujet n'a pu naturellement passer en quelques instants de l'un à l'autre de ces deux états.

C'est un problème à étudier, à résoudre; nos impressions premières peuvent nous induire en erreur, il faut les appuyer sur des enquêtes sérieusement faites.

Vous demandez dans un hôpital une séance d'hypnotisme. On peut vous la donner à toute heure, à toute réquisition. Je suis souvent allé à la Charité, dans le service du Dr Luys : il me faisait voir ses premiers sujets, il répétait sur eux les expériences les plus étonnantes.

Le Dr Luys est venu à Lourdes, il n'a rien vu; j'aurais pu

lui montrer quelques personnes qui avaient été guéries, mais il m'eût été impossible de reproduire chez elles et la maladie et la guérison. Nous n'avons pas à Lourdes de premiers sujets. Les résultats acquis sont définitifs; on les obtient sans entraînement graduel.

On voudrait tenir dans la main la plaie qui guérit, la tumeur qui s'efface; voir renaître les agonisants dans la piscine. On vient passer à Lourdes quelques heures, et on s'étonne de ne pas avoir, comme dans un théâtre, la pièce demandée, le spectacle de son choix.

Mais on voudrait découronner notre œuvre, lui enlever son caractère, la mettre à la disposition du premier venu. En réalité, sous prétexte de chercher le surnaturel, on voudrait l'écarter, l'effacer ou le détruire.

Un miracle est souvent très difficile à constater, Que de faits importants nous échappent! Lucie et Charlotte Renauld avaient la maladie la plus simple, la plus facile à voir : une jambe plus courte et plus mince que l'autre. Leurs jambes ont repris instantanément dans la piscine leur grosseur et leur longueur.

Il semble qu'il suffit d'avoir des yeux pour constater de semblables résultats. Non. Elles pouvaient avoir une contracture nerveuse, un raccourcissement apparent et non réel. Il nous a fallu une enquête de près d'une année pour avoir la signification exacte de ce fait. Et encore! si la commission d'examen n'avait pas fonctionné à Paris au moment du départ des malades, si le Dr Monnier n'avait pas examiné avec soin Charlotte Renauld, nous ne serions pas arrivés à une certitude complète. L'enquête que nous allons résumer va nous montrer quel degré de certitude on peut atteindre en mettant en faisceau tous les témoignages et toutes les preuves qui viennent se grouper autour d'un même fait.

Nous nous proposons d'établir :

1° Qu'une malade est venue à Lourdes avec une plaie de $0^m,32$ de long sur $0^m,15$ de large, plaie qui s'étend jusqu'aux os, qui se complique de gangrène, qui date de douze ans;

2° Que cette malade, entrée dans la piscine le vendredi 13 sep-

tembre, à neuf heures du matin, en est sortie radicalement guérie, quelques instants après, avec un peau qui recouvrait toute la plaie, une cicatrice bien formée;

3° Nous établirons ces deux propositions, de façon à rendre toute contestation impossible, toute objection vaine.

JOACHIME DEHANT

Plaie de 32 centimètres de long sur 15 de large, allant jusqu'aux os, datant de douze ans, guérie en quelques instants dans la piscine.

Le médecin de la malade le Dr Marique nous a communiqué le récit de la maladie et de la guérison écrit sous la dictée de Joachime :

« J'étais malade depuis douze ans lorsque, le 23 août 1878, Mme la comtesse de Limminghe me demanda si je désirais aller à Lourdes. « Si j'avais, lui dis-je, un jour le bonheur d'y aller, il est certain que j'en reviendrais guérie : j'en suis tellement convaincue que, le jour de mon départ, je prendrais, pour chausser ce pied malade, un soulier, un bas et une jarretière que je n'ai pas mis depuis bien des années. » Étonnée de ma confiance, Mme la comtesse fait retenir par dépêche une place pour moi avec les pèlerins de Liège. Décrire mon bonheur serait impossible.

« Il n'y avait pas moyen de prendre mesure au pied de la jambe malade : une vaste plaie de 30 centimètres de hauteur, du genou à la cheville, couvrait la jambe, et le pied tout retourné était plus maigre et plus petit que l'autre. Il fallut se contenter des mesures de la jambe saine. En me quittant, le cordonnier disait : « Cette fille est folle : elle commande un soulier pour un pied qui n'a pas été chaussé depuis douze ans! »

« On me confie à M. Devos, curé de Haltinnes.

« Nous partons le 10 septembre, à quatre heures du matin. A la

gare de Namur, mon père et ma mère viennent me faire leurs adieux. Je suis si faible, si pâle, qu'à ma vue ils éclatent en sanglots; ils m'embrassent, mon père me bénit, et, au moment où le

Joachime Debant.

train se met en marche, ma mère me dit : « Quand vous serez « guérie, Joachime, vous nous enverrez une dépêche! »

« Nous voilà en route. A la douane française, tout le monde descend. Moi seule, je ne puis bouger. Le lieutenant de douane entre dans mon wagon pour contrôler mes bagages; mais, repoussé par l'odeur infecte qui s'exhale de ma jambe, il recule et se détourne avec horreur.

« Mes compagnons de route remontent dans le compartiment, mais, incommodés par cette odeur insupportable, je les vois devenir malades tour à tour et pris de vomissements. Quant à moi, je suis humiliée au suprême degré, je n'ose plus lever les yeux.

« A Paris, le bon prêtre, aux soins duquel je suis confiée, m'engage à descendre et à ne pas aller plus loin : « Vous mourrez « en route, » me dit-il. Je le supplie de me laisser continuer le pèlerinage. Mes larmes finissent par l'émouvoir; M. Médot, curé de Scholtin, intercède en ma faveur. Nous traversons Paris dans le chemin de fer de ceinture. Pendant la nuit, alors que mes compagnons dormaient, je renouvelai plusieurs fois les linges qui enveloppaient ma jambe, mais je ne pus laver ma plaie.

« A sept heures du matin, nous sommes à Paray-le-Monial. Les pèlerins vont à la chapelle; je reste immobile, assise sur le quai de la gare. Quelques instants après, on me porte à l'hôtel, et pendant que les pèlerins sont à table, je procède au pansement de ma plaie. Ce pansement dure plus d'une heure. Il y avait près de deux jours que la plaie n'avait pas été lavée. Le pansement achevé, je me rends au sanctuaire du Sacré-Cœur. Les Sœurs de la Visitation me donnent du linge qui avait été posé sur les ossements de la bienheureuse Marguerite-Marie. Elles me conseillent de demander ma guérison au Sacré-Cœur. J'attends, leur répondis-je, ma guérison de Notre-Dame de Lourdes, et je demanderai au Sacré-Cœur de supporter patiemment toutes les douleurs qu'il plaira à Dieu de m'envoyer.

« Nous repartons le soir; il me restait un trajet de vingt-six heures de chemin de fer. A neuf heures du matin, nous arrivons à Agen. Il faut encore changer de train. On me dépose sur le quai, au milieu de la gare, et je commence à faire le pansement de ma plaie, lorsque plusieurs prêtres, émus de compassion, viennent répandre de l'eau sur mon mal. Les voyageurs font cercle autour de moi, et je dois entendre des propos de ce genre : — Cette personne a donc des parents bien dénaturés pour la laisser aller à Lourdes dans un pareil état! — Mais avec une pareille infection, le choléra va se mettre dans notre train.

« Inutile de dire combien j'étais humiliée par ce langage ; ce qui mettait le comble à mon abaissement, c'était la nécessité de devoir laisser sur place les linges maculés qui avaient servi à bander ma jambe et les lambeaux de chair corrompue que je venais d'enlever à ma plaie.

« Il y avait vingt-deux heures que cette plaie n'avait pas reçu de pansement ; je pouvais bien y appliquer du linge sec, mais il m'était impossible de lui donner d'autres soins de propreté. En une heure, soixante tours de bande étaient percés par les liquides qui s'écoulaient de l'ulcère ; après ce temps, le pus coulait à terre goutte à goutte.

« Me voilà donc encore une fois remise à neuf. Il est près de sept heures du soir quand nous arrivons à Lourdes. Je descends dans une maison de la route de Pau, et, quelques instants après, je me mets en route, tant bien que mal, pour arriver à la Grotte.

« Là, je m'empresse de remercier la bonne Mère d'avoir fait un aussi long voyage sans accident ; puis je lui ai bien vite exposé le sujet de mon pèlerinage. Je viens à vous, lui dis-je, vous demander ma guérison pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut des pécheurs. Nous restâmes à la Grotte environ deux heures. Je fais couler sur ma jambe l'eau qui s'échappe des robinets de la fontaine, et rentrée à l'hôtel, je procède à un grand nettoyage de ma plaie. Il était plus de onze heures du soir lorsque je pus me coucher. Toute la nuit, mes souffrances furent horribles. Les fatigues du voyage avaient beaucoup endolori ma plaie, et à deux heures et demie, ne pouvant trouver le sommeil, j'appelle à mon aide, je demande à être levée. — Mais il n'est que deux heures et demie ! me dit-on. — Qu'importe ! Il m'est impossible de rester couchée : j'ai hâte d'aller à la Grotte ! On me dépose par terre, et je procède encore à un pansement. Cette besogne me demande plus d'une heure de travail : je retire des parties osseuses mortifiées et des chairs gangrenées que je laisse sur le parquet.

« C'est la dernière fois, dis-je aux personnes qui m'assistent, que je panse ma jambe : elle sera bientôt guérie. Je veux partir ; il n'est que quatre heures. On a la charité de me conduire jusque

sur la route. — Vous n'avez, me dit-on, qu'à suivre devant vous pour arriver à la Grotte. Je m'avance péniblement. Sur le pont du Gave, une de mes béquilles s'introduit entre deux planches, et me voilà debout, ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni retirer ma béquille.

« Je reste dans cette position environ quinze minutes qui me parurent des heures. J'entendais le roulement des voitures dans la ville, et j'avais peur d'être écrasée.

« A la fin, un bruit de pas se rapproche. Comme il faisait obscur, je ne savais pas à qui j'avais affaire. En arrivant près de moi, la personne se recule pour ne pas me frôler. « Ne craignez rien, lui dis-je; au nom du ciel, venez à mon aide! »

« L'inconnu s'approche, je reconnais que c'est un prêtre. En un instant, il a retiré ma béquille, et je lui rends grâces de sa bonne action. Je reprends ma route. J'avais avec moi un petit panier, et dans ce panier se trouvaient un bas, une jarretière et un soulier pour chausser mon pied malade quand je serais guérie; car je croyais fermement être guérie au premier bain.

« A la Grotte, je rencontre Mlle Léonie Dorval qui me conduit à la piscine. Elle me déshabille, et, quand elle a fini, elle s'arrête en me disant qu'elle n'oserait jamais me mettre dans la piscine dans le déplorable état où je me trouvais. J'insiste, je la supplie. — Écoutez, Joachime, me dit-elle, je suis votre aînée, j'ai plus d'expérience que vous. Croyez bien que vous pouvez payer de votre vie l'imprudence que vous voulez commettre. Elle veut me remettre mes vêtements. Alors je dis à Léonie : Asseyez-moi par terre, et je descendrai seule dans la piscine. »

« Elle me répond : — Non, Joachime, vous mourrez. — Je ne mourrai pas, Notre-Dame de Lourdes sait que je suis venue à Lourdes pour guérir, elle ne me laissera pas mourir dans l'eau.

« Sur mes instances, Léonie m'assied par terre et je descends en effet toute seule dans la piscine.

« Arrivée dans l'eau, je prie ma compagne de m'enfoncer tout au fond, et, de la sorte, j'avais de l'eau jusqu'au cou.

« Quand l'eau eut pénétré mes linges que j'avais laissés autour

de ma plaie, j'éprouvai des souffrances intolérables et je ressentis, en même temps, un bonheur ineffable de me trouver dans cette eau miraculeuse. Je suis restée trente minutes dans la piscine. Léonie voit que je ne puis plus prier à haute voix et me demande si je veux sortir. Mais je n'entends pas, je suis en défaillance. Elle me retire de la piscine, me couche par terre, elle commence à m'habiller. Mais, en pressant les linges qui entourent ma jambe, elle m'occasionne une telle douleur que je sors de mon évanouissement.

« Ma pauvre Joachime, me dit Léonie, tu n'es pas guérie.

« Ne perdons pas confiance, Léonie : lorsque je demande quelque chose à ma mère, elle ne me l'accorde pas toujours à ma première demande. Je reviendrai à la piscine.

« A neuf heures du matin, en effet, je vais prendre un second bain ; je suis restée dans l'eau pendant vingt-sept minutes. Cette seconde immersion a été plus pénible que la première. La douleur était si violente que je ne pouvais m'empêcher de grincer des dents et de me mordre la langue.

« Au sortir du bain, Léonie exprime l'eau des linges qui entourent ma plaie ; elle presse dans tous les sens, je n'éprouve aucune sensibilité. Au premier bain, lui dis-je, en comprimant les linges de mon pansement, vous m'avez occasionné une douleur insupportable, tandis que maintenant vous pouvez appuyer sur les bandes sans me faire éprouver aucun mal. Elle presse plus fort, je ne sens rien. Léonie enlève alors les linges qui recouvrent la plaie et s'écrie : Joachime, il n'y a plus de plaie, vous êtes guérie ! Regardant à mon tour, je réponds : Vive Notre-Dame de Lourdes ! Voyez comme elle sait bien faire les choses ! Non seulement elle a remis sur ma jambe une peau neuve, mais même elle m'a refait des chairs et un mollet ! »

Pour bien comprendre l'importance de la guérison qui vient de se produire, il faut se rappeler que Joachime était entrée dans l'eau avec une large plaie gangreneuse qui s'étendait du genou à la cheville, qui pénétrait jusqu'aux os, avait détruit les tendons, les muscles ; que le pied, privé de tout soutien, s'était dévié en dedans ;

que le genou était ankylosé et que la cuisse avait subi un tel mouvement de bascule que le membre dans son entier pouvait être représenté par un 4.

« A la vue de ce prodige, Léonie voulait en informer tous les pèlerins. Je la priai d'attendre. Le soir, à la Grotte, les pèlerins m'entourent et me demandent si je n'ai plus de plaie, et M. le curé de Haltinnes, prenant la parole au nom des autres, me dit :

— Comment, vous n'avez plus de plaie?

— Mais non, pas plus que sur votre main!

« Alors le pauvre curé n'y tient plus; il veut me ramener à l'hôtel, et chacun désire examiner cette jambe qui, le matin encore, était littéralement pourrie et répandait une odeur dont mes compagnons de route n'avaient pas perdu le souvenir.

« A la vue de cette cicatrisation si nette, si complète, l'émotion des témoins est à son comble. Nul langage ne peut traduire leurs sentiments; ils m'assiègent de questions.

« J'avais encore dans un coin de la chambre, des lambeaux mortifiés de chair que j'avais arrachés le matin, et de la sorte je pouvais montrer en même temps les parties malades et les parties reconstituées de ma jambe.

« La dépêche qui annonçait ma guérison est arrivée le lendemain à Gesves; inutile de vous dire l'émotion de ma famille. Mon père, en apprenant la guérison de sa fille, fut saisi d'un tel tremblement qu'il dut être reconduit chez lui.

« Partis de Lourdes, le lundi à midi, nous arrivions à Namur, le jeudi, à deux heures de l'après-midi. Toute ma famille m'attendait à la gare. Je saute à terre et me jette dans les bras de ma mère. En me voyant marcher, elle s'écrie, en s'adressant à mon père : Mon Dieu! Joachime est chaussée! et elle me serra dans ses bras en répandant d'abondantes larmes. L'émotion de mon père est si forte qu'il perd la notion de tout et reste, un instant, sans me reconnaître.

« Ma première visite est pour l'église de Gesves; on me force à prendre place dans le chœur au pied d'un autel provisoire. En haut de cet autel se trouvait la statue de Notre-Dame de Lourdes environnée des plus belles fleurs. Les bougies se comptaient par

centaines. On donna le salut en actions de grâces, et M. le curé raconta à la foule tous les détails de ma guérison. Jamais l'église de Gesves n'avait vu un pareil concours de monde. C'est ce jour-là même que M. le Dr Froidebise est venu constater ma guérison.

« Le samedi, je retournai dans mon village natal, et à la station de Tamines, le garde-salle, qui m'avait portée dans le train, lors de mon départ, était là. Son émotion a été si grande qu'il n'a pu dire un mot; il me serrait des deux mains, et il pleurait.

« Pour me soustraire à la curiosité du public, j'allai goûter un peu de repos auprès de M. le curé de Malonne, et après deux semaines d'absence, je pus rentrer dans ma famille et m'occuper à toute espèce de travaux.

« Au moment de mon pèlerinage à Lourdes, j'avais vingt-neuf ans et je pesais 27 kilos. Aujourd'hui je pèse 75 kilos, et je n'ai jamais cessé, depuis cette époque, de jouir d'une santé parfaite. »

Le Dr Marique, en nous envoyant ce récit, nous dit : « Vous me demandez une enquête sur la guérison de Joachime; — mais elle a été faite depuis longtemps et les résultats sont bien connus. Tous les gens sérieux et honnêtes croient à sa guérison miraculeuse.

« Les libres-penseurs disent qu'elle était guérie avant d'aller à Lourdes : assertion absolument controuvée par le certificat du Dr Froidebise qui a examiné Joachime la veille de son départ. Les plus intelligents d'entre eux prétendent qu'elle a joué la comédie, douze ans, pour se faire proclamer guérie à Lourdes; mais, à côté, nous avons les témoignages les plus formels et nous les avons par centaines. »

Lorsque la guérison est absolument inexplicable, lorsque ni la suggestion, ni l'effet nerveux ne peuvent être invoqués, alors on nie la maladie ou la guérison, ce qui est beaucoup plus simple. Mais, en mettant toutes les pièces sous les yeux du public, en rendant la démonstration claire jusqu'à l'évidence, on rend toute défaite impossible; il faut s'incliner et reconnaître que si la guérison est inexplicable, elle ne peut pas être contestée.

Comment on prouve qu'une plaie de 0m,32 de long s'est fermée instantanément dans la piscine, le vendredi 13 septembre, à 9 heures du matin.

Deux jeunes Belges, le Dr Royer et M. Simon Deploige, professeur de droit social à l'Université catholique de Louvain, ont voulu reprendre tous les détails de l'enquête. Ils l'ont fait avec une méthode irréprochable, avec une précision, une rigueur qu'il est impossible de dépasser.

Simon Deploige, professeur à Louvain.

Ils ont borné leurs recherches à l'ulcère de la jambe droite. Prenant pour point de départ le certificat du Dr Froidebise daté du 6 septembre, ils ont pour ainsi dire suivi l'existence de cet ulcère d'heure en heure, jusqu'au moment de sa disparition.

Ils ont interrogé ou fait interroger : 1° les voisins de Joachime Dehant qui ont vu l'ulcère immédiatement avant le départ pour Lourdes; 2° les compagnons de voyage; 3° les patrons de l'hôtel où Joachime Dehant était descendue à Lourdes.

Aucun de ces témoins n'est parent ou allié de Joachime Dehant. Les enquêteurs auraient pu interroger les membres de la famille Dehant; ils n'ont voulu entendre que des étrangers.

Tous les témoins interrogés l'ont été en leur domicile, sans avoir été avertis au préalable, sans avoir eu la possibilité de se concerter entre eux. Tous ont relu leurs déclarations et en ont certifié le compte rendu fidèle et exact.

Les voisins

1. *M. J.-B. Martin, ancien bourgmestre de Gesves*

Mlle Joachime Dehant résidait à Gesves quand elle est allée à Lourdes, en 1878. M. Simon Deploige, professeur à l'Université de Louvain, et Me Georges Legrand, avocat à Namur, se sont donc d'abord adressés à l'ancien bourgmestre de Gesves, M. J.-B. Martin.

Dr Royer, auteur de l'enquête sur Rudder et Joachime Dehant.

Ils ont interrogé M. Martin, le 15 septembre 1893, en son domicile actuel, à Jambes, plage de la Meuse, no 3.

D. — Connaissez-vous Mlle Joachime Dehant, qui prétend avoir été guérie à Lourdes, au mois de septembre 1878?

R. — Oui, parfaitement. J'étais bourgmestre à Gesves en 1878, et c'est de Gesves que Mlle Dehant est partie pour aller à Lourdes en septembre. Quand j'ai entendu dire qu'elle allait faire le pèlerinage de Lourdes, je me suis rendu chez elle. C'était un jour ou deux avant son départ pour Lourdes. Elle m'a dit : « Je vais vous montrer ma laide jambe. »

D. — Et qu'avez-vous vu?

R. — Une plaie épouvantable. Cela sentait tellement mauvais que j'étais content de m'en aller.

D. — Quelle étendue avait la plaie?

R. — Tout cela. (Ce disant, M. Martin avance la jambe droite et passe la main sur tout le côté extérieur depuis à peu près le genou jusqu'à la cheville.)

D. — Quelles étaient les particularités de la plaie, sa profondeur?

R. — Ce que je puis vous dire, c'est que cela me faisait l'effet d'une gangrène.

D. — Avez-vous vu Mlle Dehant après son retour de Lourdes?

R. — Oui. Je suis allé à sa rencontre. Quand je l'ai vue descendre de voiture, Messieurs, ça m'a fait une impression! Je ne l'oublierai jamais...

D. — Elle marchait?

R. — Oui.

D. — Et la plaie?

R. — Disparue.

D. — Avez-vous vu la jambe?

R. — Oui, un jour ou deux après le retour de Joachime Dehant. Il n'y avait plus de plaie : la peau était revenue, un peu plus rouge peut-être, comme quand une plaie est cicatrisée.

Le compte rendu de la conversation de M. Martin avec MM. Deploige et Legrand a été soumis à M. Martin, le 8 octobre 1893. Après l'avoir lu, M. Martin a écrit à la suite et signé la déclaration suivante : « Je soussigné, Jean-Baptiste Martin, ancien bourgmestre de Gesves, déclare, après lecture, l'entière exactitude de l'entretien ci-dessus, et je maintiens en tous points les déclarations que j'y ai faites à MM. Legrand et Deploige (1). »

2. *Mme la Comtesse de Limminghe*

Le 6 octobre 1893, M. Royer, docteur en médecine à Lens-Saint-Rémy, et M. Deploige se sont rendus au château de Gesves, chez Mme la comtesse de Limminghe qui a envoyé Joachime Dehant à Lourdes en 1878. Voici quelques extraits des déclarations qu'elle leur a faites :

« ... Après avoir retenu le billet de pèlerinage de Joachime

(1) Les autres témoins qui ont signé ont employé des formules analogues. Nous croyons inutile de les reproduire chaque fois.
Les originaux signés ont été remis par les enquêteurs à M. le Dr Boissarie.

Dehant, le 23 ou le 24 août, je l'ai fait venir au château et je l'ai moi-même examinée très attentivement. Du genou à la cheville s'étendait une vaste plaie, à surface accidentée comme du papier de soie, cette plaie suppurait et dégageait une forte odeur; près de la cheville, il y avait un ulcère de couleur noirâtre...

« C'est dans ces conditions que Joachime Dehant est partie à Lourdes, le 10 septembre; j'ai revu encore la plaie la veille ou l'avant-veille du départ, et il n'y avait aucun changement dans son état.

« Le 15 septembre, j'ai reçu de Lourdes un télégramme de M. Raikem, le directeur du pèlerinage, m'annonçant la guérison de Joachime (1).

« A son retour de Lourdes, Joachime Dehant a été reçue au château de Gesves. Ses infirmités avaient disparu. »

3. *Sœur Jean-Baptiste* (Hortense d'Aoust)

MM. Royer et Deploige ont également interrogé, le 6 octobre 1893, Sœur Jean-Baptiste, supérieure des Sœurs de la Providence et de l'Immaculée-Conception à Gesves.

D. — Avez-vous vu la plaie que Joachime Dehant avait à la jambe droite?

(1) Voici la copie de ce télégramme, dont Mme la comtesse de Limminghe a remis l'original à M. Deploige :

ADMINISTRATION des Chemins de fer, Postes, Télégraphes et Marine.	TÉLÉGRAMME (armes de Belgique)	Assesses 15 septembre 78 Bureau de

Déposé à : Lourdes, 15—9—78. 1, 40 s.
N° 223.

Comtesse de Limminghe,
Gesves, près Assesses
(Belgique)

Joachime parfaitement guérie hier soir.
Raikem.

Pour réception conforme :
4, 55.

R. — Je l'ai bien vue quatre ou cinq fois.

D. — Comment était cette plaie?

R. — Elle couvrait presque toute la jambe, en dessous du genou jusqu'à la cheville. Il n'y avait pas de peau; la plaie était bosselée et rouge; il en sortait du pus blanc et jaune; l'odeur était très mauvaise; les linges enlevés de la plaie étaient toujours tout imprégnés de pus.

D. — Quand avez-vous vu la plaie pour la dernière fois?

R. — Le jour où M. le Dr Froidebise est venu examiner Joachime Dehant. Il l'a examinée chez nous, un matin. Quand le Dr Froidebise a eu fini son examen, il a dit : « Si celle-là se guérit, c'est un miracle. »

D. — Vous avez entendu cela?

R. — De mes deux oreilles.

D. — Vous avez donc vu la plaie plusieurs fois? N'avez-vous pas constaté une amélioration d'une fois à l'autre?

R. — Oh! non.

D. — Avez-vous revu Joachime Dehant après son retour de Lourdes?

R. — Pas tout de suite après le retour; seulement vers le 20 septembre. Il n'y avait plus de plaie, plus d'écoulement, mais une peau assez mince.

4. *M. le Dr Froidebise*

Le 12 juillet 1893, M. Deploige a eu avec M. le Dr Froidebise à Louvain, l'entretien suivant, au sujet de la guérison de Joachime Dehant.

D. — Vous avez examiné Mlle Joachime Dehant le 6 et le 19 septembre 1878?

R. — Oui.

D. — Le 6 septembre, vous avez constaté chez Mlle Dehant l'existence d'une plaie à la jambe droite?

R. — Oui, l'existence d'une vaste plaie.

D. — Quand vous avez examiné de nouveau Mlle Dehant, le 19 septembre, cette plaie avait disparu?

R. — Oui, complètement.

D. — Estimez-vous que cette plaie aurait pu guérir naturellement, du 6 au 19?

R. — Non. Le 6 septembre, la chair était à nu, et le 19, la peau était complètement revenue sur toute la surface de la plaie : la peau était sèche et saine.

D. — Est-il vrai qu'après l'examen du 6 septembre, vous avez dit à Sœur Jean-Baptiste de Gesves que si la plaie de Joachime Dehant guérissait à Lourdes, cette guérison devrait être considérée comme miraculeuse?

R. — Oui.

Le 11 octobre 1893, M. Deploige a envoyé copie au Dr Froidebise du compte rendu de cet entretien. Par lettre du 12 octobre 1893, datée de Louvain, le Dr Froidebise lui a répondu : « Je ne trouve absolument rien à redire à la façon dont vous traduisez notre conversation du 12 juillet. Le tout est parfaitement exact. »

5. *Mlle Henriette Henrion*

Enfin, le 6 octobre 1893, le Dr Royer et M. Deploige interrogèrent encore à Gesves Mlle Henriette Henrion.

Est-il vrai que Mlle Joachime Dehant a demeuré chez vous, pendant plusieurs semaines, avant d'aller à Lourdes en septembre 1878?

R. — Oui.

D. — Avait-elle une plaie à la jambe droite?

R. — Oh oui! j'ai vu la plaie très souvent.

D. — Quand avez-vous vu la plaie pour la dernière fois?

R. — Le matin même, avant le départ de Joachime pour Lourdes. La plaie était toujours aussi laide.

D. — Avez-vous vu Joachime immédiatement après son retour de Lourdes?

R. — Oui, le jour même de son retour. La plaie avait disparu et la peau était revenue; on pouvait passer la main dessus.

D. — Il n'y avait plus de linges autour de la jambe?

R. — Non.

D. — Le bas n'était pas humide?

R. — Non, la peau était bien sèche.

Les compagnons de voyage

6. *M. Hubert Michaux*

Le 5 octobre 1893, MM. Deploige et Royer se rendirent à Jemelle chez M. Hubert Michaux, ancien secrétaire communal de Schaltin, et eurent avec lui l'entretien suivant :

Dr Marique, médecin de Mlle Dehant

D. — Êtes-vous allé à Lourdes au mois de septembre 1878, avec le pèlerinage belge?

R. — Oui.

D. — Est-il vrai que Mlle Joachime Dehant a été guérie à Lourdes pendant que vous vous y trouviez?

R. — Oui. Joachime Dehant a fait le voyage de Lourdes dans le même compartiment que moi. Je l'ai vue à Namur pour la première fois, dans la salle d'attente, le jour de notre départ, le 10 septembre. Elle était pâle et avait l'air très malade. Quand nous avons été embarqués, au bout d'un certain temps, les autres personnes du compartiment ont commencé à se plaindre de la mauvaise odeur qui se dégageait de la jambe de Joachime Dehant.

D. — D'où provenait cette mauvaise odeur?

R. — D'une plaie que Joachime Dehant avait à la jambe droite.

D. — Avez-vous vu cette plaie?

R. — Je l'ai vue le soir de notre arrivée à Lourdes, le jeudi 12 septembre, à l'hôtel.

D. — Logiez-vous au même hôtel que Joachime Dehant?

R. — Oui, chez Latapie.

D. — A quelle heure avez-vous vu la plaie, le 12 septembre?

R. — Vers neuf ou dix heures du soir. La chambre de Joachime Dehant était contiguë à la mienne. Avant d'aller se coucher, elle a voulu faire le pansement de sa plaie. Elle m'a appelé. Elle était assise par terre, dans sa chambre; elle m'a dit qu'il lui fallait du linge pour sa plaie et qu'elle ne saurait se lever pour aller en prendre. Je lui ai remis alors son sac de voyage dans lequel il y avait du linge.

D. — Est-ce alors que vous avez vu la plaie?

R. — Oui.

D. — Comment était la plaie? Comme la main?

R. — Plusieurs fois aussi grande! Oh! oui, plusieurs fois aussi grande... Elle était bien comme ça... (Et en même temps, M. Michaux passe la main sur la jambe droite du genou à la cheville.)

D. — Saignait-elle?

R. — Elle suppurait.

D. — Était-elle profonde?

R. — Oui, ça, elle avait l'air profonde.

D. — Est-ce que Joachime Dehant a de nouveau nettoyé sa plaie le lendemain matin?

R. — Je me rappelle maintenant que le lendemain matin de très bonne heure, quand elle a quitté l'hôtel, elle m'a dit qu'elle venait de faire le pansement de sa plaie.

D. — Avez-vous revu Joachime dans le courant de la journée du 13 septembre?

R. — Oui, à l'église. Mais le soir à notre retour à l'hôtel, on nous a appelés pour nous montrer que la plaie de Joachime était guérie.

D. — Et qu'est-ce qu'il y avait?

R. — Eh bien! il n'y avait plus de plaie du tout. Là où il y avait

eu la plaie, j'ai vu une peau neuve, plus rouge seulement que tout autour.

D. — Quand est-ce que vous avez vu cela?

R. — Le vendredi 13, vers 9 ou 10 heures du soir.

9. *M. Devos*

MM. Deploige et Royer décidèrent d'aller encore le même jour à Emines pour y interroger M. le curé Devos.

D. — M. Michaux nous a dit que vous êtes un des témoins de la guérison de Joachime Dehant?

R. — En effet.

D. — Est-ce que Joachime Dehant quand elle vint à Lourdes avec vous en 1878, avait une plaie à la jambe droite?

R. — Oui.

D. — Que vous rappelez-vous de la plaie?

R. — Elle couvrait toute cette partie de la jambe, entre le genou et la cheville, sauf une bande de chair saine du côté intérieur; elle suppurait et exhalait une odeur infecte qui a persisté à l'aller pendant tout le voyage, au point d'indisposer les personnes de notre compartiment. Je crois me souvenir aussi d'avoir vu des linges provenant du pansement et qui étaient salis par le pus.

D. — Que savez-vous de la guérison de la plaie?

R. — Joachime m'a dit, à Lourdes, le second jour, en rentrant le soir à notre hôtel, que la plaie avait été guérie le matin, au second bain.

D. — Avez-vous vu la plaie fermée?

R. — Je l'ai vue à la gare de Lourdes, au moment de notre départ pour la Belgique, le 16 septembre; Joachime Dehant la montrait à un médecin du Gers qui disait : « La sainte Vierge fait des choses extraordinaires. » Il restait une légère rougeur indiquant la place de la plaie guérie.

Je me réfère, du reste, pour tout ce que je pourrais oublier, à un récit que j'ai publié dans les *Annales de Lourdes* du 30 décembre 1878.

D. — A l'aide de quels éléments avez-vous composé ce récit?

R. — Pour le voyage et la guérison, j'en ai fait le récit d'après ce que j'ai vu et entendu moi-même.

D. — Votre récit a été écrit immédiatement après le pèlerinage. Est-ce que des renseignements ou des informations ultérieures n'en ont pas ébranlé l'exactitude spécialement en ce qui concerne la plaie et les circonstances de sa guérison?

R. — Non, en aucune façon. Je reste persuadé de l'existence de la plaie et de sa guérison après le second bain; Léonie Dorval, la baigneuse de Joachime, me l'a certifié. Cette personne était une sainte fille, absolument incapable d'inventer et de mentir; c'est d'après le récit qu'elle m'a fait immédiatement que j'ai écrit ma relation.

10. *Mlle Devos*

MM. Royer et Deploige s'adressèrent ensuite à Mlle Adélaïde Devos, la sœur de M. le curé d'Emines. Elle n'avait pas été présente à l'interrogatoire de son frère :

D. — Avez-vous vu une plaie que Joachime Dehant avait à la jambe droite quand elle est allée à Lourdes avec vous, en septembre 1878?

R. — J'ai vu cette plaie à Paray-le-Monial, le lendemain de notre départ de Namur. C'était à l'hôtel. Joachime Dehant, assise par terre dans une chambre de l'hôtel, m'a demandé de l'eau pour laver sa plaie. Je l'ai aidée, mais au bout d'un certain temps, je me suis trouvée mal, à cause de l'odeur infecte et de la vue de cette plaie si grande, et je n'ai pu continuer à lui donner mes soins.

D. — Avez-vous vu la plaie à nu, à Paray-le-Monial?

R. — Oui. Elle s'étendait du genou à la cheville; à la hauteur de la cheville elle s'élargissait, mais du côté intérieur de la jambe, il y avait une bande de chair qui n'était pas attaquée.

D. — Est-ce que la plaie suppurait?

R. — Oh! oui. La plaie était bourgeonnée; le pus était blanc-jaune; les linges étaient tout maculés de pus.

D. — Et cette plaie s'est refermée à Lourdes?

R. — Oui. Le lendemain de notre arrivée à Lourdes, le soir, à l'hôtel, Joachime m'a dit que la plaie était guérie.

12. *Témoignage de Léonie Dorval*

La mort a enlevé un des témoins de la guérison, Léonie Dorval, de Haltinnes, qui fut chargée par Mme la comtesse de Limminghe de prendre soin de Joachime durant le voyage. Mais Léonie Dorval de son vivant, s'est fréquemment entretenue avec Mme la comtesse de Limminghe de la guérison de Joachime, et c'est d'après le souvenir de ces entretiens que Mme de Limminghe a rapporté au Dr Royer et à M. Deploige le témoignage de Léonie Dorval. Voici en quels termes :

« Léonie Dorval a vu la plaie que Joachime Dehant avait à la jambe droite et le pus qui en sortait. Je crois que c'est en route, à Paray-le-Monial, que Léonie Dorval a vu la plaie pour la dernière fois. Léonie Dorval elle-même m'a fait le récit de la guérison de Joachime. Elle n'a pas su à quel moment précis la plaie a été guérie, Joachime étant entrée dans la piscine sans enlever les linges qui entouraient la jambe. Le 13 septembre, dans la matinée, vers neuf heures, après le second bain, Léonie a dit à Joachime : « Mais Joachime, vous ne semblez plus souffrir de votre jambe. Qu'en pensez-vous? Si nous la débandions? » Elles le firent et furent très saisies toutes les deux de voir la plaie cicatrisée. La jambe était toute marbrée, bleue et rouge ; elle ne blanchit que plus tard, petit à petit. »

13. *M. Sosson*

Citons encore le témoignage d'un pèlerin de Joachime Dehant, M. Sosson, doyen retraité à Châtillon, que M. Jules Poncelet, avocat à Arlon, et M. Jean Eischen, docteur en médecine à Arlon, sont allés interroger le 14 octobre 1893.

D. — Vous avez été à Lourdes en 1878 avec Mlle J. Dehant. Est-il

vrai qu'en allant à Lourdes, Mlle Dehant avait une plaie à la jambe droite?

R. — Nul doute qu'elle avait une plaie affreuse. Elle disait elle-même et l'on racontait tout autour d'elle et pendant tout le voyage, que les chairs de la jambe étaient pourries. Ses compagnons de voyage disaient qu'on entourait la plaie de soixante-dix tours de bandelettes et qu'en moins d'une heure toutes les bandelettes étaient percées de pus; ils disaient que l'odeur répandue par cette plaie était insupportable et remplissait le compartiment au point qu'il était presque impossible d'y rester. J'ai un vague souvenir de l'avoir vue à Agen, lavant sa plaie.

D. — Est-ce que cette plaie a été guérie à Lourdes?

R. — Nul doute, car au moment où cette guérison s'est produite, la nouvelle s'en est répandue immédiatement et a produit une émotion générale.

D. — Quand a-t-elle été guérie?

R. — Le vendredi, on la dit guérie de sa plaie; tout le monde autour de moi le répétait. La demoiselle de Haltinnes qui avait baigné la malade m'a raconté qu'elle avait elle-même ôté les bandelettes et que, à sa grande surprise, elle avait découvert des chairs saines, un peu brunes.

Les patrons de l'hôtel Latapie, à Lourdes

14. *Mme Latapie*

Le docteur Royer, se trouvant à Lourdes au mois de septembre 1893, est allé, route de Pau, n° 25, à l'hôtel Latapie, où Joachime Dehant était descendue en 1878. Il a d'abord interrogé Mme Latapie.

D. — Vous souvenez-vous que Joachime Dehant a été guérie jadis d'une plaie qu'elle portait à la jambe?

R. — Certainement. Joachime est descendue ici, en septembre 1878, avec plusieurs autres pèlerins belges. Elle a pansé, le

soir même de son arrivée, une plaie qu'elle avait à la jambe. J'ai vu cette plaie, en même temps que ma belle-sœur; la suppuration était abondante, les linges étaient remplis de pus. Le lendemain matin, les draps de lit eux-mêmes se trouvèrent souillés par la suppuration qui avait percé les pièces de pansement. J'ai revu le lendemain cette plaie complètement fermée; elle était recouverte d'une cicatrice rouge et très fine. Il n'y avait plus la moindre suppuration.

15. *Mlle Marie Latapie*

Elle arrive pendant que le Dr Royer s'entretient avec sa belle-sœur.

D. — Que vous rappelez-vous de la guérison de Joachime Dehant?

R. — Je me souviens d'avoir vu arriver Joachime; elle geignait à chaque pas. Un prêtre qui l'accompagnait, recommanda de la mettre à part, disant qu'elle sentait mauvais, qu'elle avait la gangrène. En effet, elle ne sentait pas bon.

J'ai vu la plaie de sa jambe le soir, le jour même de l'arrivée, au moment où Joachime la découvrait pour en faire le pansement. La plaie était vilaine, les pièces de pansement étaient couvertes de saletés et de pus : les draps de lit furent salis par le pus pendant la nuit et durent être remplacés le lendemain.

D. — La plaie était-elle grande?

R. — Oh! oui, bien comme ça... (Ce disant, Marie Latapie montre la main droite étendue et de l'autre indique le dessus du poignet.) Le lendemain, dans la soirée, Joachime étant rentrée, nous a montré sa jambe; la plaie avait complètement disparu, il ne restait qu'une cicatrice rouge.

D. — A quelle heure avez-vous vu la plaie guérie?

R. — Le soir. Joachime avait passé presque toute la journée à la Grotte.

16. *M. Latapie*

D. — Pourriez-vous nous donner des renseignements sur la guérison de Joachime Dehant?

R. — Je me souviens très bien de cette guérison. Je n'ai pas vu la plaie, mais j'avais entendu dire qu'une personne estropiée avait une plaie. Le lendemain de son arrivée, j'ai vu la plaie cicatrisée au moment où Joachime la montrait aux personnes de l'hôtel.

Conclusion

MM. Deploige et Royer ont résumé les résultats de leur enquête dans les lignes suivantes :

Deux faits paraissent dûment établis par cette enquête :

1er *fait :* L'existence chez Mlle Joachime Dehant, au moins jusqu'à la date du 12 septembre 1878 à 10 heures du soir, sinon jusqu'au matin du 13, d'une plaie couvrant presque toute la jambe droite depuis le genou jusqu'à la cheville, mettant la chair à nu, bourgeonnée, rouge et par endroits noirâtre, dégoûtante à voir, suppurant abondamment, dégageant une odeur infecte, ne pouvant, suivant un témoignage médical, guérir naturellement en 13 jours, et n'étant nullement en voie d'amélioration.

2e *fait :* La disparition totale de la même plaie et son remplacement par une peau neuve, sèche et saine, à partir du 13 septembre 1878 dans la matinée ou tout au moins vers 9 ou 10 heures du soir.

S. Deploige.
Dr Royer.

Cette guérison a été publiée partout; pas un contradicteur ne s'est levé.

Lorsque Charcot, dans un article intitulé *La foi qui guérit*, voulut nous donner le secret des guérisons de Lourdes, il nous fit le récit de la guérison de la demoiselle Coirin, histoire qui remonte à quatre-vingts ans, et qu'il avait reconstituée d'après une ancienne gravure. C'est ce qu'il a trouvé de plus fort dans sa carrière, dans le présent et le passé. Je lui répondis en lui citant la guérison de Joachime, et je le mis au défi de m'opposer un exemple semblable. Personne n'a relevé le défi.

Joachime vient chaque année deux fois à Lourdes. Elle doit être à son quarantième pèlerinage d'actions de grâces.

Transport d'un malade atteint, depuis 8 ans, d'une paralysie complète, consécutive à une fracture de la colonne vertébrale, guéri le 21 août 1898.

COXALGIES. TUMEURS BLANCHES
MAL DE POTT

Charles Bron. Coxalgie. — Élise Lesage. Tumeur blanche du genou. — Louise Champ. Coxalgie. Miracle reconnu par le Dr Arnould. — Jeanne Gasteau. Mal de Pott. — Jeanne Tulasne. Mal de Pott.

CHARLES BRON

CULTIVATEUR A CORBAN, DISTRICT DE MOUTIERS (JURA BERNOIS)

Coxalgie avec plaie et carie des os guérie le 16 mai 1897 à Lourdes

Au mois d'août 1896, Charles Bron, atteint d'un abcès au niveau de la hanche et dans l'impossibilité de s'appuyer sur sa jambe, fut admis à l'hôpital de Berne, où M. le professeur Girard ouvrit son abcès, évacua le pus et retira plusieurs pièces d'os nécrosés qui provenaient de la tête du fémur.

La lésion parut si grave que deux jours après M. le professeur Girard, assisté de plusieurs de ses confrères, après avoir fait un nouvel examen, déclara qu'il faudrait pratiquer une opération plus radicale et réséquer toute l'étendue de l'os malade. Le malheureux

Bron demanda si cette opération pouvait assurer sa guérison. On lui répondit que la chose n'était pas certaine, mais qu'il n'avait que ce moyen pour sortir du triste état où il se trouvait.

Dans cette cruelle alternative, Bron remit son sort entre les mains de Notre-Dame des Ermites et de Notre-Dame de Lourdes, priant la sainte Vierge de lui obtenir sa guérison, et si l'opération ne devait pas réussir, de vouloir bien le lui faire connaître par quelque circonstance qui pût le guider dans sa détermination.

Le jour est fixé, Bron reste à jeun en attendant qu'on vienne le chercher pour le porter à la salle d'opération. Pendant qu'il attend son tour, les médecins lui font dire que l'opération est remise au lendemain. L'infirmier lui sert alors son dîner; il n'avait pas fini de manger que les médecins, revenant sur leur première détermination, viennent le prendre pour l'opérer. Mais comme il n'est plus à jeun et qu'on ne peut l'endormir, on est forcé d'attendre.

Le pauvre malade voit dans toutes ces circonstances une indication bien visible de ne pas se laisser opérer. « La sainte Vierge, dit-il, semble vouloir s'y opposer. »

Dès le soir même, il écrit à sa femme et à son frère de venir le chercher, et quelques jours après, il était de retour dans ses foyers.

En quittant l'hôpital, le médecin déclare à la famille que si l'on reprend le malade sans le faire opérer, il ne pourra guère survivre plus de trois ou quatre semaines.

Une fois rentré chez lui, son état paraît, en effet, s'aggraver de plus en plus; il ne quitte pas le lit, il s'affaiblit. Cependant, sa confiance dans Notre-Dame de Lourdes n'est pas ébranlée; il prie sans cesse, il veut faire une confession générale et recevoir les derniers sacrements. Il promet que s'il guérit, il ira tous les ans en pèlerinage à Einsiedeln; il promet encore d'assister à la sainte messe tous les jours pendant deux ans, et de faire la sainte communion tous les mois.

Son curé nous dit : « Je ne le décourageais pas trop de son intention d'aller à Lourdes; j'avais la conviction qu'au printemps il ne serait plus en vie; le Dr Vermeille, qui le soignait, m'affirmait que ce serait la maladie de poitrine qui l'emporterait. »

Nous sommes au mois de mars 1897 : le moment du pèlerinage approche. Dans l'état d'indigence où il se trouve, il faut recourir à la charité publique pour se procurer les ressources nécessaires. Une jeune fille du village veut bien lui rendre le service d'aller quêter pour lui. Que de difficultés encore à surmonter! Il faut une personne pour l'accompagner; il faut un panier d'osier pour transporter le malade; avec sa hanche ouverte il ne peut supporter ni choc, ni trépidation; tout mouvement réveille des douleurs insupportables.

Charles Bron.

Le panier une fois fait se trouve trop large pour entrer dans la portière des wagons; il faut alors se contenter d'une planche, avec une charnière en son milieu, pour coucher le malade sur un matelas.

Le chef de gare de Delemont, craignant d'engager sa responsabilité, ne veut le laisser partir que muni d'un certificat médical autorisant le voyage. On le place dans un wagon servant au transport des bestiaux, et c'est dans ces conditions qu'il arrive à Montbéliard le 10 mai au soir. On refuse de recevoir le malade dans les hôtels; il faut aller à l'hôpital en attendant le train spécial du pèlerinage des Jurassiens, unis aux Suisses romans, qui doivent partir le lendemain.

A Lourdes, on le porte à l'hôpital sur un brancard. Les deux premiers jours, on n'ose pas le baigner, on le trouve trop malade : on se contente de faire des lotions sur la hanche et la jambe; toute cette région est très enflée, rouge foncée. Enfin, le samedi pour la première fois, il entre dans l'eau et prend, jusqu'au

dimanche soir, trois bains consécutifs. Chaque bain produit une amélioration, mais ce n'est pas la guérison. Bron ne peut se redresser, et sa plaie existe toujours.

Le dimanche soir, en sortant de la piscine, il demande de faire prier beaucoup pour lui en disant qu'il espère être guéri pendant la procession.

Lorsque le Saint-Sacrement s'approche et s'arrête devant lui, Bron prie avec toute la ferveur dont il est capable, les bras en croix, pressant dans sa main droite une petite statue de Notre-Dame de Lourdes.

Le Saint-Sacrement s'éloigne, et ses pressentiments paraissent l'avoir trompé. Cependant, quelques instants après, lorsque le prêtre élève l'ostensoir au-dessus de la foule sur le devant du péristyle du Rosaire, Bron qui se trouve à vingt pas à peine, tient les yeux toujours fixés sur le Saint-Sacrement; sa prière est encore plus ardente, si c'est possible.

Alors il ressent dans sa hanche toujours froide, glacée, une chaleur brûlante; cette raideur qui le clouait sur son grabat semble disparaître; il se sent léger, il n'a plus aucune sensation de son mal, un besoin irrésistible de se lever le pousse, le presse.

Il se lève, il marche, soutenu par deux brancardiers, il vient au bureau des médecins.

Je le vois encore devant nous, pâle, les yeux brillants, la parole entrecoupée, tout tremblant sous le coup de l'émotion la plus profonde qu'un homme puisse ressentir, essayant de ressaisir tous les souvenirs de sa vie passée, entrevoyant déjà la joie de sa femme, de ses enfants, à la nouvelle de sa guérison, secoué, en un mot, par le choc le plus profond et le plus soudain. Il était là, debout, essayant de marcher, alors que depuis le mois d'août dernier on ne pouvait même faire son lit.

A côté de lui, partageant son émotion, le brancardier qui l'accompagnait, M. Soulé, nous disait : « J'ai vu Bron à la piscine, il avait au niveau de la hanche une plaie profonde dans laquelle je pouvais enfoncer mon pouce; cette plaie suppurait abondamment, toute la hanche était gonflée, noire, douloureuse. Il n'y a plus trace de

plaie, plus de suppuration, plus de gonflement, et la coloration des tissus redevient normale. »

Ces changements instantanés, qui s'étaient passés sous ses yeux, lui causaient une impression qu'il ne pouvait définir; il ne quittait plus ce malade, il lui appartenait, il était son témoin; une sorte de parenté spirituelle unissait ces deux hommes.

Dire les émotions, les ovations de la foule, lorsque Charles Bron sortit de notre bureau, serait difficile. On l'accompagne à la Grotte, et le *Magnificat* éclate spontanément de toutes ces poitrines.

Charles Bron avait été guéri au pied de l'escalier du Rosaire. C'est là qu'il s'était relevé, mais bien faible encore, se traînant sur deux bras : la reprise des forces s'est faite avec une rapidité qui dépasse toute prévision. Il avait perdu le sommeil, l'appétit. Il vivait avec un œuf cru et quelque peu de lait. Dès ce moment, il se met à table, on ne peut le rassasier, il mange à tout instant ; dès le premier soir, il s'endort d'un sommeil tranquille, ininterrompu.

Au retour depuis la station de Delle, il peut rester assis dans le wagon. Le mercredi soir 19 mai, il arrive dans son village de Corban. Il y a neuf jours qu'il est parti couché sur sa planche, et le chef de gare ne voulait pas prendre la responsabilité de le laisser monter en wagon. Il revient assis sur un char à bancs la figure radieuse de santé.

Les habitants, prévenus de sa guérison, viennent en foule au-devant de lui. Ils forment un cortège précédé de la fanfare et l'accompagnent processionnellement à l'église où se font les exercices du mois de Marie; de l'église ils conduisent Bron à son domicile.

Bron est le cousin d'Eugénie Bron, qui fut guérie il y a quelques années dans les mêmes conditions. A quatre ans d'intervalle, il venait lui aussi retrouver la santé auprès de cette Grotte de Lourdes dont le nom résonnait depuis longtemps sans doute merveilleusement à ses oreilles.

Dans ces montagnes du Jura bernois, le sol est dur, le climat rigoureux; mais la religion réserve aux habitants ses meilleures consolations. Au milieu des protestants, les catholiques ont un vif

attachement pour leurs croyances, et leur vie tout entière est orientée par leur foi.

Je disais à Bron : A quelle époque êtes-vous né? Il me répond : J'ai été baptisé le 18 août 1862. — Quels sont les événements saillants de votre vie? — J'ai reçu le sacrement de confirmation le 13 septembre 1871, j'ai fait la première communion le 27 mai 1875, je me suis marié le 21 mai 1889.

Voilà l'extrait de son état civil ou religieux. Voilà son histoire dans ses grandes lignes. Désormais, il pourra mettre la date de sa guérison.

La figure de Bron est énergique ; il est grand, fortement charpenté. Pendant toute sa jeunesse. il était en service. J'aimais alors, nous dit-il, à faire des vaillances (c'est le mot consacré) pour montrer ma force. Comment, dans ces conditions, a-t-il pu subir une déchéance pareille? Comment la phtisie et la scrofule ont-elles pu mordre sur lui et les bacilles trouver un terrain propice à leur développement? Comme sa cousine Eugénie, il a connu la misère, et la maladie est venue se greffer sur elle. Tous les habitants du Jura travaillent au tissage de la soie, travail peu rémunérateur.

Il parvenait difficilement à nourrir sa femme, ses enfants. Souvent le pain manquait dans le ménage. « Un jour, nous dit-il, nous n'avions absolument rien à manger, nous étions à jeun depuis le matin, la nuit venait avec ses angoisses. Nous avons prié saint Antoine, et nous avons eu quelque chose à manger le soir même. Mais je ne puis vous dire ce que j'ai souffert. » Bien des journées dans sa vie ont été semblables à celle-là. Comment s'étonner que quelle que fût l'énergie de sa constitution, elle n'ait pu résister à une telle vie de privations?

Ainsi Charles Bron vint à Lourdes, couché sur un matelas ; depuis sept mois on ne pouvait que difficilement faire son lit. Il avait une plaie profonde au niveau de la hanche, des tubercules dans le poumon. Devant l'esplanade du Rosaire, à la fin de la procession, le 16 mai 1897, à 4 heures du soir, sa plaie se cicatrise instantanément, il se relève et marche en s'appuyant sur deux bras ; tous les désordres de la poitrine s'effacent, il retrouve l'appétit, le sommeil.

C'est une transformation complète. Depuis ce jour il n'a pas cessé de marcher, il ne souffre plus de la hanche, ni de la plaie, il a repris les travaux des champs et même sa place à l'atelier.

Mais il est resté boiteux; sa jambe est plus courte, elle est soudée au niveau de la hanche. Pendant longtemps, par les anciennes fistules, on a constaté un suintement de pus. Que signifie ce mélange d'ombre et de lumière dans une guérison qui, par certains côtés, paraît dépasser toutes les lois de la nature?

Dans ces cicatrices indélébiles, dans ces infirmités, derniers vestiges des lésions éteintes, nous avons un témoignage irrécusable de la maladie et de la guérison.

On a dit longtemps que nous n'observions à Lourdes que des guérisons de coxalgies nerveuses. Ces coxalgies nerveuses, je les cherche, et je ne les trouve pas!

Avait-elle une coxalgie nerveuse Marie Briffaut, que l'on nous apportait dans une caisse avec une plaie qui comprenait toute la hanche, avec tous les os altérés et cariés et qui fut guérie instantanément dans la piscine? Comme Charles Bron, elle a conservé sa jambe plus courte, soudée, raide, elle boite légèrement. Ce que nous disons de Marie Briffaut, de Charles Bron, nous pourrions le dire de vingt cas semblables qui ont passé sous nos yeux. Dans ces exemples, la lésion était visible; elle a disparu instantanément, mais il n'y a pas eu reconstitution des parties détruites et le côté véritablement merveilleux de ces observations est dans cette cicatrisation qui s'est faite d'une façon si rapide et si parfaite. La nature n'aurait pu donner un résultat semblable.

Que pouvait la médecine pour Bron? Après deux ans de soins, il était couché dans son lit, avec une plaie à la hanche, une carie des os, des tubercules dans les poumons. L'opération qu'on lui proposait, qu'aurait-elle donné? En réséquant les os malades, on ne guérissait pas sa poitrine, et si la lésion s'arrêtait du côté de la hanche, ce qui n'était pas certain, il se trouvait avec une jambe plus courte de 10 ou 15 centimètres, une jambe sans usage, condamné à se traîner toute sa vie sur des béquilles.

A Lourdes, dans quelques instants, la plaie se ferme, la hanche

se soude, la poitrine se cicatrise, la santé est retrouvée. Il suffit de comparer les résultats pour voir la différence profonde qui les sépare.

Mélange d'ombre et de lumière, disons-nous. Mélange de phénomènes naturels et de phénomènes plus difficiles à définir. Ankylose, fistules qui suintent quelque temps, ce sont les procédés ordinaires. Cicatrisation de la plaie, guérison de la poitrine, constitution refaite, tout cela d'une façon instantanée, voilà qui n'est plus de notre domaine.

Pèlerin breton atteint de mal de Pott : paralysé des deux jambes, guéri à la procession, le 16 septembre 1896.

Si nous demandons des guérisons à grands effets, notre curiosité peut être déçue.

Lorsque je montrai Marie Lemarchand sortant de la piscine avec son lupus recouvert d'une pellicule mince, rouge, qui se formait et s'épaississait sous nos yeux ; ça, un miracle ! me dit Zola, elle est bien trop laide.

Lorsque la jeune sourde et muette de Belgique commence à parler comme Bron, à faire ses premiers pas : ça, un miracle ! me dit-on, mais on se moquerait de nous, elle ne parle que patois !

On se fait du miracle une conception erronée, il ne consiste ni dans la correction des lignes, ni dans le rétablissement absolu des formes, mais dans un ensemble de conditions prises en dehors des lois naturelles.

TÉMOIGNAGE DES MÉDECINS

Le Dr de Saint-Germain, médecin en chef de l'hôpital des enfants, constate la guérison d'une tumeur blanche qu'il avait inutilement traitée. — Élise Lesage, de Bucquoy (Pas-de-Calais). — Tumeur blanche du genou guérie dans la piscine, le 21 août 1892. — Les guérisons dans les hôpitaux et les guérisons de Lourdes.

Dans un hôpital de Paris, le chef de service me montrait une malade qui était atteinte d'une contracture très douloureuse du genou, affection rebelle, qui pouvait en imposer pour une tumeur blanche.

« Voilà, me dit-il, les malades que vous guérissez à Lourdes. »

En même temps, il me découvrait le genou de cette femme, emprisonné dans une gouttière, portant à sa surface la trace de nombreuses pointes de feu. Tout mouvement était impossible, tout contact douloureux. Cette femme était pâle, émaciée, et portait sur son visage la trace de ses longues souffrances.

« Ces guérisons n'ont aucune importance, me disait le médecin, elles s'obtiennent facilement partout. »

L'œil de la malade se fixait sur lui avec étonnement, avec anxiété; elle se demandait, sans doute, comment on lui faisait attendre si longtemps une guérison si facile.

« Depuis combien de temps cette malade est-elle dans votre service? dis-je au médecin.

— Depuis deux ou trois mois.

— Quel traitement a-t-elle suivi?

— Au début, des vésicatoires, plus tard, des cautérisations au fer rouge, plusieurs fois répétées, enfin l'immobilité dans une gouttière.

— Vous avez tout fait et vous n'avez rien obtenu. Quand espérez-vous la voir guérir?

— Je l'ignore. Mais peut-être en mettant le feu à son lit, la ferait-on sauter à bas, et se sauver à toutes jambes.

— Mettre le feu au lit des malades!

Je ne vois pas bien cette médication nouvelle en usage. Arroser

les lits de pétrole, c'est dangereux, même pour le voisin. Si, par hasard, l'expérience ne réussissait pas, si la malade ne pouvait se lever, le résultat serait désastreux.

J'aime mieux le traitement par l'eau que par le feu, et la piscine me paraît préférable au gril, à la chaudière. »

Ce raisonnement n'avait qu'un but : Me prouver que les maladies nerveuses peuvent guérir sous l'influence d'une violente commotion, et que les guérisons de Lourdes se rangent sous cette loi. Nous n'observons, nous dit-on sans cesse, que des troubles nerveux qui disparaissent sous l'influence de toutes les suggestions réunies autour de la Grotte.

L'eau froide des piscines agit par le saisissement profond qu'elle détermine dans l'organisme.

Nous répondons : Il y a des malades qui guérissent sans entrer dans la piscine.

La foule, avec ses entraînements, ses enthousiasmes, détermine de pareils effets.

Mais il y a des malades qui évitent les foules, recherchent le recueillement, la solitude.

Chez eux, le site avec ses enchantements, le cadre si suggestif de la Grotte, tiennent lieu de tout le reste.

Mais il y a des malades qui guérissent sans venir à Lourdes.

C'est une question de foi.

Il y a des enfants bien inconscients de la guérison qu'on sollicite pour eux et qu'on obtient quelquefois.

Ce sont des exceptions, on ne raisonne pas avec les exceptions. Et l'on nous répète encore : Vous ne voyez disparaître, à Lourdes, que des accidents nerveux.

Mais alors, les médecins doivent être suggestionnés à leur tour, car ils nous apportent chaque jour des exemples nombreux, irrécusables, de tumeurs, de plaies, de maladies organiques guéries à Lourdes.

Ce ne sont pas seulement des médecins choisis, convaincus d'avance; ce sont des hommes, dont le nom fait autorité dans la science, dont personne ne peut suspecter le témoignage.

A toutes les objections que l'on nous fait, nous pouvons répondre par des exemples sans cesse répétés et plus concluants les uns que les autres.

A ce médecin d'hôpital, qui me montrait sa fausse tumeur blanche qu'il ne pouvait pas guérir, j'aurais pu citer l'exemple d'Élise Lesage qui a été guérie instantanément à Lourdes, le 21 août 1892, d'une tumeur blanche du genou qui n'était que trop réelle.

Mlle Élise Lesage a été guérie, alors que les médecins avaient déclaré que la guérison était absolument impossible dans les conditions où elle s'est produite.

Il pouvait se faire une soudure, une ankylose lente, mais elle devait rester toujours boiteuse; jamais elle ne pourrait refaire une articulation neuve, retrouver la souplesse qu'elle avait perdue.

La guérison a été instantanée et complète; il serait impossible, aujourd'hui, de savoir quel a été le genou malade, si les traces de feu ne laissaient encore leur empreinte.

Les trois médecins qui ont soigné Mlle Lesage n'hésitent pas à déclarer que la guérison est absolument inexplicable. Parmi ces médecins, nous trouvons l'homme le plus compétent que nous ayons pour le traitement de ces maladies : le Dr de Saint-Germain, chirurgien de l'hôpital des enfants, membre de l'Académie de médecine.

La maladie. — La guérison.

Élise Lesage avait un tempérament délicat; sa première enfance avait été maladive. Vers l'âge de dix-sept ans, au mois de mars 1891, sans cause connue, elle éprouve des douleurs dans le genou gauche, douleurs bientôt suivies de gonflement.

Il faut s'arrêter, se mettre au lit, garder le repos absolu.

On donne tous les reconstituants possibles, rien n'y fait. Le mal s'aggrave, la famille, justement alarmée, demande une consultation.

Le Dr de Saint-Germain, de Paris, est appelé au mois de juillet.

Il examine attentivement cette articulation malade; il trouve un gonflement considérable dans le creux du jarret, et en dedans du genou.

Les membranes internes sont dégénérées, épaissies, il n'y a plus ni poli, ni élasticité.

C'est une articulation détruite, les os pourront se souder les uns aux autres, c'est le seul mode de guérison possible. Tout le membre inférieur devra se mouvoir dans son entier, comme une tige inflexible.

Elise Lesage.

Dans une consultation que nous avons sous les yeux et que nous reproduisons textuellement, le Dr de Saint-Germain conseille :

« 1° Appliquer sous le chloroforme cinq grandes raies de feu et vingt-cinq pointes de feu autour du genou;

« 2° L'application quotidienne de teinture d'iode autour de l'articulation du cou-de-pied;

« 3° En cas d'insuccès, au bout de deux mois, surtout en cas d'aggravation notable, la résection deviendrait nécessaire;

« 4° Le traitement général déjà institué devra être rigoureusement continué. »

Au bout de six semaines, les prévisions du Dr de Saint-Germain paraissent se réaliser. Le mal s'aggrave. Pour éviter la résection, on met en usage un traitement plus actif encore.

Tous les quinze jours, pendant quatre mois, on enfonce dans le genou quarante aiguilles en platine, rougies au blanc, avec un appareil électrique, on les fait pénétrer jusqu'à un centimètre et demi, on atteint les os, on arrive ainsi jusqu'au mois de février, l'amélioration est peu sensible.

Dans le courant de l'été, on conduit la malade aux eaux de Saint-Amand. Elle revient avec des douleurs moins vives, elle peut faire quelques pas avec des béquilles, la jambe toujours immobilisée dans son appareil, et sans jamais toucher le sol du pied malade.

Le pèlerinage national s'organise; Élise se fait inscrire. Depuis longtemps sa pensée est sans cesse tournée vers Lourdes; c'est là qu'elle doit guérir, elle n'a plus confiance dans les moyens humains.

Elle part avec ses béquilles, la jambe toujours enfermée dans son appareil.

A Poitiers, autour du tombeau de sainte Radegonde, elle se soutient quelques instants sur son pied malade. Ce n'est pas un résultat complet, mais c'est le premier rayon d'espérance. C'est le signe avant-coureur de la guérison définitive.

A Lourdes, elle entre dans la piscine, toujours avec son appareil, on lui a défendu de le quitter.

En sortant de l'eau, elle s'appuie facilement sur son pied et vient directement au bureau des médecins. Elle nous demande de lui enlever son appareil.

Nous fendons cette gouttière dans toute son étendue, et nous mettons à jour ce genou depuis si longtemps immobilisé dans cette boîte rigide. Il n'y a ni raideur, ni ankylose, pas de gonflement, pas de trace de tumeur blanche; tous les mouvements sont libres. La cuisse, au-dessus du genou, a trois centimètres de moins que du côté opposé, mais, dans la soirée, on la mesure de nouveau, elle a déjà regagné deux centimètres.

Toutes les traces de ces désordres aussi anciens, aussi graves, se sont effacées à vue d'œil.

Ce n'est pas une amélioration, c'est une guérison complète.

Au retour, les médecins de la jeune fille reconnaissent franchement qu'un pareil résultat renverse toutes les prévisions, est à l'encontre de toutes les lois naturelles. Nous avons reçu Mlle Lesage pendant le pèlerinage national de 1893. Ce n'était plus la même personne. L'année dernière, elle se traînait sur ses béquilles, pâle, amaigrie; cette année, elle frappait par son entrain, son allure

décidée; sa physionomie trahissait les sentiments de joie et de reconnaissance qui remplissaient son âme. Le contraste était absolu.

Cette guérison avait le caractère des grandes guérisons de Lourdes. Il fallait la mettre en lumière, la soumettre au contrôle de tous les médecins qui avaient soigné cette jeune fille.

Une interview chez le Dr de Saint-Germain

J'avais demandé à M. Lesage de me conduire sa fille pendant mon séjour à Paris, et le 23 janvier, je recevais la visite du père et de la fille, heureux de pouvoir donner encore un témoignage de gratitude envers Notre-Dame de Lourdes.

Je proposai à Mlle Lesage de l'accompagner chez le Dr de Saint-Germain, qui l'avait vue en consultation chez des médecins ordinaires.

A deux heures, nous étions dans le cabinet du chirurgien des enfants.

« Mon cher confrère, lui dis-je, je viens vous présenter un cas peut-être unique dans votre pratique. »

Le docteur sourit :

« Voyons, de quoi s'agit-il?

— Vous souvenez-vous de Mlle Lesage, qui avait une tumeur blanche du genou et que vous êtes allé voir à Amiens?

— Parfaitement.

— Dans une consultation écrite en entier de votre main et signée par vous, vous conseillez d'abord les pointes de feu et, s'il n'y a pas d'amélioration, la résection des os malades.

Il n'y a pas eu d'amélioration, on n'a pas fait la résection, et la guérison a été instantanée et complète dans quelques minutes. »

Le docteur examine le genou, le palpe dans tous les sens, le plie. « Mais il n'y a rien, dit-il, c'est parfait. Il n'y a pas trace d'engorgement, de raideur; l'articulation est intacte.

— Comment tout cela s'est-il produit?

— La guérison s'est produite dans la piscine de Lourdes. J'avais

sans doute raison de vous dire que vous n'aviez pas vu d'exemple pareil.

— J'en ai vu un autre, dans les mêmes conditions, me dit le docteur; j'ai soigné longtemps une jeune fille pour une coxalgie. Tous

Valentine Rousseau
Coxalgie

Irma Legrand
Coxalgie suppurée

Marie Leconteux
Déviation de la taille

nos moyens restaient sans effet. La guérison fut obtenue à Lourdes, en un instant et radicalement. »

Le docteur me donne le nom de cette malade, dont l'observation n'a pas été publiée.

« J'avais vu, lui dis-je, cette jeune fille, mais j'avais cru à une coxalgie nerveuse.

— Mais non, ajoute M. de Saint-Germain, c'était une coxalgie bien réelle, avec lésion articulaire grave.

On nous reproche si souvent de prendre des maladies nerveuses pour des lésions organiques, que nous ne publions aucune guérison de coxalgie, et j'avais laissé cette observation de côté.

— Ainsi, mon cher confrère, je puis m'appuyer sur votre témoignage pour interpréter la guérison de Mlle Lesage?

— Vous le pouvez, me dit en nous quittant le chirurgien des enfants, je n'ai aucune réserve à formuler. Cette guérison est inexplicable et sort du cadre de nos observations. »

Je cherche vainement par quel côté on peut essayer de battre en brèche des faits appuyés sur un tel ensemble de témoignages.

Dira-t-on que les médecins, quelle que soit leur expérience, peuvent se tromper? Mais ils nous donnent ici les motifs de leur jugement. Une contracture nerveuse n'entraîne pas le développement de tumeurs, de fongosités tout autour de l'articulation, dans le creux du jarret. Le cou-de-pied est malade comme le genou, c'est une diathèse qui porte son action sur plusieurs points à la fois. Si nous n'avions qu'un exemple pareil! mais à Lourdes ce sont des faits d'observation usuelle.

La guérison d'Élise Lesage peut prendre place à côté de celle d'Amélie Chagnon. Chez Amélie, la plaie, la carie de l'os donnaient à la tumeur blanche sa signature, son nom.

Il me semble qu'il est difficile de pousser plus loin la rigueur d'une démonstration.

Quand ces questions, sans cesse débattues dans les livres, dans la presse, dans les conférences, auront été vulgarisées, tous les préjugés tomberont. Les hommes de science, difficiles à ébranler, deviendront nos meilleurs auxiliaires.

Je dis souvent aux confrères qui m'entourent : Venez avec nous, faites-vous une opinion.

Vous trouvez que nos enquêtes sont incomplètes, nos travaux inachevés.

Faites mieux, la chose est facile. Prenez un ou deux exemples, étudiez-les.

Si vous rencontrez une guérison, comme celle d'Élise Lesage. votre esprit s'éclairera de lueurs inattendues et vous ne vous attarderez plus à des objections sans cesse réfutées.

Coxalgies nerveuses et coxalgies osseuses

Il y a, nous dit-on, des exemples, rares à la vérité, de mal de Pott nerveux; il y a des paralysies, des maladies de l'estomac, des maladies des yeux, des rhumatismes qui sont de même nature; alors prenant l'exception pour la règle, on déclare que *toutes les maladies* de ce genre que nous voyons guérir à Lourdes sont des affections nerveuses. Toutes les coxalgies sont dans cette catégorie.

Une jeune fille lymphatique vient avec une coxalgie grave, ancienne. Le certificat des médecins ne laisse aucun doute sur la nature de la maladie.

Les traitements mis en œuvre indiquent qu'il s'agit bien d'une lésion osseuse. Il y a dans les autres articulations des lésions similaires : la poitrine est touchée, l'économie dans son ensemble est profondément déprimée, tout nous indique qu'il se prépare une évolution tuberculeuse générale.

Le malade guérit à Lourdes. Avec la maladie disparaissent les convictions antérieures, les sombres pronostics; les médecins déclarent qu'ils se sont trompés, qu'il ne s'agissait que d'accidents nerveux plus ou moins dissimulés; ils préfèrent confesser leur erreur plutôt que d'admettre une intervention surnaturelle, suprême injure infligée à leur raison.

C'est une vieille querelle que nous vidons chaque jour. Malgré nous, cependant, nous subissons l'influence de ces objections mal fondées, nous négligeons souvent des faits importants pour ne pas donner prise à la critique. C'est ce qui nous est arrivé pour la coxalgie dont le Dr de Saint-Germain nous a garanti le caractère grave, l'incurabilité; c'est ce qui nous est arrivé pour la coxalgie de Mme Champs si bien étudiée par le Dr Arnould, et pour cent autres faits semblables.

LOUISE CHAMPS ET LE Dr ARNOULD

Nous avons constaté la guérison de Mme Marie-Louise Champs, 48 ans, passage Waterloo, 1, rue Chauvelot, Paris, atteinte de coxalgie et qui était dans l'impossibilité de marcher. Son médecin, le Dr Arnould, nous écrivait, en date du 27 août, la lettre suivante :

Enfant guéri d'un mal de Pott au pèlerinage national

Monsieur et cher Confrère,

J'ai reçu dans mon cabinet, hier, la visite de Mme Champs que j'avais laissée, il y a quelques jours, dans un état fort piteux. A ce moment, je l'avais vue pour la première fois, et, après l'avoir examinée complètement, je lui avais trouvé une vieille arthrite coxo-fémorale très douloureuse, du côté gauche, avec impotence fonctionnelle à peu près absolue.

J'ai fait, sur sa demande, un certificat dont je serais même heureux d'avoir la copie.

J'ai vu, avec satisfaction, Mme Champs marchant aisément.

L'intégrité de sa hanche est absolue; car la malade s'est accroupie, s'est agenouillée très facilement et s'est relevée avec la même aisance.

Je ne veux pas laisser passer dans l'ombre ce merveilleux résultat d'un voyage à Lourdes, et vous prie, Monsieur et cher Confrère, d'agréer l'assurance de mes sentiments très dévoués, en vous laissant libre de donner à ces renseignements la publicité que vous jugerez opportune.

Signé : Dr Arnould,
Ancien interne, Lauréat des hôpitaux de Paris,
86, rue de Rennes.

Le même docteur écrivait également à un de ses amis :

Cher Monsieur,

Je vous écris ce soir, ayant eu aujourd'hui même l'émotion du véritable miracle, que vous avez eu la délicate attention de me faire connaître aussitôt. Cette malade est le premier cas que j'aie vu comme *médecin, avant* et *après* une guérison miraculeuse.

J'en remercie profondément avec vous la toute-puissante intervention de la sainte Vierge.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Dr Arnould.

25 août 1892.

JEANNE GASTEAU

Mal de Pott

Jeanne habite sur la place des Petits-Pères, en face de l'église, à l'ombre pour ainsi dire du sanctuaire. Couchée depuis de longs mois, elle avait fait placer son lit auprès de la croisée, afin de pouvoir suivre le mouvement ininterrompu des fidèles. Son regard arrivait jusque sur le seuil de l'édifice ; de là, elle s'unissait à toutes les prières, elle suivait par la pensée toutes les cérémonies.

Les habitués de Notre-Dame des Victoires ont remarqué bien souvent cette jeune fille, toujours couchée à la même place, derrière cette croisée, les traits creusés par la fièvre, le regard brillant qui portait l'empreinte de la souffrance et de la maladie.

Elle était bien l'image de ces jeunes poitrinaires que la mort a touchées de son aile, et qui s'acheminent d'un pas plus ou moins rapide vers le terme fatal.

Jeanne, à peine âgée de dix-sept ans, était malade depuis cinq ans. C'est en 1887, l'année de sa première communion, qu'elle ressentit les premières atteintes de son mal.

Le médecin reconnut une déviation déjà très prononcée de la taille ; il conseilla l'usage de corsets avec tuteurs en fer sous les bras.

Mais cette déviation n'était que la conséquence d'un travail plus profond qui se faisait dans son organisme : cette jeune fille portait en elle tous les germes d'une affection tuberculeuse, qui devait se généraliser dans la suite.

Le père de Jeanne était mort jeune, d'une maladie de langueur qui avait retenti sur la poitrine ; les enfants paraissaient avoir hérité du tempérament de leur père. Jeanne plus encore que son frère et sa sœur, semblait porter le poids de cette hérédité fâcheuse.

Sa sœur aînée avait eu une enfance difficile, sa taille s'était également déviée, mais, plus tard, sa santé s'était fortifiée, elle avait pu

entrer chez les Franciscaines et supporter les fatigues de la vie de communauté.

Mme Gasteau, restée veuve avec trois enfants, avait dû liquider sa maison de commerce dans des conditions onéreuses et s'était retirée à Neuilly. Elle avait fait appeler le Dr Thuvien, pour soigner sa fille.

Le mal s'était aggravé, la déviation de la taille était si prononcée que tout le corps était rejeté d'un côté; une hanche remontait très haut, une jambe était beaucoup plus courte que l'autre. Dans ces conditions, la marche était à peu près impossible.

Pour rétablir l'équilibre, le docteur suspend la jeune fille par la tête et les épaules, et moule son corps dans un vêtement de plâtre.

Cet appareil doit rester en place deux ou trois mois, pour être appliqué de nouveau dans les mêmes conditions. Pendant trois ans, les corsets se succèdent et sont remis avec tout le soin possible.

Vains efforts: l'infirmité progresse toujours. Bien plus, il survient une complication plus grave. Au niveau des reins, la colonne vertébrale est douloureuse, sensible au moindre choc; un abcès correspondant à cette région ne tarde pas à se former et à faire saillie dans le flanc droit. C'est une tuberculisation des vertèbres, un mal de Pott qui vient assombrir singulièrement la situation.

Mme Gasteau a quitté Neuilly pour venir se fixer à Paris dans le logement qu'elle occupe encore aujourd'hui. Sa fille ne mange plus, elle a constamment de la fièvre avec des redoublements très marqués; la présence de l'abcès a déterminé un développement considérable dans le côté, les moulages en plâtre ne peuvent plus être supportés. C'est à ce moment que la poitrine se prend ; on trouve dans les sommets des poumons des lésions évidentes. A Paris, le Dr Menessier succède au Dr Thuvien.

Nous sommes au mois de novembre 1891 : la malade s'alite pour ne plus se relever. Le médecin fera bien quelques tentatives pour la faire sortir du lit, mais la jeune fille ne peut se tenir debout, elle met un quart d'heure pour aller d'un lit à l'autre ; elle est doublée en arc de cercle, il faut la soutenir des deux côtés. On essaye de l'alimenter, mais sans résultat ; chaque jour elle s'affaiblit davantage.

Au mois de juin, on appelle un spécialiste ; celui-ci traite Jeanne Gasteau franchement comme une poitrinaire ; il lui fait des injections de gaïacol.

Les injections n'ont pas plus de succès que les autres traitements. L'abcès, qui part du niveau des reins et descend dans le flanc droit, devient saillant ; à son niveau, le son est absolument mat, la paroi est épaissie, infiltrée.

Les médecins s'apprêtent à faire une ponction dans cet abcès, mais l'état de la malade est si misérable qu'ils conseillent à la famille de la faire transporter à l'hôpital Saint-Joseph, pour pratiquer cette opération.

Jeanne Gasteau.

En suivant la marche progressive de cette maladie, il n'est pas possible de conserver des doutes sur sa nature, sur son issue fatale et prochaine.

Voilà une fille d'un tempérament très faible, avec une déviation de la taille qui l'a réduite à un état d'infirmité déplorable.

Vers l'âge de seize ans, les vertèbres déviées deviennent tuberculeuses : c'est le mal de Pott avec les abcès qui en découlent. La poitrine se prend, il y a de la toux, des lésions dans les poumons. La jeune fille cesse de manger, la fièvre la consume, depuis huit ou dix mois elle ne quitte pas le lit.

Le Dr Menessier a nettement caractérisé cette situation dans un certificat annexé au dossier.

Dans un long entretien que j'ai eu avec lui, il a précisé, plus encore que dans son certificat, tout ce qu'il avait constaté. Il insiste sur la lésion du poumon, sur les symptômes du mal de Pott, sur cet abcès par congestion qu'il sentait si bien sous son doigt et qu'il a été tenté à plusieurs reprises de ponctionner.

Il n'est pas nécessaire d'être médecin pour comprendre toute la gravité de cette situation. Jeanne est venue au monde avec des antécédents fâcheux du côté de son père. A vingt mois, elle a eu une méningite des plus graves ; depuis cinq ans, elle subit des conditions de déchéance que rien ne peut enrayer, elle fait des tubercules dans tous ses tissus. Elle descend rapidement une pente fatale, ce n'est plus qu'une question de mois ou de jours. Il ne faut plus parler de guérison ; une tuberculisation aiguë, générale, qui envahit à la fois le système osseux et le poumon, ne peut s'arrêter dans sa marche.

Le pèlerinage. — La guérison.

Dans ces conditions, Jeanne tourne sa pensée vers Notre-Dame de Lourdes. Dans la famille Gasteau, on avait une piété tendre pour la sainte Vierge. La mère avait voué tous ses enfants au bleu jusqu'à l'âge de sept ans. Pour Jeanne, elle avait fait plus encore, elle l'avait consacrée, à quatre ans, tout spécialement à la sainte Vierge, et, toute sa vie, elle devait porter la livrée de Marie. M. Gasteau père était un bon catholique, et, dans les dernières années de sa vie, il avait donné à ses enfants une très belle statue de Notre-Dame de Lourdes. J'ai vu cette statue sur la cheminée, entourée de fleurs, bien évidemment l'objet des soins pieux de toute la famille.

La piété trouvait, dans tous ces cœurs, si éprouvés par la souffrance et le malheur, un terrain de choix.

Jeanne s'était fait inscrire parmi les malades du pèlerinage national, et le moment du départ approchait. Mais comment transporter à une telle distance une malade si faible, qui ne prenait à peu près rien, avec une fièvre continue et des souffrances que le moindre choc rendait intolérables?

L'entreprise était téméraire.

Jeanne avait une confiance sans bornes, elle était certaine de guérir à Lourdes, et rien ne l'aurait retenue.

On la conduit au chemin de fer avec mille précautions, dans une

voiture, au pas, et en suivant les rues au pavage le plus doux et le plus régulier.

Dans le chemin de fer, il faut subir les conditions communes; les chocs, les trépidations retentissent douloureusement dans ce corps si endolori. Pendant tout le voyage, qui dure trois jours, la malade ne prend guère qu'un demi-litre de bouillon. Comment a-t-elle pu arriver vivante? Elle aurait dû mourir cent fois pendant le trajet.

Malades à la grotte.

Enfin, le samedi 20 août, au matin, nous sommes au port : voilà Lourdes!

De la gare, la malade est portée sur un brancard directement à la Grotte. Elle fait la sainte communion, elle est à jeun, elle n'a presque rien pris pendant tout le voyage.

De la Grotte, elle va prendre sa place à l'hôpital des Sept-Douleurs, salle du Sacré-Cœur. C'est le premier moment de repos ou d'arrêt depuis trois jours.

Vers les trois heures de l'après-midi, Jeanne est portée à la piscine, mais elle est si faible qu'elle s'évanouit dans l'eau; elle sort du bain plus malade encore, si c'est possible.

C'est l'heure de la procession du Saint-Sacrement. Les malades sont à leur place, groupés sur le passage qu'elle doit suivre. Sur la première ligne, les brancards où sont couchés les grands malades, quelques petites voitures disséminées çà et là.

Derrière les brancards, assis, à genoux, appuyés sur leurs béquilles, les paralytiques, les infirmes, toute la série des plaies et des tumeurs blanches. Enfin les parents, les amis immobiles, anxieux, forment une haie épaisse, impénétrable, qui s'étend depuis la Grotte jusqu'aux arcades du Rosaire, et depuis le Gave jusqu'au rocher.

Un grand silence règne dans cette multitude, les malades attendent dans un recueillement profond ce moment solennel, si longtemps désiré.

Quels seront les heureux privilégiés, ceux que la main de Dieu va soulever sur leur couche et faire marcher triomphants et transformés au milieu de son cortège?

Jamais prince ou roi n'entendit sur son passage semblables acclamations, prières aussi ardentes. Mais jamais prince n'eut un pareil pouvoir, ne fut aussi accessible, aussi compatissant pour les malades et les déshérités.

Ce moment d'attente est imposant, grandiose. Lorsque le Saint-Sacrement apparaît, tous les fronts se découvrent, on fléchit les genoux, un frisson parcourt la foule, les acclamations retentissent, le ciel paraît se mettre en communication directe avec la terre.

*
* *

Jeanne arrive en retard au sortir des piscines, portée sur son matelas.

On a quelque peine à lui trouver une place dans le troisième ou quatrième rang. Elle est là avec sa robe bleue et son ruban d'Enfant de Marie, plus pâle encore si c'est possible, sans mouvement, sans paroles.

Le Saint-Sacrement approche; Jeanne soulève un peu la tête,

elle entr'ouvre les yeux; sa mère veut la relever. « Laissez-moi, » lui dit-elle.

Cependant, elle fait encore un effort, elle se soulève lentement, elle parvient à se mettre sur son séant pendant que l'on donne la bénédiction à la Grotte.

Le Saint-Sacrement traverse de nouveau les rangs des malades. « Alors, nous dit-elle, j'entends une voix intérieure qui me dit : *Lève-toi! Lève-toi!* Des fourmillements parcourent tous mes membres comme une flamme, et aussitôt je sens un calme absolu.

« Cette douleur sans trêve que je ressentais dans le flanc a subitement disparu, ce côté si tendu, si volumineux s'est affaissé brusquement; je me redresse sur mon matelas, et je traverse aisément tous les rangs des brancards qui étaient au devant de moi. Je me dirige vers la Grotte.

« Ma mère avait un moment détourné la tête, elle regardait une jeune poitrinaire, qui nous avait beaucoup intéressées pendant le voyage, qui se levait de son côté et suivait le Saint-Sacrement.

« En reportant les yeux sur mon matelas, elle le voit vide; une émotion indicible la saisit. Elle m'aperçoit bientôt marchant libre, agile, les vêtements à peine attachés, au milieu des malades, elle me rejoint dans la direction de la Grotte.

« Je me mets à genoux, les bras en croix, je reste une demi-heure en prières, je ne ressens aucune fatigue, et cependant, après ce voyage de trois jours, je n'ai encore pris aucun repos et à peine quelques gouttes de bouillon. »

Une force inconnue la soutenait, une joie sans bornes l'inondait. Elle voyait sa Vierge bien-aimée, elle conversait avec elle.

Qui pourra nous traduire les accents de reconnaissance et d'amour qui de son cœur montaient vers le ciel? Qui nous dira les ravissements de son âme? C'est là, dans cette prière, dans cette première effusion, que la pensée d'une vocation religieuse s'est présentée à son esprit, et cette pensée remplira désormais sa vie tout entière.

En recueillant de sa bouche le souvenir ineffaçable de ces instants solennels, je comprenais qu'il est des sentiments qui ne peuvent

être interprétés dignement, que la plume ne peut traduire. La nature serait impuissante à produire d'aussi profondes, d'aussi salutaires émotions.

Il y avait dans cette guérison une coïncidence bien remarquable : c'était le jour anniversaire de sa naissance, le jour de sa fête (sainte Jeanne de Chantal), que cette jeune fille venait de renaître à la vie; elle entrait à ce moment dans sa dix-huitième année.

Jeanne Gasteau, religieuse dominicaine à Châtillon.

Elle se relève, abandonne son brancard, reprend le chemin de l'hôpital; elle monte d'un pas léger les marches des escaliers.

Le lendemain dimanche et le lundi, elle vient au bureau des médecins. Nous l'examinons avec le plus grand soin. Le Dr Serre presse sur ses épaules de tout son poids, il ne détermine aucune douleur. La respiration est un peu rude au sommet des poumons, mais il n'y a plus de râles, toute trace d'abcès a disparu. La colonne vertébrale est déviée, mais absolument consolidée; il n'y a de sensibilité nulle part, et la rigidité est complète.

A son retour à Paris, la première visite de Jeanne est pour Notre-Dame des Victoires. Le surlendemain, elle va d'Auteuil à Vaugirard à pied, elle fait deux heures de marche; elle a laissé son corset, qu'elle n'avait pas quitté depuis cinq ans.

Huit jours après, elle traverse encore à pied tout le parc de Saint-Cloud, elle reste debout toute la journée sans éprouver la moindre fatigue. Au moment de son départ pour Lourdes, elle

ne pouvait supporter la trépidation d'une voiture; elle mettait dix minutes pour aller d'un lit à l'autre, elle ne pouvait se redresser, se tenir debout. Quelle transformation!

Depuis, il n'y a pas eu un moment de défaillance. Durant tout l'hiver, elle n'a pas été arrêtée un seul jour. Pendant l'épidémie d'influenza, elle était seule debout, elle soignait tous les siens.

« Si vous traversez la place de Notre-Dame des Victoires, regardez à cette croisée, vous ne verrez plus la malade que vous avez vue pendant si longtemps clouée à cette place; mais si vous apercevez Jeanne, vous comprendrez à la limpidité idéale de sa figure, à la pureté de ses regards qui conservent comme un rayon du ciel, que l'ange de Dieu qui avait apporté sa délivrance lui a, en même temps, laissé comme témoignage visible de son passage quelque chose de sa pureté virginale et de sa céleste beauté (1). » Vous verrez une jeune fille bien droite, grande, alerte, le regard plein de vie, et qui ne conserve aucune trace de ses infirmités.

Pour moi, en écoutant le récit de sa maladie, je me disais que la médecine est bien impuissante à porter remède à des désordres pareils. Nous ne guérissons pas les tubercules, surtout lorsqu'ils envahissent tous les organes, lorsque les malades cessent de manger et que la fièvre les consume.

Jamais nous ne pouvons obtenir ces changements à vue, et rendre à de malheureux agonisants, en une seconde, la plénitude de leurs forces et de leur santé. Ces résultats ne sont pas à notre portée.

(1) *Univers*, septembre 1892.

JAMES TONBRIDGE

La guérison de Tonbridge que nous trouvons dans les *Annales* est aussi extraordinaire que celle de Jeanne Gasteau.

Les Drs Thorens, protestant, médecin du bureau de bienfaisance, et Mac Geven, également protestant, constatent la guérison de James Tonbridge.

Ce dernier était atteint du mal de Pott, avec des abcès et des plaies étendues; dans ses longues souffrances, sa poitrine avait été atteinte à son tour, et une toux incessante indiquait l'usure organique qui se faisait chez lui et semblait devoir aboutir à une fin prochaine, Arrivé à Lourdes le 20 août 1879, il est porté sur un brancard, à la Grotte d'abord, à la piscine ensuite, Là, il sent comme une flamme qui traverse son corps; une force extraordinaire le pénètre; il se relève, s'habille seul et marche sans appui. Tonbridge était arrivé, couché dans son wagon, incapable de faire un mouvement, et il repart, portant son sac et sa couverture, marchant d'un pas ferme et décidé. A sa vue, sa femme s'évanouit, et les personnes qui l'avaient vu partir mourant et qui le revoyaient libre, bien portant, couraient après lui dans toute l'avenue de la Reine-Hortense, pour s'assurer qu'elles n'étaient pas victimes d'une illusion.

Un membre du pèlerinage, qui décrit la relation de cette guérison, nous dit :

« Quelques mois après, au retour de la campagne, j'allai avec Mme H... demander des nouvelles de Tonbridge. Sa femme était seule avec ses enfants, bien habillés, sautant autour d'elle avec joie. Cet intérieur respirait le bonheur et l'aisance. La femme de Tonbridge reconnut Mme H... — Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous souvenez-vous que je ne voulais pas le laisser partir? Comme vous fûtes bonne! vous lui donnâtes votre place au wagon!... — Et Tonbridge, demandai-je, où est-il? — Il est placé. Il est maître d'hôtel, avenue Friedland, 36.

Nous allâmes le demander. Il était six heures du soir; il faisait un froid de loup. Tonbridge arriva en courant, tête nue, en grande tenue de maître d'hôtel. — Le reconnaissez-vous? dis-je à Mme H... — C'est à ne pas y croire, répondit-elle.

Quelques jours après, je demandai à Tonbridge de me raconter sa guérison. Il me dit :

« Le lendemain de mon arrivée à Lourdes, le matin, deux Pères vinrent me chercher à l'hospice. J'entendis la messe à la Grotte, et je communiai. Ils m'amenèrent ensuite à la piscine et m'y plongèrent par trois fois, me tenant comme un petit enfant. J'éprouvai dans tout mon être une sensation inexprimable de douleur et de joie tout à la fois. Il me semblait que j'allais ou mourir ou guérir. Au dehors, on priait à voix haute; je me joignais de cœur à ces prières sans pouvoir articuler aucun son; j'étais comme paralysé. Tout à coup, je sens comme une flamme qui me traverse le corps; une force extraordinaire me pénètre; me dégageant des mains qui me tenaient, je me plonge dans la piscine pour la quatrième fois.

« J'en sortis guéri; je me tenais debout; je m'habillai seul; je marchai sans appui, mais si bouleversé que je ne pouvais encore dire un seul mot. Les Pères m'offrirent du vin pour me fortifier et me remettre. Je refusai tout, et marchant seul, j'allai immédiatement à la Grotte.

« Je restai là longtemps à prier; il me semblait que l'image de la sainte Vierge me souriait. Il me semblait aussi que je n'étais plus de ce monde. Maintenant encore, tout cela me paraît comme un rêve. Mais la réalité, c'est ma guérison complète.

« Quand je revins à Paris, ceux qui m'avaient vu emporter mourant et qui me revoyaient marchant et bien portant, couraient après moi dans toute l'avenue de la Reine-Hortense. J'allai à la chapelle de Saint-Joseph faire mon action de grâces. Il me semblait que l'image de la sainte Vierge me souriait toujours.

— Et les médecins? lui dis-je. — M. le Dr Thorens, protestant, médecin du bureau de bienfaisance, qui m'avait donné un certificat, m'a dit : « Vous êtes guéri, tant mieux pour vous. » Il a été toujours très bon pour moi.

Plaies situées de chaque côté du côté, cicatrisées pendant le pèlerinage national de 1898. Le malade rendait les aliments par ces deux plaies qui existaient depuis douze ans et s'étaient déclarées à la suite d'une fracture de la colonne vertébrale.

« M. le Dr Mac Geven, un autre protestant, s'est aussi montré très heureux de ma guérison.

« Un autre médecin a paru très étonné et très mécontent. Il m'a demandé ce qu'on m'avait fait; je lui ai dit : — C'est la sainte Vierge qui m'a guéri. — Ce n'est pas possible! s'est-il écrié; il n'y a pas de miracles; ce sont des sottises. Avouez qu'on vous a fait prendre quelque médicament. — Vous savez bien, lui dis-je, que je ne prenais plus aucun remède. C'est la sainte Vierge qui m'a guéri en un instant. — Vous êtes un imposteur, s'est-il écrié; ce n'est pas possible; allez vous promener avec votre sainte Vierge. Et furieux, il m'a mis à la porte.

« Je pleurai d'être ainsi traité et d'entendre parler ainsi. Il y avait là plusieurs personnes; l'une d'elles, un ministre protestant, s'avança vers moi. Après m'avoir interrogé avec soin, il me dit : « Votre foi vous a sauvé. »

JEANNE TULASNE, DE TOURS [1]

GUÉRIE LE 8 SEPTEMBRE 1897

Les premières atteintes du mal dont souffrait Mlle Jeanne Tulasne datent du mois de juin 1895. Elle éprouvait des douleurs sourdes que l'on prit d'abord pour des douleurs névralgiques ou rhumatismales, et qui allaient s'aggravant de jour en jour.

Au mois d'août, on craignit une péritonite, et la jeune fille fut traitée en conséquence, sans aucun profit.

Enfin, le 14 octobre, après avoir constaté une déviation de la colonne vertébrale et la saillie bien accusée de trois vertèbres, les médecins déclarèrent que c'était le *mal de Pott*. Il était urgent, disait l'un d'eux, d'enfermer la malade dans un corset plâtré, et de

(1) Nous reproduisons le récit détaillé et très émouvant fait par M. l'abbé Verger, curé de Saint-Julien, de Tours.

l'emmener au bord de la mer. Un mois plus tard il serait trop tard, ajoutait-il; des abcès allaient se former, la jeune fille ne serait plus transportable; il fallait saisir tout de suite l'unique chance de salut qui restât!

Le corset de plâtre fut appliqué. Au bout de six mois, devenu trop large et trop lourd, il fallut le remplacer, et c'est alors, le 21 avril 1896, que la jeune fille partit pour Pornic. Mais la mer, qui devait la guérir, lui fut fatale dès le début.

La malade ne retira aucun bénéfice d'un séjour de plusieurs mois au bord de la mer, qu'elle quitta plus affaiblie qu'au moment de son arrivée à Pornic.

A peine rentrés chez eux, brisés d'émotion et quasi désespérés, M. et Mme Tulasne firent appeler un cinquième médecin, qui ordonna de coucher la malade. Celle-ci, en effet, se mit au lit le 27 septembre pour ne plus se lever... qu'à Lourdes.

A partir de cette date, le mal ne fit que s'aggraver, des douleurs lancinantes dans le dos revenaient à tout instant, et dans la famille on n'avait plus le moindre espoir.

La pauvre enfant, elle, espérait toujours, non plus dans l'art, ni dans la science des médecins, mais dans la bonté de Dieu. Elle priait la sainte Vierge de lui ménager sa guérison pour son jour de naissance, le 8 septembre. Ce jour-là, elle aurait vingt ans, et c'est à Lourdes qu'elle voulait être guérie. Telle était sa confiance que j'en étais effrayé, et que depuis cinq ou six mois, j'en fais l'aveu, j'avais cessé de la voir, en invoquant de mauvais prétextes : je ne voulais ni l'encourager, ni la décourager. J'avoue encore que j'ai hésité jusqu'au dernier moment à suivre le pèlerinage, tant je redoutais d'assister à la scène de désespoir qui, dans ma pensée, devait en être la conclusion.

Le médecin, plus autorisé que moi, opposa une défense aussi formelle que possible; on lui demanda un certificat qui n'engageait en aucune façon sa responsabilité : il le refusa; et, tout en le regrettant, je ne suis pas de ceux qui l'en blâment, car au point de vue purement humain, ce voyage était une folie, et l'entreprendre, c'était braver la science ou peut-être tenter Dieu.

Cependant il fallait un certificat; les médecins de Lourdes l'exigent et ne font aucun cas des guérisons de maladies qui ne sont pas attestées et décrites par un membre de la Faculté. Le Dr Lieffring, nouveau venu dans notre ville et déjà fort apprécié, fut appelé auprès de Mlle Tulasne et, après examen, délivra le certificat demandé (1).

Le 6 septembre, de bonne heure, la jeune fille fut étendue sur un matelas et couchée dans un long panier d'osier fabriqué tout exprès, et on l'emporta sans connaissance à travers les rues de la ville jusqu'à la gare. Un de ces fanatiques, moins rares qu'on ne pense, qui ont horreur de la liberté pour les autres, se trouva sur le passage et se plaignit tout haut de la police qui n'intervenait pas : « C'est abominable! disait-il... On la ramènera dans un cercueil. »

La jeune fille fut hissée, non sans peine, dans un compartiment de troisième classe, entourée de son père, de sa mère et de deux ou trois parentes et amies; et le lendemain nous arrivions à Lourdes, et aux premières clartés du jour on apercevait la flèche de la basilique. Mlle Tulasne fut portée sur un brancard tout près de l'hôpital. Le mardi soir, on la plongea une première fois dans la piscine sans aucun résultat; le lendemain, on l'y plongea une seconde fois le matin, une troisième dans l'après-midi. Mgr l'Archevêque, son vicaire général, des prêtres de Touraine, les parents et amis s'associaient aux prières que l'on faisait à haute voix devant une foule énorme. Hélas! quand la malade reparut, elle était toujours couchée sur son matelas dans le panier d'osier, et il me sembla que les visages en larmes du père et de la mère n'étaient plus

(1) Voici le certificat du docteur Lieffring :

« Tours, le 7 août 1897.

« Je soussigné, docteur en médecine, certifie que Mlle Jeanne Tulasne, âgée de vingt ans, domiciliée à Tours, 8, rue Ragueneau, est atteinte d'un mal de Pott lombaire, avec accidents névropathiques dans la zone du sciatique gauche et atrophie musculaire du membre correspondant.

« Cette malade est transportable à Lourdes dans les conditions d'immobilité prescrite pour son état.

« En foi de quoi, je lui ai remis ce présent certificat.

« Dr Lieffring, 16, rue Rapin. »

éclairés par une aussi vive confiance: seule, la jeune fille espérait toujours.

Après de nouvelles prières à la Grotte, on l'emporta devant l'église du Rosaire, où allait passer le Saint-Sacrement au retour de la procession. Plus de cent cinquante malades attendaient comme elle, les uns étendus sur un lit, les autres assis dans une petite voiture, appuyés sur leurs béquilles ou à genoux. La foule répétait unanimement les acclamations qu'un prêtre, à la voix énergique et vibrante, faisait retentir le long du chemin sous le portique du Rosaire : « Hosanna au Fils de David! — Seigneur, nous croyons en vous, — nous espérons en vous, — nous vous aimons! — Seigneur, guérissez nos malades. — Faites que je voie, — faites que j'entende, — faites que je marche, etc... » Notre malade priait avec tout le monde, et attendait avec impatience le sourire du Sauveur.

Jeanne Tulasne.

J'étais là, tout près, et je déclare en toute sincérité que je n'ai jamais subi plus violente émotion. Mgr l'Archevêque portait le Saint-Sacrement; il s'arrêta longtemps, longtemps devant la chère malade; tous les yeux, toutes les sympathies, toutes les compassions s'étaient fixés sur elle. On attendait le mot tout-puissant de Notre-Seigneur : *Surge et ambula;* mais ce mot n'avait pas encore été dit, et le Saint-Sacrement s'éloignait très lentement. Alors, ramassant toute son énergie, joignant ses mains tremblantes, cette jeune fille si timide se pencha vers Notre-Seigneur et le poursuivit, à la lettre, de ses cris : « Seigneur, faites que je marche...; Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir, oui, vous pouvez me guérir...; faites que je marche! »

Traduire l'accent, le geste, le feu de son regard, l'ardeur de sa supplication, je m'en sens capable. Monseigneur, tout en

bénissant les malades voisins, entendit ses cris : il se tourna de nouveau vers elle en la signalant au Saint-Sacrement, et tout à coup, sans être aidée ni soulevée par personne, la jeune fille s'assit. Alors des clameurs spontanées s'échappèrent de toutes les lèvres : « Guérissez-la, Seigneur, guérissez-la, guérissez-la ! »

Elle était en effet guérie. Elle voulait se lever, marcher devant la foule, et aller se prosterner aux pieds du divin Maître ; mais on l'en empêcha. Tout le monde autour d'elle fondait en larmes ; un brancardier donna l'ordre de l'emmener au plus vite, et on s'empressa de la conduire, non pas à l'hôtel, mais à l'hôpital et dans la chapelle de l'hôpital, qui fut fermée à double tour. Plus de deux mille personnes l'avaient suivie ; dans la foule se trouvaient son père et sa mère séparés d'elle, ainsi que toutes les personnes qui l'avaient accompagnée partout. Quand M. et Mme Tulasne, après beaucoup de pourparlers, entrèrent dans la chapelle, leur fille était debout, et elle marchait.

Je n'essayerai pas de dire l'émotion profonde de tous les témoins de la scène que je viens de raconter. C'est inénarrable.

Le lendemain, jeudi, Mlle Tulasne fut présentée aux médecins qui composaient le Bureau des constatations médicales. Ces messieurs, vous pouvez m'en croire, ne sont pas enthousiastes et se tiennent habituellement dans une atmosphère des plus réfrigérantes. Il y avait là plusieurs médecins de Paris, un autre de Marseille, d'autres de je ne sais où, au total sept ou huit, dont la plupart étaient de passage et attirés par la curiosité. Le Dr Boissarie présidait la séance. Après avoir pris connaissance des deux certificats, et interrogé la jeune fille et ses parents, il invita tous les médecins à examiner le « cas ».

L'Archevêque d'Avignon présent, ainsi que d'autres personnages de marque, parurent fort intéressés par les discussions savantes des docteurs. — De toutes ces discussions, que je ne veux pas reproduire à cause de mon incompétence, il résultait que nous étions en présence d'un cas très rare ; que les vertèbres avaient repris leur place normale, que la souffrance avait disparu, et que l'atrophie très légère de quelques muscles de la jambe ou du pied qui subsis-

tait comme un témoin du mal, disparaîtrait à son tour, selon toute apparence, par les seuls efforts de la marche.

Avant le départ, mon cher ami, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un des médecins chargés de l'examen ; je lui ai demandé de nouvelles explications plus à ma portée ; il me les a données très aimablement, et il m'a dit en propres termes : « C'est un miracle (1). »

M. l'abbé Verger écrivait encore :

Tours, le 9 septembre 1898.

Mon cher ami,

Je tiens de bonne source et je m'empresse de vous annoncer que la guérison de Mlle Jeanne Tulasne a été officiellement constatée, mercredi dernier, par le Bureau médical de Lourdes. Il a été reconnu, après enquête, que cette jeune fille était véritablement atteinte d'une *carie des vertèbres*, d'un *mal de Pott osseux*, et que sa guérison devait prendre place parmi les plus importantes de l'année 1897. Voilà donc un fait acquis. Mais depuis que j'en ai raconté les principales circonstances à vos lecteurs, on m'a souvent demandé de compléter mon récit, en révélant au public un détail important qui n'a été connu que d'un petit nombre de personnes et sur lequel, à mon grand regret, j'avais dû garder le silence. J'ai beaucoup hésité, craignant de froisser des scrupules dont j'apprécie plus que personne toute la délicatesse, mais je me persuade aujourd'hui que l'intérêt de la gloire de Dieu est en cause et que je n'ai pas le droit de me taire plus longtemps. Vous me direz si j'ai tort ou raison.

Vous vous rappelez, mon cher ami, que Mlle Tulasne a été guérie, non pas dans la piscine où on l'avait plongée trois fois, mais devant l'église du Rosaire, au passage du Saint-Sacrement.

Mgr l'Archevêque s'était arrêté longtemps devant elle, dans l'espoir évident que le divin Maître prononcerait le mot que tout le monde attendait et que la foule réclamait à grands cris, disant : « Guérissez-la, Seigneur, guérissez-la, guérissez-la!... » Et ce mot, Notre-Seigneur ne le disait pas.

La jeune fille tendait vers lui ses mains tremblantes, son père et sa mère fondaient en larmes, et nous, les amis de Touraine, nous avions le cœur serré. Dans l'entourage immédiat de notre archevêque, un prêtre étranger perdait patience : « Vous vous fatiguez, Monseigneur, disait-il ; les autres malades attendent... »

Et lentement, très lentement, le Saint-Sacrement s'éloigna, emportant notre dernière espérance. Seule, la pauvre malade n'était pas ébranlée, elle répétait sa prière d'une voix plus déchirante : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir, » et la foule haletante suivait avec un intérêt passionné

(1) Mlle Tulasne avait encore un abcès par congestion dans le flanc, qui était descendu dans la cuisse ; l'observation n'en fait pas mention, mais l'enquête l'a établi.

cette lutte acharnée de la foi la plus ardente et d'une confiance invincible contre la Miséricorde infinie qui semblait ne rien vouloir entendre.

Ému jusqu'aux larmes, Mgr l'Archevêque s'arrêta devant la malade la plus proche, puis devant une autre, puis devant une troisième qu'il ne connaissait pas.

Cette troisième malade était une amie intime de la famille Tulasne, une habile ouvrière brodeuse en tapisserie, Mme Catay, de Tours, que la maladie avait terrassée, elle aussi, et qui, après avoir connu l'aisance, vivait péniblement de son travail et du travail de sa fille.

Presque chaque jour, la mère et la fille rendaient visite à Jeanne et l'encourageaient de leurs pieux conseils, parlant surtout de Lourdes et des

Transport des grands malades sur des brancards.

bontés de la sainte Vierge. En reconnaissance de leur affectueux dévouement, Jeanne eut l'idée de demander à son père un sacrifice d'argent qui, dans la circonstance et pour des causes que je n'ai pas à dire, était très lourd. Il s'agissait d'entraîner ses amies à Lourdes, de payer les frais du voyage, au moins pour l'une d'elles, de les héberger toutes deux à la Fleur-d'eau, et de s'assurer de la sorte le concours de leurs ferventes prières. Et ainsi fut fait.

Mme Catay, touchée plus qu'on ne peut dire des attentions généreuses et délicates dont elle était l'objet, s'oublia constamment elle-même durant tout le pèlerinage et ne cessa d'implorer la guérison de sa jeune amie.

Lors donc que Monseigneur se présenta devant elle, qu'elle vit de ses yeux la sainte Hostie, sous laquelle était caché mystérieusement le divin Sauveur, Celui qui s'est engagé à ne pas laisser sans récompense le verre d'eau froide, elle ne dit qu'un mot, qu'elle répétait pour la centième fois : « Mon Dieu, si

de nous deux une seule doit guérir, que ce soit Jeanne!... » Et de fait, à ce moment précis, Jeanne fut instantanément guérie. Mgr l'Archevêque, qui entendait ses cris, s'était tourné vers elle avec l'ostensoir, et tout à coup, secouée de la tête aux pieds par un frisson violent, la jeune fille s'était assise toute seule, de son propre mouvement, et disait à sa mère : « Je suis guérie, maman; je ne souffre plus, je veux me lever. »

Vous savez le reste, mon cher ami, et maintenant vous savez tout. La guérison de Mlle Tulasne a été la récompense d'un acte de charité, et vous estimerez sans doute avec moi que cet acte de charité est la clef du miracle.

Veuillez agréer, etc.

P. Verger, *curé de Saint-Julien.*

GUÉRISON DE Mme LÉONIE CHARTRON

DE LORMES (NIÈVRE)

Survenue à Lourdes le 21 juillet 1869, elle est appréciée par le Dr Gagniard, d'Avallon, dans la lettre suivante :

Avallon, 15 décembre 1872.

Madame,

La guérison subite, instantanée, de Mlle L. Chartron, à Lourdes, est certainement miraculeuse et tout ce qu'il y a de plus authentique.

Vous pourrez défier le médecin le plus instruit, le plus fort, le plus expérimenté, d'expliquer la guérison de la maladie de Mlle Chartron, maladie arrivée à la dernière période de paralysie, de fièvre et de marasme, avec suppuration de six vertèbres, en quelques secondes, en dehors de n'importe quel traitement, et d'en citer un seul exemple dans la science.

Veuillez agréer, etc.

E. Gagniard père,
Docteur médecin.

Mlle Chartron nous envoyait le récit de sa maladie et de sa guérison dans la piscine, elle terminait en disant : « Je me laissai conduire à Paris, où je fus visitée par les princes de la science, Nélaton, Piorry, Bouvier, qui tous s'accordèrent à reconnaître la gravité de mon état et me prescrivirent un traitement énergique et douloureux, que je subis pendant trois ans sans éprouver d'amélioration. Malgré tout, la faiblesse et la maigreur augmentaient. Je n'avais éprouvé un peu de soulagement qu'à la suite d'une neu-

vaine à Notre-Dame de Lourdes. J'en conclus donc que je ne pouvais être guérie que par elle, et je résolus d'aller lui demander ma guérison.

« Nous arrivâmes à Lourdes, le lundi soir 19 juillet 1869, et le mercredi 21 juillet, après la sainte communion, je descendis avec bien des précautions dans la piscine. J'en avais à peine touché le fond que, toute seule, au grand ébahissement de mon excellente tante, sans effort et sans secousses, sans pouvoir me dire comment la chose se fit, je me trouvai hors de l'eau. J'étais guérie! Je marchais librement et avec aisance : les jours suivants, j'entendis la messe en actions de grâces, et le lundi, 26, nous reprenions avec joie et reconnaissance le chemin de Lormes, où j'étonnai tous ceux qui me voyaient marcher si aisément.

« Aujourd'hui, plus de deux années se sont écoulées depuis ce jour béni, et je n'ai rien ressenti de mon ancienne maladie; *la gibbosité avait disparu instantanément;* je puis marcher, monter et descendre les escaliers, gravir la montagne au sommet de laquelle est située notre église, me baisser et me redresser sans souffrance, ce que je n'ai pu faire pendant les trois années que cette terrible affection a duré. »

GUÉRISON DE LA FEMME D'UN MÉDECIN

Dans le courant de l'année 1897, je voyais entrer dans le Bureau des constatations un médecin, un ancien camarade que je n'avais pas vu depuis la fin de mes études. Après un échange de souvenirs qui nous ramenait à bien des années en arrière, je lui demande le motif qui le conduit à Lourdes. « Je viens, me dit-il, en actions de grâces; ma femme a été guérie dans la piscine il y a vingt ans, à pareil jour, d'un mal de Pott. »

Ce n'est pas aujourd'hui seulement que les médecins ont subi cette évolution qui devait les conduire auprès de la Grotte, non

plus en spectateurs ou en curieux, mais comme malades. Depuis les premiers jours, nous relevons, parmi nos guéris, les noms de nos confrères, ceux de leurs femmes et de leurs enfants.

Mon camarade venait en actions de grâces, pour la guérison d'un mal de Pott.

C'est sous sa dictée, sous la dictée de sa femme qui l'accompagnait, que j'ai pris les notes que je vais résumer en quelques lignes.

« Lorsque je suis venue à Lourdes pour la troisième fois en 1877,

Pèlerins à la fontaine.

il y avait trois ans que je ne me levais pas, la cachexie faisait des progrès rapides. Je n'avais pas seulement une bosse dans le dos, un abcès dans le flanc, le poumon en mauvais état, mais j'étais enflée des pieds à la tête, mon teint était couleur de cire et ma paralysie de vessie compliquée d'une incontinence. Je vomissais à peu près tout, je ne me nourrissais plus.

« La lutte ne pouvait se prolonger ainsi longtemps, le terme fatal approchait, j'avais reçu l'extrême-onction.

« Dans ces conditions désespérées, alors que tout espoir humain semblait perdu, ma pensée s'est tournée une dernière fois vers

Lourdes. Malgré deux essais infructueux, deux pèlerinages pénibles et sans résultat, ma confiance n'était pas ébranlée. Je voulus suivre les pèlerins de la Bourgogne, mon mari n'eut pas le courage de m'accompagner. Il me fit coucher dans un wagon, en me recommandant à Mgr Jeannin et au R. P. Pristot, directeurs du pèlerinage. Ce que fut le voyage, il est facile de le conjecturer.

« J'arrivai le jeudi soir, 27 septembre. La Sœur Joachim des Sept-Douleurs me fit porter sur un brancard au chalet de l'Hospice et me prodigua tous les soins que réclamait mon état. Dans quelles tristes conditions je faisais ce voyage! J'étais venue deux fois à Lourdes, j'avais pris dix-huit bains de piscine, je n'avais rien obtenu.

« Serais-je plus heureuse cette fois? Dans tous les cas, c'était ma dernière chance de guérison que j'allais tenter; si je repartais comme j'étais venue, c'était fini pour moi.

« Le lendemain matin, vendredi 28 septembre, on me porte sur un brancard à la piscine. En entrant dans le bain, je n'éprouve pas le saisissement que j'éprouvais toujours, je trouve l'eau chaude; un sentiment de bien-être m'envahit; aussitôt cette parole de l'Évangile se présente à mon esprit : « Levez-vous et marchez; » j'entends ces mots d'une façon plus impérative; obéissant à cet appel, je me lève dans l'eau, je sors de la piscine, je m'habille et bientôt je marche jusqu'à la Grotte.

« Mes pieds, qui n'ont pas touché le sol depuis si longtemps, sont sensibles, douloureux à tous les contacts. Mais je ne souffre pas des reins, je puis me redresser. Les vomissements disparaissent le jour même, je mange. La saillie de la vertèbre existe encore, mais depuis ce moment on cesse de percevoir l'abcès, il n'y a plus de douleurs à son niveau, il reste de l'empâtement qui disparaît peu à peu.

« J'envoie une dépêche à mon mari, et je rentre avec le pèlerinage, non plus couchée, mais assise, et sans ressentir ni douleur, ni fatigue.

« A la descente du train, je trouve mon mari. Il lui tardait de constater de ses yeux le merveilleux changement qui s'était opéré

dans mon état. Il est difficile de décrire la commotion profonde qu'il ressentit en me voyant descendre seule de wagon et marcher à ses côtés. Même après vingt ans, ces souvenirs ont laissé dans notre esprit une trace ineffaçable. Nous ne les évoquons jamais sans éveiller les mêmes émotions.

« Au moment de partir pour Lourdes, ma sœur, qui était postulante à la Visitation, me prédit que je serais guérie et que j'assisterais à sa prise d'habit; j'y étais en effet. Ma nièce est aussi religieuse à la Visitation; on avait beaucoup prié pour moi; cependant je dois surtout ma guérison à mon mari, non seulement à ses soins, mais à ses prières. Mon mari est du Tiers-Ordre; sa foi ne connaît pas les défaillances. Il n'a jamais cessé de prier et d'espérer. »

Nous avons parmi nos confrères trop de matérialistes ou d'athées pour que nous ne soyons pas heureux de rencontrer ces grands chrétiens qui sont l'honneur de notre profession et que nous sommes justement fiers de compter dans nos rangs.

Nous venons de résumer cette observation dans ses traits essentiels. A vingt ans de distance, les détails, les incidents de chaque jour sont oubliés. On n'aperçoit plus que les grandes lignes, mais ces grandes lignes ressortent avec plus de netteté, dégagées des symptômes accessoires.

Nous avons ici tous les signes du mal de Pott : la saillie des vertèbres, la présence de l'abcès, la diathèse qui touche le poumon.

Ces signes sont relevés, non pas auprès d'une cliente ordinaire, mais par un médecin auprès de sa femme, par un médecin qui se fait assister de tous ses confrères et suit jour par jour l'évolution et les progrès du mal.

Mme X... pesait quatre-vingt-dix-huit livres au moment de sa guérison, elle en pèse cent cinquante aujourd'hui. Quand on juge ces résultats, non pas en curieux, mais en clinicien, on voit aisément que de tels résultats dépassent notre portée, et nous démontrent que les guérisons de Lourdes ont des caractères qui s'écartent des lois ordinaires de nos observations.

LE MIRACLE DEMANDÉ PAR LA SCIENCE

Une guérison de Lourdes suivie d'autopsie

Le 18 avril dernier, pendant le pèlerinage des hommes, un médecin de Reims, M. le Dr Dubois, venait nous communiquer le récit d'une des guérisons les plus intéressantes qui aient été constatées à Lourdes. C'est le seul exemple dans lequel l'autopsie du malade nous a permis de faire une démonstration à l'abri de toute critique. Nous touchons ici à l'évidence absolue, à la certitude mathématique.

I

« Lorsque j'étais élève dans le service du professeur Gross, de Nancy, nous disait notre jeune confrère, j'avais remarqué parmi les malades de l'hôpital une jeune fille de dix-sept ans dont l'attitude révélait au premier abord la nature de son mal.

« Sa tête déviée, inclinée sur une épaule, donnait à sa physionomie un air de souffrance ; elle avait quelque chose de contracté, de raide ; elle se tournait d'une seule pièce, toujours préoccupée d'éviter un mouvememt dans son cou, mouvement atrocement douloureux.

« Elle était atteinte de torticolis, mais d'un torticolis grave. Les os de la colonne vertébrale devaient être cariés, car on trouvait un engorgement profond dans toute la région du cou. Sa poitrine présentait des lésions suspectes. Elle avait, du reste, perdu quatre frères ou sœurs de méningites, ou d'accidents tuberculeux.

« Le professeur Gross n'hésitait pas à reconnaître dans ce torticolis les signes d'une carie des vertèbres.

« Cependant dans le but d'éliminer toutes les causes d'erreur, il voulut pratiquer la section des muscles rétractés pour essayer de dégager la tête.

« L'opération faite suivant toutes les règles de l'art ne donna aucun résultat.

« C'était à prévoir...

« La jeune fille, ne pouvant retirer aucun bénéfice de son séjour à l'hôpital, fut rendue à sa famille. Voilà la première partie de son histoire. A l'hôpital de Nancy, on a reconnu un mal de Pott cervical, affection le plus souvent mortelle. Si la malade survit, la tête restera toujours déviée; on ne peut remplacer par des os nouveaux les os déjà détruits. »

II

La jeune fille rentre dans sa famille sans espoir de guérison. Que va-t-elle devenir?

Le pèlerinage alsacien-lorrain s'organisait à ce moment. Les malades se faisaient inscrire; on l'engage à solliciter son admission; les certificats qu'elle présente offrent toute garantie et ne justifient que trop sa demande.

Elle est admise, elle vient à Lourdes avec le pèlerinage.

A Lourdes, elle passe inaperçue; elle n'était pas classée dans les grandes malades, elle pouvait aller et venir. Elle suit les divers exercices du pèlerinage, se baigne dans la piscine, ne fait constater ni sa maladie, ni sa guérison.

Cependant lorsqu'elle quitte Lourdes, sa tête est redressée; elle la tourne dans tous les sens, aisément, sans douleur; tout engorgement paraît avoir disparu. En outre il se fait chez elle un changement à vue; la vie reparaît sur cette physionomie jusque-là languissante, flétrie.

Notre confrère nous disait : « J'avais pris sa photographie à l'hôpital; je l'ai prise de nouveau après le pèlerinage; vous pourrez vous rendre compte aisément du changement opéré dans son état. »

Qu'ont dit les médecins? — « Nous nous étions trompés, il n'y avait pas de lésion de vertèbres. Puisque cette jeune fille a été guérie à Lourdes, son torticolis était nerveux. Le professeur de Nancy s'est trompé comme nous; son opération n'a pas réussi, pourquoi? nous l'ignorons. Mais Lourdes, c'est la pierre de touche des maladies nerveuses. »

Comment convaincre des gens qui ne veulent pas être convaincus? Il n'y a qu'une preuve que personne ne peut récuser : c'est l'autopsie de la malade. Si l'on pouvait ouvrir le corps de cette jeune fille, mettre sous les yeux, dans la main des médecins les vertèbres détruites, ils seraient bien forcés de s'incliner.

III

Dieu a permis que par un concours de circonstances que personne ne pouvait prévoir cette autopsie fût faite, qu'elle fût faite par ordre de la justice, en présence du médecin qui avait soigné cette jeune fille.

Thérèse Doxler, guérie d'un mal de Pott.

Cette jeune fille est revenue de Lourdes parfaitement guérie. Elle n'a plus eu besoin de soins, ni de repos; dès son retour elle est employée aux travaux des champs.

A quelque temps de là, elle était occupée auprès d'une batteuse mécanique; elle apportait à son tour sa gerbe de blé, lorsque dans un faux mouvement son bras est pris dans l'engrenage de la machine; il est broyé, coupé, la jeune fille tombe évanouie sur le sol. Les artères béantes laissent couler le sang à flots. Aucun médecin n'est là pour arrêter le sang; l'hémorragie épuise la jeune fille qui meurt des suites de sa blessure.

Une action en dommages-intérêts s'engage, et la justice ordonne l'autopsie qui est faite en présence du médecin qui nous a communiqué ces détails.

« J'étais incrédule à ce moment, nous disait notre confrère. Avec quel soin, quelle curiosité j'ai disséqué ces vertèbres, j'ai gratté ces os avec mon bistouri pour m'assurer qu'ils avaient été réellement malades!

« J'ai eu sous mes yeux la preuve évidente, tangible de la recons-

titution qui s'était faite à Lourdes. Un coin osseux comprenant la plus grande partie du corps de la 5e et de la 6e vertèbre cervicale, avait été détruit; la colonne cédant sur ce point comme une tige brisée, s'était inclinée pour ne plus se relever. C'est ainsi que nous l'avions vue à l'hôpital. Mais à cette place un nouveau coin osseux s'était formé. Je l'avais là sous mon scalpel, et je voyais que cet os n'était pas encore soudé aux os voisins. Une membrane fibreuse qui ne s'était pas ossifiée, le séparait de l'os ancien. Au milieu d'un foyer d'os cariés dont la médecine ne pouvait limiter les désordres et encore moins réparer les brèches, cette cicatrisation nette et franche, cette reproduction osseuse opérée avec cette rapidité, renversait toute loi. L'explication de maladie nerveuse ne tenait plus debout : je me trouvais en présence d'un fait supérieur aux forces de la nature; je touchais le miracle. Je dus m'incliner, oublier toutes mes préventions. »

Même à distance, notre confrère ne pouvait évoquer ces souvenirs sans ressentir encore une émotion profonde.

Nous ne donnons ni le nom, ni l'adresse de cette jeune fille. On les trouverait facilement sur nos registres. Sa famille a été cruellement impressionnée par la perte de son enfant. Les joies du pèlerinage, de la guérison sont oubliées ou ne réveillent plus que les souvenirs douloureux laissés par cette fin tragique. Nous avons dû respecter un deuil bien légitime que le temps n'a pu effacer dans le cœur des parents.

Les preuves que nous avons données sont assez précises, tous les détails assez circonstanciés pour qu'il soit facile de mettre un nom, une date et une adresse au bas de cette observation.

Désormais, la thèse qui veut enfermer toutes les guérisons de Lourdes dans le champ des maladies nerveuses, nous paraît battue en brèche d'une façon décisive.

LES MIRACULÉS DE GRENELLE

GUÉRISON D'UNE BOSSUE

Un intérieur d'ouvrier. — Léa Courtout.

A la fin de notre réunion de novembre, une religieuse de l'Assomption nous disait : « Si vous voulez voir un très grand nombre de nos miraculés, allez à Grenelle, c'est là que depuis quelque temps Notre-Dame de Lourdes semble vouloir répandre ses grâces les plus abondantes. »

Léa Courtout.

Aller à Grenelle pour trouver des miraculés! Le milieu paraissait mal choisi; dans ces grandes agglomérations ouvrières, la lutte pour la vie semble absorber toutes les énergies; le labeur est sans trêve, les dimanches et les fêtes en interrompent à peine le cours; les pratiques religieuses sont le plus souvent abandonnées. Cependant, les paroles de la Sœur m'avaient frappé, me revenaient souvent à l'esprit : « Allez à Grenelle! »

Je résolus de suivre ce conseil; je me procurai quelques adresses, et je me rendis à Grenelle, rue Saint-Charles. C'était le soir; j'eus quelque peine à me guider dans ces quartiers qui m'étaient inconnus; enfin, j'arrivai à l'adresse indiquée. Au fond d'une vaste cour, à droite, au rez-de-chaussée, je trouvai toute la famille Courtout réunie : le père, la mère, la seconde fille; les plus jeunes enfants dormaient déjà dans leur lit. Il était huit heures et demie.

C'est le seul moment où la maison se remplit de ses hôtes.

Le père était accoudé sur la table, soucieux, la figure fatiguée, creusée de rides profondes, fortement hâlée, la parole rude et brève ; la mère était occupée aux soins du ménage, à la garde de petits enfants qu'une ouvrière voisine lui confiait. Au milieu d'eux, la jeune fille guérie à Lourdes semblait vouloir, par ses prévenances, me faire oublier l'accueil un peu froid qui m'était fait. Ma présence déterminait une certaine gène ; on ne comprenait pas le but de ma visite. J'essayai de rompre la glace, et m'adressant au père, je lui dis :

« Vous avez dû être bien heureux de la guérison de votre fille. Je l'ai vue à Lourdes au moment où elle venait d'être guérie dans la piscine.

— Je ne sais pas, me dit-il, si elle a été guérie à Lourdes. Peut-être que le voyage, le changement d'air lui ont fait du bien.

— Comment! vous pensez que ce n'est qu'une question de voyage?

— J'ai eu un frère, reprit-il, qui était malade et qui fut guéri aux eaux de Vichy. Si ma fille était allée aux eaux, elle eût été guérie de même. »

Ce début était peu encourageant ; je changeai la conversation.

« Quel est votre état?

— Ajusteur.

— C'est un métier pénible ?

— Oui, très pénible ; je ne puis plus travailler, j'ai les muscles, les bras fatigués, usés.

— Mais vous n'êtes pas âgé ?

— J'ai quarante-sept ans. »

On aurait pu facilement lui donner dix ans de plus.

« Alors vous ne travaillez pas.

— Le dimanche, j'aide mon fils aîné qui est placier dans un marché ; je m'occupe aussi quelquefois la semaine. »

A l'encontre des autres ouvriers qui travaillent la semaine et quelquefois le dimanche, lui travaillait habituellement le dimanche et quelquefois la semaine. Je lui parlai de ses autres enfants, de

tout ce qui pouvait l'intéresser... Vains efforts! Il y avait du malaise autour de moi; j'étais le bourgeois doublé du clérical. Avec ce bagage, je ne pouvais gagner la confiance de mes hôtes. Je me retirai en donnant rendez-vous à la jeune fille à son atelier.

Comment, me disais-je en partant, c'est là dans un pareil milieu que la sainte Vierge vient chercher ses sujets préférés? Mais ce n'est pas possible, je dois être victime d'une illusion. Ah! tout au moins on ne m'objectera pas que les guérisons s'opèrent ici par suggestion, car ce père n'a point inculqué à *ses enfants le germe de cette « foi qui guérit » ou qui soulève des montagnes.*

Une éducation laïque. — La maladie. — La guérison.

J'ai revu plusieurs fois Léa Courtout à son atelier, et c'est là que j'ai pu reconstituer l'histoire de sa maladie et de sa guérison. Nous sommes loin des sentiers fleuris qui conduisent au ciel. Au milieu des plus dangereux courants, Dieu a pris cette enfant par la main pour l'attirer jusqu'à lui.

« J'ai été baptisée, nous dit Léa, à l'âge de huit ans; mes aînés le furent en même temps que moi; un peu plus tard mon père se ravisa, et à partir de mon frère, qui a quinze ans maintenant, il ne voulut plus les faire baptiser. Ma mère le faisait en cachette; cependant deux de mes frères sont morts sans avoir reçu le baptême. J'étais élevée dans une école laïque, et je n'avais aucune idée de religion; je vivais dans un état d'esprit que j'ai peine à comprendre aujourd'hui. Mon père était d'une société de libres-penseurs très hostile à la religion; la lecture des mauvais journaux l'avait mis dans cette disposition, car j'ai toujours entendu dire que mes grands parents étaient très pieux et que mon père avait servi la messe jusqu'à l'âge de dix-sept ans.

« J'avais dix-sept ans lorsque je fis ma première communion, j'avais beaucoup hésité à la faire, et je ne me serais pas décidée sans les instances et la salutaire influence d'une jeune fille très pieuse et très dévouée qui m'attira chez elle et m'apprit mon catéchisme. Après

ma première communion, cette amie me fit admettre au patronage des Sœurs, j'y allais régulièrement, et quelques mois après j'eus le bonheur d'être reçue enfant de Marie. C'était le salut pour moi.

« De dix-sept à dix-neuf ans, je continuai d'assister au patronage, je remplissais très exactement mes devoirs religieux. On m'avait fait

Transport des malades des hôpitaux à la grotte.

entrer aux ateliers de composition de la *Croix*, où ma sœur aînée travaillait déjà. Ma sœur avait quitté la famille et vivait seule dans une chambre. Dans l'atelier, j'étais toujours debout; je portais souvent des caractères d'imprimerie du poids de 25 kilos; je composais depuis huit heures du matin jusqu'à midi, depuis une heure et demie jusqu'à sept heures du soir, avec une demi-heure de repos pour le goûter. Je faisais deux fois par jour une course de plus d'une heure chaque fois pour venir à l'atelier ou pour rentrer chez mes parents. »

La tâche était au-dessus des forces de cette jeune fille. Grande, mince, délicate, insuffisamment nourrie, Léa était encore trop jeune (à peine dix-huit ans) pour supporter toutes ces fatigues.

A la fin de 1894, elle ressentit une faiblesse, une fatigue générale que rien ne pouvait dissiper. Elle avait des douleurs dans le dos, elle ne pouvait se tenir droite, elle se courbait d'une façon très sensible : « Vainement, nous dit-elle, on me disait : redressez-vous, je ne le pouvais pas. J'essayais de cacher mon mal, sachant qu'on ne pourrait pas me faire soigner ou qu'il me faudrait entrer à l'hôpital. »

Les Sœurs du Patronage la conduisirent au docteur Ferran, médecin de l'Hôtel-Dieu. Le docteur dit que sa maladie venait d'une grande faiblesse et conseilla l'huile de foie de morue, les bains salés et le phosphate de chaux. L'amélioration ne vint pas.

Au mois de février 1895, elle se rendit à la consultation de Necker. Le chirurgien prescrivit un corset qui fut délivré par l'administration des hôpitaux de Paris. Le corset occasionnait une grande gêne; la jeune fille ne pouvait ni se baisser, ni remuer les bras; le travail était de plus en plus difficile. Cependant, jusqu'au moment du pèlerinage, Léa ne voulut pas quitter l'atelier.

Déjà, l'année précédente, elle avait formé le projet d'aller à Lourdes. Pendant un an, elle s'était privée de son goûter, elle avait économisé de la sorte 45 fr. Mais au moment de son départ, ses parents étaient en retard pour le paiement du terme. La pauvre enfant n'hésita pas, elle leur donna ses 45 francs et fit généreusement le sacrifice de son voyage.

En 1895, pour obtenir son admission, elle demanda un certificat au Dr Chirié. Celui-ci constate une double déviation de la colonne vertébrale (cyphose dorsale) ou bosse en arrière (scoliose); ou déviation à convexité gauche, abaissement de l'épaule droite; de plus une bosse en avant et diminution du diamètre transversal de la poitrine. D'après cette description, la déviation avait beaucoup progressé. Au début, il n'y avait qu'une inclinaison latérale; au moment du départ, la colonne vertébrale était tordue sur son axe; il y avait une saillie très prononcée en avant et en arrière ; évidem-

ment c'était une lésion osseuse avec affaissement des vertèbres. En style vulgaire, c'était tout simplement une bossue.

Léa arrive à Lourdes le 20 août avec le pèlerinage national ; il lui est impossible ce jour-là d'aller à la piscine. Il y a trop d'encombrement ; elle est obligée d'attendre le lendemain, mercredi, à dix heures du matin.

En entrant dans l'eau, elle est suffoquée, elle se débat ; son

L'ancien Bureau des constatations.

angoisse est extrême. Il lui semble qu'on lui arrache les bras, elle pousse un grand cri, on la retire de l'eau. Le calme se fait, il ne lui reste qu'une sorte de courbature qui se dissipe l'après-midi du même jour, au second bain.

Léa se rend à la Grotte, elle prie longtemps à genoux, les bras en croix, ce qu'elle n'aurait pu faire avant ; elle ne se lasse pas de remercier la sainte Vierge. Elle vint au bureau des médecins le jeudi 22. Nous l'examinâmes longuement. Elle s'inclinait encore sur son côté, mais il n'y avait plus cette torsion des vertèbres signalée dans son certificat. Ce qui nous frappa surtout, ce fut la reprise

générale qui nous parut complète. Plus de douleur, plus de fatigue. La jeune fille avait posé son corset, restait debout toute la journée et suivait tous les exercices du pèlerinage.

De retour à Paris, Léa reprend immédiatement sa place à l'atelier, et depuis huit mois, elle n'a pas été arrêtée un seul jour. Sa mère qui lui mettait chaque matin son corset constate qu'elle est absolument droite ; elle lui reproche pourtant d'avoir laissé ce corset à Lourdes, car sa maladie, dit-elle, pourrait revenir. Son père qui s'était beaucoup opposé à son départ, en apprenant sa guérison, lui dit : « C'est le voyage et le changement d'air qui t'ont guérie. — Je voudrais, lui répond sa fille, que vous puissiez aller à Lourdes, et vous verriez autre chose que le changement d'air. »

Quoi qu'il en soit, nous disait Léa Courtout, « il y a du mieux chez moi. Mes deux plus jeunes frères ont fait leur première communion à douze ans. Ma petite sœur va à l'école chez les religieuses ; j'ai encore mon frère aîné et ma belle-sœur qui n'ont pas fait leur première communion. En attendant, je prie pour eux et j'espère qu'un jour ils la feront. »

Comment on doit interpréter cette guérison

A quelle cause peut-on attribuer ces déviations de la taille qui surviennent à dix-sept ou dix-huit ans ? D'ordinaire on les observe chez des jeunes filles faibles, mal nourries, surmenées. Ce sont des accidents fréquents dans les ateliers, dans les usines.

Enlevez à un organisme délicat tout ce qui est nécessaire à son développement ; demandez-lui un travail au-dessus de ses forces, vous le verrez rapidement décroître et s'étioler.

Léa était comme ces jeunes plantes qui s'élancent droites et fières vers le ciel, tant qu'elles trouvent, dans le sol, des sucs assimilables ; dans l'air, le soleil ou la pluie, la sève qui les vivifie, mais qui s'arrêtent, se flétrissent, se tordent sur leur tige lorsque tout leur manque à la fois.

Que peut la médecine pour ces malades ? Conseiller le repos. Le repos pour des malheureuses qui vivent au jour le jour de leur

travail, c'est la misère. Il faut entrer à l'hôpital, et là, les unes deviennent tuberculeuses, les autres restent infirmes avec de grandes déviations ; la plupart se remettent lentement après des séjours plus ou moins prolongés dans des asiles de convalescence.

Essayez de prendre une de ces jeunes filles, en pleine poussée de rachitisme ou même une de ces surmenées ou de ces nerveuses au plus fort de ses crises, plongez-la dans un bain d'eau froide et dites-lui de laisser dans l'eau sa faiblesse, sa langueur, d'arrêter instantanément sa déviation, de reprendre du jour au lendemain sa place à l'atelier ; de supporter fatigues, travail, privations de tous genres et de n'avoir plus désormais un moment de défaillance.

Bien plus! rendez en un instant à sa physionomie son sourire, à ses joues leur coloris, leur éclat; que de nouveau tout respire en elle la jeunesse et la vie! Dites-moi si vous avez fait une œuvre vaine et si ces transformations subites sont en notre pouvoir.

Nous ne prétendons pas que ces reprises instantanées puissent nous donner la preuve d'une action surnaturelle, comme nous la trouvons dans la cicatrisation d'une plaie. Après la guérison, les traces de ces déviations subsistent souvent, la maladie semble avoir laissé sa signature. Le résultat pourrait paraître incomplet, si ce vestige du mal disparu n'était pas là plutôt pour rendre témoignage du passé.

Léa Courtout semble s'incliner légèrement à droite; cependant, cette déviation est plus apparente que réelle. Le Dr Chirié, qui avait examiné cette jeune fille au moment de son départ pour Lourdes, avait constaté une double déviation ; la colonne vertébrale dessinait comme une S et ressortait en avant et en arrière en formant une double bosse.

Au retour, le même médecin déclare dans son certificat que toutes ces lésions ont disparu.

« Appelé, dit-il, à examiner Mlle Léa Courtout, domiciliée rue Saint-Charles, j'ai constaté :

« 1° *Que la colonne vertébrale était bien droite;*

« 2° Une saillie légère des deux dernières vertèbres dorsales;

« 3° L'épaule gauche était un peu exhaussée, et le côté droit de la poitrine un peu plus mince que l'autre. »

Au point de vue de la rectitude de la taille, la modification paraît complète. Il est certainement impossible par tous les moyens dont la médecine dispose, de redresser ainsi en quelques secondes une colonne vertébrale déviée depuis huit mois, plus difficile encore de la maintenir dans cette position, car les os se sont tassés, affaissés dans le sens de l'inclinaison, ils ne peuvent reprendre que lentement leur assise et leur forme normale.

Le mode de guérison, l'instantanéité de la reprise nous laissent en présence d'un problème insoluble par les seules données de la science. Si nous n'avions qu'un seul fait, on pourrait nous dire qu'il ne s'agit que d'une simple coïncidence, mais ces faits se répètent chaque année en grand nombre avec les mêmes caractères. Il faut donc chercher en dehors des coïncidences *ce pourquoi*, cet *inconnu* que nous côtoyons sans cesse à Lourdes et qui finit par se révéler devant les yeux les plus obstinément fermés. Il faut étudier ces questions de bien près pour les interpréter à leur valeur; les seuls mots d'hystérie et de suggestion ne suffisent pas à nous donner la clé de ces difficiles problèmes.

Guérison et conversion. — Nouvelle manière de résoudre les questions sociales.

En laissant de côté les considérations médicales, nous trouvons dans le récit de cette jeune fille un enseignement plus grave qui s'impose à nos méditations. Léa Courtout, avons-nous dit, a repris sa tâche à l'imprimerie de la *Croix*, elle gagne trois francs cinquante par jour, elle vient en aide à ses parents, elle est heureuse d'apporter dans leur foyer triste et sévère, avec tout son salaire, son rayon de gaieté.

« Ah! me disait-elle, j'avais rêvé de donner à ma vie une autre direction : j'ai renoncé au mariage, je voudrais quitter le monde, mais je me dois à mes parents, que feraient-ils sans moi? » Dévouement bien touchant qui aura certainement sa récompense.

240

Bureau de l'Hospitalité.

Pendant qu'elle me parlait ainsi, je voyais encore devant mes yeux son père avec sa figure contractée, son regard sombre, ce regard qui trahit une désillusion absolue et surtout le désir de prendre sa revanche dans ce duel de la vie, inégal pour lui. Les mauvais journaux lui ont enlevé la foi; le travail, le cabaret peut-être l'ont usé bien jeune. Il a quarante-sept ans, il ne peut plus travailler; il a eu onze enfants, il lui en reste six. Sans le secours de sa femme et surtout de sa fille, la tâche serait au-dessus de ses forces.

Pendant ma maladie, nous disait Léa, ma mère travaillait comme un cheval, cependant il nous est arrivé souvent de souffrir de la faim. Que peuvent dans ces conditions tous les secours de la médecine? Que pouvons-nous prescrire à ces malheureux qui n'ont même pas le pain qui leur est nécessaire?

Ma pensée se reportait encore vers le père, et je me disais : « Le jour où les revendications sociales, passant de la théorie à la pratique, se feront dans la rue, que de souffrances accumulées, que de haines se montreront au grand jour! Que dirons-nous à ces hommes avides de prendre cette revanche depuis longtemps désirée, comment les arrêter? Ce seront des fauves déchaînés. »

Mais en voyant devant moi cette jeune fille, d'une douceur inaltérable, toujours le sourire sur les lèvres, qui porte le soir le bon livre ou le bon journal dont elle fait elle-même la lecture, qui conduit son plus jeune frère au patronage, je me disais : « Voilà l'ange qui arrêtera le bras prêt à frapper, fermera la bouche qui s'ouvre pour maudire, fera entrer dans ce foyer la foi qui console, l'espérance qui fait vivre. »

Notre-Dame de Lourdes garde ses plus doux sourires pour ses enfants les plus déshérités; elle nous apprend qu'il faut aller au cœur des pauvres pour désarmer leurs colères. Sous les traits de cette jeune fille transfigurée par la grâce, elle leur montre la religion toujours prête à panser leurs blessures; comme elle sait bien choisir et le temps et le lieu, choisir ses intermédiaires!

Quel magnifique apostolat exerce cette jeune fille!

Sa parole paraît d'abord sans écho. Elle est seule, faible, en butte à toutes les contradictions, sa santé est perdue. Elle touche

le sol de Lourdes, elle se plonge dans la piscine; non seulement elle retrouve la santé, mais elle trouve surtout une flamme que rien n'éteindra désormais. Repassez dans quelques mois, frappez à cette porte, vous verrez les changements opérés.

Ah! ces hommes qui ont touché le fond de la misère perçoivent avec une acuité dont nous n'avons pas l'idée la plus faible lueur d'espérance; avec eux, rien ne se perd, l'écorce est rude, mais elle vibre fortement.

Il y a quelques années, nous racontions deux guérisons qui s'étaient opérées dans les mêmes conditions dans la rue Mouffetard. Aux derniers pèlerinages, une jeune fille, poitrinaire au dernier degré, guérissait dans la piscine; en nous faisant l'histoire de sa vie, elle nous disait : « Personne ne pratiquait dans ma famille, et j'ai reçu bien des soufflets pour être allée à la messe. »

Ne nous laissons pas arrêter par ce qui nous heurte ou nous choque, par les difficultés du début; dans ces milieux où l'abord est si rude, dès que la grâce pénètre, elle fait vite son chemin, il y a souvent autant de consolations à recueillir qu'à donner.

P. S. — Nous avions à peine terminé cette relation lorsque nous avons reçu une lettre de Léa Courtout, dans laquelle elle nous dit : « C'est avec une bien grande joie que je vous écris pour vous dire que ma mère a fait ses Pâques et que j'espère pouvoir vous écrire un jour que mon père en a fait autant ; j'ai pu le conduire dans ces derniers temps à des réunions d'hommes chez les Petites Sœurs de l'Assomption, et il a paru très content. Je me porte toujours très bien, etc... »

Nous n'aurons donc pas besoin d'attendre six mois ou un an pour constater les heureux changements opérés dans cet intérieur d'ouvrier. Ces états d'âme transformés, ces conversions soudaines donnent à ces guérisons un bien grand intérêt. Pour les interpréter, nous avons à la fois des preuves d'ordre moral et des preuves physiques. On ne ramène pas des malheureux égarés dans tous les mauvais courants qui ravagent notre société par des influences suggestives. Il faut un rayon de la grâce pour éclairer leur intelligence et pour les relever sur leur couche.

LA CONVERSION
D'UN MÉDECIN ANARCHISTE

Comment on devient anarchiste. — L'état d'âme de l'anarchiste. — L'idée de Dieu. — Les difficultés de la conversion. — A quel degré de perfection ce médecin s'élève. — Il finit par entrer en religion.

Au milieu des guérisons que nous observons à Lourdes, nous sommes souvent témoins de conversions qui renversent toute prévision et qui nous laissent des impressions ineffaçables. — La conversion que nous allons résumer est une des plus étonnantes dont nous ayons reçu la confidence.

Le 11 juillet, un jeune médecin de Paris entrait dans notre bureau en nous disant :

« Je viens à Lourdes pour répondre à toutes les objections que l'on me fait sans cesse, pour pouvoir dire : j'ai vu Lourdes, j'ai vu des guérisons. Pour moi, je n'ai besoin ni de guérisons, ni de miracles ; je crois !

« Je suis d'ailleurs convaincu que vous n'aurez jamais le miracle que demandent les incrédules : le miracle sur commande, sur un trajet choisi d'avance, à l'heure voulue, un miracle d'une évidence telle qu'il force tous les esprits à s'incliner, qu'il ne nous demande

même pas de regarder pour voir, de réfléchir pour comprendre.

« Ce miracle, vous ne le trouverez pas. »

Le médecin qui nous parlait ainsi pouvait avoir trente-cinq ans. Son nom nous était inconnu, il exerçait au milieu d'une population ouvrière, dans le voisinage de Montmartre. D'où lui venait cette foi, cette notion si claire du miracle? Il comprit notre étonnement, il pressentit la question que nous allions lui poser, il s'empressa d'y répondre.

« Je suis un converti, nous dit-il, bien plus, un anarchiste converti. Je suis revenu de loin, j'ai eu le temps de mûrir toutes choses, et ma conversion n'a pas été l'œuvre d'un jour, ne s'est pas faite sans étude et sans lutte. »

Un anarchiste converti! La chose n'était pas banale. Notre jeune confrère voulut bien nous raconter l'histoire de sa vie, que nous allons résumer, en conservant à son récit ses notes personnelles :

« Je suis né dans la province de Constantine. Mon père était entrepreneur. Je ne l'ai pas connu. J'avais à peine quinze mois lorsqu'il mourut. Il avait fait de mauvaises affaires et ne nous laissait absolument rien. Il restait, je crois, treize sous dans la maison le jour de sa mort. Ma mère était malade; il fallut entrer à l'hôpital. Nous y fîmes un très long séjour.

« Que serions-nous devenus sans l'intervention d'une amie de ma mère qui lui donna quelques avances pour monter une petite maison de commerce? Quoi qu'il en soit, ma mère put bientôt suffire à tous nos besoins; avec son intelligence, son esprit d'ordre, nos affaires prospérèrent rapidement. Cependant, que de difficultés sur notre route! En 1871, nous fûmes assiégés par cinq mille Arabes et sauvés par miracle. Toute notre ville fut brûlée, nous avions tout perdu. Il fallut recommencer la lutte pour l'existence.

« Jusque-là, j'avais reçu une assez bonne éducation chrétienne; je venais de faire ma première communion, lorsque je concourus pour une bourse au lycée de Constantine : je fus reçu...

« Au lycée, tout allait changer.

« On se moquait des élèves qui pratiquaient. Je me souviens

que dans l'étude des grands, lorsqu'on appelait pour la confession, un seul de nos camarades se levait. Tous les regards moqueurs se portaient sur lui, mais lui restait souriant; par son caractère, par son intelligence, il était au-dessus des railleries, Il y a quelques années, il est mort élève au grand séminaire de Saint-Sulpice.

« Au lycée, j'ai fait la communion encore une fois ou deux, puis j'ai tout abandonné.

« Deux camarades se chargèrent un jour de me démontrer qu'il n'y avait pas de Dieu. Nous lisions les plus mauvais romans. Les professeurs encourageaient nos mauvaises tendances et nous enseignaient qu'il faut être pratique dans la vie et chercher surtout les jouissances; j'avais obtenu de ne plus assister à la messe, aux conférences de l'aumônier, où j'interrompais, du reste, constamment. Ma composition pour le baccalauréat était tellement exagérée, au point de vue matérialiste, que je fus refusé. Je faisais le tourment de ma mère, je la rendais fort malheureuse.

« Je partis pour Paris, je fus reçu bachelier, je commençai ma médecine. Les courants de l'école répondaient à mes tendances et me charmaient. J'avais la tête farcie des idées chères aux romanciers du jour. Je donnais, du reste, un libre cours à toutes mes passions. L'ambition seule tempérait un peu mes écarts. Je voulais arriver, d'abord, par la voie des concours, bientôt après par la politique. Je conduisis rapidement mes études.

« A peine reçu docteur, je m'affiliai aux loges maçonniques, je posai ma candidature à la première place de député, vacante dans mon arrondissement. Je m'aperçus bientôt que les opportunistes et les radicaux s'entendaient secrètement entre eux; je ne pouvais arriver dans ces conditions; je repartis pour Paris, bien décidé à reprendre un peu plus tard cette campagne.

« J'étais assidu dans les loges, je devins orateur de l'Étoile-Polaire (Orient de Paris). Il n'y avait pourtant pas là un élément suffisant pour mon activité. On discutait sur les grèves, les syndicats, mais en bons et paisibles bourgeois. A la fin des séances, un membre proposait d'ordinaire un vote pour la suppression des congrégations, l'application des lois d'abonnement; on adoptait

sans discussion. Surpris de cette tendance, je demandai pourquoi on s'attaquait ainsi aux catholiques qui me paraissaient bien inoffensifs ; on éluda ma question, et on continua à voter de même à la fin des séances. Ne comprenant pas le but de la maçonnerie, je me retirai, je fus « mis en sommeil ».

« Sur ces entrefaites, d'ailleurs, j'avais lu le journal la *Révolte;* ses idées m'avaient plu, je m'y étais abonné, j'avais envoyé des articles, je m'étais mis en relation avec le rédacteur en chef. Pendant ce temps-là, ma conduite était déplorable; ma mère que je rendais très malheureuse, fut obligée de me quitter et de retourner en Afrique. Elle ne pouvait que gémir sur mes égarements; elle comprenait combien mes succès de collège, qui avaient pu flatter un instant son amour-propre, lui coûtaient cher.

« J'écrivais donc dans la *Révolte;* j'étais dégoûté de tous les autres partis politiques. Je voyais que, sous prétexte de chercher le bonheur du peuple, en réalité nos hommes d'État ne s'en souciaient nullement. Les anarchistes ont pour principe que l'homme naît bon; la société le gâte; il faut laisser nos instincts naturels se développer et changer la société au profit de l'individu. C'est une doctrine qui plaît à tous ceux qui sont les esclaves de leurs passions. Je n'ai jamais été partisan de la propagande par le fait, je n'ai jamais été bombiste. Je ne voyais dans la bombe qu'un moyen de propagande pour nos idées.

« Les anarchistes, en général, vivent seuls; voilà pourquoi on trouve rarement des complices. Il n'y a ni programme commun, ni organisation bien définie. Ce sont des individualités qui ne peuvent avoir de lien que par le journal. La solitude, la réflexion se prête au développement d'idées arrêtées, fixes, qui deviennent impulsives. Véritable monomanie.

« L'orgueil est leur grand mobile; ils prétendent au rôle de réformateurs, et pour atteindre leur idéal, rien ne les arrête; la vie humaine n'est plus qu'un jeu. Les attentats de 1893-94 me préoccupaient; je craignais d'être recherché pour mes idées, pour les relations que ma profession me créait dans ce milieu. Des anarchistes m'écrivirent de prison pour me recommander leurs femmes.

Au risque de me compromettre, je leur servais d'intermédiaire.

« Que de fois j'ai eu la pensée de ne pas payer mon loyer, de me laisser jeter dans la rue, de devenir martyr pour la cause que je voulais servir! Mais après! me disais-je, si je meurs, si je suis enfermé, j'arrête brusquement ma carrière, je ne suis plus utile à rien, je tombe dans le néant. Cette absence du lendemain m'arrêtait. On ne fait des martyrs qu'avec la croyance à l'immortalité.

« Un jour, je me trouvais avec quelques amis, je faisais un exposé de doctrine. L'un d'eux me dit : — Mais c'est le sermon sur la montagne que vous servez! — Je ne connais pas ce sermon, lui dis-je. — Vous le trouverez dans l'Évangile de saint Matthieu. Je lus saint Matthieu, tous les Évangiles; tout cela me surprit, me parut très beau; je méditais d'en faire un seul des quatre en me servant du texte.

« C'est alors qu'un de mes amis, un juif, Lazare, me conseilla de lire la Bible. La genèse me parut la confirmation de la théorie de Laplace sur la formation du monde. Ce fut pour moi une révélation. Toutes ces lectures m'amenèrent à la notion de l'infini; j'avais alors dans ma conduite tout le désordre qu'autorisaient mes principes. Cependant, un travail se faisait dans mon esprit.

« De l'idée de l'infini, de Dieu, j'arrivai facilement à la nécessité d'une révélation, d'une religion; mais laquelle? Le bouddhisme me dégoûtait. J'hésitais entre le protestantisme et le catholicisme. Je penchais d'abord vers le protestantisme. Je fus au temple, je causai avec des ministres; mais cette multiplicité de sectes ne m'allait pas, je trouvais les protestants trop raides, trop formalistes.

« C'était le 27 mai 1894 que j'étais arrivé à la conviction qu'il y avait un Dieu. J'abordais tous mes amis en leur disant : *Il y a un Dieu!* Ils me regardaient surpris.

« Tous mes amis! ils étaient clairsemés. A la suite de l'attentat de Carnot, le plus grand nombre avait été mis en prison. J'aurais voulu, au moins, en amener un à mes idées ; je cherchais ce second, mais vainement; je m'étonnais de ne pouvoir répandre mes convictions autour de moi.

« Je connaissais peu le catholicisme; j'avais tout oublié depuis vingt ans; depuis cette époque je n'avais pas mis les pieds dans une église. Il y avait plus de quatre mois que j'était parti de cette idée de Dieu sans pouvoir aller plus loin. Je résolus d'aller à la messe, non dans ma paroisse, j'étais trop connu, je fus à Saint-Pierre de Montmartre. C'était le 2 octobre, un vicaire prêchait sur le Rosaire; je l'écoutai avec intérêt. Quelques jours après, je fus chez les Pères Récollets, de la rue de Puteaux, pour éclaircir mes doutes. Après quelques instants d'entretien, le Père me propose de me confesser; j'accepte, mais bientôt j'entre en discussion avec lui; et lorsqu'il me propose de réformer ma vie, je refuse, je me retire: le Père m'engage à lire Nicolas. Je cherche longtemps cet ouvrage, je finis par le découvrir sur les quais. La préface de Lacordaire me frappa; voilà, me dis-je, un homme sincère. Cet accent de sincérité, de conviction, je le retrouvai dans tout l'ouvrage.

« Toujours poursuivi par l'idée de rentrer dans la religion catholique, je revins à Montmartre; je retrouvai le vicaire que j'avais entendu prêcher. Je lui fis connaître mon état d'âme; il fut un peu démonté et me demanda d'en référer à son curé. Le curé déclina, de son côté, la responsabilité de ma direction: il m'adressa au P. S..., un Jésuite. Ce mot sonnait mal à mon oreille, me rappelait tous mes préjugés. N'importe, je voulais aller jusqu'au bout.

« Tout paraissait se tourner contre moi. Le Père était à Clamart. Je dus attendre deux heures en me promenant, sous une petite pluie d'octobre. Que de fois j'eus la tentation de m'en aller! Enfin, le Père vient, cause longuement avec moi, me retient à dîner. Je scandalisai singulièrement les autres Jésuites. L'un d'eux me disait : « Mais nous recevons ici des généraux, des ambassadeurs. » Pour moi, c'étaient les derniers des hommes : c'étaient des ambitieux qui exploitaient le peuple; je laissai voir mon mépris pour tous ces personnages. Les religieux se demandaient à quel sauvage ils avaient affaire. Je pris cependant rendez-vous avec le P. S..., et le 17 octobre je me confessai sérieusement ; je fis la communion le lendemain.

« On a écrit ma vie dans la *Psychologie du socialiste-anarchiste :*

on ne parle pas de ma conversion; mais on dit que si j'ai cessé d'être anarchiste, c'est d'une façon logique, car nous n'admettons pas, parmi nous, que le calcul, l'intérêt puissent nous faire agir.

« Depuis le 17 octobre, il y a eu quelques étapes dans ma conversion. Je ne suis pas venu tout d'abord à la communion fréquente. Ce n'est que le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, que je compris toute l'utilité des sacrements : j'avais toujours eu, dans ma première enfance, une dévotion particulière à la sainte Vierge. En 1871, nous fûmes délivrés à la suite d'un vœu que nous lui avions fait; à cette époque, je lui avais dressé un petit autel dans ma chambre, et je ne faisais rien sans l'invoquer. Enfin, j'étais du pays de saint Augustin et de sainte Monique!

« Une fois converti, j'ai voulu mettre dans ma vie les règles absolues qui résultaient de mes tendances; j'aurais tout donné aux pauvres, sans rien me réserver, sans souci du lendemain. Mon confesseur a voulu que ma mère prît l'administration de ma maison et que je remisse entre ses mains le produit de ma profession. Le dimanche, je vais voir mes malades, mais je n'accepte pas de rétribution ce jour-là.

« J'ai voulu exercer un mouvement de propagande autour de moi, convertir mes anciens amis. J'étais plein d'illusion, mais je n'ai pas réussi. Mes amis disent que mes cellules cérébrales sont détraquées et se détournent de moi. Au début, j'ai souvent confié mon embarras d'esprit à un médecin catholique de mon quartier qui faisait mon admiration par sa conduite, la générosité de ses sentiments (1).

« Je trouve que les catholiques en général ne sont pas assez instruits, ne savent pas défendre leurs idées.

« Moi, je bataillais tout le temps ; c'était un excès, je faisais le vide

(1) Lorsque je craignais d'être arrêté, ce confrère m'avait promis de visiter mes clients au mieux de mes intérêts; il était du reste, le seul médecin dans lequel j'avais une entière confiance. Pendant ma période protestante, alors que j'inclinais de ce côté, il m'a formellement engagé à consulter les Pères Récollets de la rue de Puteaux. Son conseil avait d'autant plus de poids qu'il s'était abstenu de me dire quoi que ce soit pendant ma première formation chrétienne. Ce confrère semble avoir été mis à côté de moi pour me guider dans mes débuts; il ne s'en est pas douté. Les soins, les délicates attentions qu'il a pour ses malades m'avaient frappé depuis longtemps.

autour de moi. Au chevet des malades, je n'hésite jamais à faire venir le prêtre, et je me suis vu congédier quelquefois à cause de mon zèle. Mon confesseur m'a dit de me modérer de ce côté et de prendre quelque ménagement. Du reste, ma clientèle a complètement changé depuis ma conversion. J'avais obtenu quelques places comme anarchiste, que l'on a voulu m'enlever; ceux qui me soutenaient le plus me combattent.

« Je me trouvais à Reims avec l'abbé Garnier, tout près du dra-

Le R. P. Picard préside le pèlerinage national.

peau, lorsque des agents vinrent le saisir. Mon premier mouvement fut de le défendre et de me précipiter sur les agents. Puis je me rappelai que je ne pouvais me conduire comme un anarchiste : je restai là immobile, sans broncher, bien décidé à recevoir des coups, mais à ne pas reculer d'une semelle.

« Chaque dimanche, je vais à la messe dans la chapelle de la rue de Puteaux. Là, nous avons de six à huit cents pauvres qui viennent, deux fois par semaine, recevoir un pain, entendre une instruction religieuse.

« Je n'ai plus de préoccupation matérielle, aucun souci de fortune, de bien-être; ma mère, heureuse près de moi, administre tout. L'ai-je fait assez souffrir, ma pauvre mère! Quand je songe à mon passé, je suis effrayé; je ne connais aucun saint qui ait eu des écarts pareils aux miens. On me parle de saint Augustin, mais il n'était pas baptisé; et je l'étais. Je reviens partout où j'ai passé dans mes mauvais jours, pour effacer, réparer le scandale que j'ai pu causer.

« Ah! si nous voulions, nous catholiques, nous aurions plus d'influence que les anarchistes! Quand on va généreusement au peuple, quand on se donne à lui, on n'est pas trompé, mais il ne faut ni calcul, ni réserve. »

La confiance de ce jeune converti dans la prière est absolue, sa foi surprend; nous ne sommes pas habitués à de tels élans. Son confesseur le modère sans cesse, il sort de toute convention, il vit en dehors de la trame de nos idées, de notre civilisation; toute jouissance lui est à charge. C'est un homme de petite taille, mais à l'allure décidée, à la physionomie expressive, intelligente. Très au courant de ce qui se public, il raisonne froidement, mais avec une logique inflexible; il parle de lui-même comme d'un étranger. Aucun sentiment personnel ne l'effleure. Il va droit à son but sans s'occuper des obstacles, il ne les connaît pas. On devine l'influence que cet homme doit exercer autour de lui. Il serait religieux si son confesseur ne l'eût retenu; il peut faire plus de bien dans le monde.

La générosité plaît toujours au peuple. Le suffrage universel, dans ces quartiers populeux, peut venir à lui. Habitué dès longtemps à penser, à travailler seul, il dit qu'il suffit de quelques individualités pour réformer le monde; il nous cite l'exemple des saints. Il ne se plaint ni des hommes, ni des choses. Il ne regarde pas derrière lui, mais toujours en avant.

C'est une figure étrange. D'origine italienne, élevé dans la province de Constantine, transplanté dans Paris, il est le produit d'un croisement de races et de l'action de climats divers. Ces hommes ont des énergies qui nous sont inconnues. Dans notre pays qui

défaille, au milieu d'une société éprise de jouissance, on s'étonne de rencontrer des hommes qui ne subissent aucun alliage, qui comprennent le détachement évangélique dans sa plénitude. Caractères que rien ne brise, volontés que rien ne plie.

Anarchiste, ce jeune médecin pouvait dans les jours de révolution, entraîner les foules aux derniers excès. Il leur apportait ce ferment qui soulève les masses.

Converti, nous le trouvons doué de la même puissance d'entraî-

La foule à la fontaine.

nement, capable d'enrayer autour de lui les mauvais courants qui nous menacent.

Il est du pays de saint Augustin et de sainte Monique. Il a connu tous les écarts, mais il a entendu comme ce grand saint cette parole : « Prends et lis. » Il a lu l'évangile, son esprit s'est éclairé de lueurs inattendues. Cela n'aurait pas suffi. Pour comprendre l'évangile, il fallait la prière de sa mère. Nouvelle Monique par sa douleur et sa foi, sa mère demandait chaque jour la conversion de son fils.

Enfin il avait eu dans son enfance un culte spécial pour la sainte Vierge.

Nous trouvons dans la disposition de ces événements l'action visible, directe de la Vierge Immaculée. C'est le 27 mai qu'il comprend l'existence de Dieu; pendant le mois du rosaire il entre dans une église, il assiste à la messe; pendant le mois du rosaire il se confesse. C'est le 8 décembre que la lumière se fait plus complète, qu'il vient à la communion fréquente. A Lourdes enfin, il veut apporter le témoignage de sa reconnaissance; c'est là qu'il déverse les émotions longtemps contenues de son âme.

Conversions et guérisons procèdent toujours de la même source. C'est la main de la Vierge qui est la dispensatrice de toutes les grâces. Les prières et les épreuves sont les grandes voies du ciel. Les conseils d'un ami chrétien soutiennent les premiers pas, toujours mal assurés.

Ces vérités ressortent ici dans toute leur clarté. Le caractère de ce jeune médecin donne des reliefs très accusés. Il est jeune, il aime la lutte, le sacrifice. Avec les ardeurs d'une foi, qui ne connaît ni les compromissions, ni les obstacles, il doit faire beaucoup de bien, il doit émerger au-dessus de la foule.

Depuis que nous avons écrit ces notes, ce jeune médecin a quitté le monde. Il est aujourd'hui chez les Pères Récollets, dans la maison où il s'était présenté au mois d'octobre 1894 pour éclaircir ses premiers doutes.

L'ULCÈRE DE L'ESTOMAC

Marie Jarland. — Sœur Hubertine. — Sœur Marie-Stéphanie. — Sarah Arter.
Moyenne des guérisons observées à Lourdes.

ous voyons souvent guérir à Lourdes des malades atteints d'ulcères de l'estomac.

L'ulcère de l'estomac est une maladie peu commune. Le Dr Gilles de la Tourette a voulu dresser le bilan de tous les cas qui se trouvaient dans les hôpitaux de Paris, du 15 mars au 15 avril 1894.

Sur 4,703 malades, il y avait 18 cas d'ulcères de l'estomac: 13 femmes et 5 hommes. A Lourdes, le champ de nos observations est à peu près le même; la série de nos grands pèlerinages se déroule surtout pendant un mois, et pendant ce mois, nous avons trois ou quatre mille malades. Dans ces conditions, nous devons avoir quinze ou seize malades, atteints d'ulcères de l'estomac.

Si nous constatons chaque année sept à huit guérisons, la moitié de ces malades guériraient donc à Lourdes. Dans les hôpitaux, il n'est pas question de guérison, surtout par des procédés aussi rapides.

En 1895, nous avions six femmes et deux hommes guéris.

Parmi les malades des hôpitaux, dix étaient des alcooliques, et

six, des nerveux; mais l'origine nerveuse ne change pas grand'chose à la gravité de la maladie. Le Dr Rendu fait observer qu'une de ses malades, à la suite d'une frayeur, fut atteinte d'un ulcère de l'estomac d'origine nerveuse; il n'en survint pas moins une hémorragie et une perforation suivie de mort.

Ainsi donc, nerveux ou non, l'ulcère de l'estomac est également rebelle à tous les traitements et funeste dans ses conséquences.

L'ulcère de l'estomac est entretenu par une plaie; on a tout essayé pour la guérir : on ouvre vainement l'estomac de ces malades pour coudre la plaie, on ne réussit pas; les conditions générales sont déplorables. Après plusieurs années de soins inutiles, la résistance est à bout, la mort imminente, et c'est alors que, dans un bain d'eau froide, parfois pendant une prière, la vie revient à flot dans un corps épuisé; l'estomac, qu'une goutte d'eau mettait en convulsion, digère les mets les plus indigestes; au bout de quelques jours, nous observons des reprises de vingt-cinq livres chez des malades qui n'étaient que des cadavres.

Jamais semblables résultats ne seront constatés dans les hôpitaux, car nous avons ici une sorte de résurrection, et la main de l'homme n'a pas une puissance créatrice et ne peut que seconder les efforts de la nature. Dans les longues maladies, la convalescence est une loi qu'il faut subir.

Nous avons une plaie instantanément guérie, et les dernières découvertes de la photographie nous permettront peut-être d'en établir la démonstration matérielle et visible.

Pour donner à notre étude sur les maladies de l'estomac tout l'intérêt qu'elle comporte, nous allons rappeler ici les principales observations publiées dans les *Annales :* Sœur Marie-Stéphanie, d'Auteuil, Sœur Hubertine, Marie Jarland, etc. Ces malades étaient absolument exsangues, épuisées par des hémorragies abondantes; il aurait fallu des mois et des années pour réparer les désordres causés par ces grandes pertes de sang; il aurait fallu leur infuser un sang nouveau, et je ne crois pas qu'il vienne jamais à l'esprit de personne de remplacer la transfusion par des effets de suggestion; ces malades étaient épuisées par une inanition portée à son

extrême limite, et pour effacer les désordres causés par une maladie aussi longue, il fallait refaire leurs tissus par une alimentation lente et progressive. Toutes ces modifications instantanées sont au-dessus des efforts de la nature.

A côté de ces grands enseignements, que signifient les expériences de nos cliniques, véritables jeux d'enfants! On place un pain à cacheter dans la main d'une malade, on lui persuade que c'est un vésicatoire, au bout de quelques heures, survient une rougeur, une vésication légère; voilà les stigmatisés de la science; on ne peut même effacer à volonté ces congestions superficielles, car l'instantanéité, disons-nous, n'est jamais dans le domaine de la nature. Dans les hôpitaux, le tiers des malades atteints d'ulcères de l'estomac meurt, les autres restent le plus souvent valétudinaires toute leur vie; à Lourdes, ces mêmes malades guérissent dans une proportion de cinquante pour cent, et ces guérisons sont instantanées, complètes et sans rechute.

MARIE JARLAND

Elle avale par erreur de l'acide sulfurique. — La maladie dure seize ans.

« En 1873, Marie Jarland avait trente et un ans. C'était une femme robuste, élevée à la campagne, occupée dans son enfance aux travaux des champs. Elle n'avait jamais été malade; elle était même dans des conditions de santé au-dessus de la moyenne. Domestique chez M. de Lavelle, président du tribunal de Sarlat, elle est restée dix-sept ou dix-huit ans dans cette maison, jusqu'à la mort de son maître.

« Au mois de mars de l'année 1873, Marie Jarland boit, par erreur, un verre d'eau de cuivre étendu dans du bouillon, c'est-à-dire environ 35 grammes d'acide sulfurique dilué. Elle ressent aussitôt une grande amertume, une chaleur brûlante dans l'estomac; mais elle ne vomit pas. Le lendemain, elle éprouve une fatigue générale, des douleurs de courbature dans les membres. Au bout d'un mois, les vomissements se déclarent, elle rejette deux ou trois fois par jour ses aliments.

« Il se fait autour des parties plus profondément atteintes un travail de destruction qui pénètre jusqu'aux vaisseaux et entraîne des hémorragies abondantes.

« Dans le cours des trois premières années, elle a vingt-neuf vomissements de sang noir, coagulé, qu'elle rejette par pleines cuvettes. Au bout de trois ans, les hémorragies cessent. Il semble que la cicatrisation tend à se faire. Mais l'économie a été trop ébranlée pour que ce travail aboutisse à une réparation complète. L'estomac ne peut reprendre ses fonctions. La digestion est très difficile. Les vomissements continuent; le lait seul peut être supporté en petite quantité.

« Jusqu'à son pèlerinage à Lourdes, en 1887, c'est-à-dire pendant quatorze ans, Marie Jarland va rester dans ces conditions misé-

rables. On sent, au niveau de l'estomac et de la grande courbure, une tumeur volumineuse, douloureuse, soulevée par les artères profondes de la région.

« Quelques médecins prononcent le mot de « squirre » ou de « cancer ». Évidemment, il s'est formé, autour des points ulcérés, une zone inflammatoire qui épaissit les tissus et forme une tuméfaction visible. La douleur est si vive en ce point que la malade ne peut serrer ou rattacher ses vêtements, et que toute pression est insupportable.

Marie Jarland.

« Elle a été soignée par trois médecins, par le Dr Nave, par le Dr Sarrazin et par moi. Je l'ai vue pendant bien des années, alors qu'elle avait ces hémorragies si abondantes, que rien ne pouvait arrêter. J'avais porté le diagnostic d'ulcère simple de l'estomac. Sans trouver les traces d'une affection organique, je ne savais pas quel serait le terme d'une maladie aussi grave. Le Dr Sarrazin, qui l'a soignée en dernier lieu, alors qu'on trouvait une tumeur volumineuse, a dû concevoir des craintes sérieuses. La pensée d'une lésion organique s'est présentée à son esprit.

« Pendant les quatre ou cinq derniers mois qui précédèrent son voyage à Lourdes, l'état de notre malade s'était sensiblement aggravé. La tumeur de l'estomac était devenue plus sensible. Marie ne se nourrissait qu'avec un demi-litre de lait. Le jour de son départ, elle ne put rien prendre. Elle fit le voyage à peu près à jeun, aussi, sa faiblesse était telle qu'elle avait des syncopes continuelles.

« Le 26 septembre, elle arrive à Lourdes, à sept heures du matin. Après avoir entendu la messe à la Grotte, elle prend un bain de piscine, sans aucun résultat; un second le soir. Le matin du 27, troisième bain ; elle n'éprouve aucune amélioration.

« Le soir, à cinq heures, dernier bain; dans la piscine, une secousse violente se fait sentir à l'estomac. En sortant, elle ne trouve plus trace de sa tumeur. Elle s'habille, elle peut resserrer sa robe, sans gêne, sans souffrance.

« A peine dans le train, à huit heures du soir, le même jour, elle éprouve une sensation de faim irrésistible, qu'elle n'avait pas ressentie depuis bien des années. Elle mange une aile de poulet. Dans la nuit, elle boit un litre de lait. Le matin, à cinq heures, à la gare de Bordeaux, elle prend une tasse de chocolat.

« Cet estomac, malade depuis quatorze ans, dont la muqueuse était ulcérée, les parois enflammées, hypertrophiées, avait retrouvé, en un instant, l'intégrité de son jeu et la souplesse de son tissu. Depuis le 27 septembre, depuis le bain de piscine pris à cinq heures du soir, il n'y a pas eu le moindre faux pas dans cet organisme.

« Instantanée, la guérison est restée complète et sans rechute. »

Cet estomac avait été brûlé profondément. Sans doute, une lésion traumatique peut devenir l'occasion de complications nerveuses qui se greffent sur elle. Mais alors, le tempérament des malades doit nous renseigner.

Sur ce point, nous ne pouvons avoir de doute. Voilà une robuste fille de la campagne qui, dans tout le cours de son existence, n'a pas présenté un seul trouble nerveux, qui n'a, dans ses antécédents, aucune tare héréditaire. Pour admettre que, pendant quatorze ans, tous les accidents observés appartiennent à une prédisposition

nerveuse, il faudrait que cette diathèse eût été bien somnolente, bien cachée jusque-là.

Marie Jarland est, à l'heure actuelle, à mon service. Je peux l'étudier et l'observer chaque jour. Je ne trouve chez elle aucune prédisposition nerveuse, et je ne puis admettre que le verre d'acide sulfurique a été l'étincelle qui a provoqué un tel incendie ; je ne puis admettre cette thèse sans aucune preuve, pour donner satisfaction à une doctrine, à une théorie préconçues. La chose n'est pas sérieuse.

Quand nous écrivons l'histoire d'un malade dans un hôpital, d'un client que nous rencontrons sur notre route, nous pouvons faire une étude clinique, mais que d'inconnus devant nous ! Antécédents, caractère, tempérament, tout nous est étranger. C'est avec des notes de convention et sur des données générales que nous traçons le récit de la maladie et de la guérison.

Dans l'observation de Marie Jarland, tous les détails sont personnels. C'est une histoire vivante, une photographie d'une ressemblance absolue. Tous les éléments sont faciles à grouper. Son intelligence, sa vie morale ont pu se développer lentement et sans secousse, dans un milieu où les occupations matérielles occupent la plus grande place. Le système nerveux se fortifie, s'équilibre à l'abri de ces commotions qui usent, dans les villes, les jeunes organisations.

Dans son cœur, la piété se développe sans effort. Elle a une dévotion particulière pour la Vierge de Lourdes. Avant de pouvoir visiter la Grotte, elle a souvent fait le pèlerinage spirituel.

A Lourdes, sans impatience du résultat, mais sans découragement, elle prend quatre bains de piscine. Ce n'est que dans le train, au retour, qu'elle a la certitude de sa guérison.

Il est facile d'écrire l'histoire de ces malades. C'est à nos côtés et sous nos yeux que leur vie s'écoule. Nous pouvons, par une longue étude, redresser nos jugements et nous mettre à l'abri de toute surprise.

SŒUR HUBERTINE

Les pèlerins belges obtenaient, le 8 septembre 1893, une importante faveur : une de leurs malades avait trouvé, le matin, dans la piscine, une guérison instantanée et complète.

Sœur Hubertine, de la Congrégation du Très-Saint-Sauveur, était arrivée dans le plus triste état.

Son médecin, le Dr Klein, déclare « que cette jeune Sœur, depuis plus de trois ans, ne peut supporter aucune nourriture; le lait même, avec la glace, provoque des vomissements : ces vomissements contiennent souvent du sang noir en grande quantité. » Un jour, dans une crise plus violente, la Sœur a rendu deux cuvettes de sang. On a cru la perdre; son pouls était imperceptible. Elle a reçu l'extrême-onction.

Tous les médicaments ont été essayés et sont restés sans effet : lavage de l'estomac, cocaïne, morphine, même l'hypnotisme, qui, du reste, n'a pas eu de prise sur elle.

Le médecin ajoute : « Le caractère de Sœur Hubertine, que j'ai étudié pendant deux ans, exclut toute hypothèse de maladie nerveuse; il s'agit bien d'une maladie organique, d'un ulcère de l'estomac, ainsi que le prouvent la quantité de sang qui a été rendu, sa couleur noire et la gravité de tous les symptômes. »

Dans cet intervalle, il y a eu des alternatives diverses, mais jamais d'arrêt, et la Sœur est restée quatorze mois sans quitter le lit. Elle a consulté les médecins de la Faculté de l'État de Liège, ceux de Roubaix et d'Épinal; tous ont été unanimes; ils ont reconnu un ulcère de l'estomac.

C'est une maladie bien cruelle que l'ulcère de l'estomac. Les malheureux qui en sont atteints voient leurs forces s'en aller chaque jour : c'est une agonie lente, contre laquelle on ne peut rien, et qui semble inévitablement les conduire vers une issue fatale. Parfois, une hémorragie foudroyante entraîne la mort subite. C'est la faim

avec toutes ses tortures ; le lait lui-même augmente les souffrances, et l'estomac ulcéré se révolte au moindre contact.

Dans ces conditions, le voyage de la Sœur avait été bien pénible. Pendant sa durée (deux jours et demi environ), elle avait humecté ses lèvres avec du lait et de la glace; c'est à peine si elle en avait pris un verre durant tout le trajet.

Elle arrive exténuée à l'hôpital, le jeudi soir; et, le lendemain matin, 8 septembre, elle est reprise de ses vomissements habituels: elle rend une quantité notable de sang. On la porte à la Grotte; la Sœur n'a pas la consolation de faire la sainte communion : avec ses vomissements, la chose est impossible; de la Grotte on la conduit à la piscine. Elle se prête à tout, elle a confiance qu'elle va guérir.

Sœur Hubertine.

A peine dans l'eau, une violente contraction l'étreint, il semble que son estomac se déchire; un frisson la secoue dans tout son être, et puis, aussitôt, le calme se fait.

La Sœur reprend sa voiture et rentre à l'hôpital. Là, sans hésiter, elle prend un bol de lait chaud; il y avait deux ans qu'elle n'en avait pas pris autant. Son estomac le supporte. Bien plus, elle éprouve la sensation de la faim, sensation qui lui était depuis si longtemps inconnue. A midi, elle prend place à la table commune, elle mange de la soupe, deux portions de haricots, trois pêches, du pain en quantité, elle boit du vin et du café.

Elle sort à pied, elle va et vient toute la journée; mais, à quatre heures, poussée par la faim, elle rentre à l'hôpital pour prendre un bol de café au lait. Le soir, au souper, pommes de terre et fruits comme le matin (1). La Sœur suit la procession aux flambeaux dans

(1) C'était un vendredi; la Sœur veut observer l'abstinence.

tout son parcours, et, à dix heures, avant de se coucher, elle mange encore un pain d'épices, un œuf frais et boit un verre de vin.

On croit rêver en entendant le récit d'une pareille transformation; mais c'est bien son estomac, qui, le matin, rejetait du sang à flots, qui suivant les médecins, n'était qu'une plaie qui subitement, a retrouvé la tolérance la plus complète. Cet estomac, si on avait pu l'ouvrir, on aurait trouvé sa surface ulcérée et saignante. Qu'étaient devenues toutes ces lésions?

La médecine peut-elle expliquer des modifications si profondes et si instantanées?

Sœur Hubertine appartient à une famille nombreuse. Ils étaient onze enfants, ils sont encore sept. Elle avait une robuste constitution qu'elle a usée au service des malades. Elle a passé, pendant un an, toutes les nuits auprès d'un malheureux prêtre, dormant à peine une ou deux heures par jour. C'est là qu'une fluxion de poitrine est venue l'arrêter, c'est là que sa maladie d'estomac a pris naissance.

Dans sa congrégation, les Sœurs sont constamment auprès des malades et passent une nuit sur deux. Aussi, la religieuse qui l'accompagne nous dit : « Nous mourons jeunes dans notre communauté. »

La Sœur Hubertine n'a consenti à prendre du repos que lorsqu'elle a été absolument à bout. A ce point, rien n'a pu la relever. Tous les remèdes ont été inutiles, et sa vie, disons-nous, n'était plus qu'une lente agonie.

Elle est restée six mois sans pouvoir faire la sainte communion. Et, plus tard, c'était en viatique qu'elle la recevait : elle ne pouvait avaler qu'une très faible parcelle de la sainte hostie. Elle était donc privée à la fois de la nourriture spirituelle et corporelle.

La Sœur avait la certitude qu'elle serait guérie à Lourdes ; elle buvait de l'eau de la Grotte, et, dans ces longs mois où toute espérance lui faisait défaut, sa pensée était sans cesse au pied du rocher.

Elle n'avait jamais demandé de venir à Lourdes. Les religieuses du Sauveur accompagnent souvent les pèlerinages alsaciens-lorrains, mais elles ne viennent jamais pour un motif personnel.

Sœur Hubertine, pour rester fidèle à sa règle, avait repoussé toutes les propositions qu'on lui avait faites dans ce sens. C'est à son insu qu'on l'a fait inscrire parmi les malades du pèlerinage belge, et c'est par obéissance qu'elle est venue.

Le médecin, qui l'interrogeait hier, lui disait :

« Qu'avez-vous promis pour obtenir votre guérison ?

— Mais rien, répond la Sœur. Nous n'avons pas le droit de promettre, puisque nous ne possédons rien. » Et, pressée davantage, elle ajoutait : « Je demanderai peut-être à ma supérieure la permission de mettre une plaque pour rappeler la date de ce grand jour.

— Pourquoi avez-vous demandé votre guérison ?

— Mais, pour pouvoir reprendre ma place auprès de mes malades et pour leur rapporter de Lourdes une impression salutaire. Souvent nous soignons des incrédules, des hommes qui ont perdu toute foi, et nous avons beaucoup de peine à leur faire accepter les derniers sacrements ; quand ils sauront que j'ai été guérie à Lourdes, ils ne résisteront plus. »

Comme nous sommes loin des motifs humains qui guident d'ordinaire notre conduite et inspirent nos prières !

C'est dans l'exercice de la charité que la Sœur a pris sa maladie, et c'est pour reprendre l'exercice de la charité, pour la rendre plus efficace qu'elle demande sa guérison !

Cette religieuse a trouvé la voie droite et sûre qui devait la conduire à la guérison. Elle l'a trouvée, au jour et à l'heure voulus, elle l'a trouvée instantanée et complète. C'est une sorte de résurrection qui s'est accomplie en elle.

La Sœur a pris sa place, le jour même, à la piscine : elle a baigné les malades, elle a été rendue à sa vocation.

Si vous aviez voulu la voir, il aurait fallu la chercher parmi les Hospitalières les plus vaillantes et les plus actives. Elle était là, telle que vous l'auriez vue il y a trois ou quatre ans, avant que la maladie et la souffrance l'eussent courbée sous leurs cruelles étreintes.

Je devais revoir la Sœur à Roubaix six ans après. Le 3 décembre 1899, je faisais une conférence dans cette ville, en cherchant les

anciennes miraculées de la région, le nom de Sœur Hubertine fut prononcé. « Elle est ici, me dit-on, sœur garde-malade toujours en bonne santé, » et le soir je la présentai à mes huit cents auditeurs qui connaissaient tous cette religieuse et qui furent vivement intéressés par le récit de sa guérison.

Je désirais connaître l'opinion du professeur de la Faculté de l'État de Liège qui avait soigné Sœur Hubertine. Comment allait-il interpréter cette guérison pour la faire rentrer dans les lois naturelles?

Les circonstances me servirent à souhait.

Le Dr Sémal visitait Lourdes. Membre de l'Académie de médecine de Bruxelles, secrétaire général du dernier Congrès d'Anthropologie criminelle, très mêlé au mouvement scientifique, il était réfractaire à toute idée de surnaturel. Il se trouvait dans notre bureau au moment où Sœur Hubertine racontait sa guérison.

« Voilà, lui dis-je, une guérison qui se produit, sous vos yeux, je ne puis, ni ne veux la discuter. Demandez à votre collègue, le professeur de Liège, son impression sur ce fait. Il est en mesure de se prononcer, il a soigné cette religieuse. »

Je ne sais quel fut le résultat de l'entretien des deux professeurs; mais à quelque temps de là, paraissait dans le *Patriote* une note du professeur qui dégageait énergiquement sa responsabilité dans l'appréciation de ce fait.

Il disait :

« On vient de mettre sous mes yeux un articulet de votre journal relatif à la guérison d'une religieuse du Saint-Sauveur, de Liège. Cet article renferme une double erreur de fait que je me crois tenu de vous signaler et que vous n'hésiterez pas à rectifier.

« 1° Vous dites que Sœur Hubertine n'avait pas quitté le lit depuis longtemps lorsqu'elle a entrepris le voyage de Lourdes. Vous avez été mal renseigné sur ce point. Cette religieuse arrivait de France lorsqu'elle me fit l'honneur de me consulter, et elle s'est rendue de sa personne dans mon cabinet pour réclamer mes soins.

« 2° Une seconde inexactitude me touche plus personnellement.

J'aurais dit que le mal était sans remède. Je n'ai jamais tenu pareil langage.

« Une telle affirmation eût impliqué de ma part une singulière ignorance des choses médicales. L'ulcère de l'estomac guérit très souvent, dans la moitié des cas environ. On observe, en outre, dans cette maladie, des rémissions inattendues tellement accusées, tellement persistantes que l'on peut les prendre aisément pour des guérisons définitives. »

Voilà qui est très net. Le docteur a mis toutes choses au point. Sœur Hubertine ne gardait pas le lit, sa maladie était curable, et l'on a mis au compte de Lourdes ce qui s'observe couramment dans la marche de cette maladie.

Cette conclusion est irréfutable comme la solution d'un problème... *dont on a déplacé les termes en les modifiant légèrement.* Ce n'est qu'une nuance, mais cette nuance suffit pour changer le résultat.

Je répondis : « Vous dites que Sœur Hubertine ne quittait pas le lit. Elle est venue chez moi dans mon cabinet. » Mais elle est venue à Lourdes, c'était encore plus difficile. Elle est venue chez vous en voiture. Vous êtes un prince de la science, et vous ne vous dérangez pas facilement, vos moments sont comptés. En réalité, la Sœur a fait un premier séjour au lit de quatorze mois sans interruption. Dans les derniers temps, elle se levait quelques heures chaque jour.

Voilà, pour le premier point, la vérité totale.

Pour le second : L'ulcère de l'estomac guérit souvent, dans la moitié des cas; peut-être plus souvent encore. Il y a des rémissions longues que l'on pourrait prendre pour des guérisons. Nous sommes d'accord. Mais jamais l'ulcère de l'estomac ne guérit de cette façon. Ce n'est pas le fait lui-même qui importe, c'est le mode de guérison. Encore une nuance qu'il faut conserver.

Voilà une malade qui souffre depuis trois ans, qui ne se nourrit plus; elle ne prend que du lait glacé et par cuillerées; on la porte exsangue sur un matelas. A huit heures du matin, elle vomit encore une demi-cuvette de liquide noirâtre; une heure après cette malade

va s'asseoir à une table d'hôpital, mange de tout sans distinction, sans choix, ne peut se rassasier; elle reste debout toute la journée, suit les processions, soigne les malades, et depuis trois ans cette Sœur n'a pas eu un moment de défaillance. C'est une singulière rémission. Où est la convalescence, le retour graduel des forces? L'instantanéité dans la guérison, nous ne l'observons jamais d'une façon absolue.

Toutes les théories générales sur la curabilité de l'ulcère de

Procession devant le Bureau des constatations.

l'estomac n'ont rien à voir ici. Le nœud du problème est ailleurs.

Mais pourquoi le docteur se donne-t-il le facile plaisir de réfuter des propos qu'il n'a pas tenus? Alors qu'il pouvait nous rappeler ce qu'il avait dit à la Supérieure. Voici ses paroles textuelles :

« La maladie de la Sœur est grave, ce n'est pas nerveux, c'est un ulcère de l'estomac; il faut soigner cette Sœur, badigeonner l'estomac avec de l'iode et de l'huile de croton, lui donner des pilules de nitrate d'argent et la nourrir de lait glacé. »

Le lendemain, les vomissements de sang redoublent. On accourt auprès de lui. Que devons-nous faire? « Appelez un autre médecin,

je dois m'absenter, cette sœur est bien malade; ces affections sont souvent mortelles chez les pauvres gens qui ne se soignent pas; mais elles peuvent guérir avec du temps et des soins. » Le docteur n'indiquait pas alors que la guérison fût possible en une seconde et sans aucun médicament.

Ainsi donc, Sœur Hubertine pouvait guérir avec du temps, des soins, avec des rémissions plus ou moins complètes. Sa maladie était curable, mais elle ne l'était pas par ce procédé. Son ulcère de l'estomac avait été reconnu par six ou huit médecins; comment s'est-il cicatrisé en une seconde? La Sœur était exsangue, épuisée, portée sur un matelas; instantanément elle s'est relevée. Debout toute la journée, elle a supporté toutes les fatigues du pèlerinage, le régime de l'hôpital. Voilà le côté véritablement inexplicable de cette observation.

La Belgique est assez riche en faits merveilleux pour ne pas accepter de fausse monnaie scientifique. J'ai dit : toutes les théories générales sur la curabilité de l'ulcère de l'estomac n'ont rien à voir ici. Que l'ulcère de l'estomac soit d'origine nerveuse ou non, sa guérison instantanée ne s'observe jamais en prenant ces deux mots dans leur sens absolu.

Il ne s'agit pas d'une instantanéité relative dont on suit les progrès pendant quelques jours comme chez les malades de la Salpêtrière, mais d'une guérison absolue, sans convalescence, qui s'obtient dans une seconde. Cette guérison nous ne l'observons jamais dans les hôpitaux, et Charcot le reconnaît expressément dans son mémoire sur *la foi qui guérit*.

SOEUR MARIE-STÉPHANIE

RELIGIEUSE AUXILIATRICE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION D'AUTEUIL

Ulcère de l'estomac

Le 18 août dernier, le pèlerinage national partait de Paris. On embarquait dans la matinée les grands malades dans le train blanc. Sur le quai : les membres de l'Hospitalité de Notre-Dame du Salut, les amis, les parents, des curieux, et puis toujours ce même défilé d'infirmes, de poitrinaires, d'agonisants ; les uns portés sur des brancards, les autres se traînant sur des béquilles, plusieurs assis en groupe le long des murs, attendant leur tour.

On ne s'habitue pas à ce spectacle qui se renouvelle chaque année, mais qui réserve toujours des surprises nouvelles.

L'arrivée dans la gare de Sœur Marie-Stéphanie produisit une émotion générale.

« Je vis, nous dit le correspondant de l'*Univers*, un fort rassemblement se former autour d'une civière qui avançait lentement et auprès de laquelle plusieurs personnes s'empressaient avec mille précautions pour le transport et le transbordement de la personne malade. La compassion était peinte sur tous les visages et aussi ce sentiment qu'on peut traduire ainsi :

« Celle-là est perdue ! » Je m'approchai : une pauvre Sœur en robe noire, avec la cornette blanche, un voile noir et un ruban d'un bleu pâle, gisait sur un brancard plus morte que vive. Sa tête, délaissant l'oreiller placé sous elle, était approchée du bord, tournée de côté comme pour chercher ailleurs un repos qu'elle n'y trouvait pas, et, de ses deux bras, elle enlaçait celui d'une autre religieuse, femme robuste, qui l'accompagnait.

« Sur ce bras ami, on voyait qu'elle cherchait un appui pour son cœur autant que pour son pauvre corps anéanti. Les yeux étaient complètement fermés et ne s'ouvrirent pas une seule fois jusqu'à

son internement dans le wagon. Les plus indifférents étaient émus, et on se regardait en murmurant tout bas de lugubres paroles. »

Quelle était donc la maladie qui avait pu mettre dans un si triste état cette religieuse encore jeune? Son médecin va nous l'apprendre. Le Dr Malhéné disait dans son certificat : « La Sœur Marie-Stéphanie est atteinte d'un ulcère simple de l'estomac, avec vomissements de sang à répétitions. Elle est incapable de supporter de la

Sœur Marie-Stéphanie portée à la piscine.

nourriture, quelle qu'elle soit, et, d'accord avec le Dr Labadie-Lagrave, je la considère comme incurable. »

Avant de suivre cette Sœur dans son pèlerinage, faisons un retour sur son passé jusqu'à cette date du 18 août, qui devait marquer une phase nouvelle dans sa vie.

Sa jeunesse. — Son entrée en religion. — Sa maladie.

Sœur Marie-Stéphanie est née à Marseille, elle est l'avant-dernière de dix enfants, dont huit sont encore vivants ; orpheline

dès son bas âge, elle était restée chez les religieuses jusqu'à l'âge de dix-huit ans : son âme s'était ouverte facilement aux premières inspirations de la grâce ; au moment de sa première communion, elle se sentit appelée vers la vie religieuse. Quelques années après, en quittant l'orphelinat, toutes ses pensées étaient tournées de ce côté.

Son beau-frère et sa sœur pensèrent que ses idées se modifieraient

Retour des piscines.

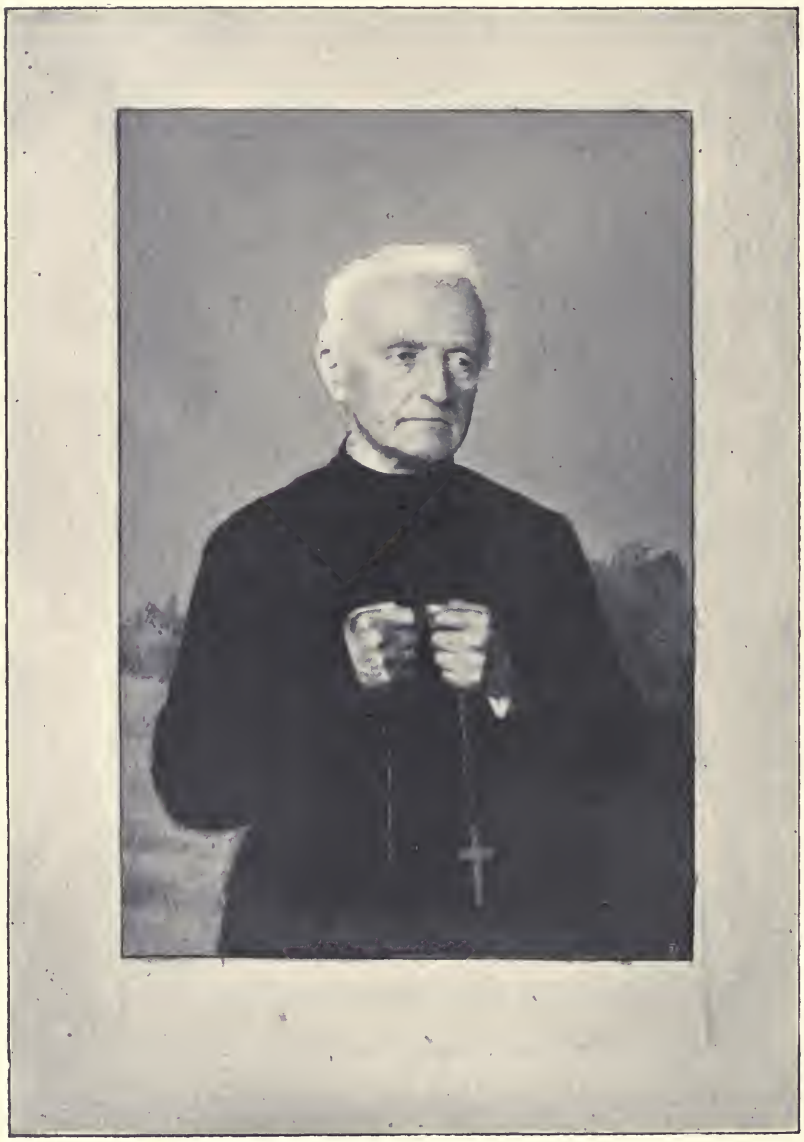
Un mois après.

au contact du monde : il fallait éprouver cette vocation qui résultait pour eux de l'influence subie.

Pendant trois ans, cette jeune fille dut suivre ses parents dans les réunions, dans les spectacles, dut entendre des propositions de mariage ; son âme aux aspirations si élevées, était sans cesse meurtrie ; ces trois années de lutte lui ont laissé un souvenir pénible qu'elle évoque à regret.

Un jour, à bout de forces, elle reprit le chemin de son orphelinat. Pendant un séjour de deux mois qu'elle fit auprès de ses anciennes maîtresses, elle se ressaisit. Comprenant mieux que jamais que sa place n'était pas dans le monde, elle prépare son trousseau et part

272a



Le R. P. SEMPÉ
Supérieur général des Pères de Lourdes.

pour Paris sans avertir sa famille. Le 23 mai 1889, elle entrait chez les Dames Auxiliatrices d'Auteuil.

Jusque-là elle avait été forte et robuste ; mais dans ces derniers temps sa santé avait été très ébranlée. Elle fit péniblement son noviciat, et si on consentit à la garder, c'est à cause des conditions exceptionnelles dans lesquelles elle se trouvait.

Sa dernière maladie remonte à l'épidémie d'influenza de 1891.

C'est à cette époque qu'elle fut appelée chez Mme la comtesse d'Eu, qui, la voyant fatiguée, l'envoya à Lourdes pour la première fois, il y a trois ans, demander sa guérison. Sa santé ne fut pas améliorée, les vomissements revenaient de temps à autre; depuis cette époque la Sœur ne s'est jamais bien rétablie : elle a toujours souffert de l'estomac. Dans l'intervalle de ses crises, elle reprenait toujours et ses gardes et ses veilles.

A la fin de novembre 1895, à la suite de fatigues prolongées, les douleurs d'estomac revinrent avec une intensité nouvelle, et pour la première fois elle eut des vomissements de sang noir. La Sœur s'alite pour ne plus se relever; elle ne prend presque plus rien : un peu de lait et de revalescière.

Le 4 janvier, nouvelle crise qui dure douze heures, avec des hémorragies qu'on ne peut arrêter. On s'alarme autour de la malade.

Mme la comtesse d'Eu lui envoie son médecin, le Dr Labadie-Lagrave, qui prescrit vainement de la peptone, du cognac, du consommé. Rien ne passe, tout ce que l'on fait prendre à la Sœur est immédiatement rejeté; les vomissements de sang sont toujours très abondants, l'état s'aggrave chaque jour, tout espoir humain semble perdu; les médecins ne dissimulent pas leurs craintes. Après une consultation, ils se demandent ce qu'il faut penser de cette religieuse; ils répondent tous : « Elle est sans ressource. »

C'est alors que la pensée de la malade se tourne vers Lourdes; on fait une première neuvaine aux âmes du Purgatoire pour connaître la volonté de Dieu. A la fin de la neuvaine, la Supérieure vient à l'infirmerie, parle du Pèlerinage. Il y avait à ce moment dans la salle une poitrinaire et Sœur Marie-Stéphanie. La poitri-

naire n'ose pas accepter, elle craint de ne pouvoir supporter le voyage, elle l'a bien regretté depuis.

Sœur Stéphanie au contraire saisit avec enthousiasme cette proposition : « Mais au moins ne mourez pas en route, lui dit la Supérieure, car on vous laissera où vous serez, on ne vous rapportera pas ici. »

On consulte le médecin : « Il n'y a plus d'espoir, dit-il; mourir pour mourir, autant vaut-il lui donner cette satisfaction. » On demande à la Sœur une déclaration formelle, d'après laquelle elle se déclare seule responsable des éventualités du voyage. Toutes ces réserves n'ébranlent pas un instant sa confiance.

Le Pèlerinage. — La guérison.

Le moment de partir est arrivé; le jardinier des Sœurs, homme robuste, descend la malade dans ses bras et la dépose dans un landau; le cocher s'écrie : « Si cette Sœur ne meurt pas en route, ce sera un grand miracle. » Sœur Thérèse la soutient pendant que Sœur Maurice lui fait respirer des sels.

La Mère générale en la quittant, avait dit à Sœur Thérèse : « Si elle vient à mourir avant d'arriver à la gare d'Orléans, ramenez-moi son corps et que l'autre Sœur continue son pèlerinage. »

La Sœur infirmière emportait les papiers de l'état civil afin de faire promptement les déclarations de décès.

Ce que fut le voyage dans ces conditions, il est facile de se l'imaginer. A Poitiers, on la transporte chez les hospitalières où elle donne les plus grandes inquiétudes; on craint de ne pouvoir aller plus loin.

Enfin on arrive à Lourdes, la Sœur veut aller tout de suite à la Grotte; de la Grotte on la conduit aux piscines, et là sur ses instances réitérées on consent à la baigner.

Quand on la retire de l'eau, elle est bleue, cyanosée, glacée, son teint est cadavérique, son aspect effrayant; on s'empresse de la porter à l'hôpital; on l'entoure de boules d'eau chaude, on lui donne une cuillerée à café de lait qu'elle vomit aussitôt.

Dans la soirée du même jour, un *vendredi, à trois heures*, elle revient à la piscine; nouveau refus des dames baigneuses; nouvelles instances de la Sœur. On lui fait réciter son acte de contrition, et on la descend dans l'eau sur un drap.

Là, une douleur atroce la transperce, elle ressent un fourmillement général, sa figure est décomposée, elle ne respire plus, on craint de la voir expirer.

Tout à coup elle pousse un cri : « Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle, je suis guérie. »

Et brusquement se redressant dans son drap, elle répète : « Je suis guérie! » Elle gravit seule les marches de la piscine, elle s'habille seule, elle demande à manger; elle se rend ensuite à la Grotte.

On lui approche un siège, et le P. Picard lui dit : « Quand on est guéri, on se met à genoux pour remercier la sainte Vierge. » Elle se met à genoux et reste près d'une heure en prière. Le matin, en arrivant, elle n'avait pu que jeter un regard sur la Vierge, aucune parole n'avait pu monter jusqu'à ses lèvres, et maintenant quelles prières ferventes! quel acte brûlant de reconnaissance et d'amour montait de tout son être!

De la Grotte, la Sœur vient au Bureau des constatations; elle est là devant nous, portant encore sur son visage la trace des ravages que la maladie a profondément creusés; c'est la statue de la douleur. La souffrance a brisé les dernières énergies de sa nature; la Sœur marche affaissée, pliée sur elle-même, se soutenant au bras d'une religieuse; elle est d'une pâleur de cire, son regard conserve seul une dernière étincelle, sa parole est faible, mais d'une très grande douceur. Les religieuses qui l'accompagnent nous disent qu'elle vient d'être guérie dans la piscine.

Mais comment était-elle donc avant sa guérison?

Je lui offre une tasse de lait; elle la prend entre ses deux mains tremblantes, hésite, nous regarde et semble demander grâce. Avait-elle désappris à porter la nourriture à ses lèvres? Était-elle trop émue? Nous la faisons entrer dans un cabinet séparé, et là, loin des regards du public, en s'essayant et se reprenant à plusieurs fois, elle boit à traits interrompus sa tasse de lait.

« Souffrez-vous, lui dis-je? ce lait vous pèse-t-il? — Mais non, je ne souffre pas, je me sens mieux. »

Pendant ce temps, une foule compacte se pressait à la porte de notre Bureau; tout le monde voulait voir la Sœur, l'entendre parler, constater sa guérison. Il était impossible de contenir cet enthousiasme; la Sœur aurait été perdue, noyée au milieu de ces poussées irrésistibles. Nous dûmes la faire sortir à la dérobée, par une porte latérale et la faire conduire en voiture, directement à l'hôpital; mais la foule eut bientôt retrouvé sa trace, et la suivit en l'accompagnant de ses acclamations enthousiastes.

Dès ce moment, la guérison s'est effectuée avec une rapidité qui défie toute explication. Pendant tout le voyage, la Sœur n'avait pris que quelques cuillerées d'eau de Lourdes. Le matin même de ce jour, elle vomissait une cuillerée à café de lait.

Au sortir de la piscine, elle prend du chocolat, du lait à la Grotte; du lait dans notre Bureau; à l'hôpital un potage et dans la soirée du lait et des gâteaux; elle s'endort d'un sommeil tranquille. Le lendemain matin, une tasse de chocolat, puis à midi, des œufs, du pâté, des fruits, du vin qu'elle n'avait pas bu depuis cinq ans; on ne peut la rassasier.

Son estomac digère admirablement tout ce qu'on lui donne.

Cette guérison a produit une émotion profonde parmi nos pèlerins. Un incrédule qui était à côté de la Sœur à la Grotte n'a pu s'empêcher de lui dire : « Votre guérison dissipe tous mes doutes. » Un autre est venu la voir à l'hôpital, et s'est mis à fondre en larmes en l'écoutant.

Que d'interrogatoires elle a subis pendant les trois jours du pèlerinage!

Au retour, la même curiosité la suivait partout; les journaux avaient déjà répandu la nouvelle de sa guérison. A Poitiers, les Sœurs hospitalières qui l'avaient soignée le dimanche précédent, vinrent la voir à la gare et furent absolument stupéfaites. Les employés du chemin de fer ne la reconnurent pas. A la descente du train, à Paris, elle trouve la Supérieure générale, l'aumônier, plusieurs religieuses venues au-devant d'elle; toute la communauté l'attendait

à la chapelle pour chanter le *Magnificat*. En sortant de la chapelle, elle doit reprendre le récit de sa guérison devant quarante religieuses réunies pour l'entendre.

Sa parole ne suffit pas, on demande des preuves, on veut la voir manger. On lui apporte du lait, du chocolat, du pain, elle mange de tout; puis elle fait le tour de la salle, elle embrasse toutes les Sœurs.

Les médecins prennent leur part de l'enthousiasme, de l'étonnement général. Le Dr Malhéné rédige le certificat suivant :

Je soussigné, ancien interne des hôpitaux de Paris, certifie que je viens de voir la Sœur Marie-Stéphanie, des Sœurs de l'Immaculée-Conception, 78, rue La Fontaine, qui revient de Lourdes;

Que je constate un changement merveilleux dans son état; qu'à la place de la malade ayant à peine un souffle de vie et que l'on craignait de ne pas voir arriver en vie à la gare, je trouve une personne se tenant droite, venant d'arriver de la chapelle au parloir, quand elle n'avait pas fait un pas à l'infirmerie depuis plusieurs mois; que je viens de palper la région gastrique, profondément, sans qu'elle ressente la moindre douleur, quand elle souffrait extrêmement à la moindre palpation que l'on pratiquait; elle supporte la nourriture, pain, œufs, viande, quand, depuis près d'une année, elle n'avait pris aucune nourriture solide, et qu'elle éprouvait des vomissements répétés quand on essayait de lui faire prendre quelques cuillerées de lait ou de revalescière; et qu'enfin depuis cinq jours elle boit de l'eau rougie, quand depuis cinq ans elle n'avait pu absorber la moindre goutte de vin sans éprouver des aigreurs ou des vomissements.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent certificat que je déclare conforme à la vérité.

Dr Malhéné,
rue d'Auteuil.

Paris, le 26 août 1896.

J'ai revu la Sœur le 22 novembre à Paris, elle était transformée! A Lourdes, sa tête paraissait réduite, affinée, ses traits étaient immobilisés et ses yeux perdus dans le souvenir de sa douleur. A Paris, sa physionomie a retrouvé son coloris et son éclat; son regard est bien vivant, elle est là devant nous souriante, avec sa parole nette, claire et toujours d'une grande douceur. Un rayon du ciel semble l'envelopper encore et répandre sur ses traits un charme particulier.

La maladie n'a fait qu'épurer son âme en la dégageant de tout lien terrestre; il n'y a pas chez elle ce quelque chose de heurté,

trace des luttes que nous trouvons souvent chez les gens du monde; tout paraît harmonieux,

Les médecins qui l'entourent, professeurs, membres de l'Académie, médecins des hôpitaux, ne peuvent se lasser de l'interroger; elle leur dit qu'elle pesait 90 livres à Lourdes : elle en pèse 115; elle a engraissé de 25 livres dans l'espace de deux mois. Elle raconte sa guérison avec une grande simplicité, sa mémoire fidèle n'a rien oublié; elle glisse volontiers sur toutes les émotions qui ont rempli son âme pendant ces jours de pèlerinage.

J'ai vu la Sœur une dernière fois avec son médecin. Le Dr Malhéné a bien voulu m'exposer toutes les phases de cette longue et cruelle maladie, m'a fait connaître les jugements portés par tous les médecins qui avaient soigné cette religieuse. Elle avait un ulcère de l'estomac, très grave par les hémorragies abondantes qui pouvaient entraîner la mort d'une façon foudroyante; au point où elle se trouvait quand elle est partie pour Lourdes, tout espoir de guérison paraissait perdu.

Sans doute, les prévisions humaines peuvent être déjouées; un malade condamné peut guérir. Cependant si la guérison n'était pas impossible, par une reprise graduelle avec des soins appropriés, elle l'était absolument en une seconde, sans transition, avec un bain d'eau froide.

Ces récits, en passant par notre plume, sont toujours décolorés. Que ceux qui voudraient les retrouver dans toute la vivacité de leur couleur, aillent frapper au numéro 78 de la rue La Fontaine, Sœur Stéphanie remettra sous leurs yeux tous les épisodes émouvants de ces grands jours. Ils retrouveront, en l'écoutant, quelque chose de cette émotion qui soulevait sur son passage des milliers de pèlerins.

Sœur Stéphanie appartient à l'Immaculée-Conception d'Auteuil, communauté fondée en 1858, l'année même des apparitions. Les Sœurs ont adopté la ceinture bleue. Les événements de Lourdes étaient encore peu connus, et c'est par une disposition providentielle que leur nom et leur costume répondent si bien à ce programme.

La statue de la Vierge de Lourdes domine l'autel de leur chapelle, placée dans une niche, éclairée par en haut; elle se détache en pleine lumière et frappe le regard; c'est là, au pied de cette statue, que les religieuses sont venues bien souvent demander la guérison de leur Sœur, et viennent chaque jour rendre grâce des faveurs obtenues.

SARAH ARTER

Cette guérison a eu un grand retentissement surtout en Angleterre. Nous allons reproduire l'article suivant du *Tablet* du 1er septembre, qui contient la relation de cette guérison.

« Cette histoire, dit le journal, est le récit de la guérison merveilleuse d'une jeune femme, qui demeure dans les environs d'Eltham, près Londres, et qui est allée dernièrement à Lourdes avec le Pèlerinage national de France. Cette jeune femme et sa mère sont venues habiter Eltham au mois d'août dernier. Avant cette date, elles demeuraient à South Kensington, un quartier de Londres.

« Depuis leur installation à Eltham, je leur ai fait plusieurs visites : tout ce que je vais raconter, je l'ai vu moi-même, ou je l'ai appris de leur bouche.

« J'essayerai de raconter les faits sans les exagérer, car la vérité est si merveilleuse qu'elle ne demande aucune addition de ma part.

« Sarah Arter, âgée de trente-cinq ans, a souffert plus ou moins, depuis l'âge de dix-huit ans, d'une maladie d'estomac.

« Depuis cinq ans, elle était alitée. Quant à la nature précise de sa maladie, les médecins n'ont pas été tout à fait d'accord. Quelques-uns ont dit que c'était un cancer à l'estomac; d'autres une tumeur ou des ulcères.

« Elle a été soignée dans plusieurs hôpitaux, notamment à cinq reprises dans l'hôpital Saint-Georges, et une fois, dans l'hôpital pour les cancéreux. Dans ce dernier, on a déclaré que sa maladie

Sarah Arter.

était un cancer à l'estomac et on l'a traitée pour cette affection; car les symptômes de son mal appuyaient ce diagnostic.

« D'habitude, elle souffrait d'une vive douleur, et pendant des années, elle n'avait pris aucune nourriture, sans la rendre immédiatement.

Les Hospitaliers de l'Hôpital municipal pendant le pèlerinage national.

« Elle ne pouvait pas même supporter une tasse de thé ou une tartine. De temps en temps, elle vomissait du sang qui avait une odeur fétide.

« Les médecins de l'hôpital lui ont déclaré qu'on ne pouvait plus rien pour elle. Il paraît qu'ils avaient essayé tous les remèdes. Il y a trois ans, le Dr Foulerton lui introduisit, par la gorge, un tube dans l'estomac, pour le laver entièrement; durant trois semaines, il lui fit prendre toute sa nourriture par des injections. Les médecins lui ayant dit enfin qu'elle était inguérissable, elle s'est adressée à Celui qui seul pouvait lui rendre la santé s'il le jugeait convenable.

« Elle s'est décidée à faire le voyage de Lourdes pour demander l'intercession de Notre-Dame, afin d'être guérie si c'était la volonté de Dieu. En même temps, si Dieu le voulait ainsi, elle était tout à fait résignée à souffrir et à mourir.

« Je l'ai vue partir de Cannon-Street, une gare de Londres, accompagnée de la Sœur Julienne. Il a fallu la porter dans une chaise de malade jusqu'au train, puis du train jusqu'au bateau. Je dois l'avouer, quand je leur ai dit adieu à la gare, je l'ai vue si faible que j'ai sérieusement douté que jamais elle pût arriver à Lourdes. Le même jour, elles étaient à Paris ; Sarah aux trois-quarts morte, resta au lit tout le lendemain, jusqu'à l'après-midi du samedi, à l'heure où le train blanc devait partir pour Lourdes. Il avait été réglé que le train blanc s'arrêterait à Poitiers, qui est à moitié chemin, depuis le dimanche matin jusqu'au lundi, afin de donner un peu de repos aux pèlerins.

« Sarah était si malade, en arrivant à Poitiers, qu'il fallut la transporter sur un brancard au couvent du Sacré-Cœur, où Mme Munster, une de ses amies, avait fait préparer un logement pour elle et la Sœur Julienne. Le dimanche matin, on se décida à lui donner la sainte communion en viatique, car on doutait beaucoup qu'elle pût arriver en vie à Lourdes.

« Cependant la maladie de l'estomac paraissait augmenter, et elle souffrit l'agonie la plus poignante pendant le voyage de Poitiers à Lourdes.

« Le train arriva à Lourdes vers cinq heures, le mardi matin: Sarah fut conduite aussitôt que possible à la Grotte et mise à la piscine. A peine dans l'eau, sa douleur d'estomac disparut totalement; elle se sentit guérie. Comme elle voyageait avec les pèlerins du train blanc, son logement était préparé à l'hôtel des Douleurs. On ne tarda pas à nous faire savoir la guérison.

« La pauvre mère s'est presque trouvée mal en apprenant la guérison de sa fille. Sarah, qui quelques heures auparavant ne pouvait manger la moindre chose sans vomir, trouvait maintenant la nourriture de l'hôpital insuffisante; la Sœur la conduisit au restaurant de l'Hôtel d'Angleterre, où elle dévora deux portions de poulet, du pain et des haricots, non sans boire quatre tasses de thé. Elle fit de là, pour retourner à la Grotte, un quart de mille anglais; puis elle se présenta au Bureau des consultations pour être vue des médecins. Elle fut questionnée par un grand nombre d'entre eux qui, après avoir lu le certificat de sa maladie, apporté de Londres, et après avoir examiné Sarah, la déclarèrent guérie.

« Elle fut obligée de laisser le certificat entre leurs mains, mais autant qu'elle s'en souvient, m'a-t-elle dit, il était conçu en ces termes:

« J'ai connu et soigné Sarah Arter pendant trois ans; durant tout ce temps et quelques années précédentes, elle a été tout à fait alitée. Elle a des ulcères dans l'estomac qui la font beaucoup souffrir et qui sont inguérissables. Signé: Alexandre Foulerton, 122, Brompton Road, Londres. »

« Sans un certificat donné par un docteur et la disant inguérissable, je ne pense pas que le comité eût accepté Sarah Arter pour faire le voyage dans le train blanc.

« Elle revint lundi dernier, sortit du train, traversa la plate-forme et monta sans aide les marches du pont du nouvel Eltham. Elle qui, dix jours auparavant, était presque morte de fatigue après le voyage de Londres à Paris, maintenant revenait guérie et nullement fatiguée par son voyage de Paris, qu'elle avait quitté à onze heures du matin. Je l'ai accompagnée chez elle, où elle a mangé un bon souper de viande froide et bu une bouteille de « Porter ». Tous les

jours elle engraisse et gagne des forces : elle marche, mais elle est encore faible. Je n'ai rien à ajouter à ce récit si ce n'est que tout ce que j'ai raconté est la simple vérité, sans, je l'espère, aucune exagération.

« Que chacun pense ce qu'il lui plaira de cette guérison ; pour moi c'est un miracle. »

LES FAUX MIRACLES

Le faux miracle de Moscou, malade guéri par une sorcière, — Une lettre du professeur russe Kogewnikoff. — Différence entre les vrais et les faux miracles. — L'instantanéité n'est qu'apparente dans les faux miracles.

La plupart des journaux de médecine russes et allemands ; en France, le *Temps*, la *Médecine moderne*, la *Revue de l'Hypnotisme*, le *Mouvement thérapeutique*, etc., ont enregistré, avec ou sans commentaire, l'histoire d'une cure, soi-disant miraculeuse, constatée à Moscou.

Un professeur de l'université de cette ville était atteint depuis neuf mois d'un sycosis, sorte de teigne ou dartre développée dans la barbe ; il avait vainement consulté les spécialistes les plus célèbres, rien n'avait pu le débarrasser de cette maladie ; sur les conseils de sa blanchisseuse, il s'est adressé à une vieille femme qui l'a guéri très rapidement à la suite de quelques prières faites dans une église orthodoxe.

Cette observation a été communiquée par le professeur Kogewnikoff, le Charcot de Moscou, le médecin le plus célèbre de la Russie par sa connaissance des maladies nerveuses.

On a fait grand bruit autour de ce fait qui doit mettre à néant,

nous dit-on, le caractère surnaturel des guérisons de Lourdes. La presse s'en est emparée et, comme de coutume, a dénaturé les détails essentiels. Quelle aubaine, répètent à l'envi tous les échos, si ce malade, professeur à l'Université, au lieu d'aller en compagnie d'une bonne vieille deux ou trois fois au temple de Saint-Sauveur, s'était rendu à Lourdes et en était revenu guéri !

Dans la *Revue de l'Hypnotisme* du mois de janvier, nous lisons :

« En soumettant à la discussion d'une société savante l'histoire de cette cure merveilleuse, le professeur Kogewnikoff a fait preuve d'un grand courage scientifique (le suprême courage pour les médecins français, c'est d'oser parler du miracle). Sa communication aura un retentissement considérable, elle rappellera l'attention sur des faits analogues auxquels on n'avait pas accordé tout l'intérêt qu'ils méritent.

« A la veille de sa mort, dans un article que l'on pouvait considérer comme son testament scientifique, Charcot discutait le mécanisme intime par lequel s'effectuent les guérisons miraculeuses. Dans cette étude sur la « foi qui guérit », Charcot montrait toutes les ressources que peut nous fournir la suggestion utilisée d'une façon méthodique, opposant les résultats qu'elle nous donne aux guérisons obtenues dans les principaux sanctuaires religieux. »

Enfin, M. Dumontpallier, s'adressant aux membres de la Société de psychologie, leur disait, toujours à propos de la guérison de Moscou : « Grâce à vous, une foule de questions qui apparaissent revêtues des allures du merveilleux, seront expliquées et résolues. Ce sera la gloire de votre société d'avoir contribué à une révolution scientifique de cette importance. »

Nous sommes donc à la veille d'une révolution dans la science ; c'est le fait de Moscou qui précipite ce mouvement. Étudions-le en reprenant tous les détails à leur source ; laissons de côté les préoccupations de doctrine qui pourraient troubler notre jugement. Avant de conclure, mettons tous les éléments du débat sous les yeux de nos lecteurs.

Guérison d'un sycosis ou teigne du menton, à la suite d'une prière faite par une femme dans une église russe. — Guérison d'un lupus : Marie Lemarchand. — La demoiselle Coïrin et Joachime Dehant.

La *Médecine moderne* dans son numéro du 15 janvier, rapporte en ces termes la relation de cette guérison :

« Le malade en question, professeur de l'Université de Moscou, est âgé de trente ans, bien constitué, nerveux et impressionnable. Sa santé avait été bonne jusque-là. Il a une chevelure abondante et une barbe très fournie. Au mois de juillet 1894, le malade au cours d'un voyage au Caucase entrepris par suite de surmenage intellectuel, est resté sans être rasé pendant trois semaines. A son retour, il s'est aperçu de l'apparition de quelques boutons sur la joue gauche ; leur nombre augmentait avec tendance à la symétrie, quelques-uns ont suppuré. Les médecins ont diagnostiqué dès lors un sycosis. Depuis l'état s'aggrava peu à peu malgré un traitement énergique. Vers le milieu de l'année suivante, le menton, les joues et la lèvre inférieure étaient couverts d'une éruption presque confluente. La peau des régions recouvertes par la barbe, surtout la lèvre inférieure était enflée.

« Après la chute des croûtes, il restait une peau rouge suintante, qui ne tardait pas à se recouvrir de nouveaux boutons. L'aspect du malade était tel qu'il n'osait presque pas sortir. Les pansements très épais étaient rapidement trempés.

« Pendant les neuf mois que dura la maladie, elle fut inutilement traitée par les spécialistes les plus éminents de Moscou, Berlin, Vienne, etc. Par l'examen microscopique et par la culture, on trouva tous les germes de la teigne (le staphylocoque doré).

« A ce moment, un ancien soldat lui conseilla d'appliquer de l'eau ammoniacale ; les effets furent d'abord assez bons ; les boutons disparurent, mais pour apparaître de nouveau quelques jours après. En désespoir de cause, le malade recourut aux homéopathes, mais toujours sans succès. C'est alors que sur les conseils de sa

blanchisseuse le malade s'adressa à une bonne femme qui, ayant examiné l'éruption, déclara qu'elle ne pouvait être guérie que par des prières.

« Je prierai le bon Dieu, et la maladie disparaîtra. »

Le malade consentit à se soumettre au traitement par la prière et arriva le lendemain au rendez-vous au temple de Saint-Sauveur.

« Que dois-je faire? demanda-t-il, une fois dans l'intérieur de l'église.

— Rien, restez ici, moi je prierai. (La prière à voix basse dura trois ou quatre minutes.) Maintenant, Monsieur, retournez chez vous, mais revenez ce soir, je ferai de nouveau la prière et la maladie disparaîtra avec l'aide de Dieu. »

« Le même jour, la tuméfaction de la face commença à diminuer, les boutons se fanaient, la suppuration commença à tarir, et le soir même, le malade se décida pour la première fois à se montrer dans la rue sans pansement.

A l'église, les choses se passèrent exactement de la même manière que le matin. La prière dura trois ou quatre minutes ; le malade fut engagé à revenir le lendemain. Il ne manqua pas au rendez-vous. Après la troisième séance à l'église, l'amélioration était des plus nettes : la suppuration était complètement arrêtée, la tuméfaction de la face avait disparu ; il se montra une desquamation excessivement abondante. Enfin, le troisième jour de ce traitement, le malade se trouvait tellement bien qu'il se fit raser, et le coiffeur ne constata rien d'anormal qu'un très grand nombre de pellicules. »

Après avoir pris connaissance de cette relation, j'écrivis au professeur Kogewnikoff pour lui demander de me fournir quelques éclaircissements qui m'étaient nécessaires ; il me répondit :

« J'ai publié l'observation qui vous intéresse dans un journal russe. Elle a été reproduite dans un journal français, la *Médecine moderne*.

« Je tiens à ajouter quelques détails relatifs à la vieille femme qui avait joué un rôle si important dans la guérison de M. D... C'est

une personne sans instruction, qui était baigneuse dans un établissement de bains russes et qui entre autres s'occupait de pratique médicale. Ses moyens thérapeutiques consistaient, tantôt en usage de médicaments empruntés à la médecine populaire, le plus souvent en conjurations et parfois en prières. La bonne femme assurait qu'elle usait d'une prière spéciale qu'elle seule connaissait et qu'elle ne pouvait communiquer à personne, dans la crainte de perdre sa force curative. »

Ces indications ne pouvaient me suffire. Instruit par une expérience déjà longue, je savais qu'en ces matières les moindres détails ont leur importance. J'écrivis une seconde fois au professeur Kogewnikoff en lui demandant de vouloir bien me dire quelle était l'étendue et la profondeur des plaies. Dépassaient-elles l'épaisseur de la peau ? En second lieu la guérison avait-elle été instantanée ou avait-elle demandé quelques jours ? J'ajoutais :

« Malgré la différence de religion qui nous sépare, j'ai la confiance que vous voudrez bien me fournir ces éclaircissements. J'étudie depuis longtemps les guérisons de Lourdes, et ces questions ont pour moi beaucoup d'intérêt. Mes collègues de France, moins libéraux que vous, refusent le plus souvent de me prêter leur concours dans les sujets qui touchent de près ou de loin à la religion. Nous devons pourtant analyser les faits qui sont de notre ressort en toute liberté d'esprit et sans nous préoccuper de l'interprétation qu'ils peuvent recevoir. »

Le Dr Kogewnikoff me répondit la lettre suivante dont tous les mots doivent être soulignés et qui va nous donner le véritable caractère et de la maladie et de la guérison.

Moscou, 6-18 février 1896.

Monsieur et très honoré confrère,

Je m'empresse de vous informer, en réponse à votre dernière lettre, que le malade en question *ne présentait point de plaie*. Sa maladie consistait en suppuration des follicules pileux et se manifestait par des pustules qui ne dépassaient pas l'épaisseur de la peau. Celle-ci offrait en outre un état inflammatoire mal limité.

La guérison s'est produite dans l'espace *de deux à trois jours*.

Prof. Al. Kogewnikoff.

Voilà une cure miraculeuse bien comprise ou tout au moins ramenée à des proportions moindres. Il n'y a pas de plaie. — L'instantanéité de la guérison toute relative doit s'entendre dans le sens de deux ou trois jours.

Les faits de Lourdes sont autrement nets et concluants.

Opposons la guérison de Marie Lemarchand, la malade au lupus, à la guérison du professeur de Moscou. Dès les premiers mots, les contrastes vont s'accentuer et la contrefaçon du miracle va ressortir dans tous les termes.

Chez le professeur, toute la peau du menton et de la lèvre inférieure est rouge, gonflée, la racine des poils est malade, suppure par points isolés ; il se forme des croûtes là où le suintement est plus abondant. Mais enfin il n'y a pas de plaie.

Marie Lemarchand avait les deux joues, la partie inférieure du nez, la lèvre supérieure rongées par un ulcère tuberculeux qui sécrétait un pus très abondant. Cet ulcère qui détruisait les tissus dans toute leur épaisseur, gagnait l'intérieur de la bouche.

L'aspect de cette malade était repoussant.

La santé générale du professeur de Moscou était bonne, la maladie de sa barbe était accidentelle et purement locale, sa guérison devait même se produire spontanément dans un certain délai.

Marie Lemarchand avait à la jambe un ulcère de même nature, un lupus. En outre, elle présentait du côté de la poitrine tous les signes d'une phtisie bien confirmée, sa vie était menacée ; celle du professeur ne courait aucun risque.

Le 21 août 1892, Marie Lemarchand fut instantanément guérie à la piscine. Cette plaie hideuse fut recouverte à vue d'œil par un épiderme de nouvelle formation, tous ces trous, tous ces ulcères furent comblés, cicatrisés. Sa guérison avait demandé quatre ou cinq minutes. Celle du professeur s'est effectuée dans l'espace de deux ou trois jours. C'était une reprise graduelle, avec desquamation abondante ; la peau se renouvelait d'une manière visible et progressive.

Peut-on dire qu'il y a parité entre les deux faits ? Non.

Charcot, dans son travail sur la foi qui guérit, travail que l'on

considère comme son testament scientifique, nous avait opposé la guérison de la Dlle Coïrin survenue en 1731, il y a cent soixante-cinq ans. Il est toujours facile d'édifier une thèse avec des faits que personne ne peut contrôler. Charcot nous disait : « Le 12 août 1731, cette malade applique sur la plaie qu'elle avait à la poitrine, de la terre prise auprès du sépulcre du diacre Paris, et aussitôt elle remarque que le trou profond s'était séché, et commençait à se fermer.

« Toutefois il faut ajouter, dit-il, que la plaie du sein n'était complètement cicatrisée qu'à la fin du mois, *dix-huit jours après*, et que la malade ne put sortir et monter en voiture que le 30 septembre, c'est-à-dire *quarante-huit jours plus tard.* » Voilà la plus belle guérison instantanée qui a mérité de fixer l'attention du maître et d'être prise comme type du miracle.

Charcot nous fait observer à ce propos que la cicatrisation complète d'une plaie par n'importe quel procédé demande toujours un temps normal et suffisant pour s'effectuer, et quinze jours au moins sont nécessaires pour fermer une plaie profonde.

A Lourdes, l'instantanéité n'est pas relative, elle est absolue, elle n'est pas soumise à une loi physiologique, elle est contraire à toute loi.

A la guérison de la Dlle Coïrin, j'opposai la guérison de Joachime Dehant. Joachime entre dans la piscine avec une plaie de trente-deux centimètres de long, compliquée de carie et de gangrène ; en quelques instants les os, les tendons, l'articulation, tout est refait, tout est en place ; on dirait qu'on a passé sur sa jambe un bas fait d'une peau neuve.

Cette guérison a eu cent témoins, a été contrôlée par un grand nombre de médecins, elle n'a pas rencontré un seul contradicteur.

Si nous n'avions à Lourdes que des guérisons comme celle du professeur de Moscou, avec quel dédain ne traiterait-on pas ces résultats ? surtout si on pouvait nous opposer des guérisons dans le genre de celles de Marie Lemarchand ou Joachime Dehant.

Mais les rôles sont intervertis ; à dessein on nous oppose des

faits qui peuvent recevoir une explication naturelle, mais qui en passant d'une feuille à l'autre, finissent par être complètement dénaturés, et prennent les allures du merveilleux.

Ainsi la malade de Charcot avait un cancer, nous dit-on, qui fut guéri instantanément au contact de la fameuse terre. Un peu plus loin on nous explique que le mot cancer ne doit pas être pris au pied de la lettre et veut dire simplement une plaie. De même qu'on nous dit que la guérison instantanée a demandé de vingt à cinquante jours.

Pour le malade de Russie, nous lisons : « Tout son menton n'était qu'une plaie qui fut guérie instantanément par une sorcière. » Il faut lire : « Il n'avait pas de plaie, un simple gonflement, et il a été guéri dans l'espace de deux ou trois jours. »

C'est ainsi qu'on crée des légendes; les journaux reproduiront ces observations sans tenir compte des rectifications faites par les auteurs eux-mêmes. Aux plaies nerveuses, à la théorie de la *foi qui guérit*, on ajoutera sans scrupule la teigne du professeur de Russie. Et la légende fera son chemin plus sûrement que la vérité.

Méfions-nous de ces objections à grand effet, qui ne reposent sur aucune donnée sérieuse. Ne nous attardons pas à chercher des explications à ce qui n'existe pas.

Nous ne parlons ici que des objections qui nous sont faites par des hommes autorisés, par des académiciens et des professeurs. Que serait-ce si nous rappelions les objections qui ont cours dans la foule ?

L'un nous écrit : « J'ai vu guérir des verrues par suggestion ; dans huit ou quinze jours elles ont disparu. »

Un maître ès arts ou licencié d'Oxford nous envoie d'Écosse ses objections : « Je suis en train, nous dit-il, de faire un article dont vous aurez communication, sur des incidents analogues au miracle du cierge. J'en ai beaucoup de pareils. On en a constaté parmi les Hindous méridionaux au Malabar ; vous en trouverez aussi dans Pline, Strabon ; Virgile nous raconte dans l'*Enéide*, chapitre XI, vers 785, que les prêtres graissaient la plante de leurs pieds avec

une certaine substance et passaient sur des charbons ardents sans se brûler. » Il est probable qu'ils passaient rapidement ; ils renouvelaient ainsi le jeu de nos cuisinières qui, sur l'épiderme durci de leurs mains, peuvent prendre une braise incandescente et la rejeter vivement dans le foyer.

Charcot prend ses exemples au siècle dernier ; les polémiques actuelles nous entraînent à Moscou. Ce licencié d'Oxford a plus d'envergure ; il remonte d'un bond à dix-neuf siècles en arrière et nous propose un voyage dans l'Inde, au Malabar.

Les faits de Lourdes sont d'une vérification plus facile, nous les avons constatés hier, nous les constaterons demain. Ce n'est pas seulement en France, c'est dans le monde entier que l'on obtient des guérisons en invoquant le nom de la Vierge Immaculée, en buvant l'eau de la Grotte. Ces guérisons, la science ne peut ni les reproduire, ni les expliquer.

Le tableau suivant va nous permettre de résumer en quelques mots les développements qui précèdent :

Miracles de la science	Guérisons de Lourdes
Charcot. — La demoiselle Coïrin guérit d'un cancer, qui n'est pas un cancer, dans l'espace de dix-huit jours. Sa convalescence demande quarante-huit jours. C'est ce qu'on appelle une guérison instantanée. Le fait s'est passé il y a cent soixante-cinq ans.	*Joachime Dehant.* — Plaie à la jambe de 32 centimètres de long. Compliquée de gangrène et de carie des os. Guérison en une séance dans la piscine. Les os, les tendons, l'articulation, la peau, tout est en place, tout est refait. On dirait qu'on a passé sur la jambe un bas fait d'une peau neuve.
Professeur Kogewnikoff, de Moscou. — Cure miraculeuse d'un sycosis ou dartre du menton. Il n'y a pas de plaie, mais de l'inflammation et de la suppuration des poils de la barbe. Guérison en deux ou trois jours par les prières d'une vieille femme.	*Marie Lemarchand (Élise Rouquet, de Zola).* — Lupus qui a rongé le nez, la bouche, les joues. Tubercules dans les poumons. Suppuration abondante. Aspect repoussant. Guérison instantanée dans la piscine, le 21 août 1892.

Depuis trente-huit ans, les guérisons ne cessent de se produire à Lourdes, sous toutes les formes et dans les cas les plus déses-

pérés. Aux observations sans nombre qui ont été publiées, on n'a trouvé à nous opposer que deux exemples. On a vu ce qu'ils valaient. Les objections de nos adversaires mettent en relief bien mieux que nous ne saurions le faire les différences profondes qui séparent les résultats obtenus dans nos cliniques des résultats que nous constatons auprès de la grotte.

La science, ennemie de toute croyance, accepte tous les concours pour battre en brèche les manifestations surnaturelles. Elle nous oppose les pratiques des magiciens et des sorciers, elle exalte la puissance des forces naturelles, elle fausse toute notion en donnant à l'hystérie un champ sans limites. On ne se reconnaît plus dans cette conception nouvelle d'une maladie dont personne ne peut se flatter d'être exempt.

On nous oppose des faits controuvés, sans valeur, sorte de fausse monnaie qui ne devrait pas avoir cours entre gens sérieux et convaincus. On a recours aux arguments les plus subtils pour faire intervenir à tout propos sa suggestion. Au sujet du malade de Moscou, on nous dit : « Pendant la prière, le malade prétend avoir conservé tout son calme, ne sentant aucune exaltation religieuse particulière, et considérant toute la procédure comme un moyen thérapeutique. »

La chose nous paraît en effet très probable. Cette supposition renverse les théories suggestives ; on ajoute aussitôt : « Il n'est pas douteux cependant que la cérémonie a produit sur lui un effet plus ou moins profond : le grand temple presque vide, les cantiques lointains, la présence d'une femme qui fait sa prière pour sa guérison, tout cela était peu banal, tranquillisait le malade et lui donnait l'espoir de guérir. » Il serait encore moins banal de reconnaître que l'on ignore le mécanisme de cette guérison, et qu'il n'y a peut-être qu'une simple coïncidence entre cette amélioration et les prières de la vieille femme. Mais, en ces matières, les opinions sont libres. On discutera toujours sur les rapports du physique et du moral, on peut se donner libre carrière, le champ est sans limite.

Il nous suffit d'avoir marqué une fois de plus les différences

profondes qui séparent le prétendu miracle thérapeutique du miracle réel.

L'instantanéité absolue dans la guérison des plaies ne s'observe jamais dans les conditions naturelles. Avec la suggestion, on ne peut produire que des lésions superficielles, une brûlure ou une vésication légère; on ne peut déchirer la peau dans toute son épaisseur, à plus forte raison mettre à nu les organes profonds. Enfin, la suggestion est impuissante à effacer en quelques secondes, même ces lésions superficielles qu'elle a pu créer.

Un de nos jeunes professeurs de la Faculté de Paris, un de ceux qui conduisent à notre époque le mouvement scientifique, écrivait dans un journal anglais et disait en parlant de Lourdes : « Il est de mode de tourner en dérision tout ce qui se publie autour de la Grotte. Il est plus facile peut-être de se moquer que de répondre sérieusement. Pourquoi ne pas essayer de résoudre tous ces problèmes au lieu de les trancher à distance ? »

Ce n'est pas en effet en nous opposant des exemples pris dans les siècles passés ou recueillis au fond de la Russie que l'on peut hâter la solution de ces questions. Nous sommes comme des adversaires qui cherchent à régler leur querelle hors de la portée de leurs armes. Ce que l'on a dépensé de recherches, de talent et de temps pour ne pas aboutir dépasse toute vraisemblance.

MALADIE DES YEUX

La guérison de M. Lasserre. — Un jeune enfant guéri de kératite interstitielle, les yeux avaient perdu leur transparence. — Le Père Hermann, glaucome. — Vion-Dury, double décollement de la rétine, aveugle depuis huit ans. Guéri instantanément avec quelques gouttes d'eau de Lourdes. — Guérison constatée par un médecin protestant, discutée à Paris au congrès des oculistes. — Aubert, aveugle depuis quatorze ans. Œil brûlé par l'acide nitrique, sa guérison à Lourdes le 21 août 1897. — Mme Pénot, d'Hyzeures, lésion de la rétine constatée par les premiers oculistes de Paris. Sa guérison à Lourdes en 1897.

La guérison des aveugles et de toutes les variétés des maladies des yeux forme un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de Lourdes. Ces lésions diverses par leurs causes et leurs symptômes, nous donnent un abrégé de toute la pathologie humaine.

On a voulu, avec l'amaurose nerveuse, donner la solution de ces modifications surprenantes. Le vice de ce raisonnement se trahit de lui-même, et toute réfutation est superflue. Sans doute, il y a des cécités nerveuses. Le champ visuel peut se rétrécir, la notion des couleurs se perdre ou s'altérer. Mais il s'agit bien de cela !

Nous sommes en présence de décollements de la rétine, d'atrophies de la papille, de ces inflammations profondes de la cornée

sur laquelle toutes les diathèses viennent marquer leur empreinte. La disparition instantanée d'une lésion organique de l'œil est un fait au-dessus des efforts de la science et de la puissance de la nature.

La guérison de M. Lasserre

La guérison de M. Lasserre nous a valu l'ouvrage de *Notre-Dame de Lourdes*.

Nous ne pouvons reproduire ici « ce récit surhumain, tracé en style magique ». (Diday, examen médical.)

Nous allons le résumer en ses parties essentielles.

Henri Lasserre avait une hypérémie, une congestion de la papille. Les deux oculistes les plus distingués de l'époque : les Drs Demarres et Giraud-Teulon, après avoir constaté la lésion de la rétine, avaient mis tout en œuvre pour en arrêter le développement. Le repos absolu des yeux, le séjour à la campagne, l'hydrothérapie, les toniques, tout avait été fait et tout était resté sans effet. Peu à peu, la vue s'affaiblissait, et les yeux avaient fini par refuser leur service. Plusieurs mois s'étaient écoulés dans ce triste état. Le malade avait de sombres pressentiments, et dans son entourage, on ne se dissimulait pas que sa vue était perdue.

C'est alors que, sur les conseils d'un ami, d'un protestant, Henri Lasserre se fait apporter de l'eau de Lourdes. Il mouille successivement ses deux yeux et son front: mais à peine a-t-il touché de cette eau miraculeuse les parties malades, qu'il se sent guéri tout à coup, sans transition, avec une soudaineté qu'il ne peut comparer qu'à celle de la foudre, Vingt-huit ou trente ans se sont écoulés depuis sa guérison. Sa vue est parfaite. Ni le travail le plus soutenu, ni les longues veillées ne l'ont fatigué.

KÉRATITE INTERSTITIELLE

Les yeux ont perdu leur transparence

En 1887, nous avons vu à Lourdes, pendant le pèlerinage national, un enfant de onze ans à peu près complètement aveugle, Georges Tillard, rue du Faubourg-Saint-Denis, 72. L'œil gauche ne percevait aucune lueur, et l'œil droit distinguait à peine la nuit du jour. Il fallait le conduire par la main, le faire manger.

Il était dans cet état depuis deux ans.

Sa mère, qui nous le conduit, nous dit qu'elle a perdu cinq enfants morts dans la première enfance. Le père est dans un asile d'aliénés. Il ne lui reste que cet enfant : il est aveugle.

Les deux cornées ont perdu leur transparence, elles ont cet aspect piqueté, rugueux, dépoli, qui caractérise la kératite interstitielle; elles ressemblent à des billes de marbre. D'après les antécédents, la nature spécifique de la maladie paraissait suffisamment établie.

Au sortir des piscines, cet enfant retrouve subitement la vue. Toutes les personnes qui l'entourent constatent le fait, et une foule nombreuse l'accompagne jusqu'au bureau des médecins.

Non seulement l'enfant peut se conduire seul, mais il distingue les objets les plus fins, le mouvement d'une petite aiguille à seconde. En examinant les yeux à la loupe, nous remarquons que la cornée a retrouvé son poli, sa transparence. Il y a par places quelques taches, quelques légers nuages qui n'ont pas entièrement disparu, mais la plus grande partie de la cornée est débarrassée, la lumière peut pénétrer jusqu'aux parties profondes.

Si on peut guérir d'une kératite diffuse par un travail de résorption lent qui dure des mois ou des années, on n'en guérit jamais instantanément.

Nous avons revu cet enfant à l'asile Saint-Charles, rue de Sèvres, il suivait les cours de l'école, il lisait, il écrivait sans difficulté, sa vue était normale.

LE PÈRE HERMANN

Glaucome

Une des premières guérisons publiées par les *Annales* est celle du P. Hermann. Ce religieux, fatigué par le travail, voit depuis un an sa vue s'affaiblir de jour en jour. Le repos absolu, l'air de la montagne ne peuvent arrêter les progrès du mal. Toute lecture devient impossible, même celle du bréviaire. Il part pour Bordeaux, et va consulter un oculiste célèbre, le Dr Guépin. On examine ses yeux avec la plus sérieuse attention, et on les trouve dans un état fort alarmant; il y a des obnubilations, une *excavation des papilles optiques*, une teinte grisâtre sur le fond de l'œil. De l'ensemble de ces faits, le médecin conclut formellement à l'existence d'un *glaucome*. Il propose de recourir à l'excision de l'iris. Le frère du P. Hermann, Louis Cohen, a été opéré lui aussi d'une cataracte avec excision de l'iris, par de Graefe.

Au retour de Bordeaux, le mal empire chaque jour. La lecture devient impossible, et l'organe de la vision ne peut plus supporter l'éclat de la lumière. C'est à ce moment qu'on lui suggère l'idée d'une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. La neuvaine, commencée le 24 octobre, se termine le 1er novembre, dans la Grotte, auprès de la fontaine où tous les symptômes du mal disparaissent complètement. « Depuis lors, dit-il, j'écris et je lis tant que je veux, sans lunettes, sans précautions, sans efforts, sans fatigue. Je fixe le regard sur la lumière du soleil ou du gaz, sans ressentir la moindre lésion; j'ai obtenu tout ce que je désirais, je suis radicalement guéri. »

C'est à la Grotte, le jour de la Toussaint, pendant qu'il disait à genoux le dernier chapelet de la neuvaine, qu'il sent tout à coup un sentiment vif et profond envahir son âme. Il n'en est pas le maître; sans calculer ce qu'il fait, il se tourne vers les personnes qui l'entourent et leur dit : « Je sens que la sainte Vierge me guérit tout à fait en ce moment. »

Le P. Hermann est atteint d'un glaucome, affection facile à constater. Un habile oculiste de Bordeaux le déclare sans réserve, en décrivant les lésions caractéristiques, en proposant le seul moyen capable d'enrayer le mal.

Le glaucome chronique, c'est ici le cas, a une marche fatalement

Le Père Hermann.

progressive. Tantôt la maladie s'aggrave lentement, tantôt elle évolue par crises, par poussées. Le résultat est toujours funeste ; il survient une cécité absolue et irrémédiable. Le glaucome, en effet, révèle un trouble de nutrition profond dû à une compression exagérée ; c'est une sorte d'hydropisie de l'œil, qui devient dur comme une bille.

C'est dans ces conditions que le P. Hermann, n'ayant encore

rien fait pour arrêter cette affection, jusque-là fatalement progressive, voit tout à coup tous les accidents disparaître et passe, sans transition, sans convalescence, de la maladie à la santé.

Ses yeux qui, depuis un an, ne peuvent supporter la plus faible lumière, condamnés à un repos forcé et absolu, retrouvent immédiatement leur acuité normale. Ils supportent la lecture et l'écriture sans fatigue, l'éclat de la lumière la plus vive sans en être importunés. Nous ne sommes pas habitués à des guérisons aussi complètes, aussi instantanées; elles sortent absolument des règles et des traditions de notre art. Pour mon compte, je cherche vainement par quel côté on peut matériellement contester ou interpréter ce fait.

Le P. Hermann s'est complu souvent à répéter tous les détails de sa guérison. Nous les trouvons toujours reproduits dans les mêmes termes. C'était une physionomie bien connue et bien sympathique que celle du P. Hermann. Il était Allemand d'origine, mais Français par le cœur. Lorsque la guerre fut déclarée, ne pouvant servir sa patrie d'adoption dans nos ambulances, il demanda et obtint du gouvernement prussien le service religieux des prisonniers français internés à Spandau. Il se dévoua pendant une épidémie meurtrière avec toute la générosité de son cœur. Il mourut en deux jours de la petite vérole noire en soignant nos soldats; il mourut martyr de la France, martyr de la charité. Sur ces âmes d'élite, qui représentent les hauts sommets de l'humanité, les rayons du ciel s'arrêtent plus volontiers.

VION-DURY

Double décollement de la rétine

Aveugle depuis huit ans. — Placé dans un asile comme incurable. — Guérit instantanément avec quelques gouttes d'eau de Lourdes. — La guérison constatée par un médecin protestant. — Discutée à Paris au Congrès des oculistes.

Le 2 août 1890, François Vion-Dury a été guéri d'un double décollement de la rétine qui l'avait rendu absolument aveugle depuis sept ans.

Il raconte sa maladie et sa guérison avec des détails si précis, si circonstanciés, qu'il serait difficile de trouver une observation plus complète et plus concluante, même sous la plume d'un médecin.

« Vers le milieu de novembre 1882, je fus désigné pour un service de *patrouille* dans la ville, depuis six heures du soir et par une pluie battante ; en sorte que bientôt je fus tout mouillé comme mes compagnons. Au milieu de la nuit, un incendie se déclara au café de l'Hôtel-de-Ville. Nous fûmes commandés pour travailler à en arrêter les progrès. A l'étage supérieur se trouvaient quatre personnes qu'il fallait arracher aux flammes, nous volâmes à leur secours, et nous fûmes assez heureux pour les sauver toutes. En ouvrant une porte, je vis une grande flamme m'arriver en pleine figure.

« Depuis ce moment, mes yeux se sont tellement affaiblis que, au bout de trois mois, je n'y voyais plus rien. En vain, à l'hôpital de Dijon, on essaya divers traitements. On finit par constater le *décollement des deux rétines ;* et, le 24 mai 1883, on me renvoya dans ma famille, avec une gratification de 180 francs.

« Tout le monde plaignait mon triste sort. Je dus faire différentes démarches, soit à Bourg, soit à Belley, pour obtenir une pension suffisante, au lieu d'une simple *gratification renouvelable.*

« Le 11 juillet 1884, je recevais la pension de 600 francs avec mon

congé définitif. Bientôt, on m'engagea à faire quelques démarches pour obtenir une pension plus forte. C'est dans ce but que M. Dor me délivra la déclaration du 16 septembre.

Voici cette déclaration :

Je soussigné, docteur en médecine, domicilié, 2, quai de la Charité, à Lyon, déclare que Vion-Dury François, soldat réformé de Lalleyriat, canton de Nantua (Ain), est affecté de décollement des deux rétines. Bien que la rétine se soit rappliquée dans l'œil gauche, cet œil ne distingue pas le jour de la nuit. Avec l'œil droit, M. Vion-Dury compte à peine les doigts à $0^{m},30$ de l'œil. Il ne peut donc faire absolument aucun travail et doit être considéré comme complètement aveugle des deux yeux, sa maladie étant absolument incurable.

Dr Dor.

Lyon, le 16 septembre 1884.

« Au mois d'août de la même année, j'allai à Lausanne consulter le Dr M. Dufour, oculiste distingué. En son absence, son adjoint, M. Verret, après m'avoir examiné, me déclara qu'il n'y avait rien à faire.

« Je sollicitai mon admission à l'hospice de Confort (près Bellegarde, Ain). J'y arrivai le 16 juillet 1890.

« Deux ou trois jours après mon entrée, la Sœur Louise me dit :

— Pauvre Monsieur, vous êtes encore bien jeune (trente ans) pour être complètement aveugle. Si vous avez la foi et si vous aimez bien la sainte Vierge, vous pourrez obtenir, par son intercession, de voir assez pour vous conduire.

« Tous les jours, Sœur Louise et surtout Sœur Marthe me répétaient les mêmes paroles. Cette dernière ajoutait : Écoutez, on fera prier les enfants, et la prière des enfants est efficace. Je vous donnerai de *l'eau de Lourdes;* vous vous laverez les yeux par trois fois; et, si vous avez bien confiance, la sainte Vierge vous guérira. — Je répondais toujours : *Je ne suis pas digne!*

« Je commençai cependant une neuvaine qui devait finir le vendredi 1er août. Ce jour-là, je n'avais constaté aucune amélioration.

« Le lendemain, je dis à la Sœur : Vous m'avez parlé d'eau de Lourdes, vous m'en remettrez bien un peu? En effet, quelques

instants après, Sœur Marthe est entrée, apportant une petite fiole d'eau de Lourdes. Elle l'a déposée en disant : — François, la voilà sur votre table.

— Mais, ma Sœur, comment faudra-t-il prendre cette eau de Lourdes? faut-il un linge?

— Non, vous en toucherez simplement votre doigt, et vous le passerez sur vos yeux.

— Et que faudra-t-il dire?

— Notre-Dame de Lourdes, ou : O Marie conçue sans péché!...

— Ah! ma Sœur, si vous saviez, je ne suis pas digne!... Il y a quelque chose qui se passe en moi... je ne sais pas ce que j'ai.... Tenez, laissez-moi tranquille!

Vion-Dury.

« Je me mis au lit, tant j'étais fatigué... Je prenais le flacon et je voulais le déposer; mais ma main le retenait toujours sur la table... J'hésitais... C'était un combat indéfinissable. Est-il possible!... lâche que tu es!... le diable ne sera pas toujours maître!... D'un mouvement nerveux, je brisai le bouchon et enlevai avec effort la partie qui était restée.

« Bienheureux Chanel, je ne suis pas digne, demandez pour moi à la sainte Vierge d'y voir clair!

« Par trois fois, faisant toucher l'index de la main droite à l'eau de Lourdes, je l'ai chaque fois passé rapidement sur les deux yeux. A la troisième, j'ai ressenti une violente douleur, comme si l'on m'avait enfoncé un couteau dans les deux yeux. Mais la Sœur s'est trompée; c'est de l'ammoniaque qu'elle m'a donnée! Pour m'en assurer, je portai le flacon à mes lèvres: à peine l'eau les avait-

elle touchées que la vue m'est revenue *tout d'un coup*, aussi promptement *qu'un coup de fusil.*

« Je distinguais les rideaux, les croisées, etc. — Simon, Simon, je vois! (C'était mon plus proche voisin.) Allez vite chercher les Sœurs. Un autre, qui n'était pas encore au lit, s'est approché : — Si vous voyez, dites comment je suis habillé. — Vous avez un tricot, une cravate, un chapeau. — Mais, c'est vrai! il voit! puis il court avertir les Sœurs; elles arrivent à l'instant.

« Dans l'intervalle, je m'étais levé. Les Sœurs m'ont trouvé appuyé sur mon lit, tenant la fiole d'*eau de Lourdes* et disant : — Est-ce possible! est-ce croyable!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! Enfin!... ô sainte Vierge Marie, ma bonne Mère, que vous êtes bonne!... Ah! ma pauvre mère, elle qui m'avait tant recommandé de faire cela, si elle me voyait, qu'elle serait contente!... Que j'ai donc eu de bonheur de venir dans cette maison!... — Je m'agenouillai, et je dis : Priez, priez, mes Sœurs. Nous avons fait ensemble une prière.

« A la voix, je reconnaissais successivement chacune des personnes présentes; je dis en particulier à Sœur Gabrielle : Oh! comme vous êtes habillée! vous avez un voile blanc, comme des religieuses que j'ai vues à Dijon! C'est donc vous, ma Sœur Marthe; en vous entendant marcher, je vous croyais plus jeune.

« Cachez la lampe, disait la Sœur Louise, la lumière pourrait lui faire mal aux yeux. — Non, non, laissez-la, rien ne me fait mal. On me présenta un livre dans lequel je lus plusieurs phrases. — Sœur Marthe, voici mes lunettes (1), je n'en ai plus besoin, portez-les à la chapelle; allons-y remercier le bon Dieu.

« Le dimanche matin, à 5 heures 1/2, j'étais déjà à la chapelle pour assister à la sainte messe et faire ma communion. J'ai demandé un livre pour lire les actes préparatoires. Je me levai pour aller à la Table sainte; le Frère Directeur des écoles chrétiennes de Confort, ignorant ce qui s'était passé, m'offrait le bras pour me conduire. Je lui fis signe que je n'en avais pas

(1) Il portait des lunettes, non pour y voir clair, puisqu'il était complètement aveugle, mais pour protéger ses yeux, qui étaient très sensibles à l'air.

besoin. A la fin de l'action de grâces, M. le curé fit réciter le *Magnificat*.

« Depuis cette époque, *je vois comme à vingt ans*. Le samedi 16 août, j'accompagnai M. le curé qui se rendait à Bourg. De la gare de Châtillon-de-Michaille, je distinguai parfaitement la croix qui est sur la montagne de *Mentières*, et je fis remarquer à M. le curé des faucheurs dans les prés, en haut de Confort, c'est-à-dire à une distance d'au moins trois à quatre kilomètres en ligne directe. »

Cette guérison a été discutée au dernier Congrès d'ophtalmologie, C'est un médecin protestant qui a demandé à ses collègues l'explication de ce fait, unique disait-il, dans la science. Nous donnons ici le compte rendu de la discussion que nous trouvons dans les journaux de médecine.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'OPHTALMOLOGIE

(Onzième session, tenue à Paris du 1er au 4 mai 1893.)

Les guérisons de Lourdes
Observation présentée par un médecin protestant

Dans la réunion du 1er mai, M. Dor, oculiste distingué de Lyon, appelle l'attention de la Société sur la guérison spontanée d'un double décollement rétinien.

« Un jeune soldat, dit-il, Vion-Dury, est atteint, en 1883, d'un double décollement de la rétine, survenu à la suite d'un accident, quand je l'observai beaucoup plus tard, il existait, à gauche, de larges cicatrices d'un décollement ancien et à droite un décollement partiel. Le malade était à peu près aveugle, son acuité visuelle n'était guère que d'un deux-centième (1/200), autant d'un côté que de l'autre.

« Ce décollement a été constaté par un grand nombre de spécialistes et a résisté à toutes les tentatives de traitement.

« Vion-Dury est resté sept ans et demi dans cette situation. Puis,

sans traitement spécial, à l'occasion d'un voyage à Lourdes, la vue est redevenue à peu près normale. L'œil droit a une vision parfaite, et l'œil gauche a une acuité d'un tiers au lieu d'un deux-centième.

Vion-Dury. Aspect de sa rétine. Œil gauche.

« Ce cas, ajoute le Dr Dor, est le seul connu jusqu'ici, où la guérison soit arrivée après un si long temps. »

Le professeur Panas, en répondant à M. Dor, lui rappelle un exemple observé par le Dr Pamard, d'Avignon. Un malade, atteint d'un double décollement rétinien, fut guéri spontanément à la suite d'un voyage.

M. Panas ne nous dit pas si le décollement était aussi grave, aussi ancien.

En outre, la théorie du voyage n'a rien à faire ici. C'est par erreur que l'on fait venir Dury à Lourdes. Il n'y est jamais venu; il a été guéri dans son hospice, en mettant une compresse d'eau de Lourdes sur ses yeux.

Dans ses conclusions devant le Congrès, M. Dor disait : « La morale personnelle à tirer de ce fait est celle-ci : je serai à l'avenir plus circonspect pour déclarer qu'un décollement très ancien est incurable, puisque Dor a guéri, d'autres peuvent guérir. »

Cette conclusion dans la bouche d'un protestant n'est pas faite pour nous déplaire, il reconnaît que le fait est sans précédent; c'est tout ce que nous demandons.

Nous sommes heureux que cette question ait été portée devant nos Sociétés savantes par un homme dont on ne peut soupçonner ni l'indépendance, ni les connaissances spéciales.

M. Dor est un oculiste distingué et un médecin protestant. Il est venu à Lourdes au mois de septembre dernier, et nous avons attiré son attention sur la guérison de Vion-Dury qu'il avait longtemps soigné. Il nous avait promis de nous faire connaître son sentiment en toute sincérité. Il a tenu parole, il a porté la question devant les Sociétés savantes qui ont reconnu que cette guérison était sans exemple dans le passé.

ALFRED AUBERT

Aveugle depuis quatorze ans. — Un œil brûlé par l'acide nitrique s'est complètement vidé. — Parcourt la France pendant quatorze ans en mendiant, conduit par sa femme et ses enfants. — Sa guérison à Lourdes, le 21 août 1897.

Alfred Aubert est né à Châtillon (Indre). Son histoire pourrait être intitulée : *Une conversion et une guérison.* Sa mère, une pieuse chrétienne, avait cherché à faire passer dans son fils les sentiments qui l'animaient elle-même. Quand Alfred la quitta pour aller gagner sa vie, elle lui adressa, comme dernière recommandation, ces remarquables paroles, qu'elle lui avait déjà souvent répétées : « Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que Dieu est toujours là. » Il devait, comme bien d'autres, se rappeler et bien comprendre cette pensée religieuse surtout au milieu des épreuves du malheur.

Alfred Aubert exerçait la profession d'ouvrier corroyeur à Moulins-Engilbert, dans la Nièvre, s'était marié et était déjà père d'un petit enfant, quand il fut victime de l'accident qui lui a fait perdre la vue.

Une bonbonne pleine d'acide nitrique lui glissa des mains, se brisa sur le sol, et le liquide rejaillissant atteignit ses yeux. La cécité ne fut pas complète immédiatement. Il pouvait au début se guider lui-même par les chemins, et il se rendit à pied jusqu'à Bordeaux, où résidaient alors ses parents; sa femme l'avait accompagné en portant son fils. Il reçut à Bordeaux les soins du célèbre spécialiste, le Dr Guépin, mais sans heureux résultat; dix-huit ou dix-neuf mois après l'accident, l'œil droit avait coulé, l'œil gauche ne percevait aucun objet, et, dirigé vers le soleil, il éprouvait à peine la sensation d'une « luatre » (c'est l'expression d'Aubert); la vue était donc perdue.

Cependant les premiers gages d'Aubert et l'indemnité qui lui avait été donnée par l'usine de Moulins-Engilbert, s'étaient épuisés, Le pauvre aveugle se résolut, pour gagner son pain et celui de sa femme et des enfants que le bon Dieu pouvait lui donner (il en

a eu quatre jusqu'à ce jour), à se faire chanteur ambulant. Il avait un peu de voix; il connaissait quelques chants d'ouvrier; guidé par sa femme, il chanterait dans les rues et solliciterait de la charité ce qu'il ne pouvait plus gagner par son travail. Il fit demander, en 1883, par l'intermédiaire du Dr Vinatier, médecin à Lurcy-Lévy (Nièvre), le livret nécessaire à cet effet, et l'ayant obtenu, non sans difficulté, il a parcouru, durant quatorze ans, un certain nombre de départements, principalement du centre de la France.

Alfred Aubert.

Bien des jours de cette existence ont été pénibles. Au début, Aubert trouva bien fatigant de chanter toute la journée dans les rues. Pendant les premières années, il a dû aussi passer plusieurs nuits sous des arbres, derrière des planches, exposé à la bise, à la pluie, couché même sur la neige. Il en vint cependant à pouvoir acheter une petite voiture ou roulotte, un âne pour la traîner, et un chien; il avait ainsi, la nuit, un certain abri pour lui et sa famille.

Toutefois, Aubert n'avait point d'abord accepté avec une soumission parfaite la volonté de Dieu. Plus d'une fois il s'était plaint, se demandant pourquoi Dieu le traitait aussi durement, et s'était laissé aller à des pensées tristes et désespérées. Mais il y a environ neuf ans qu'il avait fait ce qu'il appelle sa *résignation*.

« Je me trouvais, racontait-il lui-même, dans le département du Rhône, avec ma bourrique, mon chien, ma pauvre femme et mes

pauvres enfants. Il avait neigé, et il faisait très froid. Mes mains collaient après les roues de ma voiture que j'essayais de pousser pour aider la bête. Dans la matinée, j'avais eu pour toute fortune deux ou trois petits sous et un morceau de pain. Je m'étais arrêté dans un chef-lieu de canton... je ne sais plus... le plus proche de Tarare. C'était un dimanche, quelques instants avant la messe. Je me trouvai, moi et les miens, à moitié gelés, sur la voie publique, mon chapelet dans les doigts, lorsque deux gendarmes vinrent me signifier d'avoir à décamper de suite. Le curé de l'endroit, qui avait tout vu, et mon chapelet et les gendarmes, vint aussitôt prendre ma défense : — Cet homme ne mendie pas, dit-il, il prie, vous ne lui pouvez rien. Aussitôt les gens de la messe, qui avaient tout entendu, vinrent à moi, et sou par sou, remirent à ma femme la somme de 17 francs. Je fus sauvé.

« J'étais loin toutefois d'être au bout de mes peines. Il fallait aller de l'avant. Le lendemain, après plusieurs heures de marche, à travers des routes couvertes de verglas et de neige, nous sommes arrivés dans un état pitoyable au pied du mont Sauvage. Là, vaincu par la fatigue, me sentant seul, abandonné des hommes avec les miens, je m'agenouillai dans la neige. Ma femme pleurait comme une Madeleine à mes côtés. Elle était encore plus découragée que moi. Ne sachant comment sortir de mon épreuve, je priai, je priai, je priai; et quand j'eus bien prié, *je fis ma résignation.* Je dis au bon Dieu que je remettais tout dans ses mains et qu'il ne pouvait pas m'abandonner.

« Puis, me retournant vers ma pauvre femme, qui éclatait en sanglots, je lui dis : « Prends courage, ma femme! avec de la « patience et de la souffrance, nous arriverons à sortir d'où nous « sommes. Ma mère le disait sans cesse : Au milieu des peines, il « faut prier; *Dieu est toujours là!* Tu l'as vu hier, quand je me « trouvais devant l'église. Du courage, va! »

« Il était fort tard dans la soirée lorsque nous sommes arrivés, après mille peines, à mi-chemin de la montagne, où nous avons rencontré une maison de pauvres gens qui ont été pour nous une vraie Providence. Ils ont dételé l'âne pour le mettre à l'écurie, et

le lendemain matin, sous une remise, ils sont venus voir si nous n'étions pas gelés, avec du vin chaud à la main. »

Au lieu de sa *résignation*, Aubert aurait dû dire sa conversion. Il a été depuis ce moment un chrétien convaincu, pratiquant avec sincérité.

*
* *

La Providence qui n'abandonne jamais ceux qui prient devait encore se manifester envers Aubert, plusieurs années après, sous la forme d'un bon curé, et c'est à cette rencontre que se rattachera ensuite sa guérison.

C'était il y aura bientôt cinq ans, dans les derniers jours d'octobre, un soir vers les huit heures et demie, à Blandy-les-Tours, dans le diocèse de Meaux (Seine-et-Marne). La recette avait été nulle ce jour-là, et le pauvre aveugle n'avait rien dans sa poche. Il a donc recours au grand et efficace moyen de la prière, et dans sa pauvre roulotte, arrêtée sur la place qui entoure l'église, il prie à haute voix avec sa femme et ses enfants, il récite le chapelet et puis le *Souvenez-vous*. Comme la prière s'achevait on frappe à la porte de la voiture et un prêtre apparaît. C'était M. l'abbé Le Guillou, alors curé de Blandy. Le presbytère étant éloigné de l'église, il allait tous les soirs s'assurer que toutes les portes de l'église étaient bien fermées. Ce soir, il aperçut la petite roulotte, et, s'étant approché, il avait entendu la voix de la prière; il avait reconnu aussitôt une famille sans doute misérable, mais du moins chrétienne. « Tenez, dit-il en souriant et en remettant à ces malheureux une pièce blanche, voilà ce que vaut la prière. » Il disparaissait ensuite, mais pour revenir bientôt, portant du pain et une bouteille de vin.

M. l'abbé Le Guillou voulut revoir le lendemain cette pauvre famille; ayant alors mieux constaté sa profonde misère, il se préoccupa de lui venir en aide sans délai, et il ne l'a plus abandonnée depuis ce moment. Il voulut qu'elle prît comme un domicile dans sa paroisse, et un grand nombre de fois par an, il la

faisait venir au presbytère. Il s'occupa de la préparation de l'aîné des enfants à la première communion et le fit accepter dans l'Œuvre de l'abbé Roussel, à Auteuil. Aubert continuait cependant ses tournées dans les environs, chantant de porte en porte, mais surtout priant au porche des églises, dans les différents pèlerinages où il aimait à aller. Cette assiduité à la prière l'avait fait surnommer *le prieur* par les autres mendiants.

M. l'abbé Le Guillou est devenu depuis vicaire des Lilas, dans le diocèse de Paris, et il a intéressé encore à ses protégés une excellente chrétienne, Mlle Marie Baudet, qui demeure actuellement dans cette commune. Cette fille compatissante, possédant à Bordeaux-les-Rouches (Loiret) une maisonnette à deux compartiments avec un jardinet, les a prêtés à Aubert, pour que celui-ci pût avoir un abri plus confortable. « Aubert y est arrivé l'année dernière, nous écrit le vénérable curé de Bordeaux-les-Rouches, avec femme et enfants, traînant à bras une vieille carriole, pousse-pousse, que sa femme a brûlée pendant l'hiver.

« L'aveugle ne résidait pas dans ma paroisse, obligé de quêter au loin pour nourrir sa femme et ses enfants. Dans ses excursions, il était guidé à la main par un de ses fils, le troisième, âgé de six à sept ans, avec une adresse et une force vraiment providentielles. Je l'ai par là même vu rarement, mais je ne l'ai étudié que plus sérieusement et assez pour pouvoir me convaincre qu'il était vraiment aveugle avant le pèlerinage. Il est rentré dans ma paroisse une douzaine de jours avant son départ pour Lourdes, après avoir bivouaqué durant trois mois consécutifs dans les départements des Ardennes et de la Meuse, contrées où la charité survit encore. »

*
* *

Les « bienfaiteurs » d'Aubert, c'est-à-dire M. l'abbé Le Guillou et Mlle Baudet, ont pensé cette année à implorer pour lui une intervention plus puissante que toutes les ressources humaines; ils ont voulu qu'il fît le pèlerinage de Lourdes, avec la ferme

confiance en la très sainte Vierge, disent-ils, qu'il en retournerait exaucé par Notre-Dame de Lourdes et guéri. Ils lui procurèrent un billet pour le pèlerinage national au train d'Orléans, et le firent hospitaliser.

Arrivé à Lourdes le vendredi 20 août, Aubert fut logé à l'*Abri des pèlerins* transformé en salle d'hôpital. Un demi-paralytique qui avait été son compagnon de voyage et qui lui avait rendu alors tous les soins nécessaires, devait encore lui servir de guide pendant le séjour auprès de la Grotte. Ce même jour, au matin, il fut plongé dans la piscine, et *il ressentit*, dit-il, *comme un cercle douloureux qui lui entoura la tête et une forte commotion.*

Le lendemain, samedi, 21 août, entre huit et neuf heures, Aubert avait entendu la messe à la Grotte et communié. Il voulut prolonger son action de grâces, et il invita son guide à repartir sans lui. « Je trouverai bien, lui dit-il, quelqu'un pour me ramener. » Le paralytique partit.

Alors Aubert se disant *qu'il ne faut pas rechercher la douceur et que c'est par la douleur qu'on arrive,* étend par terre le bâton noueux sur lequel il s'appuie, s'agenouille dessus, et persévère dans la prière et la souffrance le plus longtemps qu'il peut. Quand il est forcé de se relever, il lui semble qu'il aperçoit comme un nuage, dans lequel une forme, vague d'abord, paraît se dessiner; il croit que la sainte Vierge lui apparaît vêtue de blanc et qu'elle lui touche presque le visage. Mais la vision devient plus nette, et il aperçoit bien l'image de Marie dans le creux du rocher. Instinctivement il veut marcher vers elle. Une dame qui le savait aveugle, l'arrête en lui disant : « Mais, prenez garde, vous allez tomber et vous faire mal à travers ces bancs. »

Il se tourne alors à droite, à gauche, marche en avant, étonné de voir tout ce qui est autour de lui, d'abord tout près, puis plus éloigné : « Je ne savais où j'étais, a-t-il dit; je voyais des personnes, des arbres, des prairies, des montagnes, des maisons, une rivière... Je n'y comprenais rien. » Enfin, il sort comme d'un rêve, et sur le bord du Gave, il verse des flots de larmes; il comprend qu'il n'est plus aveugle et qu'il voit réellement toutes ces personnes qui

l'interrogent, qui prient, qui chantent autour de lui. Il revient à l'*Abri des pèlerins;* ses compagnons de salle, et en particulier le paralytique qui l'avait quitté aveugle quelques moments auparavant, éclatent en cris de surprise, et de nouvelles larmes d'émotion se mettent à ruisseler sur le visage d'Aubert. Sa guérison dépassait ce que sa confiance en la sainte Vierge lui avait fait espérer. « J'avais demandé à la sainte Vierge, a-t-il dit, de pouvoir me conduire tout seul; j'y vois maintenant très bien; elle m'a donné bien plus que je ne lui avais demandé. »

Aubert fut conduit ensuite au *Bureau des constatations*, où l'on a vérifié qu'il pouvait lire les gros caractères, plus tard même les caractères moyens, et que l'œil gauche paraissait sain. Mais, comme le récit d'Aubert n'était encore appuyé que par son seul témoignage, et que le certificat médical qu'il produisait ne donnait aucun détail, on se tint d'abord dans la plus grande réserve. D'autres témoignages ont été demandés, et nous donnons, dans la note suivante, le résultat de nos dernières enquêtes.

Aubert au Bureau des constatations

En venant à Lourdes, Aubert nous apportait un certificat du Dr Collignon, de Maubert-Fontaine (Ardennes), dans lequel ce médecin déclarait « que ce malheureux était complètement privé de la vue, depuis de nombreuses années. »

Ce certificat est du 12 juillet 1897.

Pour obtenir l'autorisation de chanteur ambulant, Aubert avait dû produire un autre certificat, rédigé dans le même sens, par le Dr Vinatier, de Lurcy-Lévy (Allier). Son carnet de chanteur a été renouvelé, pour la treizième fois, à la préfecture de l'Oise, le 17 avril 1897.

Aubert n'avait pas de domicile fixe, cependant, dans la dernière année, c'est à Bordeaux-les-Rouches (Loiret) qu'il résidait le plus souvent. C'est une petite localité de 230 habitants qui ne possède pas de médecin. Là, dans la semaine qui a précédé son départ pour

Lourdes, une enquête d'un genre particulier, très originale, a été faite sous la direction de l'instituteur laïque.

Cet instituteur nommé Huret, âgé de trente-deux ans, assisté de Fortier, charron, trente-six ans, Poulet, serrurier, vingt-six ans, a formé une commission avec ses deux amis, pour étudier le cas de l'aveugle. Des trois commissaires, deux au moins étaient incrédules. Ils ont engagé Aubert à prendre du café pendant qu'il ferait le récit de sa maladie. Pendant que l'aveugle parlait, ils déplaçaient constamment sa tasse; ce dernier ne la trouvant plus sous sa main, la cherchait tant que son enfant ne lui venait pas en aide.

— Vous êtes donc véritablement aveugle? lui dirent-ils.

— Mais regardez mes yeux, répond Aubert.

Les trois témoins constatent facilement que l'œil droit n'existe plus; quant à l'œil gauche, en partie recouvert par la paupière qui retombe, il leur paraît brouillé, trouble, comme voilé par un nuage à travers lequel on aperçoit vaguement la pupille.

Cette constatation n'a aucune prétention scientifique, ne nous donne que l'aspect extérieur des yeux: elle a pourtant sa valeur pour établir, sinon la cause de la cécité, au moins son existence. Du reste, dans une localité de 230 habitants, tout le monde se connaît et les faux aveugles ne sauraient trouver place.

Les enquêteurs n'ont pas hésité à donner une déclaration dans laquelle ils nous disent « qu'ayant examiné, par curiosité, les yeux de l'aveugle, ils ont trouvé l'œil droit anéanti et l'œil gauche absolument brouillé. »

Le maire, en légalisant leur signature, se porte garant de leur honorabilité.

Ainsi donc Aubert était complètement aveugle en venant à Lourdes.

Pourquoi et comment avait-il perdu la vue?

Il y a quatorze ans, le 9 août 1881, une bonbonne d'acide nitrique se brisa entre ses mains; le liquide en rejaillissant, lui brûla profondément l'œil droit, l'œil gauche fut à peine touché. Aubert reçut d'abord les soins du médecin de la localité, mais quel-

que temps après, voyant que son état ne s'améliorait pas, il se rendit à Bordeaux, attiré par la réputation d'un spécialiste célèbre, le Dr Guépin. Aubert resta longtemps en traitement à Bordeaux. Il se rendait aux consultations gratuites de M. Guépin. L'inflammation avait gagné la partie profonde de l'œil droit qui finit par suppurer et se vider complètement.

De ce côté, il n'y eut plus désormais qu'une cicatrice rouge, enflammée, que l'on aperçoit encore aujourd'hui. Cette cicatrice sans cesse irritée par l'air, la poussière et tous les contacts, finit par entraîner la perte de l'œil gauche.

Louise Charlier, d'Huy. Aveugle. Atrophiée du nerf optique, guérie en 1895.

Il se produisit une ophtalmie sympathique, c'est-à-dire que l'inflammation partie de cette cicatrice qui suppurait, suivit la gaine du nerf optique pour atteindre sa racine et descendre par cette racine, commune aux deux yeux, jusqu'à l'œil gauche. Il se produisit une irido-choroïdite qui parcourut lentement ses phases et mit dix-huit mois pour supprimer toute vision du côté gauche. A ce moment, Aubert fut absolument aveugle. Depuis lors, il fut considéré par tous les médecins comme incurable. Après quatorze ans, il ne pouvait venir à l'esprit de personne qu'il fut possible de rendre une lueur à cet œil, dont les tissus étaient altérés et dont tous les milieux avaient perdu leur transparence.

Cependant, pendant qu'il priait à la Grotte, le 21 août dernier, une clarté, vague d'abord, mais bientôt plus nette, est venue dissiper cette nuit profonde dans laquelle il était plongé. Au Bureau des constatations, Aubert a pu lire de gros caractères d'abord, et le lendemain des caractères plus fins. Son œil gauche avait retrouvé toute sa limpidité; sa pupille était mobile, le jeu de sa

physionomie, si terne jusque-là, avait repris son expression et sa vie. Ces résultats ne sont pas du domaine médical, et toute explication physiologique serait ici déplacée.

*
* *

Les maladies des yeux forment un des chapitres les plus intéressants des guérisons de Lourdes.

Louis Bourriette qui avait perdu un œil depuis vingt ans, fut le premier malade guéri avec l'eau de la source.

Lasserre, menacé de perdre la vue, mouille ses yeux avec l'eau de la Grotte, et la guérison survient, soudaine, complète.

Le Père Hermann, atteint d'un double glaucome soigné sans résultat, par le Dr Guépin, de Bordeaux, guérit à la Grotte le jour de la Toussaint, pendant qu'il disait le dernier chapelet de sa neuvaine.

Mlle de Pontbriant, aveugle depuis deux ans, guérie le 30 août 1882

Nous pourrions citer encore Mlle Moreau, Mlle de Pontbriant, Mlle Charlier, etc. Nous pourrions résumer les cinq ou six observations que nous avions inscrites cette année dans nos bulletins.

Mais cette étude nous entraînerait trop loin. Il nous suffit de rappeler les principales guérisons qui sont déjà connues de nos lecteurs. On nous dit souvent que le nombre des femmes guéries est de beaucoup supérieur à celui des hommes. Pour les maladies des yeux, il n'en serait pas ainsi. Les quatre premiers exemples que nous avons cités ont été relevés chez des hommes et sont de beaucoup les plus importants.

Mme ÉMILE PÉNOT

La maladie

Mlle Pénot a toujours été très myope, au point, m'assure-t-on, de ne s'être jamais vue dans une glace (1). C'était une infirmité très gênante : elle ne reconnaissait personne, ni dans la rue, ni au salon, ni à table, à moins de regarder de très près. On s'habitue à tout : elle s'était habituée à cela.

Je ne suis pas en mesure de fixer par une date les origines de sa maladie; je sais seulement qu'en 1882 sa vue était fort compromise, et qu'en 1887 elle ne voyait plus de l'œil droit, même de près.

En 1890, à la suite d'un grand deuil causé par la mort de sa fille, — une charmante enfant très candide et très pieuse, — il lui sembla que sa vue, ou du moins ce qui en restait, baissait de jour en jour. On s'en inquiéta beaucoup autour d'elle, et on l'obligea de venir à Tours, afin de consulter un oculiste. Le médecin, après un examen trop superficiel, déclara qu'elle avait la cataracte, mais que l'opération ne serait pas praticable avant trois ou quatre ans.

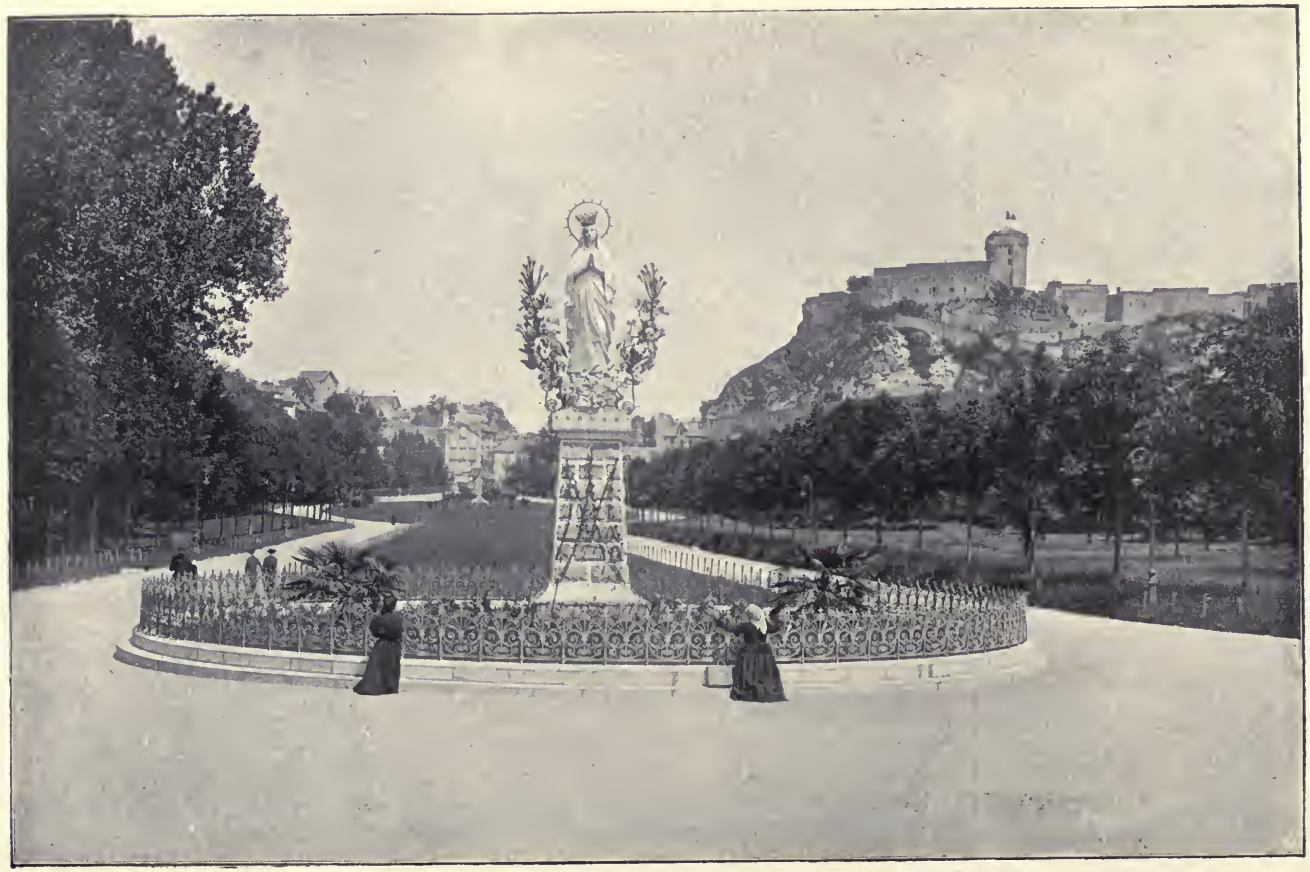
Il fallut bien se soumettre, et Mme Pénot, confiante dans ce diagnostic, attendit en effet quatre ans.

Au bout de cette longue et dure épreuve, en juillet 1894, avant de revenir à Tours pour subir l'opération, elle eut l'idée de s'adresser d'abord à son médecin ordinaire, le Dr Mourruau, de Preuilly, qui passe à bon droit pour fort habile. Celui-ci l'engagea, sans lui rien révéler, à voir au plus tôt le Dr Sauvineau, de Paris, qui venait alors chaque semaine à Tours.

Jusque-là, personne n'avait osé instruire Mme Pénot de la gravité de son état; elle se croyait toujours atteinte de la cataracte. Le

(1) Récit écrit par M. Verger, curé de Saint-Julien, Tours.

320



La Vierge couronnée.

Dr Sauvineau la tira brusquement de son erreur en lui disant tout, et peu de jours après, il écrivit à son confrère la lettre suivante :

Paris, le 25 juillet 1894.

Mon cher ami,

... Mme Pénot est atteinte d'une *très* forte myopie, avec d'énormes staphylômes postérieurs annulaires, entourant la papille (à chaque œil), et de larges plaques d'atrophie choroïdienne dans la région de la macula (à chaque œil également), d'où une diminution très considérable de la vision, malgré l'emploi des verres correcteurs (1). A droite, la macula est plus particulièrement touchée, d'où une différence de moitié entre la vision des deux yeux. Les nerfs optiques en revanche sont absolument sains.

Ces lésions, complication de la myopie, me paraissent stationnaires ; néanmoins, comme elles peuvent s'aggraver encore, et même s'accompagner de décollement rétinien, il me paraît prudent de faire suivre à la malade un traitement approprié, etc., etc.

Remarquez que cette lettre n'a pas été écrite pour les besoins de la cause, qu'elle date de plus de trois ans, et qu'elle était adressée, non pas à la malade, mais au médecin, et vous jugerez sans doute avec moi qu'elle sera d'une capitale importance devant le Bureau des constatations.

Le traitement du Dr Sauvineau, quoique suivi de point en point, n'eut aucun résultat.

Cédant alors aux instances de sa famille et de ses amis, Mme Pénot fit le voyage de Paris et consulta un troisième oculiste, le plus célèbre de tous, Galezowski.

Galezowski confirma la diagnostic du Dr Sauvineau :

« Vous n'avez jamais eu la cataracte, lui dit-il. Votre œil droit est perdu, complètement perdu ; il n'y a rien à faire de ce côté. Tâchons de sauver l'œil gauche, si c'est possible. »

Mme Pénot s'inclina comme toujours, sans faire entendre une plainte, se conforma très exactement à toutes les prescriptions, revit le docteur, changea de remèdes, essaya de tout sans jamais

(1) Les *staphylômes postérieurs* sont des taches épaissies qui s'étendent en forme de croissant de la choroïde à la rétine ; la *choroïde* est une membrane très mince qui tapisse le fond de l'œil ; la *macula* ou *tache jaune* est une partie essentielle et la plus sensible de la rétine.

éprouver le moindre soulagement, et, finalement s'abandonna tout entière à la volonté de Dieu.

En juillet 1897, date du dernier examen médical, les lésions s'étaient aggravées. De l'œil droit, elle distinguait à peine le jour de la nuit, comme nous faisons les yeux fermés; de l'œil gauche, elle ne percevait guère que des visions fantastiques : papillons, serpents, mouches volantes, etc., et le médecin ne dissimulait plus qu'à bref délai sa cliente serait aveugle.

De son côté, la pauvre infirme, acceptant le calice avec une générosité toute chrétienne, décidée à le boire jusqu'à la lie, faisait l'apprentissage du malheur qui la menaçait en s'exerçant à se passer de la vue. Elle vaquait assez souvent, dans son intérieur, à ses devoirs domestiques sans user de la petite lueur que son œil gauche pouvait encore lui fournir.

Voilà, mon cher ami, ce qu'était la maladie, au rapport des médecins, et ce que la science a pu faire pour essayer de la guérir. Il me reste à vous raconter très simplement ce qui s'est passé, le 8 septembre, à Lourdes.

La guérison

Mme Pénot avait des raisons personnelles d'aimer Notre-Dame de Lourdes et d'avoir en elle une confiance filiale. Elle avait obtenu par son intercession une grâce insigne que l'on vous dira peut-être bientôt; et je crois qu'il ne se passait pas de jour sans qu'elle allât prier devant son autel, et aussi, dans la cour du presbytère, ouverte à tout le monde, devant cette grotte réduite et très ressemblante qui a tant réjoui et fortifié la dévotion des habitants d'Yzeures envers la très sainte Vierge. Ne serait-ce pas là le point de départ et la cause déterminante de la nouvelle grâce qu'elle a reçue?

Quoi qu'il en soit, le zélé pasteur ayant invité ses paroissiens à prendre part, une vingt-cinquième fois, au pèlerinage de la Touraine à Lourdes, son appel fut entendu, et Mme Pénot se mit sur les rangs avec une jeune fille qui devait l'accompagner et la conduire.

La pensée de demander sa guérison ne lui était pas venue. Habituée à s'oublier elle-même et à ne songer qu'aux autres, voyageant en troisième comme les moins fortunés, elle se proposait uniquement d'aller chercher la résignation et le courage, et de recommander à la sainte Vierge sa famille, ses amis, les malades en général, et surtout deux petits infirmes de la paroisse qu'elle connaissait et qui l'intéressaient. Cependant pour faire plaisir à sa mère, elle avait promis de se baigner les yeux dans la fontaine miraculeuse.

Mme Émile Pénot.

Elle partit donc, et j'eus plusieurs fois l'occasion de la voir, soit en route, à l'arrêt du train, soit à Lourdes, mêlée aux pèlerins.

Je sais que le 8 septembre, dès le matin, elle a tenu la promesse qu'elle avait faite à sa mère en se lavant les yeux avec l'eau de la source. Je sais encore que le même jour, à neuf heures, elle voulut monter à la basilique afin d'assister à la messe pontificale, et que, ne pouvant rien voir de cette magnifique cérémonie, elle se tint à l'écart, dans une petite chapelle, bien humblement, récitant des prières, et fondant en larmes. Mais il y avait à l'autel un invisible témoin de sa tristesse qui la regardait et qui lui préparait un dédommagement, le plus inattendu, le plus inespéré.

Dans l'après-midi, vers 3 heures, au milieu d'une foule énorme, elle était devant la Grotte, sur un des bancs les plus éloignés, préoccupée d'un petit paralytique de sa paroisse qui sortait de la piscine, et pour lequel elle venait de dire son chapelet les bras en croix, lorsqu'on entendit la clochette annonçant l'arrivée du Saint-

Sacrement qu'un prêtre apportait de l'église du Rosaire à l'autel de la Grotte. En un clin d'œil, tout le monde s'agenouilla, et il se fit un grand silence.

A ce moment, profondément inclinée devant le divin Maître qui la touchait presque, Mme Pénot sentit tout à coup une douleur intense, comme un déchirement de toutes les membranes de l'œil droit par une sorte de vrille, et d'instinct elle y porta la main. Puis, au bout de quelques instants, la douleur s'étant un peu calmée, elle ouvrit les yeux... O merveille! Elle voyait le prédicateur en chaire, l'archevêque d'Avignon, la couleur de son vêtement, sa croix pectorale et jusqu'aux traits de son visage!... Elle voyait enfin ce qu'elle n'avait jamais vu et ce qu'elle avait tant désiré de voir : la Grotte de Lourdes avec tous ses détails et la blanche statue de l'Immaculée Conception!...

Était-ce un rêve? était-ce une réalité?

Sous le coup de l'émotion, elle devint si pâle que sa jeune compagne en fut alarmée.

— Est-ce que vous souffrez, madame? lui dit-elle vivement.

— Non, répondit Mme Pénot, en s'efforçant de cacher son trouble.

En même temps, elle prit des mains de la jeune fille un petit manuel, en feuilleta quelques pages, s'assura qu'elle pouvait lire, et le lui remit sans trahir son secret. Il n'y avait plus de doute possible. ELLE ÉTAIT GUÉRIE!

Dès lors, son séjour à Lourdes ne fut plus qu'une longue et incessante action de grâces. Elle suivit la procession du Saint-Sacrement, fut témoin de la guérison de Mlle Tulasne, se retrouva le soir à la procession aux flambeaux, supporta sans fatigue l'éclat des milliers de cierges que tenaient les pèlerins, — elle qui auparavant ne supportait pas la lumière d'une bougie, — et enfin elle put voir de ses yeux cette illumination merveilleuse, splendide, éblouissante, de la basilique et du Rosaire, chose unique au monde, qui ravit les plus indifférents et arrache à la foule des cris d'enthousiasme ou de naïves exclamations comme celle-ci que j'ai entendue cent fois : « Eh! mon Dieu, que sera-ce donc dans le ciel? »

Le lendemain de cette inoubliable journée, 9 septembre, à la demande de son pasteur, Mme Pénot consentit à se rendre au Bureau des constatations. C'est là que je l'ai revue et que j'ai tout appris. Elle était visiblement émue et intimidée; il lui en coûtait plus qu'à d'autres de se mettre en évidence, d'autant plus qu'ayant été *surprise* par la bonté de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, elle n'avait pas de certificat médical à présenter. Heureusement le curé d'Yzeures et moi, nous pouvions lui servir de témoins.

Elle fut accueillie avec bonté par les médecins; elle raconta son histoire simplement et en peu de mots; le Dr Boissarie, lui ayant fermé tour à tour l'œil droit, puis l'œil gauche, constata qu'elle pouvait lire le titre en gros caractères d'une brochure qu'il avait sous la main, et ce fut à peu près tout. Mais il fut entendu qu'on étudierait le cas de plus près dès que Mme Pénot serait en mesure de fournir la preuve authentique de la maladie qu'elle accusait.

Et à ce propos, mon cher ami, laissez-moi dire à vos lecteurs que les médecins de la Grotte de Lourdes sont d'une prudence extrême et ne doivent pas être rendus responsables de certains jugements précipités qui se glissent parfois dans les journaux; ils ne tiennent pas compte de l'impatience du public; ils veulent attendre, et ils ont raison. Ce n'est qu'après une enquête sérieuse qu'ils se décident à formuler un jugement.

Vous avez lu la lettre de M. Sauvineau avant la guérison; en voici une de son correspondant, le Dr Mourruau, qui la corrobore et qui donne la conclusion de tout ce que je viens d'écrire. Eu égard à l'importance et à la gravité de ce document, vos lecteurs excuseront les redites :

Yzeures, le 13 septembre 1897.

Il résulte de plusieurs examens de l'état de la vision chez Mme Émile Pénot, examens pratiqués à des époques différentes par des spécialistes comme Galezowski et Sauvineau, de Paris, et par moi-même, que Mme Pénot est atteinte depuis de longues années d'une myopie progressive, qui a fini par amener des lésions caractéristiques affectant chaque œil à un degré inégal.

Dans chaque œil, les lésions consistaient en gros staphylômes postérieurs entourant la papille, et compliqués de plaques d'atrophies choroïdiennes intéressant à droite la région maculaire, de telle sorte qu'il existait une différence considérable entre la vision des deux yeux.

A la date du dernier examen, en juillet 1897, ces lésions étaient un peu aggravées; il existait à gauche d'épais flocons du corps vitré rendant plus imparfaite encore la vision de l'œil gauche, à tel point que, les fonctions de l'œil droit étant réduites à la seule distinction du jour et de la nuit, et l'œil gauche étant affecté d'une myopie extrême, Mme Pénot pouvait tout juste se conduire elle-même, et devait être forcément accompagnée en voyage.

Jeanne Jourdan, de Nantes. Aveugle, guérie le 28 août 1895.

Actuellement, à la date du 13 septembre, trois jours après son retour du pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes, *sans pouvoir constater d'améliorations évidentes des lésions proprement dites*, on ne peut nier chez Mme Pénot une augmentation considérable de l'acuité visuelle de l'œil droit, et on peut constater CE FAIT ABSOLUMENT EXTRAORDINAIRE ET PARADOXAL de la vision possible des objets éloignés, décrits avec une parfaite exactitude par la malade, chez laquelle *il est impossible de supposer aucune influence nerveuse ou psychique* capable d'amener ce résultat :

Vision d'objets éloignés par un œil atteint des lésions ordinaires compliquant une myopie ancienne, extrême et progressive.

Quant à la vision de près (œil droit) impossible depuis dix ans, elle permet à Mme Pénot d'écrire et de lire facilement.

Je déclare avoir fait ces constatations d'une façon absolument indubitable et dans un état d'esprit éloigné également d'un enthousiasme irréfléchi et d'un scepticisme absolu.

Signé : Dr MOURRUAU.

Ainsi le 12 septembre, la cause du mal n'a pas encore disparu, les lésions subsistent, le médecin les constate, et néanmoins Mme Pénot voit! Elle voit de près et de loin, comme elle n'avait jamais vu! Et sa vue, m'écrit-on, se fortifie de jour en jour! On prétend même autour d'elle qu'elle n'est plus myope!...

Qu'on nous explique ce fait « absolument extraordinaire et paradoxal ».

La science, par la bouche d'un honnête homme, d'un médecin de valeur, qui ne recule pas devant la vérité, comme le font certains savants, quand la vérité les importune ou qu'elle dérange leurs théories, — la science, dis-je, reconnaît son impuissance à l'expliquer. Il y a devant elle une cause toujours existante qui ne produit plus son effet, « d'énormes staphylômes » « et des plaques d'atrophie choroïdienne » qui laissent filtrer la lumière en abondance : cela ne s'est jamais vu, et encore une fois je demande qu'on nous donne le mot d'énigme.

Mais je crois bien l'avoir trouvé.

Un jour, près de Jéricho, un aveugle, un pauvre mendiant, se mit à crier de toutes ses forces : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Le Sauveur le fit approcher :

— Que voulez-vous que je fasse pour vous? lui dit-il.

— Seigneur, répondit l'aveugle, faites que je voie.

— Voyez, lui dit Jésus; votre foi vous a sauvé.

Juliette Delmotte, de Bailleul (Nord). Aveugle depuis deux ans, a retrouvé la vue le 31 août 1898.

Je me persuade que c'est la même voix très bonne et toute-puissante qu'a entendue à Lourdes Mme Émile Pénot. Si je ne me trompe pas, mon cher ami, si vraiment c'est Dieu qui a parlé, tout est clair, il n'y a plus d'énigme; et pour peu que les lésions continuent de subsister, après la guérison, comme des témoins authentiques du mal, il faudra bien reconnaître que nous sommes en présence, non seulement d'un fait miraculeux, mais d'un miracle permanent.

C'est à l'Église seule, je vous l'ai dit l'autre jour et je le répète, qu'il appartient de trancher la question.

Veuillez agréer, etc.

P. VERGER,
Curé de Saint-Julien.

Nous donnons ici la photographie de quatre malades de Tours guéries dans le pèlerinage de 1899.

1° Philomène Pontonnier avait à peu près perdu toute vision de l'œil gauche, a retrouvé la vue. — 2° Louise Chupin, religieuse des Ursulines de Chavagnes, abcès de la fosse iliaque qui la retenait au lit depuis six ans, l'abcès se tarit et elle peut marcher. — 3° Juliette Benieux a subi deux ovariotomies à Paris, est restée depuis quatorze mois paralysée, infirme, elle se relève à Lourdes. — 4° Isabelle Bassereau, gastrite chronique depuis cinq ans, la malade après son premier bain, mange de tout et se sent bien.

SOURDS ET SOURDS-MUETS

Aurélie Bruneau, sourde-muette de naissance, guérie à Lourdes le 11 octobre 1872. — Rosa Évrard, sourde-muette de Wanlin (Belgique), guérie à Lourdes le 28 août 1897. — Enquête sur la guérison dirigée par deux médecins. — Enquête sur la guérison de Marie-Yvonne Person, sourde-muette de naissance. — Guérison de sœur Lazare, sourde depuis trente-quatre ans.

AURÉLIE BRUNEAU

Nous devons ranger les guérisons de sourds-muets de naissance parmi les faits les plus surprenants et aussi les plus concluants. Plusieurs ont été constatées à Lourdes.

L'observation d'Aurélie Bruneau (1), rapportée par le médecin de sa famille, le Dr de la Mardelle, présente toutes les garanties que le critique le plus sévère pourrait exiger. Cette jeune fille, soumise aux soins du Dr de la Mardelle, offrit dès son bas âge les signes certains de la surdi-mutité de naissance. Le Dr Delot, de Paris, auquel on conduisit l'enfant, déclara que l'infirmité était incurable. La jeune Aurélie fut confiée aux soins des Sœurs de

(1) Née à Chabris (Indre), le 24 avril 1853, guérie le 11 octobre 1872.

Déols, de Châteauroux, chargées de l'instruction des sourds-muets du département, puis envoyée à Orléans, dans une institution de sourdes-muettes.

Rentrée dans sa famille, Aurélie, dont la physionomie révèle une belle intelligence, présente tous les caractères de la surdi-mutité. Elle a vingt ans. La preuve de son infirmité n'est plus à faire ; toute pensée d'opération, tout traitement sont depuis longtemps abandonnés. C'est dans ces conditions qu'elle recouvre instantanément l'ouïe, après avoir versé pendant trois jours, quelques gouttes d'eau de Lourdes dans son oreille. Le Dr de la Mardelle l'examine avec soin :

Elle entend, nous dit-il, les coups frappés derrière une porte, les accords du piano dans un appartement voisin, et non seulement elle entend, mais elle prononce quelques mots, et c'est parce qu'elle entend qu'elle parle.

De ce fait, dit le même docteur, nous sommes obligés de conclure que cette guérison, obtenue en dehors des procédés ordinaires et sans le secours d'aucun traitement, apparaît revêtue du caractère surnaturel.

ROSA ÉVRARD, DE WANLIN

GUÉRIE LE 28 AOUT 1897

« Un enfant né sourd ou devenu tel dans les premières années de sa vie n'apprend jamais à parler. La surdi-mutité dans ces conditions est considérée par tous les hommes sensés comme incurable. »

(DE TROELLSCH, — *Traité des maladies de l'oreille.*)

Le pèlerinage de Bruxelles du 25 août 1897 nous amenait une sourde-muette de naissance, Rosa Évrard, âgée de sept ans. Rosa partait de Lourdes guérie de cette double infirmité, elle entendait et elle parlait.

Si les guérisons des sourds-muets sont les plus intéressantes, elles sont aussi les plus difficiles à constater. Il faut des enquêtes très précises pour établir que le sujet n'avait pas auparavant un certain degré d'audition, pour expliquer comment l'éducation du langage a pu se faire.

C'est par l'oreille que la parole est transmise au cerveau, par l'oreille que l'enfant apprend à parler. Il faut donc que l'enfant entende d'abord pour saisir peu à peu cette modulation, cette harmonie qui caractérise la parole humaine. Un sourd-muet qui retrouve l'audition ne peut émettre d'abord qu'une sorte de cri ou de son guttural, qui n'a rien d'harmonieux.

Comment pouvait-il se faire que l'enfant dont nous parlons eût retrouvé dans quelques instants une parole nette et bien rythmée? Fallait-il admettre un double bouleversement des lois de la nature, une guérison instantanée de la surdité et du mutisme?

Nous allons voir qu'en réalité les lois dont nous parlons avaient été sauvegardées dans une certaine mesure.

Lorsque, le 28 août, Rosa Évrard se présenta devant nous, non seulement elle entendait, mais encore elle répondait distinctement à nos questions, elle récitait couramment *Je vous salue, Marie.* Il nous parut impossible que tous ces résultats eussent été obtenus pendant les trois jours de pèlerinage.

Le père de l'enfant nous dit que jusqu'à l'âge de six ans sa fille était sourde et muette. Il promit alors de la conduire à Lourdes, mais n'ayant pas assez d'argent pour faire le voyage, il fut d'abord en pèlerinage aux grottes de Notre-Dame de Lourdes de Conjoux, en Belgique (1). En entrant dans la grotte, l'enfant s'écria : « Mon Dieu! » C'est le premier mot qui soit sorti de sa bouche; depuis ce moment, elle n'avait prononcé que quelques mots inintelligibles, mais elle entendait un peu et comprenait. Enfin, à Lourdes, sa langue venait de se délier subitement.

Depuis dix-huit mois, elle apprenait sans doute, à son insu, par l'oreille, le langage articulé, et voilà que brusquement elle s'était mise à parler.

La guérison de Rosa Évrard était très intéressante, mais elle demandait une lumière complète. Malgré les affirmations du père, qui invoquait le témoignage de ses parents, de ses voisins, notre conviction n'était pas faite.

« Allez chercher vos témoins, dis-je au père; nous ne pouvons nous en rapporter à votre seul témoignage. »

Il revint dans la journée avec son curé. Ce vénérable prêtre, depuis longtemps dans la commune, nous confirma tout ce que le père de l'enfant nous avait déjà dit. L'enfant était là devant nous; sa langue se déliait de plus en plus, presque trop vite à mon gré.

Un jeune médecin belge assistait à notre entretien; il était vivement intéressé par cette guérison. Quant à moi, mes doutes persistaient toujours.

« Si vous êtes certain, dis-je au curé, que cette enfant était sourde-muette de naissance, faites une enquête sous la direction du Dr Delforge, qui est ici présent; envoyez-moi les résultats de cette enquête; jusque-là je ne puis me prononcer. »

Le curé et le père de l'enfant se retirèrent surpris, mécontents peut-être, de mon attitude; leur bonne foi était entière, leur cer-

(1) Conjoux est un petit village situé dans la province de Namur, à douze kilomètres de Dinant. Une grotte, bâtie il y a environ dix ans par M. le curé Laloux, a transformé ce pays naguère inconnu. Pas un jour ne s'écoule qui n'amène une foule d'étrangers venus pour faire leurs dévotions à N.-D. de Lourdes. Il faut lire, dans le *Bulletin national belge*, l'histoire détaillée de la fondation de ce pèlerinage. (1897, nos 2 et 3.)

titude absolue : ils ne comprenaient pas mes hésitations; cependant ils n'ont pas hésité à me fournir toutes les preuves que je leur demandais.

Je recevais d'abord la lettre suivante de M. le curé Haversin :

Wanlin, par Villers-sur-Lesse (Belgique), 13 septembre 1897.

Monsieur le Docteur,

Hier a eu lieu l'enquête publique et contradictoire, relative à la petite Rosa Évrard, de Wanlin, que nous avons eu l'honneur de vous présenter du 27 au 30 août dernier.

M. le Dr Delforge, que vous avez bien voulu députer *ad hoc*, a dirigé l'enquête, assisté de MM. le Dr Lurquin, médecin de la maison du roi, à Houyet, et Vincent, secrétaire du cercle de Dinant.

Vingt-cinq témoins ont librement affirmé *sous serment* que Rosa Évrard est née sourde et muette et que, jusqu'à l'âge de six ans, elle n'a absolument rien entendu, ni proféré aucun son. Ce n'est qu'à la suite du vœu que fit le père de conduire sa fille en pèlerinage à Lourdes, qu'elle a paru entendre et proféré quelques mots : *Mon Dieu, papa, maman.* C'est à Lourdes, à la sortie des bains de piscine, que cette double infirmité a disparu complètement. Depuis son départ de Lourdes, le 30 août dernier, elle parle et entend très distinctement.

Il n'y a eu aucune protestation. — M. Delforge s'est chargé de vous transmettre le résultat de l'enquête. M. le Dr Delvaux, bourgmestre de la ville de Rochefort et député à la chambre des représentants, a remis un certificat dans lequel il déclare que la petite, qu'il a minutieusement examinée, entend maintenant et parle très bien.

HAVERSIN, *curé de Wanlin.*

De son côté, le Dr Delforge, de Montigny-sur-Sambre (Belgique), nous écrivait le 29 septembre :

Je vous envoie le résultat de l'enquête que vous m'avez demandée. L'enfant est née le 18 mars 1890; elle a donc sept ans et demi...

Je me suis montré difficile pour les témoignages. J'ai eu soin de demander aux témoins pourquoi ils disaient que Rosa Évrard était sourde, comment ils l'avaient remarqué. La séance était contradictoire, et personne n'est venu dire que l'enfant n'était pas sourde et muette.

Déposition des parents

Aujourd'hui, 12 septembre 1897, nous soussignés : Évrard Victor, son épouse Marie Delvaux, demeurant et domiciliés à Wanlin, province de

Namur (Belgique), attestons, sous la foi du serment, que notre fille, Rosa Évrard, n'a donné avant l'âge de six ans, aucun signe qui puisse trahir qu'elle ait pu entendre le moindre son. Elle était par conséquent, atteinte de mutisme.

Le père, ÉVRARD Victor, la mère, Marie DELVAUX.

Nous soussignés, déclarons avoir reçu publiquement les serments donnés de leur plein gré par les parents de Rosa Évrard, qui ont signé ci-dessus.

Dr LURQUIN, Dr DELFORGE, F. VINCENT.

Histoire de l'enfant

Rosa Évrard est née à Wanlin, le 18 mars 1890, de parents non consanguins, n'ayant jamais eu aucune maladie mentale, ni aucune tare nerveuse. Jusqu'à l'âge de six ans, elle n'a donné aucun signe qui puisse trahir qu'elle ait entendu; elle était par le fait même, muette.

Lorsque l'enfant avait de cinq et demi à six ans, le père promit d'aller à Lourdes; n'ayant pas assez de ressources pour effectuer le voyage immédiatement après sa promesse, il partit pour Conjoux où se trouve une grotte de Notre-Dame de Lourdes, et, à son entrée dans la grotte, l'enfant s'écria : « Mon Dieu! »

A partir de ce moment, l'enfant ne balbutia que quelques sons inintelligibles « papa », que seuls les parents aimaient à comprendre ainsi que le mot « Émile » ou « Mile », le nom de son petit frère, le tout très inintelligiblement.

En août dernier 1897, le père réalisa sa promesse. Dans le voyage, en quittant Brive, après avoir visité les grottes de saint Antoine, l'enfant appela une de ses amies : *Marie!* Mais à Lourdes, dès le premier bain de piscine, on pouvait constater une grande amélioration, et avant la fin du pèlerinage, l'enfant entendait distinctement et pouvait prononcer tous les mots qu'on lui faisait répéter.

Déclaration des Religieuses qui ont connu l'enfant

Je soussignée, déclare avoir connu Rosa Évrard depuis deux ans, avoir constaté alors que l'enfant ne parlait pas et ne donnait aucun signe qui pût indiquer qu'elle ait entendu.

STASSE LAMBERTINE, en religion sœur ALEXISE,
de la Doctrine chrétienne.

Wanlin, le 12 septembre 1897.

Nous soussignées, attestons que, depuis un an, Rosa Évrard pouvait balbutier quelques mots, et que, depuis son retour de Lourdes, elle parle d'une façon intelligible.

DELOIS MARIA, en religion sœur AURÉLIE,
STASSE LAMBERTINE, en religion sœur ALEXISE.

Nous soussignés, déclarons avoir reçu les serments des deux religieuses.

Ont signé : Dr LURQUIN, DELFORGE et VINCENT.

Déclaration de 21 témoins

Aujourd'hui 12 septembre 1897, nous soussignés, attestons sous la foi du serment, que Rosa Évrard, fille de Évrard Victor et de Marie Delvaux, n'a donné, avant l'âge de six ans, aucun signe qui puisse trahir qu'elle ait pu entendre le moindre son; elle était, par suite, atteinte d'un mutisme absolu.

Ont signé : Le garde champêtre MONTAGNE; DUPAGNE; ROBERT; DELVAUX; COLOT; Élise DELVAUX; Marguerite COLLIN; LEBRUN; TATON; Élise COLOT; Marie BARON; Marguerite GILSON; Hubert ANCIAUX; Joseph DELVAUX; Joseph RANDELIE; Marie NAUTHIER; Hortense GILSON; Constantine GILSON; EIDLAZY; LEBRUN; TATON.

Déposition de Lebrun

Je soussigné, déclare que Rosa Évrard a souvent joué avec ma fille, Elmire Lebrun. Celle-ci m'a toujours dit que Rosa n'entendait pas jusqu'à l'âge de six ans.

Tous ces témoins ont prêté serment devant les deux docteurs et le secrétaire Vincent.

Les compagnons de voyage

Nous soussignés, attestons que l'enfant Rosa Évrard, de Wanlin (Namur), avec qui nous avons fait le voyage de Lourdes, a commencé à prononcer un mot distinct en montant au train en quittant Brive.

ZOÉ MAROT, MARIE MAZY, ÉLOÏSE LAMOUREUX.

Wanlin, le 12 septembre 1897.

Toutes les trois ont prêté serment. Ce témoignage est très important; au milieu de toutes les émotions du voyage, si l'enfant avait pu parler, elle n'aurait pu attendre d'arriver à Brive pour prononcer un premier mot.

Les médecins

Je soussigné, J. Lurquin, docteur en médecine, à Houyet, certifie avoir vu et examiné l'enfant Rosa Évrard, de Wanlin, la veille de son départ pour Lourdes, et avoir constaté que l'enfant pouvait seulement balbutier quelques mots (*papa*, etc.). Je certifie avoir revu l'enfant après son retour de Lourdes, et avoir constaté qu'une amélioration très sensible, même merveilleuse, s'était faite dans son état. Ainsi, elle parle très distinctement, prononce bien, articule bien. Elle ne parvient pas cependant à faire sortir quelques consonnes telles que le T et le R.

Dr Lurquin.

Fait à Wanlin, le 12 septembre 1897.

Je soussigné, Paul Delvaux, docteur en médecine, à Rochefort, déclare avoir examiné la jeune Rosa Evrard, née et domiciliée à Wanlin, âgée de sept ans, et constaté que cette enfant, que l'on dit avoir été, depuis sa naissance, atteinte de surdi-mutité, entend aujourd'hui et comprend tout ce qu'on lui dit. Elle répond avec intelligence et d'une façon compréhensible aux questions qu'on lui adresse, et interroge elle-même spontanément.

Il existe chez elle certains vices de prononciation fréquents dans l'enfance. A moins que son attention ne soit appelée, elle néglige de prononcer les R, et remplace la consonne K par T.

Elle ne parle que le patois wallon de son village, mais comprend assez le français. Elle répète la prière « Je vous salue, Marie », en cette langue. En conséquence, je puis affirmer que Rosa Évrard n'est plus sourde ni muette.

Dr P. Delvaux.

Wanlin, le 10 septembre 1897.

Les opposants

Dans cette enquête, rien ne manque, pas même la note contradictoire. Le curé de Wanlin nous écrit : « La moitié de ma pauvre paroisse est formée de francs-maçons, libres-penseurs, impies. La guérison de la petite Rosa a jeté dans leur camp l'émoi, l'épouvante. Ils ont nié, ridiculisé, tout a été employé, promesses, menaces, argent, pour faire le vide à l'enquête. Ils ne sont pas parvenus à former un seul faux témoin.

Un correspondant de l'*Opinion libérale* de Namur a tourné en

ridicule les pèlerinages de Lourdes et nié audacieusement que la petite Rosa eût jamais été sourde et muette; les transformations observées chez elle n'étaient, disait-il, que des phénomènes de croissance.

L'assertion était par trop audacieuse! Aussitôt le père de l'enfant rétablit l'exactitude des faits par une note appuyée sur le témoignage de trente témoins pris dans le pays. L'*Opinion libérale* reconnut alors que l'enfant parlait mal, était indifférente à ceux qui l'environnaient, mais que tout cela tenait à une violente inflammation des intestins. « Jamais, répond le père, ma fille n'a été malade, jamais elle n'a souffert d'inflammation d'intestins. »

C'est ainsi que les polémiques soulevées par la presse libérale devaient faire une lumière plus éclatante autour de cette guérison.

Enfin, depuis son retour de Lourdes, Rosa Évrard a été présentée à un spécialiste de Namur qui a délivré le certificat suivant :

Namur, ce 27 octobre 1897.

Je soussigné, Rutten Louis, docteur spécialiste pour les maladies des oreilles aux hôpitaux du Châtelet et de Namur, certifie avoir examiné pour la première fois aujourd'hui, 28 octobre 1897, la petite Rosa Évrard, née et domiciliée à Wanlin. Cette enfant, que l'on dit avoir été sourde-muette depuis sa naissance jusqu'à l'âge de six ans, *entend aujourd'hui et comprend tout ce qu'on lui dit*, et de plus elle parle maintenant *comme une personne qui s'entend parler*.

Les défauts de prononciation que l'on constate chez elle sont insignifiants et se rencontrent souvent chez les enfants de cet âge. L'ouïe pour chaque oreille séparément est à peu près normale.

A l'examen : 1° le pavillon et les conduits sont normaux; 2° le tympan peu mobile au raréfacteur, est opaque, épaissi, rétracté en dedans, le triangle lumineux a disparu, pas de perforation, ces symptômes sont les mêmes dans les deux oreilles.

Le diapason est entendu de la même façon des deux côtés, et si l'on bouche une oreille, le son est renforcé de ce côté.

Du côté du pharynx, rien d'irrégulier; je puis affirmer avec mon confrère le Dr Delvaux, bourgmestre à Rochefort, que Rosa Évrard n'est plus *ni sourde, ni muette*, que l'apprentissage de la parole est complet et qu'il a été tellement rapide qu'il a *frisé l'instantanéité*.

Dr Rutten.

On remarquera dans ce certificat que tandis que l'oreille a retrouvé toute son acuité, elle conserve la trace bien visible des

lésions qui avaient entravé ses fonctions. Même après la guérison, la maladie a laissé son empreinte.

Conclusion

La Belgique avait déjà de grandes et nombreuses guérisons; sa liste va s'enrichir d'un nom nouveau. Nous trouvons dans nos *Annales* plusieurs exemples de sourds-muets guéris à Lourdes; mais nous n'avions pas jusqu'ici d'enquête aussi complète, et ces exemples ne valent que par les preuves qui les accompagnent. Nous avions publié le récit de la guérison d'Aurélie Bruneau, par le Dr de la Marzelle; de la guérison de trois sourds-muets belges : Désiré et Clémentine Mellain, Joséphine Demol, par les Drs Tousset, Vanpée et Archambaux. Mais tous ces faits sont résumés en quelques lignes et les preuves qui ont paru suffisantes au moment de la guérison, ne le sont plus à distance.

D'après tous les témoignages que nous venons de citer, il reste démontré que la jeune Rosa Évrard est née sourde et muette, qu'elle n'a jamais entendu ni parlé jusqu'à l'âge de six ans. A ce moment dans un premier pèlerinage, ses oreilles s'ouvrent tout à coup; elle entend, mais elle ne prononce, pendant dix-huit mois, que deux ou trois mots à peine intelligibles. A Lourdes, le 27 août 1897, elle se met à parler d'une façon distincte.

Les deux fonctions ne sont revenues qu'à un assez long intervalle l'une de l'autre, et l'enfant a pu faire, par l'oreille, l'apprentissage de la parole. C'est ainsi que dans une certaine mesure les lois naturelles ont été sauvegardées, mais dans tout le reste elles ont été ouvertement violées. La guérison instantanée de la surdité et du mutisme dépasse les efforts de la nature.

La surdi-mutité de naissance ne guérit jamais. Si la guérison était possible, elle devrait se faire lentement par une éducation longtemps suivie; elle resterait toujours incomplète. Ici, la guérison pour les deux fonctions a été deux fois instantanée; elle est restée complète.

On apprend aux sourds-muets à parler, mais on ne leur donne

pas un son de voix harmonieux, on n'arrive pas à ce résultat dans un jour, dans une heure; jamais on n'efface ces stigmates indélébiles que laissent toujours ces cruelles infirmités. Ce fait est remarquable entre tous; je le crois unique dans la science, ou plutôt il n'est pas du domaine de la science; il échappe à toutes les théories de la suggestion et des maladies nerveuses. Il peut subir le choc de toutes les controverses, il renferme des enseignements et soulève des problèmes que toutes les subtilités des savants incrédules ne parviendront jamais à obscurcir ou à résoudre.

Dans les dernières nouvelles que nous avons reçues de Rosa Évrard, le curé nous dit que cette enfant est placée chez les Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy. — Elle parle bien, entend parfaitement et suit les cours de l'école. Le curé ajoute : tous les journaux catholiques ont reproduit cette guérison, la presse impie qui avait d'abord fait grand bruit ne s'en est plus occupée quand elle a vu qu'elle ne pouvait pas être mise en doute.

MARIE-YVONNE PERSON

ENQUÊTE SUR SA GUÉRISON

Déclarations attestant l'infirmité de Marie-Yvonne Person

I

Le Traon, 30 octobre 1898.

Je soussigné, Pierre Rohel, au Traon-en-Ploudiry, voisin de la petite Yvonne Person, atteste et certifie que depuis sa naissance je vois cette petite fille et je ne l'ai jamais vue montrer le moindre indice d'ouïe. Je l'ai vue chez moi, dans les champs, jouant avec les enfants de son âge, criant, gesticulant, appelant à sa manière, je l'appelais moi-même de toutes mes forces, mais jamais je n'ai pu saisir chez elle un mouvement ou un indice qui pût faire soupçonner qu'elle entendît le moindre son. Elle articulait bien quelques mots ou plutôt quelques syllabes, comme : *mam ê*, mais sans en savoir la signification, car elle les adressait aussi bien aux enfants ou aux grandes personnes comme aux bêtes. Très intelligente, elle comprenait tout ce que ses parents voulaient lui dire au mouvement des lèvres et par gestes.

P. Rohel.

II

Monsieur,

Je suis heureuse de pouvoir joindre aux autres attestations la mienne, concernant une petite sourde-muette du nom de Marie-Yvonne Person, de Ploudiry.

Il y a environ trois ans, j'aidais à orner une grange pour une noce de campagne, cette petite sourde-muette accompagnait sa sœur qui travaillait aussi pour la même circonstance; c'est là que je fis sa connaissance; je la voyais faire des signes, ne pouvant s'expliquer autrement; je demandai si elle ne pouvait pas parler. — Non, me dit sa sœur, elle est sourde-muette, la pauvre enfant.

Cette année, Notre-Dame de Lourdes la choisit du nombre des pèlerins bretons; à son retour, quel ne fut pas le bonheur des parents de pouvoir l'entendre balbutier quelques mots; maintenant elle cause plus librement et répète tout ce qu'on lui dit, je le certifie, je l'ai vue et entendue moi-même. Remercions donc Notre-Dame de Lourdes d'une telle guérison.

Honneur et reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes.

Mme Pouliquen,
née le Rouge de Rusunan.

III

Attestations de Catherine Martin, du bourg de Ploudiry, domestique chez Mme veuve Guiguen et de Marie-Anne Barvec, également domiciliée au bourg de Ploudiry, lesquelles ont voyagé avec Marie-Yvonne Person et s'en sont occupées pendant toute la durée du pèlerinage.

Catherine Martin et Marie-Anne Barvec font les déclarations que je transcris sous leur dictée (1) :

Au départ pour Lourdes, nous avions avec nous, dans notre compartiment, la petite Marie-Yvonne Person, que nous considérions et avons toujours considérée comme sourde et muette de naissance. Dans toute la durée du trajet, cet état est resté le même; non loin de nous, dans le wagon, était un musicien qui jouait d'un instrument en cuivre; jamais à un seul moment elle n'a manifesté percevoir le moindre son. Elle ne portait attention qu'aux gestes que lui faisait sa sœur.

Au second jour du pèlerinage, le mercredi 14 septembre, nous avons cru remarquer qu'elle semblait entendre quelque chose, et, pressée par nous de dire : Notre-Dame de Lourdes, il nous semble qu'elle essayait de balbutier quelque chose, mais c'étaient encore des sons pour ainsi dire inarticulés.

Le lendemain, jeudi 15 septembre, nous nous sommes aperçues qu'elle entendait et essayait de répéter les mots qu'on lui disait : entre autres les mots suivants : *Dour Lourd* (eau de Lourdes), papa, maman, et en breton, *va zad, va mâm.* Nous avons réussi à lui faire dire ce jour, mot par mot : Notre-Dame de Lourdes.

Il nous semble qu'à ce moment la petite entendait parfaitement, puisqu'elle répétait ou tout au moins essayait de répéter après nous tous ces mots.

Lorsque nous avons repris nos places dans notre compartiment, le même musicien qu'à l'aller s'est mis encore à jouer de son instrument de cuivre; mais la petite cette fois, se tournait brusquement, et se mettait même à genoux sur la banquette pour mieux voir la cause de ce bruit qui paraissait la charmer.

Dans cette position, elle nous tournait le dos, et aussitôt que nous l'appelions, elle répondait par ce mot : *hao*, locution bretonne qui équivaut au mot : « quoi? »

A Rosporden, où tout le monde s'était massé autour d'elle, après lui avoir fait répéter beaucoup de mots, nous lui fîmes dire à haute et intelligible voix : *bonjour tout an dud.* (Bonjour tout le monde.)

Depuis ce moment, nous l'avons revue plusieurs fois et nous avons eu la joie de constater qu'elle fait tous les jours de sensibles progrès.

Actuellement elle appelle son père pour rentrer au moment des repas, par ces mots : *va zad duez tu fo! papatez.* (Mon père, rentrez vite, pommes de terre.)

Nous certifions la parfaite exactitude de tous ces détails que M. du Rusquer a consignés sous notre dictée et dont il nous a donné lecture ce samedi 22 octobre 1898, au bourg de Ploudiry.

MARIE-ANNE BARVEC.

(1) Ces déclarations sont transcrites par M. le vicomte du Rusquer.

Catherine Martin déclare ne point savoir signer.
Certifié exact et conforme au récit des deux personnes susnommées.

Vte H. DE l'ESTANG DU RUSQUER,
Manoir du Hirsiry, par Ploudiry.

Déclaration du docteur Le Forestier

Je soussigné, ancien médecin de la marine nationale, chevalier de la Légion

Les dernières guérisons de Saint-Brieuc.

d'honneur, en retraite à la Martyre, canton de Ploudiry, département du Finistère, certifie avoir visité ce jour, une petite fille nommée Marie-Yvonne Person, âgée d'environ six ans, demeurant au village de Rosteven, en la commune de Ploudiry.

Cette enfant m'a été amenée par une de ses sœurs et deux personnes de son voisinage affirmant qu'elle était sourde et muette depuis son plus jeune âge et que ces deux infirmités ont persisté chez elle jusqu'au mois de septembre dernier, où elle a fait un pèlerinage à Lourdes dans le but d'obtenir sa guérison.

Mon examen m'a permis de constater que cette petite fille avait l'ouïe d'une sensibilité normale, qu'elle entendait et distinguait fort bien tous les bruits qui se faisaient autour d'elle, et qu'elle comprenait parfaitement le sens des

paroles qu'on lui adressait, attendu qu'elle y répondait d'une façon précise. Elle a d'ailleurs les yeux intelligents, mais la parole laisse à désirer sous le rapport de la netteté de l'articulation des mots. Ceci peut s'expliquer par une insuffisance d'exercice et aussi par l'absence des dents incisives de la mâchoire supérieure, lesquelles ont disparu par suite d'accident ou de carie, ce dont je n'ai pu m'assurer; il n'en reste que les racines.

H. Le Forestier de Quillien.

La Martyre, 3 novembre 1898.

GUÉRISON DE LA SOEUR LAZARE

ATTEINTE DE SURDITÉ

La Sœur Lazare appartient à la Congrégation des religieuses gardes-malades de Notre-Dame du Bon-Secours, dont la maison mère se trouve à Lyon, rue Sainte-Hélène, 3. L'amour de Dieu et le désir de lui plaire en se dévouant au soulagement des infirmes, l'ont fait entrer en religion de bonne heure, et le noviciat fini vers l'âge de vingt et un ans, elle fut envoyée dans la maison de son Institut, à Saint-Marcellin (Isère).

Six mois après, dans la matinée du 20 avril 1862, qui était cette année le jour de Pâques, un messager se présentait à la porte du couvent. C'était un brave homme, connu dans tout le pays sous le nom de père Frandon, qui venait demander une Sœur garde-malade, pour aider à mourir la femme du maire d'une commune située à quelques lieues de là, près de Chatte. Il y avait urgence.

La Supérieure désigna immédiatement la Sœur Lazare, comme la plus récemment arrivée; et celle-ci se disposa tout aussitôt à suivre le commissionnaire, avec toute la promptitude et toute la docilité de l'obéissance religieuse.

Il fallait aller à pied. Or, un violent orage avait sévi la veille sur toute la région; les routes étaient dégradées, et la journée était mauvaise. Cependant le père Frandon avait pris une telle allure

que la jeune Sœur, voulant réciter son chapelet pendant le chemin, avait peine à respirer. « Pas si vite, père Frandon, se risqua-t-elle à dire à son ardent conducteur. — Bah! répondit celui-ci en riant, vous êtes jeune, et moi je suis vieux; vous pouvez bien me suivre. » Le père Frandon avait une cinquante d'années; mais il était encore assez alerte, et il ne ralentit guère son pas rapide.

Sr Marie-Adrien, de Crouet (Ille-et-Vilaine).

Tous deux marchaient ainsi depuis un temps assez long, lorsqu'ils parvinrent sur le bord de l'Isère. Il n'y avait pour traverser la rivière en cet endroit, qu'une simple passerelle formée par deux troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre et rendus glissants par la pluie. Le père Frandon, toujours pressé, s'avance le premier sans prendre assez garde, et tombe dans l'eau considérablement grossie par l'orage de la veille. Le malheureux ne savait pas nager; et malgré ses efforts, il est roulé et entraîné par le courant. A cette vue, la jeune sœur obéit sans hésiter à l'instinct de dévouement qui l'anime ; elle-même se jette à l'eau, et tout en se retenant près de la rive au moyen des branches des arbres qui longeaient celle-ci, elle réussit à arriver auprès du pauvre naufragé au moment où il était sur le point de disparaître complètement, la tête en bas, et le saisit avec les dents par l'extrémité du pantalon. Elle le ramène ainsi, et revient sur la rive où elle le hisse à force d'efforts. Hélas! en ce moment le malheureux ne donnait plus signe de vie.

Cependant Sœur Lazare ne se décourage pas ; elle se rappelle ce qui lui a été dit des soins à donner aux noyés, et tâche de l'appli-

quer comme elle peut. Ses efforts sont couronnés de succès ; après un certain temps, elle a la satisfaction d'entendre des soupirs et un bruit de respiration ; puis le noyé rejette l'eau absorbée dans la rivière, et recouvre peu à peu l'usage de ses sens. Quand le père Frandon a tout à fait repris connaissance, il regarde autour de lui, et se rendant bien compte de ce qui avait eu lieu : « Ah ! ma Sœur ! s'écrie-t-il, vous m'avez sauvé la vie ! »

Il fallut encore attendre avant de pouvoir se remettre en route ; la marche fut bien moins précipitée qu'au début, et l'on arriva au but du voyage, à l'issue des vêpres, au moment où le prêtre sortait de la maison du maire, après avoir administré les derniers sacrements à la malade. Naturellement toutes les pensées étaient alors concentrées sur celle-ci. Tandis que le père Frandon disparaît pour aller changer de vêtements et se soigner, une voisine, bien intentionnée sans doute, présenta la jeune Sœur à la pauvre femme.

« Tenez, lui dit-elle, voici une bonne Sœur qui va vous aider à bien mourir.

— Ah ! ma Sœur, soupire la malade, c'est que je voudrais bien ne pas mourir !

— Mais non ! mais non ! réplique Sœur Lazare, c'est pour vous aider à guérir que je suis venue ici. »

Et tout aussitôt elle s'installe dans son rôle d'infirmière et se met à en remplir les fonctions, sans prendre pour elle-même les soins qu'il aurait fallu, et sans que personne se préoccupât de l'accident qui lui était arrivé.

Le lendemain, la malade allait mieux, et ce mieux augmenta encore dans la journée. Mais le soir, la Sœur Lazare se trouvait enflée de tout le corps et ne pouvait plus continuer ses services : « Je ne puis plus rien pour vous, dit-elle au mari ; soignez votre malade. Pour moi, faites atteler un tombereau, mettez-y de la paille et faites-moi transporter ainsi à Saint-Marcellin. — Non pas, répondit le bon paysan ; depuis que vous êtes entrée chez nous, ma femme va mieux ; vous resterez ici, ma Sœur, et je vous soignerai moi-même l'une et l'autre. »

Sœur Lazare se coucha donc dans un second lit placé dans l'étroite chambre où se trouvait la malade. Quand arriva le médecin, il jugea son état fort grave. « La transporter? dit-il; il n'y faut pas songer. Je n'en prendrais pas la responsabilité; elle n'est pas transportable. »

Néanmoins, au bout de quinze jours, la Sœur était sur pied, et elle allait en compagnie de la femme du maire, guérie elle aussi, entendre une messe d'actions de grâces.

*
* *

Mais la guérison de la religieuse infirmière n'était pas complète; dès le second jour de la maladie, elle était devenue sourde, et elle resta affectée de cette infirmité, bien fâcheuse pour ses fonctions.

Rentrée dans sa communauté, Sœur Lazare reçut tous les soins de la science. Les divers traitements auxquels elle a été soumise, n'ont jamais produit qu'une amélioration légère et passagère. La surdité réapparaissait bientôt et semblait parfois absolue. Quelques traits feront comprendre à quel degré elle atteignait.

Un jour à Grenoble, au milieu de la rue, Sœur Lazare se voit brusquement entourée de soldats; c'était un régiment en marche, qui arrivait derrière elle, clairons sonnant et tambours battant; elle remarquait le mouvement des baguettes et le jeu des musiciens, mais n'entendait rien. Une autre fois, dans la même ville, elle se sent tout à coup saisie par les bras et poussée vers le trottoir; elle se retourne indignée, prête à apostropher l'audacieux qui s'est permis d'agir à son égard avec une telle inconvenance; elle s'aperçoit alors qu'on l'a retirée juste à temps du milieu de la rue, pour qu'elle ne fût pas écrasée par le lourd haquet d'un brasseur, lancé au grand trot sur le pavé et qu'elle n'avait pas entendu venir. Dans la maison mère de sa congrégation où elle était rentrée, elle n'entendait ni la cloche qui sonnait les exercices ordinaires, ni le carillon du couvent, ni le puissant bourdon de la primatiale.

Sœur Lazare avait cependant appris, comme la plupart des sourds, à lire sur les lèvres de ceux qui lui parlaient, et en ajoutant à ses paroles quelques gestes expressifs, on parvenait à se faire comprendre d'elle. On l'utilisait ainsi encore, d'autant plus qu'elle était douée d'excellentes qualités d'infirmière. Quand les Supérieures ne pouvaient plus disposer d'autres gardes-malades et qu'une nouvelle demande survenait, elles disaient : « Il ne nous reste plus qu'une Sœur, mais elle est sourde; » et souvent on répondait : « Donnez-la tout de même, faute de mieux. »

C'est ainsi que la Sœur Lazare fut envoyée ces derniers mois auprès d'une pieuse dame de Lyon, pour l'aider dans les soins que réclamait la santé de sa fille. Celle-ci avait surtout besoin d'air et de distraction; on la faisait donc voyager, et le 26 août dernier, la mère, la fille et la Sœur infirmière arrivaient à Lourdes.

La surdité de celle-ci lui valut encore alors un petit incident. Quand la locataire de la maison où étaient descendues les trois voyageuses, eut installé la mère et la fille, elle conduisit Sœur Lazare dans une autre chambre, extrêmement humble, et en même temps elle lui posa différentes questions. La Sœur la regardait fixement pour saisir le mouvement des lèvres, et ne parvenant point à la comprendre, elle ne répondait rien. « C'est sans doute parce qu'elle n'est pas contente, pensa son interlocutrice, qu'elle ne me répond pas. » Elle lui intime alors d'un geste énergique l'offre de cette chambre. « Oh! parfaitement, s'empresse aussitôt de répondre Sœur Lazare d'un air content; c'est tout à fait la petite cellule qui convient à une religieuse. »

*
* *

Le lendemain matin, on se rendit à la Grotte, et la mère voulut que sa fille se plongeât dans la piscine. Mais tout en s'occupant de son enfant, elle dit à la Sœur infirmière tant par ses paroles que par ses gestes : « Ma Sœur, pourquoi ne profiteriez-vous pas de

l'occasion, de la grâce même? car c'est une grâce que d'être ici. » La Sœur témoigne ne pas y tenir. « Voulez-vous, ma Sœur? dit à son tour un brancardier qui se trouvait là. — Non, » répond-elle encore. On insiste, et elle finit par céder. « Eh bien! oui, tout de même, » dit-elle.

Sœur Lazare descend donc dans la piscine, et se met à prier pour sa propre conversion, pour qu'elle devienne une parfaite religieuse; car la confusion de ses misères est le premier sentiment qu'elle éprouve toujours, dit-elle; mais en fait de guérison, elle ne demande que celle de « sa petite », c'est-à-dire de la chère jeune malade qu'elle accompagne.

Voilà cependant qu'elle se sent envahie par de violentes douleurs, qui semblent lui briser la tête et provoquer comme des vertiges. « Mon Dieu, que je souffre! », s'écrie-t-elle en portant les mains à son front. Mais tout aussitôt, elle accepte ces souffrances comme une grâce; elle les offre pour donner plus d'efficacité à ses prières, pour obtenir ce qu'elle demande; et comme si elle se voyait déjà exaucée, elle se met à réciter le *Magnificat* à haute voix, mais sans doute comme une sourde, si bien que les Dames hospitalières doivent lui dire : « Pas si fort, ma Sœur, pas si fort. »

Elle sort de l'eau, se rhabille et se dirige vers la Grotte, en proie encore aux mêmes souffrances, Tout à coup, elle s'arrête; il lui semble distinguer une voix et des paroles; elle ne se trompe pas, elle entend bien la voix du prédicateur qui est sur la chaire, elle entend ce qu'il dit, malgré la distance; elle s'aperçoit en même temps qu'elle saisit aussi tout ce qui est dit à côté d'elle, même à voix ordinaire. Elle est donc guérie de sa surdité, à un moment où elle ne le demandait plus, où elle ne s'y attendait pas.

La bonne religieuse remercia tout aussitôt dans son cœur la très sainte Vierge de la grâce qui lui était accordée. Mais elle aurait bien voulu ne pas en parler afin de continuer à passer inaperçue. C'est par les personnes qui l'accompagnaient que l'on a connu plusieurs des détails donnés plus haut; c'est avec une sorte de violence qu'elle s'est laissé conduire au *Bureau des constatations*. « Ah! disait-elle ensuite, tous ces gens-là m'ont cassé la

tête, et si je n'avais pas compris que c'était pour le bon Dieu et la sainte Vierge, je ne leur aurais rien dit. »

On observa au *Bureau des constatations* que la Sœur Lazare entendait très bien, quand on parlait devant elle, même sans élever la voix; qu'elle entendait aussi le bruit d'une montre, de l'oreille gauche, à quinze ou vingt centimètres, et de l'oreille droite, à cinq ou six centimètres seulement.

Un autre fait peut être cité pour établir la disparition de la surdité. Depuis plus de trente ans, Sœur Lazare ne se confessait plus aux confessionnaux ordinaires. Après son immersion dans la piscine, elle s'est confessée facilement, à Lourdes, à l'église du Rosaire, dans un de ces confessionnaux autour desquels la foule circule sans cesse.

*
* *

Tels sont les faits que nous avons pu recueillir à Lourdes. Mais, ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent numéro, à propos de l'aveugle Aubert, nos enquêtes se continuent encore, et nous pouvons aujourd'hui reproduire une pièce très importante. C'est un certificat donné par M. le Dr Rougier, de Lyon, constatant la maladie et la guérison de Sœur Lazare. Il est adressé à M. le Dr Boissarie.

Lyon, 4 octobre 1897.

Monsieur et très honoré confrère,

Je vous donne volontiers les renseignements que j'ai sur la maladie de Sœur Lazare du Bon-Secours, après l'avoir examinée ces jours-ci et lui avoir demandé l'autorisation de faire cette communication. Je l'ai soignée en 1893 et 1894 pendant plusieurs mois consécutifs. Je sais qu'au début de son traitement elle entendait à droite à *deux centimètres*, et qu'elle n'entendait pas à gauche, *même au contact*, une montre régulateur de Genève d'énorme dimension, dont je me sers pour l'examen de mes malades.

La portée normale d'audition de cette montre varie de *douze à quatorze mètres*. La Sœur Lazare ne l'entendait qu'à *deux centimètres à droite*, ne la percevait même pas *au contact* à gauche.

Après le traitement que je lui ai fait subir, son audition était de *dix-sept centimètres* à droite, et *au contact à l'apophyse mastoïde à gauche*. Depuis le voyage qu'elle m'a dit avoir fait à Lourdes, j'ai constaté, il y a quatre jours, que son audition, avec cette même montre, était de *trois mètres cinquante centimètres à droite, deux mètres à gauche*. Aucune supercherie n'était possible, la Sœur ayant alternativement une oreille bouchée pendant qu'on examinait l'autre, et les deux yeux absolument fermés. A différentes reprises, j'ai mis la montre dans ma poche sans qu'elle ait pu le savoir, et chaque fois elle me déclarait ne plus entendre.

A voix basse, *elle comprend à un mètre* tout ce qu'on lui dit. Auparavant, j'étais obligé de crier très fortement dans l'oreille droite.

Quant à la lésion même, je crois me souvenir que je l'avais traitée pour une otite scléreuse datant de plusieurs années. A mon dernier et très récent examen, il y a cinq jours, le tympan ne présentait plus ni taches opaques, ni changement de direction du manche du marteau, et le triangle lumineux, très net, était à sa place accoutumée.

Je ne puis pas vous donner de renseignements plus précis, mais je suis obligé de constater une guérison que je n'ai jamais vu se produire jusqu'à présent à la suite d'un simple bain froid.

Veuillez agréer, Monsieur et très honoré confrère, l'expression de mes sentiments très distingués.

Dr Rougier,
Médecin de la clinique des maladies des oreilles du Dispensaire général de Lyon.

Il y avait trente-six ans que Sœur Lazare était sourde, tous les traitements suivis n'avaient donné aucun résultat.

L'oreille était profondément altérée. Les osselets si délicats qui vibrent au moindre souffle étaient immobilisés, soudés, la surdité était absolument incurable.

Non seulement les fonctions de l'oreille se sont rétablies, mais toutes les lésions constatées ont disparu ; il n'y a plus trace d'une inflammation qui a duré tant d'années. Le tympan, le marteau, tout est net, normal, à sa place accoutumée.

Nous pouvons conclure avec le Dr Rougier, dont nous venons de lire le certificat, que jamais guérison semblable ne s'est produite, surtout à la suite d'un bain d'eau froide.

Le Dr Rougier, pendant les divers traitements qu'il avait fait suivre à la Sœur, obtenait bien une amélioration légère : l'oreille droite entendait à quelques centimètres de distance, mais cette amélioration n'était jamais durable. Au bout de quelques jours, la surdité

était aussi prononcée qu'avant le traitement. La Sœur, découragée, avait fini par renoncer à toute nouvelle tentative. A Lourdes, ce n'est plus à quelques centimètres qu'elle entend, mais à *trois mètres cinquante* de distance. Ce résultat, loin de s'affaiblir, ne fait que s'accentuer. Le jour même de sa guérison, la Sœur a pu se confesser au milieu de tous les pèlerins, au confessionnal, alors que depuis bien des années elle devait aller à la sacristie, loin de tout bruit.

LES PARALYSIES

Lucie et Charlotte Renauld, deux jambes plus minces et plus courtes qui reprennent en une seconde leur volume dans la piscine. — Benoîte Crozet. Paralysie depuis trente-cinq ans. — Adèle Goffette. Écrasée dans un accident de chemin de fer, infirme incurable, obtient de la Compagnie 4,000 francs de rentes viagères, guérit à Lourdes. — Yvonne Aumaître, fille du Dr Aumaître, de Nantes, double pied bot. — Amélie Gimard. Paralysée depuis dix-sept ans. — Un prêtre d'Haïti, empoisonné par les sorciers. — M. l'abbé Sonnois, frère de Mgr l'archevêque de Cambrai. Paralysé depuis treize ans. Sa guérison à Lourdes.

Lucie et Charlotte RENAULD

Deux jambes plus minces et plus courtes qui reprennent instantanément, dans la piscine, leur grosseur et leur longueur

La famille Renauld habite au centre du quartier Mouffetard ; elle se compose du père, de la mère et de neuf enfants.

Lucie Renauld est venue avec le pèlerinage national de 1891. Elle apportait un certificat de son médecin qui déclarait « qu'elle était atteinte d'une atrophie musculaire de la jambe gauche, suite de paralysie infantile. »

Cette jeune fille avait la jambe gauche plus petite et plus courte que la droite ; elle ne pouvait marcher qu'avec un talon surélevé

de $0^m,03$; même, avec ce soulier, elle devait encore fléchir la jambe droite pour pouvoir s'appuyer en même temps sur les deux pieds.

Après le dernier bain de piscine (le cinquième, pris le 24 août), les deux jambes sont devenues égales comme longueur et comme grosseur ; la jeune fille marche nu-pieds sans aucune claudication ; aussitôt qu'elle reprend ses chaussures, son talon surajouté la fait boiter en sens inverse. Un de nos confrères du Bureau des constatations veut bien l'accompagner chez un cordonnier. On enlève les $0^m,03$ du talon ; elle marche aussitôt avec la plus grande aisance.

Charlotte Renauld.

Cette guérison ne pouvait recevoir aucune explication ; mais il fallait être bien fixé sur la nature de la maladie. Le médecin qui avait délivré le certificat n'avait vu l'enfant qu'au moment du départ et n'était guère mieux renseigné que moi ; il avait constaté le raccourcissement, il s'en était tenu là ; c'était une observation perdue, une guérison sur laquelle il était impossible de se faire une opinion nette et précise.

*
* *

Je ne pensais plus à cette enfant lorsque, le 21 août dernier, je vis entrer dans le bureau des médecins une jeune fille de dix-huit ans, du nom de Charlotte Renauld, qui me portait un certificat du Dr Deleschamps, attestant qu'elle était atteinte « de claudication consécutive à une paralysie du membre inférieur du côté droit. »

C'était la sœur de Lucie Renauld. Elle avait la jambe droite plus courte ; comme sa sœur, elle avait vu sa jambe s'allonger dans l'eau, elle était sortie, ne boitant plus, et il avait fallu mettre, aussitôt après, les deux souliers au même niveau.

La coïncidence était singulière ; je dois le dire, je soupçonnais une supercherie. La jeune fille répondait avec embarras, avait hâte de quitter notre bureau, n'était pas autrement étonnée de sa guérison qu'elle considérait comme une chose toute naturelle.

Lucie Renauld.

Je n'y comprenais rien, tout me paraissait suspect. Mes confrères partageaient mon incertitude.

Admettre un miracle se produisant d'une façon identique chez les deux sœurs, à un an d'intervalle et pour une même infirmité, cela ne s'était jamais vu.

Pourquoi ces jambes étaient-elles devenues plus courtes ? Les médecins étaient embarrassés pour donner un nom à cette maladie. Tout sortait de l'ordinaire, et la façon dont la famille Renauld recevait de semblables grâces était bien surprenante.

La guérison obtenue, on faisait le silence ; on n'aimait ni les enquêtes, ni les visiteurs. Lourdes semblait rentrer pour eux dans le cadre d'une clinique médicale. Je désespérais de faire la lumière et j'allais encore classer à la suite l'observation de Charlotte Renauld, lorsque j'eus la bonne fortune de rencontrer le Dr Monnier, chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph.

« J'ai une observation importante à vous communiquer, me dit-il, celle de Charlotte Renauld. Je l'ai examinée avec soin avant son départ pour Lourdes, je l'ai vue à son retour, j'ai mesuré les deux jambes comme longueur, comme grosseur ; je faisais partie de la Commission qui visite les malades du pèlerinage national,

et j'ai eu la chance de mettre la main sur un des faits les plus intéressants. »

Le Dr Monnier est chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph, service des enfants; il s'occupe surtout d'orthopédie ; ce cas rentrait directement dans ses études. Du reste, c'était un fait exceptionnel, et je comprends parfaitement l'embarras des médecins qui avaient soigné ces deux jeunes filles. On avait parlé de paralysie infantile, mais cette affection commence dans les premières années de la vie, et dans les cas qui nous occupent, la maladie ne s'était déclarée qu'à treize ans.

On avait songé à une coxalgie, à une déviation de la taille ; mais on prenait l'effet pour la cause, c'était la jambe plus courte qui donnait ces attitudes vicieuses et cette démarche embarrassée.

Il s'agissait de tout autre chose. Au moment de l'adolescence, il se déclarait chez ces enfants une maladie qui paraissait avoir son siège dans la moelle, et qui retentissait dans les nerfs correspondants. La nutrition de la jambe était immédiatement troublée, cette jambe, qui cessait de se nourrir, cessait aussi de croître et devenait rapidement plus mince et plus courte.

Pourquoi ces accidents étaient-ils survenus chez les deux sœurs et de la même façon? Cette affection est héréditaire dans la famille. Nous avons appris qu'un frère du père de ces enfants avait la même infirmité. Il était mort à trente-cinq ans, ayant été réformé du service militaire parce qu'il était boiteux. Une cousine germaine est également atteinte de la même façon ; enfin, un frère des jeunes filles a, lui aussi, un léger embarras dans la marche.

Ces faits sont peu connus, très rares. Ces deux observations présentent beaucoup d'intérêt au point de vue médical. Les notes du Dr Monnier vont parfaitement mettre en lumière ce côté de la question.

Voici le certificat du Dr Monnier :

Guérison d'une atrophie du membre inférieur droit

C'est à l'âge de quatorze ans que Charlotte Renauld a présenté une certaine irrégularité dans sa démarche ; elle a commencé à boiter, à incliner tout son corps sur le côté droit.

Le premier médecin consulté croit à un début de coxalgie ; la mère, effrayée, conduit sa fille au dispensaire Furtado-Heine, dirigé par le Dr Redard, qui s'occupe spécialement d'orthopédie.

Le Dr Redard constate simplement un raccourcissement *vrai* du membre inférieur droit, atteignant *trois centimètres*. Il fait mettre une semelle de liège dans le soulier, pour remédier à la différence de longueur, et la stabilité normale du corps fut rétablie.

C'est le 12 juillet 1892 que nous sommes appelés à examiner pour la première fois cette jeune fille. Elle nous paraît jouir d'une assez bonne constitution. Nous la faisons coucher, et nous constatons une différence de longueur de près de $0^m,03$ du côté du membre inférieur droit. De plus, le mollet correspondant à $0^m,02$ de moins que le gauche ; par contre, chose curieuse, la cuisse droite a $0^m,01$ de plus. Rien par ailleurs, pas de coxalgie, pas de luxation congénitale.

Un nouvel examen est pratiqué le 28 octobre 1892 et donne les résultats suivants :

1° Toute trace de raccourcissement a disparu. La jambe droite paraît même de trois ou quatre millimètres plus longue que l'autre ;

2° Le mollet droit n'a plus que $0^m,01$ de moins que le gauche ;

3° Enfin, la circonférence de la cuisse droite ne l'emporte plus que d'un demi-centimètre sur la gauche.

Pour mesurer la longueur, nous faisons coucher l'enfant, et nous mettons les deux épines, les deux hanches, absolument sur le même plan. Lorsque la jeune fille est debout, la direction du tronc est verticale, les hanches et les épaules sont sur le même plan. Ajoutons que cette jeune fille a grandi de $0^m,02$ ou $0^m,03$ du 12 juillet au 28 octobre.

En résumé, il s'est produit chez Charlotte Renauld, en dehors de tout état morbide, un allongement du membre inférieur droit qui dépasse de $0^m,028$ à $0^m,029$ la croissance normale du membre inférieur gauche, *fait absolument extraordinaire*.

Dr Monnier,
chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph.

Paris, 28 octobre 1892.

Ainsi le Dr Monnier examine la jeune fille le 12 juillet, il constate un raccourcissement de trois centimètres de la jambe droite ; il l'examine de nouveau le 29 octobre, et il constate que les deux jambes sont d'égale longueur.

Est-il possible d'expliquer comment la jambe droite a pu, même

dans trois mois, regagner les trois centimètres qu'elle avait perdus pendant trois ou quatre ans de maladie ?

Pouvons-nous prouver que cet allongement s'est fait instantanément dans la piscine de Lourdes ?

Nous avons vu cette jeune fille le 21 août, après son bain de piscine, nous l'avons examinée avec soin avec quinze ou vingt confrères, et nous avons constaté que ses deux jambes étaient absolument égales comme longueur, qu'il n'y avait plus de claudication. Il faut donc reporter au 21 août la date de sa guérison ; l'examen du Dr Monnier, le 28 octobre, ne vient que confirmer les résultats de notre examen du 21 août.

Mais l'enfant n'a-t-elle pas été guérie du 12 juillet au 21 août par un travail lent et graduel ?

Les dames préposées aux piscines nous ont dit que, le dimanche 21 août, Charlotte avait éprouvé une forte douleur dans sa jambe et s'était aperçue dans l'eau que ses deux jambes étaient égales. Il avait été impossible de lui faire reprendre en sortant de l'eau son soulier droit avec son contrefort élevé et sa plaque de liège. On lui avait procuré immédiatement des sandales avec lesquelles elle était allée prier à la Grotte. Elle était arrivée à la piscine le 21 août avec son soulier de malade, elle n'a pu le reprendre à la sortie.

Du reste, une jeune fille de dix-huit ans ne simule jamais une claudication, elle fait tout, au contraire, pour la dissimuler, et s'il y avait eu une amélioration progressive, elle s'en serait aperçue, il aurait fallu diminuer progressivement l'épaisseur de la plaque de liège.

Il est parfaitement reconnu que ces raccourcissements, liés à des maladies des centres nerveux, héréditaires dans certaines familles, ne guérissent jamais ; que ce travail d'atrophie s'arrête, mais ne se répare pas.

Cette jeune fille a gagné dans ces quarante jours deux centimètres dans toute sa taille, comment pourrions-nous admettre que sa jambe malade seule en ait gagné trois ?

Ce sont des résultats aussi surprenants que la guérison instantanée d'une plaie extérieure et visible, et ces deux exemples rentrent dans la catégorie des faits les plus remarquables qui aient été

observés à Lourdes. Voir des jambes repousser et gagner trois centimètres en quelques secondes, il est difficile d'aller plus loin.

Nous ne pouvions soupçonner la famille Renauld de jouer au miracle ou de verser dans les notes religieuses exagérées. Charlotte, une fois guérie, a repris son travail, ses occupations accoutumées, et n'a eu d'autre souci que de se soustraire à la curiosité dont elle était l'objet.

Cependant, nous ne sommes pas, à Lourdes, dans une clinique ordinaire ; le côté médical n'est qu'un des côtés de la question et souvent le moins intéressant. L'étude de l'âme, de ses vertus cachées, de ses sacrifices ignorés, voilà les côtés élevés et les plus intéressants. Dans ce sens, je ne trouvais rien qui parût justifier de si exceptionnelles faveurs.

Mes doutes me reprenaient.

Vainement, j'avais envoyé plusieurs personnes prendre des informations, la famille se dérobait et semblait fuir toute explication.

Cependant si la maladie des enfants Renauld, si leur guérison étaient pour un médecin l'objet de bien intéressantes études, la vie morale de cette famille nous réservait d'autres surprises.

La mère des enfants Renauld avait toujours été la sauvegarde et la bénédiction de son foyer.

Elle me conduisit sa fille Charlotte, le 20 novembre dernier, chez les Pères de l'Assomption de la rue François Ier. Elle me refit d'abord le récit de la maladie et de la guérison de ses deux filles, puis elle ajouta :

« Lucie, la plus jeune, est placée dans une école professionnelle, dirigée par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul; elle y restera jusqu'à vingt et un ans. Charlotte est rentrée dans la famille; elle s'occupe de couture et prend sa part des soins du ménage.

— Vous avez dû être bien heureuse, madame, lui dis-je, de la guérison de vos enfants, pouvez-vous nous dire ce qui vous a mérité une aussi grande grâce ? »

Mme Renauld garda d'abord le silence, elle parut ne pas entendre.

La directrice de la salle Saint-Dominique assistait à notre entre-

tien, elle avait soigné l'enfant pendant le pèlerinage, elle lui rappelait tous les souvenirs inoubliables de ces trois jours ; son retour dans la salle au sortir de la piscine, lorsqu'elle rentrait alerte, gaie, avec ses sandales neuves et sa jambe allongée.

La mère écoutait avec une émotion visible. Sans doute, à ce moment, elle vit devant ses yeux toute sa vie passée, elle comprit quels efforts avaient pu lui mériter ces faveurs exceptionnelles. Son âme, longtemps fermée, ne put retenir le secret de ses luttes, de ses souffrances, elle commença le récit suivant, que nous écoutâmes avec une religieuse attention :

« J'ai eu douze enfants, nous dit Mme Renauld : il m'en reste neuf. Les garçons ont été élevés chez les Frères ; ils ont été mieux dirigés que je ne l'ai été moi-même.

« Ma mère était absolument incrédule, elle nous avait placées, ma sœur et moi, dans une école laïque. Nous allions à la messe le dimanche, mais il était entendu qu'après notre première communion, nous ne devrions plus y aller, et que toute pratique religieuse nous serait interdite. Nous aurions voulu retarder le moment de la première communion, tant cette pensée de ne « plus aller à l'église » nous était pénible !

« Notre père, qui était Belge, avait un reste de foi qu'il devait à son éducation première, à son pays d'origine ; c'est lui qui nous avait appris nos prières. J'avais été très bien préparée à ma première communion ; je la fis avec de grands sentiments de piété : ce fut un grand jour dans ma vie, je ne l'ai jamais oublié.

« Notre mère dirigeait un débit de vin. Elle se couchait à une heure du matin, se levait à six heures. Nous devions faire comme elle, et le dimanche, pour entendre la messe, nous allions à cinq heures et demie chez les Jésuites allemands. Pour arriver à l'heure, souvent nous ne dormions pas de la nuit. Nous devions nous confesser pendant la messe, mais nous étions bien heureuses quand nous pouvions mener nos projets à bonne fin.

« Nous avons prié dix ans, ma sœur et moi, pour la conversion de notre mère ; nous avons eu le bonheur de l'obtenir.

« Jusqu'à vingt ans, je faisais partie d'un patronage, chez les

La BLEUE, paralysée depuis trente ans; guérie à Lourdes.

Sœurs de Clignancourt; j'y étais encore lorsque je fus demandée en mariage. Mon confesseur m'interrogea sur les sentiments religieux de mon fiancé : « Je ne crois pas, lui dis-je, qu'il pratique. — Demandez-lui au moins s'il vous permettra d'aller à la messe. »

« A cette question, mon mari me répondit brusquement : « Vous êtes donc bigote! Vous ne voulez sans doute pas y aller tous les jours? Le dimanche, je le veux bien. »

« Ce fut sur cette assurance que je donnai mon consentement. Après quelques mois de mariage : « Je pense, me dit mon mari, que vous allez cesser d'aller à l'église; c'est assez maintenant. — Vous me l'avez promis, lui répondis-je, vous ne pouvez vous rétracter. » Je tins bon, mais je dus recommencer mes excursions matinales et me lever avant six heures. Cependant, devant ma volonté bien arrêtée, mon mari finit par se rendre, et c'était lui qui, plus tard, me réveillait le matin lorsque j'étais en retard.

« Mon beau-père et ma belle-mère étaient absolument incrédules. Ils ne faisaient pas faire la première communion à leurs enfants. Cependant, mon mari, pendant qu'il était soldat, allait à la messe. C'était le bon temps, nous dit Mme Renauld. Rentré dans la vie civile, il ne mettait plus les pieds à l'église.

« Aujourd'hui, nous faisons la prière en commun avec les enfants; le père quelquefois l'apprend aux plus petits; nous fermons le lavoir à midi, le dimanche, en attendant mieux. Nous avons un gendre Eugène Clément, qui sort du patronage de Nazareth, et qui a été guéri à Lourdes, il y a quatre ans, d'une maladie de cœur. »

Tout dans la vie de cette femme avait été le fruit, le résultat d'un effort personnel. Enfant, elle doit lutter pour conserver sa foi, observer les pratiques les plus essentielles de la religion.

Avec le mariage renaissaient les difficultés; mais dans son cœur se trouve une flamme qu'aucun souffle ne peut éteindre, qui finit par éclairer l'âme de ses parents, qui rayonne partout autour d'elle dans son foyer.

Pour nous, qui avons été nourris et bercés dans les bras de la

religion, qui avons trouvé devant nous une voie droite et facile, pouvons-nous apprécier à leur valeur les mérites de cette femme?

Dieu, juste dispensateur de ses dons, les a bien distingués! A cette famille de neuf enfants, soumise à la rude obligation du travail, et fidèle à sa loi, malgré tous les obstacles, Dieu prodigue ses grâces. Grâces intérieures et cachées, grâces extérieures et visibles : deux guérisons miraculeuses survenues à Lourdes à un an d'intervalle.

Voilà comment se complète cette observation, plus belle encore sous le second aspect que sous le premier.

J'ai entendu bien des récits de guérisons, je n'ai jamais été ému comme par le récit de cette femme. Cette histoire, elle ne l'avait jamais racontée, elle voulait en garder le secret, et voilà pourquoi elle se dérobait à toutes nos questions. Mais, en évoquant les souvenirs de la guérison de sa fille, nous avons touché les fibres les plus sensibles de la mère, et son âme, longtemps fermée, nous a laissé voir jusqu'au plus intime d'elle-même.

Avec une première communion bien faite et quelques leçons de catéchisme, cette femme traverse la vie sans aucun appui matériel, au milieu d'obstacles qui s'accumulent et se renouvellent; chez elle, l'action tient lieu de la prière.

Rien ne l'arrête... Sans lutte trop aiguë, en se pliant aux circonstances, mais avec une persévérance que rien ne lasse, elle atteint son but et fixe sur toute sa famille le regard et les bénédictions du ciel.

Inclinons-nous devant ces grands exemples; leur enseignement est salutaire.

Ils nous montrent que le culte de Notre-Dame de Lourdes n'est pas le privilège de quelques âmes choisies, mais le culte le plus répandu, le plus populaire. Il pénètre dans nos grandes villes, au milieu des cités ouvrières, dans les quartiers les plus inaccessibles, comme il pénètre au centre de l'Afrique et chez les sauvages de l'Océanie. Il s'adapte merveilleusement à tous les pays, comme il s'adapte aux besoins de chacun de nous, et c'est sous cette forme que Dieu se plaît à nous manifester ses miséricordes.

BENOITE CROZET, LA BLEUE [1]

Paralysie depuis trente-cinq ans. — N'avait pas quitté son lit depuis cette époque. Guérie en septembre 1898 à la procession du Saint-Sacrement.

Benoîte Crozet, de Gumières (Loire), est âgée de soixante-neuf ans, elle n'a plus de parents. A la suite d'une fièvre typhoïde, elle resta paralysée des jambes, et la paralysie l'envahit si bien qu'elle fut bientôt absolument percluse, ne quittant plus son lit, et cela depuis trente-cinq ans.

Mangeant à peine, jamais ni pain, ni viande, se soutenant seulement avec un peu de café, de chocolat et des œufs, de fréquentes douleurs lui traversaient tous les membres, mais aucune plainte ne s'échappait jamais de ses lèvres, Elle passait tout son temps à dire et à redire le rosaire pour ses parents, ses amis défunts et pour ses bienfaiteurs. Parmi ces derniers, citons en première ligne la famille de Meaux, de Montbrison, qui avait installé notre petite vieille dans son pays natal, payant la location d'une chambre, payant aussi une personne pour soigner la pauvre paralytique.

En revanche, Benoîte Crozet était considérée comme le véritable ange gardien de la famille, et lorsqu'on avait une grâce à obtenir, vite de s'écrier : « Demandons à *la Bleue* de nous l'obtenir du bon Dieu. » Et ainsi était-il fait! *La Bleue*, oui, c'est là l'appellation sous laquelle a toujours été connue Benoîte Crozet, depuis l'âge de dix-sept ans, où sa grande dévotion à la sainte Vierge lui fit désirer et décider de ne toujours porter, durant sa vie entière, que les couleurs de Marie, le blanc et le bleu, le bleu surtout, moins salissant, de là le surnom de *la Bleue*.

Or, depuis plusieurs de ces dernières années la pauvre paralytique avait un vif désir de venir à Lourdes, de voir la Grotte bénie, de se plonger dans l'eau miraculeuse sortie du rocher. « Folie,

(1) Ainsi nommée, parce qu'elle portait toujours les couleurs de la sainte Vierge.

qu'un tel voyage pour vous, » lui disait chacun et son confesseur lui-même, le bon curé de la paroisse, âgé de quatre-vingt-cinq ans : « Vous seriez morte, avant d'arriver à Saint-Étienne! »

Cependant l'appel de la sainte Vierge se faisait plus pressant chaque année, et ce pieux désir de venir à Lourdes aux pieds de Marie Immaculée ne quittait plus d'un seul instant la pensée de la pauvre « bleue ».

Cette année, l'abbé Descombes, vicaire à Gumières, inspiré probablement de la Providence, se dit qu'en présence d'un tel désir, d'une telle soif d'aller vers Notre-Dame de Lourdes, il devait y avoir là un appel tout particulier avec lequel la sagesse humaine n'avait pas à compter.

Un beau jour, l'abbé Descombes vint donc annoncer à la paralytique que, puisqu'elle tenait tant à aller à Lourdes, elle irait ou que, du moins, lui ferait tout son possible pour qu'il en fût ainsi.

Au jour dit, on transporta Benoîte Crozet, couchée sur un matelas, de Gumières à Saint-Romain, de Saint-Romain à Saint-Étienne ; de là dans le train de pèlerinage, toujours sur son matelas.

Déjà n'est-ce point un miracle de voir arriver cette femme percluse si faible, si chétive, jusqu'à Lourdes, *elle qui, depuis trente-cinq ans, n'a pas quitté son lit et vit de si peu de chose?*

On la place sur un brancard; elle demande à être baignée, on hésite : cette eau si glacée, dont les bien portants eux-mêmes redoutent presque l'impression, lui semble, au contraire, selon sa propre expression, « délicieuse »; elle ressent un bien-être très grand, les forces, lui semble-t-il, reviennent. On la porte à la procession, au passage du Saint-Sacrement.

— Hosanna au Fils de David! Jésus, guérissez nos malades! Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir! Seigneur, faites que je voie! Seigneur, faites que j'entende! Seigneur, faites que je marche!

De tous côtés, la foule pieuse et émue envoie ces invocations ardentes et pleines de foi vers le ciel.

Les malades sont là, étendus sur leurs civières, leurs brancards,

et, palpitants de foi et d'espérance, eux aussi, ils répètent de tout cœur ces invocations sublimes.

Jésus passe et convie tous ces pauvres malades à avoir foi en lui, la Résurrection et la Vie, à le suivre, à lui faire un cortège triomphal.

Benoîte Crozet sent et entend cet appel ; une force mystérieuse l'envahit, elle est prête à s'élancer, à se lever de son grabat, mais elle résiste à cette impulsion, elle hésite. — Jésus a passé.

Le lendemain, Benoîte se fait de nouveau conduire à la piscine. Nouvelle sensation délicieuse, nouveau sentiment de force pénétrant tout son être ; il lui semble que ses membres se dégagent, elle peut faire quelques pas, et alors, au passage du Saint-Sacrement, voici que Benoîte ressent l'appel de la veille, plus violent encore ; elle se sent poussée à se lever, à marcher. Une dame se trouve tout près. Notre-Seigneur lui inspire à ce moment précis de tendre la main à la paralytique. Celle-ci la saisit et se lève rapidement.

Elle n'a qu'un jupon, un fichu. Ses pieds ne sont chaussés qu'avec des bas.

Elle se lève, elle marche, elle, la pauvre paralytique qui n'a à peine mis les pieds par terre que la veille et ne l'a pu faire depuis trente-cinq ans.

Elle s'avance seule, elle suit son Seigneur et son Dieu jusqu'au perron de l'église du Rosaire, lui formant un cortège d'honneur et de reconnaissance avec les autres *appelés,* les autres guéris qui ont senti, eux aussi, le divin appel, *le veni foras,* et ont répondu : Nous voici Seigneur !

Benoîte Crozet est guérie ; elle rentre à l'hôpital. Toute paralysie a disparu ; elle mange, elle se sent forte ; elle répond sans fatigue aux mille questions que chacun ne lui ménage point ; elle conserve ce visage calme et souriant que nous lui voyons en ce moment devant les médecins qui l'interrogent.

Nous lui demandons si elle est heureuse d'être guérie. — « Oh oui, bien heureuse d'être guérie, c'est vrai, nous répond-elle, mais surtout d'être venue à Lourdes : c'est si beau ! et l'on y voit de si bon monde ! »

Pauvre et chère Benoîte Crozet, pauvre *Bleue*, si simple, si douce, si pieuse, si pleine de calme et de paix, c'est vous tous, malades admirables d'abnégation, de patience, de résignation qui êtes *le bon monde;* aussi nous vous demandons à tous, pauvres membres souffrants de Jésus-Christ, d'avoir une petite prière, un petit souvenir pour ces hospitaliers et hospitalières qui vous aiment tant et vous admirent de tout leur cœur.

Un mot pour finir, et il nous est fourni par un docteur présent : « Je suis catholique, mais non pratiquant. Eh bien, cette seule guérison, alors que, pourtant, j'ai vu, tous ces jours-ci, bien des cas extraordinaires et intéressants, me bouleverse plus que je ne saurais le dire. Cette paralysée depuis trente-cinq ans, cette femme qui n'a pas marché depuis trente-cinq ans et qui, maintenant, marche seule, sans appui, sans souliers même, alors que ses pauvres pieds ne se sont pas posés à terre depuis si longtemps et qu'ils devraient être d'une sensibilité extrême, ne permettant pas la marche, tout cela me confond. C'est fini ; je me rends et je crie : Vive Notre-Dame de Lourdes, qui opère de telles merveilles pour la conversion de pauvres mécréants comme moi ! »

Qu'ajouter de plus à ces paroles rigoureusement vraies et authentiques, sinon nous unir de cœur au cri de ce médecin qui a trouvé ici son chemin de Damas ?

Vive donc, vive à jamais Notre-Dame de Lourdes !

F. Taberne,
Hospitalier de Notre-Dame de Lourdes.

Mlle ADÈLE GOFFETTE

DE TRONQUOY (NEUFCHATEAU)

Écrasée dans un accident de chemin de fer, le 8 décembre 1893. — Obtient 4,000 francs de rentes viagères comme indemnité. — Elle ne peut quitter le lit; plus tard ne fait quelques pas qu'avec des béquilles. — Sa guérison à Lourdes, mai 1897 (1).

Haute de taille et le bras fort, Adèle Goffette est la fille d'un propriétaire terrien de la province du Luxembourg. Habituée dès sa jeunesse aux travaux de la culture, elle y a acquis, sous les rayons du soleil et au grand air, dans le maniement du hoyau, une vigueur extraordinaire.

Aucun médecin ne l'a jamais traitée. Elle possède la grâce d'une santé parfaite, de ses vingt-quatre ans, de son avenir sans nuage, — car on vit bien de son travail à la maison, — lorsque l'horizon change subitement pour elle et l'épreuve, une épouvantable épreuve vient la visiter avec la vitesse de la foudre.

Le 8 décembre 1893 — cette date est à souligner — Adèle Goffette prenait un billet de chemin de fer pour Paris, où l'un de ses frères mariés se trouvait, au dire du médecin, à la veille d'avoir son premier enfant. Adèle accourait pour le recevoir et l'emporter à Tronquoy, où le lait est plus pur, où les enfants s'épanouissent, où la vie se conserve et la santé aussi. Toutefois le nouveau-né se fit attendre. Le médecin s'était trompé. L'enfant n'arriva que le 5 février, et fut baptisé le 6, et le même jour, à onze heures du soir, Adèle Goffette reprenait à la gare du Nord, avec l'enfant bien emmaillotté, le train express pour la Belgique. On alla de belle allure jusque près de Compiègne. Entre temps, un vaste incendie éclaira le trajet de ses immenses lueurs, puis les lampes s'éteignirent dans le wagon et notre voyageuse seule au milieu de son compartiment, tenant le nouveau-né sur ses genoux, se demandait avec une certaine inquiétude ce qui pouvait bien

(1) Relation reproduite d'après les *Annales* de Belgique.

être arrivé, lorsqu'une première secousse la fit osciller de gauche à droite et de droite à gauche. Un craquement suivit. Le wagon lancé comme dans le vide, se trouva renversé sur la voie, dans un trouble effroyable! La machine du train venait, en effet, de heurter contre trois caisses énormes de verrerie tombées un instant auparavant d'un train de marchandises; elle s'était engagée dans des rails voisins, traînant trois wagons renversés, malmenés, disloqués, au milieu de cris épouvantables. Comme si la fatalité fût survenue pour ajouter à ce premier malheur, un autre train de marchandises y arriva juste à point pour prendre en écharpe les wagons ainsi renversés. Ce fut un moment de confusion et de terreur inoubliables. Quatre hommes furent tués; on releva vingt-sept blessés. Heureusement que les voyageurs n'étaient pas nombreux ce soir-là!

Le sinistre s'était produit entre Tourette et Joinville, quelques semaines avant la catastrophe d'Apilly.

Ce que Mlle Goffette est devenue avec son enfant au maillot, elle n'a pu nous le raconter avec précision. Ensevelie sous des débris où le hasard, mieux encore, la Providence décide du sort de chacun, elle n'a éprouvé rien autre chose que des secousses, entendu que des éclats et senti que des planches au milieu desquelles elle reste, avec son précieux fardeau, plus morte que vive, pendant plus de deux heures.

Son état est celui de l'étourdissement. Ses sollicitudes pour l'enfant sont pourtant restées telles qu'elle l'a préservé, et que les médecins n'ont pu y constater qu'une fracture de la clavicule droite.

Lorsqu'on la retira du milieu des décombres, il était deux heures du matin.

Elle se rétablit assez vite de plaies contuses à la tête, de fractures de plusieurs côtes, et de lésions graves de l'épaule et du côté gauche; mais elle resta atteinte d'une lésion grave de la hanche gauche et de la région contiguë du bassin et de l'articulation coxo-fémorale gauche. Depuis cette époque jusqu'au pèlerinage de mai 1897, soit pendant plus de trois ans, elle ne put pour ainsi dire, quitter le lit,

ni marcher. En son nom, sa famille intenta à la Compagnie de chemins de fer un procès en demande d'indemnité pour l'accident dont elle avait été victime. Le procès eut lieu devant le tribunal de Compiègne, qui nomma trois médecins pour constater la gravité de l'infirmité que l'accident de chemin de fer avait causée. Le médecin de la Compagnie du Nord, le Dr Lechanteur, de Liège, fit rapport à sa Compagnie sur l'état grave de la malade.

Adèle Goffette.

Les trois médecins nommés firent leur rapport au tribunal qui, conformément à ce rapport, condamna la Compagnie aux frais du procès et à une pension annuelle et viagère de 4,000 francs, au profit de Mlle Goffette, dont aucun médecin n'espérait plus la guérison. Le jugement du tribunal de Compiègne est du 4 mars 1896.

L'expertise des médecins datait du 5 septembre 1895. Voici les termes de la conclusion de l'expertise :

« Les lésions du membre inférieur ont été produites par un traumatisme violent de la hanche et du bassin. En raison de l'ancienneté de l'accident et de l'état de la malade, il n'est pas possible de formuler aujourd'hui un diagnostic chirurgical précis, mais quelle que soit la lésion, nous la considérons comme définitive et incurable. Quant aux troubles fonctionnels, raccourcissement du membre, parésie musculaire, diminution de la sensibilité, ils sont le résultat éloigné des lésions et de la perturbation profonde

apportée par la violence du traumatisme. Ils constituent dans leur ensemble une infirmité qui nous paraît peu susceptible d'amélioration dans l'avenir. »

Beaucoup de gens prétendent ne croire aux guérisons de Lourdes qu'à condition qu'il s'y agisse de chirurgie. Or, un cas chirurgical, c'est précisément ce que constatent ici les médecins. Le diagnostic des médecins ne constate pas seulement des troubles *fonctionnels* : contracture du membre, raccourcissement du membre, diminution de sensibilité : ils concluent à l'existence de *lésions*. Ils disent qu'il s'agit de lésions réelles, exigeant selon leur expression un *diagnostic chirurgical*, et ils ajoutent connaître assez ces lésions pour pouvoir dire qu'elles leur semblent en tout cas *définitives* et *incurables*. Dans le cours du certificat, ils ont soin d'indiquer en outre les symptômes qui leur permettent de conclure à l'existence de lésions. Voici comment ils s'expriment :

« La région de la hanche est manifestement augmentée de volume. La colonne lombaire, suivant la projection de la hanche à gauche en haut, au lieu de continuer la ligne droite, est fortement inclinée à gauche, de façon à décrire une courbe à concavité gauche. Le palper et les mouvements provoqués révèlent l'absence de toute contracture musculaire; il existe au contraire une certaine flaccidité dans les masses musculaires de la région. »

Il demeure évident, d'après ces constatations, que les médecins n'ont pu se tromper en affirmant l'existence de lésions. Ils indiquent exactement la déformation de la colonne lombaire.

De plus, ils relèvent cette circonstance que cette déformation ne peut tenir à une contracture musculaire, ils sont formels sur ce point.

Le rapport cité est, en effet, formel sur ce point : il n'y avait aucune contracture. Dans la station droite, la jambe gauche pendait inerte.

« A première vue, disent les médecins, on constate que la hanche gauche est notablement plus élevée que la droite. La ligne horizontale passant par l'épine iliaque, la gauche se trouve à quatre centimètres au-dessus d'une semblable ligne passant par l'épine

iliaque droite. Cette différence de niveau se retrouve dans les membres inférieurs, la jambe droite présente donc un raccourcissement de quatre centimètres. »

On ne peut nier la compétence des médecins, ni le soin qu'ils ont apporté à leur examen. On ne niera pas non plus leur impartialité.

Les médecins qui signent le rapport sont au nombre de trois. Le premier, Peltier Gustave, est le chirurgien en chef des hôpitaux civils de Sedan; le second, Lapierre, ex-interne des hôpitaux de Paris, est également médecin en chef des hôpitaux civils de Sedan; le troisième, ex-médecin principal de l'armée française, chevalier de la Légion d'honneur.

Ils sont nommés comme experts dans une cause importante où il s'agit de sommes considérables à allouer.

On ne dira pas qu'il s'agit de certificat donné par compassion ou par faveur sur la demande de la malade : les médecins sont accompagnés du Dr Chevalier, de Compiègne, médecin de la Compagnie du Nord défenderesse et représentant la Compagnie à l'expertise médicale.

Le rapport des experts n'est pas seul ; il est confirmé en tous points par les certificats des autres médecins : 1° du premier médecin traitant, le Dr Doms, le 12 juin 1894; 2° en date du 23 avril 1894, du Dr Demélinne, médecin traitant après la mort du précédent; 3° 13 avril 1895, des Drs Eschweiler et Demélinne; 4° 2 février 1896, des mêmes docteurs; 5° 24 avril 1897, Dr Demélinne. Ce dernier certificat, qui date de trois jours avant le départ, constate encore l'impossibilité de se servir du membre inférieur gauche par suite de *lésions graves du bassin.* Au début de 1877, la malade toujours au lit, depuis deux ans, abandonnée des médecins, fait vœu de se rendre à Notre-Dame de Lourdes aussitôt que son état le lui permettrait. Son état s'améliore, la douleur de la hanche gauche faiblit, elle peut se lever quelques heures et marcher à l'aide de deux béquilles.

Elle vient à Lourdes. Au bain, les dames infirmières la soutiennent dans la piscine avec grande précaution, et ne parviennent

qu'avec peine à lui éviter les mouvements douloureux, Au deuxième bain, l'eau qui lui avait semblé glacée la veille au soir, ne lui parut pas différer des eaux ordinaires. Elle ne la sentit même pas; mais par contre une douleur violente se déclara dans la hanche : sortant de l'eau, elle était guérie. Les lésions n'existaient plus.

Auparavant la jambe gauche étant tout étendue sans contrac-

Les trains du pèlerinage national.

ture, ni flexion, elle ne parvenait qu'à toucher le sol du bout du pied; maintenant, avec une joie émue qui lui fait répandre des larmes, elle refuse ses béquilles, elle se rend compte que soudain sa jambe est revenue à sa longueur normale, que le pied repose maintenant tout entier sur le sol, et enfin que toute douleur dans les mouvements a disparu : elle chemine doucement à pas hésitants qui semblent avoir désappris la marche, depuis plus de trois ans que dure son supplice.

Les pèlerins ont pu voir cette marche à chaque instant s'affermir de plus en plus et la force revenue. M. le Dr Boissarie et les médecins du Bureau des constatations, après un examen attentif,

repris plusieurs jours, ne constatent plus la moindre claudication, ni gène de mouvement, ni douleur.

Les libéraux belges ne surent que dire. L'*Ardennais*, journal libéral local, sans rien expliquer, fit imprimer seulement que cette guérison était pure supercherie. La *Chronique*, journal libéral de Bruxelles, se signala au contraire par cette remarque impie : que, puisque la sainte Vierge de Lourdes guérissait ainsi Mlle Goffette, la sainte Vierge, si elle voulait protéger Mlle Goffette, aurait mieux fait et aurait eu plus facile d'empêcher la catastrophe de Compiègne ou tout au moins d'en retirer Mlle Goffette qu'elle protège miraculeusement.

Que la *Chronique* se rassure, la sainte Vierge sait à quoi s'en tenir. Elle n'ira pas prendre conseil près de la mauvaise volonté des journaux libéraux. Si la sainte Vierge aime les miracles et si elle nous les obtient, c'est non seulement pour conserver ou guérir les corps, mais aussi par charité pour les âmes de bonne volonté qui s'inclinent devant le témoignage de la puissance et de la miséricorde divine qu'une telle grâce de guérison donne de contempler.

YVONNE AUMAITRE

Sa guérison dans la piscine le 26 juin, racontée par son père, médecin à Nantes

En 1894, le 7 juillet, la petite Yvonne Aumaître, ma troisième petite fille, naissait à Gourmalou, près de Pornic.

Quelle ne fut pas ma douleur en constatant que la pauvre petite arrivait au monde avec une infirmité terrible, ses deux pieds tournés, deux pieds bots.

J'étais doublement frappé, et comme père et comme médecin. Je savais combien la science est souvent impuissante à guérir cette difformité, et je me disais à part moi que jamais mon enfant ne guérirait. De plus, il me fallait, au moins pendant les premiers jours, cacher à la mère cette cruelle vérité. Au bout de quelque temps, il fallut le lui dire, et tous deux nous avons bien pleuré en voyant l'état de notre chère petite.

Nous l'aimions d'autant plus qu'elle n'était pas comme les autres, et tout ce que nous avons pu faire, nous l'avons fait.

Plusieurs docteurs de mes amis l'ont examinée; chacun donnait son avis, et tous concluaient que ce serait bien long; ils espéraient que plus tard elle arriverait à marcher. Tous ces paroles nous laissaient toujours aussi tristes, aussi incertains du résultat en pensant que pour la vie notre Yvonne serait infirme.

Qu'ils sont longs les jours et les nuits que l'on passe avec ces tristes pensées, combien les cœurs d'une mère et d'un père en sont douloureusement meurtris! Après bien des avis et quand l'enfant eut pris un peu d'âge, à quinze mois, nous nous décidâmes à la faire opérer par mon bon et excellent ami, le Dr Boiffin, de Nantes.

On l'endormit au chloroforme, et avec une émotion poignante, nous avons assisté à cette opération, qui a consisté à couper les

deux tendons d'Achille, pour tâcher de redresser les pieds. L'opération fut très habilement faite, mais il fallut mettre deux grands appareils articulés, remontant jusqu'au haut de la cuisse, pour maintenir les pieds et les jambes.

Les genoux, en effet, participaient à la déviation des pieds, et les jambes de l'enfant se tournaient en tous sens comme les jambes d'un pantin. Les appareils n'amenèrent aucun résultat ; bien plus, sous leur influence et à cause de la fatigue qu'ils occasionnaient, les jambes et les cuisses diminuèrent de volume, s'amaigrirent.

Yvonne Aumaître, âgée de vingt-trois mois.

Pour remédier à cet amaigrissement, j'amenai ma fille chez le Dr Saquet, de Nantes, qui lui fit du massage scientifique des muscles et des jambes; le résultat fut encore bien faible. A ce moment, je lui fis faire deux semelles en bois; sur le côté et en dehors, deux tiges de fer pour redresser les pieds.

Malgré ces appareils et même soutenue solidement de chaque côté par chaque main, elle ne pouvait rester longtemps debout; elle laissait traîner ses pieds sur le bord externe, elle ne pouvait faire un pas sans appui, *toute seule*, ses jambes se repliaient sous elle.

C'est dans cet état que je la menai au Bureau des constatations médicales à Lourdes, où j'étais arrivé le 24, avec ma femme, mes deux petites filles et mon beau-père. Tous, après avoir demandé les secours de la science, nous venions nous prosterner aux pieds de Notre-Dame de Lourdes et lui demander une guérison qui était l'unique but de nos pensées et de nos aspirations de chaque jour. Aussi, le jour même de notre arrivée, le 24, avec quelle foi et quelle émotion nous nous sommes rendus à la Grotte. En même temps que nos prières, nos larmes coulaient silencieusement. C'était le lendemain que devait avoir lieu le premier bain de piscine.

Après avoir assisté à la messe de huit heures et y avoir communié, ma femme, moi et mon beau-père, nous avions résolu de plonger notre enfant dans la source miraculeuse. Oh ! cette messe à la Crypte, avec quelle piété nous y assistâmes, et combien ferventes furent nos prières! combien nous nous sentions remués jusqu'au fond de l'âme, par la demande d'une si grande grâce et, dans ce milieu si pieux, qui élève l'âme au-dessus de notre pauvre humanité! Enfin, la messe s'achève et nous nous rendons à la Grotte; je laisse ma femme et l'enfant portée par sa bonne se diriger vers les piscines, pendant que je reste en prières à la Grotte.

Au premier bain, l'enfant pleurait beaucoup et se débattait; le soir, deuxième bain. Après ces deux bains, on ne constatait encore rien. Le Dr Boissarie vit la petite Yvonne marcher d'une manière misérable, solidement maintenue, sa mère et sa bonne la tenant chacune par une main; ses jambes étaient de coton et se repliaient sans cesse sous elle.

Le 26 au matin, après son troisième bain de piscine, Yvonne se mit à marcher *toute seule,* avec une stabilité bien suffisante, qui ne serait pas plus complète chez un enfant qui ferait ses premiers pas en parfait état d'équilibre.

L'instantanéité du résultat donne à ce fait un intérêt tout particulier. Nous sommes transis par l'émotion, et mon beau-père, M. Pergeline, ancien président du tribunal de commerce de Nantes, est aussi bien ému. Nous n'hésitons pas à reconnaître l'effet d'une grâce spéciale obtenue auprès de la Grotte de

Lourdes. Ce jour-là, le Dr Boissarie vit l'enfant marcher seule à plusieurs reprises.

Le 27 au matin, après la messe, on plonge de nouveau l'enfant dans la piscine, puis au Bureau des constatations, le Dr Boissarie la fait marcher *toute seule,* après avoir enlevé les tiges de fer de l'appareil. A ce moment, les simples plaques de bois ne jouent que le rôle d'un soulier ordinaire; les genoux retrouvent ainsi que les jambes leurs mouvements normaux.

En résumé, voilà une enfant avec un double pied bot, un amaigrissement considérable des muscles des deux jambes, des genoux aux articulations relâchées, opérée à quinze mois sans résultat sensible, ayant subi ensuite du massage, sans grand résultat non plus, et qui brusquement retrouve son équilibre et marche à l'âge où marchent les autres enfants, avec la même stabilité et en portant ses pieds dans une direction à peu de chose près normale. Tout cela s'est fait instantanément, après le troisième bain de piscine. Cette chère petite, au dire des docteurs, ne devait marcher que dans plusieurs années, et voilà que, tout d'un coup, elle se trouve n'avoir pas été retardée d'un jour dans sa station et dans sa marche.

Il est un point sur lequel je tiens à insister : c'est que ma chère petite n'a pas deux ans et que la reprise instantanée de la marche et de la stabilité est bien difficile à expliquer scientifiquement. Tout effort de volonté est absent, la suggestion est impossible, la foi, l'imagination, tout est supprimé, toutes les théories suggestives sont ici en défaut. A cet âge, un enfant ne peut être hypnotisé. Il ne reste donc plus qu'à s'incliner devant l'évidence des faits, sans vouloir ni pouvoir les expliquer, en constatant simplement combien est grande la puissance de Notre-Dame de Lourdes et combien magnifiques les grâces obtenues par son intercession.

En racontant cette guérison qui me va si droit au cœur, j'ai désiré contribuer à faire œuvre de reconnaissance à l'égard de Notre-Dame de Lourdes.

Dr Aumaitre.

Lourdes, 27 juin 1896.

Mlle AMÉLIE GIMARD

Paralysée depuis dix-sept ans. — Ne se nourrit que de bouillon et de lait. — En 1884, premier pèlerinage à Lourdes sans résultat. — Sa guérison, le 24 août 1890, pendant le passage de la procession du Saint-Sacrement. — Ce qui lui a mérité une si grande grâce. — Humilité et résignation. — Impressions diverses des pèlerins.

Mlle Amélie Gimard, de Bordeaux, faisait partie du pèlerinage national de 1890. Elle a été guérie le dimanche 24 août pendant le passage de la procession du Saint-Sacrement. Paralysée depuis dix-sept ans et trois mois, ne pouvant depuis plusieurs années supporter aucune nourriture solide, elle était réduite à un état de maigreur qui paraissait à peine compatible avec la vie. Elle n'avait plus que la peau et les os. On ne trouvait plus trace de ses muscles, ses jambes étaient les jambes d'un squelette.

Dans ces conditions, elle s'est relevée brusquement de son brancard, a suivi d'un pas ferme et assuré la procession, mettant ainsi en défaut toutes les notions physiologiques et nous montrant par son exemple que l'on peut marcher sans muscles.

Les médecins qui ont soigné Mlle Gimard n'ont pu dissimuler l'étonnement que leur causait cette guérison soudaine et absolument inexplicable.

Une paralysie qui dure dix-sept ans, qui s'accompagne des troubles les plus graves et d'une atrophie musculaire considérable, ne peut s'effacer en un instant.

Mlle Gimard est âgée de cinquante-neuf ans. Lorsqu'elle se mit au lit, à l'âge de quarante ans, en 1873, son médecin crut reconnaître une maladie de la moelle. Dès le début, il y eut une paralysie, une impossibilité de marcher. La malade put d'abord rester assise sur un fauteuil, se faire rouler d'une chambre dans l'autre ; mais peu à peu ces déplacements devinrent difficiles, pénibles, il fallut y renoncer.

Dans les dernières années, il fallait, pour la faire glisser d'un lit sur un autre, passer un drap sous elle et la lever avec précaution.

Sa vue s'affaiblit; il fallut renoncer à tout travail, à toute distraction: les heures s'écoulaient lentement, au milieu de souffrances continuelles et sans aucune diversion possible.

Pour comble d'infortune, sa sœur, qui la soignait, avait à peu près perdu la vue. « Il m'est arrivé souvent, me disait-elle, d'en-

Mlle Amélie Gimard.

tendre marcher dans les appartements voisins, de croire que des malfaiteurs s'étaient introduits dans notre maison; je n'osais demander à ma sœur de s'en assurer, puisqu'elle n'y voyait pas, et nous passions toutes les deux la nuit dans des transes mortelles, enfermées dans notre chambre. »

En 1884, Mlle Gimard vint à Lourdes avec un pèlerinage de Bordeaux; vainement elle pria, prit plusieurs bains de piscine; elle n'éprouva aucun soulagement.

« Je crois, nous dit-elle, qu'une misérable pensée de vanité dut arrêter sur moi l'action de la grâce : « Allons, ma pauvre femme, laissez-vous faire! » me dirent les brancardiers en me déposant sur mon brancard à la descente du train.

« Ma pauvre femme! » ce mot ne m'allait pas, je ne voulais pas être confondue avec les pauvres. Le lendemain, je voulus revêtir une plus belle robe que j'avais apportée et me faire mettre quelques atours, restes de mes toilettes abandonnées. Ce fut avec beaucoup de peine que l'on procéda à cette toilette, car je ne pouvais me mouvoir.

« Ces soins furent superflus, ils me faisaient perdre de vue l'objet principal de mon voyage.

« Je rentrai donc à Bordeaux, toujours dans le même état, et, dans les années qui suivirent, ma situation devait s'aggraver d'une façon sensible.

« Pendant les trois dernières années, mon estomac ne pouvait digérer; on me nourrissait exclusivement de bouillon et de lait, je ne pouvais supporter aucune nourriture solide.

« J'étais devenue d'une maigreur excessive; je n'avais plus que la peau et les os, j'étais un véritable squelette. »

M. le curé de Caudéran, voyant que cette pauvre malade paraissait absolument sans ressources, l'engagea à se faire inscrire parmi les malades du pèlerinage national. Mais aurait-elle la force de supporter les fatigues du voyage? Le Dr Aumont le crut et donna un certificat de maladie pour joindre à son dossier.

La guérison

La sœur de Mlle Amélie et une religieuse du Bon-Pasteur l'accompagnent; ce n'est pas trop de deux personnes pour veiller sur une malade aussi sérieusement atteinte. A Lourdes, elle trouve un lit dans la salle Saint-Camille, à l'hôpital des Sept-Douleurs.

Le 22 et le 23 août, on la porte deux fois par jour à la piscine. Il n'y a aucun soulagement.

Le dimanche 24, les malades se disposent tous à assister à la

procession du Saint-Sacrement. Mlle Gimard, découragée, refuse de sortir de son lit. Pourquoi s'imposer de nouvelles fatigues? M. Blavignac, pharmacien à Bordeaux, insiste, et, autant de force que de gré, la fait prendre sur un brancard et transporter à la Grotte. Dans la précipitation, on a à peine le temps de l'habiller, d'attacher ses vêtements. Elle est déposée devant la Grotte, elle prie avec les malades qui l'entourent.

Au moment où le Saint Sacrement arrive auprès d'elle, porté par Mgr Gouzot, archevêque d'Auch, elle éprouve une sensation étrange, elle est soulevée sur son brancard.

« Il me semble, nous dit-elle, que je suis couchée sur une vague qui me soulève; j'ai tout à fait la sensation d'un flot qui me porte. Cette sensation dure environ cinq minutes. Je reprends mes prières, je cherche à me distraire de cette préoccupation pour retrouver un peu de recueillement. La cérémonie poursuit son cours.

« Le Saint-Sacrement traverse de nouveau nos rangs, et lorsqu'il arrive près de moi, sans avoir conscience de ce que je fais, je me redresse sur mon brancard, je me lève et je marche d'un pas assuré derrière le Saint-Sacrement.

« Mes vêtements, à peine attachés, glissent et m'échappent; les personnes qui m'entourent les retiennent et cherchent à les fixer; je n'ai aux pieds que de mauvaises pantoufles, et je m'enfonce dans la boue jusqu'à la cheville, dans un sol détrempé par une pluie continuelle. Mais rien ne m'arrête, je m'avance sans aucune hésitation, et je vais ainsi depuis la Grotte jusqu'au milieu de l'esplanade de l'église du Rosaire, pendant un trajet d'environ deux cents mètres.

« Le *Magnificat* retentit autour de moi. Ma sœur et la religieuse, qui ne pouvaient me voir, se disent en entendant ce chant : « Si c'était Amélie qui était guérie! »

« Elles fendent la foule et m'aperçoivent, les vêtements en désordre, mais la figure radieuse, au milieu d'une foule enthousiaste.

« Leur émotion est extrême; elles m'arrêtent et me conduisent

dans l'église du Rosaire, où l'on recommence le chant du *Magnificat*. Au sortir de l'église, je regagne, toujours à pied et sans être soutenue, le milieu de la grande avenue, et de là je rentre à l'hôpital dans une voiture à bras.

« Il y avait trois ans que je n'avais pris aucune nourriture solide; une dame, à l'hôpital, distribuait des gâteaux aux malades de la salle : elle m'en offre. « Je ne prends rien, Madame, lui dis-je, mon

Les Arlésiennes à la Grotte.

estomac ne peut supporter que le lait ou le bouillon. » Un prêtre qui se trouvait à côté me dit : « Mais à Lourdes, tout le monde mange. »

« Je prends le gâteau, je le mange avec plaisir; j'en demande un second, j'en fais acheter d'autres, je ressens une faim que je ne puis satisfaire, je fais mettre du pain dans mon bouillon. Cette sensation, qui m'était inconnue depuis si longtemps, s'était réveillée brusquement dans toute sa plénitude, je ne pouvais me rassasier...

« Le lendemain nous partions. Je voulus marcher, mais il me

semblait que je marchais sur des épingles. Mes pieds, qui depuis dix-sept ans ne s'étaient pas posés à terre, étaient devenus d'une sensibilité excessive; je n'avais plus sous la plante qu'une peau très mince, presque dépourvue d'épiderme.

« Cependant, en arrivant à Bordeaux, au couvent des Dames du Bon-Pasteur, je pus me rendre à pied à la chapelle, et je n'ai jamais gardé le lit depuis le jour de ma guérison.

« En rentrant à l'hôpital, le 24 août, après la procession, les dames de la salle, qui m'avaient habillée une heure avant, furent frappées de la modification instantanée qui s'était produite dans l'état de mes jambes. Elles avaient pris de la vie, de la couleur, et même un volume appréciable. Les jours suivants, ce résultat est devenu plus sensible encore, et M. Mesnard, professeur agrégé à la Faculté de Bordeaux, exprime son étonnement en présence de ce résultat, qui semble contraire à toutes les lois physiologiques. »

Je soussigné, professeur agrégé à la Faculté de médecine, médecin des hôpitaux de Bordeaux, renouvelle dans ce certificat ce que j'ai déjà constaté chez Mlle Gimard, pensionnaire au couvent du Bon-Pasteur, de Caudéran. Cette demoiselle était atteinte de paraplégie, avec cette particularité que celle-ci était accompagnée d'une atrophie presque totale des muscles des membres inférieurs.

J'ai revu Mlle Gimard marchant passablement et présentant des masses musculaires, à peu près suffisantes aux membres inférieurs. Elle m'a raconté que, lors du pèlerinage national à Lourdes, elle avait pu se lever et marcher en suivant le Saint-Sacrement pendant un parcours de deux cents mètres.

Le fait d'avoir pu marcher aussi longtemps avec une atrophie musculaire aussi considérable, m'a paru tout à fait digne d'être noté dans un certificat médical. J'ajouterai qu'il y avait dix-sept ans et trois mois que Mlle Gimard ne marchait pas, elle vivait sur son lit, ne pouvant même rester sur un fauteuil.

Mlle Gimard s'est rendue à pied dans mon cabinet, faisant ainsi trois kilomètres environ; elle retourna à son couvent de la même façon.

En foi de quoi, je délivre le présent certificat.

Dr Mesnard,
Professeur agrégé à la Faculté de Bordeaux.

Bordeaux, 2 octobre 1891.

Ainsi, voilà une paralysie qui dure dix-sept ans et trois mois, qui résiste à tous les moyens employés, qui entraîne un amaigrissement

qui ne peut être porté plus loin sans compromettre la vie, qui trouble toutes les fonctions : la vue est affaiblie, l'estomac ne digère plus. En une seconde, tout disparaît, la malade se relève, marche, éprouve une faim irrésistible.

Ce résultat n'est pas une surprise faite à l'économie, c'est un résultat complet, définitif. Depuis deux ans, il n'y a pas eu de rechute. Chose plus étonnante encore, les muscles des jambes, tous ces tissus atrophiés et détruits, renaissent à vue d'œil, se reproduisent comme par une création instantanée.

Tel est le fait matériel tel qu'il est attesté par tous les témoins, par les médecins dont nous copions les certificats.

Les signes qui précèdent la guérison

Mlle Gimard a cinquante-neuf ans, elle n'est plus à l'âge où l'on joue avec les nerfs. Cette maladie de dix-sept ans de durée a déterminé une infirmité irrémédiable et ne doit avoir chez elle d'autre terme que celui de sa vie même. Une maladie dont on peut mourir est une maladie sérieuse et trop réelle. La guérison, dans les conditions où elle s'est produite, est digne de nos méditations.

« Il y a des moments, nous disait Mlle Gimard, où je me demande si j'ai été guérie à Lourdes, si j'ai bien été l'objet d'un miracle. J'oublie tous les détails de cette guérison instantanée, la maladie s'oublie si vite ! Mais il y a une chose qui me ramène au sentiment de la réalité et que je n'oublierai jamais. C'est ce sentiment indéfinissable que j'ai éprouvé sur mon brancard, ce mouvement de flot, de vague, qui m'a soulevée tout entière au moment du passage du Saint-Sacrement.

« Cette sensation, je ne puis l'oublier, je ne l'avais jamais ressentie dans ma vie ; je ne puis ni la comprendre, ni l'expliquer, mais elle provenait certainement d'une cause étrangère et supérieure à ma nature. »

Souvent, dans les guérisons de Lourdes, nous observons des

384

Un groupe de miraculées du pèlerinage national de 1896; Sœur Stéphanie au milieu.

commotions identiques qui semblent indiquer l'intervention d'une force supérieure. *C'est un signe sensible* qui tombe sous nos sens, et qui, cependant, échappe à l'action de notre volonté. Lorsque Bernadette voulait traverser le Gave à la suite de ses compagnes, un souffle puissant vint par deux fois retentir à ses oreilles, lui fit relever la tête et diriger ses regards vers la Grotte.

Les malades qui guérissent à Lourdes ressentent dans leurs membres, depuis si longtemps paralysés, des sensations violentes, douloureuses, prélude du mouvement et de la vie qui reviennent instantanément.

Chez les aveugles, un rayon éblouissant passe devant leurs yeux avant que la lumière leur soit rendue. De malheureux agonisants, sans force et sans voix, se relèvent dans la piscine, comme mus par un ressort. La douleur arrachait des larmes à Mlle Dubois pendant que l'aiguille cheminait dans sa main fermée, violemment contractée depuis plusieurs années.

Nous trouvons dans ces phénomènes étranges le sujet d'une étude intéressante ; ils se répètent trop souvent, sous les formes les plus diverses, pour n'être que de purs accidents, sans corrélation entre eux. Nous pourrions les rapprocher de ces appels mystérieux qui conduisent parfois les malades à Lourdes, et semblent leur indiquer le moment de leur guérison. Commotions et pressentiments viennent donner à ces guérisons un caractère qu'on ne peut méconnaître.

UN PRÊTRE D'HAITI EMPOISONNÉ PAR LES SORCIERS

SA GUÉRISON LE 5 SEPTEMBRE DERNIER

Une poule empoisonnée. — La vengeance d'un sorcier.

Le 5 septembre, l'abbé Dumas, jeune prêtre d'Haïti, venait à Lourdes demander sa guérison. Paralysé des bras, des jambes, de tous les membres, il ne pouvait ni marcher, ni s'habiller seul; il était complètement infirme. Sa sœur l'accompagnait, il fallait le porter ou le traîner dans une petite voiture.

Sa parole était faible, lente, embarrassée, sa mémoire perdue, son intelligence très affaiblie. Il se nourrissait à peine, il était dans un état de marasme tel qu'il excitait la compassion de tous ceux qui le voyaient. Il souffrait d'un mal étrange, que les médecins ne pouvaient définir.

Ce n'étaient ni les maladies des pays chauds, ni les fatigues du ministère qui avaient abattu ce jeune prêtre, non : c'était un mal inconnu, mystérieux ! On disait, autour de lui, qu'il avait été victime des maléfices des sorciers.

Voici comment l'abbé Dumas racontait son histoire :

Après avoir été vicaire pendant quelques années dans l'île d'Haïti, il venait d'être chargé d'une paroisse qu'il administrait seul. La population était loin d'être catholique dans son ensemble; autour de lui régnaient les superstitions les plus grossières, et de nombreux sorciers exerçaient au grand jour leurs pratiques. Les catholiques étaient très exposés; il était obligé d'être lui-même constamment en éveil pour se défendre contre les pièges qui lui étaient tendus.

Je commençais à peine, nous dit-il, à me faire aux usages et aux mœurs du pays, lorsqu'un jour je vis entrer chez moi un homme que je ne connaissais pas. Sa démarche embarrassée, son regard qui évitait de rencontrer le mien, son attitude étrange, tout me surprit en lui. « Mon Père, me dit-il, on vous portera demain un enfant à baptiser, et je viens vous prévenir que je dois être son parrain. »

Avant de vous répondre, lui dis-je, je me demande pourquoi vous gardez votre chapeau sur la tête en me parlant. Il hésita un moment, puis, de

très mauvaise grâce, il finit par se découvrir. J'aperçus aussitôt ses cheveux tressés à la mode des sorciers.

— Vous savez bien que je ne puis vous admettre à aucune cérémonie.

— Je veux être le parrain de cet enfant, reprit-il, et je viendrai quand même à l'église.

— Si vous venez, je ne ferai pas le baptême; vous m'obligerez à vous infliger une humiliation publique.

Le lendemain, il vint, en effet, avec la famille; aussitôt je déclarai que je ne pouvais l'admettre pour parrain et que je ne ferais pas le baptême. Il se retira plein de rage en me disant : « Père Dumas, vous me le paierez, je me vengerai. »

A quelques jours de là, ma servante le rencontra sur le marché. Il vendait une poule. Il avait déjà refusé de la vendre à plusieurs personnes. Il accepte les premières offres que lui fait ma domestique et la lui cède avec empressement.

Le lendemain, c'était le 1er octobre 1894 on me servit cette poule, j'en mangeai sans remarquer rien de particulier. Le soir, je faisais l'ouverture du mois du Rosaire; je venais de monter en chaire, lorsque tout à coup je ressens un malaise inexprimable, ma parole s'embarrasse, mes yeux se voilent, mes jambes s'affaissent sous moi; on m'emporte dans mon presbytère, je suis pris de vomissements, de frissons, de sueurs, j'éprouve tous les symptômes d'un empoisonnement. Un petit domestique qui me servait et qui avait mangé de la poule est aussi très malade; enfin ma chienne qui avait ramassé les débris du repas est empoisonnée; elle nourrissait à ce moment de petits chiens qui moururent tous. Ma cuisinière n'eut rien, mais elle n'avait pas mangé de la poule et son attitude dans ces circonstances m'a toujours paru des plus suspectes.

Haïti, ses mœurs, sa population. — Les sorciers. — Chaque année, des missionnaires meurent victimes de ces fanatiques.

Saint-Domingue est divisée en deux républiques : Saint-Domingue, ancienne possession espagnole; Haïti, autrefois colonie française. Plus d'un siècle d'occupation, de 1677 à 1804, ont fait d'Haïti une seconde France. Nous trouvons là nos mœurs, notre langue, des écoles françaises et surtout un clergé qui se recrute exclusivement dans notre clergé. Ni les guerres de la Révolution, ni le mélange de tous les peuples n'ont pu détruire l'empreinte profonde que nous avons laissée dans ce pays. Nos missionnaires avaient apporté sur cette terre notre religion, nos croyances : ils avaient créé entre la colonie et la métropole des liens que rien n'a pu rompre.

Mais au prix de quels sacrifices avaient-ils évangélisé ces peuples?

Ils avaient trouvé dans ce pays des nègres d'Afrique apportés autrefois par la traite, des descendants des premiers habitants qui étaient là avec leurs caciques à l'époque de la conquête, enfin un mélange d'Espagnols, d'Anglais, d'Américains, de Français plus ou moins fondus entre eux par une vie et des intérêts communs.

Abbé Dumas.

Les grands planteurs, ces princes du Nouveau Monde, avaient introduit, avec toutes les habitudes du luxe, les vices des sociétés européennes.

Les noirs, qui formaient la plus grande partie de la population, avaient apporté d'Afrique les superstitions les plus grossières.

Ce mélange de tous ces peuples et des civilisations les plus opposées, sous un climat de feu, quel terrain de choix pour l'éclosion de tous les mauvais germes! C'était, suivant les idées du jour, un bouillon de culture admirablement préparé. Nos prêtres, témoins de toutes les dépravations, avaient à subir les contacts les plus perfides et des persécutions de tout genre.

Dans ce pays, tous les mauvais génies de l'enfer exercent ouvertement leurs maléfices; ils ont leurs sectateurs et leurs ministres. Les sorciers que l'on désigne sous le nom de *Papalins* et qui sont de la secte des Vaudoux, portent un costume, nattent leurs cheveux d'une certaine façon, cherchent à se faire des adeptes, à entraîner dans leurs sectes, les femmes, les jeunes filles et répandent partout autour d'eux la luxure et tous les vices. Ils connaissent l'art des poisons; plusieurs prêtres sont morts empoisonnés par eux. Parmi ces sorciers, on trouve aussi des francs-maçons, animés d'une haine égale contre les ministres de l'Évangile.

Comment ces fanatiques préparent-ils leurs poisons?

Ils mélangent, dans leurs abominables laboratoires, dignes de Canidie et de Locuste, le virus des maladies contagieuses, le venin des reptiles et le suc des plantes malfaisantes. Ils se servent des matières décomposées des cadavres humains; ils savent comment tels animaux nourris de plantes empoisonnées, prennent une chair malsaine et peuvent, lorsqu'ils servent d'aliments à leurs victimes, leur causer la mort sans laisser aucune trace.

C'est ainsi, sans doute, qu'avait été préparée la poule de l'abbé Dumas.

Ils connaissent les microbes et leurs toxines, et préparent de vraies cultures de bacilles, qui peuvent donner des maladies mortelles.

Dans les milieux, pétris d'ignorance, en certaines contrées arriérées, comme Haïti, il se fait une propagande diabolique dont le but est de pousser aux plus odieux sacrilèges; on trouve à la fois des empoisonneurs et toute une bande de sorciers qui cherchent à détourner les jeunes filles et à corrompre les populations.

La maladie. — Le retour en France. — Le pèlerinage à Lourdes. — Polynévrite ou paralysie de tous les nerfs.

L'abbé Dumas avait été victime d'un de ces sorciers; il devait succomber, comme plusieurs de ses confrères, sous l'action du poison le plus violent. Dès les premiers jours, avons-nous dit, il avait été pris de vomissements, de frissons, de fièvre, mais bientôt les accidents de paralysie s'étaient déclarés, gagnant rapidement les jambes d'abord, les bras ensuite; il ne pouvait faire aucun mouvement dans son lit, l'amaigrissement suivait une marche très rapide et ses membres s'atrophiaient et dépérissaient à vue d'œil. Ses pieds étaient déviés comme dans le pied bot, sa sensibilité très affaiblie, tous les mouvements réflexes supprimés.

L'intelligence était profondément atteinte. Il avait de la confusion mentale, une perte de la mémoire très prononcée, portant surtout sur les faits récents. Lorsqu'on lui posait une question, il

oubliait cette question avant de pouvoir y répondre, comme il oubliait les premiers mots d'une phrase qu'il venait de commencer. La moindre opération de la pensée nécessitait un effort et un temps relativement considérables pour mettre son esprit en activité.

A côté de cette obtusion de l'intelligence, il avait une dépression

Les malades sur le passage de la procession.

mélancolique, une tristesse qui se peignaient sur ses traits, tristesse parfaitement légitime dans cet état d'infirmité qui paraissait sans remède.

L'aspect de ce pauvre abbé était misérable, la vie végétative subsistait seule en lui; ses yeux étaient fixes, hagards, ses traits tirés, amaigris, sa parole embarrassée, son esprit voilé; tout révélait une caducité qui n'était pas en rapport avec son âge. Au mois de février, cinq mois après le début de l'accident, on essaya de l'asseoir sur son lit, mais il était toujours incapable de se soutenir sur ses jambes. Enfin, au mois de mai, voyant qu'il était

absolument perdu pour le ministère, il fut décidé qu'on le ferait partir pour la France et que le vicaire général du Cap Haïtien l'accompagnerait pendant le voyage. Les médecins qui l'avaient soigné, lui ont délivré le certificat suivant :

Nous soussignés, Dellundi Ulpiano, docteur de la Faculté de médecine de Barcelone, et Hamon Achille, docteur de la Faculté de médecine de Paris, médecins au Cap Haïtien,

Certifions avoir donné nos soins à M. l'abbé Léon Dumas, prêtre du diocèse du Cap Haïtien, depuis le 6 octobre 1894 jusqu'au 10 avril 1895 (époque où le malade partit pour la France), pour une polynévrite à début fébrile devenue chronique et caractérisée principalement par les symptômes suivants, prédominants aux membres inférieurs :

Douleurs de caractère varié, au milieu des masses musculaires et sur le trajet des nerfs, spontanées et provoquées par la pression, même légère, ou par la flexion des segments du membre;

Paralysie flaccide presque complète et atrophie musculaire (pied bot paralytique double). Peau luisante, violacée, surtout quand les jambes restent pendantes;

Perte de la mémoire, trouble dans la conception des idées.

Fait en honneur et conscience et délivré au Cap Haïtien, le 16 octobre 1895.

Dr Dellundi, Dr Hamon.

En France, le Dr Chavanis, de Saint-Étienne, a vainement employé tous les traitements usités en pareil cas : électricité, frictions, etc.

Lorsque l'abbé Dumas vint à Lourdes, le 5 septembre dernier, il était dans les tristes conditions que nous venons de décrire. Il ne marchait pas, et son intelligence était toujours très affaiblie.

Le 5 septembre, il se rendit à la Grotte, dans sa petite voiture, et de là aux piscines. Au premier bain, il se sentit un peu mieux et put faire quelques pas. A deux heures de l'après-midi, il prenait son second bain, et aussitôt il se redressait, marchait facilement, se rendait une seconde fois à la Grotte et venait aussitôt après au Bureau des constatations. C'est là qu'il nous fit le récit que nous venons de résumer. Sa guérison se complétait sous nos yeux ; ses pieds, depuis si longtemps condamnés à l'immobilité, étaient sensibles au moindre contact. Il s'appuyait sur sa canne, sa démarche était hésitante.

Suivant l'expression de M. Pouvillon, il avait encore ces gestes désappris des « foudroyés de la grâce. Il marchait, il se hâtait avec des attitudes gauches; sa figure, mélange d'ombre et de lumière, était radieuse sous les stigmates de la maladie encore visibles, comme les bandelettes funéraires autour de Lazare ressuscité. »

Son intelligence, sa mémoire revenaient par éclaircies graduelles, intermittentes. On aurait dit un nuage qui se déchirait lentement devant lui. Nous assistions à ce réveil; c'était un moment palpitant d'émotion. Les yeux du prêtre étaient humides et reflétaient une joie sans mélange. Sa pensée, se dégageant des dernières entraves qui la tenaient enchaînée, le transportait sans doute sur cette terre où il avait failli mourir martyr, où le rappelaient déjà toutes les ardeurs de son cœur d'apôtre.

Le lendemain, l'abbé Dumas disait la messe pour la première fois depuis le 1er octobre 1894, c'est-à-dire depuis onze mois. Il restait debout sans fatigue et faisait des courses assez longues. Quelques jours après son départ de Lourdes, il fut pris d'une dysenterie qui l'affaiblit beaucoup et retarda sa convalescence. Il nous écrivait cependant le 23 novembre : « Ma guérison est complète, je dois aller voir mon médecin qui m'a donné rendez-vous dans son cabinet pour mesurer mes forces. Je célèbre la sainte messe tous les jours, sans fatigue aucune. Le docteur de Saint-Étienne a été très surpris de me voir marcher. Il m'a dit que j'étais bien guéri. » Le 29 décembre, il nous écrivait encore : « Je me sens absolument bien. J'espère retourner à Haïti, sans pouvoir encore fixer l'époque de mon départ. Je n'ai pas cessé de dire la messe chaque jour.

Enfin M. Ribault, protonotaire apostolique, vicaire général du Cap Haïtien, nous écrivait, le 9 novembre dernier :

Monsieur le Docteur,

Ayant vu M. l'abbé Dumas, de Saint-Étienne, étendu pendant six mois sur un lit à l'évêché du Cap Haïtien, et l'ayant amené en France dans l'impossibilité de se servir de ses jambes, je l'ai revu à Saint-Étienne avant son pèlerinage à Lourdes, et toujours dans le même état. J'ai eu la consolation de le revoir à son retour délivré de cette maladie et marchant bien. Plus que

personne, je suis à même d'apprécier la grâce merveilleuse qu'il a reçue à Lourdes. J'en ai fait part à Mgr l'évêque du Cap Haïtien, qui m'envoie un certificat signé des deux médecins qui l'ont soigné pendant six mois. Je vous adresse ce certificat, pensant qu'il pourra vous être utile. Ces deux médecins étaient portés à croire comme moi que la maladie était due à un empoisonnement, causé par un membre de l'infâme et diabolique secte des Vaudoux, ce qui m'avait fait espérer que la sainte Vierge guérirait ce pauvre prêtre.

E. Ribault,
Protonotaire apostolique, vicaire du Cap Haïtien.

(Le certificat médical envoyé par Mgr l'évêque d'Haïti est celui que nous avons reproduit plus haut.)

Une conversion. — Comment on peut interpréter cette guérison.

Pendant que l'abbé Dumas nous faisait le récit de ses longues souffrances, un homme l'écoutait en proie à la plus vive émotion. Il s'attachait aux pas de ce jeune prêtre, ne se lassait pas de le voir, de l'interroger. Favorisé lui aussi de grâces exceptionnelles, il avait traversé des moments de doute ou de défaillance. Venait-il à Lourdes comme l'abbé Pierre Froment, de Zola, chercher la solution de ses incertitudes? Quoi qu'il en soit, à la vue de ce prêtre qui renaissait devant lui, en entendant le récit de ses épreuves, ses larmes coulaient en abondance. Plus heureux que l'abbé de convention et de roman, il allait s'agenouiller aux pieds d'un prêtre et faisait l'aveu complet de ses égarements. Il renaissait à la vie surnaturelle et proclamait bien haut les miséricordes infinies de Dieu dont il avait été le témoin et l'objet.

Que sont les guérisons de nos infirmités physiques à côté de ces guérisons des âmes, mystérieux effets de la grâce, dans lesquelles ni la main de l'homme, ni les forces de la nature ne peuvent intervenir?

Les guérisons que nous constatons en si grand nombre à Lourdes doivent correspondre sans doute à un nombre plus considérable encore de conversions, et souvent nous saisissons les relations directes qui unissent ces grandes transformations physiques et

morales. Il y a plus qu'une coïncidence dans ces rapprochements, il y a les traces bien visibles d'une action providentielle.

Lorsque l'abbé Dumas vint à Lourdes, au mois de septembre, il était malade depuis un an; sous l'action d'un poison dont on ne connaissait pas la nature, il avait été paralysé de tous ses membres, et, cette paralysie atteignant le cerveau, avait étendu comme un voile sur toutes ses facultés.

Cependant il pouvait guérir par les seules forces de la nature, mais d'une façon lente et certainement incomplète. Une amélioration pouvait se faire, graduelle, insensible, sans jamais effacer pourtant les derniers vestiges du mal. Le choc avait été trop profond pour que toutes les fonctions pussent reprendre leur jeu dans leur intégrité première.

L'abbé ressentit dans la piscine une amélioration subite, instantanée. Depuis un an il ne disait pas la messe, il ne pouvait faire un pas. Immédiatement il a pu marcher, et, le lendemain matin, il disait sa messe. C'est un premier résultat qui reste bien acquis. Il a été trop instantané pour qu'il puisse recevoir une explication physiologique. Un paralytique, dans ces conditions, ne saute pas de son lit pour aller se promener. Les autres troubles se sont dissipés plus lentement.

Ce pauvre abbé semblait sortir comme d'un long sommeil; ses facultés se réveillaient peu à peu, et ses forces revenaient par degrés. Sa convalescence, entravée pendant quelque jours par une maladie accidentelle, a repris son cours et ne s'est pas démentie depuis cette époque. Il y a certainement un point dans cette guérison qui n'appartient pas à l'évolution naturelle des paralysies par empoisonnement, c'est sa disparition brusque. Tout le reste peut s'expliquer ou s'observer couramment. Cependant, comme il y a une relation directe entre tous ces phénomènes, nous pouvons dire que la modification profonde ressentie à Lourdes a été le point de départ, la cause réelle de l'amélioration qui s'est continuée par degrés.

Voilà comment on peut interpréter cette guérison. Elle ne s'impose pas avec cette évidence que nous rencontrons quelquefois

dans les grands faits de Lourdes. Elle doit être étudiée par des hommes spéciaux. Il s'agit d'une maladie très rare que nous n'observons guère. Elle demande à être nuancée dans ses détails et réclame un calcul de probabilités qui nous conduit à la certitude.

L'abbé Dumas demandait sa guérison depuis un an dans toutes ses prières. Il avait à peine trente ans ; il aurait pu pendant longtemps encore continuer son apostolat. Il voyait à regret sa carrière brisée. Jusqu'à ce jour, ses prières n'avaient pas été exaucées. Il fallait attendre l'heure et le lieu marqués par la Providence. C'était à Lourdes qu'il devait guérir. Sa guérison se produisit sous les yeux de mille témoins, et il voyait se relever devant lui un de ses frères que le souffle du doute avait effleuré, que le contact du monde avait détourné de sa voie.

M. L'ABBÉ SONNOIS

FRÈRE ET VICAIRE GÉNÉRAL DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

Ataxie ou rhumatisme. — Guérison inexplicable. — La maladie dure depuis treize ans. — Tous les traitements, sous la direction des maîtres les plus habiles, sont restés sans effet. — La suggestion ne peut être invoquée. — Le malade a le pressentiment du jour et de l'heure de sa guérison.

Au mois de septembre 1890, Mgr Sonnois, le nouvel évêque de Saint-Dié, venait à Lourdes à la tête des Alsaciens-Lorrains. Ce pèlerinage laisse toujours une impression profonde sur son passage; il réveille dans nos cœurs les souvenirs les plus chers et les plus douloureux. Il nous vient du pays de Jeanne d'Arc, c'est l'espérance; il nous vient des pays annexés, c'est le deuil. On ne voit jamais sans émotion ces bannières voilées, ces frères courbés sous le joug étranger, ces costumes que la peinture et la sculpture ont partout reproduits, images de la patrie dans ses jours d'épreuve,

M. l'abbé Albert Sonnois, frère de Mgr l'évêque de Saint-Dié et son vicaire général, arrivait le 4 septembre à Lourdes, précédant d'un jour les pèlerins; il était trop souffrant pour partager avec eux les fatigues du voyage.

Il y avait treize ans qu'il était malade. C'est au printemps de 1877 qu'il avait ressenti les premières atteintes de son mal, d'abord des douleurs à la nuque, le long de la colonne vertébrale, dans les jambes, dans les articulations; douleurs qui, comme des coups de lance, s'irradiaient un peu partout, mais surtout dans les membres inférieurs. Il s'était beaucoup mouillé pendant le carême précédent, et il attribuait à cette cause l'origine de sa maladie. Mais en remontant plus avant dans son passé, il se souvenait qu'à vingt et un ans, étant élève de philosophie au séminaire, il avait éprouvé des accidents analogues, moins intenses à la vérité, qui l'avaient pourtant contraint à suspendre ses études.

La période des douleurs avait duré sept ans, de 1877 à 1884; en

1884, la marche était devenue pénible, vacillante, incoordonnée, le malade ne pouvait rester debout, les yeux fermés, sans chanceler et tomber; il avait de la peine à écrire, la main dirigeant mal la plume.

La sensibilité était à peu près supprimée dans les parties inférieures; il n'avait plus le sens du toucher : le froid et le chaud déterminaient une égale sensation. La vue s'affaiblissait graduellement, et la lecture devenait très difficile. Enfin une infirmité cruelle venait encore s'ajouter à tous ces troubles, il avait une incontinence continuelle et le jour et la nuit.

En présence d'une maladie aussi grave, dont la marche progressive semblait conduire à une issue fatale, les frères de l'abbé Sonnois, justement préoccupés, conduisirent le malade à Paris. Ils le placèrent chez les Frères Saint-Jean-de-Dieu et le confièrent aux soins du professeur Potain.

Le Dr Potain crut trouver dans ces désordres multiples les signes d'une affection rhumatismale généralisée. Il prescrivit le salicylate, les bains de vapeur et les pointes de feu, le long de la colonne vertébrale, cinq cents chaque fois. Au bout de trois ou quatre semaines, l'estomac se refuse énergiquement à recevoir le salicylate. On le donne par la voie rectale, mais après un mois il faut renoncer à ce moyen. Les bains de vapeur, mal supportés, sont réduits à deux par semaine et à huit minutes de durée. On abandonne enfin cette médication pour revenir à l'iodure de potassium. Sous l'influence de ce traitement, l'état de l'abbé Sonnois s'était plutôt aggravé. Lorsqu'il quitte Paris, après un séjour de deux mois et demi, il est plus fatigué qu'à son arrivée.

L'aphasie qui venait à peine de se déclarer était déjà très prononcée; il ne trouvait plus le mot propre; en écrivant, il mettait un nom pour un autre; écriture et langage étaient souvent inintelligibles. Il avait complètement perdu le sommeil, ses idées se troublaient, sa pensée était confuse, voilée. Pendant trois ans, il n'a pu dire la messe et réciter son bréviaire.

Les grandes crises douloureuses amenaient des troubles plus marqués du côté de l'intelligence. L'abbé restait dans un état

mélancolique habituel, et, pendant plusieurs mois, il a eu des idées de suicide dont il ne pouvait se débarrasser.

Il était dans cette triste situation lorsqu'au mois d'avril 1890, son frère fut nommé évêque de Saint-Dié; il l'accompagne dans sa nouvelle résidence. Cette nomination et ce changement de vie déterminent chez l'abbé une secousse morale puissante et semblent ranimer un peu son esprit affaibli et découragé. Mais tout cela reste sans effet sur les principaux symptômes de sa maladie. Il ne retrouve ni le sommeil, ni la possibilité de marcher, et les douleurs qui s'irradient dans tout son corps sont toujours aussi fréquentes, aussi pénibles.

Le médecin et l'ami qui a longtemps soigné M. l'abbé Sonnois, à Auxonne, lui a écrit une longue lettre que nous avons sous les yeux, dans laquelle il relève toute la série des accidents qu'il a observés et dans leur ordre de succession. Il marque bien les périodes distinctes qui donnent à cette maladie son véritable caractère; c'est d'abord la nature des douleurs qui semblent partir de la tête, de la colonne vertébrale, pour retentir un peu partout : douleurs en ceinture, fulgurantes le long des membres, douleurs et troubles du côté de l'estomac et de l'intestin. En 1884, sept ans après le début des accidents, la marche devient de plus en plus pénible, la coordination des mouvements a des défectuosités presque constantes, et, quand le malade veut s'avancer, une jambe vient heurter l'autre jambe; de là des chutes qui se produisent fréquemment. A mesure que la maladie progresse, nous arrivons à la troisième période : l'intelligence est atteinte, la mémoire très affaiblie. Malgré une attention soutenue et une recherche de longue durée, les mots ne se présentent pas, soit sous la plume, soit dans le cours de la conversation.

Il y a de la diplopie, tous les objets paraissant doubles, et à la lumière artificielle, lampe ou bougie, la perte de la vision est absolue.

L'ensemble de ces symptômes, leur ordre de succession, leur marche progressive m'avaient fait porter, dit le médecin, le diagnostic d'*ataxie*, et tous les traitements institués n'avaient pu enrayer les progrès du mal.

M. l'abbé Sonnois est arrivé à Lourdes le jeudi soir, 4 septembre. A ce moment, tous les accidents de sa maladie étaient à leur apogée. Le voyage l'avait beaucoup fatigué. Le 5 septembre, il va à la piscine, mais il n'obtient aucune amélioration. Le soir du même jour, il était auprès de son frère, lorsque l'abbé Noël vint demander qui devait célébrer le lendemain mardi la messe d'actions de grâces du pèlerinage. C'est moi! dit notre malade. On le regarde avec étonnement, on croit à un caprice. L'abbé insiste, on élude la réponse.

Le lendemain, 6 septembre, l'abbé, soutenu par deux aides, se traîne péniblement à la Grotte; il s'assied sur une chaise pendant la messe de son frère. La messe finie, on le soulève, on lui donne les vêtements sacerdotaux, on l'aide à s'approcher de l'autel. Il y avait trois ans qu'il n'avait pu célébrer la messe et lire son bréviaire.

« Je veux faire la génuflexion, nous dit l'abbé, et je la fais aisément; je monte facilement les marches de l'autel, je fais tous les mouvements, j'accomplis toutes les cérémonies des rites sacrés sans difficulté, sans fatigue. Instantanément, tous les symptômes de la maladie avaient disparu.

« Je me tenais droit comme aujourd'hui; les yeux étaient devenus excellents, les mains tremblantes avaient recouvré la sûreté des mouvements; j'étais guéri!

« Dans cette journée, je marchai beaucoup, et le soir je fus pris de douleurs dans les reins: ce furent les dernières traces de ma maladie: elles disparurent brusquement dix jours après pour ne plus reparaître. Depuis lors, j'ai mené une vie fort active. J'ai pu suffire à tout; je n'ai jamais ressenti la plus légère douleur, rappelant celles d'autrefois. »

M. l'abbé Sonnois remplit les fonctions de vicaire général, travaille dans son cabinet huit heures par jour. A peine rentré à Saint-Dié, il faisait à pied des courses de dix kilomètres dans la montagne.

L'abbé nous dit encore : « Le sommeil, qui avait fui mes paupières depuis des années, ne s'est pas interrompu une seule nuit;

la vue est excellente; les forces ont grandi. Je suis au physique plein de vie et au moral plein de joie, deux choses que depuis bien des années je ne connaissais plus. Je crois pouvoir affirmer, et je

Pèlerinage breton.

le fais le cœur débordant de reconnaissance, que l'épreuve est décisive et que je suis bien en possession d'une bonne santé. »

Le médecin ordinaire avait porté le diagnostic d'ataxie. Il est certain que ce diagnostic se justifiait pleinement en rappelant les accidents que nous venons d'énumérer, les douleurs et leur caractère, l'incoordination des mouvements, l'affaiblissement de la vue, les troubles de l'intelligence, la paralysie de la vessie, etc. Et sans pouvoir en préciser le terme, il considérait la maladie comme incurable.

400

M. l'abbé SONNOIS, frère de Mgr l'Archevêque de Cambrai, guéri à Lourdes.

Le Dr Potain paraît avoir été d'un avis différent. Il pensait que tous ces accidents avaient une origine rhumatismale, qu'il n'y avait du côté de la moelle aucune altération organique et que la guérison était possible et même probable. C'est le Dr Mène, médecin de la maison des frères de la rue Oudinot, qui nous a fait connaître sur ce point l'opinion du professeur Potain.

Nous nous garderons bien de nous faire juge entre ces opinions opposées. Le maître a parlé, nous nous inclinons.

Le malade nous dit bien : M. Potain ne m'a vu que rarement, il a conseillé un traitement contre le rhumatisme qui est resté sans effet, je suis parti de Paris plus malade qu'à mon arrivée, etc... Nous ne le suivrons pas sur ce terrain.

Nous prenons l'hypothèse la moins favorable, et nous admettons que M. l'abbé Sonnois a eu un rhumatisme qui a retenti sur la moelle et le cerveau, qui a simulé l'ataxie et que cette maladie avait toute chance de guérir.

Mais M. l'abbé pouvait-il guérir comme il a guéri en un instant, complètement? Pouvait-il guérir par un effet de sa volonté seule? Ataxique ou rhumatisant, la chose est secondaire pour nous, le mode de guérison importe seul.

Nous l'avons dit souvent : avec du temps, des soins, l'aide de la nature, presque toutes les maladies sont curables; mais supprimez ces trois agents et obtenez des résurrections instantanées, vous devenez alors témoin d'un résultat supérieur aux forces naturelles.

Voilà donc un premier point bien important à retenir.

M. l'abbé Sonnois qui, depuis des années, voit sa maladie suivre une marche progressive, pourra retrouver peut-être lentement la régularité plus ou moins complète de ses fonctions, mais il ne pourra jamais, dans une seconde, reprendre l'entière possession d'une santé depuis si longtemps compromise.

Cependant, c'est bien dans un instant rapide comme la pensée que sa guérison s'opère, et cet instant n'est pas pris au hasard dans sa vie, il coïncide avec le moment précis où le malade s'agenouille devant l'autel. Vainement il s'est plongé dans la piscine,

vainement il a prié, il a bu de l'eau de la source, tout est resté sans effet. Il guérit en récitant les premières prières de la messe.

Mais cette guérison, il n'osait ni l'espérer, ni la demander. « Je venais, nous dit-il, demander la grâce de bien mourir, ou du moins une amélioration dans l'état de mes facultés mentales. Car perdre l'intelligence m'effrayait par-dessus tout. »

Je dis que ce mode de guérison ne pouvait être prévu par aucun médecin et qu'il sort absolument des lois ordinaires de nos observations.

*
* *

Il est vrai que pour l'expliquer on a trouvé un mot bien commode. C'est un effet d'auto-suggestion, nous dit-on.

L'auto-suggestion est une influence absolue du moral sur le physique, capable d'effacer instantanément les désordres fonctionnels les plus anciens et les plus graves. Mais cette influence doit pouvoir s'observer partout : toutes les émotions, tous les grands ébranlements doivent la produire. On doit en connaître la source, on doit pouvoir la mettre en action, on doit obtenir des résultats absolument semblables à ceux que nous observons à Lourdes. Il n'en est rien.

A Lourdes, sans préparation, brusquement, souvent à l'insu des malades ou contrairement à leur attente, c'est-à-dire en dehors de toutes les règles suggestibles, on obtient des effets si puissants qu'ils sont sans comparaison avec les résultats obtenus par les maîtres les plus habiles. Il y a un abîme entre ces deux ordres de faits. On l'a si bien compris, que pour les faits de Lourdes on a ajouté un qualificatif et l'on a dit *suggestion religieuse*, c'est-à-dire une suggestion que la foi seule peut produire avec cette action puissante, illimitée.

C'est donc une espèce à part, une suggestion que l'on ne retrouve que là, qui se joue de nos combinaisons. Mais une suggestion qui donne de pareils effets, doit elle-même prendre sa source au-dessus de nos faibles moyens d'action.

Ce n'est plus seulement une question de mots; qu'importent les

termes? tout diffère et le principe et le résultat. Tout ce que nous obtenons dans nos cliniques n'est qu'un jeu d'enfant, une expérience curieuse et sans comparaison avec les guérisons merveilleuses observées à Lourdes.

Entre des résultats si différents, il a la distance qui sépare l'étincelle électrique de nos cabinets de physique, de cet éclair éblouissant qui déchire la nue, embrase le ciel. Notre comparaison est encore imparfaite, car ces deux phénomènes appartiennent également aux lois naturelles, et les observations que nous étudions sont au-dessus ou en dehors de ces lois.

Vainement on a voulu obscurcir ces questions en les enfermant dans le cadre trop étroit de nos théories. Qu'un poitrinaire guérisse, qu'une plaie se cicatrise, qu'une économie troublée dans son jeu reprenne ses fonctions, la chose n'a rien qui puisse nous surprendre. Mais qu'un poitrinaire guérisse en une seconde, qu'une plaie se ferme instantanément, qu'un organe immobilisé depuis des années reprenne sans transition l'intégrité de ses fonctions ; voilà des résultats qui dépassent notre entendement, et toutes les suggestions du monde ne peuvent les produire.

La suggestion demande pour s'exercer un terrain préparé, favorable, et l'abbé Sonnois ne répondait pas à ce programme. Avec son caractère ferme et sa foi bien éclairée, il savait qu'il pouvait trouver à Lourdes la guérison, mais il s'abandonnait sans réserve à la volonté divine.

Je lui demandais si dans sa famille il n'y avait pas des prédispositions, des affections héréditaires pouvant expliquer dans une certaine mesure sa maladie. — Mes parents, me dit-il, sont morts fort âgés, quatre-vingts ans et plus. Nous sommes quatre frères, deux dans le clergé : l'archevêque de Cambrai et moi ; deux dans l'armée, tous les deux sont généraux.

Ce n'est pas d'ordinaire dans ces milieux, élevés bien au-dessus du niveau commun, que s'observent ces phénomènes étranges qui font osciller les volontés et les intelligences au gré de toutes les impressions. On ne peut invoquer ici les théories qui ne trouvent leur application que dans des organismes déprimés ou faussés.

*
* *

Il y avait treize ans que l'abbé Sonnois était malade lorsqu'il est venu à Lourdes ; depuis longtemps tout avenir, toute espérance semblaient perdus pour lui. Il avait lu souvent le récit des guérisons merveilleuses qui s'opéraient autour de la Grotte, il était prêtre, il avait une dévotion particulière pour la sainte Vierge ; pourquoi recourir si tard à ce remède souverain ? Une pensée de résignation à la volonté de Dieu devait sans doute le retenir, comme elle avait retenu Sœur Julienne.

Un mois et demi avant son pèlerinage, le 11 juillet, date bien précise dont il ne perdra jamais le souvenir, la pensée de venir à Lourdes lui vint brusquement comme une illumination soudaine. « J'ai eu, me disait-il, deux intuitions bien nettes dans ma vie ; l'une a déterminé ma vocation sacerdotale, l'autre m'a conduit ici. »

Lorsqu'il annonce cette résolution à son frère : « Enfin, lui répond Mgr de Saint-Dié, il y a longtemps que j'attendais cette détermination et que je la demandais à Dieu dans mes prières. » Monseigneur du reste n'avait pas désespéré de la guérison de son frère, et il venait de le nommer son vicaire général, n'ayant pu faire agréer le candidat qu'il avait présenté. Ainsi chez les deux frères, une même intuition semble avoir existé, sans entente préalable.

Il y a de ces appels intimes et mystérieux qui se font dans les âmes et qui sont le premier appel de la grâce. Un ataxique que nous voyons à Lourdes depuis plusieurs années, que nous rencontrons partout au milieu des pèlerins, dans sa petite voiture, me disait en me montrant l'abbé Sonnois, Sœur Julienne : « Mais comment ont-ils donc fait pour guérir ? S'il y a un secret, qu'ils me le confient, un sacrifice à faire ; je suis prêt à tout ? Je me baigne comme eux, je prie, j'ai confiance, et depuis plusieurs années je n'obtiens rien. »

Pourquoi ?... N'avait-il donc pas l'auto-suggestion ?

Pourquoi ?... Il le demanda à Sœur Julienne qui lui répondit :

« Je suis venue ici par ordre de ma Supérieure, on m'a plongée mourante dans la piscine. J'en suis sortie guérie : pourquoi et comment?... Je n'en sais pas davantage. »

L'abbé Sonnois lui aurait dit ce qu'il nous a écrit depuis : « Comment ai-je eu l'inspiration de dire la messe d'action de grâces à la Grotte? Mais elle m'a été mise dans l'esprit, dans le cœur au moment précis où devant moi l'abbé Noël demandait à mon frère qui célébrerait cette messe.

« Comment puis-je comprendre les desseins de la Providence? Étais-je destiné à rendre témoignage de la puissance de Notre-Dame de Lourdes ? Dieu avait-il d'autres desseins sur moi? Ce sont là des questions auxquelles je ne sais que répondre.

« Les miracles ou les grâces extraordinaires ne s'arrêtent pas uniquement à celui qui en est l'objet. La réponse peut se lire dans l'ensemble des circonstances ultérieures de la vie, et cette réponse nous échappe immédiatement.

« Pour moi, je crois que le but premier, je ne dis pas principal, a été de récompenser mon frère du grand sacrifice qu'il fit en acceptant, par obéissance à un ordre formel du Pape, l'épiscopat qu'il avait déjà refusé plusieurs fois.

« M. l'abbé Sonnois ajoute : « Je voudrais vous dire plus, je ne le puis, je ne vois pas. Certes si un jour il plaît à la sainte Vierge de me montrer ce qui me reste à faire, je m'empresserai de répondre, et si j'entrevois ce que la miséricorde divine a voulu, je le dirai bien haut. » Admirables paroles qui élèvent notre pensée au-dessus des préoccupations de la terre ; dans ces hautes régions où la foi nous emporte, on aperçoit des horizons inaccessibles à la nature humaine.

PLAIES INTÉRIEURES

Marthe Fréchaud. — Mme Bourque, du Canada. — Mme Beuvelot et le professeur Spillmann, de Nancy. — Clara Brun, de Lyon. — Une miraculée du 8 décembre, Mlle Cox. — Jean Debrouwer, d'Audenarde (Belgique). — Mme Gordet, d'Henrichemont. — Un médecin de marine raconte sa guérison obtenue en invoquant Notre-Dame de Lourdes.

Péritonites et abcès intérieurs

Nous avons là toute une classe de maladies qui, par leur durée, résistent à tous les traitements et qui légitiment les opérations les plus graves. Nous avons vu guérir ici dans un simple bain de piscine Mme Gordet, d'Henrichemont, Mme Bourque, du Canada, Mlle Zoé Boucher, Françoise Roussin et Marthe Fréchaud.

En voyant entrer cette année dans notre bureau Marthe Fréchaud, femme de haute taille, la démarche assurée, les traits forts, énergiques, tout respirant chez elle la vie et la santé, nous nous demandions si c'était bien cette malade que nous avions vue l'année dernière pâle, amaigrie, se levant à peine et qui nous apportait un certificat de son médecin dans lequel nous lisions : « Il nous est impossible de fixer une époque pour le rétablissement de cette femme; elle ne pourra de longtemps reprendre ses occupations et

vivre sans souffrance. » A la seconde immersion dans la piscine, sa guérison était instantanée et complète.

Mme Broussin, d'Arcachon. Opérée sans résultat par un chirurgien de Paris, gardait le lit depuis quatre ans. A son retour de Lourdes, son enfant qui ne l'avait pas vue marcher, ne la reconnaissait pas.

Mme Bourque, femme d'un médecin de Montréal, mère de onze enfants, arrivait du Canada dans le plus déplorable état: elle avait fait le voyage, presque toujours couchée et avec des vomissements incessants. Le 20 août, en sortant de la piscine, elle se sentit complètement soulagée. M. le Dr Philippe, de Paris, qui l'avait soignée, a constaté qu'elle jouissait d'une santé parfaite au retour de son pèlerinage, et son mari, M. le Dr Bourque, nous écrit : « Si la foi qui guérit produit de telles merveilles, il n'y a qu'à Lourdes que ces choses s'accomplissent, et nous devons voir dans cette guérison instantanée une influence toute surnaturelle. » Un an après, il nous écrivait encore : « Jamais la santé de ma femme n'a été meilleure, il n'y a pas le moindre vestige de son ancienne

maladie. Nous venons de célébrer l'heureux anniversaire de sa guérison en assistant à une messe d'actions de grâces à notre grotte de Notre-Dame de Lourdes. »

Toutes ces malades, en venant à Lourdes, avaient dû promettre à leurs médecins qu'elles se rendraient au retour du pèlerinage dans une maison de santé pour y subir de graves opérations qui pouvaient seules porter remède à leurs souffrances. A leur retour, elles se sont présentées devant ces mêmes médecins, en pleine possession de leur santé et sans aucune trace de leurs anciennes infirmités.

Marie Beuvelot et le professeur Spillmann, de Nancy

M. le Dr Spillmann, de Nancy, a rencontré Marie Beuvelot dans l'esplanade du Rosaire, il est entré avec elle dans notre bureau ; il l'avait gardée vingt-six mois dans son service d'hôpital, il venait de la quitter il y avait quelques jours à peine.

Marie Beuvelot.

Lorsque cette femme est sortie de l'hôpital, le 27 août, pour venir à Lourdes, il y avait huit mois qu'elle ne se levait plus et qu'elle avait des vomissements continuels ; elle était à la dernière période d'une péritonite tuberculeuse ; sa mère était morte de la poitrine, ses deux frères de méningite. Marie Beuvelot était arrivée le 30 août au matin, couchée sur un matelas ; le même jour, elle fut portée à la piscine ; une première immersion ne donna aucun résultat, mais le soir du même jour, elle sortit de l'eau complètement gué-

rie. Le lendemain matin, elle faisait à cinq heures la sainte communion à l'église, elle marchait toute la journée ; on lui avait donné les habits d'une malade décédée à l'hospice, car pour elle, il y avait longtemps qu'elle n'en avait plus. Depuis lors, sa guérison ne s'est pas démentie. Avec le diagnostic du Dr Spillmann, il ne peut y avoir de doute sur la nature de sa maladie, et cette guérison doit prendre rang parmi les plus importantes que nous ayons observées à Lourdes.

CLARA BRUN

(*Pèlerinage de Lyon de 1895*)

Dans l'espace de huit mois a subi quatre opérations chirurgicales (deux ovariotomies, une hystéroctomie, un curetage). A été plus malade après qu'avant, n'a plus pu se relever. Est arrivée à Lourdes sur un matelas. Guérie instantanément, après la sainte communion, à la Grotte, le 10 mai 1895. Est entrée depuis chez les Sœurs cloîtrées de Saint-Michel, à Lyon.

Parmi les malades qui viennent à Lourdes, nous voyons ces éternelles blessées qui ne peuvent se relever à la suite de chocs opératoires trop profonds ou trop répétés.

Le couteau des chirurgiens n'a pas les propriétés de la lance d'Achille. Il ne guérit pas d'un côté les blessures qu'il fait de l'autre.

Quelques-unes de ces malades marchent encore, mais elles se traînent, pâles, languissantes ; la plupart gardent le lit et sont portées sur des matelas. L'espoir ne luit plus pour elles, elles n'ont désormais qu'un avenir sans horizon, une vie brisée. Je ne connais pas d'exemple plus instructif et plus triste à la fois que celui d'une jeune fille que nous avons vue dans les derniers pèlerinages. Elle est âgée de vingt-cinq ans ; elle vient de subir quatre opérations dans l'espace de sept mois : deux ovariotomies, etc. Successivement, on a enlevé tous les organes qui ne sont pas indispensables à la vie.

Ces opérations si graves, si rapprochées, ont usé toute la résistance de cette jeune fille.

Depuis la dernière opération, depuis huit mois, elle n'a pas quitté le lit. Elle éprouve des sensations de brûlure dans tout le côté, le ventre est très gonflé. C'est en vain que, pour la soutenir, on lui a donné une ceinture avec une large plaque métallique. Elle ne mange pas, ses traits sont tirés, sa physionomie altérée. C'est dans ces conditions misérables qu'elle vient à Lourdes, couchée sur un matelas.

On la porte à la Grotte, elle reçoit la sainte communion ; aussitôt elle se redresse, elle se tient debout, sa physionomie s'éclaire, son ventre s'affaisse et diminue brusquement de cinquante centimètres ; elle pose sa ceinture, elle reste sur pied toute la journée. Depuis cette époque, sa guérison ne s'est pas démentie un seul instant.

Clara Brun.

Cette jeune fille vient d'entrer dans une communauté, heureuse, nous dit-elle, de fuir le monde qu'elle n'a connu que par une suite ininterrompue d'épreuves et de souffrances, le monde où elle n'avait plus désormais sa place.

Des exemples semblables, nous les trouvons à chaque page dans nos procès-verbaux ; ils se prêteraient à des considérations d'ordres divers, mais ce n'est pas le moment de les développer ici.

Mlle COX

Une miraculée du 8 décembre

Nous allons raconter sommairement la guérison extraordinaire dont fut l'objet, dans la nuit du 8 au 9 décembre 1897, la fille de notre collaborateur, le Dr Cox. Le père, qui avait suivi de si près la maladie de sa fille, ne pouvait céder à un autre le soin de publier ce nouveau bienfait de Notre-Dame de Lourdes. Après avoir attendu la sanction du temps, il ne craint pas d'affirmer aujourd'hui que « la guérison est complète et absolue ». La déclaration suivante révèle bien les sentiments de ce médecin chrétien.

On ne peut expliquer un pareil fait qu'en remontant jusqu'à Celle par qui on obtient toute grâce, c'est-à-dire à la Reine du ciel, et, devant une telle manifestation de sa puissance et de sa miséricorde, il n'y a qu'à se prosterner et à remercier.

Voici *in extenso* le rapport du Dr Cox :

Le 28 août 1896, ma fille, portant un poids assez considérable, glisse sur des marches en pierre. Elle fit un violent effort pour ne pas laisser tomber ce qu'elle portait, mais ne put se retenir; dans la chute, la hanche gauche et les reins se heurtèrent contre la pierre. Ce choc fut suivi d'un peu d'endolorissement; mais ma fille n'y fit d'abord aucune attention et continua à marcher comme par le passé. La douleur, cependant, ne fit qu'augmenter, et il s'y joignit bientôt de l'enflure. Les mouvements devinrent de plus en plus pénibles. Je fis coucher la malade et lui fis garder le repos absolu, auquel j'ajoutai quelques remèdes locaux.

Après huit jours de ce traitement, je constatai que l'état local ne s'était nullement amélioré. La fièvre s'y était ajoutée. Quelques jours plus tard, la sensibilité à la pression avait augmenté et s'était compliquée d'une douleur sourde et continue, siégeant profondément dans le côté gauche de l'abdomen. Tous les symptômes continuèrent à se développer, malgré les différents moyens employés, et bientôt la fièvre, l'enflure, la douleur, l'empâtement, tout indiqua un phlegmon. Mon confrère et ami, le Dr Boissarie, qui vit ma fille dans les premiers jours d'octobre, le constata comme moi et partagea mes craintes au sujet de la formation probable d'un abcès.

Ce fut alors que nous résolûmes, sur la demande de ma fille elle-même, de la porter aux piscines. L'état de souffrance de la pauvre malade, pour qui le moindre mouvement était une douleur, la longueur du trajet, les secousses

et les chocs inévitables, tout semblait rendre une pareille tentative impraticable, et il nous eût été impossible de la mener à bonne fin sans le secours bienveillant des membres de l'Hospitalité de Notre-Dame de Lourdes qui, avec un dévouement dont je ne saurais trop les remercier, voulurent bien nous venir en aide. Grâce à leur assistance, nous pûmes transporter notre chère malade aux piscines. Là aussi, elle trouva chez les Dames hospitalières une charité et des soins expérimentés qui diminuèrent d'une manière sensible les souffrances plus ou moins inévitables de l'immersion dans l'eau miraculeuse.

Pendant plusieurs semaines, nous continuâmes à la porter aux piscines à des intervalles assez rapprochés. Mais, vers la fin de novembre, je fus forcé de reconnaître que les bains n'avaient pas produit l'effet que nous espérions. La tuméfaction, l'empâtement, la fièvre qui avait un caractère intermittent très marqué, la grande sensibilité à la pression et au moindre mouvement, les douleurs lancinantes siégeant profondément dans l'abdomen et ne cessant ni le jour, ni la nuit, la flexion encore plus marquée du membre inférieur, la fluctuation profonde dans la fosse iliaque, l'altération notable de la santé générale, la perte de l'appétit, le sommeil agité, montraient clairement que le mal avait pris un caractère plus grave, et je ne doutais plus de la formation d'un abcès dans la fosse iliaque.

Le tableau des complications et des dangers auxquels ma fille était exposée se présentait constamment à mon esprit, et c'était, pour moi, un sujet d'angoisses continuelles. Beaucoup de personnes amies et plusieurs de nos parents m'engageaient avec instance à avoir recours, sans plus tarder, aux moyens naturels. Un de nos amis, médecin à Paris, auquel l'état de la malade fut communiqué pas une lettre, insistait avec énergie sur la nécessité d'une intervention chirurgicale immédiate, en faisant ressortir tous les dangers de la temporisation. Tous ces conseils, inspirés par une charité et une sympathie évidentes, étaient, en outre, d'une sagesse parfaite, et mon seul devoir, comme médecin, devait me pousser à les adopter; mais, malgré tous les raisonnements, je me sentais de plus en plus entraîné à persévérer dans la voie que nous avions suivie jusqu'ici, c'est-à-dire à nous abandonner entièrement à la miséricorde de Notre-Dame de Lourdes. Je m'y décidai d'autant plus volontiers que c'était l'ardent désir de la malade et de sa mère; car leur foi et leur confiance n'avaient pas été ébranlées par l'insuccès de plusieurs neuvaines de piscines et de toutes les prières qui avaient été dites jusqu'à ce jour. Tout en sentant vivement le poids de ma responsabilité, je résolus d'ajourner tout recours aux moyens naturels jusqu'après la fête de l'Immaculée Conception, et nous commençâmes une neuvaine de piscines et de prières à l'occasion de cette grande fête.

Le cœur plein de foi et d'espérance, nous reprîmes donc le chemin de la Grotte. Le transport de la malade était devenu de plus en plus pénible, et ce long trajet était pour elle une source de cruelles souffrances qui, dans les derniers jours surtout, furent presque intolérables; mais elle était résolue à tout supporter. Le 8 décembre, nous fîmes la sainte communion aux intentions de notre cher malade, et je constatai, lorsque je l'examinai dans la matinée, que, quoiqu'elle eût toujours la même foi et la même confiance en la bonté de Notre-Dame de Lourdes, elle n'avait aucun pressentiment qu'elle serait guérie ce jour-là. La marche de la malade, du reste, envisagée au point de

vue médical, rendait un pareil résultat de moins en moins probable. L'état n'avait fait que s'aggraver. La fièvre n'était plus intermittente, mais continuelle depuis trois jours, les douleurs étaient intenses, les nuits presque sans sommeil. Des nausées constantes et un ballonnement abdominal fort pénible s'y étaient ajoutés depuis deux jours. La malade repoussait toute nourriture. Tout cela avait produit chez elle un accablement notable, et son état me paraissait très inquiétant, lorsque nous la transportâmes aux piscines dans l'après-midi du 8 décembre. Après l'immersion qui s'était faite sur un drap, comme d'habitude, il lui sembla que ses douleurs avaient un peu diminué, mais la différence était si faible qu'elle n'osa pas en parler. Nous la ramenâmes tristement à la maison. La nécessité d'une opération chirurgicale nous paraissait plus évidente que jamais. Nous y pensions tous en silence.

Dans la soirée, vers huit heures, pendant que nous faisions la prière en famille, ma fille nous dit, pour la première fois depuis bien des jours, qu'elle avait envie de dormir, et nous la vîmes bientôt s'endormir d'un sommeil calme qui dura, sans interruption, jusqu'à huit heures et demie le lendemain matin. A son réveil, elle déjeuna de bon appétit; mais lorsque je lui demandai si elle se sentait mieux, elle ne voulut pas répondre à ma question et me pria de l'examiner, afin de m'assurer par moi-même de son état. Je le fis sans tarder et je constatai bientôt, à mon grand étonnement, que le pouls était calme, la température normale, l'abdomen souple, qu'il n'y avait plus d'enflure, ni de sensibilité à la pression et que la malade pouvait s'asseoir et se retourner dans son lit sans la moindre douleur, en un mot, qu'il n'y avait plus de trace appréciable de l'état si grave que j'avais constaté la veille. Ma fille sentait qu'elle pouvait marcher, mais, cédant à un sentiment de prudence qui me paraît aujourd'hui exagéré, je la gardai au lit ce jour-là. Le lendemain matin, 10 décembre, après un nouvel examen qui ne révéla absolument rien d'anormal, je la fis se lever et marcher dans la chambre. Elle le fit sans aucune difficulté, comme si elle n'avait jamais été malade.

C'était une guérison et une guérison complète. Mais elle s'était faite d'une manière et dans des conditions qui lui donnaient un caractère spécial et la mettaient au-dessus de tout ce que l'on peut voir dans la pratique ordinaire de la médecine. En présence d'un pareil fait, on ne peut s'empêcher de se demander ce qui a pu se passer pendant cette nuit, pour nous inoubliable, du 8 au 9 décembre 1896. Comment une telle transformation s'est-elle opérée? Comment un abcès de la fosse iliaque, avec tous les symptômes et les signes palpables qui l'accompagnaient, a-t-il pu disparaître en quelques heures, sans rupture extérieure, sans évacuation de matières purulentes par les voies naturelles, en un mot, sans laisser de traces? Il y a là, pour moi, un phénomène qui échappe à toute interprétation purement médicale et que je ne puis attribuer qu'à une intervention surnaturelle. Pour ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de voir, de leurs propres yeux, les choses merveilleuses qui se passent à Lourdes, l'hésitation n'est pas possible : on ne peut expliquer un pareil fait qu'en remontant jusqu'à Celle par qui on obtient toute grâce, c'est-à-dire à la Reine du Ciel : et, devant une telle manifestation de sa puissance et de sa miséricorde, il n'y a qu'à se prosterner et à remercier. Aussi est-ce avec un sentiment de profonde reconnaissance que je viens aujourd'hui faire connaître la faveur insigne dont ma fille a été l'objet. J'ai cru devoir laisser passer un certain délai avant d'en parler; mais, comme

depuis le 9 décembre 1896, aucune trace de la maladie n'a reparu, il ne me paraît plus possible de douter de la guérison complète et absolue. Je ne veux donc pas tarder plus longtemps à en faire la relation, avec tous les détails qui m'ont paru nécessaires, et à ajouter ce nouveau fait à la liste déjà longue des bienfaits de Notre-Dame de Lourdes.

Dr Cox.

JEAN DEBROUWER

(*Pèlerinage belge. — Mai 1894.*)

Parmi les malades du pèlerinage réunis à Charleroi le 15 mai, un jeune homme attirait particulièrement l'attention. Étendu sur un lit de fer amarré près du train spécial, il paraissait en proie à de vives souffrances, Les traits de la figure étaient contractés, le teint livide, les lèvres violacées. La maigreur de la face contrastait avec le ballonnement énorme du ventre soulevant les couvertures de laine blanche. Oppressé par la toux, le malade tenait en main un mouchoir rouge de ses crachats...

Il venait d'arriver en gare de Charleroi. Aux approches de midi, on avait appelé le directeur de l'ambulance pour débarquer un « grand malade ». Un prêtre lui dit : « C'est Jean Debrouwer, d'Audenarde, que j'amène sur un lit, dans cette voiture. » — Le directeur consulta son dossier : « Debrouwer, vingt-neuf ans, malade couché, compartiment n° 3. » Rapidement aussi il lut le certificat épinglé sur la farde : « Je, soussigné, Charles Van Butsele, docteur en médecine, déclare que Debrouwer Jean est atteint de péritonite tuberculeuse... Audenarde, 2 mai 1894. — Van Butsele... »

Quelques instants avant le départ, un jeune médecin de Charleroi, le Dr M. Renoirte, vint voir Debrouwer dans le fourgon où on l'avait placé. Frappé de l'état de dépression profonde du malheureux, il déclara qu'à son avis il n'arriverait pas au terme du parcours.

Le long convoi s'ébranla... On devine combien fut pénible le

voyage de Debrouwer ! Les douloureux cahots du train, les secousses plus violentes à chaque arrêt, le vacarme des roues se répercutant dans le cerveau fatigué, tout cela exaspérait les souffrances de ce pauvre corps martyrisé. De toute la durée du trajet, Debrouwer ne prit qu'un peu d'eau et de vin et quelques fraises que des mains douces et compatissantes étaient venues lui offrir. Sa faiblesse était extrême ; et malgré tout, durant l'épouvantable route, Debrouwer fut d'un courage admirable, nullement exalté, très calme au contraire, très maître de lui dans la placidité de son tempérament de Flamand...

Le malade était brisé, quand, le lendemain soir, on arriva en gare de Lourdes. Avec mille précautions, les brancardiers le déposèrent sur une civière pour l'emporter à l'hôpital de Notre-Dame des Sept-Douleurs; mais ils furent obligés de le porter à bras...

Les brancardiers ne quittèrent l'hôpital que lorsque les derniers malades se trouvèrent installés... Soudain Debrouwer fut envahi par une immense tristesse. Le passé disparu, toutes les années écoulées s'évoquèrent devant lui...

A l'âge de dix-sept ans, il travaillait à Llseghem, chez le cultivateur Camille de Menhemuster. C'est là qu'il fit un jour, le 26 décembre 1880, une chute terrible. Monté au sommet d'une échelle, il fut renversé avec elle et projeté sur le sol, lourdement, le ventre aplati sur un monceau de pierres. On l'avait transporté chez lui, et il y était resté alité, pendant six mois, dans une immobilité complète, pour laisser se refaire les tissus déchirés, les organes disloqués par la chute.

Quand il put se lever, la douleur subsistait toujours, avec les lésions internes, ces terribles déchirures que les praticiens devinent plus qu'ils ne les touchent, qui demeurent rebelles à toutes les médications, invisibles dans les profondeurs abdominales...

Pendant un an et demi, Jean se traîna appuyé sur une canne, l'appétit perdu avec un commencement de toux. Mais l'inaction lui pesait, à lui campagnard à l'esprit positif et pratique; il offrit donc ses services à Camille de Waole, boucher à Audenarde, qui l'employa pour faire les courses et porter la viande en ville, aux clients.

416

Pèlerinage national écossais de 1899.

Cent cinquante pèlerins escortent leur bannière; à droite le musicien Mac Donald avec sa cornemuse; trois évêques : Mgr l'Archevêque d'Édimbourg, Mgr de Dunkeld, Mgr d'Aberdeen.

Quelques mois plus tard, il fut de nouveau brusquement terrassé par la maladie. Cela avait commencé par un malaise général qui était devenu de la fièvre; une deuxième fois, il avait ressenti dans les régions abdominales des crampes atroces, et vite il avait fallu le transporter à l'hôpital et lui administrer les derniers sacrements; dès lors, cet asile de charité devint sa résidence habituelle. Par intermittence seulement, il en sortait pour aller s'employer chez son patron, quoiqu'il toussât plus fort et que du sang commençât à se mêler aux crachats.

Pendant une de ses sorties, le 6 décembre 1890, il fut pris soudainement par une violente hémorragie et cracha du sang à pleine bouche. Cette fois-là aussi, on l'avait administré, mais ce n'était pas encore la fin...

Le 5 janvier 1892, il était retourné à Audenarde avec l'intention de se remettre au travail. Mais dès le surlendemain de son arrivée, il fut obligé d'aller frapper à la porte de l'hôpital, et, depuis cette date, jusqu'au jour de son départ pour Lourdes, il n'en était plus sorti. Une pneumonie s'était déclarée, puis les douleurs avaient recommencé plus intenses dans le ventre ballonné, et les crampes déchirantes, et les vomissements de bile et de sang; les jambes ensuite avaient été prises d'engourdissement ou de paralysie, et l'estomac rebelle avait fini par refuser tout aliment solide. Depuis janvier 1893, il n'avait plus quitté le lit...

La religieuse qui le soignait, dévouée et compatissante, avait beau lui balbutier des paroles d'espoir, comment y aurait-il cru? cela avait duré trop longtemps.

Un jour cependant, un espoir de guérison lui était venu. Il avait entendu parler de Lourdes, de guérisons prodigieuses que la Vierge opérait là-bas. Déjà plusieurs de ses compatriotes avaient retrouvé la santé en recourant à l'intercession de la Madone, la plupart pauvres comme lui; et l'idée lui était venue de demander aussi sa guérison à Notre-Dame de Lourdes, d'aller la demander à Lourdes même, au bout de la France. Et il avait commencé une neuvaine, puis une seconde, et puis d'autres encore, pendant des semaines.

Une première fois, il s'était hasardé à dire son désir à l'aumônier

qui passait (1), et l'aumônier avait souri devant tant de candeur... Jean était revenu à la charge, il avait insisté, et un matin l'aumônier était venu lui annoncer qu'il s'en irait à Lourdes avec le pèlerinage du 15 mai.

Ah ! l'espérance lui était revenue ce matin-là, infiniment douce et assurée !... Enfin était arrivé le jour du 15 mai, date du départ si ardemment désiré... Il était parti, il était arrivé après un douloureux voyage. Quelques heures encore, et il la verrait, la Grotte bénie, il irait prier là où Bernadette avait vu la sainte Vierge ; et alors la consolation rentra au cœur de Jean, et l'espérance chassa la triste mélancolie qui l'avait envahi pendant qu'il parcourait l'histoire douloureuse de sa pitoyable jeunesse...

*
* *

Il était près de dix heures quand on put conduire les malades à la Grotte pour la première fois. Jean savait que les malades descendaient dans une piscine emplie de l'eau miraculeuse qui avait jailli sous la main de Bernadette. Mais les brancardiers chargés de sa personne, remarquant combien le moindre mouvement imprimé à son corps était douloureux, n'osèrent point le soulever de son grabat pour l'étendre sur les sangles. L'un d'eux se contenta de lui laver les membres malades au moyen d'une éponge trempée dans l'eau de la piscine. Malgré les instances du malade qui désirait qu'on le descendît dans l'eau, on se tint sur la même réserve le jeudi après midi et le vendredi matin.

L'état de Jean restait cependant stationnaire. Le Dr Royer de Lens Saint-Rémy qui l'examina le vendredi à midi, constata : « que le ventre était toujours régulièrement distendu, qu'il était tendu et résistant, que la palpation la plus délicate et la percussion la plus légère faisaient souffrir le patient. » Il paraissait évident au Dr Royer qu'il existait un état inflammatoire d'une certaine intensité, étendu à tout l'abdomen. Le malade accusait parfois de légers frissons et se

(1) M. l'abbé Sterchz.

plaignait de céphalalgie; la toux persistait. L'appétit d'ailleurs était nul; Debrouwer ne prenait qu'un peu de vin et de bouillon... Le vendredi, 18, à deux heures et demie, Jean fut porté à la piscine pour la quatrième fois. Il supplia de nouveau qu'on le laissât descendre dans l'eau ; mais il se heurta au même refus, inspiré par la crainte de le faire trop souffrir. Pendant qu'un brancardier faisait les lotions habituelles, Jean d'ordinaire si calme, manifesta subitement la dou-

leur la plus vive par sa figure crispée, ses bras tordus et les plaintes qui s'échappaient de ses lèvres décolorées. On l'emporta pour le déposer devant la Grotte. Mais il demanda bientôt après de retourner à la piscine, disant aux compatriotes qui l'entouraient qu'il se sentait mieux, qu'il allait guérir...Ses porteurs, émus de compassion, l'amenèrent à l'abri des pèlerins; ils emportèrent avec eux une éponge et une bouteille remplie d'eau de la source.

La vaste salle de l'Abri était déserte. Les quatre brancardiers se mirent à réciter les invocations habituelles : « Notre-Dame de Lourdes, guérissez-nous pour l'amour et la gloire de la sainte Trinité... Notre-Dame de Lourdes, guérissez-nous pour la conver-

sion des pécheurs... » Jean élevait ses mains jointes devant la statue de la Vierge et priait avec une ferveur poignante.

Quand les brancardiers eurent achevé les invocations, subitement Jean se retourne vers celui qui vient de l'éponger : « Je suis guéri, dit-il, je ne souffre plus, je vais me lever. Oh! que la sainte Vierge est bonne! » Rejetant ses couvertures, Jean se lève et se met à marcher. Les mains jointes, il s'approche lentement de la statue de Notre-Dame de Lourdes, s'agenouille sur un banc, étend les bras en croix et demande qu'on commence la récitation du chapelet.

Les brancardiers (1), bouleversés jusqu'au fond de l'âme par l'étrange spectacle de cet homme secouant les chaînes qui le retenaient à son grabat et reprenant subitement la liberté de ses mouvements, sanglotaient et priaient d'une voix étouffée par l'émotion.

La cinquième dizaine terminée, Jean se leva de nouveau et marcha encore. Alors seulement, stupéfaits, ses compagnons remarquèrent que l'énorme gonflement abdominal s'était évanoui. Jean leur répéta qu'il n'éprouvait plus aucune douleur. Fou de joie, il aurait voulu tout de suite faire partager son bonheur à d'autres, montrer à tous les pèlerins venus à Lourdes avec lui qu'il était guéri, que leurs prières étaient exaucées... Mais le salut de quatre heures allait commencer. Il n'était plus temps de retourner à l'hôpital pour y chercher le costume complet que Jean Debrouwer, escomptant la guérison avec la prestigieuse divination de la foi, avait emporté à Lourdes avec lui.

Jean se laissa donc remettre sur le brancard, et, après le salut, il fut présenté au Bureau des constatations. Le Dr Boissarie était présent ainsi que le Dr Royer et le Dr Gajus, de Lyon.

Ces patriciens interrogèrent et examinèrent Debrouwer. Ils constatèrent : « que le ventre, parfaitement souple, avait diminué de volume, au point que le caleçon qui était auparavant à sa taille, était devenu trop large de trente centimètres ; la pression n'occa-

(1) MM. l'abbé Heyvaert, Achille Van In, Godenne et l'auteur de ce récit.

sionnait plus aucune douleur. Le Dr Gajus, de Lyon, examina aussi la poitrine et déclara ne constater aucune lésion des organes qui y sont contenus. »

L'examen terminé, Debrouwer retourna à l'hôpital. Il en était sorti infirme ; il y rentrait guéri... Il demanda qu'on lui servît à manger et fit un repas composé de bouillon, de viande et de pain qu'il supporta parfaitement.

*
* *

La nouvelle de la guérison du « malade du fourgon » s'était répandue parmi les pèlerins. On félicitait Jean, on partageait sa joie, on recommandait à ses prières d'autres malades.

... Quand, le dimanche après midi, les mêmes médecins eurent procédé à un nouvel examen et constaté la guérison complète, les deux ou trois cents personnes massées devant le bureau, firent une ovation enthousiaste au privilégié de la sainte Vierge. C'étaient des acclamations sans fin : « Vive Notre-Dame de Lourdes ! Gloire à Notre-Dame de Lourdes !... »

Plus tard, à la chapelle de l'hôpital, on chanta en chœur le *Magnificat*...

La guérison était radicale, et tellement subite que Jean avait par moment peine à y croire. La douleur, l'affreuse compagne de sa jeunesse, l'avait quitté ; les organes où elle avait été installée à demeure, avaient retrouvé la santé...

Au départ de Lourdes, Jean prit place dans un compartiment ordinaire, et son lit, devenu inutile, resta vide au fourgon.

La nouvelle de sa guérison, télégraphiée en Belgique, y faisait déjà le tour du pays, véhiculée par les journaux catholiques, pendant que les pèlerins étaient encore sur le chemin du retour.

A l'arrivée du train à Charleroi, une foule considérable était massée sur l'asphalte de la gare. Le Dr Renoirte qui avait vu Debrouwer le jour du départ, se trouvait parmi les curieux. Il fut stupéfait en voyant Debrouwer sauter lestement d'un comparti-

ment de troisième classe. « Mais ce n'est plus le même homme qu'au départ, s'écria-t-il, le changement est complet! ».

La foule s'était donné rendez-vous à la gare d'Audenarde; le soir, toute la ville se porta vers la station. Quand le train de Bruxelles arriva à huit heures, et que Jean agitant sa casquette, se montra à la portière, une acclamation générale retentit sur le quai : « Vive Jean! Gloire à Notre-Dame de Lourdes! Hourra!... »

De la gare à la ville, ce ne fut qu'une longue ovation. Personne ne se souvenait à Audenarde d'avoir vu foule pareille, enthousiasme aussi débordant...

A l'hôpital, tous les yeux s'emplirent de larmes, quand le médecin se jetant au cou de Jean Debrouwer, l'embrassa avec effusion. Le Révérend Doyen souhaita la bienvenue au privilégié de Notre-Dame de Lourdes, et un malade félicita le *miraculé* au nom de tous ses amis souffrants. Jean lui-même prit enfin la parole pour remercier ses concitoyens.

*
* *

Tous les journaux catholiques relatèrent la guérison de Debrouwer en rendant compte du pèlerinage. Beaucoup de journaux anticatholiques gardèrent le silence. — Quelques-uns ne restèrent point muets.

Une feuille socialiste de Charleroi prétendit « que les cléricaux avaient senti le besoin d'inventer de nouveaux miracles à leur pèlerinage; » tandis qu'une autre feuille libérale d'Audenarde insinuait que Debrouwer avait été guéri « par un effort d'imagination ».

Il importait de faire la lumière sur un fait que la mauvaise foi cherchait à nier ou à dénaturer. Il importait aussi d'éclairer l'opinion publique... Le comité organisateur du pèlerinage pria le Dr Royer de faire une enquête sur la guérison de Debrouwer... Celui-ci se rendit à Audenarde le 4 juin. Il questionna et examina minutieusement Debrouwer et constata la guérison.

Quelques semaines plus tard, le Dr Van Butsele adressait au Dr Royer la lettre suivante :

Audenarde, 10 août 1894.

Cher confrère,

De tous les symptômes fâcheux que je vous ai décrits dans mes notes relatives à la maladie de Jean Debrouwer, il ne reste pas de traces...

Le poids du corps a augmenté pendant ces trois mois de plus de dix kilogrammes. Debrouwer travaille, mange, boit; bref, semble jouir de la santé dans toute sa plénitude.

Agréez, cher confrère, etc.

Dr Van Butsele.

Le Dr Renoirte, de Charleroi, fait à son tour, dans une lettre datée du 19 septembre 1894, une déclaration tout à fait identique.

... Telle est l'histoire de la guérison de Jean Debrouwer...

Je suis allé à Lourdes avec le malade; de tout le voyage, je ne l'ai guère quitté; sa guérison s'est produite sous mes yeux... Ceux qui veulent refaire notre enquête et vérifier l'exactitude de cette histoire ont toute facilité pour cela. Le fait date d'hier, les souvenirs des témoins sont précis. Jean reste toujours à Audenarde; en qualité d'infirmier, il vaque, à l'hôpital, à tous les ouvrages que comporte le service des malades...

... Ma tâche est donc achevée. Je ne puis qu'exposer les faits; aux médecins de les discuter. Mais il est évident que la guérison de Debrouwer mérite mieux qu'un haussement d'épaules. Elle a le droit à un examen impartial et attentif.

Simon Deploige,
Professeur à l'Université de Louvain.

Mme GORDET, d'Henrichemont

Nous avons revu, dans les premiers jours d'octobre, Mme Gordet, dont la guérison soudaine après douze ans de maladie, avait eu un si grand retentissement.

Entre ces deux dates quel changement, quelle transformation dans l'état de cette femme !

Elle était arrivée, l'année dernière, sur un matelas, toute meurtrie par les secousses et les fatigues du voyage. Cette année elle descendait de wagon, après une nuit sans sommeil et un long et pénible trajet, la physionomie souriante, pleine d'entrain et de forces. Elle allait et venait de la Grotte aux piscines, aux sanctuaires, retrouvant partout les souvenirs de ses émotions passées et de son premier pèlerinage.

En 1892, elle avait laissé chez elle ses parents : son père fou de douleur qui n'avait pas eu le courage de l'accompagner jusqu'au train, sa mère, sa fille qui craignaient de ne plus la revoir.

En 1893, elle arrivait suivie de son père, de sa mère, entre sa fille et son mari ; aussi sur tous leurs visages on lisait l'expression d'une joie et d'une gratitude sans limite.

Mme Gordet nous rappelait tous les détails de ses longues souffrances, de sa guérison. En l'écoutant, nous ressentions encore l'émotion que nous avions tous éprouvée lorsqu'elle était venue, au sortir des piscines, nous faire le récit de cette cruelle maladie qui l'avait clouée quatre ans sur son lit. Maladie sans espoir, sans issue en dehors d'une opération qui pouvait la tuer et devait la laisser mutilée. Lorsqu'elle nous disait comment, en une seconde, elle venait de retrouver ce qu'elle avait cru à jamais perdu, santé, forces, jeunesse, un silence absolu régnait dans le bureau ; nous l'écoutions sans oser l'interrompre.

Pas une objection, pas un doute ne se présentait à notre esprit ; ce récit simple, sans art, fait de détails intimes, de douleurs ressenties, avait l'éloquence que donne une conviction absolue. Cette

conviction nous gagnait à notre insu. J'avais vu le regard du romancier célèbre qui était assis à mes côtés, se relever, se fixer longtemps sur cette femme. Lui aussi il était sous le charme; la conviction l'effleurait, si elle ne le pénétrait pas tout entier.

En résumant cette observation, nous allons essayer de la rendre intelligible pour tous.

Ce n'est pas avec l'instantanéité d'un appareil photographique que nous pouvons saisir et grouper les divers éléments qui servent de base à nos enquêtes.

Ce n'est pas un jeu de scène ou de tableau que nous faisons passer sous les yeux des spectateurs; par un travail méthodique, patient, persévérant, nous essayons de donner à chaque fait son caractère, sa signification.

La maladie de 1880 à 1892

Bronchites répétées. — Deux saisons à la Bourboule. — Maladie d'estomac. — Eaux de Pougues en 1887. — De Vichy en 1888. — Péritonite avec abcès en 1889 jusqu'au 30 août 1892.

Mme Gordet appartient à une honorable famille de commerçants d'Henrichemont, gros chef-lieu de canton de près de quatre mille âmes, dans le département du Cher. Elle s'est mariée en 1880 à l'âge de dix-neuf ans. A ce moment, tout paraissait lui sourire : santé, fortune, avenir. M. et Mme Gordet étaient dans une grande aisance, et leur commerce qui prospérait leur permettait de l'accroître encore. Au point de vue des probabilités humaines, ils avaient toutes les chances de bonheur; en réalité leur vie devait être singulièrement traversée.

Peu de mois après leur mariage, un accident vint détruire les premières espérances que faisait concevoir leur union. Quelque temps plus tard, Mme Gordet, à peine remise, faillit perdre la vie dans un accident de voiture des plus graves.

Un omnibus traîné par des chevaux emportés vint se renverser auprès d'elle. Le timon, en se brisant, l'atteignit à l'épaule. Elle

fut projetée violemment à terre et reçut des contusions nombreuses. En dehors des lésions visibles, cette chute détermina une secousse profonde qui ébranla tout son être.

Les divers organes furent successivement atteints. Le travail qui se faisait dans toute l'économie et dont on ne pouvait interpréter la nature, retentit d'abord sur le poumon.

Elle avait une fièvre lente, une toux suspecte, des sueurs, une grande faiblesse générale. Pendant l'hiver de 1884, la malade ne put quitter la chambre. Vainement, pour dégager la poitrine, on mit de nombreux vésicatoires, des pointes de feu, de la teinture d'iode. Tous les traitements restaient sans effet, et la maladie commençait à inspirer des craintes sérieuses à l'entourage.

Mme Gordet, malade depuis huit ans. En sortant de la piscine, elle vient faire le récit de sa guérison devant Zola.

Deux saisons successives à la Bourboule procurèrent une amélioration assez sensible dans l'état de la poitrine. Mais à peine était-on rassuré de ce côté que des complications nouvelles survinrent.

L'estomac se prend, refuse toute nourriture; les vomissements sont continuels, les remèdes ne sont pas supportés. On abandonne les eaux d'Auvergne, on prend le chemin de Pougues en 1887, de Vichy en 1888, on épuise toute la série des médications thermales.

Mais tous ces traitements ne donnent que des résultats incomplets. Mme Gordet reste languissante, sans force, dans un état valétudinaire qui semble s'accentuer chaque jour. Pourtant rien n'a été négligé; il y a six ans que l'on lutte pied à pied, et l'on ne cesse de perdre du terrain. Son économie profondément ébranlée, minée sourdement, est bien préparée pour recevoir toutes les influences fâcheuses. La dernière crise qui va éclater ne sera pas un accident,

mais la conséquence nécessaire et bien prévue des conditions de son état général.

Il suffira d'une étincelle pour créer au sein de ses tissus malades un foyer que l'on ne pourra ni circonscrire, ni éteindre.

L'étincelle éclata le 24 janvier 1889.

La malade fut prise, ce jour-là, de douleurs d'une violence inouïe ; les souffrances qu'elle éprouvait étaient tellement aiguës que l'on entendait ses cris hors de la maison. Une péritonite générale se déclare et, pendant trois semaines, poursuit son cours avec une intensité croissante.

Mme Gordet ne peut plus quitter son lit, tous les mouvements retentissent dans les tissus endoloris. Du mois de janvier au mois de mai, les crises se succèdent sans interruption. Pendant le mois de juin, il se produit un calme relatif, la malade fait quelques pas et peut aller de son lit à son fauteuil. Mais, le mois suivant, les crises reparaissent et se multiplient, l'estomac ne peut supporter aucune nourriture.

Trois médecins donnaient leurs soins à la malade : MM. les Drs Barbey et Castay, d'Henrichemont, M. le Dr Témoin, de Bourges.

Le 24 janvier 1890, un an après le début de ces terribles accidents, une crise plus violente que toutes les précédentes se déclare. Le cœur défaille, le pouls est insensible; le Dr Castay passe la nuit auprès de la malade qui, par moments, agonise et dont on ne perçoit plus la respiration ; les syncopes se succèdent sans interruption.

Le lendemain, on constate l'existence d'un engorgement considérable qui se développe dans le flanc. C'est le prélude des abcès qui se forment et qui désormais ne tariront plus. Ces abcès, profondément situés dans l'intérieur, ne pourront s'ouvrir une voie qu'en traversant les organes voisins.

Depuis 1890, Mme Gordet est sous la menace constante de ces abcès à répétition qui entretiennent autour d'eux comme un incendie toujours prêt à se généraliser, et qui mettent en péril son existence.

Le 13 mars 1891, Mme Gordet se plaignait à son médecin de l'impuissance des remèdes : « J'ai tout essayé, lui dit celui-ci, vous avez consulté d'autres médecins qui ont fait comme moi et n'ont pas été plus heureux. Nous n'avons plus qu'un moyen à tenter... Prenez des forces, et quand vous serez en état de faire le voyage de Paris, un chirurgien habile fera l'opération nécessaire, indispensable pour vous guérir. »

Mme Gordet a reculé devant cette opération qui présente des éventualités redoutables. Qui songerait à l'en blâmer? Au début de cette longue maladie en 1880, cette jeune femme avait été saisie en pleine jeunesse, en pleine force, et l'on ne pouvait songer que l'on était au prélude d'un drame aussi sombre, aussi inexorable. On croyait que la médecine aurait facilement raison de ces accidents, l'on s'était adressé à la science. « J'ai consulté successivement treize médecins, nous dit Mme Gordet; pendant douze ans j'ai suivi leurs prescriptions, mais toutes mes espérances ont été déçues, je n'ai cessé depuis le premier jour de descendre une pente fatale. »

Dans ces longs jours, dans ces années qui se succédaient sans apporter aucun changement dans son état, sa pensée s'était retournée vers Dieu ; depuis longtemps un vague pressentiment lui disait que tous les remèdes seraient pour elle sans vertu. « Au début je priais bien peu, nous dit-elle, j'appris le souvenez-vous dans un mois de Marie, plus tard j'y ajoutai le chapelet. » Son curé nous dit qu'il a assisté au réveil de la foi dans cette âme si éprouvée. Le travail de la grâce suivait, d'une façon égale et parallèle, les progrès du mal.

Quand tout souriait à ce jeune ménage, la religion leur paraissait sans doute une tradition respectable, mais sans utilité bien pratique pour la conduite de leurs affaires. Respectueux des lois extérieures du culte, ils en suivaient d'une façon plus ou moins intermittente les diverses obligations.

Quand le souffle de la prospérité enfle notre voile, nous nous laissons aller aux courants faciles qui nous portent.

Ces courants faciles avaient été de peu de durée pour ce ménage,

et les vents contraires n'avaient pas tardé à troubler sa sécurité.

Pendant la saison de Vichy, en 1888, Mme Gordet était entrée un jour pour prier dans l'église de Saint-Louis... Agenouillée devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, elle eut comme un éblouissement, une vision de sa guérison par la Vierge de la Grotte.

Depuis ce jour, elle mêlait l'eau de Lourdes à tous ses remèdes et sa pensée se reportait sans cesse vers ce pèlerinage désiré.

Elle avait voulu partir au mois d'août 1891 avec les pèlerins du Berry, mais sa famille, redoutant pour elle les fatigues du voyage, fit intervenir M. le curé d'Henrichemont qui fit comprendre à M. Gordet qu'elle n'était pas en état de se déplacer. Ce projet fut remis à l'année suivante.

Pendant les premiers mois de 1892, les crises furent moins violentes, mais la position debout était toujours impossible, le plus léger choc réveillait de vives douleurs.

Le médecin venait quelquefois dans la maison pour la mère, pour la petite fille, il demandait des nouvelles de Mme Gordet, mais il n'osait plus proposer de traitement, sachant que tout remède était inutile.

Au mois d'avril, il lui disait encore :

« La chirurgie a fait de grands progrès, décidez-vous à aller à Paris pour vous faire opérer. — Non, répond la malade ; ma famille ne le veut pas, ni moi non plus, mais je veux aller à Lourdes et je serai guérie sans opération.

— Ce voyage est presque impossible pour vous, et vous ne serez pas guérie, » répond le médecin.

Le Pèlerinage

Le voyage est des plus pénibles. — Sa visite au Bureau des médecins avant et après sa guérison. — Son immersion dans la piscine. — Sa guérison instantanée.

Le 9 août 1892, la malade fait demander son médecin, le Dr Castay, elle le prie de vouloir bien l'examiner avec soin et de constater dans un certificat l'état dans lequel elle se trouve.

Le médecin, homme droit et consciencieux, lui donne le certificat qu'elle désire. Il constate que depuis son dernier examen qui date déjà de près d'un an, il y a eu une amélioration, cependant il retrouve encore les traces de ces tissus enflammés qui circonscrivent l'abcès et qui emprisonnent tous les organes.

Il ne partage pas les espérances de sa malade; mais il lui doit la constatation exacte de son état, et il le fait sans réserve.

Cette visite a lieu le 9 août. — Le 25 août, quatre jours avant le départ, un dernier abcès vient s'ouvrir à l'extérieur. La malade rend dans la journée, à dix-sept ou dix-huit reprises, une quantité considérable de pus. — L'abcès achève de se vider les jours suivants; il coule encore au moment du départ, et il faut sortir la malade du lit pour la mettre en wagon.

Ce dernier accident nous démontre que la maladie est en ce moment en pleine activité. L'avant-veille du départ, le médecin rend encore visite à la malade, et en la voyant dans un si triste état, il lui répète : « A votre retour de Lourdes, ne vous arrêtez pas ici, allez à Paris, il faut en finir. Il faut laisser faire cette opération qui seule peut vous guérir. »

Au moment de partir, Mme Gordet ne peut se défendre de quelques sombres pressentiments. Reviendra-t-elle dans un cercueil? reviendra-t-elle guérie? Il faut se séparer de son enfant, de tous ceux qu'elle aime. Son père qui ne partageait pas ses croyances, errait dans les champs, fou de douleur, et n'avait pas eu le courage de lui faire ses adieux.

« O mon Dieu, dit-elle, si je dois mourir à Lourdes, faites-moi plutôt mourir au milieu des miens et dans mon pays! »

*
* *

Le voyage fut des plus pénibles. Dans les changements de trains, on avait de la peine à lui trouver une place dans les compartiments déjà envahis. A Limoges, ses douleurs sont tellement violentes qu'il lui semble qu'elle ne pourra continuer son voyage : « Je suis

brisée, » dit-elle à son mari. Enfin elle arrive au terme ; elle est à Lourdes le lundi, 29 août, au soir.

Le lendemain, elle venait au Bureau des médecins, traînée dans sa petite voiture par son mari, ses béquilles à côté d'elle. Elle avait la voix faible, l'œil sans vie, le teint plombé; tout indiquait qu'il y avait chez elle une suppuration ancienne, cachée dans l'intérieur de ses organes. Le certificat du médecin ne laissait pas de doute sur ce point; elle avait, depuis trois ans et huit mois, une péritonite suppurée.

A cette profondeur, on ne peut apprécier l'étendue d'un abcès; le travail de révolution qui peut se faire est extrêmement lent. Dans l'espace d'une année, le médecin n'avait constaté que de légères modifications. Depuis quinze jours, depuis son dernier examen avec la poussée nouvelle qui venait d'éclater, il devait plutôt y avoir de l'aggravation. Quant à vouloir porter séance tenante un jugement sur une maladie qui durait depuis douze ans, il n'y fallait pas songer ; il fallait s'en rapporter au témoignage des hommes compétents qui avaient suivi les phases diverses de cette longue maladie.

*
* *

Mme Gordet avait une confiance absolue : « Dans une heure, nous dit-elle, je reviendrai guérie. » Elle arrive aux piscines le mardi 30 août, vers dix heures du matin.

Là se trouvaient, pour la baigner, Mme la comtesse de Coetlosquet, de Nancy, Mme veuve Mongeolle et deux religieuses de Niederbronn. Ces dames faisaient partie du pèlerinage alsacien-lorrain.

La malade qui ne peut se soutenir est étendue dans un drap, et les dames qui l'entourent la plongent ainsi dans l'eau. Pendant les courts instants de l'immersion, un sentiment indéfinissable de bien-être la saisit, ses traits paraissent comme transfigurés.

Bientôt elle se relève seule, sans difficulté; sans effort, elle fait quelques pas. Elle s'habille, prend ses béquilles sous son bras et se dirige vers la Grotte, suivie de sa voiture de malade, entourée

d'une foule compacte qui se presse, se bouscule pour voir la miraculée.

Une heure après, Mme Gordet revenait au bureau des médecins. Ce n'était plus la même personne. Elle s'avançait souriante, sans aucun embarras, la physionomie éclairée d'une joie indicible. A ses côtés son mari, fou de joie, qui ne trouvait pas une parole pour traduire son émotion, et M. l'abbé Aupic, curé d'Henrichemont, qui nous disait qu'il n'avait jamais vu marcher la malade depuis quatre ans.

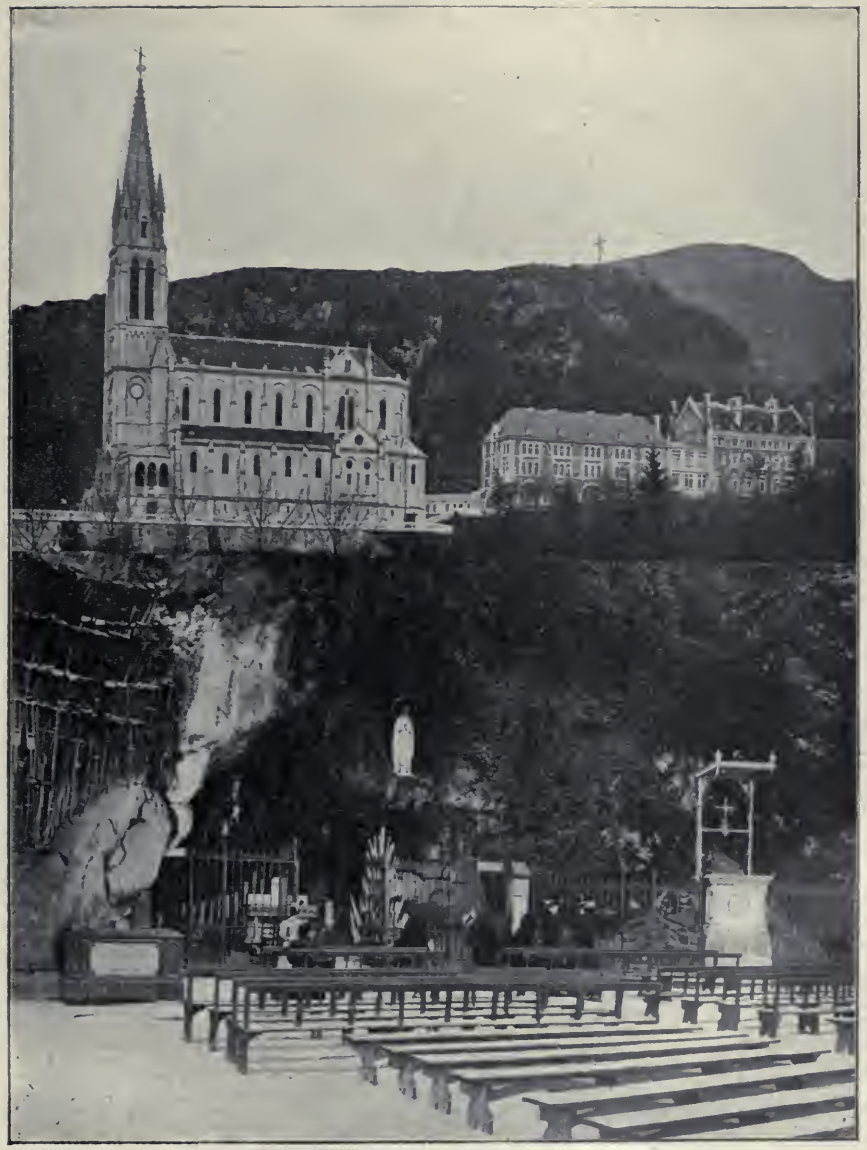
MM. les Drs Ducreux, de la Côte-d'Or, et Thomassin, des Vosges, examinent avec moi Mme Gordet avec le plus grand soin et ne trouvent aucun vestige de cette inflammation si ancienne, si étendue. Tous les tissus sont souples, normaux.

Au point de vue de l'état général, la reprise est complète, et, quant aux lésions locales, elles se sont effacées sans laisser le plus petit vestige. La nature ne répare pas ainsi ses brèches.

Mme Gordet avait promis à ses médecins que sa première visite, à son retour de Lourdes, serait pour eux. Mais le Dr Castay la prévint. Le lendemain de son arrivée, le 3 septembre, il était auprès d'elle. En voyant son ancienne malade venir au-devant de lui d'un pas assuré, il s'arrêta immobile, saisi d'un étonnement qu'il ne put dissimuler. Il y avait huit jours à peine, il l'avait laissée dans son lit qu'elle ne quittait guère depuis près de quatre ans; il l'avait laissée avec la fièvre, avec un abcès qui venait de s'ouvrir, dans l'état le plus misérable : il la retrouvait pleine de forces et de vie, le sourire sur les lèvres, debout, marchant sans aucune trace de gène ou de fatigue.

« Il faut, Madame, dit le docteur, que je vous examine avec soin, que je me rende compte de tous les changements qui se sont opérés en vous. Je veux le faire avec toute la rigueur possible, je reviendrai ce soir. »

Le soir, le médecin revenait, et dans un long et minutieux examen il recherchait la trace de ces tissus enflammés, de cet abcès dont il suivait les progrès et les variations depuis trois ans. Il ne trouvait plus rien. C'étaient des tissus nouveaux.



Vue de la Grotte et de la Basilique.

Il consignait dans un certificat que nous résumons ici les résultats de son examen (1).

La démonstration était complète.

En résumé, Mme Gordet est malade depuis douze ans. Pendant les huit premières années, un travail lent, profond s'est fait dans son organisme. Ce travail a fini par aboutir à la formation de ces abcès qui, depuis près de trois ans, percent à l'extérieur tous les quinze ou vingt jours.

Son médecin l'examine le 9 août et trouve parfaitement les traces de cette inflammation profonde.

Le 25 août, un dernier abcès vint clore la série des abcès précédents et démontre jusqu'à l'évidence qu'il y a encore un foyer en pleine activité. Il y a des traces de suppuration constatées le 28 août et le 30. En un instant, dans la piscine il y a une reprise complète. Cette malade au teint plombé, aux traits tirés, dont tout le corps endolori était sensible au moindre choc, s'est redressée brusquement et marche d'un pas affermi sans ressentir aucune douleur.

Il n'y a plus aucun vestige d'une lésion locale comme le constatent immédiatement trois médecins, et comme le constatera, trois jours après, son médecin ordinaire, le Dr Castay.

Il n'est pas au pouvoir de la nature d'effacer ainsi en un jour, en une heure ou en une minute, de semblables lésions. Elles persistent toute la vie, toujours on trouve les organes emprisonnés et reliés par les derniers débris de ces membranes, comme on trouve dans une pleurésie ancienne le poumon emprisonné dans des cloisons que rien ne peut détruire ?

Si Mme Gordet avait eu le 25 août un simple furoncle, une plaie superficielle et récente, vous n'auriez pu faire disparaître les traces de ce furoncle ou de cette plaie dans huit ou quinze jours. Vous

(1) Il disait : Aujourd'hui, 3 septembre 1892, j'ai procédé à un nouvel examen minutieux et j'ai constaté que les *produits de l'inflammation avaient totalement disparu.*

Mme Gordet affirme n'éprouver aucune souffrance ni spontanée, ni provoquée, elle s'assied, se lève et marche avec une entière liberté de mouvements. *Médicalement, je suis autorisé à conclure à la guérison* que je souhaite entière et durable dans l'intérêt de la malade.

En foi de quoi je délivre le présent certificat que je déclare sincère et véritable.

Henrichemont, le 3 septembre 1892.

J. Castay.

voudriez que la nature pût se débarrasser aussi facilement d'une vaste poche en pleine suppuration.

Dans ce fait, on a voulu donner le change, on n'a plus parlé de l'abcès qui venait d'éclater la veille du départ. On a dit que le certificat du médecin était ancien, très ancien. Les 10 ou 15 jours de date sont devenus une année.

On a dit que l'on n'avait pas examiné la malade avant son entrée dans la piscine. Quel dommage, a-t-on répété à l'envi, qu'un fait de cette importance manque des garanties nécessaires ! On a cherché les côtés faibles pour se débarrasser d'un fait gênant. C'est toujours ainsi que les incrédules procèdent, et quand la démonstration devient trop pressante, ils récusent en bloc toutes les maladies internes. Ils ne veulent plus s'occuper que des plaies.

Pour nier scientifiquement ce fait extraordinaire, il faudrait établir qu'entre les deux examens pratiqués par les médecins les 9 et 30 août, la guérison a pu survenir naturellement et être complète dans cet espace de temps. Il faudrait établir qu'un abcès, qui s'est ouvert le 25 août et qui coulait encore le 28, n'a pu laisser aucune trace de sa présence, le surlendemain, 30 août.

Tout cela est à l'encontre de toutes les règles connues; une maladie qui se prépare depuis 1880, et qui depuis trois ans se manifeste par des suppurations interminables, laisse toujours des traces visibles et ne s'efface entièrement ni dans un mois, ni dans six mois.

Voilà pourquoi il était inutile de répéter jour par jour, heure par heure, l'examen de cette malade. Ces faits demandent une étude longue, méthodique, mais ne se prêtent pas à ces coups de théâtre, à ces photographies instantanées que les gens étrangers à la médecine recherchent sans cesse.

Quand nous rédigeons nos procès-verbaux, nous sommes dans la position du juge qui dirige une enquête. Demande-t-on au juge de déposer dans la cause qu'il instruit ?

Nos guérisons relèvent du témoignage, et comme dans toutes les questions historiques, c'est par le témoignage que nous arrivons à la certitude. Ces guérisons ne constituent pas un fait expérimental

que nous pouvons reproduire à notre gré. Chaque guérison a son jour, ses procédés, ses témoins divers.

Il y a des malades qui nous appartiennent, que nous avons soignés, que nous connaissons avant et que nous étudions après.

Il y en a d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui arrivent avec leurs témoins, leurs médecins, leurs certificats et leurs dossiers. Ceux-là sont l'objet d'études et de recherches qui se prolongent pendant des mois et des années,

*
* *

Mme Gordet est venue plusieurs fois au Bureau des médecins après sa guérison. Nous avons dit avec quelle émotion nous avons écouté le récit simple, naturel, qu'elle fit devant nous de sa maladie. Quand elle eut fini, un interlocuteur célèbre (1) qui était assis à nos côtés lui posa quelques questions.

— Pourquoi vous êtes-vous refusée à subir l'opération que l'on vous proposait ?

— Parce que je n'y avais pas confiance et que j'étais certaine de guérir ici.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt ?

— Parce que l'on me l'avait défendu.

— Qui ?

— M. le curé qui est ici.

Alors s'adressant au curé :

— Mais vous différiez donc à plaisir la guérison de votre paroissienne ?

— La famille et le médecin trouvaient le voyage impossible, je n'ai pas cru devoir prendre sur moi de l'y encourager.

— C'était prudent.

— Que dira votre paroisse, Monsieur le curé ?

— Je l'ignore, je suis presque effrayé de la manifestation qui nous attend.

— Mais vous l'avez préparée, cette manifestation ?

(1) M. Zola.

— Loin de là. J'ai prié M. et Mme Gordet d'attendre vingt-quatre heures avant d'envoyer des dépêches, voulant qu'une nuit au moins s'écoulât sur cette guérison merveilleuse et en confirmât la durée...

Le 1er septembre 1892, Mme Gordet quittait Lourdes, et le lendemain elle descendait à la gare de Bourges. Là elle rencontrait son père, sa mère, sa petite fille qui s'avançaient vers elle, un bouquet à la main. L'enfant apercevant sa mère marcher seule, sans appui, d'un pas assuré, hésite à la reconnaître... Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu marcher sa mère !

Comme l'avait prévu M. le curé, la rentrée des pèlerins dans la petite ville d'Henrichemont provoqua des manifestations enthousiastes. La place Henri IV, les jardins qui entourent l'église, étaient envahis par une foule énorme, dans laquelle on voyait mêlés des uniformes nombreux d'officiers et de soldats.

Ce jour-là deux régiments d'infanterie, le 85e et le 95e, séjournaient dans la ville et les soldats partageaient l'enthousiasme des habitants. Au milieu des commentaires divers que faisait naître l'interprétation de cette guérison, le général qui commandait les troupes raconta un fait qui le touchait de près et dont il pouvait se porter garant.

Le soir, au cercle des officiers, il leur dit que son frère, alors vicaire général à Saint-Dié, avait été, deux ans auparavant, radicalement guéri à Lourdes. Son frère était l'abbé Sonnois, frère, comme le général, de l'archevêque actuel de Cambrai. Sa guérison pouvait être citée comme une des plus importantes qui aient été observées.

Le pèlerinage d'actions de grâces en 1893

Ce n'est pas sans une émotion profonde que Mme Gordet reprenait l'année suivante le chemin de Lourdes. Elle allait retrouver à chaque pas les souvenirs bien vivants de ce grand événement qui remplit désormais sa vie. Qu'allait-elle éprouver en s'agenouillant devant la Grotte, en portant ses regards sur la Vierge ? Elle ne

pouvait nous traduire qu'imparfaitement les sentiments qui remplissaient son âme.

Cependant, en écoutant le récit de toutes les impressions de reconnaissance qui débordaient en elle, nous surprenions parfois sur son front comme un nuage de tristesse.

« Vous semblez préoccupée ? lui dis-je.

— Ah ! monsieur, si vous saviez combien est grande la responsabilité qui m'incombe et combien ma situation est difficile !

Je suis l'objet constant depuis un an de la curiosité publique, louée par les uns, tournée en dérision par les autres. — Ma guérison donne prétexte à des railleries, à des blasphèmes. — Je suis épouse et mère, et ma personnalité ne m'appartient plus, j'appartiens à l'opinion, à la libre critique, la presse s'est emparée de moi. C'est en vain que je recherche l'obscurité, l'oubli. Mon nom, ma maladie, tout est dans le domaine public. Et puis un miracle est une grande grâce, bien difficile à porter.

Si l'on savait tout cela, plutôt que de demander la guérison, on demanderait à Dieu la résignation pour supporter ses souffrances. »

Pendant que Mme Gordet s'exprimait ainsi, il y avait dans la salle Sœur Julienne, des Urselines de Brive, qui avait été favorisée, elle aussi, d'une guérison tout aussi extraordinaire. Elle écoutait, silencieuse, recueillie, et paraissait vivement impressionnée par l'aveu que nous faisait Mme Gordet.

— Que pensez-vous, ma Sœur, lui dis-je, en me tournant vers elle, des paroles que vous venez d'entendre ?

— Je partage l'avis de Madame. Si nous connaissions les responsabilités que des grâces si exceptionnelles nous imposent, avant de demander notre guérison, nous demanderions la résignation pour supporter nos souffrances.

Ces préoccupations, nous disons même ces scrupules, sont le privilège des âmes d'élite. Les foules ne les comprennent guère. Mais on ne joue pas facilement au miracle. Quand on a été l'objet d'une semblable faveur, de graves devoirs nous sont imposés, notre vie tout entière doit subir désormais une orientation nouvelle.

Le père de Mme Gordet vint nous rendre visite avant de quitter Lourdes. Il voulut lui aussi nous faire le récit de la maladie, de la guérison de sa fille. Ce récit dans sa bouche avait des notes personnelles et un accent de sincérité qui écartait tous les doutes. Il nous rappelait les angoisses des mauvais jours et les joies délirantes du retour.

Au milieu de sa narration, les larmes entrecoupèrent sa voix; il fut contraint de s'arrêter et ne put que nous résumer en quelques mots ses dernières impressions.

Au moment du départ pour le pèlerinage de 1892, le père ne partageait pas les espérances de sa fille. A l'heure actuelle, il ne partage pas encore sa foi. Il fait comme le Dr Dozous qui proclamait le caractère surnaturel des visions de Bernadette, et ne conformait pas sa conduite à ses croyançes.

Depuis la première heure, la Vierge de la Grotte a voulu que les incrédules fussent les témoins de sa puissance, Leur témoignage s'impose aux volontés les plus rebelles ; leur parole est souvent mieux acceptée que la nôtre. Nous voyons sans cesse autour de nous des médecins, des hommes de toutes conditions, oublier leurs théories, leurs doctrines, pour proclamer avec nous le caractère surnaturel des guérisons. C'est un spectacle surprenant, une contradiction bien étrange. Nous poursuivons ainsi nos recherches sous les yeux, sous le contrôle d'hommes qui ne partagent pas nos croyances, et qui arrivent aux mêmes conclusions que nous. Parmi toutes les surprises dont nous sommes témoins, ce concours unanime d'hommes, aux tendances les plus opposées, est un fait des plus surprenants. Ces témoignages puisés aux sources les plus diverses donnent à nos affirmations des garanties que personne ne peut récuser.

AU BUREAU DES CONSTATATIONS

Un médecin raconte sa guérison obtenue dans des circonstances désespérées en invoquant Notre-Dame de Lourdes.

Le 2 août dernier, un médecin de première classe de la marine interrogeait avec ses collègues les malades qui se présentaient au Bureau des constatations; il étudiait les divers symptômes qui permettaient de bien définir les maladies et d'apprécier l'importance des résultats obtenus.

La plupart de ces faits réclamaient une enquête plus complète et laissaient encore des doutes dans l'esprit. Le chirurgien militaire, se tournant vers les autres médecins, leur dit : « Ma guérison est plus concluante que toutes celles que je vois ici en ce moment. J'ai été guéri après avoir invoqué Notre-Dame de Lourdes, guéri à trois mille lieues de mon pays, dans des conditions absolument désespérées, et, si vous le permettez, je vais vous résumer les principaux détails de ma guérison. » C'était une bonne fortune d'entendre un médecin faire lui-même le récit de sa guérison, noter d'abord jour par jour, heure par heure, les progrès de sa maladie et démontrer ensuite que l'arrêt brusque, instantané dans la marche d'un mal incurable, ne pouvant s'expliquer par aucune loi physiologique, était au-dessus des efforts de la nature.

Aussi les médecins présents au bureau prêtèrent-ils une oreille attentive au récit de leur collègue.

« Je suis âgé de trente et un ans, leur dit le Dr G.... mon père est un ancien professeur agrégé d'une faculté de médecine; j'ai suivi les traditions de ma famille en embrassant la carrière médicale. En ma qualité de médecin de la marine et des colonies, j'avais déjà fait de longs séjours dans les pays chauds; je suis resté quatre ans consécutifs en Cochinchine, et puis, sans transition ni repos, j'ai été renvoyé au Tonkin; c'est là que, l'année dernière, à la suite d'une dysenterie très grave, je ressentis les premiers symptômes d'un abcès du foie; cet abcès, très volumineux, faisait saillie sous les

côtes et fut ouvert, au mois d'août 1894, par le médecin principal attaché à l'hôpital où j'avais été transporté.

« Un second abcès plus profond suivit bientôt le premier. Il fallut, dans le courant de septembre, faire une large ouverture pour arriver jusqu'à lui et conduire le bistouri au milieu des organes les plus importants. C'était une opération très délicate et très grave.

« Malgré ce traitement énergique, le travail de décomposition qui atteignait tout le foie continuait ses ravages, Les plaies extérieures se cicatrisaient, mais la suppuration, se creusant une issue au travers du diaphragme, pénétra dans la plaie, perfora le poumon et vint sortir par la bouche. Chaque jour, pendant trois mois, je vomissais des quantités considérables de pus et je rendais parfois des morceaux de poumon gangrenés. Les organes les plus essentiels étaient altérés; je m'empoisonnais à vue d'œil. Mon teint était livide, ma physionomie décomposée; une fièvre hectique me minait rapidement. On me nourrissait avec du champagne et quelques biscuits; j'avais perdu soixante livres de mon poids: de cent quarante, j'étais descendu à quatre-vingts livres.

« Non seulement je rendais en vingt-quatre heures une cuvette de pus, mais encore, tous les huit jours, j'étais pris de vomissements, et, en une seule fois, je remplissais ma cuvette. Ma situation était manifestement au-dessus de toute ressource. Je comprenais la gravité de mon mal, et mes collègues ne pouvaient me dissimuler toutes leurs alarmes. Les bonnes Sœurs de l'hôpital, religieuses de Saint-Paul de Chartres, me firent faire une neuvaine à Notre-Dame de Chartres, mais je ne constatai, à la fin de la neuvaine, aucune amélioration dans mon état.

« C'est alors que ma pensée se tourna spontanément vers Lourdes. Lourdes, c'était la France; c'était plus encore: c'était pour moi presque le foyer, la famille! C'était là que se rattachaient mes souvenirs les plus intimes et les plus chers; ce mot résonnait à mon oreille d'une façon merveilleuse et réveillait des sentiments d'une indicible espérance. Quand on se trouve perdu loin de tout ce qu'on aime, couché sur un lit d'hôpital, disputant à la mort, en

pleine jeunesse, les dernières énergies d'une vie qui s'éteint, l'esprit et le cœur perçoivent alors, avec une acuité que vous ne pouvez concevoir, toute lueur qui vient éclairer notre horizon; et ce fut une lueur bien douce que celle qui, partant de la Grotte, vint jusqu'à moi, pour me rendre le courage, en attendant qu'elle me rendît la vie!

« Les religieuses avaient de l'eau de la Grotte; avec elles je commençai des neuvaines ininterrompues. Ma mère, que j'avais prévenue de la gravité de mon état, faisait prier de son côté et demandait partout des neuvaines dans les mêmes intentions. Dès ce jour, l'espoir vint soutenir mon âme. Cependant pouvais-je guérir autrement que par un miracle et un miracle éclatant? Il était impossible au point de vue médical, de résister à cette décomposition générale, de réparer les organes détruits, de combler ces cavités qui pouvaient contenir plusieurs litres de pus. Si la guérison instantanée d'une plaie superficielle demande du temps et des soins, quels temps et quels efforts de la nature ne devait pas demander la guérison de ces plaies profondes et inaccessibles à tout remède? Comment refaire ou cicatriser ce poumon gangrené ?

« Il fallait un miracle. Avec l'eau de la Grotte, avec des neuvaines répétées, j'ai obtenu ce miracle. Il s'est fait chez moi non pas un retour graduel des forces, mais une transformation complète et instantanée; du jour au lendemain, toute suppuration a été tarie: je n'ai plus rendu une goutte de pus par la bouche. Mes forces me sont revenues; je ne prenais aucune nourriture : j'ai pu m'alimenter, manger d'une façon suffisante. Au grand étonnement des médecins qui me soignaient, des religieuses même, je me suis relevé, ressaisissant, en quelques heures, ma vie prête à s'échapper. Quelques mois après, je m'embarquai pour la France. Ma santé générale ne laissait rien à désirer, j'avais regagné vingt-deux livres de mon poids.

« En France on me croyait perdu, on m'avait proposé pour la réforme. J'ai refusé la réforme; j'ai demandé un congé, et je me propose de reprendre mon service et de repartir pour les colonies à la fin de ce congé.

« S'il est doux de s'agenouiller au pied de la Grotte, n'est-il pas plus doux encore de pouvoir, dans les jours d'épreuve. et loin de son pays, s'associer à toutes les consolations qui partent d'ici pour rayonner jusqu'aux extrémités du monde? »

Voilà un médecin qui agonise dans un lit d'hôpital ; il n'y a pas de guérison possible pour lui. Tous les moyens seront impuissants. Il entend son arrêt dans les paroles affectueuses mais découragées de ses confrères; pour lui, désormais, ni illusion, ni espérance. Et voilà que, subitement, tout s'éclaire : l'espoir et la confiance renaissent. Quelle est donc cette divine panacée dont il a trouvé le secret et qui est venue l'arrêter sur la pente fatale?

Il a revu par la pensée cette Grotte de Lourdes qu'il a visitée dans sa jeunesse. Les souvenirs d'une éducation chrétienne se réveillent en foule; il retrouve dans sa mémoire les prières apprises sur les genoux de sa mère. La pensée de la mort s'éloigne, il se reprend à espérer, et, bientôt après, la guérison survient avec une rapidité qui déjoue toutes les prévisions. — « Si vous pouviez demander à tous mes confrères, nous disait le Dr G., à tous les chefs de l'hôpital ce qu'ils pensent de ma guérison, ils vous diraient qu'ils ont été renversés par ce dénouement imprévu, mais que personne n'a mis en doute son caractère, ou du moins n'a cherché à l'expliquer d'une façon naturelle. Ma reconnaissance est sans limites. Chaque jour je remercie Notre-Dame de Lourdes; mon plus vif désir est de la faire connaître, de la faire aimer davantage; j'ai renvoyé en Cochinchine des statues et de l'eau de Lourdes, et, partout où je passerai, je veux établir le culte de la Vierge de la Grotte. »

N'est-il pas consolant, à l'heure où nos soldats sont dispersés sur des plages lointaines, exposés à des épidémies meurtrières, de penser que Notre-Dame de Lourdes abaisse ainsi sur eux son regard maternel et leur prodigue ses grâces de choix?

Nous avons traduit, bien incomplètement, les sentiments qui remplissaient l'âme jeune et généreuse de notre confrère. Nous éprouvions tous, en l'écoutant, cette émotion communicative qui déborde en lui et à laquelle nous ne pouvions nous soustraire.

LES MALADIES NERVEUSES

Une séance au Bureau des constatations. — Un membre de l'Académie de médecine. — Comment guérissent les maladies nerveuses. — Marguerite Savoye, de l'Étoile. — Célina Ferry. — Marie Daout. — Céleste Mériel. — Maladies nerveuses compliquées de lésions organiques, Mme Pontou. — Eugénie Bron. — Les malades des hôpitaux et les malades de Lourdes. — Les épileptiques : Marie Hoffmann; M. Poujol, de Toulouse.

Nos séances ont souvent une physionomie à part. Celle du 11 septembre a été, sous ce rapport, une des plus intéressantes. Il y avait, ce jour-là, dans le bureau, une dizaine de médecins. A ma droite, un membre de l'Académie de médecine que le programme de ses excursions avait conduit près de nous. Il était en traitement à Bagnères et n'avait pu refuser à sa femme et à ses enfants une excursion à Lourdes. Ici, on avait voulu voir le bureau médical et j'avais pris femme et enfants pour retenir le père.

Mon confrère de l'Académie est peut-être, après Charcot, un des médecins les plus versés de notre époque dans l'étude des maladies nerveuses. Homme du monde, d'une courtoisie parfaite, du commerce le plus agréable, mais au point de vue religieux bien éloigné de nous, je le suppose du moins.

Nous ne devions pas nous entendre, nous avons fait assaut

d'amabilité, sur le fond nous n'avons pas gagné grand'chose, nous sommes restés aux deux extrémités de l'horizon.

« Je vois ici, lui dis-je, presque autant de maladies nerveuses que vous. — Pas autant, me répond-il, mais vous en voyez beaucoup. »

Je continue : « Mes malades ne sont pas prises dans le même milieu que les vôtres. Vous voyez des femmes du monde usées par les plaisirs ou les déceptions de la vie. Je vois d'ordinaire des femmes de la campagne que la civilisation n'a pas même effleurées ; les troubles nerveux ne sont pas chez elles le résultat des passions surexcitées ; mes malades sont dans des conditions morales excellentes ; ce sont souvent des filles de phtisiques, des dégénérées ; une maladie, un travail trop soutenu ont troublé l'équilibre de leur économie peu résistante et réveillé des accidents nerveux que rien ne peut effacer. Chez les vôtres, vous avez à lutter contre des causes extérieures d'ordre moral, tandis qu'ici, la maladie fait partie du tempérament lui-même, elle est en germe dans l'organisme. Voilà pourquoi nos malades sont plus difficiles à guérir que les vôtres.

« Je vais vous en donner un exemple en vous résumant l'observation de Mlle Le Calvez qui est là devant vous. Je choisis cette guérison parce qu'elle date d'un an ; si elle datait d'hier, vous n'en tiendriez pas compte et vous auriez raison. — En effet, me dit mon confrère, une guérison d'un jour ne permet pas de conclure. »

Mlle Le Calvez, de Saint-Brieuc, guérie à Lourdes le 11 septembre 1894.

Mlle Joséphine Le Calvez, âgée de trente-sept ans, a été élevée à l'Orphelinat de Nazareth, à Saint-Brieuc. Son père, sa mère et six frères ou sœurs sont morts de la poitrine. Elle est donc la seule survivante d'une famille nombreuse. Comme elle est d'un tempérament très délicat, on comprend en la voyant que l'effort le plus léger a pu détruire l'équilibre de cette santé si frêle. Un retour sur son passé va nous montrer la justesse de cette observation.

En sortant de l'Orphelinat, elle servit comme femme de chambre pendant deux ans. Les accidents nerveux, qui allaient chaque jour en augmentant de fréquence et d'intensité, la contraignirent d'abandonner son service. Elle dut gagner sa vie en allant en journée. On la recherchait beaucoup à cause de sa modestie, de sa simplicité, de l'estime générale dont elle était l'objet. Bien qu'elle fût très pauvre, elle trouvait le moyen de secourir de plus pauvres qu'elle ; elle recueillait souvent chez elle ses anciennes compagnes d'Orphelinat qui se trouvaient sans place. Elle avait le cœur débordant de charité, et cette charité prenait sa source dans une foi ardente, dans une confiance sans bornes en Notre-Seigneur et en la sainte Vierge. Cette délicatesse de sentiments et cette générosité dans le caractère ne sont pas l'apanage des natures faussées par l'hystérie.

Cependant, la maladie empirait chaque jour ; Mlle Le Calvez avait des évanouissements qui duraient plusieurs heures ; les crises étaient parfois si effrayantes qu'on devait éloigner les enfants et les domestiques dans les maisons où elle travaillait. Son existence même paraissait compromise. Elle supportait ses souffrances avec résignation, mais elle ne pouvait se consoler pourtant, en pensant qu'elle était à charge à tout le monde.

Étant allée un dimanche à l'hôpital pour rendre visite à une de ses anciennes amies, elle fut prise dans la salle d'une crise des plus violentes. Une sœur de Saint-Thomas qui lui donna des soins ne put s'empêcher de lui dire : « Mais à l'hôpital, nous recevons beaucoup de personnes moins malades que vous, et les familles qui vous prennent chez elles font preuve d'une grande charité. »

Frappée de ces paroles, Joséphine Le Calvez résolut d'aller à Lourdes demander sa guérison. Non pas pour elle, disait-elle, mais pour les autres, à qui elle croyait, bien à tort, la pauvre enfant, inspirer de l'horreur.

Il y avait neuf ans qu'elle était affligée de ces troubles nerveux ; elle avait maigri, elle se nourrissait mal ; le moment approchait où tout travail allait devenir impossible, où elle devrait s'aliter et recourir à la charité publique.

Joséphine travaillait souvent chez le Dr Grovallet, qui avait pour elle beaucoup d'affection. Avant son départ, le docteur lui avait dit : « Je croirai au miracle si vous revenez guérie sans vous plonger dans la piscine. » L'immersion brutale dans l'eau glacée, d'après le docteur, pouvait produire quelquefois dans les maladies nerveuses de singuliers effets de guérison.

« Pensez-vous, dis-je à mon confrère, que l'eau froide ait une action aussi puissante dans les maladies nerveuses? — Mais non, me répondit-il, quelquefois l'eau froide, au contraire, aggrave les accidents. »

Je suis absolument de son avis, et ceux qui ne voient qu'une modification produite par l'eau froide dans les guérisons que nous observons ici font preuve d'une connaissance bien incomplète des maladies nerveuses. Toutes les commotions violentes les exaspèrent; c'est vainement qu'on a baigné, douché et arrosé nos malades avant de nous les envoyer, leurs troubles nerveux ont résisté à tous les traitements. Joséphine, du reste, ne devait pas se baigner, elle l'avait promis à son médecin.

Elle part le 10 septembre 1894. Le voyage est des plus pénibles; les crises se succèdent sans interruption. A Lourdes, elle fait quelques lotions sur la tête, le mercredi 12 et le jeudi 13; son état s'aggrave, c'est à peine si elle peut faire un pas.

Le jeudi, elle vient à la Grotte, appuyée sur deux bras. Malgré sa grande fatigue et son extrême faiblesse, elle prie longtemps; elle met dans sa prière toutes les ardeurs de foi dont son âme est consumée. Elle suit en se traînant tous les exercices de la journée; elle veut même monter au Calvaire avec la procession. C'était-là que devait sonner pour elle l'heure de la guérison. Elle y pensait à peine sans doute; tous les exercices étaient terminés; le pèlerinage touchait à son terme; elle n'avait éprouvé aucune amélioration.

Elle descendait péniblement, triste mais résignée, les rampes escarpées du Calvaire. Brusquement une modification profonde se fait en elle; sa tête toujours brûlante se rafraîchit, se dégage; elle sent un bien-être général qui lui était inconnu; elle marche d'un

pas ferme, se dirige vers l'hôpital ; elle se met à table, mange comme tout le monde, avec appétit, alors que depuis cinq jours elle n'avait presque rien pris.

Depuis ce moment, Mlle Le Calvez n'a plus ressenti ces ardeurs brûlantes à la tête qui la faisaient si cruellement souffrir ; elle devait mettre le plus souvent des compresses d'eau sur son front, et ces compresses se réchauffaient et se séchaient rapidement.

Le retour à Saint-Brieuc fut merveilleux ; pas un moment de malaise, de fatigue, un bien-être absolu, et depuis ce jour, elle n'a pas ressenti la plus légère atteinte de ces crises qui l'avaient tourmentée pendant tant d'années.

Joséphine, avec sa prudence, a voulu attendre un an avant de chanter son *Magnificat*. Elle est revenue à Lourdes le 11 septembre pour l'anniversaire de sa guérison et c'est ici qu'elle nous a fait connaître tous les détails de ce grand événement. Le médecin qui l'avait soignée et lui avait recommandé de ne pas se baigner est mort depuis cette époque ; il n'a pu lui donner de certificat. Mais sa veuve, le notaire de Saint-Brieuc, tous les notables de la ville se portent garants, dans une déclaration très longuement détaillée, de l'exactitude des détails qui précèdent. Le curé de la paroisse complète ces renseignements ; il ne peut se lasser de faire l'éloge des qualités morales de cette jeune fille. « Elle exerce, nous dit-il, une grande et salutaire influence sur ses compagnes qui ont souvent recours à ses conseils. »

« Cet exemple est bien intéressant, dis-je encore à mon confrère. Que pensez-vous de cette maladie nerveuse qui dure depuis dix ans, qui n'est pas la conséquence d'un accident, d'une vie agitée, d'épreuves morales? c'est plutôt un germe héréditaire déposé dans cet organisme, c'est une prédisposition apportée en naissant. »

« Le père, la mère, six frères ou sœurs sont morts de la poitrine ; elle doit mourir, elle aussi, de consomption. Les troubles nerveux ne sont que le prélude, le rideau derrière lequel se cache l'effondrement qui se prépare ; c'est une hystérie dont on meurt. Vous ne la reconnaîtriez pas pour sœur de ces femmes du monde

déséquilibrées, à l'imagination désordonnée, à la volonté faussée que vous rencontrez chaque jour.

— Oui, me répond mon confrère, cette volonté qui s'affirme peut surprendre ; l'influence que cette jeune fille exerce autour d'elle est bien remarquable. Cependant ces malades conservent toujours un désir de domination. et c'est encore une manifestation de l'hystérie.

Je lui réponds : « Ce désir tient alors du caprice et ne comporte guère une rectitude de jugement, une suite absolue dans les idées. Le désordre se retrouve, même derrière cette volonté qui s'affirme. »

Le confrère qui m'avait fait le sacrifice de l'eau froide ne pouvait me faire d'autre concession ; il ne voulait pas, en se déclarant surpris, se déclarer vaincu ; il se levait pour prendre congé. A ce moment même, on introduisait dans le bureau une femme pâle, amaigrie, couchée dans une voiture.

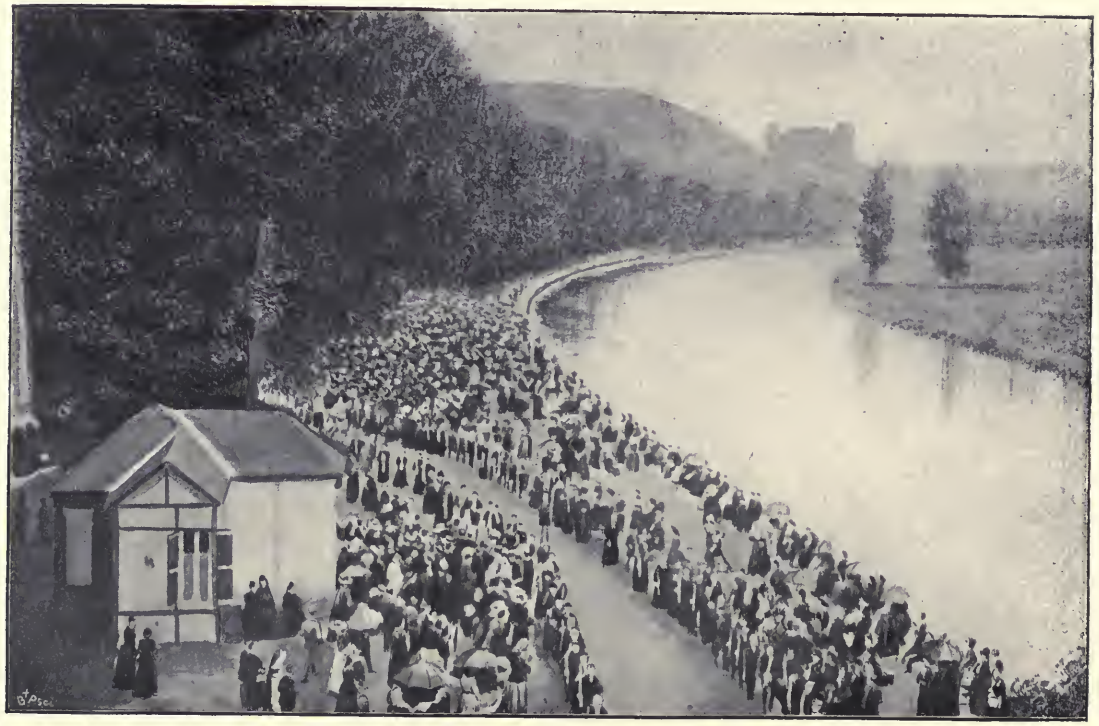
— Attendez, lui dis-je, voilà un fait nouveau que je ne connais pas, nous allons l'étudier ensemble.

Mlle Marie Méheust, âgée de trente-cinq ans, de Saint-Brieuc, nous dit qu'elle vient de retrouver la voix qu'elle avait perdue depuis près d'un an. A son premier bain de piscine, la parole est revenue subitement, claire, bien timbrée. Mon confrère lui dit : « La voix a dû vous revenir par un cri brusque, par un éclat qui est venu subitement déchirer l'obstacle qui vous paralysait. — Mais non, dit la malade, je n'ai observé ni éclat ni effort, et j'ai parlé immédiatement comme je parle maintenant. » Cet éclat de voix dont les romanciers font grand cas rappelle, disent-ils, le diable qui sortait brusquement de la bouche des possédées. Charcot avait développé cette thèse dans ses études sur les *démoniaques dans l'art*.

Mon confrère dit encore à cette femme : « Levez-vous ! — Mais je ne le peux, répond la pauvre malade. — Si, vous le pouvez ; levez-vous ! » vous dis-je. La malade reste immobile. Cet essai de suggestion ne produit aucun résultat.

Si nous lisions son certificat de maladie, dis-je à mon confrère, peut-être trouverions-nous la raison de son immobilité. En parcourant, en effet, le rapport du Dr Ménard, nous apprenons que

446



Ancien Bureau médical; celui où fut reçu Zola.

cette malade est atteinte de tumeur blanche du genou. En outre, elle a la poitrine prise depuis quelque temps. Elle présente de ce côté tous les symptômes d'une phtisie qui a gagné la gorge, éteint la voix. Il ne s'agit pas de maladie nerveuse, et toutes les suggestions du monde resteraient ici sans effet. Mon confrère comprend qu'il n'est plus sur son terrain, il renonce à pousser plus loin son enquête, il se lève et prend définitivement congé de nous, en nous promettant de revenir, mais nous ne l'avons pas revu.

Mlle Marie Méheust est partie de Lourdes sans être complètement guérie.

Un an après, jour par jour, au mois de septembre dernier, Mlle Méheust entrait une seconde fois dans notre bureau. Ce n'était plus cette malheureuse que nous avions vue couchée sur un brancard, consumée par la phtisie, brûlée par la fièvre. Elle avait non seulement les apparences, mais l'éclat de la santé; de l'embonpoint, des couleurs, la voix forte. Nous ne la reconnûmes pas! Nous cherchions à démêler sur son visage quelques traits déjà vus, nous ne trouvions rien; la transformation était complète. Elle nous rappelait vainement toutes les circonstances de sa première visite: enfin elle nous produisit son premier certificat et nous revîmes alors par la pensée notre malade du 11 septembre 1895, que le médecin de Paris avait vainement essayé de suggestionner.

Que s'était-il passé depuis cette époque? Le Dr Ménard va nous le dire encore.

Il nous écrivait : « Mlle Méheust est allée à Lourdes, et là, non seulement elle a recouvré instantanément la voix, mais depuis son pèlerinage elle s'est mise à manger. Elle a engraissé au point que toutes les personnes qui l'ont vue, en sont émerveillées, et n'osent croire à pareille amélioration.

La voix est restée très bonne, la respiration parfaite. Il n'y a plus de submatité, de souffle, de râles, plus de crachats. Il y a de l'embonpoint général, et les membres inférieurs sont en rapport comme grosseur avec le reste du corps.

— Cette guérison s'est faite très rapidement à la suite du premier voyage à Lourdes. »

Du côté du genou, plus de tumeur blanche, de gonflement; quelques craquements dans les mouvements de flexion, mais pas de raideur, de la faiblesse. La malade vient encore avec des béquilles, mais, après un bain de piscine, elle laisse ses béquilles et la guérison se complète sous nos yeux pendant ce dernier pèlerinage.

« Il est remarquable, ajoute son médecin, que, huit jours avant le Dr Frostin, neveu de la malade, me dit avoir observé de très forts craquements articulaires, et depuis le pèlerinage ils ont disparu. Cela nous explique comment la malade ne pouvait avant son départ quitter ses béquilles et comment depuis elle peut marcher sans appui. »

Le Dr Ménard nous donne les noms des médecins qui ont examiné à différentes reprises Mlle Méheust :

Tous ont porté le diagnostic de tumeur blanche.

Ainsi, Mlle Méheust atteinte de phtisie et de tumeur blanche retrouve la voix instantanément, le 11 septembre 1895, à Lourdes. Depuis ce jour, une transformation rapide et complète se fait dans son état. Tous les symptômes de tuberculose, qui datent de plus de dix ans, s'effacent du côté de la poitrine et du côté du genou. Il ne reste que de la faiblesse dans la marche.

Cette année, la faiblesse elle-même disparaît. Désormais, la guérison ne laisse rien à désirer.

Tous ces résultats ont été constatés avec une précision telle qu'il ne peut rester aucun doute dans l'esprit. Sept médecins ont soigné cette malade pendant dix ans. Sept ou huit médecins l'ont vue dans le bureau de Lourdes, le 11 septembre 1895, alors que ces lésions étaient en pleine activité, et les mêmes médecins ont constaté en 1896 la guérison qui s'est opérée pendant et après le pèlerinage.

*
* *

Les maladies nerveuses de Lourdes ne ressemblent pas aux maladies nerveuses que l'on observe dans les hôpitaux. — Elles sont souvent compliquées de lésions organiques. — Une femme nerveuse peut se casser une jambe. — Guérison d'une de nos clientes, inutilement traitée par les maîtres de la science pendant quinze ans. — Mlle Marguerite Savoye.

Lourdes offre un champ très vaste pour l'étude des maladies nerveuses.

On n'observe pas d'ordinaire le malade d'hôpital, type artificiel. exagéré ou créé; vous observez surtout la femme qui porte le double poids de ses devoirs et de sa maladie ; celle que la religion soutient et relève. Au milieu des souffrances les plus cruelles, vous constatez souvent chez elle des qualités morales vraiment exquises.

A côté des formes légères, à peine accusées, vous avez les accidents les plus graves. C'est une clinique sans rivale et par le nombre et par la variété des sujets. Souvent, dans ce milieu, nous pouvons démêler les données d'un problème qui n'est pas encore trop complexe et remonter jusqu'à la cause première des accidents.

Ah ! je comprends qu'avec les malades des hôpitaux nous sommes dans un monde à part. Mais nos malades ne sont séparées que par des nuances, par une ligne de démarcation insensible, des limites de la vie commune.

Parfois l'économie n'est, pour ainsi dire, touchée qu'à la surface ; les manifestations du mal sont intermittentes, éloignées les unes des autres. Il faut une grande précision, dans l'examen et l'étude, pour interpréter tous ces phénomènes, les ramener à leur point de départ.

Nous observons à Lourdes la disparition d'accidents nerveux, comme on en observe à la Salpêtrière et dans les hôpitaux; mais nous faisons sur ces faits les plus grandes réserves. Nous ne nous appuyons jamais sur eux pour faire la preuve d'une intervention surnaturelle.

Chez les femmes nerveuses, nous rencontrons aussi des lésions organiques. Elles peuvent se casser une jambe, devenir poitrinaires.

Les tubercules, les fractures ou les plaies sont soumis aux lois connues de réparation des tissus. Si une jambe se soude instantanément, même chez un sujet nerveux, le résultat mérite d'être consigné.

Dans quelle proportion voyons-nous guérir les maladies nerveuses à Lourdes et par quel procédé? En 1895, sur cent soixante guérisons, nous n'avons eu que vingt-trois cas de maladies nerveuses; en 1896, dix-sept sur deux cents; en 1897, vingt sur deux cent trente; nous avons moins de nerveux guéris que de poitrinaires. Ces vingt guérisons ne représentent même plus notre moyenne de dix pour cent; car nous devons avoir sûrement plus de quatre cents névroses autour de nous; les nerveux y guériraient donc dans une proportion très faible, et ce résultat est d'autant plus étonnant que toutes les influences suggestives atteignent ici, nous dit-on, leur maximum d'intensité.

L'observation suivante va nous montrer quel caractère peut revêtir à Lourdes la guérison d'un état nerveux compliqué de lésions organiques.

Mme Pontou a toujours été très impressionnable et a présenté de bonne heure des traces de nervosisme très accusé. A seize ans, elle perd sa mère. Ce premier chagrin, qui ne laisse d'ordinaire à cet âge qu'une impression fugitive, détermine chez elle des hallucinations et des phénomènes de catalepsie. Elle se marie à dix-huit ans, et, deux ans après son mariage, à la suite d'une contrariété, les phénomènes hystériques éclatent dans toute leur intensité. Les hallucinations reparaissent; la léthargie et la catalepsie se succèdent sans interruption. Spontanément, la malade devient étrangère au monde extérieur et reste des heures entières dans un état d'insensibilité complète. Sa main, ses bras, sa tête conservent la position qu'on leur donne, et la rigidité est absolue.

Les fonctions de l'estomac se troublent, et des vomissements, répétés vingt ou trente fois par jour, apportent un trouble profond dans la nutrition. La famille justement alarmée d'une perturbation aussi grave, dans la santé de cette jeune femme, tient à s'entourer des plus hautes garanties et des conseils les plus autorisés. On conduit la malade à Velpeau, en 1858. Celui-ci cherche dans un traitement local, le remède à tous ces désordres; il garde la malade à Paris, en observation, et pratique des cautérisations. Ce traitement exaspère les accidents; la malade rentre chez elle sans amélioration, mais semble pourtant retrouver quelque temps après un calme relatif. On dirait que cette dépense nerveuse a épuisé ses forces, et il se fait une détente momentanée. La période de calme n'est pas de longue durée; les accidents reparaissent.

La malade revient à Paris, et s'adresse à Jobert, de Lamballe. Jobert pratique des cautérisations au fer rouge, cautérisations profondes, qui ont pour but de détruire tous les tissus malades. Ce traitement est aussi inutile que le premier. Quelques années plus tard, on fait un troisième voyage à Paris, où l'on consulte Nélaton. A cette époque, séduit par les espérances que nous faisait concevoir la méthode de Sims, j'avais conseillé à Mme Pontou de s'adresser au chirurgien américain, et de chercher, dans une opération nouvelle, un remède plus efficace. Nélaton détourna sagement la famille d'une voie qui pouvait être périlleuse, et qui n'aurait pas eu un résultat utile. La malade revint une troisième fois de Paris, sans guérison, sans amélioration, découragée, désillusionnée. Quelques années s'écoulèrent dans cette triste situation.

Mme Pontou.

La famille, désolée, voulut tenter un dernier essai.

La réputation de Courty était arrivée jusqu'à nous. De tous les côtés de la France, les malades se dirigeaient sur Montpellier. Mme Pontou part pour cette ville. De nouveaux accidents s'étaient, du reste, développés chez elle.

Depuis longtemps, une suppuration continuelle, abondante, indiquait que la lésion constatée dès le début avait évolué et que la métrite avait pris un caractère nouveau, une gravité plus grande. Il y avait quinze ans que la malade était en traitement. Elle arrive à Montpellier en novembre 1873 et reste cinq mois dans une maison de santé. Courty met tout en œuvre : dilatation avec l'éponge, cautérisation, curettage. Rien ne réussit ; la maladie s'aggrave. A la fin, Courty, découragé, reconnaît que le mal est au-dessus de ses forces. Il s'excuse des souffrances inutiles qu'il a infligées à la malade, et sa parole trahissant sa pensée, il laisse deviner à cette malheureuse femme que son affection est absolument incurable.

Mme Pontou rentre chez elle en mars 1874. Bien des années se sont écoulées depuis le début de la maladie. Toutes les célébrités ont été consultées, tous les traitements mis en œuvre, et cependant chaque jour le mal progresse. Elle ne peut plus se tenir debout ; elle marche appuyée sur deux bras et toute courbée. Ses douleurs sont continuelles, atroces. L'écoulement, toujours plus abondant, d'une suppuration verdâtre, a déterminé des érosions, des brûlures à la peau. Tous les soins, toutes les précautions ne peuvent remédier à ces accidents.

Pendant le séjour de Mme Pontou à Montpellier, une malade, également en traitement chez Courty, l'avait engagée un jour à visiter une chapelle

appartenant aux Jésuites, où se trouvait une statue de Notre-Dame de Lourdes. La distance était grande. Malgré sa fatigue, elle avait fait ce pèlerinage avec une grande foi et une grande confiance. Le souvenir de l'impression qu'elle éprouva auprès de la statue de la sainte Vierge, lui est toujours resté présent. Elle ne peut encore en parler sans émotion. Avant de quitter Montpellier, elle voulut faire une neuvaine dans cette chapelle et se consacrer spécialement à Notre-Dame de Lourdes.

Quelque temps après, une de ses cousines, sourde de naissance, qu'elle affectionnait beaucoup, lui demande de l'accompagner à Lourdes. Elle fait part de ce projet à son mari, mais celui-ci oppose un refus absolu. C'est une folie, dit-il; la prudence la plus élémentaire défend d'agir ainsi. Il finit pourtant par se rendre. Elle part et arrive à Lourdes, le 22 août 1874. Elle sait qu'elle ne doit pas guérir, qu'elle a une maladie incurable; elle ne demande pas la santé. Ce qu'elle demande, c'est la résignation aux souffrances, la force de les supporter, la guérison de sa cousine, la conversion des siens.

Elle croit si peu à sa guérison que, pendant les trois jours qu'elle reste à Lourdes, elle ne prend pas un seul bain. Le dernier jour pourtant, sur les instances de ses amies, elle consent à boire un verre d'eau, mais toujours dans la même disposition d'esprit. Elle repart de Lourdes et arrive chez elle horiblement fatiguée. Son mari vient la rejoindre, très préoccupé des suites de ce voyage. Il lui demande de ses nouvelles; elle secoue la tête : « Rien n'est changé dans mon état. — Si la sainte Vierge t'avait guérie, reprend M. Pontou, je l'en aurais remerciée tous les jours de ma vie. » Elle se couche en conservant cette pensée : *Mon mal est absolument sans remède.*

Le lendemain, elle se lève, marche sans fatigue, va, vient, sans aide et sans appui, visite ses colons et ses fermiers d'un pas assuré. Ces derniers, accoutumés à la voir, depuis de longues années, avec l'empreinte de la souffrance et de la maladie, courbée, pliée en deux, portée plutôt que soutenue, la regardent avec la plus grande surprise. Les membres de la famille, partagés entre la crainte et l'espérance, n'osent encore s'abandonner à la joie que leur cause ce changement inespéré; quant à elle, elle est inconsciente du résultat que tout le monde constate. Cependant il faut se rendre à l'évidence. Non seulement ses fonctions ont repris en un instant leur jeu, leur intégrité, mais encore cette suppuration qui, depuis des mois et des années, indiquait qu'une plaie profonde étendait chaque jour ses ravages, s'était tarie du soir au matin. Cette plaie, qui fournissait un écoulement abondant, que trois et quatre serviettes avaient peine à étancher, que tous les traitements n'avaient pu modifier, qui s'aggravait même par les efforts faits pour en arrêter le développement, cette plaie s'était cicatrisée tout à coup.

La malade, au moment de son coucher, était réduite au dernier degré de l'épuisement et de la faiblesse. Elle se réveillait transformée, animée d'une vie nouvelle. Ainsi, en un instant, s'était évanouie une maladie qui durait depuis seize ou dix-huit ans, qui se compliquait d'accidents matériels, visibles et palpables, qui s'était préparée lentement par un ébranlement de toute l'économie; en un instant la malade retrouvait tout ce qu'elle avait cru perdu!

Depuis lors, quatorze ans se sont écoulés. L'épreuve du temps est décisive; nous n'avons pas eu une seule rechute. Mme Pontou n'a eu besoin ni de traitements, ni de soins; elle a été rendue à la vie commune, ne conservant que le souvenir de ses souffrances passées.

Si je n'étais pas médecin, je ferais ressortir tout ce qu'il y avait de généreux et de grand dans cette âme brisée par la souffrance, qui, dans un élan sublime, s'oubliait elle-même pour ne demander que la résignation et prier pour les autres, pour la conversion de ceux qu'elle aimait. Si je n'écrivais que pour des médecins, j'aurais pu donner bien des détails techniques, bien des indications précises, qui caractériseraient suffisamment les lésions matérielles dont j'ai fait mention. Rappelons-nous que déjà, en 1858, Velpeau croyait trouver dans la lésion d'un organe, l'explication de cet ébranlement général, qui se traduisait par des troubles nerveux de tout genre. Après Velpeau, les Drs Jobert, Nélaton et Courty, c'est-à-dire les hommes les plus considérables de la médecine contemporaine, ont suivi pas à pas l'évolution de cette métrite qui avait fini par altérer les fibres de l'organe, et se compliquait du côté de la muqueuse, de plaies, d'ulcérations, etc...

Avec des hommes d'une autorité aussi considérable, le diagnostic ne peut être un instant mis en doute. Je n'ai pas à l'établir; je ne dois pas insister davantage sur la nature des lésions.

Mme Pontou est la fille d'un ancien député, la sœur d'un membre du Sénat. Dans le milieu élevé où elle a vécu, milieu aussi attentif qu'éclairé, tous les détails de cette longue maladie ont été notés, relevés avec soin. Dans le récit que je viens de faire, j'ai pu laisser dans l'ombre des points secondaires; mais je n'ai pu altérer la physionomie générale de cette observation, qui a laissé dans mon esprit une empreinte ineffaçable. Du reste, dans la famille, dans l'entourage de Mme Pontou, l'évidence de sa guérison s'est imposée avec une telle clarté, que personne n'a eu un moment de doute. Quand on a vu, pendant des années, une personne aimée plier sous le poids de la douleur et que soudain, elle retrouve sous vos yeux, force, santé, jeunesse; quand on est témoin de ces trans-

formations subites, complètes, l'esprit n'hésite pas, il s'incline devant la réalité des faits.

Cette observation est des plus importantes. Elle nous montre que les maladies nerveuses se présentent sous des aspects bien divers. La femme du monde ne ressemble pas aux malades de la Salpêtrière, et les malades de Lourdes, prises dans toutes les conditions de la vie sociale, offrent des nuances infinies, mais ne subissent pas les conditions de déchéance que l'on observe dans les hôpitaux. Elles sont souvent affectées de lésions matérielles qui se rattachent, effets ou causes, aux grandes perturbations de l'action nerveuse, et ces lésions, atrophies, plaies, tumeurs, ne peuvent s'effacer ou se cicatriser en un instant.

Chez nos malades, on observe souvent les qualités les plus éminentes et les plus exquises. L'esprit et le cœur ne subissent pas l'impression des troubles physiques. On dirait même qu'au milieu de ces luttes, de ces souffrances, les qualités morales s'élèvent au-dessus du niveau moyen.

Rejeter en bloc, sans examen, toutes les affections nerveuses, les déclarer impropres à une étude scientifique, nous semble une erreur doctrinale. Chaque fait a sa physionomie, renferme son enseignement, peut conduire à des conclusions différentes. Chaque fait mérite une discussion séparée.

Les médecins qui n'ont voulu voir, dans les guérisons de Lourdes, que des guérisons de maladies nerveuses, ont commis une erreur manifeste dont nous fournissons chaque jour la preuve. Ceux qui rejettent toutes les maladies où l'élément nerveux joue un rôle plus ou moins prépondérant, laissent de côté des faits souvent très importants et qui méritent bien de prendre place dans nos *Annales*.

L'observation que nous venons d'écrire est bien intéressante au point de vue des conditions dans lesquelles le fait s'est accompli. On a cherché le secret des guérisons de Lourdes dans l'eau de la fontaine, dans l'action des piscines, dans une impression, dans un effet de suggestion, dans la confiance qui anime les malades, dans la foi qui les soutient et les inspire, dans l'entraînement de ces foules qui se pressent et se succèdent pendant les grands pèleri-

nages. Pourtant voilà une malade qui ne prend pas un bain, qui jusqu'au dernier jour ne boit pas une goutte d'eau, qui n'est pas venue à la Grotte pour elle, mais pour accompagner une de ses parentes, qui n'attend ni ne demande sa guérison, et qui, le lendemain de son retour chez elle, se trouve subitement guérie. Ce changement merveilleux s'opère d'une façon inconsciente. Les parents constatent les premiers ce phénomène inespéré.

Répétons-le : en présence de ce résultat, toutes les théories étagées pour expliquer les guérisons de Lourdes croulent et s'effondrent.

Inutile de chercher, ici, l'hypnotisme et la suggestion, l'effet moral, des conditions physiques d'un ordre quelconque; notre malade, par la volonté, la pensée, l'espérance ou le désir, est restée absolument étrangère à sa guérison.

L'observation que je viens de résumer a été prise sur une malade de ma clientèle; malade que j'ai suivie pendant plusieurs années, notant et étudiant avec soin tous les symptômes qui se déroulaient sous mes yeux. Ce fait est resté bien vivant dans mes souvenirs. Il a tenu en éveil toute ma sollicitude, et dans sa longue histoire, je retrouve les noms les plus considérables de la médecine contemporaine.

Je ne pouvais prévoir, quand je commençais à soigner Mme Pontou, quel serait le terme d'une affection sur laquelle tous les traitements restaient sans effet; mais je n'aurais jamais cru qu'une lésion aussi ancienne, aussi profonde, guérirait et disparaîtrait en quelques instants; qu'une constitution, usée par la souffrance, retrouverait sans transition son équilibre et ses forces. J'étais au début de ma carrière, plein de confiance dans la puissance de mon art, mais en même temps bien renseigné sur la force des obstacles que le mal y oppose souvent, et si l'on m'eût parlé de Lourdes et de ses guérisons, je n'aurais pas même compris qu'un rapprochement fût possible entre une affection aussi grave et un moyen aussi simple.

La guérison de Mme Pontou ne fit pas sur moi l'impression qu'elle aurait dû faire. Je constatais les résultats, j'en acceptais les

bénéfices, je ne voulais pas conclure, je ne voulais pas entrer dans un domaine qui n'était pas le mien, dans une voie inconnue. Un de mes confrères, homme d'esprit, me disait : « Prenez garde! ne vous engagez pas dans cette voie; si vous y mettez le petit doigt, vous y passerez tout entier. » Je n'y mis pas le petit doigt. Que de médecins agissent de même! Ils reconnaissent la réalité du fait, mais ne veulent pas remonter jusqu'à sa cause. Pas plus que moi, ils ne veulent conclure.

Plusieurs années après l'événement de 1874, me trouvant à Lourdes pendant le pèlerinage national, je vis entrer dans le Bureau des médecins une malade qui venait d'être guérie à la piscine, et racontait en termes nets, précis, tous les détails de sa guérison. Le fait était visible, palpable. Ce jour-là, je compris, et j'arrivai jusqu'à la conclusion. Il ne suffit pas toujours d'un miracle pour déchirer les voiles et soumettre notre esprit. La foi est un don du ciel, mais c'est un don que la volonté doit accepter.

Célina Ferry

Je n'ai jamais lu, sans un étonnement profond, le récit de la guérison de Mlle Célina Ferry, de Bazegney (Vosges).

Mlle Ferry vint à Lourdes en 1891. Elle était malade depuis trente ans. Elle avait quarante-sept ans, et c'est à dix-sept ans qu'elle avait ressenti les premières atteintes d'une névrose constitutionnelle et générale.

L'exposé de ses souffrances ressemble à un martyrologe.

Son état moral n'était pas moins malade que son état physique. Elle vivait dans un état de tristesse et d'inquiétude perpétuelles, une conscience très timorée augmentait l'agitation d'un système nerveux impressionnable à l'excès.

Son curé nous disait : « C'est une martyre, torturée physiquement et moralement. » Tout ce que la médecine pouvait faire, c'était de lui donner des calmants pour apaiser ses douleurs.

Au départ de Lourdes, elle était débarrassée de tous les maux

qui l'avaient martyrisée pendant trente ans. Mais surtout elle était tranquille, gaie, forte, transformée; de retour chez elle, elle se mit tout de suite aux travaux du ménage, prit la direction de la maison.

Depuis, elle travaille, elle marche, elle étonne tout le monde par son entrain, ce n'est plus la même personne.

***

A côté de Mlle Ferry, nous pouvons placer Marie Daout, de Lagedémon (Indre), vingt-six ans.

Elle a été guérie en 1893 d'une paralysie accompagnée de déviation de la colonne vertébrale.

Le curé de sa paroisse nous dit que sa guérison s'est parfaitement maintenue et qu'elle jouit d'une santé robuste et n'a pas cessé de travailler comme cuisinière depuis plusieurs années.

Sa maladie avait débuté le soir de sa première communion.

En outre de l'affection de la colonne vertébrale, elle avait aussi graduellement perdu l'intelligence, était devenue tout à fait idiote, poussant des cris sauvages quand on l'approchait. Elle fut d'abord gavée de lait et de vin par sa mère, qui l'abandonna bientôt dans une étable, où elle était couchée depuis huit ans sur la paille, lorsqu'elle fut menée à Lourdes sur la recommandation de Mmes de Chatillon et Délignères. Pendant ces huit ans, elle vécut de la charité publique, sans linge, privée des soins les plus indispensables, à côté des vaches; on attendait sa mort comme une délivrance.

Pendant le trajet en chemin de fer, elle resta couchée sur un matelas, troublant le repos des autres malades par ses cris, n'ayant aucune conscience de ce qu'on demandait pour elle à Lourdes, ne sachant même pas où elle allait. Pendant ces huit ans, le curé lui avait porté deux fois la sainte communion, mais il y avait renoncé depuis longtemps, ne la trouvant pas en état de comprendre ce qu'elle faisait.

Au retour du pèlerinage de 1893, non seulement elle était guérie

de la paralysie, mais dans le train, elle s'intéressait à tout, parlait avec ses voisins; la raison lui était revenue comme si un éclair subit eût frappé son cerveau. Depuis cette époque, elle a appris à lire et à écrire (elle n'en avait jusque-là qu'une notion très sommaire), et son intelligence s'est éclairée à tel point que, placée chez les Bénédictines de Bourges, elle suivait les sermons de la cathédrale et en faisait le résumé qu'elle envoyait à son curé. Depuis lors, c'est une personne très sensée, très appréciée par ses maîtres et par sa robuste santé, elle peut suffire aux tâches les plus pénibles.

Ces résultats ne sont pas à notre portée. Nous ne pourrons jamais effacer en un instant les désordres causés par tant d'années de souffrance. Nous ne pourrons transformer une femme timide, inquiète, mal équilibrée, en une femme forte, vaillante, d'un jugement sûr et d'un entrain qui ne se démentira jamais.

Ce n'est pas seulement à Lourdes que l'on obtient de semblables transformations. Mais à distance, dans le monde entier, avec l'eau transportée de la Grotte, avec une simple prière on obtient de semblables effets.

Ces guérisons ne sont-elles pas aussi surprenantes que la cicatrisation instantanée d'une plaie ? Que nous sommes loin des hystériques de nos hôpitaux, de ces expériences plus curieuses qu'utiles que l'on renouvelle sur elles ! On essaierait vainement de donner le jugement, l'équilibre dans les facultés, à ces malheureuses créatures qui sont placées aux derniers degrés de l'échelle humaine et qui ne conservent que quelques lueurs confuses de raison.

*
* *

Lorsque Marguerite Savoye vint à Lourdes le 16 septembre 1892, elle n'était suivant les expressions de M. Pouvillon « qu'un pauvre paquet d'os et de muscles ankylosés, noués en boule dans une corbeille; » elle avait vingt-cinq ans, elle pesait quarante livres. Au Bureau des médecins, personne n'osa la toucher, c'est à peine si on

pouvait, en écoutant sa respiration, entendre un souffle peu distinct; depuis six ans elle n'avait pas quitté le lit, elle n'avait pris aucune nourriture solide. A son départ, la transformation était complète. En quelques mois, elle a gagné soixante-dix livres; à vingt-cinq ans elle a grandi de sept à huit centimètres. La vie prête à s'éteindre a repris son cours avec une intensité qu'elle n'avait jamais eue.

Le Dr Périsson en l'examinant, le jour de son arrivée, nous avait dit : Il est bien difficile de caractériser d'un mot la situation de cette jeune fille. Dans tous les cas, ce n'est pas de l'hystérie vulgaire, telle que nous l'observons dans les services spéciaux. Qu'importe du reste le nom? A ce degré, nous touchons au terme, ce n'est plus qu'une question de jours.

Mettez en jeu toutes les suggestions possibles; faites appel à toutes les ressources de la science; essayez de transformer ainsi en une seconde une nature déchue. A vingt-cinq ans, essayez de faire grandir de sept ou huit centimètres une jeune fille arrêtée dans son développement ; faites-lui gagner soixante-dix livres dans le poids de son corps. Relevez-la, mourante sur sa couche, et donnez-lui la force de supporter sans faillir toutes les fatigues de la vie.

Non! tous ces résultats ne sont pas à notre portée. Ceux qui parlent avec cette légèreté des maladies nerveuses guéries à Lourdes ne les connaissent pas. S'ils les étudiaient, ils comprendraient bientôt qu'ils ne peuvent trouver sur ce terrain la solution qu'ils désirent.

Ce que nous venons de dire pour Marguerite Savoye, nous pouvons le répéter pour Mélanie Grandvalet, qui s'est levée, le 12 septembre dernier, au moment du passage du Saint-Sacrement. Il y avait treize ans qu'elle vomissait presque chaque jour et ne prenait à peu près aucune nourriture.

Ce jour-là même elle vint au bureau des médecins, elle se tenait debout sans appui ; un sourire heureux errait sur ses lèvres ; elle venait de ressaisir sa vie après treize ans d'agonie, de la ressaisir dans un instant comme un don nouveau du ciel. Elle paraissait encore sous l'action de cette grâce merveilleuse qui venait de ranimer ses forces défaillantes.

A côté de ces affections qui échappent à toute classification, nous observons des maladies qui sont bien de notre domaine, qui peuvent guérir partout, mais sur lesquelles pourtant les médecins ont vainement épuisé toutes les ressources de leur art. Maladies nerveuses si l'on veut ; mais pourquoi guérissent-elles à Lourdes et pourquoi ne guérissent-elles pas ailleurs ?

Un dernier exemple, celui d'Eugénie Bron, de Corban, dans le Jura bernois, fera bien ressortir l'opposition que nous signalons entre l'impuissance de la médecine et la facilité avec laquelle les affections les plus rebelles guérissent à Lourdes.

EUGÉNIE BRON

Le pèlerinage bourguignon-franc-comtois conduisait, au milieu de ses malades, une jeune fille dans des conditions bien étranges.

Eugénie Bron, de Corban, dans le Jura bernois, avait, depuis trois ans, les mâchoires contractées, les dents crochetées; il lui était impossible d'ouvrir la bouche, et, pour l'empêcher de mourir de faim, on avait dû limer une dent et, par cette ouverture, introduire un tube de caoutchouc ou de verre.

On parvenait ainsi à lui faire avaler de petites quantités de thé ou de café. Le lait et le bouillon provoquaient des vomissements, et les vomissements, avec cette bouche fermée, devenaient une complication redoutable; ils provoquaient des souffrances atroces, et pouvaient amener l'asphyxie.

Cette inanition prolongée avait déterminé un amaigrissement considérable : de cinquante livres environ. La faiblesse était extrême, et la jeune fille, privée de l'usage de ses jambes, ne quittait plus le lit.

Comment était-elle arrivée à cet état misérable?

Par une série ininterrompue de souffrances et de maladies diverses qui, depuis plus de six ans, ne lui avaient pas donné un moment de trêve.

Elle appartenait à une famille nombreuse. Ils avaient été dix enfants, ils sont encore sept vivants. La vie, dans ce milieu, avait été particulièrement difficile. « Souvent j'ai vu, nous dit la mère, mes enfants pleurer de faim, et je ramassais, pour les nourrir, les débris de pain abandonnés dans les chemins. »

« Et moi, dit la jeune fille, quand je n'avais pas autre chose, je remplissais mon estomac d'eau, pour ne pas ressentir les angoisses de la faim. »

Dans ces conditions, sa place était à l'hôpital; elle a fait de longs séjours dans les hôpitaux de Berne et de Bâle, où elle a été soignée

par les médecins les plus célèbres de la Suisse. On avait moulé son buste dans du plâtre. On a gardé sa photographie.

Quelle maladie avait-elle? Un mal de Pott? Une tumeur blanche des vertèbres cervicales, comme l'indique son corset de plâtre? L'*enquête* nous l'apprendra.

Quel que fût le point de départ, le terme fatal était proche : on ne peut vivre indéfiniment avec quelques tasses de thé ou de café.

Eugénie Bron.

Eugénie Bron, arrivée le 31 août, était allée directement à la piscine. Elle y était revenue le 1er septembre, au matin, mais sans obtenir aucun résultat.

Le vendredi soir, vers 3 h. 1/2, elle était étendue sur son matelas, devant la Grotte. La procession revenait vers l'église, et le flot des pèlerins achevait de s'écouler dans cette direction. Une solitude relative se faisait autour d'elle.

Eugénie avait désiré, pendant tout le voyage, pouvoir embrasser le rocher béni. Ce désir devenait plus impérieux. Elle supplie les personnes qui l'entourent de la transporter dans l'intérieur de la Grotte. On hésite. Une porte est déjà fermée. Enfin, un brancardier, ému de ses instances, la prend dans ses bras et l'approche du rocher.

La jeune fille applique ses mains contre la pierre, y colle ses lèvres.

« O Notre-Dame de Lourdes, dit-elle, s'il vous plaît, que votre sainte volonté soit faite, guérissez-moi : je suis votre enfant et vous êtes ma Mère, je me donne à vous pour toujours! »

464

Les Dames préposées au service des malades de la salle Saint-Dominique (1897).

La mère disait à ses côtés : « O Vierge, vous voyez ma misère; guérissez mon enfant ! » — Et toutes les deux arrosaient la pierre de leurs larmes.

Le brancardier détache la jeune fille du rocher et reprend le chemin qu'il vient de parcourir.

Mais, arrivée derrière l'autel, Eugénie pousse un cri effrayant. Une douleur atroce la transperce.

Est-ce la vie? Est-ce la mort?

C'est la vie.

Eugénie glisse, légère, entre les bras du brancardier, se redresse sur ses jambes, sa bouche s'ouvre.

Un éclair illumine son visage.

Une transfiguration s'accomplit sous les yeux de toutes les personnes qui l'entourent.

Et puis, ce sont des transports de joie. On se prosterne, on baise la terre, on part, on oublie le matelas, et la jeune fille, suivie d'une foule nombreuse, vient au bureau des médecins.

Son émotion est trop vive pour lui permettre de ressaisir froidement sa pensée et de reprendre le récit de sa vie passée.

Il faut remettre son interrogatoire au lendemain.

Du Bureau des médecins, Eugénie reprend la suite de la procession et arrive au chœur de l'église du Rosaire.

L'émotion et la faiblesse la plongent dans un évanouissement passager. Elle reprend bientôt ses esprits.

Le lendemain, Eugénie faisait à la Grotte la sainte communion.

Il y avait trois ans qu'elle n'avait pu la recevoir, puisqu'elle ne pouvait desserrer les dents.

« Chaque jour, nous dit-elle, pendant ces trois ans, je faisais la communion spirituelle. Je la faisais à minuit. En m'endormant, je récitais trois *Pater* et trois *Ave* pour les âmes du Purgatoire, afin de me réveiller aux premiers coups de l'horloge, et, à minuit, je restais lontgemps en prières.

« J'ai prié un an pour obtenir qu'une personne charitable voulût bien me payer le pèlerinage de Lourdes, et cette personne s'est trouvée à point nommé. »

Eugénie était arrivée dans un grand état de dénuement. Mais que lui importaient vêtement et nourriture, puisqu'elle allait voir Lourdes!

Depuis sa guérison, des personnes charitables l'ont munie de tout : chapeau, châle, jusqu'aux bas, tout lui a été donné.

Eugénie mange peu à la fois, car son estomac a un très petit volume; mais elle mange de tout et ne souffre plus. Elle marche toute la journée, et la peau de ses pieds, qui n'est pas encore durcie, est sensible. Quand elle s'est redressée, il lui semblait qu'elle marchait sur des épingles.

Sans doute, Eugénie Bron avait une maladie nerveuse, mais une maladie nerveuse dont elle pouvait mourir. Une maladie dont on meurt est toujours une maladie sérieuse. Les médecins n'avaient pas hésité à la soumettre, pendant plusieurs années, aux traitements les plus douloureux.

Nous sommes loin de la légende créée autour de ces maladies et qui nous les représente comme un jeu entre les mains des médecins qui les font disparaître à leur gré.

Nous ne les guérissons pas ou nous les guérissons mal, nous les suivons dans leurs évolutions variées et nous sommes de simples spectateurs devant les changements qui s'opèrent sous nos yeux.

D'après la théorie moderne du miracle, le monde entier est en puissance de suggestion; l'œil le plus exercé, le médecin le plus instruit ne peut reconnaître ses effets sous une variété infinie de manifestations et de formes.

La suggestion, qui naît de tout ou de rien, d'une impression légère ou d'une émotion violente, efface en un instant les troubles nerveux les plus anciens et les plus graves.

Cependant la suggestion ne peut donner une fièvre typhoïde, créer le cancer, creuser une plaie profonde. Affirmer que, chez l'homme, intelligence, jugement, qualités morales ou affectives, tout est sous la dépendance de la suggestion, n'est-ce pas détruire d'un mot notre personnalité, notre libre arbitre, et résoudre ainsi les plus hauts problèmes de philosophie sociale?

En outre, est-il permis d'affirmer que nous effaçons d'un geste, tous les accidents nerveux? Ne savons-nous pas que ces guérisons sont rares, exceptionnelles ? Si les manifestations changent, le terrain n'est pas modifié ; pourquoi d'ailleurs les malades passeraient-elles leur vie dans les hôpitaux? Nous ne pouvons croire que ce soit dans un but de pure curiosité, ou même pour le seul profit de la science, qu'on les enferme ainsi pendant la plus grande partie de leur existence.

Voyez-vous un médecin de maladies nerveuses qui viendrait dire au chirurgien son collègue: Désormais, vous ne soignerez plus les coxalgies, vous n'enlèverez plus les tumeurs ou les cancers, vous n'opérerez plus les aveugles ou les sourds. Toutes ces infirmités sont des illusions. Il suffit d'un ordre venu de moi pour les faire disparaître, je fais tomber de vos mains les couteaux, les scalpels, tous les appareils inutiles. Avec la suggestion, j'ai le remède à tous les maux.

Comment accueillerait-on ces affirmations? Par un éclat de rire, sans doute.

Les travaux récents sur les affections nerveuses ont pu nous révéler des phénomènes curieux, ils n'ont pu faire table rase de toutes nos connaissances. Chaque homme apporte avec ses maladies, son tempérament, son caractère, sa note personnelle. Avant de pouvoir jeter tout cela dans le même moule, il faudra faire litière de nos traditions et de nos lois les mieux acquises. Quel que soit le champ des maladies nerveuses, elles ont une limite, et cette limite, le médecin la connaît. Quelle que soit la variété de leurs

formes et de leurs aspects, elles se trahissent par des signes qui ne peuvent tromper un homme exercé.

En voulant étendre le champ des nerfs au delà de leurs limites réelles ; en prêtant à la suggestion une puissance merveilleuse, on veut résoudre par la question préalable tous les faits embarrassants, rendre impossible toute incursion dans le monde immatériel. Mais il y a un péril évident dans cette façon de procéder.

Si nous sommes certains que nos lois ne peuvent être dépassées ou violées, si le miracle est impossible, pourquoi détourner la tête et fermer les oreilles à tous les bruits du dehors? Pourquoi refuser de faire la preuve d'une vérité évidente pour tous?

Pendant que nos Académies, nos Facultés se renferment dans une négation systématique, des faits, chaque jour plus importants, viennent battre en brèche une théorie insuffisante. Dans nos rangs, de nombreuses personnalités se détachent du groupe ; convaincus, indifférents ou curieux, un grand nombre de médecins ne veulent plus jurer sur la parole du maître. Ils vont contrôler par eux-mêmes les guérisons qui se produisent à l'encontre de nos procédés.

LES ÉPILEPTIQUES A LOURDES

Marie Hoffmann, de Saint-Imier, canton de Berne, épileptique depuis vingt-quatre ans. Enfermée trois ans dans un hospice d'aliénés, guérie à Lourdes le 30 août 1894.

Lorsque Marie Hoffmann vint en pèlerinage à Lourdes, le 30 août 1894, il y avait vingt-quatre ans qu'elle était atteinte de crises d'épilepsie. Elle portait un certificat du professeur Wille, directeur de l'hospice des aliénés de Bâle, ainsi conçu :

Mlle Hoffmann de Saint-Imier souffre d'épilepsie incurable avec ses suites morales et physiques.

Signé : Professeur WILLE.

27 janvier 1894.

Le Dr Crespin, de Bâle, a délivré un certificat conçu dans les mêmes termes.

Mlle Hoffmann est née à Saint-Imier, dans le Jura bernois, bourg de six mille âmes, qui a beaucoup souffert pendant la persécution religieuse. Son église avait été prise par les apostats, et c'est dans une grange que se réunissaient les catholiques.

Le Jura bernois est cette portion du canton de Berne qui tient à la France et à l'Alsace, par son côté le plus étendu, c'est une sorte d'enclave qui s'enfonce comme un coin dans ce sol français auquel elle a appartenu de 1793 à 1815, sous le nom de département du Mont-Terrible, puis, comme arrondissement du Haut-Rhin. Il y a sur cette terre, française de langue, de mœurs et de caractère, soixante mille catholiques, ayant au cœur la vieille foi de leurs pères, et des convictions séculaires, précieux héritage des temps antiques.

1815 enleva à la France le Jura, et le traité de Vienne le donna au canton de Berne. C'était unir à un peuple allemand, de race, de langue et de traditions, un peuple français de langue, d'habitudes et de sympathies. A quatre cent mille protestants, ayant encore

l'intolérance traditionnelle des Bernois, on livrait soixante mille catholiques très fervents, très croyants, attachés de cœur à la religion de leurs pères. C'était l'union la plus mal assortie qui se puisse imaginer.

La guerre dans ces conditions était fatale, et on peut dire, en toute vérité, que depuis cette époque, Berne n'a pas cessé cette lutte acharnée, constante, contre le culte et les croyances du Jura.

Cette année, Mlle Hoffmann venait avec son curé M. l'abbé Charmillot. Ce dernier nous rappelait tous les détails de cette persécution implacable: ses catholiques réduits à se réunir dans une grange, où ils avaient apporté leur statue de Notre-Dame de Lourdes, lui-même menacé de la prison, obligé de chercher un asile à l'étranger.

Mais là, les plaintes des victimes arrivaient jusqu'à lui. Bravant tous les dangers, il était revenu prendre son poste au milieu de ses paroissiens, s'enfermant le jour ou ne sortant que sous un déguisement, allant d'une maison à l'autre, se cachant souvent chez son beau-frère; un jour même suivi de près par les gendarmes, il s'était glissé dans les rouages d'un moulin, où il eût été broyé si on eût levé les vannes.

L'histoire de ce kulturkampf suisse est une des plus palpitantes que l'on puisse lire; le Jura a quelques droits à des faveurs exceptionnelles, et l'on comprend que la Vierge de Lourdes vienne chercher dans ce pays, ses sujets préférés. Nous avons eu Eugénie Bron, son cousin Charles Bron, un grand nombre d'autres guérisons qui n'ont pas été publiées, mais parmi ces guérisons il n'en est aucune qui nous ait captivé comme celle de Marie Hoffmann.

Marie Hoffmann est née de parents protestants, elle était la plus jeune de sept enfants. Orpheline à l'âge de trois ans, elle fut placée aux frais de la commune chez une cousine, femme cruelle, qui lui fit subir les plus mauvais traitements. Considérée comme une esclave, en butte à toutes les humiliations, elle souffrait encore de la faim. C'était une enfant martyre. A quinze ans, elle entrait dans des fabriques d'horlogerie, mais les débuts étaient difficiles, peu

lucratifs, elle ne parvenait pas à gagner sa vie ; l'ère des souffrances et des privations n'était pas terminée pour elle.

C'est dans ces conditions misérables qu'elle atteignit sa dix-huitième année. Sa constitution ne put résister à tant de causes d'épuisement réunies. Les crises d'épilepsie se déclarèrent en 1869 et pendant vingt-quatre ans ne lui laissèrent désormais ni trêve ni repos.

Jusqu'en 1872, Marie rentre chez ses sœurs, essaie vainement de prendre du travail ; sa santé délabrée ne lui permet aucun effort soutenu.

En 1872, on propose à cette pauvre jeune fille de se rendre à Nice, puis à Bari, province de Naples, pour occuper la place de bonne dans une excellente famille catholique. Bien que protestante, Marie accepte. Elle arrive à Bari avec ses nouveaux maîtres. Il n'y avait pas un mois qu'elle goûtait pour la première fois de sa vie un repos complet dans un excellent milieu, lorsque ses crises épileptiques se renouvellent avec une violence extrême, jettent l'effroi et la consternation autour d'elle. Ne voulant pas renvoyer la jeune fille dans son pays, ses maîtres la font entrer à l'hôpital de Bari, tenu par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. C'était au mois de décembre 1872.

Sa conversion. — Son séjour dans les asiles d'aliénés.

C'est là que la Providence l'avait conduite pour l'acte le plus important de sa vie. Marie Hoffmann raconte en ces termes tous les détails de sa conversion.

« Étant un peu remise de mes grandes crises, je vis la supérieure de l'hôpital s'approcher de mon lit, et me demander si j'étais catholique. — Non, lui dis-je, je suis protestante. — Poverina ! dit la religieuse. Pourquoi poverina, protestante ou catholique, n'est-ce pas la même chose ?

Cependant les prières, la récitation du chapelet me causaient une émotion profonde. Un jour, l'aumônier me présente la médaille miraculeuse et me fait réciter la prière : « O Marie conçue sans

péché... » A peine la médaille est-elle suspendue à mon cou, que je sens je ne sais quelle transformation intérieure, et je ne puis me lasser de répéter la prière. Dans la même nuit, ma voisine, une pauvre poitrinaire, voulut, avant de mourir, être reçue enfant de Marie. Témoin de cette touchante cérémonie, je m'écriai à haute voix : « Moi aussi, je veux être catholique. » Le lendemain, je l'étais ; en effet dans la crainte que je ne fusse enlevée dans une de mes crises, on s'était hâté de me donner le baptême. Quelques jours après, je fus admise à la première communion. Comment dépeindre toutes les saintes émotions de ce jour? il me semblait être au ciel. L'archevêque de Bari me donna le sacrement de confirmation, le 10 avril 1873. »

Après sa conversion, Marie Hoffmann resta chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul pendant cinq ans. Malgré les soins dont elle fut l'objet, sa maladie prit un caractère si aigu, si violent, qu'elle était dans des tortures ou des appréhensions continuelles. Pendant ses crises, elle était effrayante. Ses paupières entr'ouvertes laissent voir les yeux fixes ; ses dents claquent, sa langue est déchirée entre les dents, une écume sanglante apparaît sur ses lèvres. Sa tête frappe le sol avec violence, son corps tordu est d'une raideur tétanique. On entend sa respiration entrecoupée, bruyante, et sa face devient bleue, asphyxique, son aspect est réellement horrible. A ses douleurs physiques venaient se joindre des souffrances morales plus pénibles encore. Le démon, furieux semblait-il d'avoir été vaincu, se dédommageait en suggérant à cette pauvre femme des pensées déchirantes sur le grand pas qu'elle venait de faire.

Alors la jeune convertie recourait à la Vierge Immaculée, et toujours elle sortait triomphante de ses épreuves.

Lorsque les religieuses furent expulsées par l'autorité civile, Marie fut placée par leurs soins dans des familles catholiques.

Sa sœur Sophie vint la voir dans une de ces familles, à Venosa. Elle trouva Marie si malade, qu'elle dut renoncer à l'emmener ; elle resta quelques semaines auprès d'elle. Pendant son séjour, elle allait écouter la parole éloquente de Mgr l'évêque de Venosa.

C'est là sans doute que la grâce divine l'attendait, car elle aussi de protestante qu'elle était encore, se fit catholique.

Pendant six ans, Marie Hoffmann est recueillie dans diverses

Marie Hoffmann.

familles catholiques, elle lutte contre ce mal implacable qui ne lui laisse pas de trêve, enfin à bout de forces, de ressources, l'intelligence très affaiblie, la mémoire presque nulle, elle entre dans l'asile des aliénés de Saint-Urbain, où elle fait un premier séjour de trois mois. De là, on la place dans la maison des épileptiques et idiots, de Herten, grand-duché de Bade, tenue par des religieuses.

Le médecin voyant la violence de ses attaques et craignant un accident, l'envoie dans l'asile des aliénés de Bâle où elle est restée deux ans et demi (1892-1894).

Ce que fut sa vie dans cet asile, il est facile de le supposer; elle avait des crises trois ou quatre fois par semaine, n'avait aucune conscience de son état: elle était dans la catégorie des épileptiques aliénées qui sont l'objet d'une surveillance constante. Elle était marquée de ce cachet de déchéance, qui est bien la dernière limite de la dégradation humaine; à ce point la guérison est absolument impossible. L'espérer serait une folie, surtout après quatre ans de séjour dans les asiles. C'est à ce point cependant que l'attendait, pour la seconde fois, la miséricordieuse influence de la Vierge Immaculée.

Dans l'asile de Bâle, Marie Hoffmann entendait souvent une de ses voisines, une Alsacienne, invoquer Notre-Dame de Lourdes. Dans un intervalle lucide elle eut la pensée de demander à la sainte Vierge une amélioration qui lui permît de quitter l'asile pour pouvoir se rendre à Lourdes.

A partir de ce jour, il y eut en effet une légère amélioration dans son état. Elle put écrire à sa sœur pour lui demander de venir la prendre; elle lui fit porter sa lettre par un infirmier catholique. Sa sœur après l'avoir lue, la communiqua au maire de Saint-Imier qui s'écria aussitôt : « Mais cette lettre n'est pas d'une folle! je vais écrire au médecin de l'asile pour demander sa sortie. »

Le médecin refuse d'abord. « Il est dangereux, dit-il, de mettre cette femme en liberté: dans ses crises elle est très violente, il faut l'attacher; elle se tuera ou elle fera du mal. » On insiste, le médecin exige que son beau-frère et sa sœur répondent d'elle, et en la renvoyant, il dit : Cette pauvre femme est perdue, vous me la ramènerez bientôt. »

Le médecin avait raison à son point de vue.

Le curé de Marie Hoffmann nous écrit : « Rentrée dans sa famille, ses crises ont continué avec la même fréquence. Que de fois au milieu de nos offices elle est tombée foudroyée, écumante, se débattant au milieu d'horribles convulsions, les yeux hagards, voilés, menaçants.

« Pendant ces accès, cette pauvre fille était d'un aspect repoussant, elle était même redoutable, toujours prête à frapper, inconsciente de ses actes. Un jour, je la vis saisir un stylet pendu à la muraille et en menacer ma domestique qui lui prodiguait ses soins. Sa crise passée, elle rentrait chez ses parents où l'attendait d'ordinaire une avalanche de reproches. »

« La sœur de Marie était protestante ardente, et son beau-frère avait abjuré la religion catholique pour se lancer dans la nouvelle secte; il affectait un mépris éclatant pour tous ceux qui étaient restés fidèles à leur foi. C'était dans cet enfer que Marie devait se rétablir, ou plutôt continuer à souffrir. Bravant tous les sarcasmes, elle venait à notre église catholique suivre nos offices. Là, au pied du tabernacle, la pauvre martyre puisait la force, la consolation dont son âme avait besoin, elle s'arrêtait longtemps devant la statue de Notre-Dame de Lourdes. Un fervent catholique, M. Xavier Moritz, pharmacien, nous en avait fait don en souvenir de la guérison de sa fille unique qui avait retrouvé la vue à la suite d'une neuvaine faite à Notre-Dame de Lourdes. Cette jeune personne est aujourd'hui religieuse hospitalière à Porrentruy. »

Lourdes

« Un jour, nous dit encore son curé, on vint m'appeler en toute hâte au chevet de cette pauvre malade; elle était dans une de ses crises les plus violentes : étendue sur son lit, tremblant de tous ses membres, dans l'impossibilité d'articuler un son. Autour d'elle, on disait : Si Dieu pouvait la prendre! ou bien : il faudra prévenir le président de la bourgeoisie de la faire reconduire à Bâle.

« A ces mots, la malade rassemble toutes ses forces et, d'un geste expressif, me fait comprendre qu'elle veut écrire. Je lui donne une ardoise, elle écrit avec une joie enthousiaste : *Lourdes! Lourdes!*

— Oui, vous irez à Lourdes, lui dis-je, et elle tressaillait de bonheur. Ce qui augmentait sa confiance en Notre-Dame de Lourdes, c'était la guérison d'Eugénie Bron, survenue l'année précédente. »

Dès que Marie eut retrouvé un peu de calme, elle ne songea

plus qu'aux moyens d'exécuter son projet. Sans trop de difficulté, elle trouva l'argent nécessaire, et le 28 août 1894, celle que les docteurs avaient déclarée incurable, partait pleine de confiance pour Lourdes. Le voyage fut pénible, il n'y eut pas de grandes crises, mais des convulsions, des spasmes, des contractions dans la figure.

Le 30 août, elle arrivait à Lourdes. En face du tableau, qui se déroulait devant ses yeux ravis, il lui semblait entendre une voix lui dire : « Courage, tu seras bientôt guérie. »

Après avoir prié devant la Grotte, elle se fait plonger dans la piscine. A peine a-t-elle touché l'eau, qu'elle éprouve un bien-être indéfinissable, elle se met à crier : « Je suis guérie, je suis guérie! » Elle l'était en effet, subitement, complètement. Il faut renoncer à décrire cette scène, qui tient plus du ciel que de la terre. Ivre de bonheur, elle ne cessa de se répandre en actions de grâces, pendant son séjour à Lourdes; et depuis cet instant béni, ces saints transports ne l'ont jamais abandonnée; elle n'a jamais éprouvé aucun signe de cette cruelle maladie qui pendant vingt-quatre ans l'avait tenue sous son étreinte, ne lui laissant jamais un jour de sécurité ou de repos.

Les conversions des protestants

A Saint-Imier, cette guérison émut vivement tous ceux qui connaissaient cette jeune fille. Le président de la bourgeoisie, M. Jacquet, un protestant, s'écria : « J'avais déjà entendu parler de Lourdes, et la première fois que je reviendrai en France, je veux aller jusque-là. »

Le médecin de l'hôpital de Bâle, un autre protestant, n'a pu dissimuler sa surprise en apprenant cette guérison. Depuis cette époque, la ville de Saint-Imier a retrouvé la paix religieuse, les catholiques ont pu rentrer dans une église, ils y ont transporté leur statue de Notre-Dame de Lourdes.

Les conversions opérées par Marie Hoffmann, sont extrêmement nombreuses. Mlle Bouzi qui l'accompagnait souvent par charité jusqu'à la porte de l'église est devenue catholique. Sa nièce et son

neveu âgés de dix et onze ans, demandaient instamment le baptême et ne pouvaient obtenir le consentement de leurs parents. Marie trouve un pieux statragème pour satisfaire le désir des enfants : Il est minuit, les enfants dorment, tout repose dans la maison, elle les baptise, et le matin les deux enfants qui s'étaient couchés infidèles, se réveillent chrétiens.

Leur frère aîné, âgé de vingt ans, n'avait pas été baptisé et suivait les réunions des apostats. Touché par la grâce, il se présente chez le curé : « Je dois partir demain dit-il, pour Nice; je ne suis pas baptisé, et la pensée de rester païen me fait horreur. » La nuit se passe dans l'étude et la prière, et à l'aube du jour le jeune homme, l'auréole du chrétien sur le front, partait joyeux pour sa destination.

Aujourd'hui, tous les enfants ont fait leur première communion et suivent les catéchismes du consentement de leurs parents.

Marie est un véritable apôtre. A l'ombre de sa douce influence, toute sa famille se transforme peu à peu. Conquérir des âmes à Dieu par l'Immaculée Conception est devenue sa passion. Elle ne cesse d'édifier catholiques et protestants de Saint-Imier : autour d'elle, suivant l'expression de son curé, se répand un vrai parfum de piété communicative.

Marie vient chaque année à Lourdes depuis sa guérison. L'année dernière, elle conduisait avec elle une diaconesse protestante qui est sur le point de passer au catholicisme; ce sera une nouvelle offrande faite à la Vierge Immaculée par sa reconnaissante miraculée.

Quatre ans après. — Les enseignements qui se dégagent de cette guérison.

Marie Hoffmann porte encore l'empreinte de la souffrance; ses traits sont amaigris; son regard un peu vague est comme perdu dans le souvenir du passé; sa parole lente, timide, hésitante, paraît encore sous l'impression d'un sentiment de crainte. Ce cerveau si longtemps paralysé a laissé dans sa physionomie la trace du mal

disparu; on surprend une inquiétude, une hésitation dans sa démarche, dans tout son être.

Mais, si vous ramenez la pensée de cette femme sur son pèlerinage, sa guérison, alors tout s'éclaire, tout s'anime dans sa physionomie; de son esprit et de son cœur, jaillissent les sentiments de la reconnaissance et de la foi la plus vive. Son âme se réveille, le masque tombe, elle reprend tout le récit de sa vie; dans son esprit, si longtemps engourdi, tout s'est gravé avec une netteté parfaite. Avec elle, vous suivez, jour par jour, tous les détails de ce drame, qui s'est déroulé pendant vingt-quatre ans. Quand le nom de Lourdes vient éclairer ces pages douloureuses, quand vous arrivez au pèlerinage, à la piscine, alors c'est une émotion contenue, progressive, d'un effet profond, qui vous gagne à votre insu.

Ce n'est plus la même femme; une flamme a passé sur son visage éteint, sa parole est devenue chaude, communicative, et son regard vous enveloppe et vous pénètre tout entier.

Nous avons été témoins bien souvent de ce changement qui s'opérait sous nos yeux, mais, jamais nous ne l'avions trouvé aussi saisissant que dans sa dernière visite.

Elle nous arrivait avec son curé, ses amies, tous les témoins de sa vie; on racontait devant elle les détails de la dernière persécution religieuse, quand elle allait prier dans une grange et qu'on la rapportait chez elle, évanouie. En la voyant dans cet état, ses parents protestants lui disaient : « Tu l'as ton catholicisme! cela te va bien!... ta Vierge se moque de toi!... »

Alors, le souvenir de ses souffrances, l'amour de son pays, d'autant plus cher qu'il était plus persécuté, se mêlaient aux ardeurs de sa foi; tout vibrait en elle : elle se révélait sous un jour nouveau, et nous ne savions ce que nous devions le plus admirer, de la guérison de ce mal implacable ou de ce parachèvement si complet, qui, de cette pauvre fille, folle à lier, enfermée dans les asiles, avait fait la nature la plus exquise, l'apôtre le plus ardent, un des grands témoins des merveilles de Lourdes. Tout le monde autour d'elle, oubliant son passé, subissait son influence; le maire disait : « J'irai à Lourdes; » le médecin de Berne confessait

son impuissance; enfin, de nombreux protestants se convertissaient.

Dieu se plaît d'ordinaire à tromper les calculs de la sagesse humaine. Entre ses mains qu'importe l'instrument? Plus il est faible, plus sa puissance éclate; mais rarement l'opposition qui ressort de la faiblesse du moyen et de la grandeur du résultat n'a été plus visible que dans le fait actuel.

Prendre deux fois sur un lit d'hôpital une pauvre épileptique, la première fois pour la ramener à l'église catholique, en mettant à son cou la médaille miraculeuse et sur ses lèvres la prière : O Marie conçue sans péché!...

La seconde fois, graver le nom de Lourdes dans son esprit vacillant, qui n'a plus que de rares lueurs, comme une lampe prête à s'éteindre; graver ce nom qui ne s'effacera plus même dans les crises les plus violentes, que la malade essaiera d'écrire quand ses lèvres seront muettes; enfin, après ces deux appels, la conduire à Lourdes pour la guérir dans la piscine, n'y a-t-il pas dans cet exemple un rapprochement qui s'impose?

En 1830, Dieu mit à notre cou la médaille miraculeuse et sur nos lèvres la prière : O Marie conçue sans péché!... C'était le premier appel!

Vingt-huit ans après, la Vierge Immaculée paraît dans la Grotte de Lourdes; dans notre esprit troublé, ce nom se grave profondément. Il ne s'effacera plus de notre pensée. Nous le retrouvons sur les lèvres des mourants, comme nous le retrouvions sous la plume de Marie Hoffmann quand elle ne pouvait le prononcer.

Cependant l'esprit de l'homme se lasse vite, le plan divin s'obscurcit, le monde cherche dans les enseignements de Lourdes les épisodes isolés, les grâces particulières, les guérisons matérielles.

Que fait alors la Vierge Immaculée?

Pour mettre son plan en pleine lumière, elle l'incarne dans les types vivants; elle renouvelle dans ces âmes qu'elle sauve miraculeusement les étapes successives de son œuvre préférée. Ces créatures, choisies par elle, portent en leur chair, en leur âme, le tableau des merveilles qu'elle est venue réaliser dans le monde.

Marie Hoffmann est le plus frappant de ces tableaux. Prise dans les derniers rangs d'un peuple persécuté, véritable rebut qu'une maladie repoussante dégrade au moral comme au physique, la Vierge fait sur elle un premier usage de son pouvoir avec la médaille miraculeuse; et puis elle la laisse là. Elle semble l'abandonner à toutes les souffrances, à toutes les humiliations.

Après un martyre de dix-huit ans, elle l'appelle à la Grotte de Lourdes, la transforme, l'élève par degrés et finit par en faire un apôtre. Les gens les plus instruits, les plus éclairés écoutent la voix de cette pauvre enfant, hier encore une idiote, aujourd'hui transfigurée.

Par elle aussi, la Vierge Immaculée récompense les catholiques du Jura bernois, ce pays toujours persécuté, toujours fidèle à sa foi, véritable Pologne située sur nos frontières.

Où trouver un tableau plus exact de ce que Marie fait depuis un demi-siècle au milieu de nous? C'est toujours le même plan, les mêmes étapes successives : depuis la médaille miraculeuse qu'elle met au cou de la malade, jusqu'à la piscine de Lourdes où elle la plonge.

Même lenteur, mêmes retards apparents, même faiblesse dans les moyens employés. Marie choisit une pauvre épileptique pour en faire un témoin de ses miséricordes, comme elle avait choisi Bernadette pour en faire l'interprète de ses volontés. La pauvre épileptique devient une âme brûlante d'amour et de zèle; la grâce opère sur elle comme une sorte de création nouvelle.

La guérison de Marie Hoffmann est une des plus étonnantes que nous ayons constatées. Nous y trouvons en abrégé l'histoire des manifestations de l'Immaculée Conception dans notre siècle.

Pour écrire ce récit, nous avons demandé à M. l'abbé Charmillot, ancien curé de Saint-Imier, des notes écrites sur la vie de cette jeune fille. Or, dans ces notes le récit des persécutions des catholiques était tellement mêlé aux souffrances de cette malade que nous avons dû étudier l'histoire du Jura et de ses dernières luttes religieuses. Cette étude a pris, de la sorte, une ampleur que nous ne soupçonnions pas tout d'abord. Tous les détails de cette guérison

480

La procession du grand pèlerinage des hommes (1899).

sont à retenir, ils nous apprennent que devant nos yeux distraits, devant notre attention qui se lasse, Dieu fait passer sans cesse les mêmes enseignements pour les graver plus profondément dans notre esprit.

*
* *

M. Poujol, de Toulouse (1)

Le 8 septembre dernier, les pèlerins remontaient vers la gare en flots pressés, les uns en toute hâte afin d'être les premiers, d'avoir leurs places, de ne pas manquer l'heure; les autres au contraire avançant lentement et, comme à regret, malheureux de quitter ce coin du ciel qui a nom Lourdes. — Tous bien heureux de ces quelques jours passés aux pieds de la Vierge, près de la grotte bénie, à prier, à chanter, à pleurer de douces larmes, à ressentir de suaves émotions, à oublier le terre à terre d'ici-bas, les ennuis, les tracas, les préoccupations de toutes sortes.

Fendant la foule, la marée montante, un homme d'un certain âge, un homme du monde, d'une mise soignée, attirait les regards, et chacun s'écartait, lui livrant passage, étonné, ému. Nu-tête et pieds nus, tenant bottines et bas sous son bras, les yeux baissés, les lèvres murmurant une prière, la physionomie calme et recueillie, il s'avançait rapidement, descendant vers la Grotte, sans se préoccuper des cailloux aigus, sans regarder à droite ou à gauche, suivant une ligne droite et comme lancé par une impulsion mystérieuse, mu par une force supérieure.

Oui, c'est bien le mot, impulsion mystérieuse, force supérieure.

Écoutez plutôt :

M. Poujol, de Toulouse, jouissait d'une merveilleuse santé jusqu'en 1893. Le 1er octobre, pendant un grand déjeuner donné en l'honneur de quelques amis, M. Poujol tombe tout à coup foudroyé; on croit à une attaque, on s'empresse, le malade revient à lui petit à petit, ce n'est pas une attaque d'apoplexie ou de paralysie, mais un mal bizarre survenu tout à coup et qui va mettre désormais

(1) Ce récit a été écrit par M. Taberne, hospitalier de Notre-Dame de Lourdes.

M. Poujol aux portes du tombeau, à la tombe même, dans un bref délai, pronostiquent les médecins.

En effet, à partir de ce jour, les attaques surviennent de plus en plus fréquentes et violentes, le malade perd ses forces, devient d'une maigreur extrême, il titube comme un homme ivre, il ne peut marcher seul, la respiration lui manque.

En un mot, il est atteint d'une maladie presque toujours incurable, très souvent mortelle, qui peut entraîner les déchéances physiques ou mentales plus cruelles que la mort même, maladie qui inspire dans l'entourage du malade un effroi, une répulsion insurmontable. M. Poujol était atteint d'épilepsie dont les crises, d'une intensité extrême, allaient en augmentant de fréquence et d'intensité, sous la dépendance d'une lésion artérielle que tous les médecins ont reconnue. Il avait de l'artério-sclérose et de l'angine de poitrine. Après cinquante ans, ces lésions ne peuvent que progresser et amener une issue fatale.

M. Poujol.

Vainement, les traitements médicaux étaient suivis, les ordonnances exécutées à la lettre, le malade allait de mal en pis.

Vainement on consultait en France et à l'étranger, partout la même réponse : « La mort vous guette, n'abandonnez ni régime, ni ordonnances prescrites, il n'y a rien à faire de plus. »

Les attaques se répétaient jusqu'à quatre et cinq fois dans la même heure, et quinze jours ne se passaient pas sans qu'elles survinssent sans aucun prodrome.

On était allé en Suisse, dans les Pyrénées, etc. — Le 8 septembre 1895, retenez bien cette date, M. et Mme Poujol étaient à Biarritz, ils s'étaient approchés de la sainte Table le matin.

L'après-midi, pour distraire le malade, on va à Saint-Sébastien :

là, à *quatre heures du soir*, une attaque d'une grande violence le terrasse. Aussitôt qu'il a repris ses sens, M. Poujol, qui était depuis longtemps travaillé par cette pensée, déclare qu'il veut partir pour Lourdes sans retard; en lui-même, il promet à la sainte Vierge de se présenter devant Elle à sa Grotte, d'aller vers Elle, et de l'implorer, en pénitent, tête et pieds nus, du seuil de la gare de Lourdes au seuil du rocher. Et voilà pourquoi, vers les *quatre heures du soir*, le lendemain 9 septembre 1895, l'on pouvait voir notre pèlerin accomplissant sa promesse.

Sautant à bas du wagon, seul et sans appui, il déclare à ceux des siens qui l'entourent, surpris et inquiets, qu'il va à la Grotte directement, qu'on ne s'occupe pas de lui, qu'il ne veut personne à ses côtés, qu'on le retrouvera aux pieds de la sainte Vierge.

Et le voilà ce malade, d'une faiblesse extrême, qu'on ne laissait et qu'on ne devait jamais laisser seul, le voilà qui s'avance rapide et allègre, il se sent envahi de je ne sais quelle force et quelle ardeur, ses pieds délicats qui, depuis longtemps, n'assuraient que les pas chancelants d'un valétudinaire, le portent légèrement tels que des ailes, sans soucis des pierres, des cailloux pointus, des meurtrissures du chemin. Oui, c'est bien cela, il vole vers Marie, vers sa Mère, ce pèlerin pénitent; il y vole non pas seulement pour demander sa guérison, mais il y vole pour implorer le pardon de ses fautes, il y vole aussi par un amour et par une confiance sans limites vers cette bonne Mère.

C'est pour cela que rien ne lui est plus, et plus ne lui est rien; il ne regarde, il ne voit qu'une chose, il ne tend qu'à un but, aller vers Marie, se prosterner, prier et pleurer!

Sa famille l'a rejoint, elle aussi elle pleure et prie longuement.

Marie voit ses larmes. Elle entend ces prières et Elle *se souvient*, la requête est présentée au trône de Dieu, la grâce est accordée.

C'est fini! finies les attaques, fini tout malaise, fini le régime scrupuleux, finis les médicaments et les médications. — Il va y avoir quatre ans bientôt que ces faits se sont passés, et pas *une seule rechute;* la guérison est complète, la joie de la famille et du

guéri est sans bornes, leur reconnaissance envers Notre-Dame de Lourdes est éternelle !

Et maintenant qu'on nous permette encore un mot au sujet de cette belle guérison. Nous avons intentionnellement écrit plus haut que la sainte Vierge se *souvenait*, et voici ce que nous avons voulu dire : C'était du temps du R. P. Sempé, de sainte mémoire, on allait construire la basilique de Notre-Dame de Lourdes. M. Poujol lisait l'histoire de Notre-Dame de Lourdes, la pensée lui vint de faire hommage à la sainte Vierge du ciment dont on aurait besoin dans cette construction, étant propriétaire de carrières de ciment. Aussitôt, sans hésiter, il écrivit au P. Sempé pour lui faire son offre, elle fut acceptée avec reconnaissance, et ce ne fut que dans la suite, en voyant que la fourniture de ce ciment devenait considérable, que le P. Sempé voulut de lui-même mettre un terme à cette générosité sans limites.

Voilà comment la sainte Vierge se souvenait de M. Poujol et lui a tendu une main secourable. — Il lit les merveilles de Lourdes, *sans hésiter* il obéit au mouvement qui lui dit ce qu'il faut faire. — C'est le 1er octobre, le mois du rosaire, qu'il est frappé, au milieu d'un repas; Marie trouve que son serviteur n'est pas tel qu'Elle le veut, son catholicisme se contente de la messe le dimanche et des Pâques, c'est peu pour un ami de Notre-Dame de Lourdes; Marie le lui fait comprendre, et, petit à petit, le travail de la grâce s'opère, M. Poujol s'approche plus souvent de la sainte Table, et c'est le 8 septembre que la sainte Vierge devient plus pressante dans son appel. C'est le 8 qu'après avoir ressenti son mal de plus en plus cruellement non seulement il obéit à cet appel, mais il y obéit sans hésiter, pour en être récompensé le lendemain ! Obéir *sans hésiter* aux mouvements de la grâce, telle est la leçon, l'enseignement suprême. O Marie, que vous êtes bonne pour vos enfants, pour ces enfants que Jésus vous a donnés aux pieds de la Croix, combien nous vous aimons, combien nous vous bénissons, et comme avec M. Poujol, avec tous ces guéris de corps et d'âmes, nous crions bien haut et bien fort : Vive Marie Immaculée, vive vive Notre-Dame de Lourdes !

LA BELGIQUE A LOURDES

Le Lourdes-Belge. — Gand et Liège. — Les pèlerinages. — Leur progression. — Bulletin et Almanach de Notre-Dame de Lourdes. — Wagon-hôpital. — La messe en wagon. — Les organisateurs des pèlerinages. — Les professeurs de Louvain. — Les médecins belges. — L'association de Notre-Dame de la Croix. — La conception des pèlerinages en Belgique. — Leur importance.

Sous le nom de *Lourdes-Belge*, nos voisins comprennent toute l'histoire du développement extraordinaire du culte de Notre-Dame de Lourdes en Belgique : son origine, les œuvres qui en sont sorties, les sanctuaires, les grottes et les statues, les congrégations religieuses; les ouvrages publiés sur ce sujet.

L'histoire de Lourdes en Belgique, est faite avec une précision que nous ne pourrions atteindre chez nous; il faut une organisation complète : journaux, comités, correspondants dévoués, assemblées; il faut surtout qu'une idée ait des racines profondes dans un pays, soit devenue la préoccupation dominante d'un groupe nombreux, influent, pour être suivie avec cette méthode, cette persévérance, sans que jamais l'esprit public ne se lasse et ne se détourne de cet objectif.

Depuis trente ans, la Belgique catholique semble chercher dans le développement de ce culte une base solide pour ses institutions, une digue contre les courants révolutionnaires qui l'agitent. En étudiant cette organisation, nous verrons quelle sûreté dans la conception, quels soins dans les détails, ont présidé à la mise en œuvre de tous les éléments qui devaient concourir au succès des pèlerinages.

P. J. Hanquet

En 1858, les journaux catholiques belges publièrent le récit des apparitions, puis le silence parut se faire, complet ou à peu près, sur ces événements. Douze ans après, nous trouvons l'histoire de la guérison de Hanquet, survenue à Liège le 27 novembre 1869 : c'est la première fois que les *Annales* de Lourdes s'occupent de la Belgique.

Hanquet, âgé de quarante-neuf ans, était atteint, depuis sept ans, d'une paralysie complète des membres inférieurs.

Trois médecins, dans leurs certificats, déclaraient qu'il avait une maladie de la moelle et qu'il était incurable,

Après sept ans d'immobilité et de souffrance, ce malheureux attendait la mort comme une délivrance, c'est dans ces conditions que le 27 novembre 1869, à dix heures et demie du soir, le frère du malade prend un linge imbibé d'eau de Lourdes et le frictionne depuis la nuque jusqu'aux pieds; cette friction dure environ cinq minutes; au contact de l'eau, Hanquet éprouve une douleur violente, perd la parole, sa respiration s'embarrasse, et puis, tout à coup, le calme se fait, il descend de son lit, se tient debout, se redresse, il s'habille et parcourt, ivre de joie, toute la maison:

tous ses maux s'étaient évanouis en un instant, comme un songe.

Tous les détails de cette observation sont intéressants; Hanquet en a publié le récit avec les certificats de ses médecins; il en a fait souvent le résumé devant nous. L'accent de sincérité et de conviction de ce vieux Belge nous a toujours frappé. Nous rappelons ce fait, non pour le discuter, mais parce qu'il marque le début du culte de Notre-Dame de Lourdes en Belgique. C'est donc à Liège que cette dévotion a pris naissance.

Liège pour la partie wallonne, Gand pour la partie flamande, ont été le berceau de cette dévotion, C'est à Liège qu'ont paru, il y a vingt-cinq ans, les premières statues de la Vierge de Lourdes, et, dans ce diocèse, on compte aujourd'hui plus de statues et de sanctuaires de Lourdes que d'églises paroissiales.

Gand possède la célèbre grotte d'Oostacker bâtie sur le modèle de celle de Lourdes, avec un réservoir d'eau de sa fontaine. Dans cette grotte, on vient en pèlerinage de toutes les parties de la Belgique. En 1881, cent quatre-vingt-cinq groupes ont conduit vingt-trois mille pèlerins; à certains moments, on compte jusqu'à huit mille pèlerins par jour; on voit des processions aux flambeaux de cinq cents personnes.

La guérison de Hanquet avait été le point de départ de ce mouvement dans la province de Liège, la guérison de de Rudder a rendu célèbre la Grotte d'Oostacker; cette guérison est, peut-être, la plus étonnante que nous ayons constatée.

Le bruit s'en est répandu partout; vingt-deux médecins sont venus visiter de Rudder. On a fait les enquêtes les plus minutieuses sur l'état de sa jambe à son départ pour le pèlerinage, à sa descente du train, à son arrivée, et à son départ d'Oostacker. On a suivi heure par heure, les incidents de cette journée. Tous les habitants de Jabbeke sont venus déposer; on n'a pas trouvé une note discordante.

Depuis vingt-cinq ans, le fait a été publié; des milliers de personnes ont interrogé de Rudder, examiné sa jambe; pas une objection sérieuse n'a été formulée.

Il faut suivre ce récit dans tous ses détails, reprendre toutes les dépositions des témoins pour comprendre l'intérêt que présente cette guérison. Elle a du reste fait l'objet d'une monographie très complète rédigée par un médecin belge et par un professeur de Louvain.

Ce n'est qu'au mois de septembre 1873, que le premier pèlerinage belge vint à Lourdes; il comprenait soixante pèlerins. Depuis cette époque, la progression a été rapide; l'année suivante, le pèlerinage de septembre nous amenait mille pèlerins.

En 1875, cinq cents pèlerins viennent en mai et cinq cents en septembre. En 1881, les Belges conduisent pour la première fois soixante malades; un médecin les accompagne; chaque année, du reste, ils sont en progrès comme nombre, comme organisation. En 1897, nous avons eu quatre pèlerinages qui comprenaient ensemble six mille pèlerins et nous conduisaient cinq ou six cents malades.

On peut dire, en tenant compte des pèlerins isolés, qu'il vient, chaque année, dix mille Belges à Lourdes. Suivant une expression que nous trouvons dans leur bulletin, il n'y a pas de jour de Lourdes sans Belges, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un jour pendant la saison des pèlerinages où l'on ne rencontre quelques Belges autour de la Grotte.

Le premier pèlerinage de mai prend le nom de pèlerinage national et mérite une place à part dans l'histoire des pèlerinages belges. Dans ce premier groupe, en 1894, six cents Belges conduisaient soixante malades; en 1895, nous avons eu mille Belges et cent malades; en 1896, deux mille cinq cents Belges et deux cent cinquante malades. Dans l'espace de deux ans, le nombre des pèlerins et celui des malades est presque quintuplé.

Mais il ne suffit pas d'exposer les progrès de ce mouvement, il faut en rechercher les causes.

Les catholiques belges ont la majorité dans les Chambres; ils ont pris la direction politique de leur pays; aussi nous voyons à Lourdes des ministres, des sénateurs, des députés, des gouverneurs de province, des magistrats, des professeurs; dans leur organisation, ils

mettent au service des questions religieuses toutes les forces dont ils disposent.

Ils considèrent les pèlerinages comme une association. Un courant de cordiale fraternité, disent-ils, passe sur tous les pèlerins, les enveloppe et leur donne conscience qu'ils servent une même cause, qu'ils sont soldats d'un même drapeau. C'est une vaste société de secours qui embrasse tous leurs intérêts.

Le pèlerinage est une vaste association temporaire, ils ont voulu la rendre permanente. Le 3 mai 1895, ils ont fondé dans ce but l'association de Notre-Dame de la Croix; nous reviendrons tout à l'heure sur le programme et le but de cette société.

Ils publient un bulletin trimestriel qui rend compte de tout ce qui se rattache à leur pèlerinage, bulletin illustré, rédigé avec soin et qui compte plusieurs milliers d'abonnés.

A côté du bulletin, ils publient un almanach de Notre-Dame de Lourdes qui se vend à soixante mille exemplaires.

Préoccupés de faire bénéficier leur pèlerinage de tous les progrès modernes, ils ont mis au concours la question suivante : rechercher le moyen d'améliorer le transport et le service des malades pauvres. A la suite de ce concours, la création d'un wagon-hôpital fut décidée; ce wagon-hôpital figurait à la dernière exposition de Bruxelles; il obtenait la plus haute récompense, le diplôme d'honneur. Nous le verrons probablement à Paris, à la prochaine exposition. Il contient vingt-quatre lits isolés, suspendus sur de puissants ressorts; un système de panneaux mobiles, découpés sur les parois du wagon, permet de retirer ces lits des gaines où ils sont enchâssés et de transporter directement le malade à l'hôpital, ou à la grotte. Dans le wagon, se trouve un cabinet pour le médecin, une pharmacie, enfin un autel où l'on dit la messe et que tous les malades aperçoivent de leur lit. La description de la messe pendant le trajet est de l'effet le plus saisissant.

Nous lisons dans leur bulletin : « Solferino! La messe! Tout le monde descend en pleines laudes. Un panneau détaché du wagon-hôpital découvre l'autel; le prêtre commence la messe, on s'agenouille un peu partout, souvent sur les fagots que les bûcherons

viennent de lier. L'arome de la forêt, la douceur de l'air, le recueillement de la plaine, les sombres forêts de sapins, tout semble rehausser l'éclat de la scène, tandis que le train abandonné prolonge sa ligne immobile et que la machine recueillie retient sa respiration oppressée; une émotion indéfinissable serre les cœurs; une joie profonde éclaire les visages et laisse deviner les actions de grâces et les prières qui montent des âmes. L'abbé Deploige, dans ses magnifiques ornements d'or et de soie, qu'illumine la lumière de l'aurore, se tourne vers les malades et leur dit que leur Dieu va descendre dans cette forêt, dans un wagon de chemin de fer pour la première fois, qu'il viendra porter à tous la guérison, la résignation et la confiance. »

Les Belges sont des maîtres en fait de mise en scène. Que d'attentions délicates pour tenir en éveil l'attente des malades, leur faire oublier la fatigue, la longueur du voyage! Le 1er mai, on trouve des roses: une bonne Sœur les fait couper, et avant de les porter à l'autel, elle a la suave attention de les faire passer par toutes les mains tremblantes et exsangues de ses malades. « Quand le parfum des fleurs montera vers le ciel, il emportera, dit-elle, comme fleur de charité, le plaisir si pur qu'il a donné aux pauvres malades et les vœux qui les accompagnent. »

En 1896, on a dépensé plus de trente mille francs pour les malades du premier pèlerinage de mai; tous les anciens guéris étaient là; à leur tour, ils soignaient les malades et leur racontaient comment ils avaient été débarrassés de leurs souffrances, leur donnant aussi, avec l'aide de leurs bras, les consolations d'une âme si proche des leurs.

Les guérisons ont été le point de départ de ce grand mouvement. Les courants catholiques qui dominent en Belgique l'ont favorisé; mais cela n'aurait pas suffi, il fallait des organisateurs, des hommes passionnés pour l'extension du culte de Notre-Dame de Lourdes en Belgique.

Chose singulière, ce n'est pas le clergé qui se met à la tête des pèlerinages, ce sont des laïques. L'Université de Louvain a fourni un contingent de jeunes professeurs qui ont donné une forte impulsion

à cette œuvre, ce sont les intellectuels qui se sont mis à la tête du mouvement.

Parmi eux, nous devons tout d'abord signaler MM. Deploige et Thierry. Deploige, ouvrier de la première heure, la physionomie ouverte, la parole entraînante, a fait de Lourdes sa seconde patrie; il consacre au pèlerinage tous les loisirs que lui laissent ses études et ses cours de sociologie.

Thierry plus froid, plus méthodique, poursuit obstinément son but; rien ne l'arrête, il ne connaît pas les obstacles; c'est un travailleur d'une puissance sans égale; son œil méditatif et profond trahit le chercheur obstiné; ce qu'il a ramassé de matériaux sur Lourdes est incalculable; c'est à l'heure actuelle, l'homme le mieux documenté sur la question. Il apprend qu'un Religieux de la Trappe de Marienstern publie en langue bosniaque un almanach sur Lourdes qui tire à soixante mille exemplaires; il part pour la Bosnie, cause avec le frère Angélicus, s'initie à ses travaux, et, quelques mois après, il fait paraître un almanach qui tire également à soixante mille exemplaires. Il a fait plusieurs fois le voyage de Rome pour demander pour son œuvre de prédilection les bénédictions du Souverain Pontife.

Simon Deploige.

Bulletin, association, Pèlerinage, trains des malades, il dirige tout, ou plutôt Thierry et Deploige dirigent tout, car il est impossible de séparer ces deux noms, tout est commun entre eux. L'affection qui unit ces jeunes hommes est indissoluble, ils ont fait leur destinée pareille. Nous les avions connus hommes du monde accomplis, il y a deux ans, ils nous sont revenus sous un nouveau costume: le

même jour, le jour de Noël, ils avaient été ordonnés prêtres tous les deux; ils n'en ont pas moins conservé leurs chaires à l'Université de Louvain; rien ne paraît changé dans l'orientation de leur vie.

A côté d'eux, que de noms nous pourrions citer : Crahay, professeur à Liège, esprit fin, distingué, qui laisse une trace bien personnelle dans toutes ses œuvres. Et tous ces médecins, professeurs de facultés, lauréats de leurs universités qui accompagnent leurs malades. Le Dr Royer, travailleur modeste, consciencieux, qui a des qualités de premier ordre pour conduire une enquête; c'est à lui que nous devons les études sur les guérisons de de Rudder et de Joachime Dehant, qui resteront comme des modèles du genre.

Dans leur dernier pèlerinage, dix-sept médecins étaient venus sous la direction du chirurgien en chef d'un des grands hôpitaux de la Belgique; ils apportaient des dossiers très complets sur leurs trois cents malades, passaient la plus grande partie de leur temps auprès d'eux et notaient tous les changements qu'ils constataient dans leur état. Les guérisons qu'ils publient portent l'empreinte de recherches sérieuses. Fidèles à l'esprit d'association qui domine toutes leurs œuvres, les médecins belges ont fondé à Lourdes une société de médecins catholiques destinée non seulement à resserrer les liens qui les unissent, mais à étudier toutes les questions qui relèvent de la science et de la foi. Ils ont leurs statuts, leurs séances régulières dans leur pays. Pareille société s'est également fondée à Lourdes entre les médecins italiens. Cette association existe, du reste, en France, en Angleterre, et tend à se répandre partout.

Le comité des pèlerinages belges a voulu doter la clinique de Lourdes d'un laboratoire avec les instruments de précision et de recherche qui permettent de donner aux constatations le caractère d'exactitude qu'exige l'état actuel de la science. On le voit, leurs préoccupations s'étendent à tout.

Nous avons parlé de l'association de Notre-Dame de la Croix, les Belges ont voulu suivre l'exemple des tacticiens du centre allemand, qui ont fondé avec leur Volksverein une association catholique qui compte un million de membres et fait des prodiges avec la cotisation annuelle d'un mark (1 fr. 25). Les Belges ont également

fondé l'œuvre du franc national pour la défense de la religion en Belgique; il faut, disent-ils, que l'association de Lourdes soit le trône fécond d'où germent, comme autant de rameaux vigoureux, toutes les formes d'œuvres religieuses propres à notre temps. La manière dont la presse belge accueillit cette association peut nous faire comprendre son but et sa portée. Le *XX*e *Siècle* disait : il s'est fondé sur le sol de Lourdes une association ayant cet objectif immense, le salut de la Belgique. C'est une manifestation sociale d'une portée très haute : faire entrer le Christ dans l'officiel de notre vie publique, imprégner ce monde païen de catholicisme intégral, sincère, profond, ce seraient là des aurores nouvelles qui nous présageraient une révolution pacifique, mais gigantesque.

Les catholiques belges disaient encore :

Pendant que dans tous nos cantons on déverse des tombereaux de brochures dans lesquelles on travestit nos croyances, on injurie nos prêtres, nos évêques, le Pape, tout ce qui est respectable est traîné dans la fange, on prêche la haine des classes... Ne devons-nous pas nous défendre? Aux conférences, il faut opposer des conférences; aux brochures des brochures; au mensonge la vérité. C'est aux pèlerins de Lourdes à réclamer la première place pour le salut de la société.

Voulant aller jusqu'au bout dans cette conception de leurs intérêts, ils ont obtenu la création d'un consulat belge; le fait d'être le premier peuple du monde à avoir son consul accrédité dans la ville de Lourdes, montre bien l'intérêt qu'ils attachent à cette question.

Leur ministre des travaux publics, qui les avait accompagnés il a deux ans, nous disait : les pèlerinages font tellement partie de notre vie publique en Belgique, qu'ils peuvent venir en discussion à la Chambre, et j'ai voulu me rendre compte par moi-même de leur organisation, afin de pouvoir en parler en connaissance de cause. Ce que je vois d'ailleurs me satisfait pleinement.

Ainsi les Belges ont une toute autre conception que nous des pèlerinages; ils ne séparent pas la religion des questions politiques et sociales. Il était intéressant de voir cette expérience se faire chez

un peuple voisin que tant d'affinités rapprochent de nous et que nous ne pouvons accuser d'être retard dans la voie de la civilisation.

France et Belgique

En Belgique, les pèlerinages se sont développés dans des proportions inouïes, mais ils avaient pour eux tout ce qui fait le succès : le gouvernement, la presse, l'opinion.

En France, les courants sont contraires. Les pèlerinages ne pourront vivre et se développer que par des efforts personnels, isolés. Comment vont-ils se défendre? Cependant si le culte de Notre-Dame de Lourdes est populaire en Belgique, il ne l'est pas moins en France.

Si on voulait écrire l'histoire complète d'une année à Lourdes dans un article de quelques pages, la chose ne serait pas possible.

Les deux hospitalités du pèlerinage national et de Lourdes comprennent près de mille membres, hommes ou femmes, qui se dévouent au service des malades avec un zèle que rien ne lasse. Nos hommes publics, nos fonctionnaires ne viennent pas à Lourdes, mais les professions libérales nous donnent un appoint très important. Les correspondants de journaux envoient dans tous les pays le récit de nos grands jours de pèlerinage.

Le rôle joué par les médecins est considérable. Pendant le pèlerinage national, il en vient une centaine et pendant l'été près de trois cents passent dans notre bureau.

Si les Belges ont obtenu de nombreuses guérisons, il n'y a pas à l'heure actuelle une ville de France où l'on ne signale des malades guéris à Lourdes, où les médecins n'aient été appelés à faire des enquêtes sur ces guérisons.

La création d'une clinique à Lourdes est un fait sans précédent. Dans le cours des mois d'août et de septembre, nous avons quatre mille malades pour sujets d'observation.

Deux choses me paraissent marquer la caractéristique des pèlerinages de Lourdes :

La première, c'est qu'ils se développent en dehors de toute

influence de milieu. La Belgique catholique qui fait tout converger vers le développement de ses pèlerinages n'a pas des foules plus nombreuses, plus entraînées; c'est en France que ces pèlerinages

Docteur Chétail, de Saint-Étienne.
Voit guérir à Lourdes Mlle Montagnon, qu'il soigne sans résultat depuis 12 ans.

ont pris naissance, qu'ils ont atteint ce développement extraordinaire que nous constatons aujourd'hui.

L'idée de Lourdes s'impose chez nous avec une puissance, une sorte de fascination irrésistible. Il faut donc que cette idée ait par elle-même une raison d'être, une force qu'elle n'emprunte pas aux courants extérieurs.

Faut-il dire que cette idée exerce une suggestion collective sur la société contemporaine? Lorsque les événements de Lourdes se produisirent, le rationalisme régnait en maître dans nos écoles, dans la littérature, dans la science, partout. La suggestion aurait dû

s'exercer en sens contraire. Avons-nous cherché, comme en Belgique, à faire bénéficier nos malades de toutes les améliorations que les progrès modernes mettent à notre disposition? Non, nous n'avons ni le wagon-hôpital, ni cette organisation si bien comprise qui fait oublier la longueur et les fatigues du voyage. Nos malades viennent dans des wagons de troisième classe, pendant les jours les plus chauds de l'année, dans des conditions pénibles, et cependant ils jouissent à Lourdes d'une immunité bien extraordinaire.

En second lieu, on comprenait jusqu'ici sous le nom de pèlerins, une réunion d'hommes partageant la même foi, les mêmes convictions, allant porter ensemble leurs prières dans un sanctuaire célèbre. Ces agglomérations étaient circonscrites par régions ou par nationalités.

Mais voilà que Lourdes présente un caractère d'universalité; on y vient de toutes les contrées de la terre; on y rencontre un mélange d'hommes de toutes croyances; des protestants, des schismatiques sont mêlés aux catholiques. Les médecins accompagnent les malades.

Un pèlerinage avec sa clinique, ses archives, sa presse, c'est absolument inédit, et toutes ces guérisons qui sont publiées partout, qui se discutent au grand jour, que chacun peut interpréter à son gré, mais qui, par leur nombre toujours croissant, échappent aux objections de détail. Comme tout cela est adapté au goût de l'époque.

A Lourdes, l'idée religieuse se dégage seule des aspirations de toutes ces multitudes, pure, sans mélange. Les préoccupations de la politique ou des affaires, le choc des intérêts s'arrêtent sur ce seuil. Tous les peuples se rencontrent et se coudoient, une même pensée les anime, les rapproche. Depuis quarante ans, rien n'est venu troubler ces multitudes dans la manifestation de leur foi, et c'est vraiment merveilleux qu'il y ait sur notre sol si troublé comme un asile inviolé où toutes les passions viennent expirer, asile que le monde entier nous envie, où il se rend en pèlerinage.

Lourdes est devenue la plus haute manifestation de cette puis-

446

Procession des miraculés (pèlerinage national de 1897) :
trois cent cinquante miraculés avec leurs bannières sur le parvis du Rosaire.

sance d'expansion religieuse que nous avons toujours conservée. Si les nations qui nous environnent avaient un centre d'attraction pareil, penseraient-elles à le détruire? Comme la Belgique, elles feraient converger toutes les forces vers le développement de ce pèlerinage. Il est préférable pourtant que Lourdes se soit développé dans une indépendance absolue de toute attache officielle; il fallait un terrain neutre pour appeler les nations étrangères sur notre sol.

N'est-il pas étonnant d'avoir vu germer chez nous, en plein XIXe siècle, au milieu de courants nationalistes qui régnaient alors, le culte de la Vierge Immaculée, le culte qui résume tout ce que notre religion a de plus délicat, de plus doux, de plus aimable, de plus consolant.

Depuis quarante ans, dans cette Grotte de Lourdes, on parle du surnatuel et du miracle, on l'étudie, on le discute. Les croyants et les incrédules, les savants et les médecins semblent subir un entraînement collectif et viennent observer sur place ces phénomènes inexpliqués.

Pour qu'un peuple puisse descendre aux dernières limites de la négation ou du doute et remonter au plus haut sommet de la foi, pour qu'il puisse réagir avec cette intensité, il faut une vitalité bien grande. La France n'est pas une malade sans ressort, elle a toute sa jeunesse, elle peut faire germer encore les grandes idées qui fécondent le monde.

Pour comprendre Lourdes, il faut entrer dans le détail de son organisation, suivre son développement, étudier ses guérisons.

Il ne suffit pas de dire qu'un vent de folie a passé sur le monde, que les médecins, les savants en ont ressenti les atteintes et que les peuples chrétiens semblent pris de suggestion collective; la folie c'est le désordre; ici c'est une évolution lente, progressive, raisonnée; ce sont des événements qui s'enchaînent, qui se déroulent avec un plan, une méthode que rien ne vient troubler.

Pour avoir voulu tout nier, les faits et leurs conséquences, les principes qu'ils mettent en cause, l'opposition soulevée autour de Lourdes a perdu toute force. On a dit que Lourdes était un défi

jeté à la science, à la raison; avec le concours des médecins, Lourdes est devenu un centre d'étude, où chacun peut venir apprécier, discuter des résultats qui se passent au grand jour. Toutes ces questions de maladies nerveuses et de suggestion, où sont-elles mieux étudiées?

L'erreur de la science a été de rétrécir le débat, de vouloir tout expliquer par la suggestion; les théories exclusives sont toujours en défaut par quelque côté. Expliquer ce qui s'est passé hier, ce qui se passera demain, ce que l'on connaît et ce que l'on ne connaît pas, est toujours difficile. Englober tout cela dans un même système devient téméraire et ne peut satisfaire l'esprit. Vainement on a essayé de détourner les médecins, de les distraire de tout mouvement de curiosité, ils viennent chaque année plus nombreux : ils étudient toutes les guérisons qui se produisent ici; ce qui s'édifie d'enquêtes, de travaux sur Lourdes est incalculable.

Nous avons essayé de démontrer que les pèlerinages de Lourdes s'étaient développés en dehors de toute attache officielle, par une force d'expansion propre; tout dans ce pèlerinage, son origine, ses progrès rapides, son caractère, son indépendance absolue de toute cause locale, tout l'élève au-dessus des conceptions humaines. Le surnaturel n'est pas seulement dans les guérisons, il est partout; il est dans cette attraction irrésistible qui grandit et se développe sans tenir compte des courants contraires, dans cette puissance de développement qui n'emprunte rien à la condition de milieu, au système politique de tel ou tel pays.

Une œuvre qui prend en quelques années une telle importance, qui nous ramène des manifestations de foi oubliées depuis les Croisades, qui soulève tout le monde catholique, n'est pas un accident passager dans la vie d'un peuple.

A côté de la question religieuse et de tous les problèmes que la science essaie de résoudre se présente une question d'intérêt national que nous ne saurions négliger. A l'heure où l'empereur d'Allemagne se fait pèlerin de Jérusalem et réclame le protectorat des Missions d'Orient, nous ne pouvons oublier que tous les peuples se reconnaissent nos tributaires et viennent sur notre sol chercher

le dépôt des traditions sacrées dont nous avons la garde. La France peut perdre momentanément la suprématie des armes, mais dans la voix de la civilisation, elle n'a cessé de marcher à la tête des nations. Ses traditions, ses croyances, le christianisme dont elle est imprégnée semblent entretenir dans son sein un foyer puissant qui rayonne sur le monde entier. Si ce foyer venait à s'éteindre, sa mission serait interrompue, et le monde en serait profondément troublé.

Il est nécessaire de se dégager de tout esprit de parti pour étudier ces questions dans toute leur ampleur, pour comprendre tous les intérêts qu'elles mettent en cause.

LA SUGGESTION A LOURDES

LES GUÉRISONS SUR LE PASSAGE DES PROCESSIONS

Les premières statistiques remontent à 1888. — La proportion de ces guérisons s'élève dans l'espace de dix ans de 16 à 70 p. 100. — Les premières processions du Saint-Sacrement. — La procession des miraculées de 1897. — La fin de la suggestion à Lourdes. — Tous les entraînements sont sans influence sur les guérisons constatées.

La science contemporaine a cherché longtemps dans l'eau de nos piscines le secret de nos guérisons. La température de l'eau, sa composition, tout a été mis en cause : « Savons-nous, nous disait un romancier célèbre, si dans certaines circonstances un bain d'eau glacée ne peut pas sauver un phtisique? » et voilà que par un de ces jeux de la Providence le plan primitif de Lourdes paraît brusquement modifié, un appel nouveau se fait entendre.

Ce n'est plus seulement dans la piscine où un certain mystère enveloppe le malade, c'est à la procession, c'est au grand jour, sous les yeux de mille témoins que les guérisons se produisent.

Il n'y a plus d'agent intermédiaire. C'est presque le miracle demandé par les incrédules : *dans un lieu déterminé, à heure fixée, sur sujet choisi.* C'est l'évidence dans le surnaturel, toutes les subtilités de l'incroyance sont déjouées comme à plaisir, tous les voiles sont déchirés.

Dans le tabernacle, on voulait enfermer notre Dieu captif et silencieux, et voilà qu'il sort, il traverse les foules, et ses rayons plus éclatants que l'or et les pierreries qui l'environnent, éblouissent nos yeux, raniment les mourants sur leurs couches et les entraînent à sa suite triomphants et transformés, vont réchauffer dans les foules des cœurs glacés, des âmes engourdies depuis des années. Miracles de guérison, miracles de conversion! qui pourra les compter?

Il est intéressant d'étudier ces manifestations qui, depuis 1888, prennent chaque année une extension plus grande : Avec elles tout ce qui constitue la vie réelle du pèlerinage se développe, les foules sont plus nombreuses, les communions plus fréquentes; car c'est là le foyer où s'alimente toute vie surnaturelle.

C'est en 1888 que nous avons fait pour la première fois la statistique des guérisons qui se sont produites sur le passage du Saint-Sacrement. Elles ont atteint cette année-là la proportion de 16 o/o. Environ le sixième, 7 guérisons aux processions pour 40 aux piscines. Un très grand nombre de guérisons restent sans indication de mode et de lieu. Il est impossible d'arriver à des chiffres exacts. Souvent une guérison commence à la piscine, se termine à la procession, plus rarement une guérison commencerait à la procession pour se compléter à la piscine.

Dans un très grand nombre de faits, les piscines n'avaient donné aucun résultat, et la guérison s'est faite instantanément devant le Saint-Sacrement.

La première guérison qui nous fut signalée fut celle de Nina Kin, jeune fille de vingt-deux ans, qui sortait des hôpitaux de Paris. Une bonbonne de vingt-cinq litres d'acide sulfurique s'était renversée sur elle, l'avait brûlée profondément. Les nerfs de la jambe avaient été compris dans la cicatrice, et depuis dix mois, elle ne pouvait faire aucun mouvement.

Vainement, on avait essayé tous les traitements : frictions, électricité; tout était resté sans résultat. Nina Kin était venue avec le pèlerinage national. On la plonge deux fois dans la piscine, elle n'éprouve aucune amélioration. Le 22 août, elle était couchée

devant la grotte sur son matelas, lorsque le Saint-Sacrement passe à côté d'elle. Elle est soulevée par une impulsion violente, elle saute à bas de son lit, franchit les brancards qui l'entourent et suit la procession d'un pas assuré.

Depuis 1888, la proportion des guérisons qui se sont produites sur le passage du Saint-Sacrement, n'a pas cessé de s'accroître. Nous nous sommes élevés rapidement du sixième au cinquième, au quart, au tiers, enfin à la moitié, qui a été dépassée en 1894 et en 1898.

Nous trouvons cette dernière année quarante guérisons aux processions pour soixante-quinze aux piscines. Il y a eu quelques oscillations en 91, 92, 95, mais dans l'ensemble de ces dix années les guérisons sur le passage des processions se sont élevées de 16 à 60 o/o.

Les malades du reste n'ont pas attendu de connaître nos statistiques pour remarquer ces coïncidences, ils viennent avec empressement se grouper dans l'esplanade du Rosaire, ils viennent de préférence pendant les pèlerinages pour prendre part aux grandes manifestations eucharistiques, ils savent que pendant ces cérémonies des guérisons très nombreuses seront constatées.

En 1889, nous trouvons des guérisons bien intéressantes. Voilà une jeune aveugle, Marie-Louise Horeau, âgée de dix-neuf ans, elle ne distingue pas le jour de la nuit, il faut la conduire par la main, la faire manger. Elle avait eu des kératites à répétition, des troubles profonds de l'œil, ses yeux avaient perdu leur transparence. Elle n'a pu approcher de la grotte, elle attend devant la piscine et elle prie son amie de l'avertir du moment où Notre-Seigneur sera près d'elle. Le Saint-Sacrement arrive entouré des acclamations de la foule : « Le voilà, » dit l'amie à la pauvre aveugle. La malade se précipite à genoux : « Seigneur, s'écrie-t-elle, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. — Seigneur, faites que je voie. » Aussitôt une lueur éblouissante passe devant ses yeux, elle ressent une douleur extrêmement aiguë, et ses yeux s'ouvrent. Elle aperçoit la grotte, la foule agenouillée et Jésus, tout rayonnant de gloire, qui l'a bénie.

La vue lui est rendue, elle distingue les objets les plus fins, les plus délicats. Nous examinons ses yeux, ils sont d'une clarté et d'une limpidité parfaites.

Mme Facq, de Pont-à-Mousson, mère de dix enfants, âgée de quarante-quatre ans, était paralysée depuis cinq ans. On l'emporte aux piscines évanouie, mourante. Devait-on la baigner dans cet état? Mais elle est perdue, disent les Sœurs, si la sainte Vierge ne la guérit pas! Huit dames de l'Hospitalité se mettent à l'œuvre. On déshabille la pauvre malade. On la plonge dans l'eau. Dans l'eau, le hoquet survient, les lèvres sont livides. C'est l'agonie, la fin.

On récite les prières des agonisants.

A ce moment, on entend la petite cloche qui annonce l'approche du Saint-Sacrement. A la hâte, on porte sur son passage cette malade à demi vêtue, sous une pluie torrentielle! Les Hospitalières se mettent autour d'elle à genoux, dans la boue. Une religieuse appelle la malade, essaye de lui lever la tête. Vains efforts, la tête retombe et les yeux ne s'ouvrent pas.

A ce moment, le Saint-Sacrement arrive. Tout à coup la malade se redresse, ses yeux s'ouvrent et fixent l'ostensoir. Elle se lève, elle est debout, elle marche à la rencontre du Saint-Sacrement. Elle tombe à genoux à ses pieds. On lui met l'ostensoir sur la tête. Elle se relève aussitôt, et pieds nus, dans la boue, le visage rayonnant de joie, elle marche derrière le dais, et c'est avec peine qu'on l'empêche de monter ainsi jusqu'à la basilique et qu'on l'arrête devant l'asile des pèlerins.

Au début, l'itinéraire de la procession n'était pas ce qu'il est aujourd'hui; les malades étaient groupés autour de la grotte et devant les piscines, il y avait là pendant le pèlerinage national jusqu'à douze cents malades et autour d'eux quinze à vingt mille spectateurs qui formaient une haie épaisse, impénétrable depuis la grotte jusqu'aux arcades du Rosaire et depuis le Gave jusqu'aux rochers. Le prêtre traversait péniblement les rangs des malades, il y avait des moments où le Saint-Sacrement ne pouvait plus avancer, il était entouré, acclamé, presque porté en triomphe. En

quittant les piscines, la procession remontait les rampes du Rosaire pour rentrer à la basilique.

Je me souviens encore de l'impression profonde que je ressentis en voyant pour la première fois la procession se dérouler devant l'ancien bureau des constatations. A quatre heures du soir, entre

Transport des malades à la Grotte.

une double haie de pèlerins qui se tenaient immobiles, un cierge à la main, nous voyions cinq, six cents malades défiler lentement, sans un cri, sans une plainte.

Il y avait les paralytiques, les poitrinaires qu'un dernier souffle de vie anime à peine. Là, une mère portait son enfant dans ses bras, ici, des enfants soutenaient leur père ou leur mère. Quelques malades s'affaissaient soutenus, relevés aussitôt par les brancardiers, mais le plus grand nombre, par des efforts inouïs, remontaient les rampes du Rosaire, arrivaient jusqu'à la basilique. Tous ces malades se groupaient dans le sanctuaire autour du Saint-Sacrement et le visage éclairé d'un rayon divin d'espérance, l'œil

fixé sur leur Dieu, dans un suprême effort, une ardente prière, ils concentraient toutes les puissances de leur âme. Le spectacle était saisissant. Qui pourra nous dire quels traits de feu s'échappaient de ces cœurs embrasés? Qui pourra nous rendre ces colloques dans lesquels ces malheureux qui avaient touché le fond de la souffrance et de l'épreuve traduisaient leur dernière espérance.

Personne ne pouvait se soustraire aux impressions profondes qui se dégageaient de ces manifestations, les incrédules eux-mêmes n'y échappaient pas. Un écrivain, qu'une célébrité malsaine avait rendu tristement fameux, voulut interpréter à sa manière le secret de Lourdes. Pour compléter son pèlerinage, d'un genre nouveau, il demande à suivre la procession, à se placer derrière le dais. Bientôt au milieu des acclamations il se sent pris dans une poussée irrésistible, son courage faiblit, il veut se dérober, il cherche ses amis, mais en vain; la foule le presse, le porte, il pâlit affreusement, il chancelle. Sera-ce un foudroyé de la grâce? Non! Lorsqu'il arrive sur le seuil de la basilique, ce n'est plus qu'une loque humaine que la foule rejette dans l'église et jusque dans le sanctuaire où le malheureux trouve enfin une porte pour se dérober.

Plus tard, rendu à son milieu, il a pu lancer le trait du Parthe, mais dans ces courts instants il avait dû comprendre que devant ces manifestations il faut fléchir les deux genoux si on ne veut être écrasé par elles.

Avec les hommages rendus au Saint-Sacrement, les pèlerinages de Lourdes ont atteint leur plus grand développement. En 1888, nous avions eu cent cinq pèlerinages organisés; en 1896, nous en avons deux cent vingt-cinq. En 1888, il y avait eu deux cent trente-trois mille communions; en 1896, nous en avons eu quatre cents mille. En 1888, nous n'avions relevé pendant le pèlerinage national qu'une trentaine de guérisons. L'année dernière, nous arrivions à quatre-vingt-dix-huit. Vingt-cinq ou trente médecins visitaient notre bureau, assistaient à nos enquêtes. L'année dernière nous en comptions près de deux cent cinquante.

Comme ces résultats s'enchaînent et se justifient. Mais l'étude des chiffres est toujours aride; pour donner à ces grands enseigne-

ments tout l'intérêt qu'ils comportent, je dois encore remettre sous les yeux les grandes scènes de nos processions et faire le récit des dernières guérisons.

Les processions nous donnent des guérisons d'ensemble par groupes de six et huit malades guéris pendant une même cérémonie. La procession du jubilé du pèlerinage national de 1897 nous a laissé des souvenirs inoubliables, elle a été la source d'enseignements graves que nous devons rappeler. Ils nous démontrent que ces guérisons ne sont ni dans la main, ni dans la puissance de l'homme. Tout nous enseigne qu'une volonté supérieure les accorde à son gré ; nous avons vu des pèlerinages admirablement organisés, conduire trois cents, trois cent cinquante malades et n'obtenir aucune guérison. Pourquoi?

C'était le même décor, le programme de nos pèlerinages n'était pas changé, tous les exercices étaient régulièrement suivis, les processions se déroulaient avec toute la pompe de nos manifestations les plus entraînantes.

Le pèlerinage national des hommes, la plus grandiose manifestation dont Lourdes ait été le théâtre, ne nous a donné qu'une guérison, qui a été controuvée, qui n'a pu résister à l'examen et que nous devrons effacer de nos annales.

Le pèlerinage national de 1897 fut au contraire accompagné de grâces nombreuses, de guérisons remarquables. Les cérémonies du dernier jour ont dépassé tout ce que l'on avait vu jusque-là.

Dès la veille, on avait senti grandir d'heure en heure un enthousiasme qui devait faire explosion. Sous une pluie torrentielle, sous les rafales d'un vent d'orage, une première procession avait défilé aussi calme qu'une troupe dans un jour de parade. Les bannières violemment repliées s'enroulaient autour des hampes, tandis qu'un chant joyeux, triomphant, s'élevait et dominait le bruit de la tempête. Toutes les corporations : hospitalité du Salut, hospitalité de Lourdes, les ordres religieux, des centaines de prêtres en surplis, précédaient ou suivaient les miraculés sur lesquels les yeux d'une foule innombrable étaient fixés.

Ils s'avançaient, calmes, souriants, sous une pluie battante. Nous

avions là d'anciens poitrinaires, des enfants lymphatiques, des hommes et des femmes avancés en âge, d'anciens malades habitués à toutes les délicatesses de la vie. Ils étaient trempés jusqu'aux os. Ce sera un grand miracle, nous disait l'un d'eux, si personne ne rechute.

Personne n'a rechuté. Le lendemain, il n'y avait pas un vide dans leurs rangs.

Cette première manifestation n'avait pas été complète, il fallait une revanche, elle se fit éclatante et sous un soleil radieux.

Nous vîmes le même défilé dans toute la pompe de nos cérémonies les plus grandioses, et lorsque la procession vint se masser dans l'esplanade du Rosaire, un spectacle incomparable s'offrit à nos regards. Quinze cents malades assis, couchés, formaient au milieu une longue et double haie. Sur le parvis du Rosaire, trois cent cinquante miraculés, leur bannière à la main, éclairaient ce fond de tableau avec une intensité de ton qu'aucun pinceau ne saurait reproduire. Des milliers de spectateurs anxieux, immobiles, attendaient dans une émotion indéfinissable. Les malades tournaient leurs regards, avides d'espérance, vers les miraculés, un courant électrique allait des uns aux autres.

C'est alors que le P. Picard, dominant la foule d'un geste et d'une parole pleins d'autorité, s'adressant aux malades : « Voilà vos amis, vos modèles, leur dit-il en leur montrant les miraculés. Ils ont été comme vous. faites comme eux. Ils étaient couchés sur des brancards, ils se sont levés. Qu'est-ce qui vous arrête? Et d'un ton plus impératif : *Levez-vous?* »

Aussitôt voilà des malades qui se dressent sur leurs couches, laissent leur grabat, se dirigent vers l'église du Rosaire. D'immenses clameurs retentissent, un souffle irrésistible court sur cette foule.

Nous avons vu bien des manifestations, nous sommes habitués à toutes les émotions des pèlerinages, et cependant nous avons été profondément remués par ce spectacle qui ne s'était jamais dressé devant nos yeux avec un tel caractère de grandeur. Quelques malades se sont levés, mais ils devaient se lever tous, comment un seul a-t-il pu rester sur son grabat? Ce choc, cette commotion

qui ébranlait tout autour d'eux, ces acclamations qui remplissaient l'air, ces miraculés qui défilaient sous leurs yeux comme une vision du ciel, tout cela aurait ressuscité des agonisants, galvanisé des cadavres. Nous touchions aux dernières limites des émotions humaines, au delà ce n'est plus de la terre. Nous avions eu le dernier mot de la suggestion religieuse.

Huit ou dix malades sont venus faire constater leur guérison. Et la moyenne de nos procès-verbaux est restée à peu près la même que celle des années précédentes.

Le premier jour du pèlerinage, pas un malade ne s'était présenté dans notre bureau; cependant, en touchant ce sol de Lourdes, en approchant de la Grotte qu'ils entrevoyaient dans leurs rêves, qu'ils appelaient dans leurs désirs, ces malades avaient toutes les puissances de leur âme en jeu, leurs émotions atteignaient leur maximum d'intensité.

Parmi les malades qui se sont levés, nous avons vu Fanny Pepper, de Villepinte, poitrinaire avancée; — Hélène Duval, atteinte d'une péritonite tuberculeuse; — Philomène Albrecht, d'Armentières, mal de Pott et tumeur blanche; — Joséphine Grosset, encore une péritonite tuberculeuse; — Irma Jacquart, affection cérébrale compliquée de paralysie; — Félicie Serreau, péritonite; — Jean Lacombe, mal de Pott, etc.

Mais tous ces malades n'étaient pas justiciables de la suggestion. Qu'étaient devenues, sous cette poussée irrésistible, les maladies nerveuses? Sur ce double rang de brancards qui remplissaient l'esplanade du Rosaire, il y avait bien trois cents nerveux. Pourquoi ne se sont-ils pas levés?

Si Lourdes, comme le prétend l'école de la Salpêtrière, est le rendez-vous de toutes les affections nerveuses, si nous avons des moyens de suggestion d'une puissance sans limites, il faut admettre un miracle à rebours pour empêcher nos malades de guérir. Ce serait un jeu singulier de la Providence, une véritable dérision!

Comment, avec toutes les maladies nerveuses que l'on nous octroie libéralement, avec des moyens d'entraînement sans pareils, nous compterions surtout parmi nos guérisons des affections de

poitrine et des lésions organiques : caries, tumeurs blanches, cancers, des aveugles et des sourds-muets, c'est-à-dire des maladies dans lesquelles la suggestion n'a rien à voir?

La contradiction est évidente. En vérité, nous assistons à la banqueroute de la suggestion, et ce résultat était à prévoir. Il y a longtemps que l'on a faussé toutes les notions médicales pour essayer de nous enfermer dans un dilemme dont les deux termes sont également faux.

Lourdes aura rendu un grand service à la science en la dégageant de toutes ces théories sans fondement.

Nous savons, et c'est là un point indiscutable, que l'hystérie est une maladie des plus graves, qu'on ne peut atteindre et modifier son principe, elle imprègne toute l'économie. Si ces manifestations se succèdent et disparaissent, elles se reproduisent avec une ténacité désespérante. Tous ces miracles de la suggestion sont des jeux d'enfants; le plus souvent, on exaspère plutôt qu'on n'améliore la maladie.

Ces réflexions se présentaient plus vivement à mon esprit à la fin du dernier Pèlerinage national. Je voyais combien la suggestion est une arme vaine aux mains de nos adversaires.

On n'avait pas trouvé dans la composition de l'eau de nos piscines le secret de nos guérisons, on ne devait pas le trouver dans l'entraînement qui nous environne. Les guérisons se produisent en dehors de toute règle, à l'aller, au retour, sur des enfants inconscients, elles font défaut alors que nos cérémonies se déroulent dans toute leur pompe. En vérité, le programme de ces guérisons n'est pas écrit de main d'homme; chaque guérison est comme un poème divin où tout s'enchaîne et se justifie. Relisez le récit de la guérison de Jeanne Tulasne, de Tours.

C'est une des plus intéressantes dont nos annales fassent mention.

Jeanne avait un mal de Pott; couchée sur un matelas dans un long panier d'osier, on l'avait entrée, non sans peine, dans un compartiment de chemin de fer; à Lourdes on l'avait plongée trois fois dans la piscine sans aucun résultat, on la porte enfin devant

l'église du Rosaire sur le passage du Saint-Sacrement. Le visage en larmes de son père et de sa mère n'était plus éclairé par une aussi vive confiance, seule la jeune fille espérait toujours. Mgr l'Archevêque de Tours portait le Saint-Sacrement, il s'arrêta longtemps

Caroline Esserteau, paralysée depuis dix ans. Mgr Pie, de Poitiers, déclare que c'est un des plus grands miracles. Reconstitution instantanée des muscles détruits.

devant la chère malade, qu'il connaissait bien, dans l'espoir que le divin Maître prononcerait le mot que tout le monde attendait et que la foule réclamait à grands cris : « Guérissez-la, Seigneur. « Seigneur, guérissez-la! » et lentement, très lentement le Saint-Sacrement s'éloigna, emportant notre dernière espérance, seule la pauvre malade n'était pas ébranlée, elle répétait sa prière d'une

voix plus déchirante : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Mgr l'Archevêque ému jusqu'aux larmes continuait son parcours, il était arrivé devant Mme Katé, de Tours que la maladie avait terrassée et qui après avoir connu l'aisance, vivait péniblement de son travail. Mme Katé visitait souvent Jeanne dans sa maladie, et Jeanne avait demandé à ses parents de payer les frais du voyage de leur voisine, de la garder avec elle à Lourdes et de s'assurer ainsi le concours de ses prières. Lorsque Monseigneur arriva devant cette dernière malade : « Mon Dieu, dit Mme Katé, si de nous deux, une seule doit guérir, que ce soit Jeanne. » A ce moment, un cri retentit dans la foule, Mgr l'Archevêque se retourne, il aperçoit Jeanne qui s'était assise seule de son propre mouvement, secouée de la tête aux pieds par un frisson violent et qui disait : « Je suis guérie, je ne souffre plus, je veux me lever, » et qui se levait en effet débarrassée de ses longues souffrances. La guérison de Mlle Tulasne avait été la récompense d'un acte de charité, là était la clef du miracle.

Nous pourrions rappeler encore la guérison du jeune Guy, de Montpellier. Il avait été soigné longtemps à l'hôpital sans résultat. Il avait un bras paralysé, atrophié, sans vie, son épiderme décoloré s'enlevait par plaques. Avec sa main valide, il soulève la planchette sur lequel son bras était fixé, il touche l'ostensoir. Aussitôt il ressent une secousse violente et le mouvement, la chaleur, la vie reviennent instantanément dans le membre paralysé, il se débarrasse de son appareil, il était absolument guéri.

A ses côtés, voilà un jeune enfant de douze ans qui n'avait jamais marché, atteint d'une coxalgie tuberculeuse suppurée, il était couché dans une gouttière. Lorsque le Saint-Sacrement passe devant lui, il saisit le voile huméral des deux mains et retient le prêtre qui porte l'ostensoir. Vainement on essaie de lui faire lâcher prise : — Non, dit-il, je ne céderai qu'en me relevant guéri, et après quelques instants de lutte il se relève en effet sous les yeux de la foule émerveillée, qui se précipite sur ses pas et le porte en triomphe.

Je vous ai dit que nous étions arrivés à 60 o/o de guérisons sur le passage du Saint-Sacrement, cette proportion a été dépassée.

512

Les malades couchés sur le passage du Saint-Sacrement.

Cette année, le pèlerinage d'Arras a vu tous ses malades guéris pendant la procession.

Lorsque les malades guérissent dans la piscine, ils ressentent dans leurs membres depuis longtemps paralysés, des sensations violentes, douloureuses, préludes du mouvement et de la vie qui reviennent instantanément. De même sur le passage du Saint-Sacrement, nous observons des commotions identiques qui semblent indiquer l'intervention d'une force supérieure.

Mlle Gimard, de Bordeaux, était paralysée depuis dix-sept ans au moment où le Saint-Sacrement arrive près d'elle, elle éprouve un sentiment indéfinissable, un mouvement de flot de vague la soulève sur son brancard : — Cette sensation, dit-elle, je ne puis l'oublier, ni l'expliquer; mais elle provenait certainement d'une force étrangère et supérieure à ma nature.

Lorsque Marguerite Savoye vint à Lourdes, c'était un cadavre que l'on portait sur un brancard : pâle, sans voix, elle était effrayante à voir : âgée de vingt-cinq ans, elle pesait quarante livres, le poids d'une enfant. Depuis six ans, elle n'avait pas quitté son lit, n'avait pris aucune nourriture solide.

Au moment de son départ pour Lourdes, son médecin déclarait qu'elle avait quinze jours à vivre. Les docteurs qui la virent au Bureau des constatations n'osèrent pas la toucher, c'est à peine si l'on percevait un souffle insensible; il n'était pas question de piscine : personne n'eût voulu la mettre dans l'eau. C'est dans ces conditions que Marguerite fut déposée sur son brancard devant la grotte, le vendredi 16 septembre, à neuf heures du matin.

Au moment du passage du Saint-Sacrement, une impulsion violente, irrésistible la soulève sur sa couche et la projette violemment à terre. Elle tombe d'une hauteur de $0^{m},60$ environ. Elle se retrouve à genoux au pied de son brancard, aussitôt elle se relève, s'avance sans appui. « Je suis guérie, » dit-elle à haute voix. Sa mère éperdue se précipite au-devant d'elle : « Je suis guérie. »

Ce jour-là même, elle reparut au Bureau des médecins, non plus sur son matelas, mais debout et solide sur ses jambes. Elle était

pâle, amaigrie; une flamme illuminait son regard et tout semblait renaître en elle. Une joie sans limite inondait son âme.

Elle pesait quarante livres, elle en pèse aujourd'hui cent dix. A vingt-cinq ans, sa croissance a repris son cours et dans l'espace de quelques mois elle a grandi de sept à huit centimètres. Dans ces conditions, ce ne sont plus des guérisons, ce sont des résurrections.

Tous ces exemples nous rappellent par quelles manifestations il plaît à Dieu de récompenser les hommages qui lui sont rendus; c'est la réponse du ciel à la terre, c'est Dieu lui-même qui nous apporte le témoignage direct de sa puissance et de son amour.

La Vierge de Lourdes a voulu faire de son pèlerinage son œuvre préférée, elle a jeté le surnaturel à pleines mains autour de nous, mais elle a voulu surtout conduire les foules aux pieds de son divin Fils, et son divin Fils est devenu le dispensateur direct du miracle et de la grâce.

Depuis dix ou douze ans, le grand rendez-vous pour les hommages à rendre à l'Eucharistie est à Lourdes. Ces manifestations limitées d'abord au pèlerinage national, ont été adoptées par tous les pèlerinages, elles sont en honneur chez tous les peuples et font partie désormais de toutes les grandes cérémonies religieuses, sur les pas de nos missionnaires avec le culte de Notre-Dame de Lourdes elles ont pénétré partout.

Le plus grand des miracles, c'est l'ovation faite au Dieu de l'Eucharistie par des foules de vingt et trente mille âmes, c'est cette marche triomphale du Saint-Sacrement deux heures durant, au milieu d'acclamations telles que rois ou empereurs n'en entendirent jamais.

Le récit des guérisons qui se sont produites depuis 1888 sur le passage des processions, forme une des plus belles pages qui aient été écrites sur les merveilles eucharistiques.

ZOLA. LE ROMAN ET L'HISTOIRE

Réponse à Zola. — La conférence du Luxembourg. — Zola interprétant Bernadette. — Les types de guérison créés par lui : Élise Rouquet, la Grivotte, Mlle de Guersaint. — Sa manière d'écrire l'histoire de Lourdes. — Influence de son livre sur les pèlerinages de Lourdes. — Sa bonne foi n'est pas admissible. S'il n'a pas vu de guérison, c'est qu'il ne voulait pas en voir.

Avant de publier son ouvrage sur Lourdes, Zola avait voulu se faire pèlerin, pèlerin d'un genre nouveau. Pour franchir le seuil du Bureau des constatations, il s'était paré avec une certaine coquetterie du titre de docteur ès sciences humaines; chacun peut s'offrir un titre de cette valeur.

J'avais été directement provoqué sur le terrain médical et scientifique, par un homme qui était ni un médecin, ni un savant, j'aurais pu me dérober, je n'en eus pas un instant la pensée. C'est au cercle du Luxembourg situé en plein quartier de professeurs et d'étudiants que j'apportai ma réponse.

Les invitations furent lancées, toute la publicité désirable fut donnée à la conférence ; et, dès le début, on pressentit qu'il y aurait grande foule rue du Luxembourg le 21 novembre.

Tout, d'ailleurs, y contribuait, et la question était brûlante. D'ailleurs, on se figure difficilement à quel point *au Quartier* on discute à fond toutes ces questions qui se trouvent aux confins mystérieux de la science et de la religion.

L'affluence dépassa les prévisions. La salle du cercle est fort grande; dans la circonstance, elle se trouva trop petite. Bien avant la séance, les étudiants, les médecins, les reporters de tous les journaux de Paris avaient pris place; on sentait, cette fois-ci, que la question était nettement posée devant un public d'élite, que si Zola était convaincu d'erreur matérielle, il ne resterait plus qu'à classer son roman parmi les œuvres d'imagination qui perdent toute valeur devant les esprits sérieux...

Le *Journal des Débats* résumant les impressions de la soirée, disait :

« On a pu voir au cercle catholique du Luxembourg, sur l'estrade, une douzaine de miraculés, calmes, promenant leur regard placide sur un millier d'assistants et protestant, par leur seule présence, contre les théories développées par M. Zola dans son dernier roman. Parmi eux, un aveugle qui avait recouvré la vue, plusieurs tuberculeuses, dont les cavernes s'étaient cicatrisées, une fillette, dont la jambe trop courte avait poussé au contact de l'eau bienfaisante, et, enfin, *Élise Rouquet* (Marie Lemarchand), la pauvre femme au lupus du roman de M. Zola.

« Et quel curieux spectacle que toute cette assemblée, venue dans ce cercle, en plein vingtième siècle, pour entendre justifier et venger le *surnaturel*. Il y avait là, mêlées aux étudiants, des notabilités de la politique et du monde. On en voyait qui taillaient des crayons, s'apprêtant en silence à prendre des notes. Toute cette foule s'agitait au pied de l'estrade, devant Notre-Dame de Lourdes, que le Dr Boissarie avait fait disposer au milieu des trophées, voulant que ce fût elle qui dirigeât la bataille et remportât la victoire.

« A huit heures, la salle est comble, les portes ont été *enlevées* de leurs gonds, les couloirs regorgent de personnes qui ne peuvent plus entrer. A la hâte on bâtit, tant bien que mal, une estrade supplémentaire, qui est littéralement prise d'assaut.

« A côté du docteur, on remarque le représentant du nonce, Mgr Peri-Morozini... »

Je disais en commençant :

Le sujet de ma conférence m'est imposée par une question d'actualité, qui, demain, aura disparu de nos préoccupations, qui tient encore une trop grande place dans l'opinion.

Je veux parler du dernier ouvrage de Zola sur Lourdes.

J'ai été directement pris à partie. J'ai le droit de réponse. Cette réponse, je vous l'apporte.

Je vous démontrerai que Zola n'a voulu ni la lumière, ni la

Zola à la gare de Lourdes.

vérité. Et s'il n'a pas trouvé le surnaturel au bout de sa plume, c'est qu'il l'a cherché comme on cherche l'âme avec un scalpel, en disséquant le cerveau.

Ce qui frappe le plus chez Zola, c'est l'ignorance, consciente ou non, des sujets qu'il traite. A Lourdes, il est resté treize ou quatorze jours absorbé par des visites incessantes, par une nuée de reporters, par le soin de sa popularité, et pas une femme n'a de sa beauté le souci que Zola prend de sa mise en scène. Il est toujours devant l'objectif.

C'est dans ces conditions qu'il a tout vu, tout jugé.

Du reste, c'est de propos délibéré qu'il n'étudie pas :

« Ma première vision, dit-il, est la plus exacte ; mon œil est « un objectif où toutes les images viennent du premier « coup se fixer. Si je reviens plusieurs fois devant le même « spectacle, la vision s'obscurcit : tout devient indécis et « flou. »

Dans ces conditions, on ne fait pas de la science, on ne fait pas de l'histoire, on fait de la photographie.

Zola est resté deux heures dans le Bureau des médecins ; il n'a pas pris une note ; il n'a suivi aucune des guérisons dont il avait été le témoin : il n'a fait aucune enquête, et il écrit plus de deux cents pages dans son livre sur ces guérisons. Il critique nos moyens de contrôle et nous trace un programme qui va, dit-il, nous mettre à l'abri de toute erreur.

Si son ignorance est un sujet d'étonnement, sa bonne foi n'est pas admissible ; quand on refuse d'étudier, quand on fuit la discussion sur les sujets les plus évidents, sur des plaies guéries, quand on fait mourir des malades qui se portent bien, quand on crée des types en dehors de toute vraisemblance, la justification n'est pas possible.

Les romanciers ont des privilèges. Mais ils n'ont pas le droit, sous prétexte de roman, de falsifier l'histoire, de tourner en dérision les choses les plus sacrées.

On peut différer d'opinion ou de doctrine, on ne peut sciemment dénaturer les faits, émettre des assertions tellement fausses qu'en les imprimant on est convaincu de leur fausseté.

Il est indigne d'un écrivain de remplacer une démonstration franche et loyale par des insinuations constantes, des doutes non justifiés, des points d'interrogation, en présentant les faits sous de fausses couleurs, en les tronquant à dessein.

C'est bien la manière de procéder de Zola.

Non seulement il falsifie sciemment les faits les plus avérés, mais encore, par des insinuations, par des plaisanteries de mauvais goût, il tourne en dérision hommes et choses, tout ce qui s'impose au respect même d'un adversaire.

Il dénature la figure si pleine de candeur et de charme de Bernadette, substitue une légende inventée de toutes pièces à l'histoire vraie.

Tout d'abord il avait été séduit par la simplicité de cette enfant : « Cette jeune fille est vraiment intéressante, dit-il, je dirais plus : elle est passionnante. L'explication humaine pourrait être essayée, elle ne diminuerait nullement cette gracieuse figure d'enfant. »

Pour en écrire l'histoire, que fait-il? Il va dans le village de Bartrès, cause avec quelques bons villageois, admire le penchant herbu des coteaux, les cimes des montagnes lointaines. Le voilà fixé sur le caractère de son sujet principal :

« Ce qui ravissait en elle, poursuit-il, c'étaient des yeux d'extase, de beaux yeux de visionnaire. » Qu'en sait-il? IL NE L'A JAMAIS VUE. Il ajoute avec la même assurance : « C'était dans son regard que son curé avait sûrement lu avec trouble tout ce qui allait fleurir en elle : le mal étouffant dont souffrait sa triste chair, la douceur bêlante de ses agneaux, la salutation angélique promenée sous le ciel et répétée jusqu'à l'hallucination, les prodigieuses histoires entendues chez sa nourrice, et les veillées passées dans les retables vivants de l'église. »

Il n'est pas facile de lire tout cela dans les yeux d'une enfant. Zola nous sert toute une légende de sorciers et de revenants, de lectures de contes à la veillée, de prédictions faites après coup.

Les démentis, les protestations s'élèvent, tous les témoignages qu'il invoque se retournent contre lui.

On lui rappelle que Bernadette n'a fait que de courts séjours à Bartrès, qu'elle ne savait pas lire au moment des apparitions et qu'elle ne comprenait pas le français ; les veillées à l'église n'ont jamais eu lieu, son asthme ne s'est développé que beaucoup plus tard à la suite de bronchites répétées prises sur les bords du Gave, où les étrangers l'entraînaient sans cesse.

Pour écrire sérieusement cette histoire, il eût fallu remonter aux sources. Zola devait consulter le médecin de l'enfant, le Dr Balencie, qu'il a rencontré dans mon cabinet. Pendant huit ans, le docteur a vu Bernadette presque tous les jours à l'hospice de Lourdes.

Absolument incrédule à l'endroit des apparitions, il essayait sans cesse de prendre l'enfant en défaut.

« Tu dis, lui répétait le médecin, que tu as vu une Dame, comment était-elle ? Et Bernadette lui décrivait avec une précision toujours égale les détails de costume, d'attitude et de physionomie de la Dame.

— Tu te trompes, reprenait le docteur, tu as cru la voir.

— Mais non, répondait Bernadette, elle remuait la tête, les bras ; elle me parlait comme je vous parle.

— Et tu ne la vois plus maintenant ?

— Non, depuis la dix-huitième apparition, je ne l'ai jamais revue. » Et chaque jour les mêmes questions se répétaient sous vingt formes diverses. Jamais cependant le docteur n'a mis en doute la bonne foi de l'enfant, jamais il n'a prononcé le mot d'hystérie.

Zola pouvait consulter M. Estrade, employé des contributions. M. Estrade avait accompagné Bernadette à la Grotte, la recevait souvent chez lui, avait assisté à son interrogatoire chez le commissaire de police. Encore un opposant de la première heure, qui, devant la transfiguration de l'enfant, avait vu tous ses doutes s'évanouir.

Il pouvait consulter l'abbé Pomian, qui vivait encore, qui avait fait le catéchisme à Bernadette, l'avait préparée à sa première communion, avait été son véritable éducateur.

Mais qu'avait-il besoin de tous ces témoignages ? Zola croyait qu'avec de la suggestion, de l'entraînement, des nerfs et de la foi, il allait tout expliquer. Et comme cette enfant se prête mal à cet amalgame, il la rejette avec dédain, il essaye de ternir cette figure qui le charmait naguère. Bernadette n'est plus qu'une idiote et une hystérique.

Il croit pouvoir nous expliquer les apparitions avec quelques contes à la veillée et la salutation angélique promenée sous le ciel. Mais qu'il prenne donc une bergère de son choix, qu'il la place sur le penchant herbu des coteaux, qu'il la nourrisse de la lecture des *Quatre fils Aymon,* qu'il l'entretienne de Lourdes et de la Salette, et qu'il la conduise devant une grotte et lui fasse évoquer à son

gré une vierge inconnue, découvrir une fontaine, proclamer un dogme nouveau, entraîner le monde entier à sa suite.

Pendant qu'il écrivait la *Débâcle,* il a dû penser souvent à une autre bergère ignorante comme Bernadette, qui laissa sa quenouille pour se mettre à la tête de nos armées, fit reculer des généraux expérimentés et ramena la victoire sous nos drapeaux. S'il connaît le secret de ces inspirations soudaines, de ces vocations sublimes, qu'il nous le donne! S'il peut créer de toutes pièces des Jeanne d'Arc et des Bernadette, qu'il se mette à l'œuvre! Quand on joue avec le surnaturel, quand on cherche l'explication humaine de ce qui ne peut être expliqué, on se heurte à chaque pas à des inconséquences qui choquent.

Combien je préfère le loyal aveu de M. Bernheim :

« Je puis, dit-il, donner des hallucinations, mais JAMAIS je ne créerai une Jeanne d'Arc avec cette ardeur de foi, avec cette volonté ferme, cette intelligence d'élite, ce courage indomptable, cette candeur virginale ; figure unique dans l'histoire, gloire la plus pure de notre patrie française ! »

Les Guérisons

Les guérisons de Lourdes devaient former le point culminant de l'œuvre. C'était le nœud du problème : l'opinion attendait avec impatience le jugement du romancier.

Il a trompé l'attente commune. Il est tombé comme l'arbre du côté où il penche, mais maladroitement, après bien des hésitations. Il pouvait nier ou admettre le surnaturel. Dans tous les cas, il devait fortement documenter son œuvre. Il nous sert un résumé d'impressions confuses, mal établies, en contradiction avec les faits, mais à l'usage de cette multitude de lecteurs qui préfèrent une plaisanterie même de mauvais goût à toutes les preuves qu'on pourrait leur donner.

Cette question de guérisons le préoccupait beaucoup :

« C'est un point très délicat à traiter, dit-il. Qui pourrait affirmer que tel malade n'a pas trouvé la guérison dans la piscine ? Si nous

osions jeter nos phtisiques dans l'eau froide, qui sait? J'ajoute que le contrôle de la guérison me paraît impossible, et le mieux est de s'en tenir à ce que l'on nous dit. »

Toutes ces réticences sont dans le genre et le goût de l'auteur. Avec cela, il a des portes de sortie sur tous les champs.

Quand Zola vint à nous, il avait une parole aimable pour tous. Tandis qu'il rassurait ses amis sur les dangers de sa conversion possible, il disait aux catholiques : « Je serai respectueux de vos croyances. Rien dans mon livre, œuvre de bonne foi, ne pourra être considéré comme un outrage à la religion. » Il nous servait de l'*inconnu,* de l'*au-delà,* de l'*incompréhensible;* puis il prenait sa revanche avec ses amis, banquetait avec les francs-maçons. Il venait essayer de glaner dans ce champ des miracles. Il cherchait une affaire. Il l'a trouvée ; mais il n'a pas trouvé le surnaturel. Il redoutait de le trouver, il se tenait en garde.

J'hésitai longtemps à recevoir Zola dans les bureaux des médecins. Le secret médical nous lie vis-à-vis de nos malades. Pouvais-je, devant un romancier et devant sa cour de journalistes, interroger des femmes et de jeunes filles, mettre à nu leurs infirmités ?

Je n'en avais pas le droit.

Devant la pression de l'opinion, il me fallut céder. On disait que cet homme avait trouvé son chemin de Damas, qu'il allait se convertir, et par moments, autour de lui, la foule était prise de vertige.

Zola est venu deux fois dans mon bureau, mais son attitude a été bien étrange. Au milieu d'une vingtaine de médecins, il se mouvait à l'aise, nous donnait des conseils, voulait redresser nos jugements. Il nous demandait si nous présentions les garanties d'impartialité de savoir. Tout cela en face et sans rire, c'était plaisant.

Il s'est intitulé pompeusement « docteur ès sciences humaines ». Il arrivait avec une leçon apprise, des clichés préparés. On redoutait quelque imprudence du maître, il avait fallu le préserver de toute surprise.

— Récusez d'abord, lui avait-on dit, toutes les maladies internes. Sur ce terrain, les médecins se trompent souvent, vous pouvez bien reconnaître votre incompétence ; et vous voilà débarrassé, du coup,

des poitrinaires, des cancéreux, des paralytiques, des aveugles, des sourds, à peu près de tout.

Il reste les plaies : vous avez un moyen d'en sortir, demandez aux médecins de Lourdes s'ils les ont vues avant leur guérison. S'ils ne les ont pas vues, récusez-les. Ils n'ont certainement pas examiné tous leurs malades. Mais si par hasard, il les avait examinés, vous diriez que vous ne les avez pas vus.

Enfin pour plus de garantie, vous demanderez une Commission d'examen prise en dehors d'eux, une salle d'exposition des plaies, des photographies et vous les laisserez se débrouiller dans ces combinaisons inextricables.

En attendant, vous écrirez votre livre.

C'est bien ainsi qu'il a procédé. Il nous a demandé une Commission prise en dehors de nous, composée de membres désignés par le suffrage universel : le maire, les conseillers : de fonctionnaires : le commissaire ou les gendarmes.

Valentine Rousseau. Coxalgie. Cette guérison a donné lieu à une violente polémique dans les journaux du Nord.

C'était nouveau. — Une salle d'exposition de malades ! — Je ne sais si ces exhibitions sont tolérées par la loi, mais elles ne sont pas encore entrées dans nos mœurs.

Enfin, des photographies de bras, de jambes... les plaies les plus cachées dévoilées, exposées sur nos boulevards et dans les vitrines.

Comme ce serait avantageux pour les personnes qui ne seraient pas guéries, pour leurs familles. Les journaux se sont extasiés devant ce programme que l'œil du maître avait entrevu.

Elise Rouquet. — La Grivotte. — Mlle de Guersaint.

Trois faits ont plus particulièrement occupé Zola :

Élise Rouquet, la femme au lupus;

La Grivotte, une poitrinaire;

Mlle de Guersaint, la malade nerveuse, un type créé par lui.

Il fait comparaître ces malades devant nous au Bureau des constatations. C'est à cette occasion qu'il nous met en scène et décrit la physionomie de notre clinique.

« Pendant ma visite, dit-il, il pouvait y avoir une cinquantaine de personnes, beaucoup de curieux, des témoins, vingt médecins et quatre ou cinq prêtres. Les médecins, venus d'un peu partout, gardaient pour la plupart un absolu silence. Qui pouvaient-ils être? Des noms étaient prononcés, absolument inconnus. »

A côté du roman, voilà l'histoire.

Pendant le pèlerinage national de 1892, plus de cinquante médecins ont assisté à nos enquêtes. Le jour de la visite de Zola, il y avait dans la salle : un chirurgien d'un hôpital de Paris, des membres correspondants de l'Académie de médecine, d'anciens internes et des internes en exercice dans les hôpitaux de Paris, des médecins de nos grandes villes, de nos principales stations thermales et des Facultés étrangères (1).

« Ils gardaient, dit-il, un absolu silence. »

Il place ce silence pendant l'examen d'une sourde qui a donné lieu à une discussion des plus intéressantes. Le Dr Chaume, de Périgueux, frappé par l'intonation de cette femme qui avait des notes justes et normales, nous fit observer qu'elle avait dû entendre autrefois, ou qu'elle n'était pas absolument sourde. « De même, nous disait-il, que les aveugles de naissance, en apercevant pour la première fois la lumière, n'ont pas le sentiment des couleurs, les sourds ne peuvent avoir dans la voix les nuances variées que l'on retrouve dans la parole. »

Noémie Leroux, de la Ferté-Macé (Orne), parlait trop bien pour

(1) Nous avons les noms de ces médecins.

ne pas avoir entendu. Le Dr Aussilloux, de Narbonne, et quelques-uns de nos confrères prirent part à cette discussion. Zola résume toute cette partie de la séance par ces mots : « Comme la prétendue guérison de la sourde se présentait fort mal, le docteur la rudoya un peu : — Allons, il n'y a qu'un commencement, vous repasserez. »

Cette discussion renversait sa mise en scène des médecins muets et n'autorisait pas la tirade qui va suivre :

Le Dr *Bonamy* se carrait, tirait du jeu son honnêteté, pas plus sot ni menteur qu'un autre, croyant sans croire, sachant la science si pleine de surprises... »

Tout cela peut être interprété dans un sens bon ou mauvais, c'est le procédé par insinuations, par phrases à double entente; le procédé n'est pas loyal. Le but évident du romancier est de montrer les médecins de Lourdes enregistrant sans contrôle et sans discussion tous les faits qui se présentent.

L'abbé Pierre se met encore à nous servir ses objections. Ne semblait-il pas désastreux que ce fût un médecin qui constatât la maladie et un autre la guérison! — mais c'est toujours le médecin du malade qui constate et maladie et guérison. — Il n'a pas compris notre rôle. Nous faisons une enquête sommaire, nos procès-verbaux ne renferment que les noms, l'adresse des malades, les certificats de nos confrères et le constat de leur état à leur départ de Lourdes. Des recherches ultérieures, longues, contradictoires, sont faites avec le concours de tous les médecins qui ont été mêlés à ces événements.

Zola continue : « Quels sont ces médecins qui délivrent des certificats? Ont-ils l'autorité scientifique nécessaire? Ne cèdent-ils pas à des circonstances ignorées, à des intérêts personnels? »

Notre réponse est bien simple. Nous recevons chaque année, au moins, deux mille certificats. Les malades du pèlerinage national, à eux seuls, nous en apportent mille. Les trois quarts des médecins en ont donné, souvent à leur insu. Peut-on suspecter la sincérité, le savoir de tout le corps médical français? Si les médecins subissent une pression, elle n'est pas d'ordinaire en notre faveur.

Je dois protester contre l'attitude qu'il prête au corps médical. Voici ses paroles : « Le plus grand nombre, *qui devait être des catholiques*, s'inclinait naturellement. » Qu'en sait-il? Mais les catholiques sont très exigeants en fait de preuves; avec eux les questions se précisent. On laisse les théories pour aborder résolument l'étude des faits.

Les médecins catholiques n'acceptent pas facilement les miracles. Nous pouvons montrer jusqu'où vont leurs scrupules en cette matière.

Le Dr Goix, de Paris, a bien voulu relever l'observation de Schnetzer, guéri, au mois d'août dernier, d'une cécité incurable. Toutes les preuves paraissaient réunies pour donner à ce fait une consécration à l'abri de toute critique. Au dernier moment, le Dr Goix s'aperçoit que ce malade a perdu le sens des odeurs, son nerf olfactif est affaibli, et il se demande si ce n'est pas là le signe d'une hystérie latente, qui serait le point de départ de tous les autres accidents. Il a fallu reprendre cette observation dans tous ses détails, chercher les stigmates accusateurs, demander l'avis de nombreux médecins, pour arriver à nous convaincre que l'élément nerveux ne jouait ici aucun rôle.

Schnetzer avait été soigné à la Salpêtrière et à l'hospice des Quinze-Vingts: il avait été examiné par quatre oculistes; tous les médecins avaient reconnu une atrophie de la papille, signe d'une paralysie générale commençante.

A l'hospice de la Salpêtrière, le livre des malades du professeur Charcot porte, à la page 89, cette note :

26 juillet 1893. M. Schnetzer, trente-sept ans, rue de la Nation, 33. Épilepsie jacksonienne. — Atrophie des papilles optiques.

A l'hospice des Quinze-Vingts, service du Dr Trousseau, le malade a la carte no 44086 et le registre porte, 12 octobre 1893, « atrophie optique des deux yeux ».

Un autre médecin spécialiste, le Dr Fisher, délivre, le 2 juin 1894, une ordonnance avec diagnostic inscrit en tête :

Atrophie double des nerfs optiques à marche progressive datant de deux ans. Ne pourra jamais lire.

Enfin, le 23 juillet 1894, le Dr Bull, médecin oculiste, l'examine et constate à l'ophtalmoscope que les papilles sont atrophiées, d'une couleur grisâtre, et les artères rétrécies.

En dehors de la perte de la vue, la faiblesse des jambes était très grande. Il y avait de l'œdème des extrémités.

C'est dans ces conditions que Schnetzer est arrivé à Lourdes, le 21 août 1894. Le lendemain, il suivait la procession du Saint-Sacrement, lorsqu'il dit à sa femme : « Donne-moi ton livre. Il me semble que je vais lire. » Il distingue les lettres; il aperçoit le Saint-Sacrement; quelques instants après, devant nous, le malade lit aisément les caractères des journaux qui sont sur notre table.

Depuis lors, la vue est revenue comme à l'état normal. Le Dr Bull, qui l'examine à son retour, constate que la vision est très bonne et qu'il serait impossible de retrouver les signes de l'atrophie du nerf optique.

C'est ce malade que l'on a étudié avec soin au point de vue des symptômes de l'hystérie. L'examen est resté absolument négatif. La sensibilité est partout normale. Le champ visuel n'a pas de rétrécissement. Schnetzer fait de grandes courses sans éprouver aucune fatigue. Il est absolument guéri de tous les accidents que nous venons de décrire.

Cette guérison est très intéressante; elle nous donne la preuve du soin scrupuleux avec lequel les catholiques poursuivent leurs recherches.

Zola n'est pas plus tendre pour ses amis : « Quant aux autres, aux incrédules, dit-il, ils évitaient par courtoisie d'entrer dans la discussion. » — C'est une allégation grave qui entacherait leur caractère en les supposant capables de consacrer des erreurs par leur silence. — La conclusion est digne du développement qui précède : « Évidemment, des forces mal étudiées, ignorées même, agissaient. On pouvait admettre que tout le monde était sincère, les médecins, les malades et les témoins, et de tout cela sortait, évidente, l'impossibilité de prouver que le miracle était ou n'était pas. »

Voilà le monde entier à l'état de suggestion, et Zola conserve

seul la possession de lui-même. Il faut avoir dans son jugement une confiance absolue pour se décerner ainsi un brevet d'infaillibilité.

Mlle de Guersaint, paralysie hystérique. Création de Zola.

La maladie, la guérison de Mlle de Guersaint remplissent tout l'ouvrage. C'est un type d'hystérique, guéri par la suggestion. D'après Zola, toutes les guérisons de Lourdes doivent rentrer dans ce cadre.

La consultation au moment du départ est un chef-d'œuvre : c'est la lutte de la vieille et de la nouvelle école, le triomphe des découvertes modernes sur les formes cachées de l'hystérie.

Ils sont trois médecins, deux qui n'y connaissent rien, ce sont les vieux. Ils finissent par se mettre d'accord, en admettant trois maladies : une paralysie, une maladie de la moelle, une rupture des ligaments. Mais un troisième, jeune, peu connu, d'une vive intelligence, un peu bizarre (un médecin de roman), admet : « une luxation de l'organe, une déchirure des ligaments, puis rétablissement des choses en leur place, accidents nerveux consécutifs qui immobilisent la malade dans la douleur croissante. Elle reste sous l'obsession de la peur première, incapable d'acquérir des notions nouvelles, si ce n'est sous le coup de fouet d'une violente émotion. »

L'explication n'est pas claire.

Il prédit la guérison à Lourdes en coup de foudre. Ce poids, cette boule qui étouffe la jeune fille, remonterait et s'échapperait par la bouche, comme ces démons ailés, que des peintres nous représentent s'échappant du corps des possédés. Une réminiscence des démoniaques dans l'art, c'est du Charcot tout pur.

Le jeune médecin refuse absolument de signer un certificat. Quelle preuve de courage et d'indépendance !

Il ne s'était pas entendu avec ses deux confrères qui le traitaient d'un air froid, en esprit aventureux. Pourquoi ? Parce qu'il reconnaissait une paralysie hystérique ? Ce n'était pas la peine de se

BERNADETTE

brouiller. Nous en voyons partout aujourd'hui, même là où il n'y en a pas. Ce n'est plus le privilège des jeunes, c'est du vieux jeu.

Enfin, nous voilà avec une paralysie hystérique, qui doit guérir en coup de foudre.

Pour rendre la situation plus pathétique, il enferme la malade dans une caisse étroite où l'on adapte des roues pour la promener. Elle vit dans cette boîte sept ans, *abandonnée des médecins*, c'est le mot consacré pour les malades désespérés.

« Elle vit serrée entre les planches de ce cercueil roulant, la face amaigrie et terreuse, reste d'une délicate enfance, malgré ses vingt-trois ans, charmante au milieu de ses merveilleux cheveux blonds, des cheveux de reine que la maladie respectait. »

Mlle Marie Carlier, d'Auteuil. Guérie d'une maladie d'estomac, qui avait résisté à tous les traitements.

« Les cheveux de reine, » c'est de la poésie, je me demande si les reines ont de beaux cheveux, et surtout comment les médecins peuvent être assez barbares pour emprisonner pendant sept ans, dans une sorte de cercueil roulant, une jeune fille, alors qu'ils connaissent le remède qui peut la sauver, le lieu et le jour où elle doit guérir.

« Une violente émotion peut la guérir, » nous dit-on.

Mais on trouve partout des émotions. Mettez le feu à sa boîte, tirez un coup de canon derrière elle. Essayez de l'hypnotisme et de la suggestion. Qu'allez-vous chercher à Lourdes? des chants, des prières, des cérémonies religieuses? vous en avez partout, dans les églises, dans les théâtres.

L'on nous dit qu'à Lourdes on obtient des effets de suggestion religieuse, c'est-à-dire une suggestion que la foi seule peut produire avec cette action puissante, illimitée.

C'est une sorte de suggestion à part qu'on ne trouve que là.

Mais alors, nous sommes sur le point de nous entendre, ce n'est plus qu'une question de mots qui nous divise, si l'on nous accorde que ce que nous obtenons dans nos cliniques n'est qu'un jeu d'enfant à côté des guérisons merveilleuses que nous observons à Lourdes.

Zola ne fait pas guérir Mlle Guersaint dans la piscine ; il la réserve pour la procession du Saint-Sacrement ; il la promène pendant deux ou trois jours ; il la prépare ; il lui donne des hallucinations de tous les sens.

« Le soir, elle est dans sa petite voiture, tout près de l'abri des pèlerins, à côté des massifs, lorsqu'elle dit à Pierre : « Il doit y avoir des roses, ne sens-tu pas ce parfum délicieux ? » Pierre chercha s'il n'y avait pas quelques corbeilles de roses. En passant près de l'abri, il s'aperçut qu'il se dégageait de là une odeur nauséabonde. Les dalles humides étaient couvertes de crachats, de graisse, de vin répandu, on y faisait de tout, dans un entassement de chairs sales et de loques. Pierre pensa que l'exquise odeur de roses ne venait pas là. »

« Il avait raison ! » D'autant qu'à côté de l'abri des pèlerins, Zola avait flairé certains lieux réservés, et pendant le pèlerinage national, il ne peut être question de roses.

C'est du Zola tout pur. Je comprends fort bien qu'on ait appelé « le symphoniste des odeurs » l'homme qui a le plus vécu par le nez et qui le met partout. Il a dû être bien heureux de trouver un tel endroit pour faire respirer le parfum des roses à Mlle de Guersaint.

Vient ensuite l'hallucination des yeux et des oreilles. Pendant la nuit, à la Grotte, la Vierge apparaît à la malade, elle lui parle, elle lui promet qu'elle sera guérie à quatre heures du soir.

Je n'ai jamais observé ces visions et ces prédictions chez les malades guéris. Vient ensuite le récit de cette guérison.

« Tout d'un coup, lorsque le Saint-Sacrement passa, ses yeux se rallumèrent, son visage, sous un flot de sève, s'animait, se colorait, et Pierre la vit se lever brusquement. Il voulut la soutenir, elle l'écarta d'un geste, et son cri de guérison retentit avec une telle ivresse que la foule entière en restait éperdue. »

La scène est belle. Pour ceux qui ont été témoins de ces résurrections soudaines, elle n'est qu'une pâle copie de la réalité. Il y a de ces émotions que la parole humaine est impuissante à reproduire.

Mlle de Guersaint vient au Bureau des médecins, et là se passe une scène absolument ridicule.

La thèse de Zola comporte une double erreur de diagnostic. Nous avons vu la consultation du début. Il fallait la faire confirmer par le médecin de Lourdes.

Il me fait dire : « Voilà un fait indiscutable : voilà une paralysie due évidemment à une lésion de la moelle, » de telle sorte que sept ou huit médecins, qui étaient avec moi, nous avons leurs noms, auraient admis, dans ces conditions, une lésion de la moelle chez une jeune fille de vingt-trois ans, ce qui est contraire à toute probabilité.

« Seul, un petit docteur, maigre, dont les yeux luisaient derrière ses lunettes, voulut voir Marie de plus près, puis, d'une façon très courtoise, sans même vouloir discuter, il retourna à sa place. » C'était sans doute le camarade de Beauclair.

Quand Zola soutient une mauvaise thèse, il noircit à dessein les acteurs qu'il met en scène. Comment voulez-vous que l'on écoute avec plaisir un homme laid, sans intelligence?

Il jette sur ses portraits une tache d'encre ou de boue.

J'ai eu ma tache d'encre. J'ai, dit-il, « les yeux brouillés, la figure rasée; je suis petit, trapu, je bâille à trois heures du matin, je suis vieux. » A peu d'années près, nous sommes contemporains Zola et moi, tous les deux nous avons dépassé la cinquantaine, et sur ce versant, nous entrevoyons les derniers horizons, mais sous un angle différent.

Qui n'a-t-il pas maltraité dans son livre? Bernadette, les Pères de Lourdes. — Je suis en bonne compagnie.

Si Zola nous croit incapables de reconnaître une paralysie nerveuse, Charcot est là pour nous défendre.

Dans son dernier ouvrage (*La foi qui guérit*), Charcot dit expressément : « Les médecins préposés à la constatation des miracles, et dont la bonne foi n'est pas en cause, savent très bien

que la disparition des paralysies hystériques n'a rien qui sorte du domaine des lois naturelles. Ils sont parfaitement fixés sur la nature de ces accidents qui sont pour eux d'observation journalière. »

C'est donc une ignorance inexcusable de la part de Zola, c'est plus encore.

Il a lu et médité Charcot, parcouru mon *Histoire de Lourdes*, il m'a fait de nombreux emprunts : c'est un défaut de bonne foi.

Lorsqu'il me prête ces paroles que je n'ai pas prononcées et que je ne devais pas prononcer : « Mademoiselle que vous voyez là était atteinte d'une très grave maladie de la moelle et le diagnostic ne peut pas être contesté, » il sait très bien que je n'ai pas tenu ce langage.

Il continue : « Nous n'avons pas ici de convalescence, sans doute la réparation des tissus va se faire avec quelque lenteur.

« Déjà Mlle de Guersaint apparaissait, forte, les joues remplies et fraîches. Traînant son chariot elle-même, elle se plaça derrière le dais, en pantoufles, la tête couverte d'une dentelle ; elle marcha la poitrine frémissante, la face haute, illuminée et superbe. » C'est très beau, trop beau. Zola fait du miracle sans le savoir.

Écoutez encore Charcot : « Si pendant ces paralysies, les muscles se sont atrophiés, et après sept ans, l'atrophie est fatale, les membres ne prennent leur force et leur volume que lorsque leurs muscles se sont refaits. C'est le cas de Mlle Coirin qui ne put se servir de sa jambe atrophiée pour monter en voiture que *vingt jours après sa guérison* qualifiée de soudaine. »

Nous sommes loin de l'instantanéité telle que la suppose Zola.

Mlle de Guersaint, type d'emprunt, ne pouvait guérir, ni à l'heure prédite, ni en une seconde. Après sept ans de paralysie, pour refaire ses muscles atrophiés, pour donner à ses jambes leur force, à ses joues leur éclat, il fallait infuser un sang nouveau. Une résurrection instantanée et complète, c'est de l'*inconnu*, de l'*au-delà*. Tout ce que le romancier redoutait le plus.

Ce n'était donc pas la peine d'accumuler les hypothèses, de mettre en contradiction tous les médecins, d'enfermer cette malade sept ans dans une boîte pour aboutir à une guérison qui se retourne contre lui.

Zola aurait dû prévoir sa déroute.

Comment un romancier étranger à toute notion médicale, qui n'avait ni le temps ni le goût d'étudier, pouvait-il penser qu'il allait trancher un débat sur lequel les hommes les plus compétents se divisent?

Il n'y aurait à Lourdes que des guérisons comme celle de Mlle de Guersaint, que nous n'en serions pas moins en présence de problèmes insolubles.

Mais il y a mieux. Zola a rencontré sur sa route la carie des os, le lupus, les maladies de poitrine, et, malgré son habileté, sa souplesse, ces faits restent inexpliqués.

Zola croyait pouvoir écrire l'histoire humaine de Bernadette. La dualité de cette figure lui échappe. Un moment ébloui par les clartés surnaturelles qui éclairent cette physionomie, il détourne bientôt la tête et ne voit plus qu'une bergère ignorante. Il la rejette alors loin de lui, comme ces statues que l'artiste mécontent brise sous son pied.

Il veut prouver que les guérisons ne sont qu'erreur et mensonge : pour soutenir sa thèse, il écarte Clémentine Trouvé qui le gêne. Il fait guérir Marie Lemarchand d'une façon progressive, imparfaite, alors que la guérison a été instantanée et complète. Il fait mourir Marie Lebranchu qui se porte bien. Son type de maladie nerveuse est invraisemblable et faux ; cependant, malgré lui, il vient échouer dans le surnaturel.

Il va chercher chez les coiffeurs et les marchands tous les racontars qui lui servent à juger hommes et choses. Il jette l'outrage et la calomnie sur les Pères de Lourdes, qui avaient consenti à abaisser devant lui toutes les barrières. Quant à moi, après lui avoir témoigné beaucoup d'affection, il prétend que je le déteste.

Il croyait donc qu'entre nous, ce n'était qu'une question de pure courtoisie? Un abîme nous sépare. Nous défendons des principes qui ont été l'objet de l'étude de notre vie entière, et sur lesquels nous ne pouvons admettre aucune transaction.

Il venait chercher une affaire. Les mains vides de documents, il avait la prétention de redresser nos jugements et de nous imposer

ses programmes. Il ignorait que depuis près de quarante ans, nous nous succédons à Lourdes dans un rude labeur et que nous travaillons sans relâche à élucider ces graves problèmes.

La partie n'était pas égale entre nous.

Quelle a été l'influence de ce livre? Loin de ralentir le mouvement qui se produit vers Lourdes, il paraît l'accroître.

Nous voyons beaucoup de curieux, de correspondants de journaux, toute une clientèle qui n'était pas la nôtre.

Chaque année, dans notre bureau, nous recevons, du 20 août au 20 septembre, plus de deux cents médecins ; nous rédigeons cent vingt procès-verbaux de guérisons, trois mille malades sont hospitalisés, les pèlerins ne se comptent plus, c'est par plusieurs centaines de mille qu'ils se succèdent sur les bords du Gave.

Zola a jeté dans l'atmosphère si pure de Lourdes un trouble momentané, un brouillard déjà dissipé, comme ces fumées noires qui s'échappent du foyer des locomotives et que les courants du ciel emportent aussitôt.

Lourdes n'est pas une question d'ordre purement scientifique. Quelle place tiennent les guérisons dans le plan providentiel? Il serait difficile de le dire.

A Lourdes, le miracle est partout ; il est dans ces grâces sans nombre de conversion, il est dans ce mouvement qui entraîne le monde entier vers nous. Dans son existence merveilleuse, Lourdes est devenu la plus grande manifestation de la foi catholique dans notre siècle.

Ce pèlerinage, qui aurait dû disparaître cent fois sous le choc de toutes les oppositions, n'a jamais été atteint. Il dépasse en importance tout ce que l'histoire nous rapporte des pèlerinages antérieurs.

On nous dit que les faits que nous présentons sont incomplètement prouvés, nos enquêtes imparfaites. Dans les questions qui relèvent du témoignage, on ne peut prétendre à l'absolu mathématique.

Mais en multipliant les exemples, en mettant toutes les preuves en faisceau, on touche à la certitude.

Les guérisons de de Rudder, de Joachime Dehant, d'Amélie Chagnon, de Sœur Julienne et de beaucoup d'autres sont désormais à l'abri de toute contestation.

CONCLUSION

Jeanne d'Arc et Bernadette. — L'action des femmes dans notre histoire. — Le surnaturel à Lourdes. — Il se démontre scientifiquement. — Influence de Lourdes sur le mouvement religieux de notre époque, sur les médecins, Renan, Charcot, Pasteur. — Le monde entier vient à Lourdes. — Les protestants se mêlent à nos pèlerinages.

L'HISTOIRE de Bernadette, sa vie, sa mission providentielle, le bruit qui s'est fait autour de son nom, tout confond, tout surprend dans ce récit merveilleux qui sort des conditions de la vie réelle.

Son exemple pourtant n'est pas sans précédent dans notre histoire.

« Il y a plus de trois siècles, une jeune fille âgée de seize ans, ne sachant de son propre aveu ni A ni B, occupée, dès son bas âge, à coudre, à filer, à mener paître son troupeau, affirme qu'elle est envoyée de Dieu pour sauver le royaume de France. Son affirmation ne rencontre que l'incrédulité dans sa famille, le dédain parmi les hommes d'épée, la défiance chez les gens d'Église. Elle triomphe de tout... Étrangère à l'art de la guerre, auquel elle n'entend rien, elle fait lever le siège d'une grande ville à des généraux expérimentés, elle fait reculer une armée toujours victorieuse jusque-là. Elle ramène enfin la victoire sous nos drapeaux.

Quelques années après, il ne restait plus un étranger sur le sol de la patrie, la France était libre, indépendante, et, de cette lutte de tout un siècle, il ne restait plus que le souvenir d'un drame gigantesque, dénoué par la main d'une enfant. »

C'est une page toute aussi surprenante pour notre âge que celle qui s'écrit depuis près d'un demi-siècle à Lourdes!

L'action des femmes dans notre histoire nous révèle un de ses côtés les plus merveilleux.

Clotilde fait baptiser les Francs : c' est par l'influence d'une femme que ce peuple barbare vient au christianisme.

Geneviève préserve notre capitale des invasions d'Attila. Jeanne d'Arc ramène la victoire sous nos drapeaux, chasse l'étranger, rend à la France son unité.

A la voix de Bernadette, un souffle puissant agite le monde. Bientôt c'est la procession du genre humain qui se met en marche vers Lourdes; on y vient de toutes les contrées.

Pour convertir une tribu barbare, il fallait une Reine. Pour sauver Paris, il fallait une Sainte, entourée de la vénération de tout un peuple.

Pour délivrer la France envahie, Jeanne subit une longue préparation; les Anges et les Saints conversent avec elle. Lorsqu'elle commence sa mission, elle est dans la force de l'âge, déjà le surnaturel l'environne, la précède.

Baptiser des guerriers, sauver une capitale, arrêter un ennemi victorieux, tout cela n'est-il pas un jeu dans la main de Dieu?

Mais convertir un peuple qui a fait litière de toute croyance, un peuple vieilli qui rougit de sa foi, retourne à la superstition, adore sa raison divinisée, c'est une entreprise d'une portée plus haute.

Cependant ce n'est plus une Reine, une grande Sainte, une jeune et robuste guerrière; c'est une enfant de quatorze ans à peine, la plus pauvre et la plus ignorée de Lourdes, sans aucune instruction, qui ne parle même pas le français.

Avec cet intermédiaire absolument effacé, la Vierge semble plus impatiente de se découvrir, de venir à nous. Qu'importe l'instru-

ment, pourvu que sa voix parvienne à nos oreilles? Il n'y a ni préparation, ni cadres, tous les moyens humains sont laissés de côté.

Une grotte rustique, un clair filet d'eau, une bergère, voilà les acteurs et le décor; mais au-dessus de tout cela, la radieuse image de la Vierge.

Si les moyens humains sont laissés de côté, le surnaturel remplit la scène : jamais enseignement venu du ciel ne nous fut donné avec une plus évidente clarté. Pendant près de trente ans, les apparitions et les révélations se succèdent : Catherine Labouré et M. de Ratisbonne voient devant leurs yeux la Vierge de la médaille miraculeuse : *Marie conçue sans péché*. M. le curé de Notre-Dame des Victoires reçoit l'inspiration de consacrer son église au cœur *immaculé* de Marie. Pie IX éclairé d'une lumière divine, définit le dogme de l'*Immaculée Conception*.

Louisa Gaurel, de Bergerac.

Le plan paraît complet. Non. — Marie, elle-même, descend du ciel pour mettre le sceau à ces enseignements.

Elle apparaît dix-huit fois dans la Grotte de Lourdes, et ces apparitions sont disposées avec un ordre, une méthode qui les fait toutes converger vers une même pensée.

Pendant quinze jours la Vierge instruit Bernadette, mais surtout elle éveille l'attention d'un monde distrait, elle fonde son pèlerinage, demande une chapelle, appelle les foules, fait jaillir sa fontaine, recommande de prier pour les pécheurs.

Ces préliminaires terminés, elle laisse pendant vingt jours le monde dans l'attente, puis elle apparaît de nouveau souriante, dans tout

l'éclat de son auréole. Ce n'est plus : *Marie conçue sans péché.* Elle s'identifie absolument avec sa prérogative :

Je suis l'Immaculée Conception.

Ce nom, la jeune fille ne pouvait le comprendre. Il y avait dans ce nom, une confusion voulue entre le qualificatif et le sujet.

Les protestants ont fait ressortir cette faute grammaticale, en nous disant que la Vierge ne se serait pas servie de ce langage incorrect.

Elle se serait appelée la *Vierge Immaculée, Marie conçue sans péché*, mais jamais elle n'aurait dit : *Je suis l'Immaculée Conception.*

Ils oublient que Dieu avait dit à Moïse : « Je suis celui qui suis ». Ils oublient surtout que la Vierge pouvait seule s'identifier ainsi avec la prérogative nouvelle que l'Église venait de lui reconnaître. Pour donner plus de force à cette définition, elle prenait pour son nom le dogme même, que Pie IX venait de proclamer, le privilège glorieux que le monde catholique lui décernait depuis quatre ans.

Une telle hardiesse de langage était bien au-dessus des moyens de Bernadette. Elle ne pouvait que répéter ce nom, en essayant de le fixer dans sa mémoire, et sans en comprendre le sens. Cette Conception, cette définition dépassaient la portée de son intelligence.

Nous sommes en plein surnaturel. Mais c'est un surnaturel qui se démontre. Avant de s'imposer à notre foi, Lourdes s'impose à notre raison. Pour croire à la réalité d'une apparition, si nous n'avions que la parole de Bernadette, nous pourrions mettre en doute son témoignage. Mais nous avons ici l'action directe de l'apparition sur les objets inanimés qui l'entourent. La réalisation des paroles de la Vierge, paroles qui ne sont pas adéquates avec l'entendement du sujet, qui n'ont pu sortir spontanément de son cerveau. Nous avons ces guérisons qui mettent en défaut toutes les données de la science. Enfin le retentissement profond que ces événements ont eu non seulement dans la France, mais dans le monde entier. Pour démontrer que Bernadette a eu devant ses yeux un être réel, il suffit de rappeler que ni l'imagination ni le rêve ne peuvent modifier

les conditions physiques des corps qui nous entourent. On ne peut, par la suggestion, enlever à la flamme sa chaleur, faire jaillir une source cachée dans la profondeur du sol.

La suggestion ne peut transformer une contrée. On ne peut soumettre le monde entier aux enseignements ou aux ordres d'une hallucinée.

Gabriel. Guéri en mai 1893, à Ootacamund (Inde).

Ici nous avons la découverte de la source sur les indications de l'apparition. La flamme qui perd sa chaleur en enveloppant pendant un quart d'heure les doigts de Bernadette.

Dans un autre ordre d'idées :

La réalisation des paroles de la Vierge : ces paroles font jaillir des roches Massabieille, cette gracieuse Basilique qui surmonte la Grotte et semble emporter vers le ciel, avec sa flèche aérienne, les prières des pèlerins :

L'église du Rosaire : « carrière de roches amoncelées avec ses arches hautes comme des nefs, ses avenues de cirque géant pour la pompe des processions ; tous ces couvents qui se sont élevés comme une végétation naturelle sur cette terre du miracle. »

Absence de brûlure, jaillissement de la fontaine, réalisation des paroles entendues, enfin les guérisons ; voilà le groupe ou le bloc qu'on ne peut séparer. Prendre un à un ces phénomènes et chercher à les expliquer par une cause naturelle, ce serait passer à côté de la question. Le docteur Goix dit avec raison : « Quand bien même cette démonstration serait possible pour chaque élément isolé, il resterait à faire connaître la cause qui les réunit en un seul et même tout ; c'est la cause de l'unité de ce *tout* qu'il faut découvrir. Lourdes n'est pas une vérité révélée, une vérité de foi, c'est une vérité qui relève de la raison et de la science. »

Pour mettre en doute les apparitions, il faudrait encore négliger

tous les événements qui se sont succédé depuis 1858. L'affirmation d'une humble fille des champs va remuer tout un siècle, mettre en mouvement des multitudes, fixer les regards des amis et des ennemis de Dieu.

Notre génération, qui avait déclaré le miracle impossible, va trouver devant elle tout un faisceau de miracles indéniables.

En 1858, Lourdes n'était guère visité que par les touristes ou les malades qui se rendaient dans les stations des Pyrénées. Aujourd'hui, Lourdes est la ville la plus connue de l'univers. Des centaines de mille de pèlerins, de curieux y viennent chaque année.

Un courant irrésistible entraîne les foules dans cette direction ; avec Jérusalem et Rome il n'y a pas de centre religieux plus célèbre, plus fréquenté.

Ces transformations matérielles ne nous donnent qu'une faible idée des changements opérés dans les esprits.

Lourdes n'est pas un fait historique comme Reims, c'est un fait actuel que nous pouvons étudier dans son origine, suivre dans son développement. Que ceux qui mettent en doute les apparitions essaient de mettre en doute les transformations profondes opérées depuis cette époque dans nos idées et dans nos croyances.

Les médecins à Lourdes. — Leur conversion.

En 1858, l'année des apparitions, la religion de la matière régnait en souveraine; on enseignait qu'en dehors de ce qui se pèse, se mesure, se compte, en dehors des faits il n'y a rien que d'incertain, d'illusoire.

La science devait résoudre tous les problèmes ; le surnaturel, l'extra-surnaturel, l'au-delà ; chimères, chansons avec lesquelles on avait bercé, nous disait-on, la pauvre humanité ! Littré, Renan, Berthelot, Charcot pratiquaient le culte de la science.

C'est à ce peuple enorgueilli de ses savants et de ses découvertes

que la voix d'une enfant est venue rappeler avec un dogme nouveau la chute de l'homme et le mystère de sa rédemption.

Comment furent accueillies ces révélations? Par un immense éclat de rire! bientôt suivi de mépris! Le nom de Lourdes était synonyme de superstition, d'ignorance, de retour à la barbarie. Nos premiers pèlerins furent injuriés, maltraités, tournés en dérision.

Quelques années après, on nous enseigne que la science a fait

Le Frère Louis entretient un hospice de vieillards avec le fruit de ses quêtes.

banqueroute. Aux anciens savants ont succédé des hommes nouveaux : les Claude-Bernard, les Pasteur reconnaissent et proclament qu'il y a dans la nature quelque chose qui la dépasse et que ne résoudront jamais les sciences de fait comme la physique et la chimie.

Pasteur développait cette pensée dans un magnifique langage, dans son discours de réception à l'Académie française :

« Au delà de cette voûte étoilée qu'y a-t-il? de nouveaux cieux étoilés, soit : et au delà?

« L'esprit humain poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander : qu'y a-t-il au delà?

« Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace? Comme

le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question.

« Il ne sert rien de répondre : Au delà sont des espaces, des temps et des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles.

« Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation, *plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles connus :* la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible.

« La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. »

Que pouvons-nous ajouter à ces paroles du plus grand maître de la science moderne? Elles sont la réfutation aussi éloquente qu'autorisée de toutes les doctrines matérialistes, dont nous subissons depuis trop longtemps la loi.

Les disciples de Charcot, que sont-ils devenus?

Au début, les médecins de Lourdes protestaient au nom de la science, ils proposaient de faire enfermer Bernadette, elle était folle, hallucinée, et celui qui rédigeait et signait ce certificat de folie signe et rédige aujourd'hui des certificats de guérison dans le *Bureau de constatation.*

Charcot aurait pu trouver dans ce bureau ses collègues de l'Académie ou de la Faculté qui sont devenus nos collaborateurs ; il aurait vu se succéder chaque année deux ou trois cents médecins : il aurait pu dépouiller dans le dossier des malades deux mille certificats.

N'avons-nous pas raison de dire : « Si vous ne croyez pas aux apparitions, croyez au moins aux choses qui ont suivi. »

Quand une guérison se produit, nous ne sommes plus seuls à l'étudier, de partout nous arrivent des renseignements, de tous côtés les médecins poursuivent les enquêtes, nous communiquent leurs impressions.

C'est au grand jour que les faits s'instruisent et se discutent.

Enfin, nous avons pu transporter à Paris notre clinique de Lourdes. Dans le courant de l'hiver, nous réunissons les malades

guéris dans les derniers pèlerinages, nous convoquons les médecins qui les ont examinés ou soignés avant leur guérison. Nous reprenons avec eux toutes nos enquêtes. Le 22 novembre, nous avions avec nous seize médecins de Paris, des membres de l'Académie, des professeurs de Faculté, les médecins des hôpitaux. Quelques-uns de nos confrères accompagnaient leurs anciens clients et nous donnaient les détails les plus intéressants sur leurs maladies et leurs guérisons. En les écoutant, tous les doutes disparaissaient, tout devenait net, clair et précis.

Anaïs Nugier, de Lyon. Avait depuis trois ans un ulcère de la jambe qui la faisait horriblement souffrir. Guérie instantanément dans la piscine. Mai 1894.

Il n'y avait plus place pour ces objections qui résultent d'une étude incomplète des faits.

Nous sommes loin de cette conception qui voulait renfermer Lourdes sur le terrain de l'enthousiasme et de la foi, en supprimant les droits de la raison et de la science. C'est une légende qu'il faut abandonner.

En fait de rigueur scientifique, nous sommes plus exigeants que nos adversaires; nous ne voulons pas expliquer ou garantir le caractère miraculeux de tous les faits extraordinaires dont Lourdes est le théâtre, tandis que nos adversaires veulent tout expliquer par la suggestion. « Cette thèse condamne ses auteurs à plier tous les faits aux nécessités de leur système, à rejeter l'évidence même quand elle ne rentre pas dans leur programme. » (Mgr d'Hulst.)

Pour nous, nous admettons des distinctions et des réserves : nous savons que la foi chrétienne et Lourdes ne dépendent pas d'un miracle en particulier, mais d'un ensemble qui résiste à toute discussion.

Nous ne pouvons savoir ce que valent nos idées qu'en les

précisant par la parole et par la plume, en soulevant autour d'elles des discussions, des contradictions. C'est au grand jour que nos travaux se poursuivent. Les incrédules ont fait beaucoup pour Lourdes : ils nous ont contraints à reprendre nos arguments sous vingt formes diverses.

Une guérison contestée est étudiée avec une rigueur qui ne laisse place à aucun doute.

Les médecins ont parlé longtemps du miracle et du surnaturel sans connaître le sujet. Charcot avait étudié Lourdes dans les temples de Pharaon, chez les peintres de la Renaissance. Il n'était pas venu à Lourdes, ce qui ne l'empêchait pas de prononcer des arrêts qu'il croyait sans appel. C'était du roman bâti par un spécialiste ignorant le sujet qu'il traitait. Que diraient les successeurs de Charcot si nous délaissions leurs cliniques pour aller dans les temples grecs chercher les sentences d'Hippocrate pour les opposer à leurs découvertes ?

Lourdes a forcé la science à discuter le surnaturel. Sous la négation, la contradiction, il s'est formé là un centre d'études complet. Théologiens, philosophes, médecins ont uni leurs recherches. Le contact journalier avec des savants de tout ordre nous a contraints à suivre dans leurs progrès toutes les découvertes modernes.

Un très grand nombre de médecins viennent à nous ; la masse est encore indécise, flottante, mais elle est touchée. Il reste des irréconciliables ; leurs cellules cérébrales sont disposées d'une façon particulière. En politique, en religion, il y a des groupes qu'on ne peut atteindre et qui voient toute chose sous un angle qu'on ne saurait modifier.

Il reste des médecins qui ont la prétention d'être seuls à bien observer, « comme il reste, dit Brunetière, des hommes qui n'ont rien oublié et surtout rien appris. Immobilisés dans leur intolérance, ils croient à la vertu des étiquettes, aux progrès des lumières, à l'esprit de Voltaire, au danger du cléricalisme. Il y a trente ans que leur montre marque la même heure. »

Influence de Lourdes sur la France et le monde entier. Retour vers le surnaturel.

La parole de Bernadette n'a pas seulement fait germer sur la terre de Lourdes toute cette végétation d'édifices sacrés et de maisons religieuses. Mais elle a fait germer aussi, sur la terre de France, toutes ces institutions dont nous avions depuis longtemps désappris et le sens et le nom.

Céleste Mériel, couchée six ans à la Salpêtrière. Guérie à Lourdes en 1889. Aujourd'hui garde-malade à Paris.

Avec la Faculté catholique de Lille, la Société de Saint-Luc et la clinique de Lourdes, nous avons une démonstration jusqu'à l'évidence de ce mouvement qui se généralise chaque jour et qui pénètre le corps médical tout entier. Le médecin catholique n'est plus une individualité isolée, perdue dans des milieux où il restait sans influence, il est désormais groupé en masses compactes, il peut exercer une action décisive. Ce n'est pas seulement en France que ce résultat se produit, mais en Belgique, au Canada, à Beyrouth et jusque dans les républiques de l'Amérique.

Si nous constatons parmi les médecins jusqu'ici si réfractaires à toute idée religieuse, une semblable transformation, il faut que de nos jours la société toute entière soit traversée par des courants catholiques bien puissants pour qu'ils aient pu arriver jusqu'à nous.

Les médecins n'ont pas été les seuls à ressentir l'influence des enseignements de Lourdes. Nous trouvons chez tous nos écrivains une modification déjà bien sensible dans les idées et les doctrines.

On ne croyait plus au surnaturel, et nous sommes envahis par des doctrines qui portent toutes l'empreinte d'une aspiration vers

le surnaturel, aspiration vague, mal définie, inconsciente, spiritisme, occultisme, magisme, néo-bouddhisme, néo-christianisme, autant de protestations de l'âme contemporaine contre la brutale domination de l'athéisme. Que signifient tous ces succès des prophétesses d'un jour?

Le monde qui nous environne ressaisi par de vieilles aspirations se demande ce qui se passe au delà du monde invisible.

Tous ces néo-chrétiens traduisent un état d'âme nouveau.

Il y a un courant qui saisit les savants, les philosophes, les romanciers et autour d'eux, tout ce monde qui gravite dans leur orbite. Le respect humain disparaît, les incrédules mettent Lourdes dans leur programme. Le chef de l'école naturaliste vient à Lourdes étudier ces manifestations dont il ne comprend pas le sens. Qu'il nie ou qu'il s'efforce d'expliquer d'inexplicables guérisons, qu'importe? Malgré lui, il devient acteur dans ce grand mouvement, et les retentissants débats qui s'engagent autour de son livre font connaître le nom de Lourdes dans les milieux les moins accessibles.

Que de surprises, que d'inattendus, que d'aperçus sur l'au-delà dans les âmes les plus fermées! Ces élans de foi qui font tomber à genoux les multitudes ne semblaient plus possibles aux hommes de notre temps.

Et cependant parmi toutes ces foules qui nous entourent, les impressions pénètrent profondes. Nous voyons des hommes distraits ou prévenus suivre de loin ces manifestations, mais ils ne peuvent se dérober longtemps à l'émotion qui les gagne. Quelque chose commence à mouiller leurs yeux : ils prient comme ils peuvent, ils pleurent les larmes refoulées pendant les longues angoisses dont leur vie a été tramée; bientôt il béniront cet instant où ils ont reconquis l'espérance et la foi. Ah! nos pèlerinages peuvent traverser nos cités les plus bruyantes, ils n'éveillent plus qu'une religieuse sympathie. Nous avons pu suivre ce mouvement religieux, nous l'avons vu partir de Lourdes, s'étendre sur la France et sur le monde entier.

C'était d'abord une faible lueur qui éclairait une scène locale : c'était l'aube matinale, la lumière indécise; tout paraissait encore

noyé dans la brume ; puis l'ombre s'est dissipée, de larges éclaircies se sont faites dans cette nuit. On a revu, ressaisi toutes les traditions oubliées.

Notre génération a eu la perception nette d'un ensemble harmonieux, elle a compris qu'il faut un maître incomparable pour donner à l'homme de semblables visions.

En France, le mouvement est général ; mais le monde entier en a profondément ressenti le contre-coup. Il n'y a pas un peuple dans l'univers qui n'ait entendu les paroles de la Vierge. Pas une plage déserte, pas une île perdue où l'on ne trouve sa statue et l'eau de sa fontaine. Les guérisons merveilleuses se multiplient chez les sauvages comme chez les peuples les plus civilisés.

Les Belges rivalisent avec nous, s'ils ne nous dépassent pas, dans la manifestation de leur foi, de leur amour envers Notre-Dame de Lourdes.

Non seulement ils ont chez eux des grottes, des statues, des pèlerinages, mais encore ils obtiennent des guérisons réputées parmi les plus belles. Ils viennent quatre fois par an à Lourdes, ils ont un pèlerinage national, des trains spéciaux, des wagons-hôpitaux, avec chapelle et vingt-quatre lits. Ils conduisent dans un seul pèlerinage deux cent cinquante malades et deux mille cinq cents personnes. Ils publient un bulletin national belge de Notre-Dame de Lourdes qui compte trois mille abonnés, ils distribuent quatre-vingt mille almanachs de Notre-Dame de Lourdes, écrits en flamand et en français.

Dans un monastère de la Bosnie, un religieux publie un almanach de Notre-Dame de Lourdes qui tire à soixante mille exemplaires. L'eau de Lourdes pénètre jusqu'à la Mecque, et les mahométans viennent demander leur guérison dans la chapelle des Pères géorgiens.

Les protestants se rendent en grand nombre à Lourdes, ils étudient les manifestations de cette Vierge, dont ils commencent à placer la statue dans leurs temples, ils vont même jusqu'à se baigner dans la piscine, et nous sommes, chaque année, témoins des conversions nombreuses qui s'opèrent parmi eux.

Les journaux américains envoient des reporters qui reproduisent les comptes rendus de nos pèlerinages et de nos guérisons.

Lourdes était une injure!... Il y a une telle magie dans ce nom qu'il réveille les impressions les plus profondes, les plus inattendues. Un souffle venu du ciel passe depuis près de cinquante ans sur nos têtes. Notre siècle à son déclin est emporté vers les régions de l'idéal et tous les peuples viennent fléchir le genou à la place où Bernadette s'est agenouillée. N'avions-nous pas raison de dire : « Si vous ne croyez pas aux paroles de cette enfant, vous êtes bien forcés de croire aux résultats qui ont suivi. A côté de ces transformations que signifient le jeu et les chances de la guerre, une capitale sauvée, une tribu barbare convertie? Ici c'est le monde entier retenu sur une pente fatale. Où sont les moyens humains? — Clotilde et saint Remi. Jeanne d'Arc et ses guerriers. Nous sommes en plein surnaturel.

Que pouvait d'ailleurs Bernadette au milieu de la persécution religieuse la plus implacable? Un vent violent parti de la Grotte force la jeune bergère à relever la tête, à diriger ses regards sur l'apparition. Ce même souffle est venu jusqu'à nous, nous a contraints à relever la tête, à tourner nos regards vers la Grotte de Lourdes.

Tous ces événements se sont accomplis sous nos yeux; la génération qui les a vus naître peut encore les suivre dans leurs développements. Nous avons entendu la parole de la Vierge, nous sommes témoins de guérisons merveilleuses. Nous voyons des élans de foi qui nous rappellent les premiers âges du christianisme. Jamais peut-être l'action de la providence n'a été plus visible dans la conduite des choses humaines.

Il n'est pas plus difficile à Dieu de guérir nos sociétés malades que d'effacer la trace de nos infirmités physiques. Les enseignements qui nous viennent de Lourdes sont pour nous le gage de jours meilleurs.

Le monde revient à la foi, à la pratique sur la fin de ce siècle, que l'Immaculée Conception a rempli de ses prodiges, et qui méritera de porter son nom dans la postérité.

FIN

TABLE DES GRAVURES

La clinique de Lourdes..... 1
Débarquement des malades à la gare..... 5
Le nouveau bureau médical sous les arcades du Rosaire..... 10
Un groupe de malades du pèlerinage d'Arras guéris en 1899. 17
Mgr Gouthe-Soulard bénissant les malades..... 20
Avant la guérison..... 22
Après la guérison..... 23
Malades bretons..... 27
Procession. (Malades et guéris) 27
Sœur Julienne, des Ursulines de Brive..... 29
Une malade que l'on conduit de l'hôpital municipal à la Grotte 31
Une religieuse de l'Immaculée-Conception de Lourdes guérie dans la piscine (maladie de poitrine)..... 39
Jeune fille de Chicago guérie d'une maladie nerveuse grave. 45
Sœurs Blanches de la Bretagne. 49
Fanny Pepper, de Villepinte, guérie en 1898..... 50
Maison paternelle de Bernadette Soubirous..... 55
Madeleine Jullian avant la guérison..... 58
Madeleine Jullian après la guérison..... 59
Louise Goffette, de Liège, avant la guérison..... 62
Louise Goffette, de Liège, après la guérison..... 63
Dr Marique, attaché aux pèlerinages belges, médecin de Mlle Goffette..... 65
Malades dans les petites voitures 66
Aurélie Huprelle..... 68
Groupe de malades bretons.... 73
Marie Lebranchu (La Grivotte de Z...)..... 75
Transport des malades..... 77
Irma Montreuil..... 81
Le Dr Lebon..... 83
Procession..... 84
De Rudder, l'homme à la jambe cassée, instantanément soudée (os)..... 87
La foule à la fontaine..... 103
Une mère qui prie à côté de sa fille..... 111
Les piscines de Lourdes..... 115
Pèlerinage du Mans..... 118
Les Angevines à Lourdes..... 121
Bretons..... 125
Marie Lemarchand..... 126
M. Zola à Lourdes..... 128
Vve Pécantet. — Guérison d'un lupus, avant la guérison..... 130
Vve Pécantet. — Guérison d'un lupus, après la guérison..... 131
Embarquement des malades... 133
Clémentine Trouvé..... 137
Marie Briffaut..... 141
Transport des malades..... 143
Catherine Lapeyre. — Cancer de la langue, avant la guérison. 146
Catherine Lapeyre. — Cancer de la langue, après la guérison. 147
Transport des malades..... 150
Constance Piquet..... 154
Les arcades du Rosaire..... 156
Malades à la procession..... 158
Joachime Dehant..... 163
Simon Deploige, professeur à Louvain..... 170
Le Dr Royer, auteur de l'enquête sur de Rudder et Joachime Dehant..... 174
Le Dr Marique, médecin de Mlle Dehant..... 176

Charles Bron..... 187
Pèlerin breton atteint de mal de Pott, etc..... 192
Elise Lesage..... 196
Valentine Rousseau. — Irma Legrand. — Marie Leçouteux. 199
Enfant guéri d'un mal de Pott au pèlerinage national..... 202
Groupe d'Alsace..... 203
Jeanne Gasteau..... 206
Malades à la Grotte..... 208
Jeanne Gasteau, religieuse Dominicaine à Châtillon..... 211
Groupe mal de Pott..... 215
Jeanne Tulasne..... 219
Transport des grands malades. 222
Pèlerins à la fontaine..... 225
Thérèse Daxler guérie d'un mal de Pott..... 230
Léa Courtout..... 232
Transport des malades des hôpitaux à la grotte..... 235
L'ancien bureau des constatations..... 237
Le R. P. Picard préside le pèlerinage national..... 250
La foule à la fontaine..... 252
La procession..... 257
Marie Jarland..... 259
Sœur Hubertine..... 263
Procession devant le Bureau de constatation..... 268
Sœur Marie-Stéphanie portée à la piscine..... 271
Retour des piscines. — Un mois après..... 272
Sarah Arter..... 280
Le quêteur de l'hospice de Golan 283
Le père Hermann..... 301
Vion-Dury..... 350
Vion-Dury, aspect de sa rétine œil (gauche)..... 308
Alfred Aubert..... 311
Louise Charlier, d'Huy, aveugle, etc..... 318
Mlle de Pontbriant, aveugle depuis 2 ans, guérie le 30 août 1882..... 319
Mme Emile Pénot..... 323
Jeanne Jourdan, de Nantes, aveugle, guérie le 28 août 1895.... 326
Juliette Delmotte, de Bailleul (Nord), aveugle depuis deux ans..... 327
Groupe de malades guéris. Philomène Pontonnier. — Louise Chupin, etc..... 328
Malades au passage du Saint-Sacrement..... 330
Malades à la procession..... 339
Les dernières guérisons de Saint-Brieuc..... 342
Sœur Marie-Adrien, de Crouet (Ille-et-Vilaine)..... 344
Groupe de malades bretons... 351
Charlotte Renault..... 354
Lucie Renault..... 355
Adèle Goffette..... 369
Les trains du pèlerinage national 372
Yvonne Aumaître, âgée de vingt-trois mois..... 375
Mlle Amélie Gimard..... 379
Les Arlésiennes à la Grotte.... 382
L'abbé Dumas..... 388
Les malades sur le passage de la procession..... 390
Groupe alsacien..... 395
Pèlerinage breton..... 400
Mme Broussin, d'Arcachon, etc. 408
Marie Beuvelot..... 409
Clara Brun..... 411
Transport des malades..... 419
Mme Gordet..... 426
Mlle Méheust..... 450
Mme Pontou..... 453
Transport des malades..... 462
Eugénie Bron, avant sa guérison 464
Eugénie Bron, après sa guérison 465
Procession..... 468
Marie Hoffmann..... 473
M. Poujol..... 482
M. Hanquet..... 486
Simon Deploige..... 491
Dr Chétail, de Saint-Etienne ... 495
Malades bretons..... 499
Transport des malades..... 505
Caroline Esserteau, paralysée depuis dix ans..... 511
Zola à la gare de Lourdes..... 517
Valentine Rousseau..... 523
Mlle Marie Carlier, d'Auteuil... 529
Louisa Gaurel, de Bergerac.... 537
Gabriel, guéri en mai 1893, à Ootacamund (Inde)..... 539
Le frère Louis entretient un hospice de vieillards avec le fruit de ses quêtes..... 541
Anaïs Nugier, de Lyon..... 543

GRAVURES HORS TEXTE

Vue de la Grotte et de la Basilique.
La Vierge de la Grotte.
Bernadette.
Bureau des constatations de Lourdes.
Bureau de l'Hospitalité.
Ancien Bureau médical; celui où fut reçu Zola.
La Vierge couronnée.
Procession des miraculés (pèlerinage national de 1897) : trois cent cinquante miraculés avec leurs bannières sur le parvis du Rosaire.
Grotte d'Oostacker. — C'est là que fut guéri de Rudder.
De Rudder, l'homme à la jambe cassée depuis huit ans, instantanément soudée.
La foule à la Grotte.
Transport d'un malade atteint, depuis huit ans, d'une paralysie complète, consécutive à une fracture de la colonne vertébrale, guéri le 21 août 1898.
Les Hospitaliers de l'Hôpital municipal pendant le pèlerinage national.
La procession du grand pèlerinage des hommes (1899).
Les malades couchés sur le passage du Saint-Sacrement.
Pèlerinage national écossais de 1899. — Cent cinquante pèlerins escortent leur bannière; à droite, le musicien Macdonald avec sa cornemuse; trois évêques : Mgr l'archevêque d'Édimbourg, Mgr de Dunkeld, Mgr d'Aberdeen.
Groupe de jeunes filles de Villepinte guéries au pèlerinage national.
Un groupe de miraculées du pèlerinage national de 1896; Sœur Stéphanie au milieu.
Pèlerinage boulonais.
Les Dames préposées au service des malades de la salle Saint-Dominique (1897).
Sœur Amélie Chagnon, du Sacré-Cœur.
La Bleue, paralysée depuis trente ans; guérie à Lourdes.
M. l'abbé Sonnois, frère de Mgr l'Archevêque de Cambrai, guéri à Lourdes.
Le R. P. Sempé, supérieur général des Pères de Lourdes.

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

Abcès intérieurs 407
Abrial (Marie). 53
Adriensens (Stéphanie) . . . 53
Affenaer 85 98
Anarchiste 243
Archambaux 338
Arnould 202
Arter (Sarah) 279
Aubert (Alfred) 311
Audibert. 114
Aumaître (Dr) 14
Aumaître (Yvonne) 374
Aumont 386
Aussilloux (Dr) 525

B

Balencie (Dr) 3
Barbey (Dr). 427
Baron (Augustine) 53
Baudin 80
Baumann (Amélie) 53
Becquet (Anne-Marie) 53
Bernadette 519 535
Bernard (Claude). 541
Bernheim (Dr) 521
Bertrand (Jeanne) 53
Beuvelot (Marie). 15 409
Bleue (La) 363
Blomme (Pierre) 102
Blondet (Jeanne) 53
Boiffin (Dr) 374
Bonamy (Dr) 76 525
Bourdès (Mlle de). 148
Bourque (Mme). 408
Bourque (Dr) 408
Bourriette (Louis) 319
Boutet. 147
Brackmann (Esther). 15 51
Briffaut (Marie) 140
Bron (Charles). 185
Bron (Eugénie). 463
Brooklyn. 44
Brun (Clara) 410
Bruneau (Aurélie) 329
Brunetière 17 544
Burgère (Berthe) 51
Byrne 45

C

Cancer 145 152
Carlier (Mlle) 529
Castay (Dr). 427
Chabot (Mlle de) 115
Chagnon (Amélie) 109
Chaigneau (Alice) 51
Champs (Louise). 202
Charcot. 129, 183, 531, 532, 540 544
Charlier (Marie) 52
Charmillot (Abbé) 470
Chartron (Léonie) 223
Chaume (Dr) 524
Chavanais (Dr) 391
Chéradame (Louise) 51
Chétail (Dr). 495
Chevalier (Dr). 371
Chirié (Dr) 236
Chopinet (Suzanne) 53
Cibiel 135
Cohen (Louis). 300
Coheur 64
Coirin (Mlle) 183 291
Collignon. 316
Collinet 64
Courtebonrne (De) 105
Courtout (Léa) 232
Courty 453

Couteau (Sophie). 137
Cox (Dr). 134
Cox (Mlle) 412
Coxalgie. 140 185
Crahay 492
Crespin (Dr) 469
Crozet (Benoîte) 363

D

Daisay (Alice). 51
Daout (Marie). 459
Debrouwer. 415
Dehant (Joachime) . . . 109 291
Deleschamps 354
Delforge. 332
Dellundi (Dr) 391
Delot 329
Delvaux 336
Demélinec (Dr). 371
Deploige. 170 423 491
Desaleux (Blanche) 51
Descombes (Abbé) 364
Des Cornières 81
Desmarres 298
Devauchelle (Désirée) 52
Devos 178
D'Haussonville. 46
D'Hombres (Dr) 127 162
D'Hulst (Mgr) 543
Diday. 6
Doms (Dr) 371
Dor. 15 304
Dordon (Clémence) 83
Dorval (Léonie) 166
Dozous (Dr) 3
Dubois (Dr). 228
Du Bus 86
Duclos (Jean) 104
Dufour 304
Dufresnoy (Laure). 53
Dumontpallier. 286
Duponchel 34
Dupont 113
Dureux (Dr). 432

E

Epileptiques 469
Eschweiler (Dr) 371
Esserteau (Caroline) 511
Estrade 519
Evrard (Rosa). 331

F

Facq (Mme) 504
Fagan (Marie). 52
Faux miracles 285
Ferradon (Marie). 52
Ferran (Dr). 236
Ferry (Célina) 458
Forêt (Juliette) 51 56
Foulerton (Dr). 281
Foureau (Reine) 51
Fraeye (De) 89
Fréchaud (Marthe) 407
Frère (Julia) 51
Froidebise (Dr). 169 174
Frostin (Dr). 450

G

Gagniard (Dr). 223
Gaillard (Dr) 112
Gajus (Dr) 420
Galezowski. 321
Gandy. 134
Gasteau (Jeanne). 204
Gaurel (Louisa) 537
Gilles de la Tourette 255, 256 257
Gimard (Amélie) 378 513
Girard (Professeur) 185
Giraud-Teulon. 278
Glaucome 300
Godeau (Clarisse) 52
Goffette (Adèle) 367
Goffette (Louise). 62
Goix (Dr) 529
Gonthier (Amélie) 53
Gordet (Mme) 424
Gouraud. 15
Gouzot. 28
Graefe (De). 300
Grandcour (Eveline). 53
Grandvalet (Mélanie) 461
Griffe (Eugénie) 51

Grivotte (La) 74 524
Gross (Dr). 228
Groulard (Ernestine de) . . . 51
Grovallet (Dr) 446
Guépin (Dr). 300 310
Guersant (Mlle de) 524
Guy. 512
G... (Dr). 439

H

Habay. 64
Haïti 387
Hamon (Dr). 391
Hanquet 486
Hardivilliers 69
Herbinières (Marie). 52
Hoffmann (Marie). 469
Horeau (Marie-Louise). . . . 503
Houtsaeger 99
Huprelle (Aurélie) 67
Huret 317

J

Jacques 85
Jaegher (Baltazar de) 101
Jarland (Marie) 258
Jeanne. 47
Jeanne d'Arc 526
Jobert, de Lamballe. 453
Jourboule (Marie) 53
Jullian (Madeleine) 58
Jumeau (Herminie) 51

K

Katé (Mme) 512
Kératite interstitielle 299
Kin (Nina) 502
Klein (Dr) 262
Kogewnikoff 288
Krupper (Anna) 52

L

Labadie-Lagrave (Dr) . . 271 273
Lacroix (Mlle) 148
Lafforgue 134
Lagorce 31 33
La Mardelle (Dr de) 329
Lamardière (De) 113
Lanéèle (Dr) 15 126
Lapeyre (Catherine) 146
Lapierre (Dr) 371
La Salinière (Mme de) 114
Lasserre 298 319
Latapie (Mme de). 114
Lebon. 83
Lebranchu (Marie) 74
Le Calvez (Mlle) 444
Lechanteur (Dr) 369
Le Couvreur 100
Le Forestier 342
Legrand (Georges) 171
Le Guillou (Abbé) 313
Lemarchand (Marie) . 15, 126 290
Lepain (Jeanne) 53
Leroux (Noémie). 525
Lesage (Elise). 195
Leiffring (Dr) 218
Limminghe (Ctesse de) 162
Lister 88
Lourdes-Belge 485
Lupus. 126 130
Lurquin 334
Luys (Dr) 160

M

Mac Geven. 213
Maladies nerveuses 22 443
Mal de Pott. 185
Malhéné 271 277
Marfan 33
Marique (Dr) 64 162
Marquezy 74
Martel (Dr) 152
Martin (Dr) 153
Martin (J.-B.) 171
Méheust (Marie) 448
Meichtry (Thérèse) 53
Mellain (Clémentine) 338
Mellain (Désirée). 338
Ménand (Marguerite) 51
Ménard (Dr) 448

Mène (Dr) 401
Ménessier (Dr). 205
Menvielle (Abbé). 130
Mère Marie Pierre 52
Mériel (Céleste) 545
Mesnard (Dr) 383
Michaux (Hubert) 176
Miracle 159
Monnier (Dr) 161 355
Montreuil (Irma). 80
Moreau (Marie) 152
Mottart 97
Mounier (Mlle). 112
Mourruau (Dr). 320

N

Nélaton (Dr) 455
Nugier (Anaïs) 543

P

Pamard (Dr) 308
Panas (Dr) 308
Papillon (Augustine) 53
Paralysies 353
Pasteur 541
Péan (Dr) 157
Pécantet (Veuve). 130
Peltier (Dr) 371
Pénot (Mme). 320
Pepper (Fanny) 50
Père Hermann. 300 319
Père Picard 275 508
Périer (Louise) 53
Périsson (Dr) 461
Péritonites 407
Person (Marie-Yvonne) . . . 340
Petit (Madeleine). 53
Petite sœur Augustine 52
Peyrat. 33
Philippe (Dr) 408
Pichot (Marguerite). 52
Pierre l'Ermite. 139
Pincot (Armandine) 52
Pinson (Jeanne) 53
Piquet (Constance) 153
Plaies 85
Plaies intérieures. 407
Poitrinaires. 25
Pomarel 30, 32 33
Pontbriant (Mlle de). 319
Pontou (Mme) 453
Potain (Dr) 397
Poujol. 481
Pouvillon. 460

R

Raikem 63 173
Régnaud (Dr) 154
Renauld (Charlotte). . . 161 353
Renauld (Lucie) 161 353
Renoirte (Dr) 415
Ricard (Mme de) 115
Rigaud 114
Rivière (Victorine) 52
Roblet (Lucie). 53
Rœderer (Mme de) 114
Rohmer (Geneviève) 53
Romant (Dr) 58
Roquemaurel (Mme de). . . . 148
Rosseel (Charles). 106
Rougier 349
Rouquet (Élise) 126 524
Rousseau. 81
Rousseau (Valentine) . . 143 523
Royer (Dr) 97, 170 492
Rudder (De) 85, 97 487
Rutten. 337

S

Saby (Louise) 52
Saint-Germain (Dr de). . . . 195
Saint-Maclou (Dr de) . . . 8 38
Sallé (Henriette) 52
Saquet (Dr) 375
Sarrazin (Dr) 258
Sauvineau 320
Savoye (Marguerite). . . 460 513
Seauze. 81
Sée (Germain). 74
Sémal (Dr) 266
Sempé (R. P.) 2
Sénac (Régina) 52

Serre (Dr) 211
Simpel (De). 101
Sœur Hubertine 262
Sœur Julienne 26 28
Sœur Lazare 343
Sœur Marie Mathieu 53
Sœur Marie-Sétphanie 270
Sonnois (Abbé) 396
Sorge (De) 101
Soulé 188
Soulier 71
Sourds. 329
Sourds-muets 329
Spillmann (Dr) 15 409
Suggestion 501

T

Taberne (F.) 366
Témoin (Dr) 427
Testard (Juliette) 52
Thierry (Abbé) 491
Thomassin (Dr) 432
Thorens (Dr) 213
Thureau-Dangin 47
Thuvieu (Dr) 205
Tillard (Georges) 299
Tissier (Jeanne) 52
Tonbridge (James) 213
Tousset 338
Triboudeau (Charlotte) . . . 51
Troellsch (De). 331
Trouvé (Clémentine) 135
Tulasne (Jeanne). . . . 216 516
Tumeurs blanches 185

U

Unvois (Marie) 53

V

Van Butsele (Dr) 415
Van Esschen 89
Van Hoestenberghe . . . 89 98
Van Hooren 100
Vanpée 338
Veisch (De). 101
Velpeau 452
Verger (Abbé). 221
Vergez (Dr). 6 8
Vermeille (Dr). 186
Verriert 85 98
Villedon (Mme). 112
Villepinte 46
Vinatier (Dr) 311
Vion-Dury 15 303

W

Wille (Professeur) 469
Wittizacle 100

Y

Yeux (Maladies des) 287

Z

Zola. 13, 129 515

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE : Lettre de Mgr Méric au Dr Boissarie V

I

LA CLINIQUE DE LOURDES.

Les premières constatations. — Les médecins de Lourdes en présence des guérisons. — Les Drs Dozous et Balencie. — Le Dr Diday. — Le Dr de Saint-Maclou fonde la clinique. — État actuel du bureau médical. — Attitude nouvelle des médecins. — Publicité donnée par la presse. — Bureau des constatations à Paris. — Moyenne des guérisons et des décès pendant le pèlerinage national. — Les maladies nerveuses à Lourdes 1

II

LES POITRINAIRES

Les poitrinaires forment le groupe le plus nombreux de nos guérisons. — Sœur Julienne, des Ursulines de Brive. — Guérison d'une jeune fille de Brooklyn (New-York). — Villepinte. — Juliette Foret et la conversion d'un protestant. — Madeleine Jullian. — Résurrection d'une mourante. — Louise Goffette, de Liège. — Aurélie Huprelle, de Beauvais. — *La Grivotte* de Zola. — Irma Montreuil 25

III

LES PLAIES

De Rudder, l'homme à la jambe cassée, instantanément soudée. Une enquête sur cette guérison. Autopsie de de Rudder. — Amélie Chagnon, de Poitiers. — Plaie et carie du pied, tumeur blanche du genou. — Marie Lemarchand (le lupus de Zola). — Vve Pécantet, de Bagnères-de-Bigorre. — Guérison d'un lupus. — Clémentine Trouvé, plaie et carie du talon (objection de Zola). — Marie Briffaut, plaie profonde de la hanche... 85

IV

GUÉRISON DU CANCER

La guérison du cancer à Lourdes. — Catherine Lapeyre. — Cancer récidivé de la langue. — Dix guérisons du cancer à Lourdes. — Marie Moreau. Cancer du sein. — Constance Piquet. Cancer du sein. La guérison s'est opérée sous nos yeux 145

V

COMMENT ON CONSTATE UN MIRACLE

Le miracle ne se voit pas comme un tableau, comme un spectacle. — C'est l'esprit qui juge et non l'œil qui voit. — Comment on prouve qu'une plaie de 32 centimètres de long s'est fermée dans la piscine. — Une enquête qui peut servir de modèle..... 159

VI

COXALGIES, TUMEURS BLANCHES, MAL DE POTT

Charles Bron. Coxalgie. — Elise Lesage. Tumeur blanche du genou. — Louise Champ. Coxalgie. Miracle reconnu par le Dr Arnould. — Jeanne Gasteau. Mal de Pott. — Jeanne Tulasne. Mal de Pott..... 186

VII

LA CONVERSION D'UN MÉDECIN ANARCHISTE

Comment on devient anarchiste. — L'état d'âme de l'anarchiste. — L'idée de Dieu. — Les difficultés de la conversion. — A quel degré de perfection ce médecin s'élève. — Il finit par entrer en religion..... 243

VIII

L'ULCÈRE DE L'ESTOMAC

Marie Jarland. — Sœur Hubertine. — Sœur Marie-Stéphanie.— Sarah Arter. — Moyenne des guérisons observées à Lourdes..... 255

IX

LES FAUX MIRACLES

Le faux miracle de Moscou, malade guéri par une sorcière. — Une lettre du professeur russe Kogewnikoff. — Différence entre les vrais et les faux miracles. — L'instantanéité n'est qu'apparente dans les faux miracles..... 285

X

MALADIE DES YEUX

La guérison de M. Lasserre. — Un jeune enfant guéri de kératite interstitielle, les yeux avaient perdu leur transparence. — Le Père Hermann, glaucome. — Vion-Dury, double décollement de la rétine, aveugle depuis huit ans. Guéri instantanément avec quelques gouttes d'eau de Lourdes. — Guérison constatée par un médecin protestant, discutée à Paris au congrès des oculistes. — Aubert, aveugle depuis quatorze ans. — Œil brûlé par l'acide nitrique, sa guérison à Lourdes le 21 août 1897. — Mme Penot, d'Hyzeures, lésion de la rétine constatée par les premiers oculistes de Paris. Sa guérison à Lourdes en 1897.. 297

XI

SOURDS ET SOURDS-MUETS

Aurélie Bruneau, sourde-muette de naissance, guérie à Lourdes le 11 octobre 1872. — Rosa Évrard, sourde-muette de Wanlin (Belgique), guérie à Lourdes le 28 août 1897. — Enquête sur la guérison dirigée par deux médecins. — Enquête sur la guérison de Marie-Yvonne Person, sourde-muette de naissance. — Guérison de sœur Lazare, sourde depuis trente-quatre ans..... 329

XII

LES PARALYSIES

Lucie et Charlotte Renauld, deux jambes plus minces et plus courtes qui reprennent en une seconde leur volume dans la piscine. — Benoîte Crozet. Paralysie depuis trente-cinq ans. — Adèle Goffette. Écrasée dans un accident de chemin de fer, infirme incurable, obtient de la Compagnie 4,000 francs de rentes viagères, guérit à Lourdes. — Yvonne Aumaître, fille du Dr Aumaître, de Nantes, double pied bot. — Amélie Gimard. Paralysée depuis dix-sept ans. — Un prêtre d'Haïti empoisonné par les sorciers. — M. l'abbé Sonnois, frère de Mgr l'archevêque de Cambrai. Paralysé depuis treize ans. Sa guérison à Lourdes..... 353

XIII

PLAIES INTÉRIEURES

Marthe Fréchaud. — Mme Bourque, du Canada. — Mme Beuvelot et le professeur Spillmann, de Nancy. — Clara Brun, de Lyon. — Une miraculée du 8 décembre, Mlle Cox. — Jean Debrouwer, d'Audenarde (Belgique). — Mme Gordet, d'Henrichemont. — Un médecin de marine raconte sa guérison obtenue en invoquant Notre-Dame de Lourdes... 407

XIV

LES MALADIES NERVEUSES

Une séance au Bureau des constatations. — Un membre de l'Académie de médecine. — Comment guérissent les maladies nerveuses. — Marguerite Savoye, de l'Etoile. — Célina Ferry. — Marie Daout. — Céleste Mériel. — Maladies nerveuses compliquées de lésions organiques, Mme Pontou. — Eugénie Bron. — Les malades des hôpitaux et les malades de Lourdes. — Les épileptiques : Marie Hoffmann; M. Poujol, de Toulouse..... 443

XV

LA BELGIQUE A LOURDES

Le Lourdes-Belge. — Gand et Liège. — Les pèlerinages. — Leur progression. — Bulletin et Almanach de Notre-Dame de Lourdes. — Wagon-hôpital. — La messe en wagon. — Les organisateurs des pèlerinages. — Les professeurs de Louvain. — Les médecins belges. — L'association de Notre-Dame de la Croix. — La conception des pèlerinages en Belgique. — Leur importance..... 485

XVI

LA SUGGESTION A LOURDES

Les premières statistiques remontent à 1888. — La proportion de ces guérisons s'élève dans l'espace de dix ans de 16 à 70 pour 100. — Les premières processions du Saint-Sacrement. — La procession des miraculées de 1897. — La fin de la suggestion à Lourdes. — Tous les entraînements sont sans influence sur les guérisons constatées..... 501

XVII

ZOLA. LE ROMAN ET L'HISTOIRE

Réponse à Zola. — La conférence du Luxembourg. — Zola interprétant Bernadette. — Les types de guérison créés par lui : Élise Rouquet, la Grivotte, Mlle de Guersaint. — Sa manière d'écrire l'histoire de Lourdes. — Influence de son livre sur les pèlerinages de Lourdes. — Sa bonne foi n'est pas admissible. S'il n'a pas vu de guérison, c'est qu'il ne voulait pas en voir..... 515

XVIII

CONCLUSION

Jeanne d'Arc et Bernadette. — L'action des femmes dans notre histoire. — Le surnaturel à Lourdes. — Il se démontre scientifiquement. — Influence de Lourdes sur le mouvement religieux de notre époque, sur les médecins, Renan, Charcot, Pasteur. — Le monde entier vient à Lourdes. — Les protestants se mêlent à nos pèlerinages..... 535

TABLE DES GRAVURES 549

TABLE ALPHABÉTIQUE..... 552

PARIS. — IMP. TEQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

116286
Boissarie, Prosper Gustave
Les grandes guérisons de Lourdes.
RT
B

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU